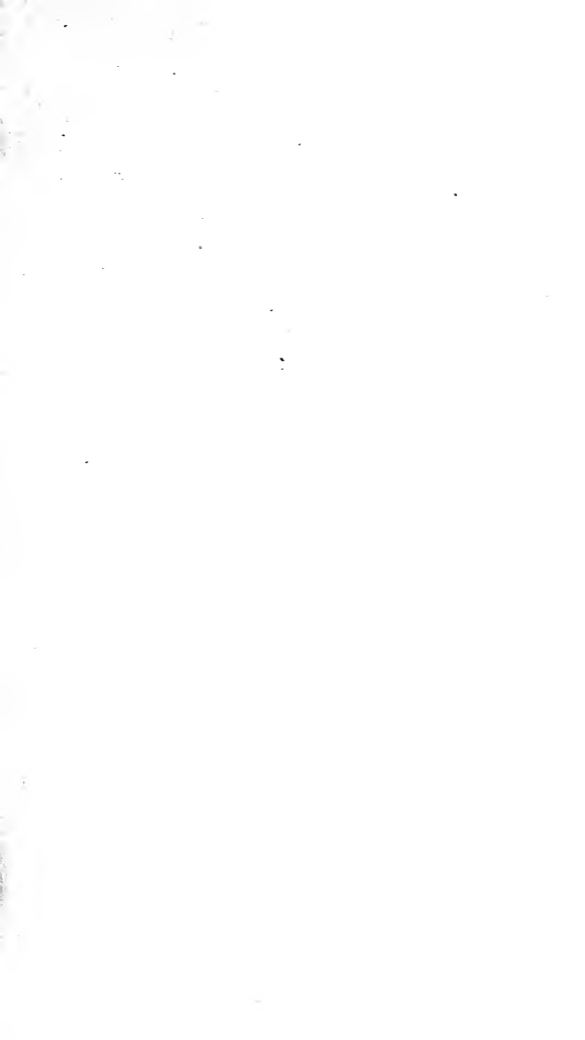


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





1

8818

LES
POÈTES DU TERROIR

A LA MÊME LIBRAIRIE

« COLLECTION PALLAS »

Charmants volumes in-16 imprimés sur beau papier vergé teinté.

Les Poètes du Terroir : du xv^e siècle au xx^e siècle ;
textes choisis par AD. VAN BEVER.

TOME I. — Alsace, Anjou, Auvergne, Béarn, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Bretagne, Champagne, 1 vol. de 576 pages.

TOME II. — Dauphiné, Flandre, Comté de Foix, Franche-Comté, Gascogne, Guyenne, Ile-de-France, Languedoc, 1 vol. de 576 pages.

TOME IV. — Orléanais, Picardie et Artois. Poitou, Provence et Comtat-Venaissin, Roussillon, Saintonge, Savoie, Touraine. (*En préparation.*)

Anthologie des poètes français du XVIII^e siècle (1700-1800), par A. DORCHAIN, 1. vol. (sous presse).

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle (1800-1866), par G. PELLISSIER, 1 vol.

Anthologie des poètes français contemporains (1866 à nos jours), par G. WALCH, 3 vol.

~~B5715P~~

« COLLECTION PALLAS »

31

LES
POÈTES DU TERROIR

du XV^e siècle au XX^e siècle

TEXTES CHOISIS

Accompagnés de Notices biographiques, d'une Bibliographie
et de cartes des anciens pays de France

PAR

Ad. van BEVER

TOME III

Languedoc et Comté de Foix
Lorraine — Lyonnais — Nivernais
Normandie



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Une desquelles pièce 708

123951
29/8/12

TV

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PQ

1165

B48

t. 3

LES POÈTES DU TERROIR

LANGUEDOC ET COMTÉ DE FOIX

HAUT ET BAS LANGUEDOC, LAURAGUAIS,
PAYS TOULOUSAIN, CARCASSEZ, RAZÈS, ALBIGEOIS,
AGADEV, NEMOSEZ, CÉVENNES PROPRES, UZEGEOIS,
VIVARAI, VELAY, GÉVAUDAN, ETC.

« Le Languedoc est une des plus grandes et des plus pittoresques provinces de l'ancienne France. » Ainsi s'exprime un géographe du siècle dernier. Et il ajoute : « Ce pays faisait partie d'une contrée de la Celtique que les Romains appelèrent *Gallia Braccata*, à cause des braies que portaient ses habitants. Ces conquérants lui donnèrent ensuite la dénomination de Gaule Narbonnaise, et au v^e siècle elle quitta son nom primitif pour prendre celui de Septimanie, par allusion aux sept villes principales de la province. » Sous l'ancienne monarchie, le Languedoc était divisé en haut et bas. Le haut se composait de tout ce qui avoisine l'Albigeois et la Garonne; le bas, de tout le littoral méditerranéen. Dans la première division était le pays Toulousain, le Lauraguais, l'Albigeois. Le bas Languedoc, plus étendu, partait des confins du Lauraguais pour aller toucher à la rive droite du Rhône. Cette région comprenait le Carcassez, ou comté de Carcassonne, le Razès, le territoire de Narbonne, qui renfermait encore le pays de Thomières et la vallée des Corbières, celui de Béziers, celui de Lodève, la seigneurie de Montpellier, le territoire de Nîmes et le diocèse d'Uzès. Au dessus du bas Languedoc, on trouvait le pays des Cévennes; sur le versant oriental de ces montagnes, le Vivarais ou l'ancien comté de Viviers; sur le versant occidental, le Gévaudan et le Velay, terroirs différents, mais dignes par leur caractère,

l'âpreté de leurs paysages, d'être réunis sous une même dénomination. Le Languedoc était un pays d'Etat et formait un gouvernement particulier. Il y avait un parlement à Toulouse, une chambre des comptes et une cour des aides à Montpellier, des sénéchaussées à Béziers, à Castelnaudary, à Nîmes et dans diverses autres villes.

« Les premiers habitants du Languedoc appartenaient à la nation celtique, dont ils formaient, sous le nom de Volces, une division considérable. Cette nation, plus policée que les autres par son commerce avec tous les peuples de la Méditerranée, était encore subdivisée en Volces arécomiques et en Volces tectosages ; l'Orb ou l'Hérault marquait cette division. Les premiers occupaient la partie qui se prolonge jusqu'au Rhône ; les seconds s'étendaient jusqu'à la Garonne¹. » Au IX^e siècle de notre ère, la province languedocienne avait trois populations distinctes : les Francs, les Goths et les Gallo-Romains, sans compter les Juifs, qui abondaient partout. La loi romaine y prédominait. Les libertés municipales, altérées sous les rois wisigoths et plus encore sous les Carlovingiens, qui faisaient administrer la justice par des comtes de leur choix, ne tardèrent pas à disparaître sous la tyrannie de ces mêmes comtes devenus les maîtres héréditaires de leurs contrées. « Trois langues ont lutté pendant ce temps. Une fusion va s'opérer, et, quoique la population gothique y fût, dit-on, supérieure aux autres, la langue romaine — fort altérée d'ailleurs — dominera dans celle qui sortira de cette confusion. Elle sera nommée *Occitana* dans les annalistes et les chroniques, et de là viendra le nom poétique d'*Occitania* qui se substituera à celui de Languedoc appliqué à la province. Cette langue sera connue enfin sous le nom de langue romane, dont la corruption formera plus tard le patois languedocien. Ce patois se modifiera même de ville en ville, prendra vingt à trente accents différents et produira autant d'idiomes, sans que ces diverses populations cessent de s'entendre entre elles². »

La confusion des parlers populaires, — nous aurons l'occasion de l'observer par la suite, — plus encore que les convulsions politiques ou religieuses dont le Languedoc a été le théâtre, fut la cause pour laquelle cette province n'a connu pendant plusieurs siècles qu'une médiocre évolution littéraire, au sens propre du mot.

« Tout ce Midi si beau, écrit Michelet³, est néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines. Passez les paysages fantas-

1. Viennet, *Introd. au Languedoc*. (Cf. *Histoire des villes de France* d'Aristide Guilbert.)

2. Cf. Viennet, *ibid.*

3. *Notre France*.

tiques de Saint-Bertrand-de-Comminges et de Foix, ces villes qu'on dirait jetées là par les fées; passez notre petite Espagne de France, le Roussillon, ses vertes prairies, ses brebis noires ses romances catalanes, si douces à recueillir le soir de la bouche des filles du pays. Descendez dans ce pierreux Languedoc, suivez-en les collines mal ombragées d'oliviers, au chant monotone de la cigale. Là, point de rivières navigables; le canal des Deux-Mers n'a pas suffi pour y suppléer; mais entre l'Hérault et le Rhône, entre les racines volcaniques des Cévennes qui viennent se plonger dans la mer, force étangs salés, des terres salées aussi, où ne croît que le salicor; d'innombrables sources thermales, du bitume et du baume: c'est une autre Judée, avec les marais stagnants qui rappellent l'immobilité morne de la mer Morte. Il ne tenait qu'aux rabbins des écoles juives de Narbonne de se croire dans leur pays. L'élément sémitique, juif et arabe, était fort d'ailleurs en Languedoc. Maltraités, mais pourtant soufferts, ils fleurissaient également à Carcassonne, à Montpellier, à Nîmes, et formaient le lien entre les chrétiens et les mahométans, entre la France et l'Espagne. Montpellier était plus liée avec Salerne et Cordoue qu'avec Rome. Un commerce actif associait tous ces peuples, rapprochés plus que séparés par la mer. Depuis les Croisades surtout, le haut Languedoc s'était comme incliné à la Méditerranée et tourné vers l'Orient. Les comtes de Toulouse étaient comtes de Tripoli...

« C'est une bien vieille terre que ce Languedoc. Vous y trouverez partout les ruines sous les ruines, les Camisards de Louis XIV sur les Albigeois de Simon de Montfort, les Sarrasins sur les Goths, sous ceux-ci les Romains, les Ibères. Les murs de Narbonne, qui fut longtemps la capitale des Sarrasins, sont bâtis de tombeaux, de statues, d'inscriptions. L'amphithéâtre de Nîmes est percé d'embrasures gothiques, couronné de créneaux sarrasins, noirci par les flammes de Charles Martel. Mais ce sont encore les plus vieux qui ont le plus laissé; les Romains ont enfoncé la plus profonde trace: leur Maison Carrée, leur triple pont du Gard, leur énorme canal de Narbonne qui recevait les plus grands vaisseaux.

« Pays de liberté politique et de servitude religieuse, plus fanatique que dévot, le Languedoc a toujours nourri un vigoureux esprit d'opposition. Les catholiques mêmes y ont eu leur protestantisme sous la forme janséniste... Les Pyrénées ont toujours fourni des hérétiques, depuis Vigilance et Félix d'Urgel. Le plus obstiné des sceptiques, celui qui a cru le plus au doute, Bayle, est de Carlat. De Limoux, les Chéniers; de Carcassonne, Fabre d'Eglantine. Au moins l'on ne refusera pas à cette population la vivacité et l'énergie. Énergie meurtrière, violence tragique. Un vent desséchant passe sur ces plaines et

tend les nerfs à l'excès. A la moindre occasion, il y a émeute sans que l'on sache pourquoi. Cette terre passionnée a été longtemps le vrai mélange des peuples, la vraie Babel. Le Languedoc, placé au coude du Midi, de la grande route d'Espagne, de France et d'Italie, présenta au moyen âge une singulière fusion de sang ibérique, gothique et romain, sarrasin et gothique. Il n'y avait guère de nobles de Languedoc qui, en remontant un peu, ne rencontrassent dans leur généalogie quelque grand-mère sarrasine ou juive. Ces éléments divers formaient de dures oppositions. Par ce coude qui semble l'articulation, le nœud de la contrée, il a été souvent froissé dans la lutte des croyances et des races. Là devait avoir lieu légitimement le grand combat. Quelles croyances ? On pourrait dire toutes. Ceux mêmes qui les combattirent ne surent rien distinguer et ne trouvèrent d'autres moyens de désigner ces fils de la confusion que par le nom d'une ville : *Albigeois*. »

La place manque pour raconter l'effroyable tuerie du XIII^e siècle qui ruina les riches campagnes du Languedoc, réduisit à néant ses cités opulentes, Béziers, Carcassonne, etc., soumit à des bandes plus cruelles que des hordes barbares, assoiffées de meurtre et de vengeance, avides de butin, une des plus riches contrées du Midi.

« La guerre de la Croisade albigeoise, s'écrie Viennet, fut en quelque sorte la passion de la nation languedocienne, et rien ne manque à ce crucifiement de tout un peuple : ni les insultes des pharisiens, ni la flagellation, ni la couronne d'épines, ni le coup de lance, ni les stigmates d'une longue agonie. Seulement, cette fin douloureuse du Languedoc du moyen âge, expirant étouffé dans son propre sang, ne devait avoir ni lendemain ni résurrection. Il tomba tellement meurtri sous les coups de Simon de Montfort, qu'il ne put jamais se relever pour reprendre son existence individuelle, comme Etat indépendant. » Montfort, ce capitaine ambitieux, ce soldat insensible, fit plus que donner la victoire à l'Eglise et ramener le pays d'Albigeois à l'unité religieuse. Son épée, souillée du sang de tant de meurtres, assura la conquête politique du Midi par le Nord et prépara l'assimilation complète de la plus grande division territoriale de la France. Quand les rois Louis VIII et Louis IX mirent le pied dans le Languedoc, ils le trouvèrent si bien façonné à la domination étrangère qu'ils en accomplirent presque sans violence la réunion à la monarchie.

La langue et l'art populaire ressentirent le contre-coup de l'histoire. Sur ce sol où, depuis plus de deux cents ans, florissait une littérature courtoise et passionnée, la voix des Muses s'éteignit soudain. Avec la fin du XIII^e siècle se termine l'ancienne poésie dite provençale. C'est à peine si une timide Renaissance se produisit à Toulouse, en 1323, lors de la fondation du Con-

sistoire des Jeux Floraux. Mais les quelques troubadours languedociens qui y participèrent eurent des préoccupations morales et religieuses que n'avaient pas connues leurs ancêtres. Après le succès des armes de Montfort et la disparition de la maison de Toulouse, après l'établissement de l'Inquisition et l'avènement de la bourgeoisie dans les villes, l'état d'esprit des Méridionaux s'est modifié. Pendant longtemps la littérature d'oc végéta, stérile. Renonçant même à l'imitation des œuvres de la langue officielle prédominante, elle deviendra dialectale. Sa langue s'émiettera en patois ; son orthographe, perdant le caractère de son origine latine, se calquera sur la prononciation et la graphie françaises¹. Il ne faudra rien moins que l'influence du Nord, mêlée à je ne sais quelle infiltration de l'art italien, et l'évolution populaire du provençal et du « parler gascon » pour que se manifeste une recrudescence du génie lyrique. Le mouvement a commencé aux deux extrémités du Midi. A l'ouest d'abord, avec Pierre de Garros et du Bartas, à l'est avec Bellaud de la Bellaudière. Il s'étendit à Nîmes, avec Jean Michel, à Montpellier, avec David Sage, le plaisant auteur des *Folies*, et prit une ampleur remarquable avec Gouelin, le plus grand poète de la Renaissance languedocienne. Tous les critiques sont d'accord pour marquer la date d'une Renaissance de la langue d'oc et pour en désigner les principaux monuments. Au déclin du XVI^e siècle, lorsque la littérature française, retrempee au goût antique, selon l'expression du docteur J.-B. Noulet², se réglait lentement et se fixait, la poésie dite romane, qui avait jadis abandonné la forme dont le moyen âge l'avait revêtue, pour s'épuiser en médiocres compositions patoises, tentait de se renouveler, en empruntant des éléments à la race et en exaltant les vertus du sol et des idiomes locaux. Tandis qu'à Gaillac un chanoine de l'abbaye de Saint-Michel, Mathieu Blouin, s'employait à tracer un récit émouvant des calamités dont il avait été témoin pendant les guerres de religion³, en plein Albigeois un maître charron, Auger Gaillard, de Rabastens, plus animé par l'esprit réformateur que noblement inspiré des muses, « cumulait les fonctions précaires d'ouvrier sans atelier, de poète ambulancier et de ménestrier, travaillant peu ou point de son métier, râclant

1. Cf. Paul Mariéton, *Les Précurseurs du Félibrige*, Revue Félibréenne, 1900.

2. *Essai sur l'Histoire littéraire des patois du Midi de la France aux seizième et dix-septième siècles*.

3. *Manuscrit* (sans titre) *sur les troubles religieux survenus à Gaillac d'Albigeois de 1580 à 1590*, in-4°. Ce manuscrit, probablement autographe, mais incomplet, est cité dans l'ouvrage du docteur Noulet. Le même auteur signale encore un autre manuscrit, *Histoire burlesque de Blouin*, dont il avait vu plusieurs copies. L'original de ce dernier aurait, dit-on, passé dans la bibliothèque de Guizot.

pour tout le monde, récitant ses compositions un peu partout, et de cela faisant son gagne-pain ».

Peu après, en bas Languedoc, à Béziers, ville qui a tenu le premier rang parmi les foyers de culture latine, l'avocat Bonnet se faisait une place enviée au sommet du Parnasse, avec des productions destinées à donner le goût des spectacles à ses contemporains¹. Bonnet mériterait d'être rapproché de Gondelin, car il fut, selon M. Paul Mariéton, « le premier d'une sorte de pléiade lyrique, satirique, dramatique, etc., suscitée à Béziers par l'immémoriale tradition des « Triomphes » religieux et littéraires de l'Ascension ». Il laisse loin derrière lui son compatriote, l'avocat L. d'Estagniol, l'interprète monotone et grave des I^{er}, II^e, IV^e et VI^e livres de l'*Enéide*², le Narbonnais Bergoing³, et même Nicolas Fizes, le gracieux Frontignais, à qui l'on doit, outre l'*Opéra de Frontignan* (1670), un recueil resté en partie inédit d'idylles, de satires et de chansons, « le tout de la meilleure langue et du goût le plus fin⁴ ».

Mais, dira-t-on, rien jusqu'ici n'a captivé notre attention. Tous ces poètes, pour la plupart, sont d'infimes rimeurs, tout au plus dignes d'être revendiqués par leur clocher. Nous avons à peine cité Toulouse, et déjà cette ville nous sollicite. Aussi bien fut-

1. On lui doit une tragi-comédie en un acte, représentée en 1616, dix jours après la signature du traité de Loudun, *Le Jugement de Paris*, publiée par Jean Martel dans le recueil intitulé *Antiquité du triomphe de Besiers, au jour de l'Ascension* (Besiers, 1628, in-8°), et diverses poésies imprimées sous ce titre : *Porrios diversos del sieur Bounet de Beziers, ambé le remerciomen à MM. les Judges et Mainteneurs des Jocs fleuraux à Toulouse per la flou del Soucy que l'y fourec donado en l'an 1628*, Pezenas, 1655, in-18. Quelques auteurs lui attribuent encore une pièce de circonstance, en même langage, *Histoire de Pepesuc faite sur les mouvemens des guerres, représentée le seizième may 1616*. (Voy. *Antiquité du Triomphe de Besiers*.)

2. Cf. *Traductivou del premiè, second, quatrième et sixième livres de l'Eneido de Virgilo, per L. E.*, etc., Besiès, Henric Martel, 1682, in-12.

3. Trente ans avant L. d'Estagniol, il produisit une traduction en vers burlesques du quatrième Livre de l'*Enéide* (*L'Eneido de Virgilo, libre quatrième, recestit de naou è habilhat à la brulesco*). Le docteur Noulet, qui a connu cet ouvrage, en a donné de courts fragments.

4. Cf. *Opera de Frontignan. Obra galoyo, accounpagnado de symphonios escarrabillados*, 1679. Ces ouvrages sont contenus dans un manuscrit de la Bibliothèque de Toulouse. Le docteur Noulet en a donné une courte description dans son *Hist. litt. des patois du Midi de la France*. L'aisance et la grâce qui règnent dans ces menues compositions les désignent à la curiosité des lettrés. Nous regrettons vivement que l'exiguïté de notre cadre ne nous autorise pas à en citer quelques vers. Des extraits pris, soit dans des chansons pastorales, soit dans une idylle intitulée *La Fontaine de Frontignan*, nous vaudraient, certes, la gratitude du lecteur.

elle vraiment la capitale de l'esprit languedocien. N'aurait-elle connu que Goudelin, qu'elle demeurerait prépondérante dans l'histoire littéraire des dialectes du midi de la France. Ce n'est point trop dire que Goudelin fut le frère de Malherbe, comme innovateur, et aussi son égal pour la correction et la qualité du



LANGUEDOC ET COMTÉ DE FOIX

style. Il eut même sur le poète normand l'avantage de la franchise, de la bonne humeur et d'un naturel communicatif. Il fut poète populaire de sentiment et de réputation, à une époque où, dans sa province, les humbles patoisants durent céder le pas aux poètes français.

Le besoin d'imitation qui se fit sentir en son propre pays, aussi bien qu'ailleurs, l'encouragement provoqué par les Jeux Floraux, lui créèrent des disciples respectueux et fervents. Une école se fit jour, et ce n'est point en vain qu'on a dit que sou

influence ne cessa de s'exercer depuis jusqu'à l'heure de la fondation du Félibrige. Il est bon d'ajouter que la plupart des émules du grand lyrique toulousain ne chantèrent que pour solliciter les suffrages et conquérir les fleurs de Clémence Isaure. Parmi les poètes qui se plurent à tresser des couronnes sur la tombe vénérée de Goudelin, il ne faut point oublier François Boudet, prêtre toulousain, deux fois lauréat aux Jeux Floraux, auteur d'une ode en l'honneur du langage de Toulouse¹, et Grégoire de Barutel, de Villefranche-de-Lauraguais, versificateur plein d'entrain et de bonhomie, compagnon de joyeuse humeur et de mœurs peu sévères. Dans les vers qui nous restent de ce dernier, nous ne trouvons, en effet, que propos badins, jeu, vin et fillettes. Le côté sérieux, écrit un de ses biographes, n'est point son fait. Il a peint avec des couleurs agréables la vie au temps du roi Henri, écrit deux chants royaux qui lui valurent le prix de l'églantine, puis exalté en français, et en rimes médiocres, les rigueurs du Parlement de Toulouse contre les Frondeurs².

C'est encore aux Jeux Floraux que se produisirent Julien Gémarenc, de Lanta; Jean-Antoine Pader et Jean-Louis Guitard, avocats au Parlement des Etats. Après eux, il faudrait citer Gautier, s'il n'était de Lombez, et de plus fort licencié³. Julien Gémarenc⁴ fit des chants royaux, des stances libres, des pièces amoureuses d'un goût douteux, et traduisit des épigrammes de Martial. Antoinette Pader⁵ écrivit, entre autres choses, une ode « en

1. Cf. *Le Triumfe del moundi, Odo* (à la suite des Œuvres de P. Goudelin, éd. de J. Pech, 1678). On a encore de Boudet : *Le Triumphe de l'Eglantine* (Toulouse, F. Boude, 1656, in-4°) et *Le Triumphe du Soucy* (Toulouse, J. Pech, 1679, in-4°).

2. Voyez *Le Triumphe de l'Eglantine*, par le sieur Grégoire de Barutel, etc., Tolose, F. Boude, 1651, in-4°.

3. On sait que Gautier écrivit de jolis vers en dialecte toulousain. Ses menues productions avaient paru dans le recueil rarissime de poésies de la Muse Ramondine (*Recueil de poesios de la Muso moundinoi*). Un éditeur tria à deux reprises dans des copies de ce curieux livret tout ce qu'il renfermait d'acceptable au point de vue des mœurs et le publia à la suite des œuvres de Goudelin. C'est de la sorte, écrit le docteur Noulet, que l'on connut cet auteur, qui longtemps passa pour Languedocien.

4. J.-B. Noulet a donné, dans son *Histoire des patois du Midi*, etc., une courte bibliographie des œuvres de ce poète. Nous ne la reproduirons pas ici. Nous signalerons simplement de Julien Gémarenc (de Lanta) *Le Triumphe del Soucy* (Tolose, G.-L. Colomiez et Jérôme Posuel, s. d., in-4°).

5. Jean-Antoine Pader, qu'il ne faut pas confondre avec son père, H.-P. Pader, peintre et poète, parut au concours des Jeux Floraux les mains pleines d'œuvres littéraires écrites en français, sans qu'il dédaignât pour cela, selon un commentateur, l'appui de la muse populaire. Il fit paraître *Le Muet amoureux d'une belle aveugle pour le*

faveur d'une vieille » que rien ne désigne à la curiosité publique, hormis l'irréprochable pureté de l'idiome. Enfin, Jean-Louis Guitard se distingua avec des pièces à forme fixe, où se mêlent à une sincère inclination religieuse, des qualités acquises par la connaissance des Latins. Guitard prit part victorieusement au concours de 1693¹, qui fut le dernier où la poésie patoise, « comme pour se faire plus vivement regretter », se montra avec éclat. En effet, en 1693 finit la période pendant laquelle les productions écrites dans le langage vulgaire furent publiquement honorées à Toulouse sous l'ancien régime. L'année suivante, Louis XIV érigea les Jeux Floraux en Académie de belles-lettres françaises. Ce fut le dernier acte d'autorité royale, en faveur de la langue nationale, contre les idiomes du Midi, issus du roman. Il ne devait pas tarder à porter ses fruits, en arrêtant le libre essor de la poésie locale. On ne saurait affirmer néanmoins, avant d'établir le bilan de la production dialectale, que les concours des Jeux Floraux avaient assuré la vitalité des patois languedociens. Tout au contraire, ceux-là demeurèrent languissants pendant la seconde moitié du XVII^e siècle. Les candidats dignes du nom de poète se montraient de plus en plus rares, et, d'autre part, les scandaleux abus que l'on y faisait de la faveur, lors de la distribution des prix, avaient jeté le discrédit sur cette œuvre.

« Ce n'était pas seulement des vers dépourvus de mérite que l'on y couronnait, écrit le docteur J.-B. Noulet, mais, ce qui était pis encore, on accordait les fleurs dont les capitouls faisaient les frais au nom de la ville — dépense que les mainteneurs s'obstinaient, malgré toute vraisemblance, à attribuer à la générosité de Clémence Isaure² — à des concurrents qui venaient effrontément faire parade de compositions que des complaisants leur livraient! » De là naquit une foule de satires qu'on ne lirait point sans quelque agrément. Il y aurait sans

Triomphe de l'Eglantine (Toulouse, Bosc, 1663, in-4^o). C'est dans ce recueil qu'on trouve l'*Odo per uno bieillo*, etc.

1. Voyez *Le Triomphe de la Violette et de la Maîtrise aux Jeux Floraux*, par Jean-Louis Guitard, Toulousain, Toulouse, B. Guillemette, 1693, in-4^o. Guitard avait été couronné plusieurs fois auparavant; aussi, c'est dans les recueils de Triomphe qu'on trouve la plupart de ses compositions, parmi lesquelles il faut citer un chant royal, *Iphis*, et une transcription de l'*Enéide*. On lira avec quelque intérêt *Le Triomphe du Soucy*, où sont contenues ces pièces, et qu'il fit paraître à Toulouse, chez Desclassan, en 1686, in-4^o.

2. On consultera sur cette supercherie le travail du docteur J.-B. Noulet, *De Dame Clémence Isaure substituée à N.-D. la Vierge Marie comme patronne des jeunes littérateurs de Toulouse*. Mémoires de l'Académie des sciences, inscript. et belles-lettres de Toulouse, 1852, II, p. 191.

doute bien des choses à dire au sujet des genres admis et traités à ces fêtes annuelles, mais à mentionner les principales productions des Jeux Floraux nous risquerions de grossir démesurément la présente notice. Tout événement un peu considérable éveillait à Toulouse la verve patoise. L'esprit caustique affectait surtout la forme populaire. Les moindres incidents du jour, le luxe des habits, le dérèglement des femmes, que sais-je ? servaient de prétexte à la malignité des rimeurs. D'aucuns cultivaient l'actualité et se faisaient les apologistes intéressés de personnages notoires. Il y eut même des versificateurs pour écrire des vers à la louange du canal du Midi. D'autre part, des poètes comme Chaubard de Roquebrune et le P. Grimaud s'exerçaient à rimer tant bien que mal, mais avec sincérité, des noëls et autres ouvrages édifiants¹. Ce dernier, religieux bénédictin et prieur d'Aucamville, se prit à écrire un jour un poème de 12,000 vers pour exalter les vertus du bienheureux saint Benoît.

Sous ce titre : *Le Droit Chemin du ciel dans le pays toulousain, ou la Vie du grand patriarche saint Benoît*², il réalisa le plus extraordinaire mélange de propos burlesques et de réflexions édifiantes qu'on ait jamais tenté dans aucun dialecte. Quand il eut fini cette longue « homélie », on put croire qu'il prendrait un repos mérité : mais il s'en garda bien. Le macaronique hagiographe se fit alors, avec une même fougue, l'auteur d'une paraphrase non moins grotesque de la *Batrachomyomachie*, ou bataille des grenouilles et des rats³, innocent divertissement tel qu'un religieux, scrupuleux observateur de la règle, pouvait se le permettre.

Il n'y avait certes plus rien à espérer après cela de la poésie du xvii^e siècle, bien qu'un autre religieux du comté de Foix, le père Amilha, chanoine régulier de Saint-Augustin, à l'église cathédrale de Pamiers, se fût fait, à son tour, l'interprète naïf d'un *Tableau de la Vie du parfait Chrétien* (*Le Tabléu de la bido del parfét crestia que represento l'exercici de la fe*, etc.)⁴,

1. Le premier a laissé un recueil manuscrit cité par Noulet : *Les Heures de loisir de M. Chaubard, sieur de Roquebrune*, in-4°. On y trouve en patois des noëls, des couplets, des épigrammes et deux sonnets, dont un sur la mort.

2. *Le dret cami del Cèl dins le pays moundi e la bido del gran patriarcho Sant Benoist. Le tout despartit en diverses cants, tant joyouses que debouciuses*, etc., Toulouse, F. Boude, 1659, in-8°.

3. *La Granoulratomachie, o la furioso è descarado bataillo des Rats è de las Granouillos, jouts le Regue de Rodi'ard è de Croacus. A l'imitaciù del grèc d'Homèro*, etc., Toulouse, Bosc, 1664, in-12.

4. Toulouse, J. Boude, 1673, in-8°, et ensuite Toulouse, Antoine Biroso, 1759, in-8°. Voyez en outre : *Abrégé des cantiques de M. d'Amilha, prêtre, docteur*, etc., anqm. de *divers cantiques francois et patois...* Toulouse, J. Douladoure, s. d., in-12 (Noulet).

livre doctrinaire destiné à faciliter au peuple l'intelligence des dogmes de l'Eglise. Un peu avant, Carcassonne avait produit une pièce anonyme qu'on cite encore, afin de donner une idée précise de l'état de l'idiome en Carcassez vers l'an 1650. Montpellier, tout à la mémoire de Le Sage et de ses audacieuses *Folies*, n'eût point manqué de s'enorgueillir d'un autre de ses enfants, le sieur Roudil, avocat et poète du cru, si ce dernier avait pris la peine de recueillir ses *Œuvres mêlées*.

Enfin le XVIII^e siècle vint... Il n'apporta pas la production variée et nombreuse qu'on en attendait, mais quelques œuvres aimables et d'un génie facile. Il acquit une réputation d'esprit incontestée en produisant l'abbé Favre, l'humoristique prieur de Celleneuve, encore fameux dans le bas Languedoc pour son poème du *Siège de Caderousse*, l'*Histoire de Jean l'ont pris* et surtout cette fantaisie épicée, *Lou Sermoun de Moussu Sistre*. Après l'abbé Favre, on peut énumérer complaisamment parmi les plus dignes représentants du terroir, les abbés Jean Coste et Pierre Cleric, le premier de Bédarioux et le second de Béziers, le P. Martin (de Béziers), Daubian de l'Isle (de Castres), Baour (de Toulouse), et enfin le tendre Florian¹.

Nous ne dirons rien de Cassanea de Moudonville, qui ne travailla que pour la scène. Jusqu'à la Révolution, — laquelle encouragea la poésie de circonstance, favorable ou non au nouveau régime, — c'est une éclosion soudaine d'œuvres ecclésiastiques de tous genres, du Noël à la farce, de la fable à l'imitation des anciens². L'étude des dialectes méridionaux, en dépit des conseils des érudits et malgré la publication de nombreux vocabulaires et dissertations grammaticales, n'avait pas, jusque-là, été abordée méthodiquement. Elle allait, dit-on, du fait de leur proscription inattendue, recevoir une impulsion nouvelle. La Convention, en approuvant la publication du fameux rapport de l'abbé Grégoire : *Sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la langue française*, pensa les faire disparaître d'un coup. Mais, pas plus que les édits royaux, les décrets révolutionnaires n'empêchèrent les patois de subsister. Chose étrange, ils devaient tirer profit, devant l'opinion, des

1. C'est au début du XVIII^e siècle que se rattache cet obscur rimeur toulousain, Pierre Hellies. Il exerçait dans sa jeunesse la profession de brodeur et rimait tant bien que mal de cyniques compositions. Poursuivi comme faux monnayeur et emprisonné à Agen, il parvint à s'évader et passa en Espagne. Il revint à Toulouse et y mourut en 1724. Le P. Hyacinthe Serment a inséré une notice sur ce singulier personnage dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse*.

2. Voyez *Poésies biterouèsas des doso-septième et doso-iochième siècles, compasados per divers autous*. Béziers, E. Millet, 1842, in-8°.

mauvais desseins qu'on avait contre eux. Les lettrés leur témoignèrent mieux que de la curiosité.

Le XIX^e siècle prit naissance avec une pléiade de gentils rimeurs au premier rang desquels brillent Fabre d'Olivet, les frères Auguste et Cyrille Rigaud, Auguste Tandon¹, « le Troubadour de Montpellier », Louis Aubanel, de Nîmes², Jacques Azaïs, de Béziers, J.-R. Martin, de Montpellier, enfin le marquis de la Fare-Alais, digne descendant du gracieux poète du XVIII^e siècle, et Moquin-Tandon³.

Leur art, fait de notations charmantes, d'un pur éclat lyrique, contient en germe toute une renaissance. Ce n'est point en vain qu'on les a surnommés les précurseurs du Félibrige. Ils nous conduisent jusqu'en 1840. A cette heure, la renommée de Jamin est universelle. Son exemple a été suivi par une foule de patoisants. En terre languedocienne, on signale Pierquin de Gembloux⁴, Peyrottes⁵, de Montpellier, Birat⁶, de Narbonne, Daveau⁷, de Carcassonne, Mengaud⁸ et le cordonnier Vestre-

1. Né à Montpellier en 1759, mort en 1824. Il était parent d'Antoine Tandon, médecin et anatomiste célèbre à Montpellier au XVIII^e siècle. Dans sa jeunesse, il montra des dispositions pour les mathématiques, reçut des leçons du fameux abbé Favre et entra, à titre de commis, dans la maison de banque de Barthélemy Tandon. Pendant la Révolution, il remplit les fonctions d'officier municipal, de vérificateur de l'emprunt et de commissaire des guerres. Il fit paraître dans sa ville natale un recueil de *Fables, contes et autres pièces* en vers patois, lequel eut une seconde édition en 1813. (Voyez Domadieu, *Les Précurseurs du Félibrige*.)

2. Nîmes, 1758-18 nov. 1842. On lui doit une traduction en languedocien des *Odes d'Anacréon* (Nîmes, impr. veuve Belle, an X, in-8°; Nîmes, Gaude fils, 1814, in-8°). Ses vers ont rencontré parfois, dit-on, la grâce de l'original.

3. Petit-fils d'Auguste Tandon. Sa famille paternelle, originaire de Gex et protestante, avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes. Le père de Moquin, né à Genève, rentra en France et se fixa à Montpellier, où il épousa Céline Tandon, la fille de l'auteur des *Fables et Contes*. Moquin-Tandon naquit à Montpellier le 7 mai 1804, embrassa la carrière scientifique et mourut à Paris le 15 avril 1863, d'un accès de goutte. Il trouva des loisirs pour cultiver le dialecte de sa province et publia ce curieux pastiche de la langue du XIII^e siècle, *Carya Magalonensis* (Toulouse, Lavergne, 1836, in-8°), contrefaçon habile qui égara la clairvoyance de la critique. Il composa en outre des pièces charmantes, entre autres un Noël en patois languedocien qu'on lira dans l'ouvrage de Domadieu, *Les Précurseurs du Félibrige*.

4. On lui doit un poème d'esprit populaire : *Louisa, pèr Moussu di Giblour*, quatrième édition, Mounpeïé, 1850, in-8°.

5. 1813-1858.

6. 1796-1872.

7. 1804-1870.

8. Né à Lavaur en 1805, mort en 1877. Son œuvre la plus impor-

pain, de Toulouse¹. Qui donc a dit que la littérature populaire, dans sa plus simple expression, ne survivrait pas aux fastes du XVII^e siècle? Une grande effervescence règne au delà du Rhône. La poésie française a salué l'avènement d'une génération de néo-troubadours.

En 1854, le Félibrige est né au château de Font-Ségugne; en 1859, Mistral a fait paraître *Mireille*. Deux dates à retenir. Le Languedoc, bien qu'ensommeillé, ne pouvait demeurer indifférent aux manifestations de la pensée latine. Fondé d'abord en Provence, le Félibrige avait, dit-on, vu venir à lui, de toutes les contrées de langue romane, l'élite des lettrés; il avait même trouvé un écho dans les masses populaires. Mais il était resté totalement inconnu en Languedoc proprement dit. Jusqu'en 1876, c'est-à-dire jusqu'au jour où Xavier de Ricard et Auguste Fourès, justement surpris des croyances religieuses et des opinions politiques de leurs confrères de Provence, résolurent d'apporter au sein de la nouvelle école un esprit directement en rapport avec la tradition de leur pays et leur propre façon de sentir. Le Languedoc vaincu, ruiné au XIII^e siècle, par des bandes à la solde de l'Eglise, ne pouvait vraisemblablement renier son passé. N'eût-il gardé, pour s'en souvenir, que les monuments de l'histoire, qu'il n'eût pu étouffer la voix des siècles. On le comprit fort bien lorsque, en 1891, après la mort de Roumanille, on vit arriver à la tête du Félibrige Félix Gras, le seul homme qui pût, tout en conciliant les éléments les plus contradictoires, faire prédominer un esprit animé de libéralisme. Mais n'anticipons point. En préparant l'adhésion de la plus notable partie de la province languedocienne, — la région voisine du Rhône ayant montré des convictions opposées², — Xavier de Ricard et Auguste Fourès n'avaient eu pour

tante est son recueil : *Las Pimpanèlos* (Toulouse, Bertrand et Dieulafoy, 1841, in-8°), réimpr. plusieurs fois sous le titre : *Rosos et Pimpanèlos* (Toulouse, Labouisse, 1845; Toulouse, 1866; Toulouse, Marqueste, 1877). Sa farce *Las Aucos de Toumas de Founsoy-gribos* (Toulouse, 1860) est restée populaire.

1. Né à Toulouse en 1809, mort dans cette ville en 1865, Louis Vestrepain prit en 1823, à l'âge de quatorze ans, la profession de son père, maître bottier. Il passa toute sa vie dans sa boutique, riant et chantant, sans se douter de la notoriété que lui vaudraient un jour ses « patoiseries ». On l'a comparé à Jasmin, dont il eut la bonne humeur, l'accent ému, mais non le génie. Ses poésies ont été publiées sous ce titre : *Las Espigas de la lengo moundino*, etc., par Louis Vestrepain, bottier à Toulouse, lauréat de la Soc. archéologique de Béziers. Toulouse, Delboy, 1860, in-8°. Ce volume contient une *Défense* de la langue toulousaine d'autant plus curieuse et plaisante que son auteur était un illettré.

2. En écrivant que le Languedoc était resté jusqu'en 1876 étranger à l'action félibréenne, nous n'avons voulu parler que du Languedoc

but que d'affirmer d'un seul coup les droits du Languedoc à être traité d'égal à égal, et de maintenir une tradition, la seule vraie tradition nationale, en face « de l'embauchage du Félibrige¹ par les partis cléricalo-monarchiques, qui, dans le passé, furent pour le Languedoc, disaient-ils, des artisans de ruines, de servitudes et de misères ». Y réussirent-ils autant qu'ils le désiraient? C'est ce que nous ne saurions établir ici, notre dessein nous interdisant de substituer à la connaissance d'un groupement littéraire l'étude d'un problème social. Quoi qu'il en soit, le culte de la pensée albigeoise captiva longtemps les esprits. Les premiers accents de la Renaissance félibréenne en Languedoc furent donc différents de ce qu'ils avaient été en Provence. Tandis qu'à Avignon les félibres avaient débuté par des chansons, renouvelant de vieilles coutumes galantes, là, observe Gaston Jourdanne², ce ne furent que sirventes enflammés, dignes de Guilhem Figueira ou de Peire Cardinal...

Il faut dire, en faveur des modernes troubadours, que leurs chants furent presque toujours à la hauteur de leurs conceptions, et que jamais ils ne compromirent leur verbe sonore dans des querelles de clochers ou d'opinions. Depuis, les temps ont changé, et M. Xavier de Ricard aurait mauvaise grâce à invoquer, comme naguère³, la nécessité d'une revanche du Midi sur le Nord. Le « Félibrige rouge » a servi trop souvent, hélas! à la conquête des pouvoirs publics. Ce ne sera pas son meilleur titre de gloire pour la postérité! Mais revenons à de plus hautes préoccupations. En littérature, les manifestes les plus sincères prennent un caractère puéril lorsqu'ils ne sont pas appuyés par des œuvres dignes de retenir notre admiration. Quel fut l'apport réel du Languedoc, lors de la rénovation méridionale du XIX^e siècle? Au lecteur de le dire, lorsqu'il aura pris connaissance des textes que nous avons recueillis.

Les rangs du Félibrige se sont singulièrement éclaircis pendant ces dernières années. La tombe garde jalousement le se-

occidental. En effet, la contrée voisine du Rhône avait connu un jour les manifestations des disciples de la Sainte-Estelle. « Sans parler de Montpellier, qui organisa de grandes fêtes en 1875 et en 1878, Nîmes et la région qui s'étend du Lez au Rhône ont eu d'enthousiastes chanteurs : Roumieux, Langlade, Arnavielle, pour ne citer que les plus notoires; des écoles comme celles de la *Miongrano*, l'*Escolo Raiolo*; des journaux : *Le Dominique*, la *Cigalo d'or*, etc.

1. C'est l'expression employée par Xavier de Ricard. On consultera sur ce mouvement les divers almanachs de la *Lauseto*, publiés par ce dernier, de 1877 à 1885.

2. *Histoire du Félibrige, 1854-1896*, Avignon, Roumanille, 1897, in-16.

3. *Le Fédéralisme*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-18. (Cf. *La Patrie romane*.)

cret de quelques-uns de nos meilleurs « troubadours ». Auguste Fourès, Langlade, Bigot, Achille Mir, Roumieux, Laurès, ne sont plus. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? La critique considère déjà sans indulgence que si la poésie en langue familière n'a pas donné tout ce qu'elle promettait, cela tint à l'erreur ou à l'ignorance philologique de ses adeptes. Il y eut confusion. Beaucoup de ces derniers, et non les moins doués, se crurent appelés à faire revivre l'œuvre des maîtres du XIII^e siècle. D'autres ne surent ou ne purent choisir entre la langue savante du moyen âge et le patois de leurs ancêtres directs. Ecrivant en une forme mi-scientifique, mi-populaire, ceux-ci et ceux-là réalisèrent des œuvres incomplètes, qui ne furent pas toujours entendues de leurs compatriotes. Pourtant Gaston Paris, à propos de l'œuvre des Félibres du Rhône, avait dénoncé ce péril. « Le poète contemporain, s'était-il écrié, n'a pas à se préoccuper d'une renaissance de la poésie des troubadours, qu'il ne connaît guère que de nom et qu'il s'est peu soucié d'étudier. Il ne faut pas du tout le regretter : la poésie des troubadours, toute aristocratique et conventionnelle, étroitement liée à une société et à des mœurs que nous avons grand-peine à nous représenter, n'est compréhensible qu'au prix de longues et laborieuses études. Même comprise et goûtée, ajoutait-il, elle ne pourrait en rien féconder une poésie moderne; en l'imitant on n'aboutirait qu'à des parodies¹... »

Il est nécessaire de le constater, — et ce sera là, si l'on veut, notre façon de conclure, — le Languedoc eut un incessant besoin de faire appel aux écrivains bilingues, aux poètes de la langue officielle, afin d'affirmer nettement une manière de sentir, et de s'exprimer. Ils furent nombreux ceux de ses enfants qui glorifièrent le sol natal, principalement dans les contrées où l'influence des patois s'est peu exercée littérairement, dans les Cévennes, par exemple, en Gévaudan, ainsi que dans le Velay, le Vivarais et jusque dans le comté de Foix². Notre choix,

1. Cf. *Penseurs et Poètes*, p. 128.

2. Nous avons déjà signalé dans cette province le Père Amilha, de Pamiers, auteur d'un poème en vers patois d'une naïveté charmante, *Tableau de la Vie du parfait Chrétien*. Qu'on nous permette de citer encore, au XVIII^e siècle et jusqu'à la Restauration, le Père Vanière, à qui l'on doit un recueil de pièces latines dans le goût des *Georgiques* (*Prædium rusticum*); Sophie de Senovern; Tribolet, poète burlesque; Auguste de Labouïsse-Rochefort; Roques de Foix; Gattien Marcaillou; le satirique Jean-Pierre Bic. L'école contemporaine nous fournit Benoit Vigasory (*Fables*, 1832; *L'Amaryllis*, 1836); Frédéric Soulié (*Amours françaises*, Paris, Ladvocat, 1824, in-18); Latour de Saint-Ybars (*Chants du néophyte*, Toulouse, 1837, in-8°); Joseph de la Migo; Firmin Bonnans; l'abbé J. Ornières; enfin Raoul Lafagette et Napoléon Peyrat, chautres des Pyrénées, ce dernier le

on le verra, s'est fixé généreusement, mais nous ne nous flatons pas d'avoir fait connaître tous les représentants du terroir. Qui consentira jamais à les citer tous? Qu'il suffise de ne point ignorer, au XVI^e siècle, les noms de Blaise d'Auriol, Bérenger de la Tour, Guillaume de Chalendar, Jacques et Marie de Romieu, Christophe Gamon, Gratien Dupont, Guillaume de la Perrière, Vital d'Audiguier, Pierre de Nogerolles; aux XVII^e et XVIII^e siècles : J. Filhol, Etienne Forcadel, Antoinette de Salvan de Saliez, Simou La Loubère, Gabriel Ranquet, François Valeton, N. de Rayssignier, Hugues Davignon¹, Jacques de Coras, François de Maynard², Guy du Faur de Pibrac, Paul Pellisson, Roubin, le marquis de la Fare, Rosset³, Ranchin, Théodore Lombard, François de Gasque, Pierre Espic, Elisabeth de Monlaur, Barthélemy Imbert, le cardinal de Bernis⁴, Dorat-Cubières, Flo-

plus grand de tous. Le pays de Foix revendique le trop fameux Armand Silvestre (1838-1901), né à Paris de parents ariégeois, médiocre « parnassien » que le Midi, bien puérilement, dispute au Nord.

1. Il était du Puy-en-Velay. On lui doit un curieux poème : *La Vespéralde ou Delicieuses Merveilles de l'Eglise N.-D. du Puy et pais de Velay*, par Noble Hugues Davignon, seigneur de Monteilz, docteur ès droicts et advocat en la seneschaussée du Puy, Lyon, Louis Muguet, 1630, in-12 (un ex. à la Bibliothèque nationale).

2. François de Maynard, né à Toulouse en 1582, d'une famille originaire du Querey, mort à Saint-Céré le 28 décembre 1646, laissant une œuvre inoubliable. D'abord secrétaire de Marguerite de Navarre, il devint par la suite président au Présidial d'Aurillac, puis membre de l'Académie française et conseiller d'Etat. Disciple de Malherbe, il surpassa son maître par la vigueur et la concision du trait, dans des vers qui demeurent des modèles d'éloquence méridionale. Ses poésies, publiées en 1619, 1620, 1623, 1638, 1639 et 1646, ont été réimprimées par Prosper Blanchemain en 1864 et en 1867, par Gaston Garriçon en 1885, et par M. Pierre Fons en 1909. On y joint un recueil d'épigrammes libres (*Priapées*, 1864 et 1909) et un volume de *Lettres* (1652). Le génie de François de Maynard ne s'est jamais prêté à l'exaltation du pays natal.

3. On lui doit un poème rustique, luxueusement édité, *L'Agriculture* (Paris, Imprimerie Royale, 1774, in-4°).

4. François-Joachim de Pierre de Bernis, né au château de Saint-Marcel-d'Ardèche, le 22 mai 1715, élu membre de l'Académie française, le 29 décembre 1744, mort le 2 novembre 1791. Ses poésies, maintes fois réimprimées (Voy. la belle édition qui en a été faite à Paris, par Pierre Lotlin, en 1798, 3 vol. in-4°), contiennent une épître sur *L'Amour de la Patrie* où il s'est plu à exalter sa province. Elle débute par ces vers :

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître,
Lieux où le jour pour moi commença de paraître.
Quand l'astre du Berger brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau.
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :
Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,

rian, Fabre d'Eglantine¹, J.-F. de Cailhava, Boissy d'Anglas², Joseph Gamon³, Victorin et Auguste Fabre, Venance Dougados⁴, Antoine Roucher⁵; au XIX^e siècle et de nos jours, Jean Reboul,

Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
 Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
 Et, pour nous enrichir, s'enferment dans leur soie.
 Trésor du Laboureur, ornement du Berger,
 L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
 Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
 Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
 Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérés
 De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !
 Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles
 Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
 Et ramassant enfin ses trésors dispersés,
 Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés !
 D'admirer au couchant ses vignes renommées
 Qui courbent en festons leurs grappes parfumées.
 Tandis que vers le Nord des chênes toujours verts,
 Affrontent le tonnerre et bravent les hyvers!...

1. Philippe-François, dit Fabre d'Eglantine, né à Limoux en 1755, mort sur l'échafaud révolutionnaire le 16 germinal (1794). On sait qu'il a chanté, en vers pompeux et monotones, Limoux et ses environs.

2. François-Antoine de Boissy d'Anglas, né le 8 décembre 1756, à Saint-Jean-Chambre, près de Chalançon (Ardèche), avocat au Parlement de Paris, député du tiers état, membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents, pair de France, membre de l'Institut, mort à Paris, le 20 octobre 1826. Il présidait la Convention le 1^{er} prairial an III (20 mai 1795), lors de l'insurrection des faubourgs, et l'on sait le sang-froid et le courage qu'il déploya dans cette tragique journée. Plus tard, retiré de la scène politique, il cultiva les lettres et fit paraître *Les Etudes littéraires et politiques d'un vieillard*, etc., Paris, Erasme, 1825, 6 vol. in-12. On trouve les ouvrages les plus divers dans ce recueil, même une charmante pièce de vers, *Ma Retraite*, consacrée à l'exaltation du terroir.

3. Né à Antraigues, en Vivarais, le 16 avril 1767, mort dans cette ville en 1832. Il a laissé quelques pièces de vers parmi lesquelles nous signalerons le *Retour au toit paternel*, œuvre délicate que Henry Vachalde a réimprimée dans son *Histoire des poètes du Vivarais*, 1877.

4. Né à Carcassonne en 1764, mort sur l'échafaud révolutionnaire, à Paris, en déc. 1793. Ses poésies ont paru grâce aux soins d'Auguste de Labouïsse (Paris, Delaunay, 1810, in-12). On y remarque une jolie pièce, *La Quête au Blé*, où le poète a inséré un délicieux portrait de M^{me} de Ballainvilliers, que Montpellier avait pour intendante à la fin du XVIII^e siècle.

5. Né à Montpellier le 22 février 1745. Il se destina tout d'abord à l'Eglise et débuta comme prédicateur. L'amour des lettres changea le cours de sa destinée. Nommé, par la faveur de Turgot, receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury, il s'enthousiasma pour les idées nouvelles et s'engagea dans la tourmente révolutionnaire. Mal lui en prit. Arrêté comme suspect, il fut incarcéré à Sainte-Pélagie et à Saint-Lazare, puis condamné à mort avec trente-sept compagnons de captivité. Il fut exécuté le 25 juillet 1794. On assure qu'il rencontra André Chénier sur la charrette qui le conduisait au supplice. S'il faut en croire la tradition recueillie par Latouche, les deux poètes

Alexandre Soumet, Viennet¹, Baour-Lormian, Maurice de Guérin, Henry Deydier, Hippolyte de Laforest, Auguste Desportes, Léon Dufour, Eugène Villard, Henri de Bornier, Alphonse Daudet, Henri Bomel, Louis Jourdan, Marc Dhano. etc.

Aucune région n'a été oubliée, aucune école systématiquement exclue. Quoique le romantisme ait peu produit entre la Garonne et le Rhône, nul n'ignore ce que quelques-uns lui doivent. C'est au romantisme, à un romantisme latin, fleuri et ensoleillé, plein de réminiscences classiques, traditionnel, mais conscient du lendemain, que se rattachent ces récents poètes groupés hier à Toulouse, à Béziers, à Montpellier : M^{me} Hélène Picard, Henry Bataille, Paul Redonnel, Maurice et André Magre, Jean Viollis, Marc Lafargue, Paul Souchon, Léo Larguier, Ernest Gaubert, Louis Payen, Charles Brun, Fernand Rivet², Pierre Fons³, Touuy-Lérys, Armand Praviel, Georges Gaudion.

récitèrent, comme adieu aux muses, les vers de la première scène d'*Andromaque*. Antoine Roucher avait épousé M^{lle} Hachette. Il laissait un poème champêtre, *Les Mois* (Paris, Pissot, 1779, 2 vol. in-4°), maintes fois réimprimé, notamment en 1825, en 1826 et en 1827 et qui contient quelques beaux vers relatifs à Montpellier et au Languedoc.

1. De Béziers, 1777-1868. Il est l'auteur d'un recueil d'*Épîtres et Satires* (5^e éd., Paris, Hachette, 1860, in-12), où l'on trouve, dans un poème à son frère Auguste, ce vers prudhommesque :

Et plus on a vécu, moins il nous reste à vivre.

2. Né en 1876, à Saint-Gervais, en plein Hérault, d'une famille languedocienne. Il a magnifié son pays dans des poèmes amples et colorés publiés sous ce titre : *Le Passant de la Vie* (Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-18), et donné un roman d'action locale, *La Servitude* (Paris, Stock, 1907, in-18).

3. Né à Toulouse le 16 juillet 1880. Il a fait paraître deux recueils de poèmes, *L'Heure amoureuse et funéraire* (Paris, Stock, 1904, in-18), *La Divinité quotidienne* (Paris, Sansot, 1908, in-18). M. Pierre Fons, qu'il faut placer parmi les plus vivants de sa génération, a peu célébré son pays : il a néanmoins donné dans son dernier volume quelques pièces locales, au sens le plus large du terme. Nous en détacherons une :

DEVANT LA CITÉ DE CARCASSONNE

De la tour de Justice à la tour du Trésaut,
Le soir apaise enfin l'horizon solitaire ;
D'implacables destins ont désolé ces terres.
Mais leur sombre splendeur garde encor des vassaux.
Seul, le soleil tentant quelque suprême assaut
Eusanglante à présent la Lée et Saint-Nazaire ;
Où les cerviers du Nord tous en vain s'écrasèrent,
Des femmes tendrement rêvent près des berceaux.
Fière monte une nuit, orientalement chaude...
Montfort, ton œuvre est morte et sa cendre est à l'Aude.
Les Médis à leur tour ont chassé tes effrois ;
Et la lune courbée en profil de tartane,
Tout le ciel étoilé tend un blason d'orfrois,
Qui figure l'orgueil de la terre occitane.

Pierre Hortala¹, etc., toute une phalange de porte-lyre enthousiastes et éloquentes, l'espoir d'une génération nouvelle. Ainsi, dira-t-on, il appartenait au xx^e siècle de relever l'outrage du passé et d'effacer la tache sauglante de Simon de Montfort. Jadis le Nord avait conquis le Midi; le Midi, à son tour, emprunta la langue du vainqueur et la façonna selon son génie.

Le Languedoc s'est noblement vengé.

BIBLIOGRAPHIE. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionn. de Géographie histor.*, 1728, t. III. — Expilly, *Dictionnaire géographique, histor. et polit. de la France*, Paris, Desaint et Saillant, 1766, IV, in-fol. — J.-T.-Laurent Gousse, Et.-Léon de Lamothe-Langon et Alex. du Mège, *Biographie toulousaine*, etc., Paris, Michaud, 1823, 2 vol. in-8°. — P.-G. Brunet, *Notices et extraits de quelques ouvrages écrits en patois du Midi de la France*, Paris, Leleu, 1840, in-12. — Pierquin de Gembloux, *Histoire littér., philol. et bibliographique des patois*, Paris, Techener, 1841, in-8°. — *Poésies biterouèsos des dozo-septième et dozo-iochième siècles coumpasados par divers autous*, Béziers, E. Millet, 1842, in-8°. — Abbé Gary, *Dictionnaire patois-français à l'usage du départ. du Tarn et dép. circonvoisins*, Castres, impr. de J.-L. Pujols, 1845, in-12. — S.-J. Honnorat, *Dictionnaire provençal-français ou de la langue d'oc anc. et moderne*, Digne, 1846-1847, 3 vol. in-4°. — Aristide Guilbert, *Histoire des Villes de France*, etc., Paris, Furne et C^{ie}, 1858, t. VI, in-8°. — P. Couzinié, *Dictionnaire de la langue romano-castraise et des contrées limitrophes*, Castres, 1850, gr. in-8°. — Michel Nicolas, *Histoire littér. de Nîmes*, Nîmes, Ballivet et Fabre, 1854, 3 vol. in-12. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'Histoire littér. des patois du Midi de la France, seiz. et dix-septième s.*, Paris, Techener, 1859, in-8°; *Essai sur l'hist. littér. des patois du Midi de la France, dix-huit. s.*, Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°; *Cabinet de feu M. le Dr Noulet, importante collection de livres de divers auteurs languedociens et provençaux*, Toulouse, Tasseman, 1894, in-8°. — Anacharsis Combes, *Etudes historiques sur le pays castrais*, Castres, 1860, in-18; *Chants populaires du pays castrais*, Castres, impr. de la V^e Grillon, 1862, in-12. — Anonyme, *Le Velay, Fleurs des Montagnes*, Le Puy-eu-Velay, impr. P. Marchessou, 1868, in-12 (Anthologie du Velay). — N. Peyrat, *Histoire des Albigeois*, Paris, Libr. internat., 1870-1872, 3 vol. in-8°. — Dom Devic et Dom Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, Toulouse, 1872 à 1896, 5 vol. in-4°. — Burgaud des Marets, *Catalogue de la Bibliothèque patoise*, Paris, Maisonneuve, 1873-1874, 2 vol. in-8°. —

1. Né le 1^{er} septembre 1881, à Béziers. Il fonda avec Ernest Gaubert *L'Aube méridionale* et publia en 1908 une plaquette de vers, *Dans le Soir*.

Achille Mir, *Notes sur l'orthogr. et la prononciation languedociennes*, en tête de la *Cansou de la Lauseto*, 1875. — Aimé Atger, *Poésies popul. en langue d'oc*, Montpellier, 1875, in-8°. — Henry Vaschalde, *Histoire des Poètes du Vivarais*, Paris, Aubry, 1877, in-8°; *Anthologie patoise du Vivarais*, Montpellier, Coulet, 1875, in-8°; Henry Vaschalde, *Chansons populaires du Vivarais*, Paris, Lechevalier, 1897, in-8°. — Baron Ch. de Tourtoulon, *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, avec une carte (en collab. avec O. Bringuier), Paris, Impr. Nationale, 1876, in-8°; *Des dialectes, de leur classification et de leur délimitation géogr.*, Paris, Maisonneuve, 1890, in-8°. — Robert Reboul, *Bibliographie des ouvrages, écrivains en patois du Midi de la France*, Paris, Techener, 1877, in-8°. — Gabriel Azaïs, *Dictionnaire des Idiomes romans du Midi de la France*, Montpellier, 1877-1880, 3 vol. in-8°. — A. Luchaire, *Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française* (avec une carte), 1879, in-8°. — H. Duclos, *Histoire des Ariégeois*, etc., Paris, Didier, 1881-1887, 6 vol. in-8° (voir surtout le tome I). — Mary-Lafon, *Histoire littéraire du Midi de la France*, Paris, Reiuwald, 1882, in-8°. — Lafont de Sentenac, *Recueil de Noël de l'Ariège*, Foix, V° Pomès, 1887, in-12. — Frédéric Donnadiou, *Les Précurseurs des Félibres, 1800-1855*, Paris, Quantin, 1888, gr. in-8°. — Baron du Vinols, *Vocabulaire patois vellavien-français*, etc., Le Puy, Prades-Freydier, 1891, in-8°. — Vincent d'Indy, *Chansons popul. rec. dans le Vivarais et le Vercors*, mises en ordre, avec préf. et notes par J. Tiersot, Paris, Heugel, 1892, in-8°; *Chansons popul. du Vivarais*, Paris, Durand, s. d., in-4°. — D. Behrens, *Bibliogr. des patois gallo-romans*, 2^e éd., trad. par E. Rabiet, Berlin, W. Gronau, 1893, in-8°. — Gaston Jourdanne, *Etude sur les littérateurs languedociens de Narbonne du dix-septième siècle à nos jours*, Carcassonne, 1893, in-8°; *Bibliographie languedocienne de l'Aude*, Carcassonne, Biblioth. de la Revue Méridionale, 1896, in-8°; *Histoire du Félibrige, 1854-1896*, Avignon, Roumanille, 1897, in-16; *Contribution au Folk-Lore de l'Aude*, Carcassonne, Gabelle, 1900, in-8°. — L. Piat, *Dictionn. français-occitanien, donnant l'équivalent des mots français dans tous les dialectes de la langue d'oc*, Montpellier, Hamelin, 1893-1894, 2 vol. in-8°. — Ed. Koschwitz, *Grammaire hist. de la langue des félibres*, Greifswald, Abel, 1894, gr. in-8°. — H. Taine, *Carnet de Voyage, Notes sur la Province, 1863-1865*, Paris, Hachette, 1897, in-18. — Paul Mariéton, *Les Précurseurs du Félibrige, 1550-1848*, Revue Félibréenne, 1900; *La Terre Provençale, journal de route*, Paris, Ollendorff, 1903, in-18. — Ed. Lefèvre, *Catalogue Félibréen et du Midi de la France*, Marseille, Ruat, 1901, in-8°; *Année félibréenne*, supplém. au précédent, Marseille, Ruat, 1903 et 1904, in-8°. — Paul Fagot, *Folk-Lore du Lauraguais*, Albi, Amalric, 1902, in-8°. — Albert Grimaud, *La Race et le Ter-*

roir, Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — Louis Lambert, *Chants et Chansons populaires du Languedoc rec. et publiés avec la musique et la trad. française*, Paris, Welter, 1906, 2 vol. in-8°. — Louis Courtine, *Souvenirs du bon Vieux Temps en Ardèche*, Paris, s. d. (1906), in-8°. — J. Michelet, *Notre France*, 9^e éd., Paris, Colin, 1907, in-18. — J. Aurouze, *Histoire critique de la Renaissance méridionale au dix-neuvième s. Les Idées directrices*. Avignon. Roumanille, 1907, gr. in-8°. — P.-A. Alliès, *Une Ville d'Etats. Pézenas aux quinzième et dix-septième s., Molière à Pézenas*, Paris, Flammarion, 1908, gr. in-8°. — Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France (Histoire de France, d'E. Lavis, 3^e éd., I)*, Paris, Hachette, 1908, in-4°. — E. Lapierre, *Histoire de l'Académie des Sc., Inscript. et B.-L. de Toulouse, 1640-1793*, Toulouse, Privat, 1908, in-8°. — Armand Praviel, *L'Empire du Soleil*, etc., Paris, Nouvelle Libr. Nationale, 1909, in-18. — Armand Praviel et J.-R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige*, etc., Nouvelle Libr. Nationale, 1909, in-18. — J. Bourrilly, A. Esclangon et P. Fontan, *Flourilege Prouvençau* (Anthologie provençale), Toulon, Au fougau de la Targau, 1909, in-12. — Ernest Gaubert et J. Véran, *Anthologie de l'amour provençal*, Paris, Mercure de France, 1909, in-18, etc.

Voir en outre les publications suivantes : *Li Prouvençalo* (Avignon, 1852); *Roumavagi dei Troubaires* (Aix, 1854); *Un Liame de rasin* (Avignon, 1865); *Les Fleurs Félibresques*, de Constant Henion (Aix, Guittou-Talamel, 1883, in-16); *La Grande Revue* (1^{er} et 16 oct. 1906); *La Cigale*, *Castagnado*, *Chimèra*, *La Revue Méridionale*, *Armana Cevenou*, *Armana de Lengado*, *La Lausetto* (1877, 1878, 1879), *Lou Cacho-flo*, *Armanac patouès de l'Ariejo*, *Armana Mount-Pelierenc*, *Armana Cetori*, *Annales du Midi*, *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France*, *Le Gril*, *Revue Félibréenne* (consulter la table décennale de cette importante revue pour les années 1885-1894), *Revue Lyonnaise*, *Bulletin de la Société Ariégeoise des sciences*, *La Cigalo d'or*, *La Campana de Magalouna*, *Revue des Langues romanes*, *La Terro d'Oc*, *Mont-Ségur*, *Le Félibrige Latin*, *Revue des Pyrénées*, *Revue du Tarn*, *Revue du Vivarais*, *L'Effort*, *L'Ame latine*, *Poésie* (Castres), etc., etc.

CHANSONS POPULAIRES

LA FONTAINE DE SAINT-BARTHÉLEMY¹

Fillettes du quartier, — Près de Montpellier — Il y a une belle fontaine; — Venez y promener, — Venez y goûter — Sur l'herbe nouvelle; — L'eau qui en jaillit — Donne l'appétit, — Tant elle est naturelle. — Nous irons tout l'été — A la fontaine Saint-Barthélemy.

On y voit, de grand matin, — Bras à bras venir — Tircis et la petite Rose; — Ils s'avancent tous deux, — Se font des baisers — Souvent en cachette, — Et tout le long du jour — Les couples amoureux — Chantent sur l'herbe menue. — L'amour fait couler l'eau — De la fontaine Saint-Barthélemy.

Le jeune berger y vient exprès — Dire ses regrets —

LA FONT DE SANT-BERTOUMIÉU

Filhetas dau quartié,	Bras à bras veni
Près de Montpelié	Tircis et Roseta;
I'a 'na font tan bela;	S'avansou toutes dous,
Venès ié permenà,	Se fan de poutous
Venès ié goustà	Souven en cacheta;
Sus l'herba nouvèla;	E tout lou long dau jour
L'aiga que ne sourtis	Lous couples d'amour
Dona l'apetis,	Cantou sus l'herbeta.
Tan qu'es naturèla.	L'amour dona lou fiéu
Anaren tout l'estieu	A la font de Sant-Bertoumiéu.
A la font de Sant-Bertoumiéu.	Lou pastour ven esprès
Vezés de grand mati	Dire sous regrès

1. *Chants et Chansons populaires du Languedoc recueillis et publiés, avec la musique notée et la traduction française*, par Louis Lambert, Paris, Welter, 1906, 2 vol. in-8°.

A sa petite amie; — Un coup d'œil seulement — Le rendra content — De sa petite bergère; — A l'ombre tous deux, — Ils vont en cachette — Boire cette eau pure. — L'amour fait couler l'eau — De la fontaine Saint-Barthélemy.

Pour employer le temps, — Louise souvent — Va sous la ramure — Chercher des petits oiseaux. — Dans les buissons — Elle trouva la nichée; — Ah! qu'elle fut heureuse — Lorsqu'elle trouva — Ce qu'elle désirait! — L'amour fait couler l'eau — De la fontaine Saint-Barthélemy.

Au son du flageolet, — Du petit tambourin, — La belle Charlotte — Avec son amoureux — S'en va dansant. — Mais elle fit la sotte. — Le pied lui glissa, — Par malheur elle tomba, — La pauvre petite! — L'amour fit couler l'eau — De la fontaine Saint-Barthélemy.

Croyez-moi, n'allez pas — Sauter ainsi, — N'étant pas seulette; — Le vert gazon est frais, — Et plus d'une fois, — Près de cette eau limpide, — Le pied peut vous glisser, — Vous pouvez tomber — Sur cette herbe tendre — Car l'amour fait couler l'eau — De la fontaine Saint-Barthélemy.

A soun amigueta.
 Un cop d'iol soulamen
 Lou rendrà counten
 De sa bergèireta;
 A l'oumbra toutes dous,
 Van de resoundous
 Bèure aquela aigueta.
 L'amour dona lou fiéu
 A la font de Sant-Bertoumiéu.
 Pèr emplegà lou tems,
 Louisa souven
 Vai jout la ramada,
 Cercà de passerous
 E din lous bouissous
 Troubet la nisado :
 Ai! comma jouguet,
 Quant éla troubet
 Se que desirava.
 L'amour dona lou fiéu
 A la font de Sant-Bertoumiéu.
 Au soun dau flajoulet,

Dau tambourinet,
 La bela Charlota
 Embé soun cher galant
 S'en vai tout dansant,
 Mès fagnèt la sota.
 Lou pèdié glisset,
 Per malur toumbet,
 La paura pichota!
 L'amour agèt lou fiéu
 A la font de Sant-Bertoumiéu.
 Cresés mé, n'anes pas
 Couma aco sautà,
 N'esten pas souleta;
 Un verd gazoun es fresc,
 E mai d'una fés,
 Près d'aquela aigueta,
 Lou pèd pot glissà
 E poudès toumbà
 Sus aquela herbeta,
 Car l'amour a lou fiéu
 A la font de Sant-Bertoumiéu.

AU JARDIN DE MON PÈRE¹

Au jardin de mon père,
Turlururu, turluru, tanlère !
Au jardin de mon père
Il y a-t-un olivier.

La branche en est d'ivouère,
Turlururu, turluru, tanlère !
La branche en est d'ivouère,
La feuille d'argent fin.

Avec une rivière,
Turlururu, turluru, tanlère !
Avec une rivière
Sont trois moulins moulant.

L'un pour le grain de pouèvre,
Turlururu, turluru, tanlère !
L'un pour le grain de pouèvre,
L'autre le blé jauni.

Le dernier ne va guère :
Turlururu, turluru, tanlère !
Le dernier ne va guère,
Son meunier-t-est parti.

Parti, parti-t-en guerre,
Turlururu, turluru, tanlère !
Parti, parti-t-en guerre,
Dans les gardes du roy.

Belle amour prisonnière,
Turlururu, turluru, tanlère !
Belle amour prisonnière,
Pars en guerre avec lui.

Votre moulin, péchère,
Turlururu, turluru, tanlère !
Votre moulin, péchère,
Ne sais quand tournera.

1. Chanson recueillie et rédigée par M. Pierre Hortala.

Au jardin de mon père,
Turlururu, turluru, tanlère!
Au jardin de mon père
Il y a-t-un olivier...

QUAND LE BOUVIER...

Quand le bouvier (re)vient du labour, — (Il) plante son agulhade¹, — A, E, I, O, U, — (Il) plante son agulhade.

Trouve sa femme au pied du feu, — Triste, toute défaite, — A, E, I, O, U, — Triste, toute défaite.

— Si tu es malade, dis-le donc, — Te ferons un potage, — A, E, I, O, U, — Te ferons un potage.

Avec une rave, avec un chou, — Une alouette maigre, — A, E, I, O, U, — Une alouette maigre.

— Quand serai morte, place-moi — Au profond de la cave, — A, E, I, O, U, — Au profond de la cave;

Mets-moi les pieds contre le mur, — La tête à la canèle, — A, E, I, O, U, — La tête à la canèle².

Et les romieux³ qui passeront, — Prendront de l'eau bénite, — A, E, I, O, U, — Prendront de l'eau bénite.

QUAN LÉ BOUYÉ...

Quan lé bouyé bé de laura,

Planto soun agulhado,

A, E, I, O, U,

Planto soun agulhado.

Trobo sa fenno al pé del foc,

Tristo, descourdelado,

A, E, I, O, U,

Tristo, descourdelado.

— Sé sès malauto, digas hoc,

Té farén un poutatge,

A, E, I, O, U,

Té farén un poutatge.

Amb'uno rabo, amb'un caulet,

Uno laouseto magro,

A, E, I, O, U,

Une laouseto magro.

— Quan seray morto, reboun me

Al pu prin dé la cabo,

A, E, I, O, U,

Al pu prin dé la cabo.

Met mé lous pès à la paret,

Lou cap joust la canèlo,

A, E, I, O, U,

Lou cap joust la canèlo.

E lous roumious que passaran

Prendran aygo senhado,

A, E, I, O, U,

Prendran aygo senhado,

1. *Agulhade*, pour aiguillon. 2. *Canèle*, pour robinet. 3. *Romieux*, pour pèlerins.

Et diront : — Qui est mort ici ? — C'est cette pauvre Jeanne, — A, E, I, O, U, — C'est cette pauvre Jeanne¹!...

SUR LE PONT DE NANTES

Sur le pont de Nantes — Il y a un petit oiseau : —
Toute la nuit il chante, — Il ne chante pas pour moi. —
*S'il chante, qu'il chante, — Il ne chante pas pour moi, —
Il chante pour ma mie — Qui est auprès de moi.*

Au fond du jardin — Il y a un amandier — Qui fait des fleurs blanches — Comme du papier.

De ces fleurettes — Il sort de petites amandes, — Pour remplir les poches — De mon amoureux.

Le coucou se vante — D'être un bel oiseau ; — Il chante et se réjouit — Sur la colline :

Les poissons pour l'eau, — Les taupes pour les prés,
— Les femmes pour les hommes, — Les filles pour les garçons. —
*S'il chante, qu'il chante, — Il ne chante pas pour moi, etc.*².

E diran : — Quel es mort'ayssi ?
— Aco's la pauro Jano,

A, E, I, O, U,
Aco's la pauro Jano!...

SUL POUNT DE NANTO

Sul pount de Nanto
I'a nu auzelou ;
Toute la nèit canto,
Canto pas per jou.
*Si canto, que cante,
Canto pas per jou,
Canto per ma mio
Qu'es alprès de jou.*

Al founze de l'horto
I'a un amelié
Que fai de flous blanco
Coumo de papié.

D'aquelos flouretos
Ne sort d'amellous,
Per roumpli las pochos
Al mién amoureux.
Le coucut se vanto
Qu'es un bel auzel ;
Canto e s'alègro
Sus soun sarradel :
Les peiches pel aigo,
Las talpos pels prats.
Las fennos pels homes,
Las filhos pei goujat, etc.

1. Cette chanson, très populaire dans toutes les contrées du Languedoc, a été recueillie et notée, avec adaptation française et accompagnement de piano, par Jean Pouchig (Paris, A. Rouart et C^{ie}, s. d.).

2. Chanson de l'Ariège, recueillie par M. Anglade, à Belesta. (Voyez le recueil de Louis Lambert, II.)

JACQUES DE ROMIEU

(1540-1600)

Jacques de Romieu naquit en 1540, à Viviers, petite ville du Vivarais, située sur le Rhône. Il était, dit-on, de noble famille, et frère de cette savante dame Marie de Romieu qui eut comme lui, et plus que lui peut-être, le génie des muses¹. Il avait pour oncle et Mécène tout ensemble, au dire de Guillaume Colletet, le seigneur Perrinet des Auberts, chanoine et vicaire de l'église cathédrale de Viviers. C'est à ce docte personnage qu'il adressa l'un de ses meilleurs poèmes. Jacques de Romieu fut pourvu du titre de secrétaire de la Chambre du roi, charge dont les princes de la maison de Valois « prenoient souvent plaisir d'obliger les hommes de lettres, et principalement les poètes ». Par la suite il devint chanoine et secrestain de Viviers. Comme il

1. Elle prit naissance probablement aussi à Viviers, et eut pour précepteur son frère, lequel lui enseigna le grec et le latin et se fit l'éditeur de ses vers. Voyez : *Les Premières Œuvres poétiques de Ma Damoiselle Marie de Romieu*, etc., Paris, L. Breyer, 1581, in-12 (réimpr. en 1878, pour la Librairie des Bibliophiles, in-12). On a beaucoup vanté, non sans raison, cette gracieuse poétesse. Quelques auteurs l'ont surnommée même « la gloire du Vivarais » et « la quatrième des Grâces ». L'un de ses poèmes, *L'Hymne de la Rose*, ne déparerait pas l'œuvre des maîtres de la Pléiade. En voici quelques extraits. La pièce est adressée à M^{me} Françoise de la Rose :

Je veux chanter icy la beauté de la rose,
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enlose ;
Puis la rose je veux à la rose donner.
A toy, Rose, qui peut tout un monde estonner,
Et ravir les esprits d'un singulier bien dire
Qui a ta volonté doctement les attire.
Au-dedans d'un jardin s'il n'y a rien de beau,
C'est la rose cueillie au temps du renouveau.
L'aube a les doigts rosins, de roses est la couche
De la belle Vénus, et teincte en est sa bouche ;
En Paphos sa maison est remplie tousjours
De la soëfve odeur des roses, fleurs d'Amour...

On met encore sur le compte de Marie de Romieu une *Instruction pour les jeunes dames, par la mère et la fille d'alliance* (Lyon, Dieppi, 1573, in-12) ; mais c'est là une pure invention, ce dialogue, traduit de l'italien et assez licencieux, appartenant à Marie des Roches.

avait une grande inclination à l'étude, il s'appliqua à la lecture des bons auteurs grecs, latins et français anciens et donna en 1584 un recueil de ses ouvrages en vers : *Les Melanges de Jacques de Romieu, Vivarois, où sont comprises les louanges héroïques dudit païs de Vivarois*, Lyon, B. Rigaud, 1584, in-12. C'est à proprement parler un choix de sonnets, odes, élégies, hymnes, épigrammes, discours, chansons, silves ou forêts, parmi lesquels on trouve, ainsi qu'en témoigne ce sous-titre : *La Vivarologie*, un chaleureux éloge du pays et des plus notoires compatriotes de l'auteur. Nous en donnons plus loin un extrait caractéristique. Jacques de Romieu mourut vraisemblablement en province, vers l'an 1600. La Croix du Maine dit qu'il avait composé une satire contre les femmes et le sexe féminin, qui depuis s'est perdue.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Vaschalde, *Histoire des poètes français du Vivarais*, Paris, Aubry, 1877, in-8° (cet ouvrage contient une notice de Guillaume Colletet sur J. de Romieu). — Emile Picot, *Les Français italianisants*, t. II.

LA VIVAROLOGIE¹

ODE

... Vante qui voudra Picardie,
 Et pour son bon vin le Beaunois,
 Loue encor la Normandie
 Aux doux fruits : ou le Lyonois,
 L'Auvergne, le Maine, Bourgongne,
 Le Daupiné, le Lymosin ;
 Loue encor qui voudra Gascogne,
 Et son païs circonvoisin :

Loue qui voudra l'Italie,
 Ou de l'Inde la perle ou l'or,
 Loue qui voudra Castalie
 Ou ses sacrés Rochers encor,
 Die de l'isle Cypriene
 Riche en couleurs, en fruits, en fleurs,
 Ou de la foule terriene
 Les plus magnifiques honneurs.

1. Fragment.

De moy, le sourcil des montagnes
Vivarines je chanterai,
Et des fleurs des vertes campagnes
Un bouquet je composerai :
Bouquet que le temps ni l'envie,
Quoi qu'ils fassent, ne fletriront,
D'autant que sa fleur est cueillie
Au Jardin du penien front.

J'egalerai ceste contrée
A celle des plus grands seigneurs,
Puis que le ciel l'a honorée
De ses plus precieux honneurs.
Car outre tout le necessaire
Que veut un païs bon et doux,
Le roc, miracle volontaire,
Produit du blé pour des cailloux...

(*Les Meslanges*, 1584.)

GUY DU FAUR DE PIBRAC

(1528-1584)

Guy du Faur de Pibrac, d'une famille ancienne et des plus nobles de la province, originaire d'Auch, naquit à Toulouse en 1528, de Pierre du Faur, président au Parlement de cette ville. « Ses aïeux, dit-on, avaient avec honneur porté la robe ou manié l'épée. Plusieurs de ses ascendants avaient été présidents du Parlement de Toulouse. On cite son bisaïeul, Gratien du Faur, d'abord chancelier du comte d'Armagnac, puis ambassadeur de Louis XI en Allemagne, nommé ensuite, par le roi, président à mortier. Gratien du Faur avait eu deux fils : l'aîné devait être président aux enquêtes du Parlement de Toulouse et évêque de Lectoure; l'autre, procureur général du roi. » Celui-ci fut le grand-père du poète. Pibrac étudia sous Pierre Buel, son précepteur, et passa en Italie, où il fit l'admiration du célèbre juriste François Aciat, celui-là même qui fut le prédécesseur du grand Cujas. De retour en France, il débuta au barreau, fut nommé conseiller au Parlement toulousain, ensuite juge-mage, puis député par le tiers état du Languedoc à l'assemblée d'Orléans. En 1562, il eut l'occasion de montrer de l'éloquence et de la hardiesse, comme ambassadeur de Charles IX, au concile de Trente. Déjà sa renommée s'étendait. Cinq ans ne s'étaient point écoulés depuis qu'il avait accepté cette périlleuse mission, devant la plus redoutable des assemblées, qu'on lui confiait la charge de conseiller d'Etat.

Sa réputation était désormais acquise. Il ne la devait pas uniquement à ses qualités de diplomate et d'avocat royal, mais encore au fruit de ses loisirs.

En 1574, soit trois ans avant l'avènement au trône de son protecteur, Henri III, il avait fait paraître une partie de ses fameux quatrains, dont le succès devint si éclatant qu'il provoqua les imitations. Voyez : *Cinquante Quatrains contenant preceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composez à l'imitation de Phocylides, d'Epicharmus et autres anciens Poètes grecs par le S. de Pib.* A Paris, chez Gilles Gorbin, 1574, in-8^o. Ces

1. La suite des *Quatrains* n'a été donnée qu'en 1575, par Frédéric

vers moraux, tournés avec grâce et concision, eussent suffi amplement à sa gloire, et sans doute Pibrac se fût contenté du sage parti de la retraite, si les exigences de son emploi ne l'eussent porté à jouer un des premiers rôles dans la comédie politique de son temps. Quand le duc d'Anjou partit pour prendre possession du trône de la Pologne, le fidèle Pibrac l'accompagna en qualité de chancelier. Il ne faillit point en maintes circonstances délicates à déconcerter les ennemis de son prince par un sang-froid au-dessus de tout éloge. Henri III n'oublia pas ce que le duc d'Anjou devait à un tel serviteur. Pibrac trouva sa récompense dans la charge de président à mortier. Ce fut l'époque la plus brillante de sa vie. S'il ne connut point, par la suite, le déclin d'une influence noblement acquise, il éprouva néanmoins des tristesses qui abrégèrent ses jours.

On l'a compté parmi les favoris de Marguerite de Valois, femme de Henri IV, et là-dessus de mauvais propos se sont fait jour. S'il est vraisemblable que Pibrac, en son vieil âge, fut amoureux de la reine, rien ne prouve que cet amour, déguisé sous une respectueuse déférence, fut, comme l'ont dit les auteurs du *Divorce satyrique*, la risée du Béarnais. Quoi qu'il en soit, Pibrac se démit de ses fonctions le jour où il sentit son crédit diminuer et connut l'indifférence et l'ingratitude de la reine.

Il mourut à Paris, le 27 mai 1584, et fut enterré aux Grands-Augustins. Il avait épousé Jeanne de Custos, dame de Tarabel, qui mourut longtemps après lui (1612) et dont il eut trois fils et une fille.

Il s'est fait, au cours de ces trois derniers siècles, un grand nombre d'éditions de ses quatrains et poésies diverses. Les meilleures, sinon les plus complètes, sont celles qui ont été données en 1584 (*Les Quatrains, etc., Les Vers françois du sieur de Pibrac, etc.*, Paris, F. Morel, in-8°); en 1874, avec une notice et des notes de M. Jules Claretie (Paris, Lemerre, in-12), et en 1904 (Toulouse, extr. des *Annales du Midi*, et Paris, Picard, in-8°). Guy du Faur de Pibrac a laissé un curieux poème inachevé, *Les Plaisirs de la Vie rustique*, où il a peint avec un charme attrayant et une éloquence émue la vie rurale de son temps et de sa province natale.

BIBLIOGRAPHIE. — Ch. Pascal, *Vie et Mœurs de Mess. G. du F., seign. de Pybrac, etc.*, 1617, in-12. — Tamizey de Larroque, *Bibliographie de G. du F. de Pibrac*, Polybiblion, 1869. — Gougny, *Pibrac, etc.*, 1869. — Voir, de plus, la préface de J. Claretie (éd. de 1874) et les notes de A. Guy (éd. de 1904).

Morel, et ce n'est qu'en 1576 que le même imprimeur en fit paraître une édition totale, contenant les 126 pièces que nous possédons.

LES PLAISIRS DE LA VIE RUSTIQUE

FRAGMENT

O bien-heureux celui qui, loin des Courtisans
 Et des palais dorez, pleins de soucis cuisans,
 Sous quelque pauvre toict, delivré de l'envie,
 Jouit des doux plaisirs de la rustique vie !
 La trompette au matin ne l'éveille en sursaut,
 Pour, hardy, des premiers se trouver à l'assaut :
 Ou guindé sur le mast d'un vaisseau, n'importune
 Par prieres et vœux le courroucé Neptune.
 Il ne luy chault d'avoir la faveur des grands Rois,
 Ny les premiers honneurs des joustes et tournois,
 Les couronnes de prix richement estofées,
 Ny les chars entaillez de superbes trophées,
 Ou l'immortel laurier qu'à Pise l'on donnoit
 Aux enfants d'Apollo quand on les couronnoit.
 Se contente de peu, cultive l'heritage
 Qui sans fraude est escheu au lot de son partage.
 Les bornes de son champ ne voudroit avancer,
 Ny prendre sur l'autruy sans le récompenser :
 Simple et droict en son cœur, deteste la malice,
 Et sans avoir procez honore la Justice.
 Hors de crainte et danger, au long des clairs ruisseaux
 Eslague de sa main les toffus arbrisseaux,
 Dresse dans son verger de petites allées,
 Mene paistre ses bœufs sur le soir aux vallées,
 Au matin les conduit sur les tertres bossus,
 Et au plus chauld du jour dans les antres mossus :
 Pour sentinelle il a un chien qui tousjour gronde,
 Et autour du troupeau nuict et jour faict la ronde.
 Quelquefois se haulsant d'un long bras estendu
 Va cueillir le Certeau ou bien le Capendu,
 La noix sur le chemin par son ayeul plantée,
 Ou la grosse griotte en escusson entée :
 Parfois aussi couché au pied des saules verds,
 Sur leur escorce tendre escrit deux ou trois vers,
 De ceux-là que Damon avec la chalemie
 Entonnoit gayement pour Syle, son amie

(Syle, dont la beauté entre les filles luit
 Comme la Lune au plein sur les feux de la nuit :
 Syle, l'honneur des champs, des Nymphes l'outrepasse,
 Des Muses la dixiesme, et la quatriesme Grace),
 Ou de ceux que Perot d'un style douloureux
 Composa lors qu'il fut de Thoinon amoureux,
 Thoinon qui dédaignoit les vers et leur cadance,
 Et n'aimoit que les dons et l'or en abondance.
 Bref, en l'homme des champs on ne sçauroit choisir
 Un jour, heure ou moment sans honneste plaisir :
 Car les plaisirs passez toujours nouveaux retournent,
 Selon que les saisons dans leur cercle se tournent.
 Muse, tu le sçais bien ; dy moy donc la raison
 Des plaisirs qu'il reçoit en chacune saison.
 Quand le Toreau du ciel le beau printemps découvre,
 Et le sein de la terre avec ses cornes ouvre,
 Pour declorre des fleurs l'escadron esmaillé,
 Et que ja dans les eaux le poisson escaillé
 Commence de frayer et la jument d'Espagne
 Souz un estrange Hymen de zephir s'accompagne,
 Et conçoit de ce vent le cheval, qui retient
 La vitesse en courant du pere dont il vient :
 Adonc l'homme des champs par l'herbe desja née
 Juge peu pres peu moins quelle sera l'année.
 Car le verd brun du blé, qui d'un esclat obscur
 Brille dedans les yeux, luy donne un espoir seur
 Que de gerbe et de grain il comblera ses granges :
 Et du bourgeon naissant fait estat des vendanges.
 Les Rossignols tandis degoisent leurs fredons,
 Les Agnelets bêlans foulent à petits bons
 L'herbette dans les prez : la Genisse lamente
 Du Toreau dedaigneux l'amour qui la tourmente,
 Fuit les pastis aimez, n'a cure de manger,
 Es espineux halliers seule se va ranger :
 S'escarte des troupeaux, des prez et des saulées,
 Et mugit au plus creux des profondes vallées,
 Portant le traict au flanc du Toreau indomté,
 Qui plus se voit requis, moins a de volonté...

.....
 Sans doncques plus avant du propos m'égarer,
 Je dy que lorsqu'on voit les champs se bigarrer

De boutons et de fleurs, adonc l'homme champestre
 Reçoit mille plaisirs : Soit qu'il regarde paistre
 Ses vaches et ses bœufs et le troupeau menu,
 Ou qu'il voit se nombrer, quand le soir est venu,
 Les agnelets au parc pour en sçavoir le conte,
 Et du beurre vendu, et à quoy le laict monte ;
 Ou soit qu'an point du jour d'un bouton nouvelet
 De quelque franc rosier il face un chapelet
 Aux Faunes, citoyens de la forest voisine,
 Ou à la Terre mere, honorant sa gesine.
 Mais en l'autre saison, que le champ verdissant
 A de l'or emprunté le beau teint jaunissant,
 Et que proche de nous le Soleil nous regarde,
 Et par l'œil du Lyon ses chauds rayons nous darde :
 Adonc sur le matin quand il entend passer
 Ses voysins qui s'en vont la javelle amasser
 Dedans le champ coupé, au liet point ne s'amuse,
 Ains d'un sault se levant sa paresse il accuse,
 Esveille Marion, qui ronflant reposoit,
 Et voudroit bien encor dormir si elle osoit :
 Il la haste d'aller : elle en fin prend courage,
 Et d'un desir egal se met à son ouvrage :
 Se coiffe sans miroir, ne luy chault se parer,
 Ne par art les laideurs de son corps reparer :
 L'Arsenic calciné, le Talc, et la Ceruse,
 Et ce dont l'Espagnol en ses pomades use,
 Que les Dames de Court ont si bien retenu,
 Pour desguiser leur teint et leur poil ja chenu,
 Est par elle ignoré et ne voudroit pas estre
 Que telle qu'il a pleu à Dieu la faire naistre.
 Frisotter ses cheveux en mille tortillons,
 De son front labouré applanir les sillons,
 Rehausser les tetins, et ses mains tavelées
 Les faire devenir blanches et potelées
 N'a cure ne soucy, ne de bien deviser,
 Ne de lire Amadis, ou de Petrarquiser :
 Des humides baisers ne sçait les mignardises,
 Ne des muguets transis les ruses et feintises.
 Au point du jour s'en va dans son jardin cueillir
 Des choux ou des porreaux pour les mettre bouillir :
 Apres dans son mortier un peu de safran broye,

Et tire du charnier un petit morceau d'Oye,
Jette tout dans le pot qu'elle met sur le feu,
Du yent de son poulmon allumant peu à peu
Les buchettes qu'elle a ès taillis amassées,
Et pour mieux les porter en faisceaux entassées.
Mais avant que vouloir couper de son cousteau
Le pain desja rassis, ou le tendre tourteau,
Joignant ses noires mains, à deux genoux se jette,
Fait sa priere à Dieu qui point ne la rejette :
Car du pauvre affligé la clameur il entend,
Luy donne ce qu'il faut, et mieux qu'il ne pretend.
D'un espoir asseuré humblement luy demande,
Non ja que son mari, devenu Roy, commande
Au More bazané, au Perse et au Gelon,
Au Cantabre indomté, et au Scythe felon,
Ou que Monarque vray presse sous sa couronne
Tout ce que l'Ocean de ses bras environne ;
Mais bien que sa bonté daigne en toute saison
En douce paix tenir sa petite maison :
Qu'il luy plaise escarter hors de la fantaisie
D'elle et de son mari la folle Jalouzie ;
Que leurs enfans communs les tavernes hanter
Ne vueillent, ne jamais les truans frequenter :
Que la fille, qui ja preste à mari se montre,
Avec petite dot par heureuse rencontre,
En honneste maison ils puissent heberger
Chez quelque laboureur, ou chez un bon berger :
Que l'usurier méchant, qui dès long temps aguigne
Et hume de ses yeux le closeau de leur vigne,
En ses papiers journaux ne les puisse accrocher,
Ne de leur pauvre toict le gendarme approcher,
Ou le soldat larron, qui pille et qui saccage
Jusques au moindre outil servant au labourage,
Et ose bien souvent en plein jour s'efforcer
De meurtrir le mari pour la femme forcer.
Ayant ainsi prié, de deux mains elle coupe
Des tranches de pain bis pour en faire la soupe,
Y mettant quelque peu d'un fromage moisi,
Qu'elle a dedans la paille entre plusieurs choisi,
Propre pour au brouët donner saveur et pointe,
Ou pour renouveler la soif desja esteinte :

Puis prend le pot en main, le rince de claire eau,
Par un degré tremblant devalé en son caveau,
D'un muid presque failli, qui à peine degoutte,
Enfin son petit pot elle emplit goutte à goutte.
Hastive s'en reva là-haut où sur un ais
De ce sobre disner dresse l'unique mets,
Le charge sur son chef, et, courant d'allegresse,
Va trouver son mari que la faim desja presse;
Car depuis le matin qu'à l'œuvre il s'est rangé,
Sans cesse travaillant il n'a bu ne mangé.
Tous deux au coin du champ se couchent dessus l'herbe,
Et pour table et buffet n'ont qu'un faisceau de gerbe;
Là mangent gayement leur potage et leur chair,
Et boivent à l'envi sans rien se reprocher...

*(Les Vers françois du sieur de Pybrac
sur les plaisirs de la Vie rustique,
1582.)*

AUGER GAILLARD

(1530 ?-?)

Du château de du Bartas, a écrit je ne sais plus quel auteur provincial, la muse méridionale descendit un jour dans l'atelier d'un ouvrier de Rabastens, Auger Gaillard, et l'artisan obtint — du moins près du peuple — encore plus de succès que le gentilhomme. Auger Gaillard naquit à Rabastens, en Albigeois, vers 1530, et exerça d'abord le métier de charron. Doué d'une facilité merveilleuse pour versifier en langue vulgaire du Midi, — la seule que lui eût apprise sa mère, — il acquit une réputation de clocher. Auger Gaillard était musicien comme les troubadours : il s'accompagnait tant bien que mal du violon et du rebec et faisait danser le dimanche des bourrées et des « romanisques » à ses compatriotes. Convié sans cesse à des fêtes populaires, il vivait au jour le jour, du produit de ses œuvres, se souciant fort peu du reste que ce fût « le charronnage, la musique ou la rimaille qui lui valussent bon diner ». Au demeurant, bonhomme, sans prétention, d'humeur joyeuse et fort libre, ne s'embarassant guère de scrupules et de morale. Lorsque les idées réformistes envahirent le diocèse d'Albi, *lou Roudiè de Rabastens* (c'est sous ce nom qu'il avait conquis la notoriété) s'arma d'une arquebuse et s'enrôla dans une bande de factieux qui, en 1561, s'empara de Rabastens. En 1567, il servait dans une compagnie, sous les ordres du vicomte de Montelar, commandant l'infanterie huguenote du haut Languedoc, et prêtait main-forte à Condé, au siège de Chartres. Après la paix de Longjumeau (28 mars 1568), Auger regagna son pays, emportant pour tout butin une piètre connaissance de la langue française. Depuis lors, il entremêla ses rimes patoises des plus rudimentaires imitations de l'art de Ronsard et de la Pléiade. Contraint à fuir sa ville natale, tombée au pouvoir des catholiques, ruiné, pillé, sans outils et sans ressources, il se rendit à Montauban, s'y établit et, grâce à sa faconde et à son violon, se fit recevoir chez les plus grands seigneurs du lieu. On tenait à honneur, dit-on, de le voir et de l'entendre. Il eut ainsi la faveur du vicomte de Panat, gouverneur général du pays de Rouergue, des vicomtes de Turenne (depuis duc de Bouillon) et de Mont-

clar, et parvint à entretenir un commerce d'esprit avec Salluste du Bartas. Les ligueurs l'ayant par la suite mis dans l'obligation de fuir aussi Montauban, à cause de son zèle calviniste, il se réfugia en Béarn et sollicita en 1592, de Catherine de Bourbon, régente des Etats de son frère, Henri de Navarre, une pension de cinquante écus, comme poète nécessaire. On ignore le lieu et la date de sa mort.

« Les vers d'Auger Gaillard, écrit Mary-Lafon, ne ravissent pas l'esprit par les artifices du style : leur mérite propre consiste dans l'originalité de la pensée. Le charron écrivait comme on parlait dans sa boutique. Un penchant vers l'obscénité, si révoltant qu'il empêcha de réimprimer ce qu'il appelait ses œuvres (*sas obros*), et fit proscrire son livre *gras*, et un fouillis de pièces vulgaires intitulé : *Lou Banquet*, voilà tout ce qui reste du charron de Rabastens, épicurien de bas étage, licencieux et dissolu au dernier point... »

Il existe plusieurs éditions des œuvres d'Auger Gaillard. Voyez : *Las Obros de Augié Gaillard*, etc., Bourdeaux, J. Olivier, 1579, in-8° (on prétend que ce livre fut saisi et condamné); *Recoumandations d'Augié Gaillard*, etc., Lyon, s. nom d'imprimeur et sans date, petit in-4°; *Lou Banquet d'Augié Gaillard*, etc., Paris, Simon Ribardière, 1583, petit in-8°; *Lou Banquet et Plasen Discours d'Augié Gaillard*, Lyon, Claude Chastelard, 1619, in-12 (diverses réimpressions); *Toutos las obros d'Augié Gaillard*, Paris, Simon Ribardière, 1583, in-8°; Paris, 1610 et 1612, in-8°; Lyon, 1614 et 1619, in-8°; *Las Amours proudiviousos d'Augier Gaillard*, etc., sans lieu, ni date, ni nom d'imprim., 1592, petit in-4°; *Poésies languedociennes et françaises d'Auger Gaillard*, etc., publiées par M. Gustave de Clausade, Albi, S. Rodière, 1843, in-18. Enfin on lui attribue *Lou Libre gras*, ouvrage perdu, dont la vente fut interdite à Montauban, et une *Description du château de Pau et des Jardins d'icelui... et la description de la Ville de Lescar*, etc., 1582 et 1583, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII. — G. de Clausade, *Notice sur Auger Gaillard*, publ. en tête de l'éd. de ses poésies, 1843. — Docteur J.-B. Noulet, *Essai sur l'Histoire littér. des patois du Midi de la France*, xvi^e et xvii^e s., Paris, Techener, 1859, in-8°. — Mary-Lafon, *Histoire littér. du Midi de la France*, Paris, Reinwald, 1882, in-8°. — L. Campistron, *Un Imitateur de Du Bartas*, etc. (*Mélanges Couture*, 1902.)

SONNET¹

Jamais vous ne me verriez jouer de la cagnée — Contre les ormeaux ni les chênes, — Si j'avais à Montauban beaucoup d'amis — Comme monsieur Dariat, qui m'embrasse lorsque j'y vais.

Cent fois il m'a fait avec lui manger la poule grasse, — Et cent autres fois bons pâtés et perdreaux, — Ce qui déplaît à quelques fantaisistes — De me voir dans ses bonnes grâces.

Oh! quel ami j'ai dans ce monsieur Dariat! — Jamais je n'ai trouvé sa maison fermée : — Broches et chenets tous les jours y travaillent.

Que le Dieu du ciel le protège, et ceux de sa famille! — Que tous, après lui, puissent faire de même, — Et que tant qu'ils vivront les biens ne leur manquent jamais!

(*Le Banquet.*)

SONNET

Jamaï nou me veiriatz jouga de la pigasso
 A l'encountre dets ourms ni contro lous garries,
 Se dedins Mountalba ieu abio forso amies
 Coumo moussu Dariat que quant y vau m'embrasso.
 Cen cots m'a fach manja d'amb'el la poulo grasso,
 Amaï cent autres cots pastisses è perlits,
 Que per aco sap mal à quelques fantastics
 Quan veson que ieu soui à la sio bouno graço.
 O quin amic ieu ey am' moussu de Dariat!
 Jamaï à sa maysou ieu n'y trobi feriat :
 Hastés è cafouyès tous lous jouns y travailhon.
 Dieus del cel lou mantengo et lous de soun oustal!
 Que peyssas apreç el toutis posquou fa atal
 Et que tan que viuran jamaï bes nou lour failhon.

(*Lou Banquet.*)

1. Traduction de Mary-Lafon.

CHRISTOPHE GAMON

(1576-1621)

Fils d'Achille Gamon, notaire, et de Jeanne Massebeuf, Christophe Gamon — et non de Gamon, ainsi qu'il l'écrivit lui-même — naquit à Annonay, place Notre-Dame, en 1576. Il mourut dans son pays natal, à peu près âgé de quarante-cinq ans, vers l'année 1621, faisant profession de la religion réformée. On lui doit les ouvrages suivants en vers : *Les Pescheries, divisées en deux parties, où sont contenues, par un nouveau genre d'écrire, et sous des aussi beaux que divers enseignements, les plaisirs inconnus de la Mer et de l'eau douce*, Lyon, Thibaud-Ancelin, 1599, in-12; *La Semaine ou Creation du Monde contre celle du sieur de Bartas*, s. l., Gédéon Petit, 1599, in-12; *La même*, Lyon, et aussi Genève, 1609, in-12; Lyon, 1610, et enfin Niort, Jean Lambert, 1615, in-12; *Le Jardin de Poésie de C. D. G.*, Lyon, C. Morillon, 1600, in-12. Bien que médiocre poète, Christophe Gamon a tracé d'agréables paysages. *Le Jardin de Poésie* offre une curieuse description des quatre saisons de l'année, et son recueil *Les Pescheries* contient de jolis tableaux des « amusements de la jeunesse vivaroise »...

BIBLIOGRAPHIE. — Henry Vaschalde, *Histoire des Poètes du Vivarais*, Paris, Aubry, 1877, in-18 (cet ouvrage contient une notice de Guill. Colletet annotée par H. Vaschalde). — Abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIV.

LE PRINTEMPS

Les prez sont piolez d'un gracieux émail
Rouge, blanc, vert et bleu : industrieux travail
De l'orfevre d'en haut ! et la bergere lente
Tient ses beliers cosseus dessous l'herbe mouvante.
Les plus sauvages lieux viennent à printaner :
Et les ceps porte-viu veulent rebourgeonner ;

Mesmement le hurbec, bestelette maligne,
Commence à rongnonner le bourgeon de la vigne.
Comme au voisin ormeau le lierre amoureux
Enlasse serrément ses brassets vigoureux ;
Et le glorieux limas s'agrafe à la muraille,
Quand sa corne comme Othe au ciel offre bataille.
Le jeune pampre ainsi, s'estendant pour grimper,
Teint de vergogne encor, commence à se harper.
Aux chesneux eschalas, où le cep tourne et plisse
En replis rondelets sa branchette tortisse ;
Et sa feuille largette au bord déchiqueté,
S'estendant laisse choir son coton argenté,
Et monstre auprès de soy des vrilles et des pointes
En cornes d'escargot à leurs paiseaux conjointes.

(*Le Jardinnet de Poésie.*)

DANIEL LE SAGE

(1567-1642)

Quoique ce plaisant poète ait fait l'objet d'une étude assez récente, publiée par A. des Ménils, nous n'osons nous flatter d'être très renseigné sur sa vie. Comme Mathurin Régnier, dont il a été parfois l'imitateur, Daniel Le Sage — et non David, ainsi que l'ont appelé par erreur la plupart de ses biographes — était fils d'un paumier ou maître de tripot. Il naquit à Montpellier, le 7 février 1567. Voici en quels termes le Montpelliérain Serres, officier de la Cour des comptes, aides et finances, qui vivait au commencement du XVIII^e siècle a parlé de cet écrivain dont on trouvera plus loin des extraits. « Le Sage de Montpellier étoit de la plus basse extraction du peuple;... il avoit un frère qui étoit armurier, et depuis son enfance il professa la religion de Calvin; mais la ville de Montpellier s'étant rendue au roy Louis XIII en 1622, il se fit catholique et fit des vers facétieux au sujet de sa conversion; il n'avoit néanmoins aucune teinture des belles-lettres, mais il étoit d'une si belle prestance et d'un esprit si doux, et avoit une manière de parler si agreable, et étoit si adroit à toutes sortes de dances et de jeux et sçavoit si bien *pollice subtili fila movere lyrae* que tous les grands personnages comme M. de Coligny, de Chastillon, de Montmorency et de Schomberg, gouverneurs de la province, se firent un plaisir singulier de l'avoir à leur compagnie et de le mettre de tous leurs jeux et de leurs divertissemens et de le faire manger à leur table, à cause de sa bonne compagnie et de son honnesteté, comme s'il avoit esté une personne des plus illustres de la ville. Ce Le Sage n'ayant aucune habitation, ni ne possédant aucunes richesses, étant d'une naissance extrêmement obscure, comme il a esté dit, il sçut néanmoins, par son honnesteté et ses caresses, si bien acquerir les bonnes grâces de la fille de M. le sénéchal de Montpellier, veuve du baron de Salaison, qu'il se maria avec elle; mais il fut si prodigue qu'il dépensa dans peu de temps, en débauches et au jeu, quasi toutes les richesses qu'il en avoit eues... Cet homme si doux, si agreable et facétieux, n'ayant aucune étude, mais un génie prodigieux, composa en patois vulgaire de Montpellier

un livre où il y a plusieurs poèmes d'un stile naturel, facile et élégant, qu'il fit imprimer en 1627¹, quoiqu'il y ait quantité de saletés qui y sont mêlées, auquel il donne pour titre et pour intitulation : *Las Fouliès d'au Sage de Montpelli* (Les Folies du Sage de Montpellier). » Plus tard, étant devenu vieux, difforme et infirme, Daniel Le Sage alla mourir misérablement dans un coin de cabaret, en 1642. Ce fut là toute sa destinée. Le Sage, comme Michel de Nîmes et tant d'autres rimeurs patois, est un descendant, un bâtard, a-t-on écrit, de Régnier. On aperçoit chez lui ce qui justifie pleinement l'écrivain populaire : une conversation brusque, franche et à saillies, un dédain des choses de l'art, des propos enfumés sentant la taverne et le mauvais lieu... Aussi rien ne manque à sa gloire, ni l'obscurité de la naissance, ni l'éclat des jeunes années, ni la popularité de la rue, ni les haillons de la misère et les épouvantes de la vieillesse. Jeté à la rue, comme un vil bouffon, le jour où il cessa de rire, c'est là qu'un de ses admirateurs passionnés, le sieur Roudil (qui se fit, on le sait, son premier éditeur), le ramassa et, entreprit de le faire revivre au moins par ses œuvres.

Les Folies du Sage de Montpellier ont eu jusqu'à ce jour cinq éditions, savoir : *Les Folies du sieur Le Sage, dédiées à M. Valat, gouverneur du Chateau de Montferrand* (Montpellier, J. Pech, 1636, in-8°); *Las Fouliès dau Sage de Mounpelie, revistos e augmentados de diversos piessos de l'autur, embè son testamen, obro tant desirado* (s. l., 1650, in-8°); *Les Folies du sieur Le Sage... suivant la copie de Montpellier* (Amsterdam, Daniel Pain, 1700, in-8°); *Las Fouliès, etc.* (Amsterdam, Nicolas Deborde, 1725, in-8°); *Les Folies du sieur Le Sage (Las Fouliès dau Sage de Mounpelie), reprod. de l'édit. de 1700, collationnée sur les textes de 1636, 1650 et 1725, et augm. d'une préface par Aubert des Ménils, Montpellier, C. Coulet, 1874, in-8°*. Cette dernière, imprimée à 252 exemplaires, tirée sur divers papiers de luxe pour la Société des Bibliophiles languedociens, est incontestablement la meilleure et la plus complète de toutes.

BIBLIOGRAPHIE. — Serres, *Abrégé de la Vie de quelques hommes illustres* (Montpellier, 1719, in-8°). — Aubert des Ménils, Préface à l'éd. des *Folies du sieur Le Sage, etc.*, 1874. — J.-B. Noulet, *Hist. littér. des patois du Midi, seizième et dix-septième siècle*.

1. L'auteur se méprend sur la date de la première édition, laquelle ne parut qu'en 1636.

ÉLÉGIE

Dans l'épaisseur d'un bois solitaire et sauvage,
 Où ne se trouve rien de beau que votre image
 Qui toujours m'accompagne, amoureux affligé,
 Sans en pouvoir sortir, je demeure assiégé.
 L'eau qui de mes yeux sans cesse s'égoutte
 Y a creusé le roc en manière de voûte,
 Qui me peut bien défendre et la nuit et le jour
 De l'injure du ciel, mais non pas de l'amour;
 Et sur un autel que l'on voit à l'entrée
 Je vous ai, de ma main, peinte au naturel.
 Et là, cent fois le jour, le visage mouillé,
 Et le cœur tout en feu, je me trouve agenouillé.
 Devant ce portrait je demeure en extase,
 Et dévotement je le vénère et l'adore;
 Je lui demande secours et remède à mon mal
 Et je lui fais des prières comme s'il était un Dieu.
 Je l'honore de parfums et de sacrifices.
 Bref, ces choses-là sont tous mes exercices,
 Car ma passion veut qu'en employant le temps

ÉLÉGIE

Dins l'espessou d'un bosc solitari et sauvage
 Ounte nia rés de bel que vostre bel image,
 Que tousjour m'acoumpagno, amoureux affligéat,
 Sans ne poudé sourti, ieu demore assiegeat.
 L'aiguo que de mous yols incessamén degouto,
 Y a cavat un roc en faissou d'uno vouto,
 Que me pot bèn defendre et la niöch et lou jour,
 De l'injuro dau ciel, mai noun pas de l'amour.
 Dedessus un autat que se vei à l'intrado,
 Vous y fez de ma man au naturel pintrado.
 Aquí cent fès lou jour, lou visage mouillat,
 Et lou cor tout en fioc, me trove aginoüillat.
 Davan aquel pourtraict tout ravit ieu demore,
 Et devoutiousamén lou revere et l'adore,
 Li demande secours et remedi à mouu man,
 Et coumo s'èro un Dieu, de prièros li fau.
 L'honore de perfuns amai de sacrifices.
 Bref, aquo d'aquí soun toutes mous exercices.
 Car mouu fort amoureux fai qu'emplegan lou téns

Pour un si bon sujet, mes esprits soient contents.
 Dans cette caverne aquatique et humide
 Même devrais-je vivre cent ans, je veux passer ma vie.
 Là, quand le printemps chargé de fleurs
 Peindra la terre de cent mille couleurs,
 Je ferai de ma main mille et mille guirlandes
 De roses, de jasmins, de giroflées, de lavandes,
 De violettes et de soucis que, de chaque côté.
 Je rangerai, le matin, au-dessus de votre autel.
 Toutes sortes d'oiseaux qui sont dans le bocage
 Y viendront tout exprès pour faire leur ramage,
 Et, accompagnant de leur chant les chansons
 Que j'ai composées, en diverses saisons,
 Pour vous, chère maîtresse, ô cruelle mémoire,
 Au temps qu'un meilleur sort me comblait de gloire,
 Que je voyais votre visage, et d'amour enflammé
 En même temps qu'amoureux, j'étais aussi aimé.
 Puis, après, quand à l'été qui rend la terre sèche
 Les arbres de ce bois auront chargé leurs fruits,
 Ce que je rencontrerai tout d'abord
 De plus beau, de meilleur, je vous le consacrerai.

Per un tant bon sujet, mous esprits soun countens.
 Dins aquelo caverno acatiquo et humido,
 Quand ieu vienrié cent ans. vole passa ma vido.
 Aqni quand lou printens miricouquat de flous
 La terro pintrara de cent millo coulous,
 Ieu farai de ma man millo et millo guirlandos,
 De rosos, jaussemins, girouflados, lavandos,
 Vienletos et soucis, que de chaqno constat
 Rengearai lou matin perdessus vostre autat.
 Touto sorto d'aussels que soun dins lou bouscage
 Y vendran tout exprez per faire lour ramage,
 Et acoumpagnaran de lour cant las cansous
 Que ieu ai coumpausat en diversos saïous,
 Per vous (chero Mestréssou), ô cruelo memorio!
 Dau tens qu'un millou sort me coumblavo de glorio,
 Que vesié vostro faço, et d'amour euflamat,
 Tout de même qu'aimavo, ieu ero autant aimat.
 Pioi après quand l'estieu, que rend la terro essucho,
 Lous arbres d'aquest bosc aura cargat de frucho,
 Ce que premieïramen ieu y rencountrarai,
 De pus bel et millou, vous ou counsacrerai.

Le reste, dans un coin de ma caverne obscure
 Je le mettrai, pour servir de nourriture durant l'hiver.
 Alors que viendra le temps de la chasse et du froid,
 Je m'en irai dans le bois à l'endroit le plus sauvage
 Pour y trouver quelque bête cachée
 Qui sera, de ma main, sur place étendue,
 Afin de vous en faire ensuite un sacrifice,
 Sur mon cœur glacé ombragé de cyprès.
 Belle, voyez là comme vous serez servie
 Par moi, pauvre amoureux, le reste de ma vie.
 Pourtant si, quand je serai mort, par un coup du hasard,
 Le destin vous menait jusqu'à ce séjour,
 Je crois que, touchée de pitié au cœur,
 Vous mettriez une jonchée de fleurs sur ma tombe;
 Et quand de notre amour, alors, vous vous souviendriez,
 Peut-être de vos yeux quelque pleur tomberait
 Sur mon cœur glacé qui sentirait encore
 Un merveilleux plaisir d'une faveur si rare,
 Et sans doute diriez-vous que la Parque a eu tort
 De m'avoir fait sitôt le butin de la mort.

Trad. d'Ern. Gaubert. (*Les Folies*, etc., 1874.)

La resto emb'un cantoun de ma caverno escuro,
 Metrai per me servi l'hiver de nourriture.
 Aladonne qu'és lou tens de la casso en lou frêch,
 Anarai dins lou bosc an pus sauvage endrêch,
 Per trouva cauquo bestio alaïns rescoundudo,
 Que sera de ma man sur la plaço estendudo,
 Afin de vous en faire un sacrifice aprez,
 Dessus monn cor glassat oumbrageat de ciprez.
 Belo, vesez aqui coussi serés servido
 De ieu, paure amourous, lou resto de ma vido.
 Que se quand serai mort per cop d'hazard, un jour,
 Lou destin vous menavo emb'aqueste sejour;
 Crese que de pietat dedins lou cor touquado,
 Sur ma toumbo de flous farias una bauquado.
 Et quand de nostr' amour adoune vous souvendrié,
 Belev de vostres yols cauque plour descendrié
 Dessus moun cor glassat que sentirié incaro
 Un plasé merveilleous d'uno favou tant raro,
 Et sans doute dirias que la parquo a grand tort
 De m'avé fach tant leu lou butin de la mort.

PIERRE GOUDELIN

(1579-1649)

Pierre Goudelin, — et non Goudouli, comme on l'écrit souvent, — né à Toulouse vers 1579¹, était fils d'un chirurgien fort expert en son art. Son père, Raymond Goudelin, après avoir été conseiller de la communauté des Compagnons Chirurgiens-Barbiers, fut plusieurs fois élu Baile des Maîtres Chirurgiens. Sa mère se nommait Anne de Landes.

La biographie de Goudelin a été fort exactement écrite par Germain de La Faille, auteur des *Annales de la Ville de Toulouse* et contemporain du poète. Nous en emprunterons les principaux traits :

« Il étudia avec fruit les lettres humaines au collège des Pères Jésuites, dit ce dernier, et s'y rendit fort sçavant, comme on en peut juger par la lecture de ses écrits, où il se mêle souvent l'ancienne Fable, et par le petit commentaire qu'il composa luy même sur ses Poësies, où il cite beaucoup de passages de Virgile et des autres poëtes latins qu'il a imitez. Au sortir du Collège, il se jeta dans l'étude de la Jurisprudence, qui en ce tems là étoit florissante dans Toulouse; mais il s'en retira bientôt; il en prit pourtant la licence et se fit recevoir avocat au Parlement, quoi qu'il n'en fit jamais la profession... Il étoit encore dans sa jeunesse lorsque feu M. le comte de Carmaing (Adrien de Monluc) se retira de la Cour, pour venir faire son séjour en cette Ville (Toulouse), aux environs de laquelle il avoit la plus grande partie de ses terres, outre son gouvernement de Foix. C'étoit un des plus accomplis seigneurs du Royaume : il avoit infiniment de l'esprit et beaucoup de sçavoir, joint à une extrême politesse; comme il ayroit passionnément les gens de lettres, sa maison étoit le rendez-vous de tous les sçavants spirituels : Goudelin étoit de ce nombre, et ce comte l'honoroit d'une particulière amitié. J'ay ouy dire que pendant sa prison à la Bastille, où il fut mis par le ministère de M. le cardinal de Richelieu, il se divertissoit souvent à relire les vers de notre Poëte et à les expliquer à M. de Bassompierre, qui y

1. Il a été baptisé à l'église de la Daurade, le 14 juillet 1580.

prenoit beaucoup de plaisir. Il fut aussi particulièrement connu et aymé de M. le duc de Montmorency. Ce seigneur venoit passer souvent le carnaval à Toulouse; et comme sa Cour étoit très magnifique et ressembloit à celle d'un grand Prince, entre les autres parties de plaisir, l'on y dansoit souvent des Balets d'une grande depense, et dont il me semble d'avoir lu des relations dans le *Mercuré François*. Ce fut pour ces Balets que Goudelin composa une partie de ces discours en prose qui sont imprimez avec ses Poësies, sous le nom de Prologues, qu'il recitoit en Masque, selon l'usage de ce tems-là. J'ay ouy dire à ceux qui se souviennent de ces divertissemens, que le rôle de Goudelin faisoit la plus grande partie du plaisir qu'on y prenoit, car il avoit une grâce merveilleuse à tout ce qu'il disoit et à tout ce qu'il faisoit; il en avoit même pour aiusi dire à ce qu'il ne faisoit pas; parce qu'il n'avoit qu'à se présenter dans une compaignie pour y exciter la joye... D'ailleurs, il avoit une raillerie fine et délicate, et qu'il rendoit agreable à ceux même qui en faisoient le sujet. Mais un de ses plus grands talents étoient les bons mots et les reparties ingenieuses, qu'il disoit avec tant de naïveté, qu'elles lui sembloient tomber de la bouche, sans y penser... C'étoient là une partie de ses biens d'esprit : car pour les biens de fortune il en fat si mal partagé, qu'il eût manqué même du nécessaire sans la bonté que ses citoyens eurent pour luy... Il ne fut jamais d'homme plus désintéressé, et il n'eut pour tout bien qu'une métairie de deux charrues qu'il avoit en de la succession de son père; encore fut-il contraint de la vendre pièce à pièce, pour satisfaire à ses besoins : l'on dit que ne luy en étant demeuré que le bâtiment avec quelque jardin auprès, il fit cette plaisanterie d'écrire sur la porte, en gros caractères : *Métairies de deux paires*¹, et au-dessous, en petites lettres, *de Poulets*. On dit encore sur le même sujet qu'un de ses amis le voulant détourner de vendre une vigne : *Qu'en ferois-je*, — lui dit-il froidement — *il y pleut comme à la rue*; mais ces mots et autres semblables n'ont de grâce qu'en notre langue vulgaire, en laquelle il les disoit. Ainsi ne luy restant que très peu de bien, et ses grands patrons étant morts, il alloit tomber dans une vieillesse nécessiteuse sans le secours de l'Hôtel de Ville, qui, par une Delibération publique, luy donna une pension de trois cens livres, laquelle lui fut payée jusqu'à sa mort. Cette délibération est une preuve singuliere de la grande amitié que tout le monde avoit pour luy : car cette Ville n'a rien fait de semblable, que je sçache, en faveur de quelque autre de ses concitoyeus... Comme notre Poëte

1. « Au langage du Païs, une métairie de deux paires veut dire une métairie de deux charruës, et pour toute volaille son mettayer ne lui donnoit que deux paires de poulets. »

se passoit de peu, cette pension lui suffit le reste de ses jours, qu'il passa tranquillement en compagnie de ses bons amis et de ses chères Muses, qui ne le quittèrent jamais, et qu'il ne quitta jamais aussi. Il composa étant vieux ces vers de piété qui sont à la fin de son Livre et qui marquent les dispositions d'une âme fort chrétienne. »

Il mourut âgé de soixante-dix ans, le 16 septembre 1649, « regretté de ses compatriotes et de tous ceux qui l'avoient connu ». « Quelques jours avant sa dernière maladie, un de ses amis l'ayant rencontré qui se promenoit dans le Cloître des Augustins, et luy ayant demandé comme il se portoit, et ce qu'il faisoit là : *Vous le voyez*, — lui dit-il en frappant contre terre de la pointe du bâton dont il s'appuyoit, — *je heurte afin qu'on me vienne ouvrir*. Par où il sembla prédire sa mort. Il étoit de taille médiocre, un peu gros et replet, et avoit les cheveux châains et le visage hant en couleur. Ceux qui l'ont vu disent que son estampe et son buste de l'Hôtel de Ville luy ressemblent fort : car cette Ville ne s'est pas contentée de ce qu'elle fit pour luy pendant sa vie, elle l'a honoré même après sa mort, en le plaçant parmy ses plus illustre citoyens, qui sont représentés dans la grande Gallerie de l'Hôtel de Ville, où l'on voit son buste après celui de Maynard... »

Telle est succinctement décrite la vie d'un des plus grands poètes que le Midi ait connus jusqu'à ce jour. Goudelin a laissé un recueil de vers où sont contenus des stances, des odes, des sonnets, des quatrains, des chansons, des épigrammes, des Noël, etc., le tout en cette langue d'oc dont il fut mieux qu'un habile interprète, mais le régénérateur dans sa province. Il le publia pour la première fois en 1617, sous le titre gracieux de *Bouquet toulousain (Le Ramelet Moundi*, A Toulouso, de l'Imprim. de R. Colomiès, in-8°), bouquet qui ne cessa, dit-on, de s'accroître tantôt d'un bouton, tantôt d'une fleur, délicieux épanouissement du génie d'un poète que l'âge n'affaiblit pas. Réimprimé cinq fois du vivant de l'auteur¹, et considérablement augmenté, cet ouvrage a connu une vogue qui ne s'est point encore atténuée. Il a fait l'objet d'une dizaine d'éditions nouvelles², sans compter celle qu'a donnée, ces dernières années, le

1. Savoir : *Le Ramelet moundi, crescut d'un broutounet, que ben de sesplandi* (sic), Toulouso, R. Colomiès, 1621, in-8°; *Le Ramelet moundi, Long-teus a crescut d'un broutou, et de noubel d'un segoun broutou*, etc., ibid., 1637, in-12; *Le Ramelet moundi de tres flouretos*, etc., Toulouso, J. Boulo, 1638, in-8°; *Las Obros de Pierre Goudelin, augm. d'uno noubèlo Floureto*, Toulouso, Pierre Bosc, 1647 et 1648, in-4°.

2. *Las Obros de Pierre Goudelin, augmentados de forços pèssos, è le Dictionari sus la lengo moundino*, etc., Toulouso, J. Pesch, 1678, 1694, in-8°; *Las Obros*, etc. *Quatriemo è darriero impressiu*,

docteur J.-B. Noulet¹, et qui, à notre avis, peut être considérée comme le plus noble témoignage d'admiration qu'un grand écrivain ait jamais inspiré à un critique.

« Le talent de Goudelin, dit J.-B. Noulet, dans son *Essai sur l'Histoire littéraire des patois du Midi de la France*, fut toujours un talent plein de sève, mais guidé par l'étude et par l'art, fécond et mesuré tout à la fois... On voit qu'il procède, par plus d'un point, des poètes de la pléiade, n'ayant retenu de ceux-ci que les heureuses qualités, le mouvement et la diversité. Mais un plus grand honneur, le plus grand honneur de tous, lui revient, ce nous semble, pour avoir su tirer le premier de l'idiome vulgaire de Toulouse une langue poétique par excellence et si complète qu'elle est demeurée comme un modèle inimitable, tant le génie particulier de Goudelin l'a fait valoir. C'est à peine si, de loin en loin, trahissant son humble origine, elle semble déroger quelque peu sous sa plume qui la maîtrise; car, en y regardant de près, on trouve que le mot d'apparence triviale est encore à sa place. Goudelin ne s'en tint pas à un seul genre, ni à un petit nombre de genres. Il était bien du Midi sous ce rapport, du Midi où la variété nous plaît tant. Il s'exerça donc sur tous les tons, depuis le coq-à-l'âne ou la farce jusqu'à l'ode, le genre lyrique le plus élevé. En toutes choses, il imprima le cachet de sa distinction, résidant à la fois dans le tour poétique, dans le choix des sujets et dans leur conduite; ce même tour dans un style resplendissant d'images et dans l'heureux emploi des expressions, servant à rendre merveilleusement, non pas tant sa pensée, mais jusqu'aux moindres délicatesses de son esprit. Goudelin réalise donc, à nos yeux, la forme poétique dans son idéal le plus élevé, et l'on n'a rendu, ce nous semble, qu'à demi justice à son génie, en le proclamant le prince des poètes patois du Midi; il mérite davantage. »

BIBLIOGRAPHIE. — Germain de La Faille, *Lettre à M. de Fieubet*, publiée en tête des *Œuvres de Goudelin*, de 1678, reprod. dans l'éd. donnée par J.-B. Noulet. — Docteur J.-B. Noulet,

à Amsterdam, per Daniel Pain, 1700, in-12; Toulouso, Claude-Gilles Lecamus, 1713, 1716, in-12; Toulouso, chez M.-J.-A.-H.-M.-B. Pijon, avocat, 1774, in-8°; Toulouso, J.-A. Caunes, 1811, in-8°; *Las Poesios de P. Goudouli*, Toulouso, impr. de Caunes, 1831, in-12; *Las Obros*, etc., Toulouso, Abadie, 1862, in-12; *Œuvres complètes de Pierre Goudolin* (sic), trad. en regard, notes histor. et littér., par MM. J.-M. Cayla et Cleobule Paul, Toulouse, Delboy, 1843, in-8°, etc.

1. *Œuvres de Pierre Goudelin collationnées sur les éd. originales, accomp. d'une étude biographique et bibliogr., de notes et d'un glossaire*, par le docteur J.-B. Noulet. Publiées sous les auspices du Conseil général de la Haute-Garonne, Toulouse, Ed. Privat, 1887, gr. in-8°, LXXIII-507 p.

Notes de l'éd. des Œuvres de P. G., 1887; Histoire littér. des pays du Midi de la France, seizième et dix-septième siècle, Paris, Techener, 1859, in-8°. — G. Jourdanne, Eloge de P. G., Carcassonne, 1893, in-12. — P. Mariéton, Discours pour l'inauguration de la statue de G., Toulouse, 1898, in-8°. — E. d'Auriac, P. G., Revue Félibr., IV, 46. — C. Fouque, Descript. bibliogr. des éd. connues de P. G., Toulouse, Passeman et Alquier, 1903, in-8°.

A L'HEUREUSE MÉMOIRE DE HENRI LE GRAND, INVINCIBLE ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

STANCES

Gentils bergers qui sous les ombrages — Sentez s'apaiser l'accablante chaleur du jour, — Tandis que les oiselets, pour saluer l'amour, — Gonflent leur gosier de mille chansonnettes;

Petits ruisselets dont l'argent délicatement coule à l'aventure, — Prairies où le plaisir nous arrête les yeux, — Quand la jeune saison vous charge de tendres rameaux, — Ecoutez comment se plaint une Nymphé toulousaine :

« Quand du commun malheur une nuée obscure — Assombrit la clarté de mon astre plus beau, —

A L'HUROUSO MEMORIO D'HENRIC LE GRAN INVINCIBLE REY DE FRANÇO E DE NABARRO

Jantis pastourelets qué dejouts las oumbrétos
Sentets apasima le calimas del jour,
Tant que les auzelets per saluda l'amour
Uflon le gargaillo de milo cansounétos,

Petits riüs, doun l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun lou plaze nous embesco les èls,
Quand la joueno sasou bous cargo de ramèls,
Augèts coussi se plaing uno nympho Moundino :

« Quand del coumu malhur uno niboul escuro
Entrumic la clartat de moun astre plus bél,

Je dis, quand la mort sous le tranchant d'un couteau —
Cloua le grand Henri sur le livre de Nature,

« De ronces de douleurs mon âme enclose — Fuit du
grand soleil la chevelure d'or, — Pour aller dans un ro-
cher pleurer, des yeux et du cœur, — Du parterre fran-
çais la belle fleur tombée.

« Aujourd'hui je reviens prendre vent pour enfler ma
musette — Qui du Roi si regretté entonne une chanson ;
— Sur le brave Louis rebondira le son, — Car au raisin
revient tout l'honneur de la souche.

« Qu'on ne nous vienne plus bourdonner aux oreilles —
Ni César ni le Grec qui mourut par le talon : — Bien au-
dessus de la foule des princes valeureux — Un Henri a
rempli le monde de merveilles.

« Les puissants rois dont l'univers fait fête — Sont
comme des rubis posés en roses d'or, — Où le vaillant
Henri, tout bras et tout cœur, — Était le diamant qui
éblouissait tout le reste.

« La terre, en frémissant au bruit de ses armées, —

Yeu disi quand la mort, dan le tailh d'un coutèl,
Crouzée lè gran Henric sul libre de Naturo,

De roumées de doulou moun armo randurado
Fugie del grand soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura d'él et de cor
Del partèrro francés la bélo flou toumbado.

Ouéy tourni prene bent per uffa ma museto
Que del rey ta plangut entoune uno cansou,
Sur lè brabe Louis regitara lè sou
Car al rasin reben l'aunou de la souqueto.

Que nou nous bengon plus brounzi per las aureillos
Ni Cesar, ni lè Gréc que mourie pel talon,
Per dessus le boulum des princes de balou
Un Henric a claufit le mounde de merbeillos.

Les fourtunables reys donn le mounde fa festo
Soum coumo de roubis pausats en roso d'or,
Ount le balent Henric tout brasses é tout cor
Ero lè diamant qu'oundrao tout lè résto.

La tэрro en tremoulan al brut de sas armados

Lui donnait son suffrage pour son premier seigneur : — Aussi pour le placer dans le temple d'honneur — Le Ciel l'avait formé de vertus se complétant.

« Que fleurisse la paix ou bien que retentisse le cri d'alarme, — La Justice, la Foi, la Force, la Bonté, — Et tout ce que le Ciel donne avec rareté, — Comme l'eau à la mer se rejoignent en son âme.

« Dès que sur son front se fixa la couronne — L'épouvante se noya au ruisseau de l'oubli, — La Paix vint qui, de son olivier, — Enta superbement le laurier de Bellone.

« De ses mille vertus la précieuse richesse — Gagnait de chacun le cœur et l'affection; — Son corps se montrait un ciel de perfection — A la lumière de son esprit, éclairé de sagesse.

« C'est lui qui équilibrait les plateaux de la balance, — Aussitôt que la raison se plaignait d'un affront; — C'est lui qui prenant la Fortune par le front, — La fixait définitivement ensuite sur le sceptre de la France.

Li donnao la bouts per soun prumiè seignou :
Tabè per lè plassa din le temple d'aunou
Lè Cél l'abio fourmat à bertuts rapourtados.

O flourisso la Pats, ô touquesso l'alarmo,
La justecio, la fe, la forço, la bountat,
E tout ço que lè Cél douno per raretat
Como l'aygo à la mar se raudion à soun armo.

Taléau que sur soun froun se pauséc la courouno,
L'englazi se neguéc al riu del debrembié,
La Patz y ba beni que de soun oulibié
Y féc un bél empéaut sul laurié de Bellouno.

De sas milo bertuts la precioso ritgesso
Croumpao d'un cadun le cor. é l'allecciu,
Souu cos se fasio beze un Cél de perfecciu
Al lum de soun esprit, esclaire de sagesso.

Aco's el que sul fi remetio la balanço
Taléau que la rasou se plaigno d'un afroun,
Aco's el que prenio la fourtuno pel froun
Que clabelao péy sul scéptre de la Franço.

« Dans la fièvre des batailles il fallait qu'on le vit —
Du foudre de son bras écacher le fer-blanc, — Foudre
qui faisait couler un torrent de sang — Et rejaillir des
têtes écrasées une grosse grêle.

« D'ennemis excités une multitude se liguaît — Pour
faire échec au droit qui de droit lui revenait; — Mais
lui était l'Atlas qui tout soutenait, — Puis, après l'Her-
cule, qui tout abattait.

« Comme s'effraye la biche par le bocage, — Quand le
son du cor dans l'oreille lui bat, — Au nom du grand
Henri, l'ennemi, perdant la raison, — Fuyait, saisi de
peur et privé de courage.

« L'un sentait d'un coup d'estoc disjoindre ses côtes
— Par où s'essorait le sang à grands flots; — L'autre,
que mille entailles allongeaient sur le sol, — Voyait son
pauvre corps dispersé en mille éclats.

« Ainsi dans un parc le lion s'agite — Au milieu des
mâtins, du pâtre et des agneaux; — Ainsi des dents, de
la queue, des griffes et du regard, — Il les épouvante,
les déchire, les assomme, les mord.

A la fièvre des trues el caillio qu'on le bisso
Dans le foulse del bras esclafa le fer blanc,
Foulze que faslo courre un labassi de sang
E regita de caps uno grosso granisso.

D'enemics animats un mounde se bandao
Per fa rebés del dret, que de dret li benio,
Més el éro l'Atlas que tout au sustenio
E peyssoun l'Herculet que tout au englandao.

Coumo s'enbalauzis la bicho pel bousecatge
Quand le sou del cournet din l'aureillo li bat,
Al nom del grand Henric l'enemic eyssonrbat
Fugio marrit de pouu, é beouze de couratge.

L'un sentio d'un estoc desclaba las coustélos
Per ouñ s'estourrissio le sang à bèl rajol;
L'autre, que milo pies alongaon pel sol,
Besio son paure cos despartit en estélos.

Atal dedins un parc le lioun se boulégo
Al mitan des moustis, del pastre, é deys agnéls.
Atal à cops de dens, de couò, d'nrpos é d'éls,
Les espauris, esquisso, endoulomo, mousségo.

« Heureux celui qui dans ce moment était à la mardaude, — Ou qui s'était enfui en mettant bas les armes ;
— Pour vivre il ne fallait que des jambes sans mains :
— Mieux valait être cerf alors que géant Briarée.

« Jamais nul autre Roy ne fit une telle airée — De cadavres (dépouilles) de soldats, quittes envers la mort,
— Et Caron jamais plus ne trouva à son port — De corps déchiquetés une si tumultueuse cohue.

« Donc, ô tigre cruel, pire que l'ours sauvage, — Bien t'avaient possédé les Furies de l'Enfer — Quand ta scariotte main alla s'armer de fer — (Seigneur Dieu!) contre un Roy qui devrait tout notre âge.

« Qui donc soutint ton bras d'une telle assurance — Pour qu'il n'ait point faibli sous l'horreur d'un tel coup ?
— Sans doute l'Esprit des nuits à qui il tardait tant — De voir disparaître le soleil de la France.

« De l'orage irrité d'une guerre intestine — Tu voulais troubler le calme de la paix, — Mais tes coups furent réduits à rien, — Aussitôt que d'un Dauphin Dieu fit un Neptune.

Hurous le que labets éro à la picouréo
O que s'éro mudat dans las armos à bas ;
Per biure nou caillo que cambos sense mas
E se moustra puléu Cérbi que Briaréo.

Jamay cap d'autre rey nous féc talo soulado,
De cosses de souldats esquitats an la mort,
E Caroun jamay plus nou troubéc à soun port
D'esperits desoussats ta rabento menado.

Dounc, ô tygre cruél, piri que l'ours salbatge,
Pla t'abion poussedit las feramios d'ifér,
Quand ta scarioto ma s'anéc arma de fèr
(Seignour Diu!) countr' un rey que daurao nostr' atge.

Qui te piegéc le bras de tant d'asseguranço,
Que nou fiblesso pas jouts l'ourrou d'un tal cop,
Sampa l'esprit de néyt, que li trigao trop
Que bisso reboundut le soulel de lo Franço ?

De l'auratge emmalit d'uno guerro coumuno
Tu bouillos treboula le calme de la pats,
Més tout cops en nourre fourèguen dissipats,
Taléau que d'un dalphi Diu fazec un Neptuno.

« Péririsse le gueux de qui la main profane — Vient de précipiter sur le sol l'autel de la vertu : — Son coup surpasse le coup de cet autre perdu — Qui fit un feu de joie du temple de Diane.

« Eteinte est la lumière, usé est l'ornement — De qui la terre fit l'honneur de sa maison : — La hideuse Mort, d'un coup habilement frappé, — Endort dans la tombe le paysan et le noble.

« Le monde est une mer où, comme sous les voiles, — L'homme sent chaque jour quelque vent d'affliction ; — Mais notre Roy, ensemble de toutes perfections, — Heureux hôte du ciel, foule aux pieds les étoiles¹. »

SONNET

Hier, quand le chat-huant, le hibou, la chevêche,
Causaient entre eux, tout bas, dans un coin ténébreux,
Et que la triste nuit, pour nous montrer ses feux,
Du grand lustre du ciel avait éteint la mèche,

Abalisco le gus, de qui la ma prouphano
Ben de rounça pel sol l'auta de la bertut :
Soun cop passo lou cop d'aquel autre perdu
Que fèc un fougayrou del temple de Diano.

Escantit es le lum, usat es le bèl mobile
De qui la terro fèc l'aunou de soun houstal,
La descarrado mort, un cop tout à bel tal.
Endrom dedins le clot lè pagès et lè noble.

Lè mounde es uno mar oun coumo joust de belos,
L'hòme sent quado jour quaouque ben d'afflicciu ;
Mès nostre rey, coumoul de touto perfecciu,
Hurous hoste del cel trepejo las estelos.

SOUNET

Hier, tant que lé caüs, lé chot et la cabèco
Trataon à l'escour de lours memnts afas,
È que la tristo neyt per moustra sous lugras
Del grand calel del cel amagabo la mèco ;

1. Cette traduction nouvelle est due à notre ami regretté le docteur Joseph Dardignac.

Un pasteur se disait : « Vrai, grandement je pêche
De donner mon amour à qui ne le veut pas,
A la belle Liris, dont le cœur froid, hélas!
A fait de ma poursuite une noix vide et sèche.

« Tandis que son troupeau courait le communal,
Je suis allé cent fois lui parler de mon mal;
Mais la folle, en riant, fuit vers d'autres demeures.

« Ah! soleil de mes yeux, si jamais à plaisir
Je pouvais sur ton sein deux baisers recueillir,
J'irais si doucement qu'ils dureraient trois heures!!

CHANSON

Sur quel motet de chansonnette — Rendrai-je grâce à
l'Amour — Qui m'a choisi une mie — En beauté dépassant
le beau jour? — Mais, hélas! pour être si belle —
Elle ne laisse pas d'être cruelle.

Un pastourèl disio : « B'è fayt uno gran pèco
De douna moun amour à qui nou la bol pas.
A la bèlo Liris de qui l'armo de glas
Bol rendre paüromen ma persuto buféco.

« Mentre que soun troupèl rodo le coumunal,
Yeou son anat cent cops li parla de moun mal,
Mès la cruèlo cour à las aütros pastouros.

« Ah! soulel de mous èls, se jamaï sur toun sé
Yeou podi fourrupa dous pontets à plasé,
Yeou faré ta gintet que duraran très houros! »

CANSOU

Dan quèn moutet de cansouneto
Dirè jou gracios à l'Amour,
Que m'a triat un' aymieto,
Qu'en beoutat mato le bel jour.
Mès, hélas! per èstre ta bèlo
Nous rèsto pas d'èstre cruèlo.

Tant de beautés qu'on s'imagine, — A mon sens ne sont que fétus, — Quand son bel œil, qui m'ensorcelle, — Dans le mien envoie ses éclairs. — Pour ta beauté, que tant j'honore, — Pastoure, moi je me meurs.

Un petit mouton, dans ma cabane, — Me donne tout contentement, — Soit que sur sa première laine — Je passe la main doucement, — Ou que lui, en remuant la queue, — Tette sa mère sur l'herbette.

Donne-m'en un baiser en échange — Et faisons à donnant donnant, — Ainsi je trouverai relâche — Au mal que tes yeux me font : — Viens donc, bouchette sucrée, — Viens me faire beau réconfort¹.

(*Œuvres de Pierre Goudelin*, éd. de 1887.)

Tant de beautats qu'on s'imagiuo,
A moun sens, nou soun que rebrécs,
Quand souu bèl èl que m'embelino
Dins le miu mando sous lambrecs.
Per ta beautat, que tant honori,
Pastoureleto, jou me mori.

Un petit mè, dins ma cabano,
Me douno tout countentomen,
Siò que sur la primaygo lano
Yeu passe la ma doussomen,
O qu'el, en demenant la coueto,
Poupe sa mayre sur l'herbeto.

Douno-m'en un poutet en cambi,
Et fazan tengan é tengan,
Atal, yeu troubarè relambi
Del mal que tous oeillets me fan
Bèni dounc, bouqueto sucrado,
Bèni me fa bèlo parado.

1. Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.

JEAN MICHEL

(XVII^e SIÈCLE)

On ne sait guère sur cet écrivain, l'un des ancêtres de la poésie humoristique du midi de la France, que ce qu'il a bien voulu nous apprendre au début de son unique ouvrage. Il naquit à Nîmes, vers le milieu du xvii^e siècle. Il s'est dit quelque part *nascut parmy lou vulgari et dau commun*. On ignore la profession qu'il exerça, mais on a lieu de croire que sa vie ne fut point relevée, car dans ses vers il se présente comme un homme d'affaires, vivant uniquement du produit de son travail et jouissant de trop peu de loisir pour cultiver les lettres. Il est l'auteur d'un poème burlesque de quatre mille rimes, *L'Embarras de la feiuro de Beaucaire* (L'Embarras de la foire de Beaucaire), qui est assurément l'ouvrage le plus joyeux qu'on ait écrit en dialecte languedocien. Dans ce poème, d'une extrême prolixité, et, faut-il le dire, d'une hardiesse d'expression quelque peu cynique, mais qu'on lit encore sans lassitude, le poète se place sur un lieu élevé dominant la ville et nous trace un tableau saisissant de vérité, de pittoresque et de couleur d'une foire de son pays. Sa composition abondante et rapide fait illusion. On croit assister, à ses côtés, au spectacle d'une foule grouillante, bruyante, hétéroclite et bigarrée... Jean Michel de Nîmes, peintre plutôt que poète, a créé là une œuvre d'esprit populaire qui fait songer à l'art des petits maîtres hollandais.

L'Embarras de la foire de Beaucaire a eu un prodigieux succès; publié d'abord à Nîmes, sans nom d'auteur, sans nom d'éditeur, en 1657, en un vol. in-12, il a été réimprimé un grand nombre de fois, et particulièrement sous ce titre : *L'Embarras de la feiuro de Beaucaire en vers burlesques, per Jean Michel de Nîmes, revist. corrigat et aumentat embé plusieurs autres piestos tant seriouzes que burlesque, lou tout per lou mesme auteur*, Amsterdam, Daniel Pain, 1700, in-12. On en a vu une édition donnée à Tarascon en 1767, et une autre à Beaucaire « *eys despens de Moussu Michel lou rimaire* », en 1783.

Jean Michel de Nîmes, ainsi qu'on l'a surnommé par la suite, mourut en 1700. Son nom a été cité avec éloge par plusieurs écrivains, entre autres Le Duchat. (Cf. *Ed. de Rabelais*, 1711, III, p. 177.)

BIBLIOGRAPHIE. — Michel Nicolas, *Histoire de Nîmes, etc.*, Nîmes, 1854. — *Biographie Michaud*, nouvelle éd., notice signée A. M., t. XXVIII. — Docteur J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire litt. des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième s.*, Paris, Techener, 1859, in-8°.

L'HOMME MALHEUREUX

SONNET

Etre accablé le jour d'affaires malheureuses, — Combattre incessamment quelque esprit endiablé, — De mille déplaisirs avoir les sens troublés — Et voir à son repos des contretemps furieux;

N'avoir que des ennuis et rencontres fâcheuses, — Ne sortir qu'en tremblant, à la vèprée, couvert, — Se voir peu d'amis, peu de vin, peu de blé, — Et sans ce sûr métal qui est tout faces et croix;

La nuit, rêvant sans cesse à des malheurs si grands, — Se voir tout dévoré par un troupeau d'enfants, — Et dormir sur cela moins qu'on ne saurait dire.

Enfin sentir son sort de partout rigoureux, — Ce n'est pas endurer tout à fait le martyre, — C'est au moins bien souffrir et bien porter sa croix.

L'HOMME MALHUROUS

Estre accablat lou jour d'affaires malhurouses,
Combattre incessomen quauqu' esprit endiablat,
De milo desplaisis aven lou sen troublat
Et veire à son repaus de countrotens furiouzes.

N'ave que de rambals et rencontres fachouses,
Nou sourti qu'en tramblan lou vespre tout sallat,
Se veire pau d'amis, pau de vin, pau de blat,
Et gen d'aquel métal qu'es tout facios et crouzes.

La nioch reiva sans cèssò à de malhurs si grans,
Se veire deboura per un troupèl d'enfans,
Et dourmi sus acco mens qu'an nou saurié dire,

Enfin senti sou sort de pertout rigouroux,
So n'ies pas endura tout à fait lou martire,
Es aumens ben souffri et ben pourta sa croux.

L'HOMME BIENHEUREUX

SONNET

Etre sorti du sang d'une illustre famille, — Vivre longtemps sans maux, sans peine, et sans souci, — Etre honnête homme, riche et partout réussissant, — Sans malheur, sans procès, sans trouble ni chicane;

Avoir une femme, deux garçons, une fille, — Illustres tous quatre, et sans tare ni vice; — Vivre tout en santé, sans cracher ni tousser, et sans avoir jamais querelle ni vétille;

En tout ce qu'on entreprend consulter toujours Dieu, — N'avoir froid ni chaud, ni l'Hiver ni l'Eté, — Et ne sentir jamais que Printemps et Automne;

Mourir tout doucement comme lorsqu'on s'endort, — Son âme s'envoler tout droit en Paradis, — Se peut-il rencontrer plus heureuse personne?

L'HOMME BENHUROUS

Estre sourtit d'un sang d'un' illustro familho,
Vieoure long-temps sans mau, sans peno et sans souci,
Estre honnest' homme, riche et pertout réussi.
Sans malheur, sans prouçès, sans trouble ni bisbilho;

Aveire uno molhè, dous garçons, uno filho,
Illustres toutes quatre, et sans taro ni si,
Veire tout en santat, sans cracha ni toussi,
Et sans ave jamais querèlo ni ponthilho;

En tout ce qu'entrepren reclama toujours Dieou,
N'aveire frech ni caout, ni l'Hiver ni l'Estiéou,
Et ne senti jamais que Printens et qu'Autouno,

Mouri tout doussomen coumo quand s'endourmis,
Soun armo s'envoula tout drech en Paradis,
Se pot-il rencontra pus hurouso persouno?

*(L'Embarras de la fièvre de Beaucaire...
augmentat embe plusieurs autres pios-
sos, etc.. 1700.)*

LE PÈRE JEAN MARTIN¹

(1674-1752)

Cet aimable ancêtre de la littérature languedocienne naquit à Béziers le 11 mai 1674 (et non le 9, comme on l'a cru pendant longtemps). Sa famille le destina à la carrière ecclésiastique. Admis au noviciat dans le cours de sa seizième année, il fit sa philosophie, fut envoyé au collège du Puy, où il professa, de 1694 à 1701, la classe de rhétorique, passa successivement à Rodez, à Tournon et à Toulouse pour achever ses études de théologie, et, dans cette dernière ville, fut ordonné prêtre (1706). Jean Martin vécut ensuite à Perpignan (1707-1708), revint à Toulouse, comme ministre et confesseur du collège (1708-1711), puis se fixa, à titre de missionnaire, à Béziers, et y mourut le 6 mai 1752. Il occupa ses loisirs à composer en langue vulgaire des petits poèmes où un sens d'observation de la vie et des mœurs de ses contemporains et une imagination vive et naturellement enjouée se firent jour. On lui attribue quatre recueils publiés sous ce titre, *Bouquet de caquos flouretos cueillidos sul Parnasso biterrois* (Bouquet de fleurs cueillies sur le Parnasse biterrois). L'unique exemplaire connu de ces *Bouquets*, portant comme marque Béziers, Et. Barbut, 1723 (in-8°), a servi récemment à une réimpression des poésies de Jean Martin, donnée avec une notice et des notes par Frédéric Donnadiou. Voyez : *Poésies biterroises du P. Jean-Jean Martin, 1674-1752, etc.* Béziers, impr. J. Sapie, 1899, in-8°. Le Père Martin a célébré avec aisance les usages et les coutumes de son pays natal. Son vers a de la grâce et de l'originalité. C'est un intimiste et un peintre rustique tout à la fois. Deux de ses poèmes les plus populaires de tour et d'expression ont été reproduits dans ce recueil rarissime : *Poesias biterouesos des doso-septième et doso-iochième siècle compousados per diverses autous*, Béziers, E. Millet, 1842, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'Hist. littéraire des*

1. Il ne faut pas confondre le P. Jean Martin avec François-Raymond Martin, auteur de *Fables, Contes et autres Poésies patoises, divisées en 3 parties*, Montpellier, an XIII (1805).

patois du Midi de la France, dix-huitième siècle, Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°. — Frédéric Donnadiou, *Notice sur le Père Jean Martin* publiée en tête de l'édition des *Poésies bitteroises*, de 1899.

LES MERVEILLES DE BÉZIERS¹

Je chante de Béziers la beauté, la richesse — Dont le Ciel lui fit part avec tant de largesse; — Si la Terre faisait des dieux le Paradis, — Ils resteraient dans Béziers, l'ancien proverbe le dit². — Toi qui as baillé tes faveurs à ma Patrie, — Apollon, dicte-moi quelque chose de ton génie. — Monte-moi, s'il te plaît, les cordes de mon luth, — Si tu veux qu'en le pinçant il ne soit pas flasque.

Au chef d'un puy fameux par les batailles, — Béziers, à ses remparts, présente ses murailles. — Les tours, les clochers, les places, les maisons — Annoncent des ouvriers les solides travaux. — Gravées sur des rocs, mille lettres moulées — Prouvent que le Romain y jouait un beau rôle; — Le passant amoureux des antiquités —

LAS MERVEILLOS DE BÉZIÈS

Yeu canti de Bèziès la beouat, la richesso
 Dount lou cel l'y fa part ambè tant de largesso;
 Se la Terro fasio des Diux lou Paradis,
 Restarioou dins Beziès, l'ancien prouverbi ou dis.
 Tu, que de tas favous as claufit ma Patrio,
 Apolloun, dicto me quiquon de toun geuio.
 Monto me, se te play, las cordos de moun luth,
 Se vos, qu'en lou pinsan, noun siague pas flaut.

A la cimo d'un pech famous per las bataillos
 Beziès an sous ramparts presento sas muraillos.
 Las tourres, lous clouquiès, las plassos, lous houstals,
 Anouçoü des ouvriès lous soulides travals.
 Gravados sus de rocs, milo letros de molle
 Provou que lou Romain say jouguavo un bel rolle;
 De las Antiquitats lou Passan amouroux

1. Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.

2. *Si Deus esset in terris, vellet habitare Bitteris.*

Ylit des Césars les superbes grandeurs. — Les souterrains, le contour d'un vieil amphithéâtre, — Encore donneraient l'envie de s'y battre. — Dans un coin, dresse sur ses terribles jambes, — Le vaillant Peppesue semble débeller les Goths!...

Quel joli coup d'œil! quelle plaine riante! — Quelle variété au regard se présente! — Que voulez-vous? demandez-vous des oliviers? — Pallas d'un lait exquis en nourrit des plus vieux. — Aimez-vous les souches couvertes de raisins? — Bacchus y fait valoir mille et mille vignes. — En été, cherchez-vous l'ombre des rameaux? — Pan vous offre des ormeaux qui semblent des castels. — Le pèlerin lassé a-t-il soif dans sa course? — Les Nymphes lui font part du cristal de leur onde. — Avez-vous fantaisie de quelques courts-bouillons? — Glaucus, avec ses voisins, baille soles et rouns.

Ce n'est pas tout : le Canal, vanté par tant de Muses, — Illustre le Languedoc par neuf vastes écluses. — Quel noble travail! Qui ne béerait pas —

Ye legis des Cæsars las superbos grandous.
 Las baumos, lou countour d'un viel amphiteatre,
 Incaro douuarioiou l'enbejo de s'y battre.
 Targat dins un cantou sus sous horres gigots,
 Lou vaillent Peppesue semblo acouti lous Gots!...

Quanie poulit cop d'œl! quanio plano risento!
 Quanio varietat al vistou se presento!
 Qu'es aquo que voulès? demandas-ti d'Oulieux?
 Pallas d'un lach exquis ne nourris de pus viux.
 Couffados de rasins, aimas-ti las souquetos?
 Bachus y fa valé milo et milo vignetos.
 En Estiu, cercas-ti l'oumbretto des ramels?
 Pan vous ouffris d'Oumats que semblou de castels.
 Lou Pelerin lassat a-ti set dins sa roudo?
 Las nymphos l'y foun part del cristal de soun oundo.
 Avès-ti fantasie de cauques courbouillonns?
 Glaucus, an sous vesis, baillo solos et rouns.

N'es pas tout : lou Canal vantat per tant de musos,...
 Dauro lou Languedoc per nouu vastos Eclusos.
 Quanie noble traval! Qual noun badario pas

En voyant promener des barques au Mauvais-Pas? — Avec le gré de Louis, Riquet, savant et sage, — Dans le ventre d'un roc a creusé un passage. — Si que les Etrangers, ici de loin venus, — Le long de cet Aqueduc, en voguant, restent muets.

La cave d'Espagnac est un autre miracle. — Pour en parler il faudrait consulter son oracle. — Des ouvrages d'esprit Lui qui est toujours en fait, — Lui peut, mieux qu'une personne, en faire le portrait. — Céans, par l'art nouveau d'une seule machine, — Le vin emplit un puits qui lui sert de tonne. — De ce grand réservoir jaillit un torrent de jus, — Qui dans chaque baquet a son flux et reflux. — Ce réconfortant, ce nectar bachique — Porte tout son fumet jusqu'à la mer Baltique. — Ganymède chargé de régaler les dieux — Du bon vignoble d'Espagnac tire ses provisions.

A son entour campés, mille charmants villages — Sur de vertes élévations façonnent des paysages. — Ravi d'extase au seul premier coup d'œil, — Rivals serait tenté d'animer le pinceau.

En vezen passegea de Barcos al Malpas?
An l'agrat de Louïs, Riquet, sçavant et satge,
Dins lou ventre d'un Roc a crusat un passatge.
Tabé lous Estrangès, ayçi de lent venguts,
Loung d'aquel aqueduc, en vougan, restou muts.

La cava d'Espagnac es un autre miracle;
Per ne parla, caldrïo counsulta soun ouracle.
Des ouvratges d'esprit El qu'es toujour al fait,
El pot millou que cap ne fayre lou pourtrait.
Aqui per l'art nouvel d'uno soulo machino,
Lou Bi ramplis un poux que l'y servis de tino.
D'aquel grand reservoir sal un tourren de jus,
Que dins cado vaissel a son flus et reflu.
Aquel counfourtatif, aquel Nectar Bachico
Porto tout soun fumet jusqu'à la mar Baltico.
Ganimedo, cargat de regala lous Diux,
Del boun trel d'Espagnac tiro sas prouvisioux...

A soun entour campats, milo charmans villatges
Sur de verts truquelets formou des paysatges.
En extaze ravit al soul premiè cop d'œil,
Rivals serio tentat d'anima lou pincel.

Chaque jour, sans fauter, le mois et la semaine, — Le paysan y vient des clochers de la plaine. — L'un, dans des corbeilles, porte les productions des jardins, — L'autre mène chevreaux, moutons, brebis et pores. — Jean charrie du bois des cimes des garrigues, — Guillaumette court avec un panier de figes, — Jacques vend, dans des sacs, du gypse de Saint-Christophe, — Clarisse, des figes-fleurs qui tordent le col, — Georges, des raisins fleurant comme des prunes — Suzon force guins arrosés par la Lune.

Vendres donne santé avec l'eau de sa fontaine; — Gabian, avec l'huile seule qui naît dans son vallon. — Les bains de la Malou, le salut de la ville, — Adoucissent le sang enflammé par la bile. — Et, je ne parle pas de mille autres trésors — Que, sans charruer la mer, nous avons dans nos ports...

(*Poésies bitterroises*, édit. de 1899.)

Cado jour, sans manca, lou mès et la semmano,
 Lou paysan say ven des clouquiés de la plano.
 L'un, dins de bauastous porto viando des Horts;
 L'autre meno cabrits, moutous, fédos et pores.
 Jan carregeo de bois del naut de las garrigos,
 Guillaumeto courris amb'un panié de figes,
 Jaumes vend dins de sacs de geys de Sant-Cristol,
 Clerisso de gourraux que toussissou lou col,
 Jordy de rabayrens flourats coum' uno pruno,
 Suzoun fosso guindouls azagats per la Luno.

Vendres dono santat an l'aygo de sa foun.
 Gabian an l'oli soul que nays dins soun valoun.
 Lous Bans de la Malou, lou salut de la vilo,
 Adoucissou lou sang alucat per la bilo,
 Ayci noun parli pas de milo autres tresors
 Que, sans laura la Mar, aven dins nostres ports...

ABBÉ JEAN-BAPTISTE FAVRE

(1727-1783)

Le plus populaire des poètes du Languedoc, J.-B. Favre, naquit à de Sommières, près Pondres (Gard), le 26 mars 1727. Il fit tout d'abord de brillantes études au séminaire de Montpellier, et l'on croit qu'il professait les belles-lettres au collège de cette ville, lorsque le marquis d'Aubaïs le choisit comme bibliothécaire. C'est au château d'Aubaïs, au milieu d'une riche bibliothèque, qu'il perfectionna ses connaissances et développa son goût pour la poésie. Comme prêtre, il desservit successivement les paroisses de Castelnaud, de Vic, de Crès, de Montels, de Cournonterral, devint chanoine d'Avignon et mourut prieur de Celleneuve, le 6 mars 1783. Bon prêtre et homme d'esprit, l'abbé Favre a laissé quelques compositions françaises et des poèmes patois qui sont dans toutes les mémoires. On lui doit entre autres pièces burlesques un plaisant travestissement de l'*Odyssee*, *Odisséa d'Homèra travéstida*, et de l'*Enéide*, *L'Enéida*, etc., *Lou Siège de Cadaroussa* (Le siège de Caderousse), *Lou Sèrmoun dé Moussu Sistre*, la traduction de la *Huitième Satire d'Horace*, des épigrammes imitées de Martial, etc., et enfin un conte d'humeur populaire, *Histouèro de Jean-l'an-près* (Histoire de Jean-l'ont-pris)¹. Les œuvres de l'abbé Favre ont été réimprimées un grand nombre de fois. Citons : *Récul d'uvras patoïsas de M. Fabre, priou-curat dé Cellanova* (sur l'éd. originale donnée à « Mout-Pelié », par G. Isar et A. Ricard, 1797, in-8°), Mounpeyé, J.-G. Tournel, 1815, et 1821, 2 vol. in-8°; Mounpeyé, Jullien, 1826, 2 vol. in-8°; *Obras patouèzas de M. Favre, etc., édic. novvéla... revista e courijada...* Mounpeyé, Virenque, 1839, 4 vol. in-12; *Histoire de Jean-l'ont-pris*, Paris, Liseux, 1877, in-18; *Œuvres complètes languedociennes et françaises publiées sous les auspices de la Soc. pour l'étude des langues romanes...*

1. Nous ne citons là que les œuvres patoises. Parmi ses poésies françaises nous signalerons *Amphitrite, ou le Pasteur maritime*, poème en 3 chants; *Acidalie, ou la Fontaine de Montpellier*, poème en 4 chants, un discours en vers libres, une épître, des odes, des fables, etc.

Montpellier, Coulet, 1878-1900, 4 vol. gr. in-8°; *Lou Siège de Cadaroussa*, etc. em' un avans prepaus de J. Roumanille, éd. nouv., Avignon, J. Roumanille, 1896, in-12, etc.

BIBLIOGRAPHIE. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'hist. litt. des patois du Midi... dix-huitième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°. — Roumanille, Préface à l'éd. du *Siège de Caderousse*, 1897. — Préface à l'éd. des *Œuvres complètes...*, 1878-1900, t. IV.

RÉPLIQUE AU NOM DES DAMES DU BANQUET POÉTIQUE¹

Quand il ne s'agit que de jacasser, — on dit que nous sommes levées de bonne heure. — A présent que nous devons chanter, — Nous pourrions bien nous trouver les dernières. — Pour faire un prône en quatre points — Nous n'avons pas la langue à la poche, — Sûr! nous trouvons assez de raisons, — Mais la rime nous embarrasse.

Qu'importe, il faut rimer... rimons, — Payons notre écot de la fête; — Si chacun nous complimente, — Il sied que nous ne soyons pas en reste :

REPLICA AU NOUM DE LAS DAMAS DAU BANQUET POUÉTICA

Quand s'agis pas que de pieutà,
Nous disoun que sen matinieiras;
Ara que deven vous cantà,
Pourian ben estre las dernieiras.
De faire un prone en quatre pounts
N'aven pas la lenga à la liassa,
Segu, trouvan prou de resouns,
Mais la rima nous embarrassa.
N'emporta, fau rimà... rimen,
Paguen nostre escot de la festa;
Se chacun nous fai coupliment,
Counven pas que seguen en resta :

1. Traduction de M. Ernest Gaubert.

Messieurs, nous vous déclarons seulement, — Pour,
vite, nous tirer d'ennui, — Que l'amitié et l'attachement
— Valent bien l'esprit et la rime.

(*Œuvres complètes*, édit. de 1878, I.)

Messius, vous disen soulament,
Per vite nous tirà d'escrima,
Que l'amitié, l'estacament,
Valoun be l'esprit e la rima.

FLORIAN

(1755-1794)

On ne s'attend guère à trouver ici une biographie de l'auteur d'*Estelle*, de *Galatée* et de quelques romances sentimentales, d'un ton si plaintif et si tendre qu'elles ont suffi à créer le genre larmoyant bien avant l'évolution du romantisme. Jean-Pierre Claris de Florian, romancier, conteur, fabuliste, dramaturge et poète bilingue, naquit le 6 mars 1755, au château dont il prit le nom, dans les basses Cévennes, à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hippolyte¹. Peu fortuné, il entra, en 1768, parmi les pages du duc de Penthièvre, et il ne tarda pas, grâce à son esprit, à l'égalité de son caractère, à se concilier la protection de son maître. Ce dernier lui donna d'abord une compagnie dans son régiment de dragons, puis le rappela près de lui et le nomma son gentilhomme ordinaire. Des occupations ordonnées par la bienveillance d'un aimable prince laissèrent à Florian des loisirs qu'il employa à cultiver les lettres. Encouragé par Voltaire, qui était son parent (un oncle paternel de Florian avait épousé une des nièces du grand philosophe), il se laissa aller tout naturellement à son propre génie et donna des comédies, des romans, des nouvelles, des fables, imitées tout à la fois de la Bible, des auteurs profanes, d'Honoré d'Urfé, de Guarini, de Sannazar, de Cervantès et de La Fontaine. « Cet écrivain, a-t-on dit, est du petit nombre qui, ne se laissant point séduire aux illusions de l'amour-propre, surent se renfermer dans les limites de leurs talens ; et si les siens n'obtinrent pas des succès brillans, du moins leur auteur n'encourut-il jamais une chute ridicule. » Avec de la facilité, de l'élégance, Florian manquait totalement de force et d'originalité, mais il avait, par contre, une ardente et généreuse imagination. Ses ouvrages ont été souvent réimprimés. La meilleure édition de ses *Œuvres* suivie des *Œuvres posthumes*, a été publiée à Paris, par Briand en 1823-1824 (13 vol. in-8°). On y distingue avec ses *Fables*,

1. La mère de Florian, Gillette de Salgues, était d'origine castillane. Boissy d'Anglas, qui vivait dans l'intimité de la famille, raconte qu'elle avait conservé quelque chose des mœurs et des habitudes particulières au pays où elle était née, et qu'elle l'avait transmis à son fils.

qu'on place généralement après celles de La Fontaine, plusieurs pièces pour le Théâtre Italien, ou arlequinades; *Gonzalve de Cordoue*, poème épique, en prose, infiniment moins estimable que le *Précis historique sur les Maures* dont il est précédé; *Numa Pompilius*; *Guillaume Tell*; *Eliezer et Nephtali*; *La Jeunesse de Florian ou Mémoires d'un jeune Espagnol*, enfin une traduction fort infidèle et abrégée du *Don Quichotte* de Cervantès. Florian est mort à Sceaux, dans un petit appartement qu'il occupait à l'Orangerie, le 17 septembre 1794, des suites de mauvais traitements qu'il avait endurés dans les prisons révolutionnaires. Sa fin passa inaperçue.

Florian peut être considéré, à juste titre, comme un des grands ancêtres de la poésie dite de terroir. La fameuse romance d'*Estelle*, qu'on trouvera plus loin, précédée d'une traduction écrite par l'auteur, est un chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie.

BIBLIOGRAPHIE. — J. de Rosny, *Vie de Florian*, Paris, an V (1797), in-8°. — Ch. de Lacretelle, *Eloge de Florian*, Paris, 1812, in-8°. — *La Jeunesse de Florian ou Mémoires d'un jeune Espagnol*, Paris, 1820, in-18. — Boissy d'Anglas, *Etudes littéraires*, etc., Paris, 1825, t. III. — *Analyse avec citations nombreuses de quatorze lettres intimes de Florian retrouvées dans des papiers de famille*, Nîmes, Grasset, 1907, in-4°.

ROMANCE

Ah! s'il est dans votre village — Un berger sensible
et charmant — Qu'on chérisse au premier moment, —
Qu'on aime ensuite davantage, — C'est mon ami; rendez-
le-moi; — J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive — Il charme l'écho
de vos bois; —

CANSOUNETO

Aï! s'avez din vostre villatgé
Un jouïn' é tendre pastourel,
Qué vous gagn' aou premié cop d'iel,
E pieï qu'à toujours vous edgatgé,
Es moun amic; rendeï-lou-mé;
Aï soun amour, el a ma fé.
Sé sa voix plentiv' é doucétó
Fai sospira l'éco d'aû boï,

Si les accents de son hautbois — Rendent la bergère
pensive, — C'est encor lui; rendez-le-moi; — J'ai son
amour, il a ma foi.

Si même, en n'osant rien vous dire, — Son seul re-
gard sait attendrir; — Si, sans jamais faire rougir, — Sa
gaieté fait toujours sourire, — C'est encor lui; rendez-le-
moi; — J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière, — Le pauvre, en
voyant son troupeau, — Ose demander un agneau, — Et
qu'il obtienne encor la mère, — Oh! c'est bien lui; ren-
dez-le-moi; — J'ai son amour, il a ma foi.

(Estelle.)

E sé lou soun de soun aôboï
Faï sountgea la pastoureléto,
Es mouu amie; rendeï-lou-mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé, quan n'ouso pas vous ren dire,
Sa guignado vous attendris,
Pieï, quan sa bouquéto vous ris,
Sé vous déraub' un dous souriré,
Es mouu amie; rendeï-lou-mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Quan lou paôuret s'en vén, pécaïré,
En roudan proucho soun troupel,
Li diré baïla-m'un aguel,
Sé li lou baïl' embé la maïré,
Aï qu'es ben él! rendeï-lou-mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

AUGUSTE RIGAUD

(1759-1835)

La ville de Montpellier eut l'honneur de donner le jour à deux poètes de ce nom, Jean-Cyrille Rigaud¹ et son frère, Auguste-Pierre-Augustin Rigaud. Ce dernier seul retiendra notre attention. Il naquit en mars 1759 et, fort jeune, remporta le prix de l'Amarante aux Jeux Floraux de Toulouse, pour une ode à la mémoire de Goudelin. Peu après, il publia deux petits poèmes, *La Renaissance des Jeux Floraux* et une *Épître à Sa Majesté l'Empereur*; puis il se fit connaître de ses compatriotes en rimaient une foule de poésies légères en patois de Montpellier, parmi lesquelles on distingue des romances et chansons languedociennes, des pièces imitées d'Anacréon, et enfin un poème en deux chants, *Las Vendémias de Pignan* (Les Vendanges de Pignan). On lui attribue aussi quelques vers didactiques, *Gutenberg ou l'Origine de l'imprimerie* (1811). Il mourut à Brive, le 15 avril 1835, ayant assumé longtemps les fonctions honorifiques de trésorier de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Montpellier. Les œuvres françaises et patoises d'Auguste Rigaud, imprimées souvent avec celles de son frère Cyrille, ont fait l'objet d'un grand nombre d'éditions. Nous citerons les plus dignes d'être connues : *Las Vendémias de Pignan*, Mounpeyé, Tournel, an II, in-16; *Poesias patouesas d'Augusta et de Cyrilla Rigaud*, Mounpéié, Renaud, 1806, in-8°; *Poesies d'Aug. Rigaud... suivies de quelques pièces fugitives de C. Rigaud*, Paris, Everat, 1820, in-12; *Elégie aux mânes de mon ami Berthe*, Montpellier, impr. F. Avignon, 1822, in-8°; *Contes et Fabliaux*, Paris, Peytieux, 1823-1824, puis 1825, 2 vol. in-8°;

1. Poète languedocien, docteur en médecine, bibliothécaire de la ville de Montpellier, etc., Jean-Cyrille Rigaud naquit dans cette ville vers 1749 et mourut en 1824. On lui doit plusieurs poèmes, entre autres *Las Amours de Mounpéié* (Les Amours de Montpellier), puis *L'Amour et l'Hymen*, en français, des chansons parmi lesquelles on cite, *Lou Berger malhuroux* et des fables. Voyez *Poesies diverses de Cyrille Rigaud*, Montpellier, imprim. de J.-G. Tournel, 1821, in-16; *Obros coumplétas d'Augusta et Cyrilla Rigaud*, 3^e éd., Mounpéié, A. Virenque, 1843, in-16.

Fables, Contes et Poésies diverses, nouv. éd., Paris, Ledoyen, 1833, in-18; *Obros coumplétas d'Augusta et de Cyrilla Rigaud*, etc., 3^e éd., Mounpéié, A. Virenque, 1845, in-16.

BIBLIOGRAPHIE. — *Biographie universelle de Michaud*, nouv. éd., t. XXXVI. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'Hist. littér. des patois du Midi de la France au dix-huitième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°.

CHANSON

Eglé, pendant la veillée, — Quand vous riez et badinez, — Ou quand *faisant la charade*, — Vous reprenez ou tricotez, — Un papillon se présente, — Voltige et se réjouit, — Autour d'une flamme ardente — Tourne, tourne et se brûle.

C'est l'image fidèle — De ce qui m'est advenu; — Mon cœur, vous voyant si belle, — Est venu, s'est carbonisé. — Ma destinée est cruelle! — Plus heureux que moi, le papillon — Meurt près de la chandelle; — Moi, je souffre loin de vous.

(*Poésies patoises*, 1806.)

CANSOU

Sus l'air : *Aih! ma charmanta pastoura!*

Eglé, pëndén la veïada,	Aco's l'image fidèla
Quand risès, qué badinas,	Dè ce qué m'es arrivat;
Ou, qu'én faguèn la charada,	Moun cor, vous véchént tan bèla,
Sarcissès, ou tricoutas,	Es véngut, s'ès rabinat.
Un parpaïou sé présènta,	Ma destinada és cruèla!
Voultigea et sé réjouïs;	Lou parpaïou, pus hurous,
Aoutour d'una flama ardènta	Mouris près dé la candèla;
Roda, roda et se braousis.	Yèou souffrissé yon dé vous.

(*Pouèsias patoucasas*, etc., 1806.)

FABRE D'OLIVET

(1767-1825)

Tout à la fois historien, érudit, philosophe, occultiste et poète, Fabre d'Olivet vit le jour en 1767, à Ganges, « dans cette partie pittoresque de l'ancien Languedoc où se trouve la Grotte des Fées, et qui devait former le département de l'Hérault ». Il appartenait à une ancienne famille calviniste. Fabre d'Olivet fut élevé par sa mère. Sa vie, dépourvue d'incidents, a été uniquement consacrée à l'étude. Il vint jeune à Paris pour apprendre le commerce des soies, alors florissant, et il prit l'amour des lettres. Il débuta en donnant au théâtre deux pièces assez faibles, *Le Génie de la Nation* et *Le Quatorze Juillet 1789*. On était alors en pleine effervescence révolutionnaire; le goût de toutes les vertus civiques était à la mode, autant que le culte de la fraternité et autres turpitudes sociales. Il fit jouer cette dernière pièce sur le Théâtre des Associés, en 1790, et écrivit ces drames philosophiques, *Le Sage de l'Indostan* et *Cain*, lesquels devaient voir le jour, le premier en 1796¹, et le second, à Paris, chez Servier, en 1823, in-8°. Curieux et infatigable, Fabre d'Olivet s'enquit de toutes les sciences, cultiva les arts, la musique en particulier, et aborda les genres les plus divers, depuis le philosophique jusqu'à l'érotique. Il donna successivement des *Lettres à Sophie sur l'Histoire* (Paris, Lavillette, an IX [1801], 2 vol. in-8°); *Les Vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, précédés d'un discours sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre* (Paris, Treuttel et Wurtz, 1813, in-8°, réimpr. à Paris, chez Bodin, en 1907, in-8°); *La Langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale* (Paris, 1815, 2 parties in-4°, réimpr. en 1906, chez Chacornac, un vol. in-8°); *De l'Etat social de l'homme ou Vues philosophiques sur l'Histoire du genre humain* (Paris, Brière, 1822 et 1824, 2 vol. in-8°), etc.; et enfin des ouvrages

1. Il existe une édition récente de cet ouvrage. Voyez *Le Sage de l'Indostan... mêlé de chœurs de musique, repr. à l'Institut nat. des aveugles-travailleurs par les aveugles eux-mêmes en Thermidor an IV (1796)...* Paris, Dorbon, 1894, in-8°.

en dialecte languedocien : *Força d'amour* (Force d'amour), poème en deux chants (Paris, 1787, in-8°); *Azalaïs et le Gentil Aïmar*, Paris, an VII, 3 vol. in-8°), sorte d'histoire provençale, traduction supposée d'un ancien manuscrit, et *Le Troubadour*, *Poésies Occitaniques du treizième siècle*, etc. (Paris, Heinrichs, an XII [1804], 2 vol. in-8°), par lesquels il s'employa à restaurer avec succès la langue des anciens maîtres. Trop timide pour chercher à imposer ses compositions, Fabre d'Olivet fit passer ce dernier recueil original pour un choix de pièces traduites de l'ancien provençal : mais la supercherie ne trompa personne, et Raynouard se plut à la signaler dans le *Journal des savants* de juillet 1824. C'est d'ailleurs un des meilleurs monuments de l'évolution littéraire en langue d'oc. Une renaissance est en germe, observe M. Mariéton, dans les dissertations qui accompagnent ces poésies, dont plusieurs, comme *Les Amours de Ponce et de Meyrueis*, *La Dispute au Bocage*, *Le Retour d'Eliz en Provence* et *La Podestat de Dieu*, sont bien près d'être des chefs-d'œuvre de grâce et d'imagination, dignes de supporter la comparaison avec les plus belles pages de Gouzelin.

Fabre d'Olivet donna encore *Le Retour aux Beaux-Arts*, sorte de dithyrambe pour l'année 1824. Ce fut son chant du cygne. Il mourut en 1825. On l'a pris sans cesse pour un visionnaire, et quelquefois même pour un fou, alors qu'il eut simplement le génie d'un précurseur et d'un écrivain mystique. Cela se voit dans ses poésies, même les plus éloignées de tout concept religieux.

BIBLIOGRAPHIE. — Fréd. Donnadien, *Les Précurseurs du Félibrige*, Paris, Quantin, 1888, in-4°. — *Notice*, publ. en tête de l'édition du *Sage de l'Indostan*, etc., Paris, Dorbon, 1894, in-8°.

CHANSON DES TROUBADOURS¹

Maintenant que vient de naître — La saison des amours,
— Que l'agneau revient paitre, —

CANSON DEIS TROUBADOURS

Ara que ven de naisse
La sazou deis amours,
Que l'agnel torna paise,

1. Cette chanson se trouve au tome II, p. 113 et 114, d'*Azalaïs et le gentil Aïmar*, Paris, an VII, in-8°.

Aimez, jeunes bergers. — Le ruisseau qui murmure, —
 Les oiselets, les fleurs, — Tout dit, dans la nature : —
 Aimez, rien n'est si doux.

Une jeune bergère — Est une tendre fleur — Que zé-
 phir sur l'herbette — Fait éclore d'un baiser ; — Si vous
 la voulez jolie, — Cueillez-la bien vite ; — Vous la trou-
 verez flétrie — Si vous attendez à demain.

Profite, pastourelle, — Des jours de ton printemps ; —
 Plais tant que tu es belle, — Aime quand c'est le temps.
 — Le ruisseau qui murmure, — Les oiselets, les fleurs,
 — Tout dit dans la nature : — Aimez, rien n'est si doux.

Aimas, jouines pastours.
 L'aiguetta que murmura,
 Leis ausselets, las flous,
 Tout dis, dins la natura :
 Aimas, res n'es tant dous.

Una pastourelletta
 Es una tendra flou,
 Que zéfir sus l'erbetta,
 Espélis d'un poutou ;
 Sé la voulès poulida,
 Pourtas y léu la man ;
 La troubares passida,
 S'esperàs à deman.

Proufita, pastourella,
 Deis jours de toun printen ;
 Plai dessan que sies bella,
 Aima, quand n'es lou tens
 L'aiguetta que murmura,
 Leis ausselets, las flous,
 Tout dis, dins la natura :
 Aimas, rès n'es tant dous.

JACQUES ET GABRIEL AZAÏS

(1778-1856) (1805-1888)

Ils étaient tous deux originaires de Béziers.

Le premier, Jacques Azaïs, naquit le 9 août 1778. Il fit tout d'abord des études de médecine, puis se tourna vers la profession du droit et débuta au barreau en 1806. Juge suppléant à Béziers et, pendant plus de trente ans, bâtonnier de l'ordre des avocats, il dut renoncer à la plaidoirie à la suite d'une maladie de larynx. Il se consacra alors à l'étude de la langue hébraïque, et réunit par la suite quelques-unes des poésies patoises qu'il avait écrites au cours d'une longue et laborieuse carrière. Elles parurent pour la première fois, sans nom d'auteur, sous ce titre, *Bersès patoisés de Moussu...* (Béziers, imprim. de M^{me} Domairon, 1842, in-12) et furent réimprimés en 1882 par les soins de son fils. Voyez : *Verses Beizeirenes de Jacques Azaïs, nouv. ed. de berses patoises, revisto, courrijado et seguido de la pouëzio de Bruno Azaïs sus l'inauguracieu de l'estatuo Riquet, etc.* (Paris, Maisonneuve, 1882, in-8°). Jacques Azaïs, qui fut président de la Société archéologique de Béziers, et, à ce titre, organisa la souscription au monument de Riquet, par David d'Angers, a donné encore *Dieu, l'Homme et la Parole en la langue primitive* (Béziers, imprim. de M^{lre} Paul, 1857, in-8°) et divers ouvrages de droit, entre autres des traités des *Transactions*, de la *Contrainte par corps* et du *Contrat de Constitution de rente*. Collaborateur de Carré, savant professeur de la Faculté de droit de Rennes, il a contribué à l'achèvement du fameux travail de Toullier sur le Code civil. Il est mort dans sa ville natale, le 20 octobre 1856, laissant parmi ses manuscrits une *Histoire de Philippe de Valois*, un *Récit des événements les plus remarquables survenus en Europe depuis le grand schisme d'Occident jusqu'à l'abdication du pape Félix V*, etc., enfin une *Nouvelle Satire Ménippée ou Cinquante ans de l'Histoire de France*, etc.

Jacques Azaïs a traité avec succès les genres les plus divers; il brilla dans la satire de mœurs en exploitant des thèmes locaux et en faisant revivre la société biterroise de son temps. « Le patois languedocien, a-t-il écrit, est une langue éminemment poétique qui se prête à toutes les fantaisies et autorise

les audaces des esprits enclins à la malignité. Il est rare que la langue d'un pays ne soit pas l'expression de ses habitants... » Il semblait ainsi faire le compte de ses propres ressources de poète populaire...

Son fils, Gabriel Azaïs, surnommé, par quelques critiques complaisants, le Roumanille du Languedoc, naquit en 1805 et mourut à Béziers en 1888. Il fut l'auteur d'un *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France* (Montpellier, au bureau des publications de la Soc. pour l'étude des langues romanes, 1877-1881, 3 vol. in-8°), qui avait été précédé d'un essai intitulé *Dictionnaire des idiomes languedociens, étymologique, comparatif et technologique* (Béziers, J. Delpech, 1863, in-8°), de plusieurs ouvrages de critique et d'érudition locale, *Les Troubadours de Béziers* (Béziers, imprim. de A. Malinas, 1859, in-8°); *Breviari d'amor*, de Maffre Ermengaud (Béziers, 1862, 2 vol. in-8°); *Un maître de collège de Nîmes* (Nîmes, Clavel, 1867, in-8°); *Catalogue botanique des plantes du Midi* (Bulletin de l'Acad. de Béziers, 1872, in-8°); *Vincent de Bataille, poète béarnais, etc.* (Montpellier, Soc. pour l'étude des langues romanes, 1873, in-8°); *Anfos de Balbastre* (Montpellier, Impr. Centrale, 1881, in-8°); de fantaisies littéraires, *Impressions de chasse, etc.* (Paris, Hachette, 1870, in-12), et enfin de plusieurs recueils de vers languedociens, *Berses patoises de Beziars* (Béziers, 1867, in-12); *Los Vesprados de Clairac* [Les soirées de Clairac] (Avignon, Roumanille, 1874, in-8°); *Lou Reprin* [Le Regain] (ibid., 1885, in-8°), où se trouvent réunies toutes les poésies qu'il a données à l'*Armana provençau*, à l'*Armana de Lengado* et à la *Revue des Langues romanes, etc.* « Le talent de Gabriel Azaïs se distingue, selon Roque-Ferrier, par un heureux mélange de sensibilité, d'émotion tendre et mélancolique, d'enjouement et de gaillardise qui l'apparente à l'auteur de *Lis Oubretos*. Ajoutons, pour être complet, que Gabriel Azaïs a joint à son titre de félibre majoral et d'assesseur du Félibrige, celui de secrétaire de la Société archéologique et littéraire de Béziers. »

BIBLIOGRAPHIE. — A. Durand, Notice sur Jacques Azaïs, publiée en tête de l'éd. de *Dieu, l'Homme et la Parole*, de cet auteur, Béziers, 1857. — F. Donnadien, *Jacques Azaïs (Les Précurseurs du Félibrige)*, Paris, Quantin, 1888, in-4°. — C. Hennion, *Les Fleurs félibresques (G. Azaïs)*, Paris, Union génér. de libr., 1883, in-16. — Berluc-Perussis, *Lou Reprin*, de G. Azaïs, etc., *Revue Félibréenne*, 1885. — *Notice nécrolog. sur G. Azaïs*, *Revue Félibr.*, 1888. — Ed. Lefèvre, *Catal. félibrèen*, 1901.

A MA MIE

PAR JACQUES AZAÏS¹

Je veux aujourd'huy chanter ma petite mie — Qui m'a pris le cœur au lacet; — L'amour m'affile le caquet; — Tout le reste n'est que sornette. — Ma mie n'est pas une incapable, — Niaise, sans biais, empêtrée; — Elle est vaillante, éveillée — Et fait ce qu'elle veut de ses mains. — Son aiguille dans l'étui n'est jamais enfermée; — Tout le battant du jour brode que tu broderas, — Couds que tu coudras; — Les fleurs qu'elle fait, vous les convoiteriez; — La rose sous ses doigts naît si bien imitée, — Que, par ma foi, vous la sentiriez! — Sa coiffe est toujours plissée, — Comme personne ne saurait la plisser; — Une robe que vous jetteriez au rebut, — Sur elle est tout enjolivée; —

A M'AMIGO

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
BERNARD.

Voli vuèi canta m'amigueto
Que m'a pres lou cor al lacet;
L'amour m'azugo lou caquet;
Tout lou resto n'es que sourneto.
M'amigo es pas un goullamas,
Esplech, sens biais, embailencado;
Es valhento, escarrabilhado,
E fa so que vol de sas mas.
Sa gulho dins l'estuit jamai n'es embarrado;
Tout lou mane del jour brodo que broudaras,
Courduro que courduraras;
Las flous que fa las badariaz;
La rozo joust sous dets tan pla nais imita
Que, per ma fe, la sentiriaz!
Sa coufeto es toujours plissado
Coumo degus la plisso pas;
Uno raubo qu'escampariaz
Sus elo est tonto enjoulivado;

1. Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.

Elle l'a mise le matin, mais le soir vous diriez — Que tout à l'instant elle l'a dépliée. — Ma mie n'a pas le nez au vent; — Cherchez-la dans les promenades, — Dans les bals, dans les assemblées, — Vous ne l'y trouverez guère souvent. — Fillette qui trop s'essouffle — A courir par le monde, a tort; — En y cherchant des fleurs elle trouve souvent l'ortie; — Et trésor qui tant se prodigue — N'est déjà plus un trésor. — Dans mes cinq doigts tiendrait sa taille; — Elle est droite comme un i, bien prise et façonnée au tour: — On la suivrait tout le jour, — Lorsqu'elle est par là qui circule. — Comme le cœur me bat, quand mon œil se mire — Dedans ses yeux où se trouve tout le feu de l'amour! — Sa belle jambe fait la coquette — Dessus ses deux pieds si fins; — Qui n'envierait — La jarrettière qui l'entoure — Et le bas qui la couvre? — Belle, quand je répéterais tout aujourd'hui belle, — Plus blanche que le lait qui se vient de traire, —

L'a mezo lou mati, mais lou vespre diriaz
 Que tout aro l'a desplegado.
 M'amigo a pas lou nas al ven;
 Cercaz-lo dins las proumenados,
 Dins lous bals, dins las assemblados,
 L'i troubaz pas gaire souven.
 Filheto que trop se fatigo
 A courri per lou mounde a tort;
 En i cercant de flous trobo souven l'ourtigo,
 E trezor que tan se proudigo
 N'es deja pas pus un trezor.
 Dins mous cinq dets cauprio sa talho;
 Es drecho comme un i. pla prezo e facho al tour;
 On la seguirio tout lou jour,
 Quand es per aqui que baralho.
 Coumo lou cor me bat quan moun uel se miralho
 Dedins sous uels oun jais tout lou fioc de l'amour!
 Sa belo cambo fignoulejo
 Dessus sous dous penous tan fis;
 Qual es acò que nous envejo
 La combaliè que la tournejo
 E lou debas que la coubris?
 Bèlo, quand dirio tout vuèi bèlo,
 Pus blanco que lou lach que se ven de tira,

Plus fraîche que l'herbe nouvelle, — Elle vous alarme rien qu'à se montrer. — Ores qu'elle me sourit, j'ai semblance de voir — Que Dieu m'ouvre son paradis! — D'amour mon cœur s'alanguit; — Nul ne pourrait jamais croire — Comme elle est belle quand elle me sourit! — Au cœur va tout droit son langage; — Le plus aimable badinage — sort de sa bouche si jolie. — Moi, je l'écoute tout extasié; — Et si ce n'était pas pour son visage, — Je l'adorerais pour son esprit. — Sur sa fraîche et douce petite bouche, — Un jour je dérobaï deux baisers. — Elle se fâcha, car elle est brave, — Mais, dites-moi! qu'ils étaient bons — Pris sur la fine chair — Où vient frotter sa petite langue — Qui parle langage si doux! — Si elle me chante une chansonnette, — D'amour et de plaisir je suis fol; — Le *richiéu-chiéu* du rossignol — Ne vaut pas la voix de serinette — Qui sort de son gosier. — Qu'elle reste, qu'elle rentre ou sorte, —

Pus fresco que l'erbo novo,
 Vous charmo res qu'à se moustra.
 Quan me souris me semblo veire
 Que Diéus m'oubris soun paradis!
 D'amour moun cor s'alangouris;
 Degus pourrio pas jamai creire
 Coumo es bêlo quan me souris!
 Al cor va tout drech soun langage;
 Lou pus aimable badinage
 Sourtis de soun bec tan poulit.
 Ién l'escouti tout enclauzit;
 E, s'èro pas per soun vizage,
 L'adourario per soun esprit.
 Sus sa fresco e douso bouqueto,
 Un jour raubèri dous poutous.
 Se fâchet, car es tant braveto,
 Mais amedigaz! qu'èrou bous,
 Prezes sus la fino carneto
 Oun ven se freta sa langueto
 Que parlo langage tan dous!
 Se me canto une cansouneto,
 D'amour e de plazé soi fol;
 Lou ri-chiéu-chiéu del roussignol
 Val pas la voues de serineto
 Que sourtis de soun gargalhol.
 Que reste, que dintre, ou sourtigue,

Qu'elle parle, qu'elle pleure ou qu'elle rie, — Elle vous charme, vous ravit par un je ne sais quoi, — Et quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, — Ce qu'elle fait, ce qu'elle dit vous plaît. — M'amie, t'en souviens-tu du jour où je te trouvai — Seulette au pied du feu, et que de mes tristesses — La longue histoire je te contai? — Je t'aimais sans te le dire, ce jour-là je te le dis. — Tu pris vite ton sérieux, — De ta bouche je ne tirai mie; — Mais je lus ta réponse — Dans la flamme de tes yeux. — Devers toi mon âme s'élançait; — Et la tienne, qui s'envolait, — Avec la mienne se mêlait... — Non, jamais je ne serai si heureux! — Depuis que ce jour n'est plus que remembrance, — Du monde le soleil a fait deux fois le tour, — Et mon cœur cependant dans sa douce souffrance — Se plaît tel le premier jour. — Pour toi, tu es toute ma pensée; — Dans mon cœur, qui ne bat que pour toi, — Comme sur le bronze tu es gravée; — De toi, rien que de toi, mon âme ensorcelée —

Que parle, que ploure ou que rigue,
 Vous charmo, vous ravis per quicom que noun-sai,
 Et qui que fague, qui que digue,
 So que fa, so que dis vous plai.
 M'amigo, t'en souven del jour que te troubéri
 Souleto al pê del fioc, e que de mas doulous
 La loungo istòrio te countèri?
 T'aimavi sens t'ou dire, aquel jour t'ou diguèri.
 Prenguèros vite toun serious,
 De ta bouco re noun tirèri:
 Mais ta respounso legiguèri
 Dins la flambo de tous uelhous.
 Dèus tu moun amo s'elansavo;
 E la téuno que s'euvoulavo,
 Ambé la méuno se mesclavo..
 Nou, jamais serai tant urous!
 Desempèi qu'aquel jour n'es pus que souvenenso.
 Del mounde lou soulel ha fach dous cops lou tour,
 E moun cor sopen den din sa douso soufrenso
 Se plai coumo lou prumier jour.
 Per tu, es touto ma pensado:
 Dins moun cor, que bat que per tus,
 Coumo sul brounze s'es gravado;
 De tus, pas que de tus, moun amo ensourcelado

Ne peut s'occuper d'autre chose; — Je n'ai d'autre envie que de te plaire, — D'autre heur que de t'aimer, — Je ne respire que pour t'adorer; — Et rien de mon amour ne pourra me distraire — Tant que vie me restera.

LE BOUTON DE ROSE

PAR GABRIEL AZAÏS

Né dans un jardinet près de mainte autre fleur,
Le bouton d'un rosier maudissait le feuillage
Dont l'ombre, à son avis, lui portait grand dommage,
Car pour s'épanouir il lui faut la chaleur.

— Pas d'air! pas de soleil! disait-il, quel malheur!
Quand pourrai-je sortir de mon triste esclavage?—
Il n'en sort que trop tôt... Un ouragan sauvage
Dépouille l'arbrisseau d'ombrage protecteur.

Et le frêle bouton, sans rien pour le défendre,
Voit sa rose en s'ouvrant, sa rose jeune et tendre,
Mourir, brûlée aux feux d'un soleil trop ardent.

Pot pas s'oucupa de res pus;
N'ai d'autre soin que de te plaire,
D'autre bounur que de t'aima,
Respiri que per t'adoura;

E res de moun amour pourra pas me distraire
Tan que vido me restara.

(Verses bezeiriens, 1882.)

LOU BOUTOU DE ROSO

Nasent dins un jardin à coustat d'autros fious,
Lou boutou d'un rousier maudissio lou fuelhage
Dount l'ombro, à soun vejaire, i fasio gran doumage,
Quand per soun espandido i calio las calous.

— Soi seus er, sens sourel (disio lou malurous).
Ah! quouro sourtirai de moun triste esclavage! —
Ne sourtiguèt trop lèu... un auragan sauvage
Despoullhet lou rousier del fuelhage abrigous.

Et lou boutou, privat de l'ombro assoustarelo,
Vejet per lou sourel sa flou tendro e nouvèlo
Brullado, e mouriguèt espandit tout-escas.

Pense toujours, ma fille, au sort de l'imprudent :
Car le bouton c'est toi ; le feuillage est ta mère ;
Tu fleuriras charmante à son ombre, ô ma chère !

Lou sort del disavert, filho, l'oublides pas,
Sos lou tendre boutou, lou fuelhage es ta maire ;
A soun ombro venras, gento flou, sens desaire.

MARQUIS DE LA FARE-ALAIS

(1791-1846)

Un des meilleurs disciples du joyeux abbé Favre, dont il n'eut cependant ni l'exubérance comique ni la verve triviale, moins encore l'amertume sous le rire, le marquis de la Fare-Alais naquit au château de Lacoste (commune de Saint-Martin-de-Valgalgues, arrondissement d'Alais), le 16 novembre 1791. Il était de la maison du fameux marquis Charles-Auguste de la Fare, le rival heureux et l'ami de Chaulieu, et ce n'est point sans raison qu'on a écrit qu'il hérita des qualités de jovialité, de grâce et d'esprit de son aimable ancêtre. Retiré du service en 1818, éloigné de toutes les contingences de la vie publique et fixé par son mariage, en 1819, au lieu où il avait vu le jour, il s'employa à régénérer l'idiome cévenol. Il y réussit à tel point que ses compatriotes n'ont pas oublié les menus ouvrages qu'il composa pour célébrer leurs mœurs et perpétuer leurs coutumes. C'est dans un journal d'Alais qu'il débuta avec des poésies d'un charme agreste et d'un tour malicieux. Elles eurent un vif succès de curiosité. Réunies en volume, à la mort de l'auteur, en 1846, elles ne tardèrent pas à s'épuiser et firent l'objet d'une édition plus complète — augmentée de notes et d'un glossaire — publiée sous ce titre : *Las Castagnados, poésies languedociennes, deux. éd., etc.*, Alais, Vve Veirun, 1851, in-8°.

Le pays raïol et cévenol, avec leurs populations de montagnards, pâtres et conducteurs de bestiaux, mineurs et citadins, etc., lui ont fourni de nombreux types. Homme de goût et de cœur, il ne dépassa jamais les bornes de la satire populaire. L'esprit qu'il prodigua en écrivant des pièces comiques, telle *La Fieiro de San Bourtoumieu (La Foire de Saint-Barthélemy)*, où grouille une foule bruyante, pittoresque et variée, ne l'empêcha pas de se dépenser dans d'autres œuvres, d'expression plus contenue, comme *La Festo dus Morts (La Fête des Morts)*, joli poème d'inspiration locale, où l'on trouve une émotion inattendue.

Le marquis de la Fare-Alais eut d'agréables relations avec Jean Reboul, le poète-boulangier de Nîmes.

BIBLIOGRAPHIE. — F. Donnadiou, *Les Précurseurs du Félibrige*, Paris, Quantin, 1888, in-4°. — Voyez P. Mariéton (*Gr. Encyclop.*).

LA FÊTE DES MORTS¹

J'aime quand l'hiver point, — Le soir de la Toussaint,
— Et que la bise chasse — Les feuilles, que les plantes
sont brûlées — Par le givre commençant; — Quand la
terre se dépouille — De sa verdure, de sa joie; — Quand,
seulette, dans son coin, — La fleurette solitaire — Qui
brille dans la muraille, — Du soleil fille tardive, —
Guette son dernier baiser;

Quand l'oie voyageuse — quittant son cause estival,
— De son cri rauque rappelle — Son bataillon qu'elle
forme en troupe — Comme un coin, contre le vent; —
Quand des loups l'œil étincelle; — Quand le grillon
bavarde, — Hiverné dans le cendrier (du four); — Quand
la veillée se prolonge; — Quand la famille, ravivée —
Par la piquette et les châtaignes (rôties), — Fait le cer-
cle autour de la crémaillère;

Quand de la lune rendue trouble — L'argent semble
de l'étain; — Quand la chouette, qui s'oublie, — Du clo-
cher s'enfuit et crie; — Quand l'angélus fait tan tan; —
A l'heure où la prière —

LA FÊSTO DAS MORTS

Aïme quand l'hivèr pounchéjo,	Soun bataïoun qu'atroupèlo
Lou vèspre dé la Toussan,	En cougué, cronto lou vén;
Et qué l'âouro-dâou coussejo	Quan das loups l'iel éstéléjo;
La fiéïéto, qué câouléjo	Quan lou gréié cascaïéjo,
Lou jalibre acoumèngan;	Hiverna din lou bournal;
Quan la tèro sé déspoïo	Quan s'alongo la vèïado,
Dé sa vérdoù, dé sa joïo;	Quan la famïo, avivado
Quan, souléto à souu cantoù,	Pèr la trémpe et l'afachado,
La flouréto sans famïo	Faï roun âoutour d'âou crémal;
Qué din la muraïo brïo.	Dé la luno entréboulido
Dâou sourél régordo fio,	Quan l'argén sémblo d'éstan;
Guèto soun dariè poutoù;	Quan la suito, qué s'âoublido,
Quan l'âouquo caminarèlo,	Dâou clouche s'enfut et crido;
Quitàn soun câousse éstivén.	Quan l'angélus faï tan-tan;
D'un cris râoufeloùs, rampèlo	A l'houro qué la prièro

1. Traduction de F. Donnadiou.

Fait rentrer dessous la terre — Tous les esprits de l'enfer, — Le *fantasti* troublefête, — Et le *gripé* jambe leste, — Et la *roumèque* sans tête, — Pourchassés par un Pater;

Quand, seul dans mon ermitage, — Je chauffe mes pieds endormis — Par l'hiver qui fait tapage, — Un peu par l'hiver de l'âge, — En rêvant de mes amis : — De mes amis, hélas ! — Que la faux du grand moissonneur — Eclaircit à mon entour : — J'aime alors, j'aime cette heure — Où la cloche, la cloche pleure — Comme la tourterelle veuve, — Dès que le jour disparaît...

Faï rintra déssouto tèro
 Toutes lous esprits d'anfèr,
 Lou fantasti troublo-fèsto,
 Et lou gripé cambo-lèsto,
 Et la roumèquo sans tèsto,
 Cousséjas pèr un Patèr;
 Quan, soul din moun érmitage
 Càoufe mous pès éndourmis
 Pèr l'hivèr qué faï tapaje,

Un pâou pèr l'hivèr dé l'aje,
 En raïvan dé mous amis :
 Dé mous amis qué, pécaïre
 Lou voulan dàou gran ségaïre
 Esclairis à moun éntour :
 Aïme alor, aïme aquélo houro
 Mounté la campano plouro,
 Coumo la véouso tourtouro,
 Tan léou qué falis lou jour...

(*Las Castagnados*, 1851.)

JULES DE RESSÉGUIER

(1788-1862)

Bernard-Jules-Marie, comte de Rességuier, naquit à Toulouse le 28 janvier 1788. Fils d'Emmanuel de Rességuier, marquis de Miremont, procureur général au parlement de Toulouse, et de Louise de Chastenet de Puységur, descendante du maréchal de ce nom, il perdit de bonne heure ses parents et se destina tout d'abord à la carrière militaire. A sa sortie de l'École de Fontainebleau, en 1805, il fit campagne, à titre d'officier, en Pologne et en Espagne, puis quitta le service pour se consacrer aux lettres. En 1821, il fut reçu membre de l'Académie des Jeux Floraux. Venu à Paris au mois d'octobre 1823, il ouvrit un salon qui, pendant vingt années, devint un centre littéraire très animé. Très lié avec Victor Hugo, il contribua à la fondation de la *Muse française* (1824), moniteur officiel du Romantisme, et collabora aux *Annales romantiques* (1825-1830). Successivement maître des requêtes au Conseil d'Etat, membre de la commission du sceau des titres et député des Basses-Pyrénées, il dut, vers la fin de sa vie, abdiquer toute poésie. Il mourut à Sauveterre (Haute-Garonne), le 7 septembre 1862, laissant un roman, *Almaria* (Paris, Allardin, 1835, in-8°), et deux recueils de vers, *Tableaux poétiques* (Paris, Urbain Canel, 1828, in-8°) et *Prismes poétiques* (Paris, Allardin, 1838, in-8°, et Bruxelles, E. Laurent, 1838, in-32), qui comptent parmi les meilleurs des *Poetæ minores* du Romantisme.

BIBLIOGRAPHIE. — Eug. Asse. *Les Petits Romantiques*, Paris, H. Leclerc, 1900, in-8°. — Léon Séché, *Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827*, Paris, Mercure de France, 1908, in-8°. — Paul Lafond, *L'Aube romantique* (Correspondance de Jules de Rességuier et de ses amis), Paris, Mercure de France, 1910, in-18.

LA CHATELAINE DU LANGUEDOC

Dame du Languedoc, rose de la pelouse,
 Qui d'un lien de fleurs environne Toulouse,
 Astre de l'horizon si bleu dans ses contours,
 Muse de mon pays, châtelaine aux dix tours,
 Votre voix, jeune écho des antiques oracles,
 Dit de Jérusalem les trésors rapportés,
 La foi des pèlerins, les vœux et les miracles;
 Comme on chante là-haut, près de nous vous chantez.

« Sainte Notre-Dame la Noire,
 Pour rendre aux fleurs des champs leur miel,
 Sur ta chape d'or et de moire
 Viens faire tomber l'eau du ciel¹.
 Notre grand martyr saint Etienne,
 Aux versets de la longue antienne,
 Avec nos enfans conduis-nous
 Sous l'autel de la basilique²,
 Vers la glorieuse relique
 Que l'on ne baise qu'à genoux. »

Et dans un culte aussi que le Midi révère,
 Voyant les bouquets d'or en triomphe portés,
 Vous célébrez la gloire et l'amour du trouvère;
 Comme on chantait jadis, aujourd'hui vous chantez :

C'est ta fête, Clémence Isaure!
 L'air dans le ciel est parfumé,
 La terre s'émaille et se dore,
 C'est le troisième jour de mai!
 Et sur nos quais, près de la rade,
 Au maître-autel de la Daurade,
 L'Eglise étale ses couleurs;
 Le prêtre revêt son étole,

1. On conserve précieusement à Toulouse, sous le nom de Notre-Dame la Noire, une statue de la sainte Vierge que l'on portait en procession dans les temps de calamités.

2. La vieille église de Saint-Sernin, qui renferme dans ses chapelles souterraines de nombreuses reliques.

Et bénit pour le Capitole
Toutes tes couronnes de fleurs¹. »

Et puis vous racontez, en répandant des larmes,
Nos croix et nos drapeaux dans l'orage emportés.
Ou, songeant à l'espoir qui reste avec nos armes,
Comme on chante en secret ses amours, vous chantez :

« France, ta place t'est gardée.
Le sang ne s'est pas refroidi
Dans les veines de la Vendée,
Ni dans les veines du Midi.
Palais de marbre, toits de chaume,
Villes et champs, tout le royaume
Reprendra son rang souverain ;
Le royaume, gonflé de gloire,
Peut aller du Tibre à la Loire
Et du Mançanarez au Rhin². »

Mais pourquoi vois-je fuir sous la vitre en losange
La dentelle d'argent de votre bavolet,
Votre nœud de velours, votre figure d'ange ?
Restez... répétez-moi vos chansons, s'il vous plait,
Dame du Languedoc, rose de la pelouse
Qui d'un lien de fleur environne Toulouse,
Astre de l'horizon si bleu dans ses contours,
Muse de mon pays, châtelaine aux dix tours !

(*Prismes poétiques.*)

1. C'est le 3 mai que l'Académie des Jeux Floraux tient sa séance pour la distribution de ses prix. Dès le matin, les fleurs d'or et d'argent de Clémence Isaure sont exposées dans l'église de la Daurade, d'où on les porte solennellement à l'hôtel de ville de Toulouse, appelé le *Capitole*.

2. Ces limites de la France ne sont pas inouïes ; nous les avons vues de nos jours. On sait ce que Henri IV disait des peuples du Midi, et Napoléon appelait les Vendéens un peuple de géants. (*Note de l'auteur.*)

JEAN REBOUL

(1796-1864)

Le plus notoire des poètes-ouvriers, Jean Reboul naquit le 23 janvier 1796, à Nîmes, où son père exerçait la profession de serrurier. Il ne fit que de courtes études, et à quinze ans entra comme apprenti chez un boulanger. Lors du débarquement de Napoléon à Cannes, il s'engagea parmi les volontaires royaux. Après 1815, il tint pendant quelque temps l'emploi d'expéditionnaire chez un avoué, puis revint à son premier métier, « rêvant quand son travail était fini et rimant entre deux fournées ».

« Sa vraie voie, écrit Edouard Fournier, était du côté de l'é légie et de ses plus délicates tendresses. C'est de là, après quelques épreuves douloureuses noblement supportées, que lui vint son premier succès, en 1828, avec une petite pièce, *L'Ange et l'Enfant*, imitée de Grillparzer et publiée par *La Quotidienne*. On en parla partout, et le poète-artisan devint l'auteur à la mode. Lamartine lui adressa ses fameux vers *Le Génie dans l'obscurité*; Chateaubriand, en quelques mots, le fit connaître au monde entier; Alexandre Dumas vint tout exprès à Nîmes visiter son frère en poésie; enfin, un libraire parisien lui demanda tout ce qu'il avait écrit. Le premier recueil des *Poésies de Jean Reboul, de Nîmes*, parut pour la première fois en 1836 (Paris, Gosselin, in-8°) et eut trois réimpressions, en 1837, en 1840 et en 1842. Reboul se livra alors tout entier à la littérature. Il donna successivement *Le Dernier Jour*, poème en 10 chants (Paris, 1839, in-8°; 1841, 1842, in-18); *La Parole Humaine, épître à Berryer* (Paris, 1839, in-4° et in-8°); *Poésies nouvelles et inédites* (Paris, 1846, in-12); *Les Traditionnelles*, recueil de poésies (Paris et Nîmes, 1856, in-18); *Dernières Poésies* (Paris, 1865, in-8°), et une tragédie, *Le Martyre de Vivia*, qui fut jouée à l'Odéon en 1850; mais ainsi qu'on l'a observé, aucun de ces ouvrages ne retrouva le succès du premier. Sa vogue était passée. Jean Reboul mourut à Nîmes le 1^{er} juin 1864. De 1839 à 1848, le parti légitimiste l'avait envoyé à Paris, comme représentant du Gard à l'Assemblée constituante. Il laissait le souvenir du plus admirable désintéressement. Deux fois il avait refusé la croix, et l'on raconte qu'il accueillit de même par un refus l'offre que lui fit le maire

de Nîmes de l'emploi de bibliothécaire de la ville. Reboul a composé dans la langue des félibres des pièces provençales très goûtées par ses amis Roumanille, Aubanel et Mistral. Poète, au vrai sens du mot, toutes les fois qu'il laissa parler son cœur, a-t-on dit, Reboul a eu le tort de gâter souvent son inspiration par l'affectation d'une piété excessive et l'abus du langage académique. Écrivain de goût et d'âme populaire, il cessa d'être entendu le jour où l'examen philosophique remplaça les pratiques de la foi chrétienne.

BIBLIOGRAPHIE. — Collombet, *Etude biographique et littér. sur Reboul*, Paris, 1839, in-8°. — Montrond, *Biographie de Reboul*, Paris et Nîmes, 1875, in-8°. — M^{re} de Cabrières, *Trente-cinq ans d'épiscopat*, Paris, Plon, 1909, in-8°.

NIMES

FRAGMENT

Nous n'avons pas ici de hautes cathédrales,
Ni de vieux monastère aux sombres corridors
Où l'on dit qu'à minuit se soulèvent les dalles
Couvertes des blasons des morts ;

Ni découpés à jour des clochers dont les pointes
Dans les cieux envahis montent avec orgueil ;
Ni chevaliers de pierre à genoux, les mains jointes,
Au pied d'un gothique cercueil ;

Ni madones de bois où jamais châtelaine
Pour un époux absent vainement ne pria,
Où le pâtre en passant ôte un bonnet de laine
Et dit un *Ave Maria* ;

Ni château crénelé dont la verte muraille
Se hérissé de tours et de mâchicoulis,
Que la vague des mers incessamment assaille
De ses monotones roulis.

Mais la Rome païenne ici vit tout entière ;
Ici son aigle, au vol dispensateur des fers,
A laissé plus avant l'empreinte de sa serre
Qu'en aucun lieu de l'univers.

Tu verras des palais, des cirques et des temples,
 Jusque dans la poussière un noble souvenir,
 Et le passé partout étalant des exemples
 A terrifié l'avenir.

Là les fronts abaissés des portes triomphales,
 Aux sommités du jour promettant même sort ;
 Ici des dieux mêlés aux urnes sépulcrales,
 Tristes alliés de la mort ;

L'arène où s'égorgeaient le Gaulois et le Thrace,
 Contents d'être applaudis avant que de mourir,
 Devant ce peuple roi qui voulait qu'avec grâce
 On rendit le dernier soupir.

Les gradins qu'inondait la robe orientale
 Des chevaliers couverts de suaves parfums,
 Et qui venaient, mêlés à la beauté vénale,
 Charmer leurs ennuis importuns.

Brillants efféminés qu'on ne pouvait distraire,
 Tant l'abus du plaisir avait blasé leur cœur,
 Que par l'émotion d'un drame sanguinaire
 Où la mort seule était acteur.

Et puis la basilique à la frise élégante,
 Semblable au dieu bruni des feux de l'encensoir ;
 Des chapiteaux à jour dont les feuilles d'acanthé
 Semblent trembler au vent du soir ;

Et le temple croulant de la triple déesse,
 Dans un bosquet riant étalant ses douleurs,
 Et qui s'offre couvert d'une ombre enchanteresse,
 Comme un front ridé sous des fleurs ;

Ruines où le soir vient rêver le poète,
 Débris qui sert d'asile à de moindres débris¹,
 Comme un prince exilé donne encor la retraite
 A de misérables proscrits.

Diane, poursuivant son nocturne voyage,
 Semble y chercher encor, d'un regard désolé,

1. L'enceinte du temple de Diane est une espèce de musée où l'on a rassemblé des torses de statues, des tronçons de colonnes, des fragments de chapiteaux, etc.

Sur son autel fendu par le figuier sauvage,
Un encens qui s'est envolé.

Et la tour qui s'élançe aux célestes campagnes,
Dont le hardi sommet est voisin des éclairs,
L'aqueduc qui nivelle et qui joint deux montagnes
Et porte l'onde dans les airs.

Et près de ses débris que le vent fait dissoudre,
La nouvelle cité brillante de splendeur,
Comme à côté d'un tronc consumé par la foudre
Un rejeton plein de verdure.

.
Et puis, nous irons voir (car décadence et deuil
Viennent toujours après la puissance et l'orgueil),
Nous irons voir, au bord d'une eau stationnaire,
Aigues-Morte aux vingt tours, la cité poitrinaire,
Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
Comme dans son armure un chevalier jauni,
Comme au soleil d'été qu'il croit être propice,
Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice.
Et puis son port bordé de huttes de roseaux,
Où viennent s'amarrer quelques rares vaisseaux,
Où le triste pêcheur que le besoin harcèle
Rapièce d'un vieux bois quelque vieille nacelle.
Et cependant ces lieux de misère haletans,
Comptent des anneaux d'or dans la chaîne des temps.
Ces murs encore intacts dans leur vieille attitude,
Dont le triste gazon verdit la solitude,
Étaient de l'Orient l'opulent magasin,
Et voyaient affluer le turban sarrasin.
Un pèlerin royal, dans ses saintes colères,
Voilà deux fois ces mers de ses mille galères,
Alors que, plein d'ardeur dans ses pieux desseins,
Il voulait du croissant nettoyer les lieux saints.
De hauts barons couverts de leurs cottes de mailles,
Dont Venise avait joint et poli les écailles,
Faisaient flotter ici sur leur casque luisant
La plume de l'autruche ou celle du faisan,
Et surtout la bannière aux annales célèbres
Qu'exhumait Saint-Denis du fond de ses ténèbres,
Lorsque la France, ayant un danger à courir,

Commandait à ses fils de vaincre ou de mourir.
Deux peuples dans leurs rois ici se rencontrèrent,
Et longtemps ennemis, sur le front se baisèrent.
L'or, la pourpre, l'azur, se drapaient pour des jeux,
Et luttaient de splendeur avec un ciel pompeux ;
Les airs portaient au loin la fanfare guerrière,
Les chevaux des tournois soulevaient la poussière ;
Et les dames, du haut des balcons élégans,
Sur le front du vainqueur faisaient voler leurs gants...
Et voilà que tout dort, et que de tant de fêtes
Il ne nous reste plus que ces plages muettes ;
Que l'oiseau qui se plaint dans ses marais taris,
Et dont le vol pesant heurte les tamaris ;
L'onde qui sur ces bords se berce solennelle,
Comme le balancier d'une horloge éternelle.

(*Poésies*, 1836.)

NAPOLÉON PEYRAT

(1809-1881)

Celui-ci est un grand écrivain méconnu. On ignore son œuvre autant que sa vie. « Quand parut, dit Ed. Fournier, pour la première fois, en 1833, dans le petit recueil de la Bibliothèque populaire, d'Ajasson de Grandsagne, *Poètes français vivants* (1^{re} partie, p. 45), le magnifique et vigoureux morceau intitulé *Roland*, et signé Napol le Pyrénéen, on se demanda quel noble poète se dérobait sous le masque. On ne le sut que trente ans plus tard. Un article publié dans la *Revue de l'Instruction publique* apprit alors que l'auteur n'était autre qu'un pasteur protestant. » Napoléon Peyrat, qui avait pris ce pseudonyme pour rappeler le lieu d'origine de ses ancêtres, était né aux Bordes-sur-Arise, non loin du torrent de l'Arize, le 20 janvier 1809. Il mourut en exerçant son ministère, à Saint-Germain-en-Laye, le 4 avril 1881. Quand ses vers virent le jour en 1833, il était depuis peu de temps à Paris, où il comptait des amitiés illustres. Lamennais et Béranger lui avaient fait bon accueil; Sainte-Beuve l'encouragea, et Victor Hugo le tint en profonde estime. Ses débuts littéraires datent des années héroïques du romantisme. Son talent, nous devrions dire son génie, était immense; sa vie fut parfois précaire. Il dut à la bienveillance de Ferdinand Denis d'être chargé d'une éducation dans la famille d'un riche notaire. Il s'acquitta de ses devoirs sans rien sacrifier de ses ressources d'écrivain et de penseur. Plus tard, la gêne se faisant sentir, il retourna dans sa province. A partir de ce moment, les biographes le perdent de vue; on ne le retrouve que lorsqu'il publie quelque ouvrage, tel ce livre, « souvenir reconnaissant des années juvéniles » : *Lamennais et Béranger*. Le rêveur absorbé par l'action disparaît dans la tourmente des hommes et des livres. Pourtant son labeur fut considérable. Un appel retentissant de Charles Asselineau, qui réimprima son *Roland* au tome IV du Recueil des *Poètes français*, d'Eugène Crepet (Paris, Gide, 1862, in-4^o), le fit reparaitre. Napoléon Peyrat, piqué d'émulation, voulut prouver qu'il était toujours poète et n'avait jamais cessé de l'être. Il donna peu après son premier recueil de vers, *L'Arise* (Paris, Charles Meyrueis et C^{ie}, 1863, in-18). Ce fut mieux qu'un début; *L'Arise* est le poème définitif de la terre

natale, « le romancero » religieux, héroïque et pastoral des Pyrénées. Vinrent ensuite : *La Grotte d'Azil*, précédée d'une notice sur Siméon Pécontal (Paris, Grassart, 1874, in-18), puis *Les Pyrénées* (ibid., 1877, in-18). Ces livres sont introuvables aujourd'hui. On ne lit plus que ses ouvrages documentaires, et en particulier son *Histoire des Albigeois*, publiée tout d'abord par la Librairie internationale (1870-1872, 3 vol. in-8°) et ensuite par l'éditeur Fischbacher (1880-1882, 2 volumes grand in-8°). Il signa quelques volumes encore : *Histoire des pasteurs du Désert depuis la Révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la Révolution française, 1685-1789* (Valence, Marc-Aurèle, 1843, 2 vol. in-8°); *Histoire de Vigilance, esclave et Réformateur des Pyrénées au cinquième siècle* (Paris, Grassart, 1855, in-12); *Les Réformateurs de la France et de l'Italie au seizième siècle* (Paris, Meyrueis, 1860, in-12); *Le Colloque de Poissy et les Conférences de Saint-Germain en 1561* (Paris, Meyrueis, 1868, in-18), etc. Nous nous réservons pour une étude sur ce poète. Napoléon Peyrat est un écrivain héroïque; son œuvre nous fait songer parfois à celle de cet autre huguenot, Agrippa d'Aubigné. Le romantisme français doit beaucoup à ces deux puissants concepteurs.

BIBLIOGRAPHIE. — Ch. Asselineau, *Notice sur Napoléon Peyrat*, Recueil d'Eugène Crepet, t. IV. — Edouard Fournier, *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique*, etc., Paris, Laplace, Sanchez et C^{ie}, 1886, in-18. — M^{me} Napoléon Peyrat, *N. Peyrat, poète, historien, pasteur*, Paris, Grassart, 1881, in-18.

ROLAND

A Prosper Timbal.

I

Vous allez donc partir, cher ami; vous allez
Fuir vers notre Midi, comme les vents ailés :

Déjà la berline jalouse

Frissonne sous le fouet, inquiète, en éveil,

Belle et fière d'aller bondir vers le soleil

Où s'endort la brune Toulouse.

Que Dieu vous garde, ami! — Mais lorsque vous aurez
Franchi monts et vallons, et fleuves azurés,

Villes et vieilles citadelles,

La vermeille Orléans, et les âpres rochers

D'Argenton, et Limoge aux trois sveltes clochers
 Pleins de cloches et d'hirondelles ;
 Et Brive, et sa Corrèze, et Cahors et ses vins,
 Où naquit Fénelon, le cygne aux chants divins,
 Qui nageait aux sources d'Homère...
 Arrêtez un moment votre char agité,
 Pour voir la belle plaine où le Maure a jeté
 La blanche cité, votre mère ;
 Ces plaines de parfums, cet horizon fleuri,
 L'Aveyron murmurant, des pelouses chéri,
 Le Tescou aux grèves pensives,
 Le Tarn fauve et bruyant, la Garonne aux longs flots,
 Qui voit navires bruns et verdoyants îlots
 Bercés dans ses eaux convulsives ;
 Et puis, voyez, là-bas, à l'horizon, voyez
 Ces grands monts dans l'azur et le soleil noyés !
 Leur incommensurable arête
 Semble un mur colossal du siècle des géants,
 Dont les pieds sont battus par les deux océans,
 Dont la foudre a rongé la crête.
 C'est Charlemagne, ami, Roland le paladin,
 Qui dentela ces monts, et de ce vaste Eden
 Ebrécha les grandes murailles,
 Qui sculpta Canigou, Marboré, Moradal,
 Faisant en longs éclairs tournoyer Durandal
 Dans ses gigantesques batailles.

II

Ballade aux ailes d'or, hymne au vol triomphal,
 Vers l'antique Toulouse où vit mon cher Timbal,
 Descends comme un oiseau d'Asie,
 Pose-toi sur sa tour, salue à son réveil
 Son doux maître, et battant des ailes au soleil,
 Chante, chante, ô ma poésie !
 Les Maures ont vaincu Don Rodrigue à Xérès,
 Et les bataillons goths sont là dans les guérets
 Comme des gerbes égrenées.
 L'Arabe sur les pas de Muça-el-Kébir
 Fait voler son cheval du bleu Guadalquivir
 Jusques aux blanches Pyrénées.

Mais un jour que l'Emir, avec ses léopards,
 Traquait le roi des ours, dont en flocons épars
 L'écume rougit la pelouse,
 Il monte au pic neigeux du Vallier... Ebloui,
 Il voit un horizon en fleurs épanoui
 Où, comme une rose, est Toulouse.

« Fils d'Allah, dégainez vos sabres! Fils d'Allah,
 Montez sur vos chevaux! La France est par delà,
 Par delà la grande montagne!
 Et Charlemagne y règne, éblouissant César!
 Nous allons conquérir les coursiers et le char
 Et le sceptre de Charlemagne! »

Il dit et descendit des cimes d'Aragon,
 Rugissant, onduleux, vermeil comme un dragon.
 C'était vers la moisson des seigles.
 Les émirs chevauchaient licornes, éléphants
 Et caméléopards, et volaient triomphants,
 Escortés d'un nuage d'aigles.

Campés sur notre sol, ces brillants Sarrasins
 Buvaient l'eau de nos puits, l'ambre de nos raisins,
 Et les rubis de nos grenades.
 Ils chantaient sur leurs luths d'ébène, aux soeles d'or,
 Célébraient nos beautés qui de leur mirador
 Berçaient leur cœur aux sérénades.

Ils disaient : « Pour te voir j'arrive d'Yémen!
 J'ai quitté l'Orient! J'ai suivi le chemin
 Qui le long des vagues circule.
 Sur mon coursier Gazel, j'ai franchi, vagabond,
 Le désert, j'ai franchi l'Atlas, et d'un seul bond
 Franchi les colonnes d'Hercule!

Je t'apporte un ramier qui ressemble au phénix,
 J'ai deux faons de lion, des talismans d'onyx,
 Des perles, ô vierge romane!
 Du Christ et de Brama le prophète est vainqueur.
 O vierge, tu mourras chrétienne sur mon cœur
 Et tu revivras musulmane! »

Les vierges répondaient : « Gloire au Sauveur très doux!
 Ton prophète est cruel! Ton harem est jaloux,
 Et ton amante a cent rivales!

Nous n'avons qu'un amour sans fin! » Mais les démons
 Les mettaient sur leur selle, et par-dessus les monts
 Ils faisaient bondir leurs cauales.

III

« Malheur aux mécréants! Malheur aux circoncis!
 Malheur! » dit Charlemagne; et sous ses blancs sourcils
 Ses yeux verts fulgurent de flammes.
 Et Turpin : « Armez-vous, Sire! Le bras divin
 Vous livre ces maudits, qui répandent le vin,
 Hélas! et renferment les femmes! »

Charlemagne, Roland, Renaud de Montauban,
 Sont à cheval : « Lancez l'anathème au turban,
 Archevêque, ouvrez la campagne! »
 Turpin bénit l'ost franc devant Rocamadour;
 Mais du delta du Rhône au golfe de l'Adour
 Les Maures ont fui vers l'Espagne.

Non, ils sont sur les monts. Eh! voyez leurs croissants
 Arborés sur les pics, et d'astres frémissants
 Consteller la coupole bleue.
 Crénelant le sommet de l'immense rempart,
 Ils crient : « Chiens, n'agacez l'oreille au léopard,
 Du lion ne mordez là queue! »

Et Roland rugissait, et des vautours géants,
 Des troupeaux d'aigles bruns, volaient en rond, béants,
 Faisant claquer leurs becs sonores;
 Et Roland leur disait : « Mes petits oiselets,
 Un moment, vous allez avoir bons osselets
 Et belles carcasses de Maures. »

L'Emir El-Mouménim et le grand Empereur!
 Quels combats! Mais l'ost franc sur la cime, ô terreur!
 Voyait, catapulte vivante,
 L'éléphant colossal, le chameau montueux,
 Le rhinocéros morne, et l'essaim monstrueux
 Des larves que l'Afrique enfante.

Ces monstres font ronfler d'horreur les palefrois,
 Et Turpin dit, montrant le mont et ses effrois :
 « O chimères! folle apparence!

Mensonges d'enchanteurs! Prestiges du démon! »
 Et Roland, et Renaud, et tous les fils d'Aymon
 S'élancent avec l'ost de France.

Charles, du mont Nora, Moussa, du Salao,
 Commandait la bataille immense, et de là-haut
 Voyait, d'Elne à Fontarabie,
 S'entre-choquer leurs camps, auriflors, olifants,
 Emirs contre barons, chevaux contre éléphants,
 La France contre l'Arabie.

On combattit cent jours : Roland, de mont en mont,
 Jetait leurs corps à l'aigle et leur âme au démon,
 Qui hurle et glapit par saccades.
 Des âmes chargeaient l'air comme un nuage noir,
 Et Roland, et Renaud, tout sanglants, chaque soir
 S'allaient laver dans les cascades.

O géants paladins! c'est alors que Roland
 Fit bondir son cheval comme un griffon volant,
 De Gèdre aux cimes remuées,
 Sur le Marboré sombre, et, de sa Durandal,
 Sculpta son haut cylindre aigu, pyramidal,
 Coiffé d'un turban de nuées.

Depuis lors, dans le cirque immense de granit,
 L'hiver, l'ouragan sourd des batailles, hennit,
 Les montagnes, aux vents nocturnes,
 Hurlent, et l'avalanche arrache leur turban ;
 Et l'Arni tord et roule et torture, en tombant,
 L'onde en lambeaux de ses cent urnes.

IV

Charlemagne a vaincu les camps de Mahomet,
 Il revient : mais l'Ibère est là sur le sommet
 D'où la grande cascade tombe.

« Ah! le César félon! Il me dit son vassal!
 Il est mon prisonnier. Le cirque colossal
 Sera sa colossale tombe! »

« Il m'a ravi Toulouse, et, monarque arrogant,
 M'insulte sur ces pics, mon trône, où l'ouragan,
 L'hiver, les glaciers, sont mes gardes!
 Avalanches, torrents, cernez-le dans nos ports!

Vous, avec mes guerriers, volez, âmes des morts!
Vous, chantez ma victoire, ô bardes! »

Loup, fils de Gaïffer, marche au fils de Pépin.
Charles, ses douze pairs, l'archevêque Turpin,
Roulent sur leur camp qui s'effare.

Roland meurt, et le Franc fugitif frissonna,
Lorsque entre les deux mers de mont en mont sonna
Le tonnerre de la fanfare.

Gloire à Roland vaincu! Gavarni garde encor
Tes os, tes pas, ta voix, ton épée et ton cor,
Tes brèches, tes tours triomphales!
La nuit, le pâtre entend son cheval éploré
Qui boit à la cascade et paît au Marboré,
Et t'appelle dans les rafales!

Gloire à Roland vaincu! Ton nom est immortel!
Le cirque est ton cercueil! Le Cône est ton autel!
L'isthme immense ton mausolée!

Deux golfes orageux, Narbonne et Courdouan,
Et l'épopée au bord de ton double océan,
Lyre, olifant, strophe étoilée,

Célèbrent ton trépas, glorieux paladin!
Et, triomphe plus doux, de gradin en gradin
Chaque soir, blond fantôme pâle,
Ta jeune amante Auda vers ta tombe descend,
Et gémit jusqu'à l'heure où le matin naissant
Teint les monts d'un reflet d'opale!

Nos pères, du soleil et du canon bronzés,
Sont morts aussi, mordant leurs vieux sabres brisés
Sur toutes ces cimes d'Espagne!

O Roland! tu les vis lorsqu'ils tombaient ainsi!
Réponds, était-il grand notre empereur aussi
Comme ton oncle Charlemagne?

Ah! si vers l'Ebre un jour, passaient par Roncevaux,
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnante dans l'espace,
Dresse-toi dans ta tombe et regarde, ô lion!
C'est plus que Charlemagne et que Napoléon,
Car c'est la liberté qui passe!

(*Les Pyrénées*, 1877.)

ALEXANDRE LANGLADE

(1820-1900)

Né à Lansargues (Hérault) en 1820, proclamé félibre majoral en 1876, Alexandre Langlade est mort le 5 février 1900. Il a fait paraître dans des revues, puis réuni en plaquettes, une série de poèmes champêtres qui ont fixé sa réputation dans les pays de langue romane. Nous citerons parmi ces derniers : *L'Estanc de l'Ort* (Montpellier, Hamelin, 1876, in-8°); *Souveni de moun amic Refoussat* (Lunel, Cros, 1876, in-8°); *La Viradona* (Montpellier, Imprim. Centrale, 1878, in-8°); *Lou Garda mas* (ibid., 1878, in-8°); *Lou Las d'amour* (ibid., 1879, in-8°); *Malhan e Daudet* (Montpellier, Hamelin, 1882, in-8°); *L'Agnelou banusdet* (Lyon, Pitrat, 1884, in-8°); *Lou Nis de Cardounilha* (Montpellier, Impr. Centrale, 1885, in-8°); *L'Alerta* (Le Défi) (Paris, extr. de la « Revue Félibréenne », 1895, in-8°), etc. On lui doit en outre une comédie, *Lou Gindous* (1880). « De tous les poètes français, écrit M. Charles Brun, Alexandre Langlade est le plus caractéristique. Sans autre culture qu'une instruction primaire, il a été droit au classique : épique par moments, surtout idyllique, virgilien, alors qu'il ne savait pas Virgile, Langlade était tout à fait incapable de parler une autre langue que sa langue. Langlade fut merveilleusement expressif de son coin de terre. Il en synthétisa toutes les qualités et tous les défauts. Sa poésie était broussailleuse un peu et embaumée, comme la garrigue qu'il pouvait voir de son « mas »... Dans les champs, alors qu'il suivait la charrue, Alexandre Langlade composait ses vers, pour ne les écrire que le dimanche au repos. Le sillon qu'il ouvrait dans la terre grasse, la bergeronnette qui sautille devant l'aire, la mante religieuse posée sur la touffe et le grand soleil montant à l'horizon, lui dictaient des paroles graves... »

Quelques-unes des plus savoureuses pages de ce chantre de la nature ont été récemment publiées sous ce titre : *Poésies languedociennes d'Alex. Langlade*, tome 1^{er} : *Las Matinados, Egloges, L'Estanc de l'Ort* (Montpellier, Le Félibrige Latin, 1906, in-8°).

BIBLIOGRAPHIE. — C. Hennion, *Les Fleurs félibresques*, etc.

— J.-Charles Brun, *A. Langlade*, La Plume, 1^{er} avril 1900. — *A la mémoire d'A. Langlade. Notice, discours, biographie, vers sur Langlade*, etc., par J. Véran, Ch. Gros, P. Moulinier, Roque-Ferrier (Montpellier, Hamelin, 1903, in-8°).

LES LACS D'AMOUR

Quelque temps après les fêtes de Pâques, — Vers le grand territoire de Tasques, — Les filles du bal, le dernier jour du mois d'avril, — De grand matin, côtoyaient le ruisseau du Barbian; — Elles s'en allaient à travers champs, — Dépouillant le rivage tortueux, — La lande aride et desséchée, le vallon plein d'herbes,

De leur parure printanière. — La récolte était magnifique : — Elles avaient déjà rempli deux ou trois corbeilles — Avant que d'arriver là-haut vers *Chante-Oiseau*. — Cependant la brise déclinait, — A peine si elle soulevait — Les rubans ondoyants des petits chapeaux roux.

Sur les rochers lointains aux reflets blanchâtres, — Aux sommets des montagnes bleuâtres, —

LOUS LAS D'AMOUR

Un briéu après festas de Pascas,
 Dar lou grand terraire de Tascas,
 Las filhas de l'auboi, lou darnié jour d'ábrieu,
 Bon matin, d'en Barbian, coustejavoun lou rieu;
 S'en anavoun per camps, per orta,
 Descauquilhant la riba torta,
 L'armàs nus a secant, lou baissau erbagieu,
 De sa flourida printanela
 La culida era mai que bela :
 Avien saïque clafit dous ou tres canastels,
 Davans de faire testa amount en Canta-Aucels.
 Pamens lou ventilha paupava;
 Tout escasseta s'ombourava
 Lous ribanets floucants das capelous roussels.
 Sus lous rocs que de lion blanquejoun,
 Au suc das serres que blavejoun,

Sur le noir feuillage des yeuses rabougries, — Sur le vert artichaut sauvage et sur le rude genêt, — Sur les saules aux branches inclinées, — Sur les yeux qui en sont éblouis, — Le chaud soleil jetait des rayons dorés;

Et, sous ses jets rayonnants, — Des jeunes filles ardentes à l'œuvre — Peu à peu l'ardeur s'affaiblissait; — Plusieurs d'entre elles s'éventaient en se plaignant de la chaleur, — Et les propos qui, il n'y a qu'un instant, — Jaillissaient de leurs lèvres, — Petit à petit avaient cessé; on n'entendait plus

Que le gazouillement, par intervalle, — Du ruisseau sautillant dans sa course, un doux *chifri* de caille, un amoureux *paspal* — Que de la lande jette l'agile perdreau, — Ou le bruissement léger de castagnettes — Des grillons qui, au-devant de leurs petites grottes, — Hument la chaleur à l'ombre de l'ivraie.

« Comment! la paresse nous saisit-elle? — Dit Elisabeth en se levant. Qui chante —

Sus lou negre fiolhàn dans euses rabugats,
 Sus la verda carchofla e lou ruste argelàs,
 Sus lous sauses que s'abateloun,
 Sus lous iolhous que parpanteloun,
 Lou caud sourel trasiè de rais aurripelats,
 E, jout sas pougentas rajadas,
 De las drollas entenciounados,
 A beles pans, lou prus qu'avien s'afflaquissiè;
 Mai d'una, en se ventant dau caud se planissiè;
 E lous perpous que boutareta
 Salissien de cado bouqueta
 Plan plan avien calat, pus res noun s'aussissiè
 Que lou bruch, à belas vegadas,
 Dau rajaù que fai sas trepadas,
 Un dous chifri de calla un amoureux paspal,
 Que d'en garriga manda allegre perdigal,
 Ou lou prim brounzin de cliquetas
 Das grils fora de sas baumetas,
 Pimpant l'escaumarrada à l'abric dau margal.
 — « Ou que! la broda nous aganta? »
 Ven Bèu en s'aubourant : — « Quau canta

Pour faire passer la fainéantise? Eh bien! vous ne dites mot? — Allons, suivez-moi, chantons du mois de mai — La chanson si jolie. — C'est cela, » répète la troupe. — Et Elisabeth entonne celle-ci avec ardeur et gaieté :

« Dans le joli mois de mai, — Frais et gai, — Les amoureux changent d'amie, — Petit rossignol, — Les amoureux changent d'amie.

« Celui qui m'aime et me plaît tant, — Mois de mai, — Il a dit : Jamais de la vie, — Petit rossignol, — Il a dit : Jamais de la vie,

« D'amie je ne changerai, — Mois de mai; — La mienne est trop jolie, — Petit rossignol, — La mienne est trop jolie.

« A moi, il a dit autre chose, — Mois de mai : — Je te le dirai quand je serai seule, — Petit rossignol, — Je te le dirai quand je serai seule.

« Après il m'a donné avec plaisir, — Mois de mai : — Un petit bouquet de fleurs, — Petit rossignol, — Un petit bouquet de fleurs.

Per fa passà la cagna? Eh be! disès pas mai?

Anen, seguissès-me, canten dau mes de mai

La cansouneta tant poulida. »

— « Aubé d'aco! » la cola crida.

E Bèu entouna aquesta emb fresa e branle gai :

« Dins lou poulit mes de mai,
Fres e gai,

Lous galants cambioun de mia,
Roussignoulet,

Lous galants cambioun de mia.
« Lou que m'aima e tant me plai,

Mes de mai,
A dich : Jamai de la vida,

Roussignoulet,
A dich Jamai de la vida, :

« Ieu, de mia cambiarai,
Mes de mai,'

La mieuneta es trop poulida,

Roussignoulet,
La mieuneta es trop poulida.

« A ieu m'a dich quicon mai,
Mes de mai,

T'ou dirai, un cop souleta,
Roussignoulet,

T'ou dirai, un cop souleta.

« Pioi m'a dounat de cor gai,
Mes de mai,

Un bouquetou de flouretas,
Roussignoulet,

Un bouquetou de flouretas.

« Dans ce bouquet si gentil, — Mois de mai, — Il y a l'amoureuse pensée, — Petit rossignol, — Il y a l'amoureuse pensée.

« Il y a encore quelque chose de plus, — Mois de mai : — La discrète violette, — Petit rossignol, — La discrète violette.

« Il y a encore quelque chose de plus, — Mois de mai : — La virginale marguerite, — Petit rossignol, — La virginale marguerite.

« Il y a encore quelque chose de plus, — Mois de mai : — Belle rose entr'ouverte, — Petit rossignol, — Belle rose entr'ouverte.

« Il y a encore quelque chose de plus, — Mois de mai : — Un ruban couleur d'espérance, — Petit rossignol, — Un ruban couleur d'espérance. »

Tant que dura la chansonnette, — La cueillette alla toute seule : — Tantôt ici, tantôt là, on les voyait s'éparpillant ; — Tantôt d'un même côté, elles se réunissaient pêle-mêle, — Comme on voit parfois, à travers les prairies, —

« Dins lou bouquet tant de biai,
Mes de mai,

l'a l'amourousa penseia,

Roussignoulet,

l'a l'amourousa penseia.

« l'a 'ncara quicon de mai,

Mes de mai :

La cachousa viauleta,

Roussignoulet.

La cachousa viauleta.

« l'a 'ncara quicon de mai,

Mes de mai :

La viergeta margarida,

Roussignoulet,

La viergeta margarida.

« l'a 'ncara quicon de mai,

Mes de mai :

Bela rosa entre-dourbida,

Roussignoulet,

Bela rosa entre-dourbida.

« l'a 'ncara quicon de mai,

Mes de mai :

Un riban coulou d'espera,

Roussignoulet,

Un riban coulou d'espera. »

Tant que tenguet la cansouneta,

L'acampada anava souleta :

Quoura per çai, per lai, las vesias s'alargant ;

Quoura d'un mema caire à boudre s'arrambant,

Coumo on vei de cops, per las pradas,

Des volées de papillons — Butinant avec empressement
d'une fleur à l'autre.

La chanson était finie qu'elles continuaient la cueil-
lette, — En fredonnant l'air, et cela n'en finissait plus ;
— Cependant les rossignols, qui les entendaient avec
dépit, — S'éveillaient dans les arbres, — Et les oiseaux
qui écoutaient, — Vers l'espace ou le nid s'enfuyaient
par bandes.....

D e parpalhous à faulestradas,
D'una floureta à l'autra en foga fissounant.
La cantadissa era finida
Que countumavoun la culida,
Tout en zounzounant l'aire e noun pus fuissien,
Pamens lous roussignous, qu'en despiech ausissien,
Dins l'aubran se derevelhavoun,
E lous aucelous qu'escoutavoun,
Dar l'escamp ou lou nis à vol s'enfugissien.

ACHILLE MIR

(1822-1901)

Achille Mir naquit le 30 novembre 1822, au village d'Escales (Aude), et mourut le 11 août 1901. Ancien directeur de l'annexe de l'école normale de Carcassonne, puis manufacturier dans sa province, il fut pourvu du titre de majoral du Félibrige en 1876. Il a donné en dialecte carcassonnais un excellent recueil de poèmes, *La Cansou de la Lauseto* [La Chanson de l'alouette] (Carcassonne, Imprim. Méridionale, 1875; Montpellier, Imprim. Centrale, 1876. et Carcassonne, 1900, in-8°), qui fut couronné aux Jeux Floraux de Montpellier. C'est, au jugement de Mistral, lequel l'a enrichi d'un judicieux avant-propos, « l'œuvre fraîche, gaie et étincelante d'un bon fils du Midi ». On y goûte des pages d'un style parfait, car ce poète « connaissait de sa langue tous les tours et toutes les finesses, toutes les formes populaires, l'ardente couleur et la richesse d'expression ». Le texte, précédé d'un travail sur l'orthographe et la prononciation languedocienne, est suivi d'une traduction en prose française. On doit encore à Achille Mir : *Lou Lutrin de Lader* [Le Lutrin de Lader] (Carcassonne, Pendariès, 1877, in-8°, et Montpellier, Hamelin, 1883, in-8°), joyeux petit ouvrage d'esprit local, accompagné d'une préface de Roumanille; un *Glossaire des comparaisons populaires du Narbonnais et du Carcassez* (Montpellier, Hamelin, 1883, in-8°); des fantaisies, de piquantes historiettes, *Lou Paychèrou* (Carcassonne, Polère, 1873, in-8°); *Lou Sermoun del curat de Cucugnan* (Carcassonne, Polère, 1884, in-8°, réimpr. à Montpellier, chez Hamelin, 1885, in-8°); *Lou Rire seguit dal Pourquet de lait* (Carcassonne, 1890, in-8°), etc., et des poésies diverses, publiées par la *Revue Félibrèenne*, la *Revue de l'Aude*, la *Revue Méridionale*, l'*Armana du Lengado*, l'*Armanaroman*, etc.

BIBLIOGRAPHIE. — P. Mariéton, *Achille Mir*, Revue du Lyonnais, juill.-sept. 1883. — C. Hennion, *Fleurs Félibresques*, Aix, Guittou-Talamel, 1883, in-18. — G. Jourdanne, *Bibliogr. languedocienne de l'Aude*, Carcassonne, Biblioth. de la « Rev. Méridionale », 1896, in-8°. — Ed. Lefèvre, *Catalogue Félibrèen*, etc., 1901.

LE RÊVE

SONNET

Comme de la ruche nous voyons s'envoler l'abeille,
— Bourdonnant dans les fleurs et s'abreuvant de miel,
— Ainsi l'âme du corps, quand nous fermons la paupière,
— S'échappe pour jouir des délices célestes.

Le corps est comme mort; le cœur bat, l'âme veille;
— Elle franchit terres et mers plus vite que l'oiseau. —
Peut-être qu'au Paradis, ô merveille divine! — Elle va
réchauffer son aile au soleil éternel!

Nuits aux rêves d'or! Nuits mille fois belles! — Tandis
que l'esprit visite les étoiles, — L'ange, à notre chevet,
fait sa garde d'amour.

Nous nageons dans le bonheur!... Et quand la prisonnière
— S'en revient sur la terre, par ordre du bon Dieu,
— Nous disons : « Pourquoi le sommeil n'a-t-il pas duré toujours! »

(*La Chanson de l'alouette.*)

LOU REBE

SONNET

Coumo dal buc besèn foronisa l'abelho,
Zounzouna dins las flours et s'abéura de mél,
Atal l'amo dal cos, quand plegan la perpelho,
S'escapo per joui das delicis dal cèl.

Lou cos es coumo mort; lou cor bat, l'amo belho.
Franchits tèrros e mars pus bite que l'aucèl.
Belèu qu'al Paradis, o dibino mèrbelho!
Ba recaufa soun alo al soulel etèrnel.

Nèisses as rèbes d'or! Neissès milo fes bèlos,
Mentretant que l'esprit besito las estèlos;
L'ange, à nostre cabés, fa sa gardo d'amour.

Nadan dins lou bounur!... Et quand la prisounièro,
Per ordre dal boun Dius, s'entourno sus la tèrro
Disèn : « Coussi lou som a pas durat toujour! »

(*La Cansou de la Lausetto.*)

HIPPOLYTE BIGOT

(1825-1897)

« Antoine-Hippolyte Bigot naquit à Nîmes le 27 février 1825, d'une honnête famille d'artisans de la Bourgade, ou faubourg. Lui-même a fait dans son œuvre le portrait de ceux qui l'entouraient, son grand-père, sa grand'mère, son oncle Jacques et son vieux maître d'école. Ses voisins étaient ces *cabaus* et ces *ra-chalaus* qui bornaient leur savoir à imprimer sur la terre, avec leurs bêches, de rudes caractères, ou ces pauvres *taffetassiers* qui à leur métier poussaient la *navette*, pendant que leurs femmes, à côté, faisaient des *cannettes*. Jeune, il entra dans les bureaux d'un négociant en vins. Il sortait, le dimanche, avec les jouvenceaux de son temps, et particulièrement avec son ami Louis Roumieux, qui devait donner son adhésion au Félibrige de Roumanille et de Mistral, et se séparer de son collaborateur nîmois. L'un et l'autre, tout d'abord, s'exerçaient à la poésie en composant, pour leurs camarades, quelques joyeuses chansons, comme *Lou Fol de Val de Bano*, *Marioun*, etc., ou des charivaris qu'on allait chanter sous les fenêtres des veufs remariés. De cette collaboration restent les deux livraisons des *Bourgadièiro* (les Chansons du bourg) et celle de *Li Griseto* (les Grisettes) (Nîmes, Ballivet et Fabre, 1853 et 1854, 3 brochures in-12). C'était en 1853. La fondation du Félibrige, en 1854, amena la séparation, le divorce littéraire, si l'on peut dire, des deux poètes nîmois. Dès lors chacun suivit sa voie : Bigot écrivit comme avaient écrit avant lui Reboul, Jasmin, La Fare-Alais et tous les « troubaires » de la première moitié du XIX^e siècle. Roumieux adopta l'orthographe félibréenne.

« L'œuvre de Bigot comprend deux parties bien distinctes : la partie française et la partie patoise. La première, la moins connue, est cependant assez importante. On assure que ce fut pour forcer les portes de l'Académie de Nîmes que Bigot composa un recueil de poésies françaises intitulé *Les Rêves du foyer* (Nîmes, impr. Clavel-Ballivet, 1860, in-12, réimpr. en 1899, in-8°). Il n'y entra cependant que le 13 février 1864. L'œuvre nîmoise, ou patoise, est de beaucoup la plus populaire. Dans ses fables, imitées de La Fontaine et de Florian, dont il s'est fait une

spécialité, Bigot s'est exercé à localiser les sujets qu'il traite et les héros qu'il met en scène. Il a essayé de chercher dans les milieux qu'il fréquentait des types dont le caractère répondit à celui de ses personnages; il en étudiait les habitudes, les travers, le langage, et transcrivait ces traits essentiellement personnels dans ses compositions. Il mettait parfois deux années, dit-on, à écrire une fable un peu importante. De petit commis chez un marchand de vins, Bigot devint négociant. Il était fort estimé de tous et sympathique. Depuis 1865, il faisait partie du consistoire de l'Eglise réformée de sa ville, où il s'éteignit le 7 janvier 1897¹. »

Les œuvres patoises d'Hippolyte Bigot, les seules que nous retiendrons ici, car elles ont fait sa réputation de joyeux conteur, ont été maintes fois réimprimées. Nous signalerons les éditions les plus importantes qu'il nous a été permis de consulter :

Li Boutoun de gueto, etc., fables imitées de La Fontaine (Nîmes, M. Salles, 1859, in-12); *Aux Patronnés*, etc. (Nîmes, impr. Clavel-Ballivet, 1863, 1864, 1865, in-8°); *Li Bourgadieiro*, etc. (Nîmes, impr. Clavel-Ballivet, 1863, in-12; Nîmes, J. Chautard, 1866, 1868, 1875, 1877, 1881, in-12; Nîmes, J. Michel et G. Gory, 1891, in-8°; Nîmes, J. Navatel, 1897, in-8°); *La Tortugo e li dous canard*, fable (Nîmes, Chautard, 1876, in-12); *Recueil de Fables patoises nouvelles* (Nîmes, Clavel-Ballivet, 1881, in-12); *Li Flour d'Armas* (Nîmes, Weingardt-Chautard, 1885, in-12); *Li Fleurjo toubado*, etc. (Nîmes, impr. E. Patron, 1888 et 1890, in-12, et G. Gory, 1891, in-8°); *Œuvres posthumes* (Nîmes, Chastanier, 1899, in-8°); *Œuvres complètes d'H. Bigot*, poésies patoises et françaises (Nîmes, Azémart, 1907, in-8°), etc.

BIBLIOGRAPHIE. — L. Mejean, *Bigot, poète nîmois, sa vie, ses œuvres*, Nîmes, Gory, 1903, in-18. — Lutejoie, *Les Fêtes de Nîmes* (Bigot), 25-27 juill. 1903, Nîmes, Impr. « La Laborieuse » s. d., in-8°.

1. Nous devons ces notes à l'extrême obligeance de M. P.-H. Bigot, cousin de notre auteur et, comme lui, poète de terroir.

LE RENARD ET LE CORBEAU¹

Ce n'est pas pour m'en vanter : je ne suis qu'un vieux coing¹ ; — Je n'ai oncques trainé mes pieds dans une école, — Mais j'y ai passé devant, et je trouve que c'est assez, — Car d'en trop savoir fait virer la boussole. — Pas moins, sans trop chercher, j'en vois, sacrebleu ! — Qui, en étant plus savants, sont plus ânes que moi. — Enfin, quoi ! vous connaissez notre beau-frère Cadoche ? — Un malin qui ne tient pas sa langue dans sa poche ! — Chez le perruquier il nous conta, devant hier, — Quelque chose que, moi, je veux vous conter. Pas plus fier ! — Je dirai tout uniment ce que j'ai ouï dire. — Je ne sais pas si vous le croirez ou si vous le prendrez pour une gaberie ; — Que vous le croyiez ou non, cela n'y fait pas davantage : — Pour moi, je ne le crois pas ; mais Cadet dit que c'est vrai. — Il le tient d'un petit de l'école mutuelle — Qui l'avait trouvé écrit dans son syllabaire.

LOU RINAR ET LOU GROUPATAS

FABLE IMITÉE DE LA FONTAINE

Es pa per mé vanta : siei pas qu'un viel *coudoun* ;
 Aï pas jamaï rascla mi pé dine uno école,
 Mai y'aï passa davan, et trove qué gn'a proun,
 Car dé n'én saoupre trò faï vira la boussolo.
 Parmén, sans trò gerca, n'éu vése, sacrebïou !
 Qu'én éstèn pu savan, sonn maï ase qué yion.
 Anfin, quoi ! Couneissés noste cougna Cadocho ?
 — Un roumpu qui tèn pas sa léngo din sa pocho ! —
 Encò dou pérnqué nou counté, davan-z-ier,
 Quicon qué volé, yeui, vou counta, — Pas pu fier !
 Diraï tout unimén cé qu'aï éntédu dire.
 Save pa s'ou créirés ou s'ou prendrés per rire ;
 Q'ou créséguéés ou noun, acó yé faï pas maï :
 Pér yion, ou crése pa ; mai Cadé dis qu'és vraï.
 Ou tén d'un pichó dé l'Escolo mituélo
 Qu'ou-z-avié trouva 'seri dédin sa sirabèlo.

1. Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.

2. Expression coutumière adoucie, pour remplacer *coulhon*.

« Dans le bois des Epaises, un Corbeau, amont, — Sur la branche d'un rouvre était perché; — A son bec, il tenait un morceau de fromage... et le serrait. — Maintenant, où avait-il pris l'argent pour l'acheter? — Je ne pourrai pas vous le dire, et cela ne nous regarde pas: — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il le revirait... — Voici qu'un Renard, un fin matois, — Pauvre, maigre, minable, comme un garçon tailleur, — Sous l'arbre, ici nous y sommes, passait et repassait: — Il sentait le morceau de fromage, et, se trouvant sot, se léchait les babines. — Il calculait un biais, pour que le fromage — Du bec du Corbeau chût dans le sien. — A la fin, il s'avance vers lui, avec sa tête basse, — Il lui lève le chapeau, lui fait mille grimaces — Et lui dit: « Eh! bonjour, monsieur le Corbeau, — Montre, qu'est-ce que c'est çà?... Est-ce que vous vous mariez? — Vous avez bouté le col raide avec les braies collantes... — Coquin! vous ne vous torchez pas le nez avec un torchon¹. » — Le Corbeau mangeait et ne lui répondait pas. — « Ay! de cet étourneau, je te ferai bien ouvrir le bec! » —

« Din lou *bos dis Espéssò*, un Croupatas, a moun
 Sus la branco d'un éouse èro descambarloun;
 A soun bè tègnèn flo dé fourmo... et lou saravo.
 — Aro, mont'avié près l'arjèn pèr l'achèta?
 Vous ou poudrièi pas dire et nou régardo pa;
 Ce qué y'à dé soulide és qué lou tourtiyavo...
 Vèj'ici qu'un Rinar, un fin éstansiur,
 Paoure, maigre, grèla coumo un garçoun tayur,
 Souto l'aoubre, ici-sèn, passavo, répassavo;
 Séntié lou flo de fourmo, et, foutraou! sé lipavo.
 Carculavo un mouyen pèr qué la fourmo riou
 Dou bè dou Croupatas toumbesse diu lou siou.
 A la fin sé y'avanço embé sa testo basso,
 Yé lèvo lou capel, yé faï milo grimago.
 Et sou-dis: Eh! bonjour, moussu lou Croupatas,
 Moustre, dé qu'ès acò?... Saïque vous maridas?
 Avès més lou col réde émbè li brayo justo...
 Couquin! Vous tourcas pa lou nas émb'uno fusto!
 — Lou Croupatas majavo et yé respoundié pa. —
 Aï d'aquéste estournel, té farai bèn bada.

1. Littéralement: avec une pièce de bois.

Il se plante devant lui, campé sur ses quatre pattes : « Voyez, rien qu'au nœud de votre cravate, — Je connais que vous devez chanter airs comme il faut; — Oui, je jurerais que vous avez la voix d'un rossignol : — Si vous chantez aussi bien que vous en avez l'apparoir, — Vous devez surmonter tous les oiseaux !¹ — Voyons, chantez quelque chose : un morceau d'opéra, — *Marlbourog s'en va-t-en guerre...* un couplet de romance... une ariette... *l'Anglaise...* — Enfin ce que vous vous voudrez. — Mais pas la *Marseillaise*, — Ou chantez-la tout doucement. » — Le sot l'écouta; — Mais comme, pour chanter, il lui fallut ouvrir son bec, — Il bée, le fromage tombe, et l'autre le saisit. — « Merci, maître Corbeau, salut ! Je vais humer une lampée. » — Et il ficha le camp, de peur du commissaire. — Le pauvre Corbeau se disait : « Pauvre gueux, — Tu m'as attrapé une fois, cela ne t'arrivera plus ! »

Comment trouvez-vous cela ? — Vos maîtres d'école — N'apprennent aux enfants qu'un tas de babioles ! —

— Sé planta davan él, dré sus si quatre pato :
 Gachas, pa maï qu'ou nous dé vosto caravato,
 Couneisse qué dévès canta, maï coumo foun;
 Vouï, jougariei qu'avès la vois d'un roussignouou :
 Sé cantas outan bèn coumo n'avès la mino,
 Dévès ficha touti li passéroun d'ésquino !
 Vénjan, cantas quicou : un mougel d'opera.
Marbrou s'en va-t-en guèro ou Meste Soumèra...
 Un filé de romanço... une arièto... *l'Angléso...*
 Anfin, cé qué voudrés; — mais pa la *Marséyèso*,
 Ou cantas-la tou plan.

Lou fontraou l'éscouté :
 Maï, coumo pèr canta foyé drouvi soun bè.
 Bado, tombo la fourmo, et l'aoutre l'agantè.
 — Merci, *Mètre Corbo*, salu ! voun béoure un gari.
 — Et fichéguè lou cam dé pouou dou coumissari.
 Lou paoure Croupatas sou-disié : Mari gus,
 M'as arapaïno fès, t'arivara pas pus.
 Coumo trouvas acò ? — Vosti mestre d'éscolo
 Aprénoun is énfan pa qu'un ta dé babiolo !

1. Littéralement : vous devez fichier d'échine tous les oiseaux !

Comme je vous le disais, je ne suis qu'un vieux coing, — Mais je trouve qu'il se perd de beaux coups de bâton. — Certes! s'ils ont du talent ils en font un bon usage : — Ils apprennent aux enfants à piper des fromages — Aux corbeaux! Aussi, les autres, bien souvent, — Commencent par le fromage et puis vont à l'argent. — Voyez, je ne les aime pas, vos hommes de tête; — Quand nous autres nous travaillons, ils sont bons pour faire la fête. — Si j'étais le gouvernement, pour aujourd'hui ou pour demain, — Je les mettrais à Cayenne, avec un croûton de pain, — Et je leur dirais : « Messieurs, ah çà, allons, bon courage! — Cherchez des corbeaux, si vous voulez des fromages! »

Coumo vous ou disiei, s'iei pa qu'un viel *coudoun*;
 Mai trove qué sé pèr dé bèou cò dé bastouu.
 Oseo! s'an dé talan n'èn fan un bon usaje :
 Aprénoun is éfan à raouba dé froumaje
 I croupatas! Oussi, lis aoutri, bèn souvèn,
 Couménçoun pèr la fourmo et piei van à l'arjèn.
 Gachas, lis aime pa vostis ome dé testo;
 Quan n'aoutri travayan soun bon pèr faire festo.
 S'ére gouvernemen, pèr yeui ou pèr déman,
 Li métriei à Cayéno, emb'un crouchoun dé pan,
 Et yé diriei : Messieus, açà' nèn, bon couraje!
 Çercas dé croupatas sé voulès dé froumajé.

(*Li Bourgadiciro*, 1891.)

(Juin 1853.)

LOUIS ROUMIEUX

(1829-1894)

Louis Roumieux naquit à Nîmes, le 26 mars 1829, le même jour qu'Aubanel. Après avoir publié, avec son ami A. Bigot, de joyeux dialogues en patois languedocien (*Li Bourgadiciro*, les Chansons du Bourg, et *Li Grisetto*, les Grisettes, Nîmes, Ballivet et Fabre, 1853 et 1854, 3 fasc. in-8°), il quitta Nîmes et vint s'établir à Beaucaire. Là, il adopta les réformes linguistiques préconisées par les Félibres provençaux, et, se séparant de son collaborateur, il composa, dans le dialecte du Rhône, des poèmes appartenant aux genres les plus divers, dont il a formé son premier recueil, *La Rampelado* (Le Rappel), précédé d'un avant-propos de Roumanille (Avignon, Roumanille, 1868, in-8°, réimpr. en 1876, pour le même éditeur).

« Dans *La Rampelado*, a écrit Roumanille, il y a de tout... Sa Muse passe, le rire sur sa fine bouche et le bouquet à sa fine taille; elle a le nez en l'air et lève le pied joliment. Elle rit à tous et tous lui rient... Etoiles du ciel, fleurs de la terre, elle a tout, et le reste : fine comme l'ambre et fine comme le vent. » Outre sa *Rampelado*, dont la première édition fut vite épuisée, Roumieux a publié une foule d'ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels nous citerons : *La Jarjaïado*, ill. d'E. Marsal (Montpellier, E. Marsal, 1878, in-8°), poème comique et satirique touchant les aventures en paradis d'un certain Jarjaïo, de son vivant portefaix à Avignon¹; *La Mascarado* (La Mascarade), Nîmes, Baldy, 1879, in-8°; *Li Couquiho d'un Roumieu* (Les Coquilles d'un Pèlerin), avec une préface de Mistral, ill. de Marsal (Montpellier, Firmin et Montane, 1890 et 1894, 2 vol. in-8°), etc. Il a donné au théâtre des comédies étincelantes de verve et d'esprit : *Quau vou prendre dos lièvre à la fès n'en pren gès* (Qui veut prendre deux lièvres à la fois n'en prend guère), Avignon, Roumanille, 1862, in-8°; *La Bisco* (le Dépit), Paris, Maisonneuve, 1883, in-8°. On lui doit aussi des contes, des nouvelles et un grand nombre de pièces de circonstance.

1. Alphonse Daudet en a donné une agréable imitation en français. Voyez *Jarjaille chez le bon Dieu* (éd. de *La Belle Nivernaise*, Paris, C. Marpon et Flammarion, s. d., gr. in-8°).

De retour dans sa ville natale, Louis Roumieux y avait fondé *Le Dominique*, petit journal languedocien d'humeur frondeuse, qui reparut sous le titre *La Cigalo d'Or* (1888). Proclamé majoral et chancelier du Félibrige en 1876, il mourut en 1894, à Marseille, dans un état voisin de la misère. C'est dans cette ville, où il exerçait la profession de correcteur d'imprimerie, qu'il composa en partie son recueil *Li Couquiho d'un Roumieu*, que nous avons cité plus haut; il se jouait ainsi plaisamment et de son nom et de son état.

BIBLIOGRAPHIE. — E. Roussel, *A propos de la Rampelado*, Nîmes, Clavel, 1870, in-8°. — H. Chassary, *L. Roumieux*, Gap, 1883, in-8°. — E. Lefèvre, *Catalogue Félibréen*, etc., 1901. — A. Praviel et J. R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige*, 1909.

LE MAZET DE MAITRE ROUMIEUX

CHANSON¹

Le mazet² de Maître Roumieux
 Est un mas comme on n'en voit guère :
 Bien sûr dans la contrée entière
 On pourrait longtemps chercher mieux.
 Vous pouvez fouiller la garrigue;
 S'il s'y trouve de tels mazets,

LOU MAZET DE MÈSTE ROUMIÉU

CANSON

Lou maset de Mèste Roumiéu
 Es un maset coumo n'ï'a gaire
 Bèn segur, dins tout lou terraire;
 Se n'en vèi gès comme lou siéu!
 Poudès cerca dins la garrigo :
 S'en n'en trouvas un coume aquéu,

1. Cette traduction, d'une fidélité douteuse, mais qui garde un peu la saveur de l'original, est empruntée au modeste recueil de Constant Hennion : *Les Fleurs Félibresques*, Aix, 1883, p. 199 et s.

2. Petite villa, où les Nimois viennent aux heures de loisir rechercher l'ombre et la fraîcheur.

Dieu de mon nez fasse une figue
Et deux sifflets de mes mollets!

Le mazet, etc.

Blanc comme un lis, frais, en toilette,
Couronné de bourgeons, de fleurs,
Il nargue, en une paix complète,
Soleil et vent, pluie et chaleurs.

Le mazet, etc.

Vous voulez le voir? bon! en route!
Aux *Trois-Piliers*¹ nous soufflerons,
Vers Castanet boirons la goutte,
Ou son court-bouillon tâterons.

Le mazet, etc.

Camarades, voilà l'entrée :
Dites-moi, vous ai-je menti?
Quand vites-vous dans la contrée
Si beau mazet, et mieux bâti?

Le mazet, etc.

Diéu de mouu nas fague uno figo
E dous siblet de mi boutéu!

Lou maset, etc.

Requiuquiha, blanc coume l'ile,
Courouna de flour e de gréu,
Dins souu enclaus morgo, tranquile,
L'auro, la pluejo e lou souléu.

Lou maset, etc.

Voulés lou vèire? An! d'aut! en routo!
Alenaren i Tres-Pieloun;
Vers Castanet bèuren la gouto.
O tastaren lou court-bouioun.

Lou maset, etc.

Sèn arriba. Mi cambarado,
Digas-me se vous ai menti?
Quouro avès vist dins l'encountrado
Maset tant béu e mies basti?

Lou maset, etc.

1. Les *Trois-Piliers* se trouvent à l'ouest de Nîmes. Ce sont les restes d'une chapelle de la Vierge. Sur cet emplacement s'élevait, dit-on, au xvi^e siècle, une potence.

Des tableaux ornent la muraille,
Rudement peints en vérité :
Un grand naufrage, une bataille,
Paris dans toute sa beauté.

Le mazet, etc.

Ce n'est pas bien grand, sans conteste ;
Aux fêtes on est à l'étroit ;
Fait-il chaud, on quitte la veste ;
On clôt la porte s'il fait froid.

Le mazet, etc.

Il est temps de nous mettre à table ;
Gaiement arrosons de ce vin
Un plat d'escargots délectable,
De la merluche et du lapin.

Le mazet, etc.

Manquons-nous de vivres ? la vigne
Offre de tout ; et, sans sortir,
On y peut pêcher à la ligne...
Chers poissons, vous allez rôtir.

Le mazet, etc.

Intras : veires sus li muraio
De tablèu rudamen pinta,
Un grand naufrage, uno bataio,
Paris dins touto sa bèuta.

Lou maset, etc.

Es pas bèn grand : i jour de fèsto,
Souvènti-fes sèn à l'estré ;
Mai, se fai caud, pausan la vèsto ;
Barran la porto, se fai fré.

Lou maset, etc.

Sarié tèms de se metre à taulo
E de tasta lou goust dèu vin.
I'a'n bon fricot de eagaraulo,
I'a de merlusso e de lapin.

Lou maset, etc.

Sèn court de biasso ? dins la vigno
I'a de tout : trouvan, sèns sourti,
Un cros pèr la pesco à la ligno...
Pauri peissoun, vous van rousti!

Lou maset, etc.

Et puis on a pomme de terre,
 Ail, navet, oignon, et du fruit...
 Il n'y manque que la misère,
 Du moins n'y fait-elle aucun bruit.
 Le mazet, etc.

Maitre Roumieux aime la chasse;
 Il court tendre aux perdreaux des lacs;
 Toujours content, si peu qu'il fasse;
 Bredouille, il en rit aux éclats.
 Le mazet, etc.

Entre temps, l'un joue à la boule,
 L'autre s'amuse au bilboquet;
 Qui va couper thym ou ciboule;
 Qui se cueille un joli bouquet.
 Le mazet, etc.

Le soir, *piane-piane*, à la file,
 Certains riant, d'autres chantant,
 Nous redescendons à la ville,
 Et répétons en nous quittant :
 Le mazet, etc.

l'a d'aïet, de poumo-de-terro,
 De nabet, de cebo, de fru,...
 le manco pas que la miséro,
 O, se l'es, meno pas de brut.
 Lou maset, etc.

Mèste Roumiéu, qu'aimo la casso,
 I perdigan calo de las.
 Tóuti li fes que fai fougasso,
 Se counsolo em' un cacalas.
 Lou maset, etc.

E, d'aquéu tèm, quau jogo i boulo,
 Quau s'amuso au viro-bouquet,
 Quau derrabo de ferigonlo,
 Quau pren de flour pèr un bouquet.
 Lou maset, etc.

Quand vèn la niue, toutis en filo,
 D'uni risènt, d'autri cantant,
 Davalau plan-plan à la vilo,
 E redisèn, en nous quittant :
 Lou maset, etc.

ENVOI A MON PÈRE

C'est pour toi, vois-tu, mon bon père,
Qu'à rimer je me mis en train.
Longtemps, s'il a l'heur de te plaire,
Redis au mazet mon refrain :
Le mazet de maître Roumieux....

(*Le Rappel.*)

MANDADIS A MOUN PAIRE

Es per tu, ve, moun brave paire,
Qu'a rima me siéu mes en trin :
Longo-mai, s'a l'ur de te plaire,
Au masèt digues moun refrin :
Lou maset de Mèste Roumiéu...

1867.

(*La Rampelado.*)

RAOUL LAFAGETTE

(1842)

Fils de Jean-Nicolas d'Espaignol-Lafagette, ingénieur en chef du cadastre, et de « dame » Marie-Anne-Thirza de Guilhou de Lestang, Raoul Lafagette est né à Foix, le 18 juin 1842. L'amour de la montagne, et plus encore celui du peuple, lui inspirèrent la passion des lettres. « Orphelin de bonne heure, perdu dans Paris, il entreprit seul son éducation artistique et connut les jours sombres du froid et de la faim¹. » En 1869, il publia son premier volume, *Les Chants d'un Montagnard* (Paris, Lacroix et Verbæekhoven, in-18), ouvrage hyperbolique que traverse un souffle révolutionnaire. Vinrent ensuite : *Méodies païennes* (Paris, Le Chevalier, 1876, in-18), les *Accalmies* (Paris, Richard Lesclide, 1876, in-18); les *Aurores* (Paris, Charpentier, 1880, in-18), sa meilleure œuvre de jeunesse. Entre temps, épris des destinées sociales, il se mêla aux foules et prit place dans la bataille des clubs et des rues. Ami de Flourens, il dut se cacher après la Commune, afin d'éviter la répression. Il regagna ses montagnes, et là, solitaire, versifia obstinément. Il rime encore. Il a donné quatre nouveaux recueils de poèmes, *Pics et Vallées* (Paris, Lemerre, 1885, in-18); *Les Cent Sonnets* (Paris, Fischbacher, 1890, in-18); *La Voix du soir* (Paris, Motteroz, 1891, in-18); *Symphonies Pyrénéennes* (Paris, Lemerre, 1896, in-18), et un ouvrage scénique, *La Grande Lorraine*, drame historique, en cinq actes et dix tableaux, en vers (Foix, édit. de l'auteur, 1903, in-18). M. Raoul Lafagette passe, aux yeux deses compatriotes, pour le chantre des Pyrénées. Fils hautain, interprète primitif, mais éloquent, des monts, il a de ceux-ci la rudesse et la simplicité.

M. Raoul Lafagette prépare une édition définitive de ses poèmes : il y ajoutera sans nul doute deux recueils inédits : *La Voix du gouffre* et *L'Ecrin*.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Grimaud, *La Race et le Terroir*, etc.

1. Alb. Grimaud : *La Race et le Terroir*.

HYMNE AUX PYRÉNÉES

Voici qu'il n'est plus temps d'espérer, de surseoir;
L'ombre croît, submergeant le rêve qui l'implore :
Hélas! avant la nuit complète et sans aurore
Je n'aurai pas connu la splendeur d'un beau soir!

La justice? Voyez : une prostituée
Dont le moindre goujat dicte les vils arrêts;
Que peut attendre un fils des rocs et des forêts?
Très souvent le silence, et parfois la huée.

Le branle de la cloche et l'éclair du canon
Portèrent jusqu'au ciel bien des gloires infimes;
Quant à moi, chantre ému des gouffres et des cimes,
Je mourrai tout entier, dans mon œuvre et mon nom.

Eh bien, vous le savez, superbes Pyrénées
Qui dressez dans l'éther la file des pics bleus,
Fervent contemplateur des immuables dieux,
Je ne demande rien à ces heures mort-nées.

Que les dégénérés, contournant leurs jargons,
Ouvrent un sot orgueil à la vogue éphémère :
Moi, je garde ton culte, ô Nature! ô ma mère!
Et l'huis de mon dédain est bien clos sur ses gonds.

Aussi, tous vos recoins, Montagnes maternelles,
Me restent doux et chers comme à l'oiseau son nid;
Votre recueillement dans l'espace infini
Chante à muette voix les choses éternelles.

Chez vous, qui méprisez le verdict des nabots,
Géantes de granit, aussi bonnes que rudes,
Tel sommet règne au cœur des vierges solitudes,
Et les plus ignorés ne sont pas les moins beaux!

Pur disciple nourri de ce hautain exemple,
Fauve ermite fuyant les regards et les voix,
Je ne peux de vos pics descendre à leurs pavois,
Et vos profonds replis sont mon unique temple.

Qu'importe le sifflet ou l'applaudissement?
Vous m'avez trop conquis, beautés cyclopéennes,

Pour que ce menu bruit des ambitions naines
Me détourne jamais de votre enchantement.

O mes seuls compagnons ! roches inviolées
Que respectent le temps et la mort ! lac songeur
Qui de la prime aurore a baigné la rougeur
Et vu naître et fleurir les gerbes étoilées !

Après escarpements, pitons vertigineux
Où l'isard se confine au-dessus des tonnerres !
Vénérables sapins chargés d'ans millénaires
Et dont nul bûcheron ne tranchera les nœuds !...

Mon âme, aux vains honneurs fièrement insensible,
Recherche l'altitude où l'homme disparaît.
Et, pour mieux s'isoler traversant la forêt,
Monte toujours plus haut, jusqu'à l'inaccessible.

Plus haut, toujours plus haut ! jusqu'au désert béni,
Jusqu'au point culminant des régions de pierre ;
Avec délice alors j'ouvre bien ma paupière,
Et mon ravissement s'abreuve d'Infini.

Sous l'aube rosissante ou dans la nuit sereine,
Tant de grandeur confond le génie et l'instinct ;
Taciturne, immobile en face du destin,
Le pâtre s'incorpore à l'antique moraine ;

Et, comme lui, se tait l'esprit le plus puissant ;
Le silence est le verbe unique de l'extase.
Virtuose maudits qui pomponnez la phrase
Devant l'immensité, vous me tournez le sang !

.



Témoins sacrés ! ô Pies où s'allume le jour !
En remontant vers le passé le cours des âges,
Des apports successifs : races, langues, visages,
Au regard du savant surgissent tour à tour.

Du brouillard légendaire et de la préhistoire
Sort la horde punique et le fils d'Amilcâr.
Puis l'écho retentit du chant d'Altabiscar,
Où le Basque célèbre un triomphe notoire.

Mais Ibère ou Germain, Maure ou Carthaginois,
L'homme, toujours pareil de cœur sinon de mine,
Par la destruction prépare la famine;
Aujourd'hui comme alors il s'acharne aux grands bois.

Liguez-vous contre lui, gave! foudre! avalanche!
Et pas d'apitoïment; ah! comme la Forêt,
Si souvent mutilée, avec joie offrirait
Pour le dernier cercueil une dernière planche!

Le périssable enfin vaincu par l'éternel,
La chaîne m'apparaît de ses lèvres guérie,
Dans ton manteau divin, Forêt! Forêt chérie!
Sous le luxuriant aspect originel.

Un charme souverain fixe mon âme éprise,
Et je contemple tout d'un œil émerveillé :
Cascades en démente et lac ensommeillé,
Arbres prodigieux où s'embaume la brise.

Accord démesuré d'abîmes et de blocs,
Qui sépare et rejoint la France et les Espagnes.
Vous dominez deux mers, ô magiques montagnes
Dont j'adore les bois, les sources et les rocs!

Si ces vers, que je crus, aux heures fortunées,
Un fidèle miroir de mon pays natal,
Ne me survivent pas, plaignez mon sort fatal,
Car je vous aimais bien, sublimes Pyrénées!

Une Fée embellit votre décor changeant,
Que vous réverbériez des pourpres d'incendie,
Ou que le blanc Hiver, de sa main engourdie,
Mette à tous vos sommets de grands casques d'argent.

Je m'en irai bientôt dans les funèbres toiles,
Mais on verra toujours chaque mont sous les cieux,
Epaule gigantesque et front audacieux,
Se draper de soleil, se couronner d'étoiles!

(*Symphonies Pyrénéennes.*)

ALPHONSE ROQUE-FERRIER

(1844-1907)

Critique, historien littéraire, folk-loriste, philologue et poète languedocien, Alphonse Roque-Ferrier naquit à Montpellier le 2 août 1844, et mourut dans cette ville le 18 juin 1907. Secrétaire de la *Revue des langues romanes*, il se fit connaître par de nombreux travaux sur la langue et les littératures du Midi. Elu majoral du Félibrige en 1881, il démissionna et fut remplacé en 1892 par E. Marsal. On lui doit plus de quarante brochures et près de trois cents articles insérés çà et là dans des revues provinciales. M. Edmond Lefèvre a donné une bibliographie de ses ouvrages; nous en détachons les titres suivants, afin de donner un aperçu des genres successivement traités par ce grand travailleur : *De la double forme de l'article et des pronoms en langue d'oc* (Paris, Maisonneuve, 1876, in-8°); *Notice sur l'abbé L. Vinas* (ibid., 1876, in-8°); *Notice sur O. Bringuier* (ibid., 1876, in-8°); *Le Félibrige à Aix et à Montpellier* (ibid., 1877, in-8°); *De l'idée latine dans quelques poésies en langue d'oc, espagnol et catalan* (ibid., 1877, in-8°); *Un Recueil de poésies rumonsches*, Suisse (Montpellier, Impr. Centrale, 1877, in-8°); *Œuvres complètes languedociennes et françaises de l'abbé Favre* (Montpellier, Coulet, 1878, 4 vol. in-8°); *L'r des infinitifs en langue d'Oc* (Montpellier, Impr. Centrale, 1878, in-8°); *Quatre Contes languedociens* (Paris, Maisonneuve, 1878, in-8°); *Cartabéu de Santo Estello* (Montpellier, Impr. Centrale, 1880, in-8°); *La Bisca et l'Inauguration du théâtre roman* (Montpellier, Hamelin, 1881, in-8°); *Du Sens de la comparaison populaire* (ibid., 1882, in-8°); *Le Vin du Purgatoire*, conte languedoc. (ibid., 1885, in-8°); *Une poésie de P. Martin, de Béziers* (ibid., 1884, in-8°); *Mélanges de critique littér. et de philologie* (Montpellier, 1874-1890-1892); *Enigmes popul. en langue d'Oc* (Paris, Maisonneuve, 1878, in-8°); *L'Escrivette* (Montpellier, Hamelin, 1882, in-8°); *La Roumanie dans la littérature du midi de la France* (ibid., 1882, in-8°). Alphonse Roque-Ferrier a laissé quelques poésies en langue d'oc. (Consultez *L'Occitania*, Montpellier, et le *Félibrige latin*.)

C. Hennion, *Les Fleurs Félibresques*, Aix, 1883, in-16. — L.-G. Pelissier, *Le Midi littér.*, par A. Roque-Ferrier, Rev. des l. romanes, 1891, t. XXXV, p. 622.

LE SILENCE DES RÊVES

Si j'avais pu trouver les rimes éternelles, — J'aurais écrit des vers comme n'en ont point fait — Virgile le Romain, Ovide et Marc Ausias, — Ni les anges du ciel à l'ombre de leurs ailes.

Amoureusement, j'aurais vanté tes lèvres vermeilles, — La neige de ton front clair, joie de ce front mélancolique; — Mon cœur qui, au printemps, s'ouvre, allègre — Comme un nid d'hirondelles, un refrain de cigales! — Mais d'autres ont, eux aussi, chanté des fronts aimés, — Des coups d'œil brillants comme un faisceau de glaives, — Des recueils meilleurs que toutes les paroles.

Je voudrais mieux faire encore, mais je ne sais pas... — A quoi bon interrompre le silence des rêves? — Je ne dirai pas un seul mot, et tu comprendras pourtant!¹

LOU SILENCI DAS RAIVES

S'avieï pougut troubà las rimas eternalas,
 Aurieï escrich de vers couma lous an pas fachs
 Vergali lou Rouman, Auvidi e Marc Ausiàs
 Ni lous anjous dau ciel à l'oumbra de sas alas;
 Aurieï lausat d'amour tas boucas vermelhalas,
 La neu de toun front blanc, gaud d'aquel front tristàs;
 Moun cor que se soubris, allegre, au printenàs,
 Couma un gis de gireunda, un zin-zin de cigalas!
 Mais d'auttres an tant-ben cautat de fronts aimats
 De cops d'iols lansejants couma un moulou de glaives,
 D'amudiges milhous que ges d'autres parlàs.
 Voudrieï encara mai faire, mais sabe pas...
 A de que bon coupa lou silenci das raives?
 Dirai pas un soul mot, — e pamens coumprendras.

1. Traduction de M. Charles Derennes.

AUGUSTE FOURÈS

(1848-1891)

Celui que l'on a surnommé si justement « le dernier Albigeois », Auguste-Armand-Laurent Fourès, naquit à Castelnaudary, le 8 avril 1848. Il fut élevé d'abord par son père, ancien directeur de l'enseignement mutuel. Orphelin à quinze ans, le futur poète des *Chants du Soleil* eut une adolescence libre, en plein air, qui développa « son caractère prime-sautier, d'une extrême sensibilité et d'une indépendance ombrageuse ». Il débuta, sous divers pseudonymes, à *l'Entr'acte* (1866), à *L'Instigateur* (1867), au *Méphistophélès* (1868), et au *Midi artiste* de Toulouse (1869) et collabora à diverses autres feuilles provinciales, telles : *Le Scapin*, *La Barricade*, *La Vie littéraire* et *l'Emancipation* d'Arnaud Duportal. Mais ce fut seulement après la chute de l'Empire qu'il fit paraître ses premières plaquettes : *Silves païennes* (1872, in-16), *Oiselets et Fleurettes* (Paris, Vanier, 1873, in-8°), *Antée*, poème (ibid., 1873, in-8°), *Marsyas*, poème (ibid., 1874, in-8°), *La Grande Armoire*, nouvelle (Castelnaudary, Labadie, 1875, in-8°), *Les Sauveteurs obscurs* (1875), *Le Lion*, poème (Castelnaudary, Chavard, 1876, in-8°), *L'Avocat muet* (1876). Jus- qu'à alors, observe un de ses biographes, Gaston Jourdanne, la muse française avait eu toutes ses faveurs. Il donna encore *La Gueuserie*, où il a dessiné, en d'incomparables eaux-fortes, ce qu'il appelle *les Coureurs de grands chemins et Batteurs de pavés* (Narbonne, Caillard, 1889, in-12), types curieux de ces nomades aux vagues métiers qui se rencontrent dans les campagnes du Lauraguais ou du pays toulousain. Attentif aux hommes et aux choses de sa province, il publia, en outre, des biographies locales, *Les Hommes de l'Aude* (Narbonne, Caillard, 1891, in-8°), *Les Poètes d'oc de Castelnaudary* (Albi, Amalric, 1891, in-8°), et presque coup sur coup une série de monographies, d'études d'art, de critique sociale et littéraire, révélant une nature fougueuse, éprise d'esthétique et de liberté : *Le Midi Gastronomique*, *Le Cassolet* (Carcassonne, Lajoux, 1889, in-8°), *Potiers et poteries du Lauraguais* (Albi, 1890, in-8°); *Rodolphe Bresdin, dit Chien-Caillou* (Paris, Savine, 1891, in-8°); *La Bibliothèque de la ville de Castelnaudary* (Albi, 1891, in-8°); *Les Jeux des Enfants en Lauraguais*, Montpellier, Hamelin, 1891, in-8°).

Elu conseiller municipal, puis adjoint au maire de Carcassonne, il prit part à l'action politique locale, dirigea, dès 1885, le journal *Le Petit Toulousain* et collabora à la *Dépêche de Toulouse*. Frappé d'ataxie, il mourut dans sa ville natale, après trois années de souffrances stoïquement supportées, le 4 septembre 1891. On affirme qu'il voulut être enterré debout.

C'est en 1875 que parut son premier essai en langue d'oc, *La Croux de l'Inoundaciou* (Castelnaudary, Chavard, in-8°). Ayant rencontré, en 1876, aux assises du Félibrige, en Avignon, le poète Louis-Xavier de Ricard, Fourès se liait avec lui et fondait l'almanach de la *Lauseto* (*L'Alouette*), qui proclamait le culte des victimes de la croisade albigeoise (1877 à 1879 et 1885).

La même année, il donnait sous ce titre *La Croux del grand aigat* (nouv. éd. à Montpellier, en 1879, in-8°), une réimpression de sa première œuvre d'expression populaire, bientôt suivie d'autres ouvrages en dialecte : *Le Cant des Pouties*, avec tradfr. (Montpellier, Hamelin, 1876, in-8°) ; *La Coumpousitiou* (Montpellier, Impr. Centrale, 1879, in-8°) ; *Les Sirventes vehementes La Coco del Pople* [Le Gateau du Peuple] (Marseille, impr. de la Ligue du Midi, 1882, in-8°) ; *La Cigogno* (Tulle, 1882, in-8°) ; *Per l'Alsacio-Lourreno* (Paris, Maisonneuve, 1883, in-8°) ; *A las tres nouiricos* (Montpellier, Hamelin, 1883, in-8°)¹.

En 1887 parurent *Les Grilhs* (Les Grillons), recueil de poésies rustiques et de chants d'amour (Montpellier, Hamelin, in-8°) ; en 1891, l'année même de sa mort, *Les Cants del Soulelh* [Les Chants du Soleil] (Carcassonne, impr. G. Servièrre, et Paris, Savine, in-8°). Une œuvre posthume, *La Muso Silvestro* (La Muse silvestre), n'a été réunie qu'en 1896, à Carcassonne, par les soins de la *Revue méridionale*.

Le lyrisme de ses poèmes, sonores, emportés, a-t-on écrit, rappelle parfois les vers de Maupassant, et parfois ceux de Richopin. On y trouve, avec une inquiétude obscure, où se mêle parfois une conception païenne de la beauté, le regret presque physique de ne pouvoir s'abreuver de tout l'infini qui hante l'imagination des poètes, un amour ardent des choses héroïques du passé, un vif sentiment de révolte pour les iniquités modernes, le besoin de réagir contre l'implacable arrêt du destin qui fit de la terre d'oc un pays soumis, vaincu.

La langue de ses vers est personnelle, un peu âpre, un peu archaïque ; elle appartient à l'antique « parler lauraguais ».

« Ce fut un pur, un beau poète, cet Auguste Fourès, mort en pleine vigueur, ... » s'est écrié un jour Laurent Tailhade. Et l'éloquent auteur de *Terre latine* a tracé ainsi son portrait :

« Un maigre, long et correct garçon sous d'étroits vêtements

1. On retrouvera ces poèmes dans le recueil intitulé : *Les Cants del Soulelh*, 1891.

noirs rappelant de quelque manière la trousse et le pourpoint d'Hamlet. Sur un col démesuré, la tête ovale et brune du Sarrasin avec, pour auréole, un immuable fentre mol de *prima espada*. Le nez busqué donnant à l'ensemble du visage ce profil de bélier que Henri Heine constatait chez George Sand : une moustache de matou colérique sur des lèvres dont la quarantième année laissait intact le vif carmin, et, pour éclairer le tout, de larges yeux méridionaux, sombres et veloutés, de beaux yeux de femme à longs cils, qu'illuminait par instants l'amour du juste ou la haine des pieds-plats : tel m'apparut, il y a dix ans, le poète Auguste Fourès. Sa voix un peu sourde, et comme caresseuse, égrenait lentement des paradoxes ontrés.

« Car ce long garçon timide qui n'osait aborder, sans rougir, une femme dans la rue, ce craintif mort de solitude, reprenait toute son audace en abordant le domaine des idées. L'amour de la terre ancestrale, la haine de l'autorité sous toutes ses formes : religion, militarisme, paternité, faisait vibrer en lui d'inextinguibles emportements. A cette flamme, la verve du « troubaire » allumait ses ardeurs, éclairant d'une aurore juvénile et sans fin les ardents poèmes de la *Sego*, des *Grilhs* et les *Cants del Soulelh...* »

Auguste Fourès avait été élu felibre majoral en 1881. Il fut dignement remplacé, en 1892, par cet autre chantre du terroir, son ami et son disciple, Antonin Perbosc.

BIBLIOGRAPHIE. — Paul Mariéton, *Le Dernier Albigeois*, Lyon, impr. Pitrat, 1883, in-8°, et *Revue Bleue*, 10 avril 1887; *Les Grilhs*, *Revue Bleue*, 10 mars 1888. — L.-Xavier de Ricard, *Un Poète National, A. Fourès*, Paris, 1888, in-8°, et *Revue Félibréenne*, t. VII, déc. 1891. — G. Jourdanne, *Notice biogr. et littér.* publiée au début de *La Muso Silvestro; Bibliogr. languedocienne de l'Aude*, 1896. — L. Tailhade, *Terre Latine*, Paris, Lemerre, 1898, in-18, p. 328. — Antonin Perbosc, *A. Fourès*, *Revue Félibréenne*, VII, 353.

A UNE ÉPÉE DU TREIZIÈME SIÈCLE

Vers Fanjeaux, où saint Dominique — Prêchait le combat inique,

A-N-UNO ESPASO DEL SECLE TRETCEME

Ves Fanjaus, ount sant Douminique
Predicabo l'combat inique

Un métayer, en défrichant — Un pan de colline escarpée, — Avec son hoyau géant, — Épée, t'a déterrée.

L'outil de paix et de travail — T'arrache, instrument de désordre, — Au sol que saccagèrent — Les tiens, barons et prêtres, — Qui, furieux, nous ravirent — Le cœur, la liberté, hélas!

Dressée en pleine clarté, — Horrible et nue, tu répands l'effroi dans l'air — Comme pour annoncer un malheur; — Tu sembles un serpent surnaturel — Qui, vers le soleil et l'azur, — Se tord, envenimé et jaloux.

Tu portes la croix, arme d'enfer, — Et la rouille, gale du fer, — Maudite épée, te ronge! — Ah! quel est l'ennemi sauvage — Qui te grognait : « Coupe! coupe! — Que le sang coule comme un ruisseau!

« Tête du tranchant et de la pointe! — Tu sais que le Midi sent monter son lait — Comme une femme qui nourrit;

Un gazalha'n debouzigant
 Un tros de serro escalabrado,
 Ambe soun anduzac gigant,
 Espaso, t'a dejousterrado.

L'utis de pax e de travalh
 T'arranco, estrument de rambalh,
 Al terradou que grequèjeboun
 Les tieus, barous e capelas,
 E qu'enfurounits nous ajèboun
 Le cor, la libertat, ai! las!

Levado dins le plen esclaire,
 Orr'e nudo, 'nglazisses l'aire
 Coumo per anouucia'n mal-ur;
 Semblos uno serp miraclouso
 Que, ves le soulelh e l'azur,
 Se tors envrimado et gelouso.

Portos la croux, armo d'infer.
 E le roubilh, rougno del fer,
 Maudito espaso, te roussego!
 Ai! qun es l'enemic aurieu
 Que te renabo : « Segò, segò!
 Que la sang raje coumo'n rieu!

« Poupò del talh e de la punto!
 Sabes que l'Mièchjoun a l'espunto
 Coumo'no femno que nourris;

— Tête le rouge lait de vie! — Mon aigle, rien ne t'épouvante! — Allons, allons, au milieu de la mêlée! »

Combien, combien en as-tu dagué? — Dans la mort se sont confondus — Hommes, femmes et enfants. — O coutelas d'abattoir! — Le Languedoc, pour tes massacres, — A servi de grand billot.

Innocent III t'a bénié — En disant : « Bientôt sois rougie — Dans les veines des hérétiques; — Fauche, fauche les Albigeois, — Tous nos ennemis : — Paysans, nobles et bourgeois. »

Quel loup te riva à son poing — Pour te faire entrer comme un coin — Dans les rangs languedociens? — Qu'au nom de ce victorieux — Saignent les plaies anciennes! — Que mon cœur batte, furieux!

La haine contre les tyrans m'enflamme — Et, sur-le-champ, ma bouche s'ouvre, — Hurlant ce juron : « Montfort! »

Poupo la rouge lait de vido!
 Mieuno aglo, ré nou t'espauris.
 Am, am, al miei de la brandido! »
 Quantis, quantis n'as daguejats?
 Dins la mort se son barrejats
 D'omes, de mouliès, de mainatges.
 O coutelou de tuadou!
 Le Lengodoc as tieus carnatges
 Servisquet de grand talhadou.
 Inoucent tres t'a benezido,
 En disènt : « Lèu, sios cramezido
 Dins las venos des eretics;
 Dalho, dalho les Albigeses,
 Toutis les nostris enemies :
 Païsans, nobles e bourgeses. »
 Qu'un loup te riplèt al sien punh
 Per te fa dintra coumo'n cunh
 Dins las rengos lengodoucianos?
 Qu'al noum d'aquel victourious
 Sannen las plagos ancianos!
 Que l'mien cor pate, furious!
 L'azir countro's tirans m'abrando
 E, sul'cop, ma bouco s'alando,
 Bramant aquel reneç : « Mountfort!

O soufflet que sur notre joue — Rome fit retentir fort, —
Montfort, rejeton de guivre!

Montfort qui nous a tout ensanglanté, — Brûlé, mar-
tyrisé, volé! — Fiel craché dans notre ambroisie, —
Montfort qui, comme un faucon, tua, enragé, — Notre
alouette-poésie; — Montfort, ce monstre envieux!

Malgré la sauvage méchanceté, — Épée, notre vail-
lance — Se dresse encore bravement! — Forte de nou-
veau s'est levée — Au milieu d'une belle clarté — La
Liberté meurtrie!

Tu te caches! Tu veux allèr, sûrement, — Comme le
hibou, tout droit à l'obscurité! — Ta poignée, (qui s'est)
gauchie, tremblote. — Tu auras un trou fangeux pour
fourreau. — Jusqu'au fond du précipice roule. — L'hor-
reur devant le soleil fuit.

(*Les Grillons.*)

14 juillet 1876.

O carpan que sus nostro gaugno
Roumo fasquèt restounti fort,
Mountfort, cadèl de pataraugno!
Mountfort, que b'a tout ensannat,
Cremat, martirisat, panat!
Fel 'scupit dins nostro ambrousio,
Mountfort que falquetèt, raujous,
Nostro lausetto-pouèsio;
Mountfort, aquel moustre envejous!

Malgrat la fero maissantiso,
Espaso, nostro valentiso
S'adreito encaro bravoment!
Forto tourna-mai s'es levado,
Al miei d'un bel enluziment,
La Libertat endouloumbado!

T'acatos! Vos ana, sigur.
Coumo l'gabus, dreit à l'escur!
Ta pugnado esquerro trandolo.
Auras un trauc fangous pr'estuch;
Al founze del canvalh redolo.
L'ourrou devant le soulelh fuch.

(*Les Grilhs, III, Patrio.*)

MAFFRE DE BAUGÉ

(1855)

M. François-Marie-Achille Maffre de Baugé est né à Marseillan (Hérault) le 16 mars 1855. Il appartient à une illustre famille du Midi qui a donné des soldats, des artistes et des poètes. Son père, propriétaire de biens considérables dans sa région, était fils de Jean Maffre de Rigaud-Baugé, commandant d'infanterie et officier de la Légion d'honneur, sur ses vieux jours maire de Marseillan. Il compte tout à la fois parmi ses ancêtres ou collatéraux, du côté paternel, la fameuse Clara d'Anduze, Poldo d'Albenas, auteur de l'*Historial de la ville de Nîmes*, le pape Alexandre III (Orlando Bandinelli), le chevalier des Rieux, etc. : du côté maternel, le peintre Jean Raoux, les Astruc (un médecin et un légiste célèbres en terre d'oc), les Martel, du Présidial et de la Cour des comptes de Montpellier, enfin l'abbé de Bellouet, ecclésiastique mondain du XVIII^e siècle, lié avec Voltaire et collaborateur de l'Encyclopédie. Elevé tout d'abord par ses grands-parents paternels qui exaltèrent en lui des sentiments chevaleresques et des goûts de courtoisie poétique et d'indépendance, M. Maffre de Baugé commença ses études au lycée de Montpellier et eut ensuite une existence aventureuse. Placé successivement chez un maître de pension, chez un prêtre éminent, l'abbé Rouët, lequel refusa l'épiscopat, puis à l'école militaire de Sorèze, il se libéra peu à peu de toute contrainte, vécut en voyageur, passa quelque temps à Montpellier, revint à Sorèze et finalement contracta un engagement d'un an au 10^e hussards. L'année 1874 le trouve à Paris, préparant des études de droit et publiant chez Jouaust une première plaquette de vers, *Dièses et Bémols*, où bouillonne l'imagination généreuse de la dix-huitième année. De retour en province, M. Maffre de Baugé épousa M^{lle} Marie-Thérèse Audouard, — petite-nièce de l'ancien médecin de la Grande Armée, et du général Marès, tué à Austerlitz, — fonda un foyer, se lia avec Auguste Fourès, le baron de Tourtoulon, Berluc-Perussis, l'illustre Balaguer, et dirigea, à l'instigation de Mistral, le mouvement régionaliste du Midi, en ces dernières années. Ancien délégué de la Confédération générale des Vignerons, M. Maffre de Baugé est, pour la plupart de ses compatriotes, l'auteur d'études poli-

tiques et de discours sociaux qui font autorité; pour nous, il n'a cessé d'être le poète en qui s'affirme et se reflète la vitalité d'une race. Depuis vingt ans, en dépit d'occupations multiples, et bien qu'il apparaisse presque exclusivement comme l'interprète des revendications du Languedoc, il a publié une douzaine d'ouvrages, soit en prose, soit en vers, où il a versé le plus pur de son éloquence et de son inspiration. Nous citerons : *Barbey d'Aurevilly* (Toulouse, Privat, 1890, in-18); *Bismark et Richelieu* (Paris, 1890, in-18); *Angleterre et Portugal* (Paris, Ollendorff, 1891, in-18); *Chères Amours*, roman (Paris, Savine, 1892, in-18); *De l'hégémonie latine devant l'Europe* (Paris, Revue du Monde latin, 1894-1895); *Aux Arènes* (Paris, Savine, 1895, in-18); *De l'Olympe au Calvaire* (Paris, Revue du Monde latin, 1896); *Les Gants Blancs*, poésies (Paris, Pedone, 1896, in-18); *Molière et le Régionalisme* (Paris, Pedone, 1897, in-18); *L'Iris bleu*, prose et vers (ibid., 1907, in-8°); *Terre d'Oc*, poésies (Paris, B. Grasset, 1908, in-16), etc. Dans son dernier recueil, *Terre d'Oc*, longtemps mûri et publié sans hâte, M. Maffre de Baugé a donné la mesure de son goût d'artiste et de son tempérament lyrique.

BIBLIOGRAPHIE. — *Armorial de l'actuel canton d'Agde en 1696* (d'Hozier, *Bibl. Nation.*). L'Avenir Agathois (Agde), 20-21 oct. 1906. — A. Tudesq, *Les mœurs et les livres*, La Critique indépendante, 1908.

MONTPELLIER

Quand je vois du tombeau le jadis renaissant,
Moi, l'éternel manant du rêve et de la dune,
Nul ne peut comparer son lot à ta fortune,
Ville qui m'as donné la moitié de mon sang.

Dans le chœur des cités, c'est ton verbe puissant
Qu'on écoute, et les voix se taisent, une à une,
Pour qu'il s'élève seul, faisant, aux heures brunes,
Eclater sur les fronts notre idéal levant!

Mais parfois le présent lâche me décourage,
Et, devant Maguelone inerte sur la plage,
Je ne trouve au futur que silence et désert;

Ton blason m'apparaît alors, et mon cœur bouge,
Exalté par la foi que ton grand tourteau rouge
Est le soleil roman dont s'empourpre la mer!

MARSEILLAN

Je me sou mets, il faut t'abandonner un jour
 Et conduire mes fils vers une autre contrée ;
 Tu me diras alors, terre encor plus sacrée,
 Si toi, du moins, tu comprenais mon fier amour ?

Poussières de soldats, cendres de troubadours,
 Pendant mille ans notre âme en ta glèbe est entrée,
 Tes roses sont mes sœurs, et tes vignes dorées
 Du sang dont bat mon cœur se gonfleront toujours.

Que les murs des aïeux soient détruits ou s'écroulent,
 Que les tombeaux n'aient plus, devant ceux qui les foulent,
 Le signe que la Mort fait à l'Oubli vivant,

Tes amandiers en fleur sauront bien reconnaître
 Le vieillard qui revient pour te rendre un enfant,
 Et leurs pleurs fraternels m'accueilleront peut-être.

L'HÉRAULT

A Emmanuel Laurens.

Dans ton miroir mouvant, les frondaisons naissantes
 Ne sont pour moi que le décor d'avrils lointains ;
 J'y vois glisser la barque où, vêtus de satin,
 Les bergers vers Cythère entraînent les amantes.

D'autres ont peur des flots, et c'est, de par les sentes
 Fleurant l'amaryllis de tes bords smaragdins,
 L'aventure en paniers qui perd son escarpin
 A regagner trop vite un carrosse amarante.

La brise. Tout s'efface. Écoutez. Un hautbois
 Soupire un air de Gluck au silence du bois ;
 Une fleur, de langueur, chute dans l'eau bleu-tendre...

Joli fleuve, qui donc aimer ? Qui m'aimera ?
 Me diras-tu sous quel orme je dois attendre
 De quoi me désoler ou devenir ingrat ?...

(Terre d'Oc.)

PROSPER ESTIEU

(1860)

L'un des plus nobles représentants — avec son ami Antonin Perbosc — de la Renaissance méridionale, M. Prosper Estieu est né à Fendelhe, près de Castelnaudary, le 7 juillet 1860, d'une famille paysanne. Il a fait ses études au collège de Castelnaudary, puis au petit séminaire de Carcassonne, ses parents le destinant tout d'abord à la prêtrise. A vingt ans, il débuta dans les lettres en dirigeant une revue bilingue, *La Poésie Moderne*, qui s'honora de la collaboration du grand félibre Auguste Fourès. Par la suite, il collabora à *La Ligue du Midi* (1882), au *Midi Libre* de Jean Lombard (1882), fonda, avec Omer Sarraut, *Le Radical du Midi*, et prit successivement la direction d'un petit journal local, *La Cité* (Carcassonne), et de revues félibréennes : *Mont-Segur* (1896-1905) et *Occitania* (1905). Il a donné des articles et des poèmes à *La Revue Méridionale*, au *Feu-Follet*, à *Chimère*, à *Lou Lengadoucian*, à la *Revue Félibréenne*, à la *Revue des Pyrénées*, etc. Proclamé Félibre Majoral, en 1900, en remplacement d'Alexandre Langlade (*Cigalo de l'Ort*) [Cigale du jardin], Maître ès Jeux Floraux depuis 1902, M. Prosper Estieu a contribué à fonder des écoles félibréennes, à Toulouse (*Escolo Moundino*, 1892), à Carcassonne (*Escolo Audenco*, 1893), à Foix (*Escolo de Mount-Segur*, 1896). Il a fait paraître plusieurs recueils de poèmes : *Lou Terradou* (Le Terroir), *Sounets lengadouciens*, trad. française et préface de A. Perbosc (Carcassonne, Biblioth. de la « Revue Méridionale », 1895, in-8°); *Bordons pagaus* (ibid., 1899, in-8°); *Flors d'Occitania*, trad. française en regard (Toulouse, Marquiste, 1906, in-8°, portr. de l'auteur); et enfin *La Cansou Occitana*, trad. française en regard (Carcassonne, Bibl. de la Revue Méridionale, 1908, in-8°), où revit l'âme héroïque des derniers troubadours.

« M. Prosper Estieu, a écrit M. Paul Souchon, est un poète d'âme ardente, de pensée généreuse, de style noble. Toutes les qualités de force, de précision, de fougue et de couleur de la race, il les affirme, dans *Flors d'Occitania* et *La Cansou Occitana*

« C'est un poète d'Occitanie, qui par certains côtés rejette la discipline du Félibrige, car il veut être, avant tout, fidèle à la

norme de la langue de sa région. » Il a fait pour le Languedoc ce qu'avaient tenté, avant lui, les Félibres pour la Provence, et en particulier Mistral.

« Fils de boscassier-laboureur, ajoute M. Antonin Perbosc, il se montre fier de sa souche plébéienne et il n'a cessé d'être plébéien : il est l'infatigable laboureur qui trace toujours droit son sillon en chantant, l'intrépide bûcheron qui frappe à rudes coups dans la forêt sombre des iniquités. »

De combien de poètes en pourrait-on dire autant ?

M. Prosper Estien exerce actuellement la profession d'instituteur à Raissac-sur-Lampy (Aude).

BIBLIOGRAPHIE. — Ant. Perbosc, *Préface à Lou Terradou*, 1895. — E. Gaubert et J. Véran, *Anthologie de l'Amour provençal*, Paris, Mercure de France, 1909, in-18. — A. Praviel et J. R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige*, etc., 1909 ; *L'Empire du Soleil*, 1909. — Voy. aussi l'*Histoire du Félibrige*, de Gaston Jourdanne.

SOUVENEZ-VOUS!

Légats, seigneurs, ribauds et la buse Montfort — Sont entrés à Béziers pour faire œuvre de mort. — Ah! malgré l'excommunication, encore tu n'es pas pliée, — Cité cathare? Donc, écoute cette voix : — Tuez! tuez-les tous! Dieu fera la triée! — Gens de Béziers, souvenez-vous!

Roger-Trencavel, sitôt qu'il est dans sa prison, — S'éteint, rongé par un horrible poison. — Salue ton Comte nouveau, ô Carcassonne!

REMEMBRATZ-VOS!

Legats, senhors, ribauds e la goira Montfort
 Son intrats à Beziers per faire obra de mort.
 Ai! malgrat l'escumenje, encara ès pas plegada,
 Ciutat catara? Adonc, auzis aicesta vots :
 — Tuatz! tuatz-los tots! Dius fara la triada! —
 Gens de Beziers, remembratz-vos!

En Roger-Trencavèl, tant-lèn dins sa prezon,
 S'atuda, rozegat per un orre poison.
 Saluda ton Comte novèl, o Carcasona!

Des chevaliers loyaux celui-ci n'est pas jaloux : — C'est pour gagner le ciel que Montfort empoisonne. — Gens de Carcas, souvenez-vous !

Termes et Montréal, Fanjeaux et Castelnaudary — Sont vaincus, et, pourtant, ils ne connaissent point la peur. — Là, toujours bouillonne la vieille ardeur romane ; — Mais ils brûlent les moissons, les hommes aux cheveux roux — Arrivés comme une fumée de la terre allemande... — Frères audois, souvenez-vous !

Sans oreilles, sans nez et les yeux crevés, — Les défenseurs de Foix pris dans les combats, — Tes enfants les meilleurs, Patrie agonisante ! — Sont renvoyés mourants à leur Comte valeureux. — C'est ainsi que Montfort comprend la guerre sainte. — O gens de Foix, souvenez-vous !

Voici la procession des évêques mitrés. — Mettez des vêtements de deuil, gens de Lavour, pleurez ! — Au fond d'un puits, sous les cailloux, Guirande est morte... — Cependant, si vous voulez qu'elle sorte du puits — Et puisse, comme jadis, crier *Auzor!* à travers champs, — Gens de Lavour, souvenez-vous !

Dels caballers leials aicest es pas gelos :
Es per ganhar lo cèl que Montfort empoizona.
Gens de Carcas, remembratz-vos !

Termes e Mont-Reial, Fan-Jous e Castèl-Nou
Son vincuts, e. praco, no coneison la pou.
Aqui sempre bulhis la vièlha ardor romana ;
Mas crèman las meisons los omes del pel ros
Arribats com un fum de la terra alamana...

Fraires audenes, remembratz-vos !

Sens aurelhas, sens naz e los vistons erebats,
Los defensors de Fois prezis dins los combats.
— Tos enfants los melhors. Patria agonizanta ! —
Son remandats morents à lor Comte ufanos.
Es atal que Montfort compren la Guerra santa.

O Gens de Fois, remembratz-vos !

Vèici la procesion dels abesques mitrats.
Cargatz vestits de dol, gens de Lavour, ploratz !
Al fons d'un pots, jos los calhaus, Guiranda es morta...
Mentretant, se volètz que sortigue del pots
E pogue, com antan, clamar : *Auzor!* per orta,
Gens de Lavour, remembratz-vos !

Venu pour défendre notre terre et le Droit, — Pierre d'Aragon tombe devant Muret; — Mais encore ne sont pas tombées ses idées. — Pour avoir, à la Revanche, un bras plus puissant, — Tant que sous votre ciel vous verrez les Pyrénées, — Gens de Muret, souvenez-vous!

Vaillant Comte Raymond, tes fidèles paysans — Vont chercher le salut aux remparts toulousains : — Ils ne savent pas que Foulquet est la bête féroce — Qui avec leur sang, plein d'ardeur, aspergera la croix. — Déjà tout ce sang fait la Garonne rouge... — O Toulousains, souvenez-vous!

Maintenant tout est fini, et, depuis sept cents ans, — Vous inclinez votre front, frères languedociens ; — Mais le malheur ne doit pas abattre votre âme. — Des nouveaux Troubadours il vous faut ouïr la voix, — Cette voix qui en langue d'oc, comme un tonnerre, clame : — Languedociens, souvenez-vous!

(*La Chanson Occitane.*)

Vengut per aparar nostra terra e lo Dret,
 En Pèire d'Aragon tomba dabant Muret;
 Mas encara no son tombadas sas idèas.
 Pr'aber, à la Revenja, un bras mai poderos,
 Tant que jos vostre cèl veiretz las Pirenèas,
 Gens de Muret, remembratz-vos!

Valent Comte Ramond, tos fidèls païzans
 Van cercar salvament als barris tolozans :
 Sabon pas que Folquet es la bèstia feroja
 Qu'am lor sang ardoros aspergira la Crots.
 Dejà, tot aquel sang fa la Garoua roja...
 O Tolozans, remembratz-vos!

Ara, tot est finit, e, dempèi sèt cents ans,
 Aclinatz vostre front, fraïres Lengadocians ;
 Mas lo Malur no deu anequelhir vostra ama.
 Dels novèls Trobadors vos cal auzir la vots,
 quela vots qu'en lenga d'Oe com un tron clama :
 — Lengadocians, remenibratz-vos!

(*La Cansou Occitana.*)

CHARLES-BRUN

(1870)

L'apôtre le plus éloquent, le plus généreux du mouvement « régionaliste » français, M. Charles-Pierre-Jean Brun (dit Charles-Brun), est né à Montpellier le 29 décembre 1870. D'origine bas-languedocienne par son père et corse par ses ascendants maternels, il se destina à la carrière universitaire, devint agrégé des lettres en 1893 et entra dans le monde de l'enseignement. D'une lucidité d'esprit et d'une activité surprenantes, M. Charles-Brun a pris part à toutes les manifestations sociales, économiques, artistiques, etc., de ces dernières années, ayant pour but de régénérer la province et de réagir contre la tyrannie centralisatrice de Paris. Un des fondateurs du *Félibrige latin* de Montpellier (1891), — dont il fut par la suite secrétaire et vice-président, — secrétaire général de l'École parisienne du Félibrige, un des fondateurs de la Ligue occitane, délégué général de la Fédération régionaliste française, il est actuellement directeur de *l'Action Régionaliste*, revue du mouvement fédéraliste et décentralisateur (10^e année). Il n'y a guère, a-t-on dit, d'œuvre de relèvement provincial pour laquelle il n'ait bataillé par la parole et par la plume.

Avec cela, historien et poète, M. Charles-Brun, dans une existence sacrifiée toute à l'action, livrée à la plus noble des causes, a su garder une heure pour la Muse, une Muse non point éprise de revendication sociale, mais une compagne gracieuse, souriante, semblable à quelque divinité grecque. Auteur de livres qui révèlent des dons d'érudit, de critique ou de sociologue, *Les Troubadours à la cour des seigneurs de Montpellier* (Montpellier, Hamelin, 1893, in-8°); *L'Évolution félibréenne* (Lyon, Paquet, 1896, in-18); *Toast et Discours* (Brive, Roche, 1901, in-18); *Les Littératures provinciales* (Paris, Bloud, 1907, in-16); *Division départementale de la France* (Paris, Imprim. nationale, 1909, in-8°); *Le Roman social en France* (Paris, Giard et Brière, 1910, in-8°); *Renée Vivien* (Paris, Sansot, 1911, in-12); *Le Régionalisme* (Paris, Bloud, 1911, in-16), il a fait paraître, en outre, plusieurs recueils de poèmes, *Chants d'éphèbe* (Paris, Lemerre, 1891, in-18); *Onyx et Pastels* (Montpellier, Coulet, 1895, in-18);

Commemoratio mortui (Montpellier, Hamelin, 1896, in-8°); *Les Voyages* (Paris, Levé, 1901, in-8°); *Le Sang des vignes* (Paris, Messein, 1907, in-18), où il a inscrit sa conception d'un art lumineux et exalté les vertus de la race et du terroir. On lui doit encore quelques poèmes en dialecte. Affilié au *Félibrige latin*, dès la première heure il a combattu à l'avant-garde de ceux qui revendiquèrent pour le Languedoc un rang égal à celui de la Provence. Membre de la plupart des groupements régionaux : Fédération des sociétés provinciales, Société pour la protection des paysages, Société de l'Art à l'École, Chansons de France. Petites Industries rurales, etc., M. Charles-Brun, dans de nombreux articles, s'est fait l'interprète de tous les pays de France, de toutes les classes populaires. Sous son nom, ou bien sous le pseudonyme de Maurice Laurent, il a collaboré aux publications suivantes : *La Plume*, *Les Partisans*, *Le Correspondant*, *Le Censeur*, *L'Occident*, *Gil Blas*, *Revue Encyclopédique*, *Revue Bleue*, *Revue des Flandres*, *La Dépêche de Lyon*, *Lemouzi*, *Revue du Berry*, *Revue Périgourdine*, etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE. — H. Bauquier, *Quelques Poètes de l'Hérault* s. l. n. d., in-12. — E. Portal, *Letteratura provenzale*, Milano, 1907. — P. Redonnel, *Provincialisme*, J. Charles Brun, *La Plume*, 15 juin 1899. — J. Moutray, *Les Nôtres*, J. Charles Brun, *l'Amé latine* (Toulouse), janv. 1908. — G. Deschamps (*Charles Brun*), *Le Temps*, 11 sept. 1910.

HOC ERAT IN VOTIS

Ah! que je puisse un jour, las de tes bruits confus,
 Paris, à ton appel opposer mon refus,
 Et m'en aller, dans l'air embaumé de lavande,
 Vers la terre immortelle où tous mes morts attendent
 Que faut-il à mes vœux? Le sol léger du champ,
 Et les refrains que le bouvier dit en marchant,
 Le vieux parler si doux sur des lèvres fanées,
 Et, sous le grand manteau des bonnes cheminées,
 Pour repousser de nous les frimas incéléments,
 La gaité qui pétille au feu vif des sarments;
 Aux jours d'été, dans la fraîcheur des sources claires,
 L'ombre d'un châtaignier écartant les colères
 Du soleil, et la flûte aux chaumes inégaux,

De sons harmonieux émouvant les échos,
 Ou, tandis que la mer écume, sur la plage,
 Un antre tapissé de lambruche sauvage.

LA CONQUE

La pourpre des couchants, l'agate des matins,
 Aux pointes des récifs les coques éventrées,
 L'horreur du calme plat, le râle des marées,
 Et les départs fougueux vers les bords levantins,
 La gondole où chantaient des cavaliers hautains,
 La trirème qui rapportait le fils d'Atrée,
 Les filets lourds de pêche azurine et nacrée,
 Et les pirates noirs couchés sur leur butin,
 Tant de bruit, de silence et d'ombres et d'images
 Dorment en tes parois, ô frêle coquillage,
 Et revivent pour nous dans ton bourdonnement :
 Ainsi vous entendrez, lorsque le soir bleuâtre
 Elève à l'horizon ses fumées mollement,
 Toute la terre d'oc dans la chanson d'un pâtre.

CHANSON

Dans la gloire du couchant
 Garde ainsi ton front penchant
 Qu'elle éclabousse :
 Un monotone grillon
 Tremblote au bord d'un sillon...
 L'heure est douce.
 Ecoute clapoter l'eau...
 Le soleil met un halo
 D'or et de soie
 Autour du front enfantin
 Qui porte tout mon destin,
 Toute ma joie.
 Oui, ce faste est menaçant.
 Le pâtre dit : « Ciel de sang,
 Ciel de tempête. »

Que fera le vent de nous
Demain?... Sur tes deux genoux
Pose ma tête.

Demeure, demeure ainsi :
Goûte l'instant adouci,
La paix meilleure
De ne durer qu'un moment...
Vis silencieusement
Et cueille l'heure.

(Le Sang des Vignes.)

LOUIS PAYEN

(1875)

De vieille souche languedocienne, M. Albert Lienard — en littérature Louis Payen — est né le 13 décembre 1875, à Alais (Gard). Après un long séjour à Lyon, où il fit ses débuts dans une petite revue, *Germinal* (1898), il vint se fixer à Paris et donna des vers au *Mercure de France*, à *L'Ermitage*, à *La Vogue*, à la *Revue dorée*, etc. Secrétaire de Catulle Mendès, puis organisateur des matinées poétiques au théâtre Victor-Hugo et aux Bouffes-Parisiens, M. Louis Payen s'est fait une place au premier rang de la nouvelle génération. On lui doit des poèmes, *A l'ombre du portique* (Paris, Maison des poètes, 1900, in-16); *Persée* (Paris, éd. de « Messidor », 1901, in-18); *Les Voiles blanches* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18), des romans, *La Souillure* (Paris, Petit, 1905, in-18); *L'Autre Femme* (Paris, Fasquelle, 1908, in-18), enfin quelques pièces de théâtre, représentées avec succès sur diverses scènes. *L'Ame des choses*, un acte en vers représenté au Théâtre des Poètes, 1903 (Paris, éd. de « Messidor » 1903, in-16); *L'Amour vole*, autre acte en vers joué au Théâtre Victor-Hugo (Paris, libr. Molière, 1905, in-18); *Tiphaine*, drame lyrique, musique de Valentin Neuville, créé à Lyon, en 1906 (Leipzig, Breitkopf, 1906, in-4°); *La Tentation de l'abbé Jean*, trois actes en prose, interprétés au Nouveau Théâtre d'Art, sur la scène du Palais-Royal, le 12 mars 1907 (Paris, libr. Molière, 1907, in-18); *La Victoire*, pièce en trois actes, représentée au Théâtre antique d'Orange, le 7 août 1909 (Paris, B. Grasset, 1909, in-16). Il est en outre l'auteur de : *François Villon*, quatre actes en vers; *Madeleine*, pièce rustique, et d'une légende lyrique, *La Princesse sous verre*, écrite en collaboration avec le regretté Jean Lorrain. M. Louis Payen, qui a reçu l'impression de Lyon, où il s'est formé littérairement, n'a presque rien d'un poète descriptif, encore moins d'un bucolique. On chercherait vainement dans son œuvre autre chose que des mouvements de passion. Il a tout sacrifié à l'amour. Nous connaissons pourtant, parmi ses vers inédits, une pièce élégiaque où s'exhale, avec la mélancolie du souvenir, la piété des ancêtres. En voici un court fragment. Le poète est de retour dans

la vieille maison familiale. Il interroge « au mur, dans les cadres dorés » les faces peintes des vieux parents, et il s'écrie :

... Je suis votre dernier fils et je suis triste.
 Je regarde ma vie au miroir de vos yeux,
 En elle se résout le temps mystérieux,
 Et les espoirs déçus de votre race antique
 Ont fait à votre enfant un cœur mélancolique.
 C'est en vain que je cherche l'ordre, la clarté,
 Le calme, l'harmonie et la sérénité
 Qui fixaient vos désirs et réglaient votre vie
 Il ne reste plus rien de votre obscur génie,
 Le temps a gaspillé vos paisibles vertus,
 Et lorsque je reviens, à pas irrésolus,
 Interroger tout bas votre ancienne énergie
 Mon rêve seul en moi s'ément et vous plie...

ALAIS

Le faubourg.

Le Gardon paresseux dans son lit de gravier
 Unit son bavardage aux cris des lavandières
 Et mire les frissons moirés de la lumière
 Qui descend des coteaux argentés d'oliviers.

Des enfants jouent, nerveux et bruns, dans la poussière
 Et mêlent leurs appels à ceux des charretiers ;
 Des vieilles, sur le pas usé de l'escalier,
 Tricotent lentement l'heure crépusculaire.

Des mineurs passent, noirs, et leur lampe à la main,
 Un troupeau de moutons encombre le chemin,
 Et la lune très blanche, ainsi qu'une veilleuse,
 Se suspend tout à coup dans la pâleur des cieux
 Derrière une maison d'où sortent des fileuses,
 Une chanson aux dents, un rire dans les yeux.

MARC LAFARGUE

(1876)

M. Marc Lafargue est né à Toulouse, le 20 mai 1876. Il appartient à une vieille famille languedocienne, et ses parents sont originaires du Lauraguais ou du riant pays toulousain. Il a donné deux recueils de poèmes, *Le Jardin d'où l'on voit la vie* (Toulouse, Biblioth. de l'« Effort », 1897, in-8°) et *l'Age d'Or* (Paris, Mercure de France, 1903, in-18) où, en fils instinctif du Midi, il a confié ses plus touchants souvenirs et tracé les paysages familiers de son enfance. Son vers est à la fois souple, coloré, harmonieux et plein d'émotion. Il a des mots qui font image ; sa vision demeure précise. C'est un évocateur de premier ordre, a-t-on écrit. Il voit en artiste et sent en poète. Sa poésie est fraîche, lumineuse, réconfortante comme l'atmosphère et les sources de son pays.

BIBLIOGRAPHIE. — L. Codet, *M. L.* Rev. provinciale, août 1903. — E. Pouvillon [*M. L.*], Dépêche de Toulouse, juin 1903.

BORDS DE LA GARONNE

Encore au ciel mourant planent les cerfs-volants
Que, sur la berge, font descendre les enfants.
De pesants tombereaux roulent vers la rivière
Où de grands bateliers entourés de lumière,
Courbés sur le courant, tirent des sables d'or.
Plus loin c'est le passeur qui fait, avec effort,
Avancer lentement le bac sur l'eau rapide.
Les enfants, dans les prés, avec leur voix limpide,
Chantent un air ancien qui s'éloigne et se perd.
Les cigognes, au ciel, annoncent que l'hiver
Va venir. Puis la nuit enveloppe la terre.
Les coteaux vendangés restent dans un mystère.

Les brebis, dans le soir, broutent les champs de thym.
 Un air de flûte naît, charme l'ombre et s'éteint.
 Des eaux brillant, malgré les ténèbres montantes,
 Mirent le ciel chargé de vapeurs rougissantes.
 Sur l'étendue, un train s'éloigne avec douceur.
 Les troupeaux de brebis entourent le pasteur
 Qui marche lentement dans les mottes de terre.
 Le paysage, au pied des collines, attend
 Que la lune ait couvert les peupliers d'argent
 Et qu'elle coule enfin sur la large rivière.

RECUEILLEMENT

Champs paisibles, troupeaux rentrant sur le chemin,
 Temps brumeux, premiers feux d'automne, heure charmante,
 Odeur amère de la vigne rougissante,
 Ce soir, je sens qu'un peu de moi-même s'éteint!
 Le soleil vient mourir dans les profondes glaces;
 Les roses lentement s'effeuillent. O miroir,
 Champ fluide et lointain, étang brillant et noir
 Où de beaux souvenirs pâlissent et s'effacent!
 Le soir naît. O douceur de rester seul à seul,
 Maintenant que je sens que cette tâche est faite,
 Et de se recueillir dans l'ombre où se reflète
 Encore le couchant qui brille sur le seuil.
 Sans doute, d'autres vers naîtront, d'autres poèmes.
 Mon esprit, laisse-moi, ce soir, me souvenir,
 Et, dans cette heure grave, où ce chant va finir,
 Songeant à mon passé, me pencher sur moi-même.
 Notre esprit gardera le souvenir sans fin
 De ce beau temps lointain et de ces douces heures
 Qui tintaient dans le cadran d'or de nos demeures,
 Tandis que le soleil éclairait le jardin.
 Beaux visages, instants fugitifs, pure joie!
 O vie, accorde-moi la force et le bonheur
 De chanter jusqu'au bout, comme ce vieux pasteur
 Ramenant son troupeau dans le soir qui poudroie.

Saint-Simon, mars 1899-octobre 1901.

(*L'Age d'or.*)

PAUL HUBERT

(1876)

Parmi les plus récents poètes de la nature et du sol, M. Paul Hubert est un des rares qui aient rendu avec un réalisme et une intensité de couleur saisissants la poésie de la vigne, de la mer et du soleil, sous le ciel du Languedoc. Considéré, en raison du caractère de son œuvre, comme un Méridional, M. Paul Hubert est cependant originaire de l'Aisne. Il naquit en juin 1876, à Coincy-l'Abbaye, près de Château-Thierry. Transplanté tout jeune en pleine nature montpelliéraine, il en devint un des fils adoptifs les plus enthousiastes et s'en assimila passionnément l'esprit et la couleur. Petit-fils et fils de vigneron, M. Paul Hubert était destiné à chanter la vigne sous le soleil nourricier ; il la magnifia virilement en des poèmes lumineux qui, sous ce titre, *Les Horizons d'Or*, obtinrent le prix Sully-Prudhomme et furent publiés en 1906 par la librairie Ollendorff. Renouvelant ses motifs d'inspiration, le poète a fait paraître depuis *Au cœur ardent de la Cité* (Paris, Fasquelle, 1908, in-18), poème exaltant la vie moderne. On lui doit encore deux plaquettes de début, *Verbes Mauves* (Paris, Clerget, 1898, in-18) ; *Aux Tournants de la Route* (Paris, Maison d'Art, 1900, in-16).

BIBLIOGRAPHIE. — Louis André, *Un Poète du Soleil*, Revue du Midi (Nîmes), 15 févr. 1907.

PAROLES DU VIGNERON

Fier d'un labour paisible, au sein des grands vignobles,
Où l'azur d'un ciel vaste, éternellement bleu,
Fit ruisseler mon front d'homme laborieux,
Sur mes bras acharnés aux travaux les plus nobles,
Ma tâche est faite, et je m'arrête, un peu lassé,
Au seuil du mas tranquille, offert à ma fatigue,

Où je vais, dans l'odeur de mon vin frais tiré,
Goûter à la douceur des raisins et des figes.

Acharné vigneron, l'aube me vit debout.
Ma cisaille longtemps chanta parmi les souches,
Et longtemps ma charrue ouvrit des sillons roux,
Jusqu'à l'heure attendrie où le soleil se couche.

On entendit longtemps les chocs de mon hoyau
Et leur bruit d'acier clair par la campagne rousse.
Mon geste bienfaisant émonda les rameaux,
Fuma, greffa les ceps et dirigea leurs pousses...

Sous mon labeur, la vigne en fleurs, s'épanouit
Parfumée, apportant comme une joie troublante,
Au sein des éléments, des êtres et des plantes...
Je fus le fils ému dont le geste obéit

Aux regards de sa mère, ô Nature! Et mon âme
S'attendrit aux rumeurs de ton sol frémissant
Où je sentais passer dans un rythme de flamme
L'hymne vaste, splendide et triomphal de Pan.

Je vis naître et grossir la grappe fléchissante,
Sous l'effort de la sève ainsi qu'un large sein,
Et les abeilles d'or, vives et frémissantes,
Comme des nourrissons s'y pendre par essaims...

La mer, proche, chantait, lumineuse et sereine,
Grande sœur de l'azur et du vignoble d'or,
Et souvent sa voix grave, étrange et souveraine,
Accompagna le bruit de mes outils sonores.

La mer chantait, au rythme allègre des outils,
La vigne frémissait, lourde de grappes mûres,
Les abeilles autour attardaient leurs murmures,
Et des filles riaient dans l'ardeur de midi!

J'écoutais la chanson de la Mer et des Vignes,
Où la vie et l'amour vibraient à l'unisson
Dans le rire moqueur des filles aux garçons.
J'étais heureux... Septembre vint, et je fis signe

Aux vendangeurs bruyants dont les brunes cohortes
S'avançaient à l'assaut de mes vignes fécondes
Dans des clameurs de joie et des bruits de comportes.
— La mer, au loin, scandait leur marche vagabonde.

Ils allaient radieux, le cœur chargé d'espoir
Et le cerveau doré d'une ivresse légère,
Tandis que les vins purs jaillissaient du pressoir
Et que l'âme du vin montait dans la lumière.

O saint couronnement de l'œuvre et de l'effort...
J'avais peiné! Je recueillis la récompense
De mon labeur fécond parmi les vignes d'or...
Mes foudres tressaillaient d'une liesse immense...

La vie était sonore et belle autour de moi.
Les vins coulaient partout en pourpres triomphales,
L'amour hurlait, vainqueur, ses spasmes et ses râles...
Et j'allais par la vigne, heureux comme un bon roi...

Mes vignes ont saigné tout le sang de leurs grappes...
Leurs vins purs, maintenant, dorment au fond des chais,
Où l'entonneur a clos les fûts à coups de sape.
Étranger qui m'ouïs, entre! Je te dirai

Le charme du repos, après la tâche lourde...
Tu goûteras le vin de ma vigne : il est pur
Et franc comme l'éclat de notre ciel d'azur,
Et, quand tu partiras, j'en emplirai ta gourde,

Afin que sur ta route il te souvienne encor
De la mer lumineuse et des vignes fécondes,
Où, vêtant de splendeur l'immensité profonde,
Monte le pur frisson de nos horizons d'or!

(Les Horizons d'Or.)

JOSEPH BOSCO

(1876)

M. Joseph Bosc doit à ses origines de prendre place ici. Il naquit à Paris, le 24 août 1876. « Mon père et les siens, a-t-il dit, étaient de la région de Millau (Aveyron); ma mère appartient à une famille ancienne du Velay (exactement d'Artaud, près le Monastier-sur-Gazeille, non loin du Puy); de sorte que, par cette double extraction, j'unis le centre et le nord de la province d'Aquitaine, dont le Velay est une subdivision. » M. Joseph Bosc a passé son enfance en vue des causses de l'Aveyron, et sa première jeunesse au milieu des laves éteintes du Velay, paysages tout différents, mais également grandioses et tristes. Il a fait ses études à Toulouse et à Paris, et après quelques voyages à Lyon et dans le Jura, après un court séjour en Italie, il a offert, en hommage touchant, à la terre des ancêtres, sa première gerbe de poète. On lui doit cet unique recueil *Des Printemps aux automnes* (Paris, Sansot, 1905, in-18), justement apprécié de la jeune critique. « Vous avez un art très particulier, très personnel, pour communiquer l'émotion des paysages et en fixer les lignes et la couleur, ... » lui écrivait un jour M. Henri de Régnier. Il y a des paysages étincelants de tout le ciel du Midi dans ce livre de début qui fait espérer un riche et expressif interprète du sol, ajouterons-nous. M. Joseph Bosc a donné des articles aux revues et une étude *Sur quelques tableaux du peintre Pierre Anglade* (Paris, extr. de la Grande Revue, 1906, in-18). Il est actuellement professeur de philosophie dans un collège du Nivernais.

BIBLIOGRAPHIE. — Emmanuel Delbousquet [*Sur M. J. Bosc*], Revue du Sud-Est, sept. 1905.

L'AVEYRON

LE CAUSSE

L'abîme abrupt et beau, large comme le ciel,
S'ouvre devant mes yeux éblouis de silence.

Seul tu jettes, du fond de la vallée immense,
A l'écho monotone un murmure éternel.

Un murmure confus comme un lointain appel,
Une lente clameur qu'emporte la distance,
Et qui dans l'air sonore expire et recommence,
Et s'éloigne et s'écoule au rythme universel.

Un village là-bas se presse sur la rive,
Offrant sa brique blonde à la lumière vive,
Et les grands causses nus obstruent tout l'horizon.

Mais ton flot de métal où nul reflet ne bouge
Resplendit et s'enfonce, ô sauvage Aveyron,
Ainsi qu'un glaive, au cœur de la montagne rouge.

LA PLAINE

Tu coules, ô rivière, entre les champs superbes,
Lente, et dans ton courant tu mires à l'envers
Tes rangs de chênes verts et de peupliers verts,
Que bigarrent des vols de geais aux cris acerbes.

D'un flot étincelant ou cuivré sous les herbes,
Ou blond du mol éclat dont tes bords sont couverts,
Tu bornes les sillons par le soc grave ouverts,
Ivres de sève ardente et couronnés de gerbes.

Ici, dans l'ombre vive et pleine de fraîcheur,
Tu berces doucement la barque d'un pêcheur,
Qu'un filet retiré, tout ruisselant, surcharge,

Tandis qu'aux cieus vibrants, éblouis et déserts,
Dans l'azur transparent jusqu'à l'horizon large,
La flamme du soleil brûle tes coteaux clairs.

Réalville, septembre 1900.

(Du Printemps aux Automnes.)

MAURICE MAGRE

(1877)

Né le 2 mars 1877, à Toulouse, M. Maurice Magre quitta sa ville natale pour habiter successivement la Rochelle et Villefranche-de-Lauraguais. Il y retourna peu après, fonda en 1894 *Les Essais d'Art Jeune*, et, en 1898, *L'Effort*, deux revues littéraires de tendance décentralisatrice, puis débuta en publiant, avec son frère André, une plaquette de vers, *Eveils* (Toulouse, Vialelle et Perry, 1895, in-18), bientôt suivie d'une pièce lyrique en un acte, *Le Retour* (ibid., 1896, in-16), qui fut représentée à Toulouse, au Théâtre du Capitole, le 27 avril 1897. M. Maurice Magre vint ensuite à Paris et s'y fixa. Son premier recueil important fut *La Chanson des Hommes* (Paris, Fasquelle, 1898, in-18), dans lequel il réunit la plupart des poèmes qu'il avait insérés dans des revues. Ce n'était encore que l'œuvre d'un tout jeune homme, a-t-on dit, mais sincère, d'une conception neuve, harmonieuse, pleine de générosité et de promesses. Depuis, le poète n'a point failli à sa tâche. Il s'est fait une place bien en vue avec *Le Poème de la Jeunesse* (ibid., 1901, in-18); *Les Lèvres et le Secret* (ibid., 1906, in-18), deux nouveaux volumes de vers, qui ont montré la souplesse de son talent et la variété de son inspiration. Il a donné encore un roman, *Histoire merveilleuse de Claire d'Amour* (ibid., 1903, in-18), et un singulier livre de notations personnelles, *La Conquête des Femmes* (ibid., 1908, in-18). Enfin, témoignage de ses ressources de dramaturge, il a fait jouer sur la scène du Théâtre du Capitole, à Toulouse, les 22 et 23 juillet 1900, *Le Tocsin*, drame en trois actes, en vers (Toulouse, éd. du Midi artistique, 1902, in-18); *L'Or*, drame en cinq actes, en vers, au Théâtre des Poètes, le 4 mars 1902; *Le Dernier rêve*, un acte, en vers (Paris, Fasquelle, 1903, in-18), au Théâtre de l'Odéon, 11 mars 1903; *Le Retour de Diane*, un acte, en vers (Toulouse, Soc. provinciale d'éd., 1903, in-18), aux Arènes de Nîmes, 1903; *Le Vieil Ami*, comédie en un acte (Paris, Fasquelle, 1904, in-18), au Théâtre Antoine, 4 mars 1904; *Velléda*, tragédie en 4 actes, en vers, au Théâtre de l'Odéon, le 27 mai 1908; *La Fille du Soleil*, tragédie lyrique, musique de A. Gailhard (Paris, Fasquelle, 1909, in-8°),

rux Arènes de Béziers, 29 et 31 août 1900, etc. On a maintes fois défini l'art de M. Maurice Magre. De l'éloquence, de la clarté, de la force, du rythme, une abondance de mots sonores et d'images violentes, ont fait de ce lyrique un des fidèles interprètes de la poésie et des vertus méridionales.

BIBLIOGRAPHIE. — Ad. van Bever et P. Léautard, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. éd., t. I. — G. Casella et E. Gaubert, *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot, 1906, in-18.

MA RACE

Salut! ô chers aïeux de ce morceau de France
Où l'on entend chanter au tournant du chemin
De vieux airs espagnols sous des arceaux romains,
De ce pays d'azur et de plaines immenses,
De maïs d'or, de clochers rouges et de vins
Avec des qualités de force et d'insouciance.

Je vous aime, parents lointains, aïeux sans gloire!
Vous qui n'avez marqué par aucun monument
La route où vous meniez laborieusement
Votre destin modeste et vos jours sans histoire!
O vous qui maintenant dormez obscurément,
Vous êtes à jamais vivants dans ma mémoire.

Je tire grand honneur d'être le descendant
Des artisans urbains qui vivaient à Toulouse.
C'est une vanité dont mon âme est jalouse
De savoir qu'en ces lieux, antiques habitants,
Ils bâtissaient des murs, forgeaient, portaient des blouses,
Méprisaient la richesse, étaient fiers et contents.

Je vous aime, ô parents, pour votre sacrifice,
Vos travaux patients, vos cœurs inexprimés,
Parce que vous étiez puissants et désarmés,
Que vous mouriez souvent, tout seuls, dans les hospices,
Que vous étiez naïfs, pauvres, bons, opprimés,
Parce que vous aimiez la paix et la justice.

En m'en allant, le soir, dans la rue, je vois luire
Du fond des ans passés votre humble souvenir

Et, près des monuments que l'ombre fait grandir,
 Je m'attarde, surpris ne n'y pas voir s'inscrire
 Votre rude profil et votre nom pour dire
 Quelle fut votre vie aux peuples à venir.

Et je dis, contemplant les ponts, les cathédrales,
 Les quartiers s'étagant avec leurs escaliers
 D'où le songe des morts comme un souffle s'exhale,
 Songeant que tout cela s'est fait avec vos râles,
 Votre sang et votre sueur, vos corps ployés :
 Voici mon héritage à moi, fils d'ouvrier !

Je vous vois dans les temps et je me représente
 L'un de vous, tout pensif, à l'heure où Saint-Sernin
 Jette sur la cité les voix retentissantes,
 Fidèles et sacrées de ses cloches d'airain,
 Quand le soleil couchant teint de flammes sanglantes
 Les briques des tombeaux où reposent ses saints.

Que l'ombre de ces tours, songe-t-il, est épaisse !
 Que ce bruit est terrible et que ce ciel est noir !
 Mes jours, dans le travail, ont coulé sans espoir ;
 Ces murs que j'ai bâtis me font peur et m'oppressent.
 Naîtra-t-il de ma race un fils qui, sans tristesse
 Et sans haine, entendra ces cloches dans le soir ?

J'en vois un autre, assis parmi l'encre et les livres
 Dans l'atelier obscur d'un petit imprimeur
 Et disant : Ces écrits, c'est moi qui les fais vivre !
 Les hommes ne liront que grâce à mon labeur,
 Et moi, de la pensée humaine toujours ivre,
 J'ignore du savoir les profondes douceurs.

Ah ! je vous revois tout près des lampes anciennes
 Reposant votre corps courbé par les travaux,
 Je vois pencher vos fronts blanchis sur les berceaux,
 J'entends monter vers moi votre plainte lointaine
 Et l'adieu résigné, mélancolique et beau
 Qu'en mourant vous disiez à l'existence humaine.

Je vous bénis, parents, dont l'effort et la vie
 Font que ce soir j'ai pu travailler et penser.
 Votre œuvre et vos désirs dans mon sang ont passé.
 A la table modeste où le sort me convie

Je loue l'hôte ingénu qui m'a dit de siéger
 Et qui m'offre un pain tel que je m'en glorifie.
 Soyez en paix, parents, car le dernier venu
 D'entre vous est instruit, laborieux et juste.
 Il sait la liberté, son prix et sa vertu,
 Il porte le flambeau de votre race auguste.
 Soyez en paix, parents, sous le tertre inconnu
 Où vous dormez sans croix, sans couronne et sans buste.

(Les Lèvres et le Secret.)

TOULOUSE

Toulouse! Le petit berger des Pyrénées
 Qui sculpte de grossiers bas-reliefs dans le bois,
 En te voyant au loin, de brume couronnée,
 Sent battre éperdument son cœur d'enfant vers toi.

Ah! dit-il, les sapins sur moi font des ténèbres;
 Si j'habitais là-bas, aux pieds de ces clochers,
 Je deviendrais peut-être un artiste célèbre,
 Et le marbre vivrait quand je l'aurais touché.

Et quelquefois, pensif, il descend la montagne,
 Il marche vers Toulouse, et le long du chemin
 Il entend se mêler, le soir, dans la campagne,
 Le cri de la cigale au souffle des moulins.

Toulouse! le pêcheur aux yeux bruns de l'Ariège,
 Voyant sur son bateau les ombres de tes tours,
 Te dit : — Salut! cité que le soleil protège,
 Où l'on boit à plein flot le vin clair et l'amour...

Pays où la lumière est plus douce aux artistes,
 Pays des vieux hôtels dans les quartiers déserts,
 Où jadis des rêveurs pour Isaure aux yeux tristes
 Consumèrent leur vie à composer des vers;

Pays où l'on voyait, pensive et merveilleuse,
 Passer la belle Paule en sa robe aux grands plis,
 Dont la coiffure avait une forme de lis,
 Qui vit François Premier et mourut vertueuse;

Pays des troubadours, des jongleurs et des fous,
 Pays des capitouls, pays des violettes,

Pays de Vestrepain, cordonnier et poète,
Dont les vers étaient beaux et droits comme ses clous..

Je t'aime, ô ville en feu, pour ce chemin des saules
Où je vous vois passer, bateliers garonnais!
Les fleurs du val d'Aran roulent sur les galets.
L'eau m'y porte un refrain de guitare espagnole.

Je suis un fils joyeux, entreprenant et fier
De la race, et je fus bercé par la Garonne.
J'aime les horizons changeants comme la mer
Et les vins capiteux comme des soirs d'automne.

J'aime ton Capitole avec son air romain.
Et tu sembles, le soir, une ville de conte,
Quand le soleil couchant fait flamber Saint-Sernin
Et teint d'or et de sang les tombeaux de tes comtes.

Et quand la nuit répand son grand fleuve éternel,
Efface les vitraux, obscurcit les pelouses,
Je crois voir les neuf sœurs cheminer dans le ciel
Et Pallas Athéné qui veille sur Toulouse.

LÉO LARGUIER

(1878)

Trois volumes ont suffi à lui valoir une sorte de célébrité. M. Léo Larguier est né le 6 décembre 1878, à la Grand'Combe (Gard), d'une forte race de paysans cévenols. Il fit ses études au lycée d'Alais et jusqu'à vingt ans vécut dans son rude pays de montagnes, indifférent aux manifestations provinciales de sa génération. Après son temps de service militaire, il vint à Paris, collabora aux revues, et réunit ses premiers vers sous ce titre *La Maison du poète* (Paris, Storck, 1903, in-18). Le succès ne se fit point attendre et s'accrut encore lors de la publication d'un second recueil, *Les Isolements* (Paris, Storck, 1906, in-18), qui fut couronné par l'Académie française. Il a donné depuis *Jacques* (Paris, Mercure de France, 1907, in-18), un long poème dans le goût romantique, où se trouvent décrits avec maîtrise, et une pointe d'émotion, les mœurs simples et les paysages de son terroir cévenol. « Léo Larguier, a écrit M. Paul Léautaud, occupe une place bien à lui, en ce sens qu'il est, parmi les nouveaux poètes, le seul disciple, on pourrait même dire le seul continuateur de Hugo et de Lamartine, par son verbe sonore, son éloquence et aussi son intransigeante fidélité à l'alexandrin régulier. Un néo-romantique, ce terme le peindrait parfaitement. Hugo et Lamartine, leurs noms reviennent, du reste, souvent dans ses vers. Leurs livres sont ses livres, et ce sont leurs portraits, surtout celui de Hugo, qu'il a devant les yeux quand, assis à sa table, il rêve ou il travaille. » On pourrait aussi ajouter Vigny au panthéon de notre poète, puis d'autres lyriques, tels Théodore de Banville, François Coppée, etc., car pour M. Léo Larguier l'art est un sacerdoce, et tous les vrais poètes sont les ministres d'un seul temple. Son dernier ouvrage, *Jacques*, dont on trouvera plus loin un court extrait, est une sorte de roman en rimes qui s'apparente d'assez près à *Jocelyn*, en même temps qu'à *Marie* de Brizeux, à *Pernette* de Victor de Laprade et à *Olivier* de François Coppée, mais qui fait songer encore à *Mireille* et à *Calendal*. Il y a dans ce poème, observerons-nous avec un critique récent, une assimilation merveilleuse et une étonnante diversité qui ne nuisent jamais à l'harmonie géné-

rale de l'ouvrage, à cette idylle paysanne qui se déroule entre le berceau et la tombe. M. Léo Larguier, tout en restant personnel, évoque les meilleurs souvenirs littéraires : l'émouvante simplicité de son récit reste sincère et vivante.

BIBLIOGRAPHIE. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. éd., t. I. — R. Davray et H. Rigal, *Anthologie des Poètes du Midi*, Paris, Ollendorff, 1908, in-18.

LES MIROIRS DE SUZANNE

Jacques, qui revenait de visiter la terre,
 Pour la première fois trouva la jeune mère
 Assise avec son fils au creux de ses genoux.
 C'était la fin de mai. Le ciel bleu, pâle et doux,
 Coulait, limpide et clair, au-dessus des campagnes.
 Le monde renaissait; les antiques montagnes
 Semblaient, sous les rameaux parés et lourds d'odeurs,
 Des amoncellements, des corbeilles de fleurs.
 Malgré tant de rayons, tant de tiédeurs naissantes,
 L'âtre brillait encor de bûches d'or flambantes,
 Et dans son grand fauteuil, au milieu du soleil,
 Suzanne à son enfant tendait un sein vermeil.
 — « Qu'il est joli, qu'il est petit dans sa chemise!
 Disait-elle à mi-voix; sa chevelure frise,
 Et jusqu'à ses genoux, son mignon pied tremblant
 Tiendrait dans le calice ouvert d'un beau lis blanc.
 De trois feuilles de rose on ferait pour sa tête
 Un chaperon. Il est petit. Une fossette
 Creuse son coude. Il est joli... Bois, mon trésor,
 Bois à mon sein gonflé comme un pesant fruit d'or! »
 Ému, Jacques, du seuil admirait cette scène.
 De sa main qu'azurait une adorable veine,
 Suzanne pour l'enfant pressait le globe pur,
 Veiné, comme la main, d'une vrille d'azur.
 Les saintes lois du monde, harmonieuse troupe,
 Flottaient dans la lumière autour du divin groupe.
 C'était la vie entière à son commencement.
 L'homme grave écoutait le doux gazouillement,
 Et regardait l'épouse attentive, attendrie,

Dans sa forte jeunesse, embellie et fleurie.
Les temps recommençaient. Comme un couple de Dieux,
Ils avaient de leur sang créé l'être joyeux,
Fait surgir un bourgeon à l'arbre de la race.
Tous trois se reflétaient dans une haute glace ;
Le tulle des rideaux adoucissait le jour ;
Un puissant cerisier frôlait d'un rameau lourd
La vitre close à l'air de cette matinée.
Le feu brûlait à peine, et Suzanne inclinée
Eut un grand cri d'amour : « Jacques, Jacques, viens, vois,
L'enfant a regardé pour la première fois,
Et c'est moi qu'il a vue ! Oh ! viens, dans sa prunelle,
Ainsi qu'en un miroir, je suis petite et belle.
Il veut sourire, il me connaît. Jacques, viens voir
Ta petite Suzon au fond de son œil noir ! »
En effet, dans son œil, goutte humide et luisante
D'une eau mystérieuse éblouie et vivante,
Le visage charmant de la mère flottait.
Le regard vierge et clair de son fils s'arrêtait
Pour la première fois sur elle. Une secrète
Correspondance, de ses yeux de violette
Aux yeux de diamant, enfin s'établissait.
Jacques vers le miracle, étonné, s'avavançait.
Il se mit à genoux sur la robe trainante,
Et lorsque, une heure après, sa mère souriante
Entra, laissant la porte ouverte à la saison,
Et portant un bouquet de roses à Suzon,
Elle les vit tous deux, épiant un sourire,
S'extasiant sans fin sur un pied qui s'étire,
Sur un cri plus humain à ses lèvres surpris,
Ou sur ses ongles gros comme des grains de riz.
Et c'était beau, cela : l'aïeule rassurée,
Heureuse maintenant sur la porte azurée,
De roses en bouton dans ses bras. C'était beau,
Ce soleil qui dorait ce paisible tableau :
Suzanne de profil, enfantine et coiffée
De ses cheveux tordus et souples, dégrafée,
Et n'ayant pas encor dans son corsage bleu
Caché son pur sein rond qui palpitait un peu.
A l'infini, dehors, c'était mai. Chaque branche
Était une guirlande, et la haie était blanche,

Et les sentiers roulaient, pareils à des torrents,
Des flots de tiède azur et des parfums errants.
C'était mai jusqu'au ciel. Des milliers de clochettes
Annonçaient le retour des printanières fêtes.
Un hymne végétal célébrait le matin;
Les liserons devaient tinter au fût du pin,
Temple sonore au large toit; mais nous ne sommes
Pas assez purs pour tout comprendre, car les hommes
Avec leur sens épais sont encore pareils
Aux sourds qui savent bien que les cieux sont vermeils,
Que c'est Pâques et voient le sonneur qui s'approche,
Mais n'entendent jamais les chansons de la cloche.

(*Jacques.*)

HÉLÈNE PICARD

(1878)

D'origine ariégeoise par sa mère, M^{me} Hélène Picard (de son nom de jeune fille, Hélène Dumarc) vit le jour, ainsi que ses ancêtres paternels, dans la vieille cité dite de Clémence Isaure, en 1878. Elle fit ses études à Toulouse, puis à Bordeaux, et inaugura ses succès en remportant deux années de suite, en 1899 et en 1900, un prix au concours des jeux Floraux. En 1903, parut sa première œuvre, *La Feuille morte* (Privas, Volle, in-18), féerie lyrique en 5 actes. Auparavant — en 1898, exactement — elle épousait un de ses compatriotes, poète comme elle, M. Jean Picard, qui fit partie du groupe de *L'Effort* et donna ce recueil de vers : *La Nuit Méditative*. Depuis 1902, M^{me} Hélène Picard habite Privas, où son mari occupe les fonctions de conseiller de préfecture de l'Ardèche. Elle a célébré en un mince volume, *Petite Ville... Beau Pays... souvenirs de l'Ardèche*, poésies (Privas, Volle, 1907, in-16), sa nouvelle patrie, avec un sentiment d'une telle délicatesse, une si douce émotion, qu'on est tenté de lui faire une place non seulement au premier rang de notre poésie provinciale, mais du parterre des muses françaises d'aujourd'hui. Intimiste à sa manière, sensible aux évocations, nul n'a mieux qu'elle exprimé le charme mélancolique et suranné d'une vieille cité méridionale. On doit encore à M^{me} Picard deux autres recueils : *L'Instant éternel* (Paris, Sansot, 1907) et *Les Fresques* (ibid., 1908, in-18). Enfin un nouvel ouvrage, *Nous n'irons plus au bois*, où l'auteur a fixé ses souvenirs d'enfance, est actuellement sous presse et paraîtra prochainement. « Les sentiments féminins les plus subtils, les plus vrais, les plus douloureux, écrivait Gérard d'Houville, à propos de ce livre harmonieux et troublant, *L'Instant éternel*, sont là comme une essence divine enfermée dans les flacons parfaits, rares ou originaux des beaux vers. »

Rien n'est plus juste. Que dire après cela de la poésie de M^{me} Hélène Picard, de cet art fait de mille tendresses, de mille contrastes qui n'excluent point la force, mais, au contraire, provoquent et laissent échapper le cri de la passion humaine ?

BIBLIOGRAPHIE. — H. Rigal et R. Davray, *Anthologie des Poètes*

du Midi, etc. — J. de Gourmont, *Muses d'aujourd'hui*, Paris, Mercure de France, 1910, in-18. — J. Bertaut, *La Littérature féminine d'aujourd'hui*, Paris, Libr. des Annales, 1909, in-18.

OCTOBRE

RETOUR D'UNE PROMENADE A VERDUS

Que nous fûmes émus, en ce beau soir d'automne,
Par un peu de fumée errante au bord des toits!...
Nous devinions quelle âme ancienne et monotone
L'exhalait à travers un décor d'autrefois...

C'était, dans ces maisons de la campagne tendre,
Le pouls secret du temps battant dans le foyer,
Et c'étaient les grillons au petit cœur de cendre
Qui charmaient la douleur d'un pauvre métayer.

Il restait du soleil, là-bas, dans des ruines...
Le crépuscule vint comme un semeur d'amour...
Avec les draps séchés sur le thym des collines,
Des femmes, dans leurs bras, emportèrent le jour.
Les arbres et les eaux avaient les mêmes vagues,
Dans un même frisson ils coulaient dans le soir...
Les taillis devenaient plus vaporeux, plus vagues...
C'était un paysage invitant à s'asseoir.

L'horizon lumineux était comme un rivage,
Et les profondes voix du silence désert,
Des gaves et du temps, du vent et du feuillage,
Dans l'automne faisaient le grand bruit de la mer.

Là-bas, le ciel était tout d'une cendre mauve,
Une étoile naissait de sa triste douceur...
En face, il était rose à travers l'arceau fauve
Des vignes que ployait un bras de vendangeur...

Un chevreau gémissait dans les herbes rougies,
— Que n'entendîmes-nous l'âme d'un tendre cor!...
— Les peupliers tremblaient sous un vent d'élégies,
Et l'automne tombait dans une averse d'or.

Le couchant fut tout plein de gloire orientale,
On pensait au désert de lumière excédé,

Au Pharaon qui fut, dans l'Égypte fatale,
Par le Sphinx et le Nil à jamais obsédé.

Ce fut d'une splendeur toute jaune et funeste.
Le soleil n'était plus qu'une topaze d'or
Qui, liquide, coulait sur la pente céleste...
Et c'était triste et grand à désirer la mort.

L'enchantement du soir vint jusqu'à nos demeures,
La fumée, un nuage, eurent un vol divin,
Et le large cadran qui regarde les heures
Sur la ville assombrit sa face de devin.

Ce fut la vie étrange, exquise, de la rue
Où passe, en titubant, le rêve des faubourgs,
Ce fut la bonne lampe aux carreaux apparue,
Et les gammes mourant, tout à coup, dans leur cours...

Ce fut un chant de fille et d'orgue de bohème,
La bouteille et le char, le fagot et le pain,
Et ce fut, émouvant, énamouré, suprême,
Cet air de l'ouvrier qui désire le vin.

L'Angélus s'endormit sur notre balcon sombre...
La lune comme un seau plongeait dans l'abreuvoir,
Les doux jeux des enfants se reflétaient sur l'ombre,
Et leurs cent claires voix fusillaient le beau soir.

Oh! les ruisseaux aériens de la feuillée,
Le vieux cœur de Privas qu'un clairon réveillait,
Et l'avenue, au loin, par la lune mouillée,
Et la fontaine avec la cruche qui brillait!...

Les fillettes criaient sur les portes ouvertes,
La soupe chaude avait excité leur vigueur ;
La nuit était sonore au fond des cages vertes...
L'odeur des résédas vous renversait le cœur...

(Petite Ville... Beau Pays...)

ERNEST GAUBERT

(1881)

M. Ernest Gaubert est né le 27 janvier 1881, à Saint-André-de-Sangonis (Hérault), entre les Cévennes et la mer. Il appartient à une famille mi-septimaniennne, mi-provençale, qui a fourni des marins, des vigneronns et, ajoute-t-il complaisamment, des évêques. On affirme qu'un Galuberti suivit le retour des armées du roi Charles VIII. M. Ernest Gaubert débuta de bonne heure. A dix-sept ans, au sortir du collège, ayant à peine publié 2 plaquettes, *Vers les lointains échos* et *Flore d'éveil* (Montpellier, « L'Aube Méridionale », 1898 et 1899, in-18), il vint à Paris et s'y fixa. En 1910, il épousa M^{lle} Jeanne Broussan, fille du directeur de l'Opéra et auteur d'un charmant petit livre, *Lettres d'une fiancée*. On lui doit des recueils de poèmes, *Les Vendanges de Vénus* (Paris, éd. de La Plume, 1900, in-8°); *Les Roses latines* (Paris, Sansot, 1907, in-18); des romans, *Les Petites Passionnées* (Paris, Borel, 1901, in-18); *Sylvia ou le Roman du nouveau Werther* (Paris, Sansot, 1903, petit in-12); *Vendanges d'amour* (Paris, Petit, 1905, in-18); *L'Amante et la Captive* (Paris, Bibl. des auteurs modernes, 1906, in-18); des ouvrages scéniques, *Le Retour de Chérubin*, un acte en vers, représenté aux Bouffes-Parisiens (Paris, Sansot, 1906, in-18); *Quand on tenait la poule...* comédie en un acte, jouée au Théâtre des Arts le 14 févr. 1908 (Paris, éd. du « Chroniqueur de Paris », 1908, in-8°); des études critiques, littéraires, etc., *La Poésie Tchèque* (Paris, Sansot, 1903, in-18); *Pierre Louys* (ibid., 1904, in-18); *J. Lorrain* (ibid., 1905, in-18); *F. Coppée* (ibid., 1906, in-18); *Rachilde* (ibid., 1906, in-18); *La Nouvelle Littérature*, en collabor. avec G. Casella (ibid., 1906, in-18); *La Sottise espérantiste* (Paris, B. Grasset, 1907, in-18); *Anthologie de l'Amour provençal*, en collabor. avec J. Véran (Paris, Mercure de France, 1909, in-18), *Figures françaises* (Paris, Nouv. Libr. Nationale, 1910, in-18, etc.); enfin une édition des *Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin* (ibid., 1910, in-18). M. Ernest Gaubert a beaucoup écrit. Journaliste, chroniqueur, critique et dramaturge, il reste fortement mêlé au mouvement littéraire et politique de ce temps; mais il croit que le meilleur de son œuvre multiple il le doit au culte

qu'il a voué à la terre natale. Poète, évocateur des sites, il a traduit en vers sonores, éloquentes et colorés les aspirations de sa race. Ce n'est point en vain qu'il a inscrit en tête de l'un de ses livres — celui où il a versé sa plus pure inspiration — ce beau titre, *Les Roses latines*. « Bien que les roses soient ce qui a le plus changé dans le Midi, depuis le temps où Domitius Ahenobarbus les écrasait sous les pas de son éléphant, observe M. Pierre Louÿs, on en trouve encore de semblables à celles que put cueillir Ausone en regagnant Burdigala. M. Gaubert les a respirées... Le sentiment de la lignée classique, l'amour qu'il ressent pour ses terres, pour le ciel de son pays, ont formé de bonne heure son idéal poétique et sa règle d'art littéraire... » En 1898, M. Ernest Gaubert a fondé, avec MM. Pierre Hortala et Marc Varenne, *L'Aube Méridionale*. Il a donné des articles, des poèmes, des nouvelles à la plupart des journaux et des périodiques de ce temps.

BIBLIOGRAPHIE. — R. Davray et H. Rigal, *Anthologie des Poètes du Midi*, Paris, Ollendorff, 1908, in-18. — Henri Bauquier, *Quelques Poètes de l'Hérault*, Béziers, Fabre, 1904, in-12.

TERRE D'OC

En ce temps, le Midi, riche et libre, au soleil
 Dressait, au long des fleuves bleus, ses cités blanches
 Et, comme un flot mouvant hors d'une âme s'épanche,
 Ses vins rouges faisaient le couchant plus vermeil!

Le fer de la charrue est frère de l'épée!

Seigneurs et paysans cousinaient dans nos bourgs,
 Et tous avaient au cœur, alors, un même amour
 Pour cette Terre d'Oc que l'on n'a pas domptée.

Pour qu'une terre soit meilleure, il faut du sang!
 Un soir de cour d'amour, nos aïeux écoutèrent,
 Dominant l'écho des violes et les chants,
 Soudain venu du Nord, un sourd fracas de guerre!...

Et, se profilant sur l'azur sombre des monts,
 Le pâtre de Gascogne aperçut à l'aurore,
 Sur leurs genets d'Anjou, sur leurs cavales mores,
 Les chevaliers du Christ, pareils à des démons!

Comme des loups errants, et comme des voleurs,
 Et dès l'abord vainqueurs par des trahisons viles,

Ils pillaient les châteaux, incendiaient les villes,
Et nos soirs étaient pleins de flammes et de pleurs.

Comme s'ouvrent parfois les grenades trop mûres,
Les remparts des cités croulaient devant Montfort,
Et sur les murs détruits et les combattants morts
Les Barbares dressaient les croix de leurs armures!

Les Albigeois debout firent face aux Croisés :
Nous luttâmes en vain, de Béziers à Toulouse,
L'Ame des grands tueurs d'hommes était jalouse
Des cadavres couchés sous les cieux embrasés.

Et Pierre d'Aragon parmi leur tourbe immonde
Opposait sa poitrine aux soudards d'Amalric,
Et comme au Golgotha, sur le funèbre pic
De Montségur brûla le bûcher d'Esclarmonde!

O toi, notre Hypathie et notre Jeanne d'Arc,
Vierge platonicienne et guerrière, ô Prêtresse
Qui captivais un peuple en dénouant tes tresses,
Esclarmonde, tu fus une race et son Art!

Que ton ombre sublime et chastement voilée
Se penche sur la tombe où dorment les *faidits*,
Pour leur apprendre à tous ce que la Voix a dit,
Qui monte de nos cœurs vers la nuit étoilée!

« O toi qui, bien que mort, voulus être debout¹,
Écarte ton linceul et soulève ta pierre,
Entends au vent d'avril une chanson de guerre.
La Revanche, ce soir, nous rassemblera tous.

« Lève l'épée, ami, voici nue et divine
La jeune liberté offrant au vent marin
Ses cheveux dénoués et portant dans sa main
L'avenir glorieux des Provinces latines. »

1. Le poète Auguste Fourès, le dernier albigeois, voulut être enterré debout.

TOUNY-LÉRY'S

(1881)

De son vrai nom Marcel Marchandau, Touny-Léry's est né à Gaillac le 17 février 1881. Issu d'une famille dont les origines languedociennes et alsaciennes se confondent, il s'est inspiré du terroir natal et a célébré avec un bel accent lyrique le vieux toit familial de Touny-les-Roses, au bord du Tarn, où s'est écoulée son enfance. On lui doit : *Les Filles d'Eros*, poèmes (Toulouse, « Gallia », 1900, in-18); *Dans l'idéal et dans la vie*, poèmes (ibid., in-16); *Chansons dolentes et indolentes* (Paris, Gamber, 1902, in-18); *Mimi et Nina*, roman (Toulouse, « Gallia », 1902, in-16); *La Pâque des Roses, 1900-1908*, poèmes (Paris, Mercure de France, 1909, in-18); *Amoureuusement* (Toulouse, « Poésie », 1910, in-8°), etc. L'art de M. Touny-Léry's est simple et harmonieux; il exprime la douceur de vivre, la paix des choses rustiques, la beauté des sites. Personne mieux que lui n'a évoqué la langueur, le silence, la sérénité de la nature méridionale.

BIBLIOGRAPHIE. — G. Kahn, *La Poésie, Le Siècle*, 3 juin 1909. — Ed. Pilon, *La Pâque des Roses, « Poésie »*, juill. 1909. — J. R. de Brousse, *Un Poète du foyer, Le Télégramme* (Toulouse), 29 août 1909. — R. Kemperheyde, *Tout simplement un Poète d'amour...*, Anvers, « Le Florilège art. et litt. », 1910, in-4°.

LA TERRASSE SUR LE TARN

.... De la terrasse, où je m'accoude, mon œil plonge
Et suit contre la rive, où paresseux s'allonge
Son grand corps de serpent qui glisse vers la nuit,
Le Tarn mystérieux qui dans les branches luit
Et transporte du bleu de ciel sur ses écailles...
Je suis tout seul, je sais que je suis une paille
Pour celui qui, de loin, regarde l'horizon
Et voit mon corps étroit dressé sur ce balcon;

Je sais que je suis peu de chose entre ces choses,
 Mais je rêve et me trouve heureux, mes yeux se closent,
 Car la paix infinie, qui sur les champs s'étend,
 Ainsi qu'au cœur des fleurs en mon âme descend,
 Et je me sens alors, accoudé sur ce marbre,
 Eternel comme lui, vibrant comme les arbres,
 Fluide ainsi que l'eau qui, là-bas, va porter,
 A travers les galets arrêtés dans le sable,
 De ce soir calme et doux, mais, hélas ! périssable,
 Un peu de ciel crépusculaire en un reflet....

LE SOIR DANS LE JARDIN

... C'est un soir de printemps, chaud comme un soir d'été.
 Le nom de la saison distingue l'un de l'autre
 Deux soirs également vaporeux, parfumés
 Des lourds géraniums éclos devant la porte
 Et de ces mille odeurs que le zéphir supporte
 Et qui tissent son voile adorable et léger...
 Mon chien s'est étendu sur la terre, il respire
 Lentement, son museau reposant sur mon pied ;
 Il est blanc, il est doux, il est tranquille ; il sait
 Qu'auprès de moi il peut dormir, il peut rêver ;
 Et quand je dirai « Kim », son œil roux, qui chavire
 Dans sa paupière, ira vers mon regard chercher
 Le geste indicateur du chemin où marcher,
 Et qu'il suivra, le nez au vent, quêtant un lièvre...
 En attendant, il rêve en dormant ; moi je rêve
 Eveillé, le cœur ému par la douce chose
 Qu'est le soleil mourant parmi les briques roses
 Tandis qu'en le lointain, que va couvrir la nuit,
 Le soc d'une charrue, par intervalles, luit,
 Et qu'un chant, voix de flot invisible, déferle,
 Et pur, mystérieux comme un reflet de perle,
 M'apporte en cet instant de calme volupté
 La joie du laboureur qui, là-bas, a chanté
 Et qui met, comme moi, son orgueil et sa gloire
 A garder la Beauté, au fond de sa mémoire,
 De cette heure reçue et qu'il peut conserver...

(*La Pâque des Roses.*)

LORRAINE

LORRAINE PROPRES, BARROIS, TOULLOIS,
VERDUNOIS, PAYS MESSIN, PAYS DES VOSGES,
ANCIENNE PRINCIPAUTÉ DE BOUILLON,
LUXEMBOURG FRANÇAIS, BASSIGNY, ETC.

Sans les tragiques événements qui ont fait d'une partie de la Lorraine une colonie de l'empire allemand, on ne songerait guère à s'enquérir des manifestations d'art dont cette province a été le théâtre depuis plusieurs siècles. A proprement parler, le pays lorrain, dans sa plus grande étendue, n'a pas connu l'évolution d'une littérature locale. Il ne vit point même, comme l'Alsace, à son début, fleurir les lettres germaniques.

« Située sur la limite des deux langues, aux confins des deux races, écrit Michelet¹, une éternelle bataille fut la vie de la Lorraine au moyen âge. Au moment où s'éteint la dynastie carlovingienne, où se fondent les dominations féodales qui fermeront la France aux invasions barbares, commence sa lutte avec l'Empire...

« Pendant deux cent cinquante ans — à partir du milieu du XI^e siècle — la Lorraine eut des ducs alsaciens d'origine qui, au dernier siècle, ont fini par être empereurs. Ces ducs furent presque toujours en guerre avec l'évêque et la république de Metz, avec la Champagne, avec la France. Cette marche de Lorraine et Champagne, tant disputée, a cruellement souffert de la longue guerre entre l'Est et l'Ouest, entre le roi et le duc, pour la possession de Neufchâteau et des places voisines ; puis de la guerre du Nord avec le Sud, entre Bourguignons et Armagnacs.

« La ville de Vaucouleurs, dont le village de Domrémy dépendait, était le grand passage de la Champagne à la Lorraine, la droite route d'Allemagne et celle aussi des bords de la Meuse, la croix des routes. C'était pour ainsi dire la frontière des partis. Le souvenir de ces jours sans pitié ne put s'effacer jamais... Les pauvres gens des *Marches* avaient l'honneur

1. *Notre France.*

d'être sujets directs du roi, c'est-à-dire qu'au fond ils n'étaient à personne, qu'ils n'avaient de seigneur, de protecteur, que Dieu. Les populations sont sérieuses dans une telle situation, elles savent qu'elles n'ont à compter sur rien, ni sur les biens, ni sur la vie. Elles labourent, et le soldat moissonne.

« Mais si les princes de Lorraine et de Bar, rivaux eux-mêmes entre eux, furent presque toujours en guerre avec la France, disons à leur honneur qu'ils ne perdirent, toutefois, aucune occasion de se faire tuer pour elle. Dès qu'il y a une grande bataille à livrer contre les ennemis de la France, ils accourent dans nos rangs...

« La bravoure, l'esprit batailleur, voilà les Lorrains. »

Avec cela volontiers intrigants et rusés.

« Nulle province n'est plus française. Soit que vous y entriez à l'est par l'Alsace, ou au nord par Longwy, vous êtes frappé, dès la frontière, du changement de physionomie. Rien de plus vif, de plus énergique que cette population dont la petite tête porte de si lourds fardeaux... »

« A Longwy, la France apparaît tout aimable. La plupart des figures sont intelligentes, martiales, distinguées, de la grâce dans l'attitude, de la grâce dans le mouvement. »

Quelle différence avec le pays où pèse tristement la contrainte et le mépris du vainqueur!

La Lorraine des Vosges n'a cependant rien perdu de son caractère.

« Cette partie élevée de la France, d'où descendent de tous côtés des fleuves vers toutes les mers, était, au moyen âge, couverte de forêts, forêts vastes et telles que les Carlovingiens les jugeaient les plus dignes de leurs chasses impériales. Dans les clairières de ces forêts s'élevaient les vénérables abbayes de Luxeuil et de Remiremont.

« C'est entre la Lorraine des Vosges et celle des plaines, entre la Lorraine et la Champagne, que naquit, à Domrémy, la pauvre paysanne Jeanne d'Arc, qui devait si bien porter l'épée de la France. Jeanne n'eut point l'àpreté lorraine, mais bien plutôt, par son père, la douceur champenoise, la naïveté mêlée de sens et de finesse, comme vous la trouvez dans Joinville. En elle apparut, pour la première fois, la grande image du peuple sous une forme originale et pure. Par elle, la Lorraine se trouvait pour toujours mariée à la France. Le duc même qui nous disputait les marches de la Champagne, qui avait un instant méconnu le roi et lié les pennons royaux à la queue de son cheval, maria pourtant sa fille à un prince du sang, René d'Anjou, comte de Bar, beau-frère de Charles VII. En même temps, il rassembla les états de son duché, leur fit reconnaître la Lorraine comme fief féminin et sa fille comme héritière. C'était les donner à la France. »

La Lorraine nous vint néanmoins par morceaux : le Barrois en 1480, les trois évêchés de Toul, Metz et Verdun en 1552, Thionville, Montmédy, Longwy (tout le Luxembourg français), en 1659. Le pays de la Sarre, ou Lorraine allemande, fut annexé par le traité d'Utrecht en 1715; enfin le mariage de Marie Leczińska avec Louis XV nous donna la Lorraine proprement dite. Cette province avait, au moyen âge, un dialecte d'oïl, celui-là même avec lequel fut écrite la geste des *Loherains*, un des plus anciens monuments de notre littérature nationale. Aujourd'hui les paysans parlent divers patois. En Basse-Lorraine, l'idiome populaire a subi, dit-on, l'influence germanique; dans la Haute-Lorraine, les Trois-Evêchés et le Barrois, il a des affinités avec le Bourguignon.

Personne n'a l'air de se souvenir qu'Ausone fut l'ancêtre des poètes lorrains. Son poème latin sur *La Moselle*¹ a pourtant servi d'exemple à quelques savants rimeurs. Les historiens locaux n'ignorent point qu'un sieur Pierre de Blarru écrivit un jour, dans la langue des humanistes, *La Nancéide ou la guerre de Nancy*². C'est, avec quelques vers français de Nicolas Nomesy, publiés en tête des *Antiquités de la province des Vosges*³, de Jean Ruyr, et plusieurs petits poèmes de circonstance dus à Nicolas Romain, de Pont-à-Mousson, et à Alphonse de Remberviller, natif de Vic⁴, le plus ancien apport de la poésie lor-

1. Voyez *La Moselle*... trad. par Em. Bégin, Metz, Verronnais, s. d., in-8°; *La Moselle*, édition critique et traduction française, avec une carte de la Moselle, par M. de la Ville de Miremont, Bordeaux, impr. G. Gounouilh, etc.

2. Voyez : *La Nancéide ou la guerre de Nancy*, poème latin de Pierre de Blarru, avec la traduction française augmentée de l'exposé du système de ponctuation et d'abréviation suivi au moyen âge, ect., par M. Ferdinand Schütz, Nancy, Grimlot, Raylois et C^{ie}, 1840, 2 vol. gr. in-8°.

3. *Recherches des saintes Antiquitez de la Vosge, province de Lorraine, reveües, corrigées et aum.*, Epinal, Ambroise, 1634, in-4°.

4. Le Père Dom Calmet, qui parle de cet auteur, dans sa *Bibliothèque Lorraine*, le qualifie d'écuyer, seigneur d'Arlem et de Vaucourt, en partie, docteur en droit canon et en droit civil, lieutenant général au bailliage de l'évêché de Metz et conseiller au Conseil privé. Il fut, en 1601, un des députés nommés pour rédiger la coutume du bailliage de Vic et se concilia, dit-on, la bienveillance de Henri IV. Aussi ce prince écrivit-il en sa faveur au cardinal de Lorraine et au duc Charles III. Il mourut le 13 juillet 1623 et fut enterré dans l'église des Cordeliers de Vic. Outre une *Histoire de saint Livier, martyr*, qu'il donna en prose (1624), il a publié divers poèmes de circonstance sur la convalescence de Charles, cardinal de Lorraine, évêque de Metz et de Strasbourg (1596), sur le trépas de Jean, comte de Salm, maréchal de Lorraine (1600), et sur celui de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur (1602), etc.

raine¹. Peut-être la noble terre des dues eût-elle pu se glorifier d'avoir un poète de génie et de lignée bien française au xv^e siècle, si les origines de Gringore n'eussent été jusqu'à ce jour fort controversées. Bien que certains critiques l'aient fait naître à Caen, on peut croire qu'il était de Vaudémont, en pays lorrain. Il l'insinue lui-même dans ses vers, mais il se garde de trahir son extraction². En 1519, il revint se fixer en Lorraine et obtint successivement du duc Antoine les emplois d'huissier et de héraut d'armes. Peu après, il fut l'ordonnateur des fêtes de la cour. Il accompagna son maître en Alsace, dans la guerre dite des *Rustauds*, et faillit être tué devant Saverne. Sa fin est obscure, et ses poèmes ne contiennent aucune allusion à son pays.

Ce n'est guère avant la seconde moitié du xvii^e siècle que la poésie d'expression française reflétera en terre lorraine la vie et les sentiments du peuple. Témoin des calamités qui ont fondu soudain sur son malheureux pays, un avocat nancéen, Jean Héraudel, a peint véhémentement, en un langage rude, mais émouvant, tout « ce que la Lorraine a souffert depuis quelques années par peste, famine et guerre³ » pendant l'occupation du sol par les troupes de Louis XIII⁴.

Quel contraste entre ce tableau déchirant des misères d'une province et les fastes de la cour du bon roi Stanislas, au siècle suivant !

Entre ces deux époques distinctes, l'art n'a pas eu besoin de se renouveler. Il n'y a aucune évolution à observer — avoûs-nous dit — dans l'histoire intellectuelle de l'Austrasie. Lunéville a subi l'influence de Versailles, simplement. La Lorraine eut un jour deux rois, celui de la cour et celui de la mode, le second plus capricieux que le premier. Leczinski régna à Lunéville; Voltaire à Cirey, aux confins de la Champagne. L'esprit français a pris un beau matin le chemin de la province. Il n'en

1. Nous nous sommes abstenu de signaler ici quelques pièces figurant à la suite d'une chronique rimée sur la guerre de Metz. Elles ont été publiées par E. de Bouteiller, dans un ouvrage intitulé *La Guerre de Metz en 1324* (Paris, Didot, 1875, in-8°). En réalité elles appartiennent plutôt à l'histoire qu'à la poésie.

2. Grand suis fortuit par naissance :
Car Vaudémont... Muse, de réticence
Vons faut user et si y a Bastard
Pour moi est-il gloire ou hasard ?

3. Nancy, Antoine Charlot, 1660, in-8°. Voir p. 191 du présent ouvrage un fragment de ce poème.

4. La Lorraine de ce temps peut revendiquer deux écrivains de grand talent, François de Bassompierre (1579-1646), l'auteur des fameux *Mémoires*, et Jean de Schelandre (1585-18 octobre 1635), poète tragique et lyrique. Malheureusement, on ne trouvera guère dans les œuvres de ces derniers un témoignage en faveur de leur pays.

reviendra pas de sitôt. Deux femmes illustres par leur charme et leur liberté spirituelle, la marquise de Boufflers et M^{me} de Graffigny, se partagent la société polie de leur temps et font les délices de Lunéville, en attendant de briller sur une plus vaste scène. Parmi les adulateurs dont elles s'entourent, il y a force rimeurs. Des réputations naissent dans l'intimité du boudoir. Il est juste d'observer que l'amour a fait plus pour la notoriété des Saint-Lambert¹, des Devau² et de leurs émules³ que le goût des belles-lettres.

1. Jean-François de Saint-Lambert, né à Nancy, le 16 décembre 1726, mort le 9 février 1803. Fils d'un officier des gardes du roi de Pologne, gentilhomme sans fortune, il fit ses études chez les jésuites de Pont-à-Mousson et embrassa la carrière militaire. Lié avec tous les beaux esprits de son temps, et plus encore avec la marquise du Châtelet, la marquise de Boufflers, et M^{me} d'Houdetot, dont il goûta les faveurs, il eut une réputation que ne justifie guère le mérite de ses œuvres. En 1769, il fit paraître à Paris, chez Pissot, son poème des *Saisons*, qui fut accueilli avec enthousiasme par le parti des philosophes, quelques contes, des poésies fugitives et des fables orientales. Ces productions, maintes fois réimprimées, le conduisirent à l'Académie française. On lui doit encore un *Mémoire sur la vie de Bolingbroke* (Paris, 1796, in-8°), les *Principes des mœurs chez toutes les nations ou catéchisme universel* (Paris, 1798-1805, 5 vol. in-8°), etc. Esprit philosophique plutôt que poète. Saint-Lambert n'a vu la nature qu'à travers les livres. (Voir sur cet écrivain une étude publiée par E. Pierrot, Nancy, Berger-Levrault, 1875, in-8°.)

2. Le meilleur des amis de M^{me} de Graffigny, François-Etienne Devau, dit *Panpan*, était né à Lunéville, le 12 décembre 1712. Destiné à la magistrature, par les siens, il se sentait peu porté, dit-on, vers la pratique du droit, mais, par contre, était épris de l'amour des lettres. Ses études terminées à Pont-à-Mousson, il se fit recevoir avocat au Parlement de Nancy. Il mourut dans sa ville natale, le 12 décembre 1796, laissant une comédie intitulée *Les Engagements indiscrets* (Théâtre Français, 1752) et un *Discours sur l'esprit philosophique*, lu à l'Académie de Nancy, le 20 octobre 1752. On lui doit encore quelques vers galants. Collé, dans son *Journal*, l'a peint au naturel, mais sans flatterie : « C'est bien le plus sot homme et l'esprit le plus fat, écrit-il, qui soit dans la nature, une vraie cailleterie. M^{me} de Graffigny avait beaucoup vécu avec lui en Lorraine, et il avait été toujours bassement son complaisant, ainsi qu'il l'a toujours été de toutes les femmes de qualité qui l'ont voulu toujours avoir à leur suite comme un animal privé. Il est depuis longtemps le souffre-douleur de M^{me} la marquise de Boufflers de Lorraine et est chez elle comme une espèce de valet de chambre et de bel esprit. » On consultera sur ce personnage les *Lettres de M^{me} de Graffigny* (éd. Eugène Asse) et l'ouvrage de Gaston Maugras, *La Cour de Lunéville au dix-huitième siècle*, Paris, Plon, 1904, in-8°.

3. Parmi les moins ignorés on peut citer Charles-Henri Riboutet. Ce dernier était de Commercy. Il mourut en 1740, à Paris, où il exerçait une charge de contrôleur des rentes. Il a fait d'aimables parodies et

Sans quelques couplets charmants d'Hoffmann¹, que connaîtrions-nous là de la muse champêtre à la fin du XVIII^e siècle? Rousseau se laisse aisément deviner dans ces gracieuses compositions, mais Boufflers² triomphe avec des vers libertins,

quelques agréables couplets. On lui prête une chanson qui débute par ces vers, imités d'une poésie populaire :

Que ne suis-je la fougère
Où, sur la fin d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'Amour!
Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qui la couvre après le bain !...

1. François-Benoît Hoffmann, de son vrai nom Hébrardt, né à Nancy, le 11 juillet 1760, mort en 1828. Son grand-père avait occupé les fonctions d'huissier du cabinet, à la cour du duc Léopold. Son père était brasseur. Il fit ses études au collège de Nancy et vint, en 1784, se fixer à Paris, où il tint, par la suite, la critique des livres au *Journal des Débats*. Il a laissé des livrets d'opéras et des poésies lyriques publiées sous ce titre : *Mes Souvenirs, ou recueil de poésies fugitives* (Paris, Huet et Charron, an X, in-12). Chose singulière, un exemplaire de ce livre, relié à la suite des *Quarts d'heure d'un joyeux solitaire*, recueil extrêmement libre que nous avons attribué à Sabatier de Castres, est conservé à l'Enfer de la Bibliothèque nationale, sous cette cote 498-499. Ses œuvres complètes ont paru à Paris, chez Lefèvre, en 1829, 10 vol. in-12. On aura une idée du genre adopté par Hoffmann en lisant la pièce suivante, intitulée *L'Absence* :

J'y songerai toute ma vie ;
Voilà le lieu
Où ma tant belle et douce amie
Me dit adieu.
Chaque jour au même bocage
Je viens exprès,
Et ne trouve sous le feuillage
Que des regrets.
Pourtant, moi qui suis tant à plaindre,
Je fus heureux ;
Trop heureux, j'étais loin de craindre
Ce coup affreux.
Toujours auprès de ce que j'aime
Sous ce berceau,
Mon plaisir fut toujours le même,
Toujours nouveau.
En vain, touchante souvenance,
Vous me flattez ;
Au lieu d'adoucir ma souffrance,
Vous l'augmentez.
Quand on est loin de ce qu'on aime,
Plus de plaisir !
Le souvenir du plaisir même
Coûte un soupir.

2. Stanislas, marquis de Boufflers (fils de la célèbre marquise de ce nom), né à Lunéville le 31 mai 1738, mort le 18 janvier 1815. Destiné

passé-temps puéril d'un aristocrate, avant la tempête révolutionnaire. Demain les deux genres se confondront, et le lyrisme ne perdra de longtemps son double penchant bucolique et frivole. L'amertume satirique d'un Nicolas Gilbert¹ est, il faut l'avouer, chose exceptionnelle en cet aimable pays.

Que dire des préoccupations rustiques de la société, à la fin de l'ancien régime et sous la Restauration ? En vain les poètes se sont-ils efforcés d'exalter le retour à la terre. Saint-Lambert n'a vu dans la description des « Saisons » qu'un exercice de rhétorique ; François de Neufchâteau, le chantre des « Vosges », n'est, en réalité, qu'un médiocre imitateur du célèbre Haller, le poète des Alpes bernoises ; M^{me} Tastu, une muse éblouie par le faux luxe de l'Empire. Nous ne dirons rien de François-

dès son enfance à la carrière ecclésiastique, il déclara que son penchant pour les plaisirs l'éloignait de cette profession. Sa mère avait trop d'indépendance et, ajoutons-le, de galanterie pour forcer l'inclination de son fils. Accueilli, fêté, dans la société polie, il fut le successeur de Chaulieu, qu'il surpassa, parfois, pour la correction du style et l'aimable facilité. Boufflers s'illustra dans tous les genres. Grand bailli de Nancy, membre de l'Académie de Berlin, de l'Académie française, chevalier de Malte, capitaine de hussards, gouverneur du Sénégal et de la Gorée, membre des Etats généraux, chef de la colonie française d'émigrés établie en Pologne, il eut toutes les ambitions et connut toutes les gloires. Il caractérise à nos yeux l'humeur chevaleresque, l'esprit, la grâce et le génie poétique de la fin de l'ancien régime. Il fut un voluptueux plus encore qu'un homme d'action. On lui doit *Aline*, conte (1761, in-8°) ; *Les Cœurs*, poème érotique (1765, in-8°) ; *Lettres à Madame sa mère sur son voyage en Suisse* (1770, in-8°) ; *Poésies et Pièces fugitives* (La Haye, 1780, in-16, et Paris, 1782, in-8°), etc. ; des éloges, des discours, etc., et une volumineuse correspondance. Ses *Œuvres diverses* ont été réunies maintes fois, mais il n'existe pas une édition complète de tous ses ouvrages. Le meilleur texte, sinon le plus complet, que nous connaissions de ses poésies a été donné à Paris, en 1799, 2 vol. petit in-12, avec 4 figures, et en l'an XI, in-8°. Boufflers est un poète de l'amour et non un chantre de la nature. — Signalons ici le récent ouvrage de M. P. Bonnefon : *Journal inédit du second séjour au Sénégal, 3 déc. 1786-25 déc. 1788*, Paris, éd. de la Revue Bleue, s. d., in-8°.

1. Bien qu'il ait peu célébré son pays, Gilbert ne doit pas être oublié ici. Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert naquit à Fontenay-le-Comte (Vosges), le 15 décembre 1751. Après avoir terminé ses études au collège de l'Arc, à Dôle, il vint, en 1769, à Nancy et fit paraître un roman persan, *Les Familles de Darius et d'Eridame*, etc. (1770, 2 vol. in-12). Peu après, il s'essaya en vers avec un *Début poétique* (1771 et 1772, in-8°) et donna successivement *Le Carnaval des auteurs, ou les Masques reconnus et punis* (1773, in-12) et la pièce satirique *Le Siècle* (1773). Fixé, par la suite, à Paris, où le retenait un grand désir de gloire, il gagna, grâce à Fréron, les faveurs de l'archevêque de Paris et obtint plusieurs pensions, dont une royale. On connaît ses disgrâces, sa fin. Il mourut à l'Hôtel-Dieu des suites de l'opération du trépan, le 12 nov. 1780, laissant, avec un mince bagage

Dominique de Villiers¹, du baron J.-B. de Tschudy², Masson de Morvilliers³ ou de Pons de Verdun⁴, les uns si peu patriotes, les autres si peu sensibles au spectacle de la nature.

La vraie poésie, cette fois encore, elle réside dans les patois, et en particulier le patois messin, ce langage rude composé de celtique, de latin et d'allemand, si bien analysé par nos folkloristes contemporains : « Comme partout ailleurs, observe un de ces derniers, M. Jean Julien, notre pays a sa littérature écrite en dialecte provincial; nous en trouvons le témoignage dans les Preuves de l'histoire de Metz des Bénédictins, dans les Chartes et les baux des Amans de Metz, dans les Chroniques du Doyen de Saint-Thiébauld, de Philippe de Vigneulles, de Jehan Aubrion. Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, on ne parlait que le patois, même dans les meilleures maisons du pays, et la langue française n'était connue que des lettrés. »

satirique, le souvenir d'un génie malheureux. Ses œuvres, parmi lesquelles on distingue un *Eloge de Léopold, duc de Lorraine* (1774); *Le Dix-Huitième Siècle* (1775); la fameuse *Ode imitée de plusieurs psaumes, écrite par l'auteur huit jours avant sa mort*, etc., ont fait l'objet d'un grand nombre de réimpressions. Nous citerons celles de Paris, an IX (1801), de 1817, 1825 (avec une notice de Nodier); de 1822, 1824, 1826, 1882, etc. C'est vraisemblablement à la Lorraine que sont adressés ces vers si connus et si touchants tirés de l'Ode que nous avons citée plus haut :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
 J'apparus un jour, et je meurs:
 Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
 Nul ne viendra verser des pleurs.
 Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois!
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois!
 Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux!
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
 Qu'un ami leur ferme les yeux!

1. Il naquit à Bolchen, le 4 nov. 1765. Il est l'auteur d'un recueil de poésies signalé par E. Begin dans sa *Biographie de la Moselle*, t. IV, mais que nous n'avons pu nous procurer.

2. Emile Begin a donné quelques renseignements sur ce poète. Tschudy a laissé une ode au roi intitulée *Les Vœux d'un citoyen* (Paris, 1775, in-4°) et quelques morceaux champêtres.

3. Morvilliers, vers 1740, Paris, sept. 1789.

4. Né en 1749, à Verdun, mort à Paris, le 7 mars 1844. Entré fort jeune dans le barreau, il fut successivement accusateur public pendant la Révolution, commissaire près le tribunal d'appel (1800) et avocat général à la Cour de cassation. On lui doit un plaisant choix de vers : *Recueil de Contes et poésies en vers* (sic), par M. L***. Pons. A Londres, s. d., petit in-12; réimpr. sous ce titre : *Les Poésies ou Contes et Poésies diverses de M. Pons (de Verdun)*, Paris, imprim. de Brasseur aîné, 1807, in-8°.

Le Messin possède de vieux contes naïfs, des noëls savoureux, divers ouvrages intéressants, *La Grosse Enwaraye messine ou devis amoureux d'un gros vertugay de village à sa mieux aimée Wazenatte!* (1615)¹; les *Dialogues facétieux d'un gentilhomme français se plaignant de l'amour*², etc. (1671); *Les Bégueules ou les précieuses ridicules subalternes*, parodie par Ch.



LA LORRAINE

1. *La Grosse enwaraye messine ou devis amoureux d'un gros vertugay de village à sa mieux aimée Wazenatte*, etc. A Metz, par le jeune A. Fabert, 1615, in-12, réimpr. chez le même, en 1734, et par les soins de Gustave Brunet, à Paris, chez Techener, s. d., in-12. Cette pièce, d'une lecture fort difficile, et dont les allusions échappent à l'esprit contemporain, a été traduite, avec accompagnement d'un commentaire et d'un glossaire, par M. F. Bonnardot. Voyez le recueil d'*Etudes romanes dédiées à G. Paris* le 29 déc. 1896 (Paris, Bouillon, 1897, in-8°).

2. *Dialogue facétieux d'un gentilhomme français, se plaignant de l'amour. Et d'un Berger qui le trouvant dans un Bocage le reconforta parlant à luy en son patois. Le tout fort plaisant*. A Metz, par Nicolas Anthoine, 1671, in-12 (réimpr. à Metz, Collignon, 1673, et même lieu, chez Lecouteux, 1847, in-16; cette dernière à 47 ex.).

M^{***} (1776)¹, etc. ; des comédies parmi lesquelles on cite encore : *Histoire véritable de Vernier, maître tripier du Champé* (1844)², etc. ; *Flippe Mitonno, ou la Famille ridicule*, comédie satirique, en 5 actes, de Feticq et Bouy, représentée à Metz, le 3 août 1709³.

Il a même son chef-d'œuvre, *Chan Heurlin*, d'Albert Brondex, long poème en sept chants (complété, après la mort de l'auteur, par D. Mory), où sont décrits avec une malicieuse complaisance les mœurs et les caractères des paysans de l'Est. Que ne trouverait-on point dans cet ouvrage, dont les moindres détails apparaissent, de nos jours, aussi réalistes qu'ils l'étaient il y a cent ans !

L'auteur de cette fantaisie, où défilent les types les plus curieux de la Lorraine, a fait école. Malgré nos désastres, on se souvient encore, dans la campagne messine, des dialogues goguenards de Didier Mory⁴, des Almanachs de Jaclot de Saulny⁵,

1. Nouv. éd., Berg-op-Zoom, chez plusieurs libraires associés, 1776, in-8°. Louis Jouve, qui cite cette pièce dans sa *Bibliographie du patois lorrain*, prétend qu'elle servit à ridiculiser les demoiselles Cadet, de Metz.

2. *Histoire véritable de Vernier, maître tripier de Champé, notable et désigné pour être échevin de la paroisse Saint-Eucaire. Dialogue patois messin et français à cinq personnages*. Metz, chez H.-X. Lorette, 1844, in-8°. L'auteur présumé de ce poème du XVIII^e siècle, resté longtemps inédit, ne serait autre qu'un certain abbé Georgen, lequel figure, comme acteur, dans son propre ouvrage. Il était vicaire de la paroisse de Saint-Eucaire, et il devint par la suite grand chantre de la primatiale de Nancy.

3. Il y eut plusieurs éditions de cette pièce, la 1^{re} en 1720, à Berlin, chez Toller, imprim. et marchand libraire de la Cour, s. d., pet. in-8°, mais le nom de l'éditeur est un nom supposé, et la pièce fut imprimée en réalité à Metz. La 3^e parut en 1730. En 1848, Lecouteux, libraire messin, en donna une 4^e plus correcte que les précédentes.

4. Le meilleur disciple et le continuateur de l'œuvre d'Albert Brondex, Didier Mory, naquit à Metz en 1754, devint juge honoraire au tribunal de première instance et mourut dans sa ville natale, le 31 janvier 1839. On lui doit une trentaine d'ouvrages en patois messin, parmi lesquels nous citerons, outre les derniers chants du poème de *Chan Heurlin*, *Les Bucoliques messines, pièces queurieuses don temps pessé, don temps préusent per D. M^{***}, auteur de P'tiats comédies, de p'tiats ermonecks, de p'tiats contes en l'ar, de p'tiats chansons et d'autres p'tiats oveigés sur l'utilité peublique; sans comptet l'poème de Chan Heurlin, dont les quoète darniers chants sont d'sè fécon, tot aus' bien qu'let charte rimaye per lu dans l'ennaye 1818* (Metz, Verrouvais, 1829, in-8°) ; *Le p'tiut Ermoneck Messin po l'ennaye 1817 dediet aux dames et d'moinezell's de Metz* (Metz, 1817, in-12) ; *Le même*, pour les années 1818 et 1819, des comédies, des chansons, des fables, dont quelques-unes en français.

5. On sait fort peu de chose sur ce poète, l'un des plus malicieux que le pays messin nous ait offerts. On croit qu'il était originaire de Saulny, en Lorraine. Il est l'auteur des Almanachs en patois intitulés

et s'il n'y a que quelques bibliophiles pour garder le nom d'Albert de la Fizelière, éditeur de plaisants opuscules en patois de son pays¹, le peuple, par contre, n'est pas indifférent aux « fiauves », aux recits épiques, aux poésies de circonstance de Hubert Vion², de Jean de Remilly³ et de Jean Julien⁴.

Nous avons parlé de nos désastres. Comment esquisser une histoire de la poésie lorraine sans y faire allusion? Le joli pays de la Sarre, les contrées les plus pittoresques des Vosges, une partie du Saulnois, sont aujourd'hui « terre allemande ». Allemands aussi Metz, ancienne capitale de l'Austrasie, la patrie de Verlaine⁵; Phalsbourg, Soldadenthal, berceaux d'Erck-

Le Lorrain peint par lui-même (Metz, Lecouteux, années 1853 et 1854, in-12); d'un choix de pièces, *Les Passe-Temps lorrains ou récréations villageoises, recueil de Poésies, Contes, Nouvelles, Fables, Chansons, Idylles, etc.*, Metz, Lorette, 1854, in-8°. et d'un *Vocabulaire patois du pays Messin*, Paris, Borrani et Droz, 1854, in-8°. Jaclot de Saulny est un écrivain licencieux. (Quelques exemplaires des *Passe-Temps lorrains* sont dépourvus d'une pièce qui lit scandale en son temps, *Les Plaisirs du mariage.*)

1. Entre autres : *Dialogue de Toinette et d'Alizon, pièce inédite en patois lorrain du dix-septième siècle, publié et annoté par Alb. de la Fizelière*, Paris, impr. Simon Raçon, 1856, in-12; *Lo Nieu de Jeument, conte de Fauchoux requiet ai vau lés prés pet M. A. de la Fizelière*, Paris, Didot, 1857, in-8°.

2. L'abbé Hubert Vion, né à Noisseville (Lorraine) le 10 déc. 1820, ordonné prêtre le 8 octobre 1848, décédé à Bazoncourt, le 17 nov. 1896. Membre de la Soc. d'Histoire et d'Archéologie lorraine et de l'Académie de Metz. Pendant plus de trente ans il occupa ses loisirs à l'étude du patois messin et publia, dans les journaux et revues de sa province, un grand nombre de contes et de poésies en dialecte. Il a laissé : un *Voyage en Angleterre par un enfant de Noisseville*; *Un remue-ménage à Sanry Bazoncourt*; enfin un poème *A la gloire de Brondeux*, l'auteur de *Chan Heurlin* (communication de M. Jean Julien).

3. D'origine provençale, Jean de Remilly (Dr Estre) habita longtemps la Lorraine, où il mourut, à Remilly, en 1902. Il a fait paraître *Le Petit Almanach Mosellan (Lo Piat Ermonek Lorrain)* pour les années 1876, 1877, 1879 et 1883, et donné dans les feuilles locales une foule de poésies et de contes en patois messin.

4. Voyez : *Fiauves du Temps passé*, Pays Lorrain, années 1907 et 1908.

5. D'origine ardennaise par son père, artésienne par sa mère Paul-Marie Verlaine est né à Metz, rue Haute-Pierre, n° 2, le 30 mars 1844. Il est mort à Paris, rue Descartes, n° 39, le 8 janvier 1896. On connaît son œuvre. Quoique éloigné de sa province, Verlaine s'est souvenu, à l'occasion, de sa ville natale. Il l'a chantée dans une Ode restée fameuse (*Ode à Metz*), mais avec des accents d'un patriotisme mélodramatique. Nous en extrayons les meilleures strophes :

O Metz, mon berceau fatidique,
Metz, violée et plus putique

Et plus pucelle que jamais!
O ville où riait mon enfance,

mann et de Chatrian, les deux plus grands écrivains de la Lorraine.

La civilisation française a été refoulée vers l'ouest. Nancy, Lunéville, sont des villes frontières, forteresses vigilantes destinées à contenir l'étranger, à sauvegarder la mère patrie d'une nouvelle invasion. Sont-elles à la hauteur de leurs tâches, ces sentinelles perdues, c'est-à-dire conscientes du rôle que leur imposent dix siècles de culture latine ?

Déjà la lutte des peuples prend un nouvel aspect. Le choc des idées prime l'incertitude des armes. Qu'on ne nous parle plus des pays perdus. Il n'est d'autre espoir de revanche qu'en la vitalité du clair génie français.

La Lorraine a de charmants rêveurs¹, mais où sont les héros de l'avenir ?

L'éloquence persuasive, le lyrisme contenu d'un Maurice Barrès, toute cette poésie intérieure, empreinte du caractère de la race, des ressources et des aspirations de la province, n'a pas encore trouvé d'écho à la frontière de l'Est.

On ne lit plus guère Ereckmann-Chatrian...

La Lorraine a de gracieux poètes... Le souvenir de la cour de

O citadelle sans défense
D'un chef que la honte devance,
O mère auguste que j'aimais.

Du moins quelles nobles batailles,
Quel saug pur pour les funérailles
Non de ton honneur, Dieu merci !
Mais de ta vieille indépendance !
Que de généreuse imprudence,
À ta chute quel deuil intense,
O Metz, dans ce pays transi !

Or, donc, il serait des poètes
Méconnaissant ces sombres fêtes
Au point d'en rire et d'en railler !
Il serait des amis sincères
Du peuple accablé de misères
Qui devant ces ruines fières
Lui conseilleraient d'oublier !

Metz aux campagnes magnifiques,
Rivière aux ondes prolifiques,

Coteaux boisés, vignes de feu,
Cathédrale toute en volute,
Où le vent chante sur la flûte,
Et qui lui répond par la Mute,
Cette grosse voix du bon Dieu !

Metz, depuis l'instant exécrable
Où ce Borusse misérable
Sur toi planta son drapeau noir
Et blanc et que sinistre ! telle
Une épouvantable hirondelle,
Du moins, ah ! tu restes fidèle
À notre amour, à notre espoir.

Patiente encor, bonne ville :
On pense à toi. Reste tranquille,
On pense à toi, rien ne se perd
Ici des hauts pensers de gloire,
Et des revanches de l'histoire,
Et des sautes de la victoire,
Médite à l'ombre de Fabert...

Invectives (Cl. Œuv. compl. t. III).

1. Nous avons cité plus haut Ereckmann-Chatrian, Paul Verlaine, les plus illustres ; nommons encore, parmi les représentants de la seconde moitié du XIX^e siècle, E. Bastide, M^{lle} Collin des Gimées, le chansonnier Emile Debraux, Henri-Victor Drouaillet, Guerrier de Dumast, Louis Jouve, Talibert, l'abbé Roussel, Charles Maire, André Theuriot, Edmond Haraucourt, Edmond Arnould, Jules Forget, Antoine Campaux, Gustave Kahn, Stanislas de Guaita, Gabriel Cunche, le regretté Charles Guérin, et, pour le présent, Emile Hinzelin, Maurice Pottecher, Fernand Baldenne, René d'Avril, Paul Briquel, André Spire, Georges Garnier, Charles Guibier, Léon Tonnelier, etc., l'espoir de la poésie nouvelle.

Stanislas Leczinski se perpétue dans leurs vers, mais — triste coïncidence — qui songe aujourd'hui au sort de l'infortunée Pologne?

BIBLIOGRAPHIE. — Jean Ruyr, *Recherches des Saintes Antiquitez de la Vosge, prov. de Lorraine, etc.*, Epinal, Ambroise, 1634, in-4°. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionn. de Géographie historique, etc.*, 1728. — Dom Augustin Calmet, *Bibliothèque Lorraine, ou histoire des hommes illustres qui ont fleuri en Lorraine dans les Trois-Evêchés, etc.*, Nancy, A. Leseure, 1751, in-fol. — Chevrier, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes ill. de Lorraine*, Bruxelles, s. n., 1754, 2 vol. in-12. — Expilly, *Dictionnaire géogr., histor. et polit. de la France*, Paris, Desaint et Saillaut, 1762; etc. — Dom Jean-François, *Vocabulaire austrasien, etc.*, Metz, J.-B. Collignon, 1773, in 8° (sec. éd. très augm. sous le titre de *Dictionn. roman, wallon, celtique et tudesque*, 1777, in-4°). — Oberlin, *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban de la Roche*, Strasbourg, J.-Fred: Stein, 1775, p. in-8°. — Fallot, *Recherches sur le patois de F.-Comté, de Lorraine et d'Alsace*, Montbéliard, Deckherre, 1828, in-12. — Em.-Auguste Begin, *Histoire des Sciences, des Lettres, des Arts et de la Civilisation dans le pays Messin depuis les Gaulois jusqu'à nos jours*, Metz, Verronnais, 1829, in-8°; *Biographie de la Moselle*, Metz, Verronnais, 1829-1832, 4 vol. in-8°. — A. Michel, *Biographie histor. et généalogie des hommes marquants de... Lorraine*, Nancy, G.-J. Hissette, 1829, in-12. — Devilly, *Du Patois Messin et de sa littérature*, Metz, Dembour et Gargel, 1841, in-8°. — [Pétin], *Dictionnaire patois-français à l'usage des écoles rurales et des habitants de la campagne*, Nancy, Thomas, 1842, in-16. — Comte de Puymaigre, *Poètes et Romanciers de Lorraine*, Metz, 1848, in-12; *Chants populaires recueillis dans le pays Messin*, nouv. éd., Paris, Champion, 1881, 2 vol. in-12. — M. Richard, *Traditions populaires, croyances superstitieuses, usages et coutumes de l'ancienne Lorraine*, Remiremont, Mougins, 1848, in-8°. — Aristide Guilbert, *Histoire des Villes de France*, Paris, Furne et C^o, 1848, t. IV, in-8°. — *Poésies populaires de la Lorraine*, Bulletin de la Soc. d'Archéologie Lorraine, 1853, t. IV, p. 382-540 (choix fort intéressant). — Jaclot de Saulny, *Vocabulaire patois du pays Messin*, Paris, Borrani et Droz, 1854, in-8°. — ***, *Nouvelle Biographie de la Moselle par les Collabor. de l'Austrasie*, Metz, Rousseau, Pallez, 1855, in-8°. — Louis Jouve, *Noëls patois anciens et nouveaux chantés dans la Meurthe et les Vosges*, Paris, Didot, 1864, in-18; *Bibliographie du Patois lorrain*, Nancy, impr. Lepage, 1866, in-8°; *Bibliogr. scient., médicale, histor. et littéraire des eaux et des stations thermales des Vosges*, Epinal, Peyrou, 1873, in-4°; *Chansons en patois vosgien*, Epinal, Peyrou, 1876, in-8°.

— Eugène Rolland, *Vocabulaire du patois du pays Messin*, Paris, Franck, 1873, in-8°. — Charles Gérard, *Les Patois lorrains*, Nancy, Berger-Levrault, 1877, in-8°. — M. Clesse, *Essai sur le patois lorrain, Patois de Fillières, canton de Longwy*, Nancy, Berger-Levrault, 1879, in-8°. — A. Cerfberr de Médelsheim, *Biogr. Alsacienne-Lorraine*, Paris, Lemerre, 1879, in-8°. — A. Theuriet, *La Poésie du Barrois*, conférence, Bar-le-Duc, 1880, in-12. — Lucien Adam, *Le Patois lorrain (Vosges, Meurthe)*, Paris, Maisonneuve, 1881, in-8°. — H. Bardy, *Les Traditions et la Littér. popul., le roman et la poésie dans l'arr. de Saint-Dié*, Saint-Dié, L. Humbert, 1883, in-8°. — N. Haillant, *Essai sur un patois vosgien*, Epinal, Collot, 1882-3, 2 plaq. in-8°, ou 1885, in-8°; *Plan d'une bibliogr. vosgienne*, Nancy, Crépin-Leblond, 1885, in-8°. — Nérée Quépat (René Paquet), *Dictionn. biogr. de l'anc. départ. de la Moselle*, Paris, Picard, 1887, in-8°. — Labourasse, *Glossaire abrégé du patois de la Meuse, etc.*, Nancy, Crépin-Leblond, 1887, in-8°; *Anciens Us, Coutumes, Légendes, etc., du départ. de la Meuse*, Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1904, in-8°. — Félix Bouvier, *Biographie générale vosgienne*, Epinal, imprim. Bussy, 1888, in-8°. — L.-F. Sauvé, *Le folk-lore des Hautes Vosges*, Paris, Maisonneuve, 1889, in-16. — Dr A. Fournier, *Vieilles coutumes, usages et traditions popul. des Vosges*, Saint-Dié, Humbert, 1891, in-8°. — H. Taine, *Carnets de Voyage, notes sur la province, 1863-1865*, Paris, Hachette, 1897, in-18. — J. Favier, *Catalogue des Livres et Documents imprimés du fonds lorrain de la Bibliothèque de Nancy*, Nancy, imprim. A. Crépin-Leblond, 1898, in-8°. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — Gaston Maugras, *La Cour de Lunéville au dix-huitième siècle*, Paris, Plon, Nourrit et C^o, 1904, in-8°. — J. Michelet, *Notre France*, 9^e éd., Paris, Colin, 1907, in-18. — Vidal de la Blache, *Tableau de la géogr. de la France (Histoire de France de E. Lavisse, I, 3^e éd.)*, Paris, Hachette, 1908, in-4°. — A.-M. Gossez, *Les Provinces poétiques, 1^{re} série, le Havre, éd. de « la Province », 1908, gr. in-8°*. — R. Parisot, *Rapport sur la Lorraine [Congrès de Nancy], l'Action régionaliste*, juill. 1909 et fasc. suiv. — E. Hinzelin, *Images d'Alsace-Lorraine*, Paris, Plon, 1910, in-18.

Voir en outre : *Revue d'Austrasie, Revue d'Alsace, Revue de l'Est, Annales de l'Est et du Nord, Annales de la Soc. d'émulation des Vosges, Bulletin de la Soc. philomatique des Vosges, Revue d'Ardenne et d'Argonne, Le Pays Lorrain, La Revue Lorraine illustrée, L'Austrasie, le Messager d'Alsace-Lorraine, Les Marches de l'Est, etc.*

CHANSONS ET POÉSIES POPULAIRES

LA CHANSON DE SAINT NICOLAS

Saint Nicolas a trois clériaux¹.
Sont tous les trois du même arreau².
Un jour ont demandé congé
Pour aller sur la mer jouer.
Saint Nicolas leur y a donné.

Ces trois clériaux ont cheminé
Tant que le soleil fut couché.
Ils ont entré chez un boucher :
« Boucher, donne-nous à souper.
Boucher, voudrais-tu nous loger ? »

A ce répondit le boucher :
« Nous n'avons rien à vous donner. »
Mais c'est sa femm' qu'est derrière' lui :
« Sont bien chaussés, sont bien vêtus,
Or logeons-les pour cette nuit. »

Quand c'est venu vers les minuit
Que les enfants fur'nt endormis,
Le boucher prit son grand couteau,
Les a découpés par morceaux,
Les a salés dans un cuveau.

Saint Nicolas a cheminé
Tant que le soleil a donné,
Il est entré chez le boucher :
« Boucher, donne-moi-z-à souper.
Boucher, donne-moi-z-à coucher. »

1. *Clériaux, cleryal, clerjon, clergaux*, a le sens de jeune clerc.

2. *Var.* : du même baron. *Arreau, héreau*, pièce de terre, d'où, par extension, contrée.

A ce répondit le boucher :
 « Nous n'avons rien à vous donner.
 — Donne-moi de mes trois clériaux
 Que t'as découpés par morceaux,
 Que t'as salés dans un cuveau. »

Quand le boucher entend cela,
 Par le derrière il s'enfuya.
 « N't'enfuis pas, boucher, n' t'enfuis pas,
 Demand' pardon à Dieu, l'auras,
 Mais pour ta femm' ne l'aura pas. »

Saint Nicolas prit son cordeau,
 Trois coups il frappa au cuveau.
 « Éveillez-vous, enfants, éveillez-vous.
 N'avez-vous pas assez dormi,
 N'avez-vous pas assez dormi? »

Ce dit Claudon : « J'ai bien dormi. »
 Ce dit Philippe : « Et moi-z-aussi. »
 Ce dit Jacquot, le plus petit :
 « Je croyais être en Paradis,
 Entre les bras de Jésus-Christ. »

C'est la chanson d'saint Nicolas.
 Ce ou cell' qui la chantera
 Quinze pardons il gagnera,
 Ceux ou cell' qui l'écouteront
 Tout autant ils en gagneront.

LES GARÇONS DE RAON

C'sont les garçons de Raon,
 A la guerre ils s'en vont.
 Ils sont bien quinze ou vingt,
 Tous les plus beaux garçons.
 La verduron dondaine,
 La verduron dondon.

Ils sont bien quinze ou vingt,
 Tous les plus beaux garçons.
 L'officier qui les mène,

C'est un bien brav' garçon.
La verduron, etc.

L'officier qui les mène,
C'est un bien brav' garçon.
Les fait marcher d'avant lui
A grands coups de bâton.
La verduron, etc.

Les fait marcher d'avant lui
A grands coups de bâton.
Monsieur le capitaine
Grâc' ! nous vous demandons,
La verduron, etc.

Monsieur le capitaine,
Grâc' ! nous vous demandons,
C'est nous fair' dire un' messe
Avant que nous n'partions.
La verduron, etc.

C'est nous fair' dire un' messe
Avant que nous n'partions.
La mess' qu'on vous f'ra dire,
Les corbeaux la chant'ront.
La verduron, etc.

La mess' qu'on vous f'ra dire,
Les corbeaux la chant'ront,
On vous j't'ra d'l'eau bénite
A grands coups de bâton.
La verduron dondaine,
La verduron dondon¹.

1. Ces deux derniers chants ont été recueillis à Seichamps, près de Nancy, et publiés par M. Charles Sadoul, dans *Le Pays Lorrain*.

LES SABOTS¹

RONDE

(Bousse.)

En passant par la Lorraine,
 Avec mes sabots,
 Ils m'ont appelée vilaine,
 Avec mes sabots,
 Dondaine, oh! oh! oh! avec mes sabots.

Je ne suis pas si vilaine
 Avec mes sabots,
 Puisque le fils du roi m'aime
 Avec mes sabots,
 Dondaine, etc.

Il m'a donné pour étrennes,
 Avec mes sabots,
 Un bouquet de marjolaine,
 Avec mes sabots.

Dondaine, etc.

Je l'ai planté sous un chêne,
 Avec mes sabots ;
 S'il reprend je serai reine
 Avec mes sabots.

Dondaine, etc.

S'il n'reprend pas sous le chêne,
 Avec mes sabots,
 J'en aurai perdu ma peine,
 Avec mes sabots.

Dondaine, oh! oh! oh! avec mes sabots.

MANON

(Malavillers.)

Un père a marié Manon
 Avec le baron d'Aprémont,

1. Les deux pièces qui suivent sont extraites des *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, mis en ordre et annotés par le Comte de Puymaigre. Paris, Champion, 1881, 2 vol. in-18.

Court et bon tourlourette,

Court et bon tourlouron.

Mais c'est un pauvre baron,
Qui a pour tout bien une maison.

Court et bon, etc.

A pour tout bien une maison,
Avec un troupeau de moutons.

Court et bon, etc.

Le feu a pris à la maison,
Les loups ont mangé les moutons.

Court et bon, etc.

Les loups ont mangé les moutons.
Les cornes sont restées au baron.

Court et bon, etc.

Les cornes sont restées au baron,
On les a mises sur sa maison.

Court et bon, etc.

On les a mises sur sa maison.

Tous ceux qui les verront diront :

Court et bon, etc.

Tous ceux qui les verront diront :

Voilà les armes du baron.

Court et bon tourlourette,

Court et bon tourlouron.

ÉLÉGIE DE CE QUE LA LORRAINE A SOUFFERT DEPUIS QUELQUES ANNÉES PAR PESTE, FAMINE ET GUERRE ¹

FRAGMENT D'UN POÈME DU XVII^e SIÈCLE

Doncques je t'auroy veu, mon cher Pays natal,
Un des plus florissant, pour d'un revers fatal,

1. Ce naïf poème, que nous ne citons que comme un simple document, a pour auteur Heraudel, avocat à Nancy au xvii^e siècle. Publié d'abord sous ce titre : *Elegie de ce que la Lorraine a souffert depuis quelques années par peste, famine et guerre, sur l'Elegie latine de l'auteur et par soy-mesme, tescmoin oculaire d'une partie, ayant sceu le reste de ceux qui habitoient les villes et villages et ce qui s'en disoit*

Horrible en ses effets, Lorraine infortunée!
 A trois cruelz meurtriers¹ te voir abandonnée :
 L'Air, le Ciel, et la Terre à ta perte animés
 Y jettant d'un seul coup les brandons allumés
 De Peste, de Famine, et de la Guerre ensemble²,
 Affin par ces trois fleaux, que leur colere assemble,
 D'en reduire l'Estat à telle extremité
 Qu'elle en marque l'horreur à la posterité.
 Lorraine, je t'en plains, préjugeant par avance
 De ton lustre premier l'entiere decadance,
 T'en plains la larme à l'œil et la tristesse au cœur,
 Inconsolablement touché de ton malheur :
 Qui n'a, n'eut rien, n'aura peut estre son semblable,
 Cy devant inoüy, et le plus detestable
 Qui fut à figurer, certain que noz Nepveux³
 En tiendront le recit purement fabuleux.
 L'air a bien quelquefois infecté les Provinces,
 Également frappé les subjects et les Princes ;
 Mais du moins la plus part estoient exempts de faim,
 Ou n'avoient à trembler sous le bras inhumain⁴
 D'un soldat implacable, et trouvoient la defaicté
 De ce soufle malin en quelque autre retraicté ;
 Ou tel transi de faim et de peste gisant
 A deux doigtz de la mort et comme agonisant
 Rencontre son trepas, en l'effort de la guerre,
 Par le fil acéré d'un sanglant cimenterre.

.
 ... L'on ne voyoit aux Villes et Bourgades

communément. Mis sous Presse la Paix faicte et S. A. R. de retour en ses Estats (A Nancy, par Antoine Charlot, impr., 1660, in-8°). Il a été réimpr. dans la même ville, pour Cayon-Liebault, en 1839, in-8°. Le fragment que nous en donnons est extrait de cette dernière édition. Le poème d'Heraudel a pour objet de peindre les misères éprouvées par le peuple lorrain lors de l'envahissement de son sol par les armées de Louis XIII, sous le règne de Charles IV. Il y a là de sombres traits qui font songer aux compositions intitulées : *Les Malheurs et les Misères de la Guerre*, de cet autre Lorrain, Jean Callot.

1. Prononcez : meurriers.

2. La famine et la guerre en 1634.

3. La peste commença aux Pâques de 1630, cessa en mars 1631.

4. Nancy, Malzeville, Lay, Agincourt et plusieurs autres villages en furent affligés.

Que cadavres gisantz, que blessés, que malades,
 Et pour un mesme jour les vingt-cinq trespasés¹
 Dans une seule fosse, un sur l'autre entassés :
 Spectacle, à mon advis, assés considerable
 Pour, en compatissant à leur sort lamentable,
 Estre en quelque façon de leur malheur touchés,
 Les y voyant porter sur deux bastons couchés,
 Sans draps, torches ou Croix, Prestres, Convois n'y Biere
 A bonheur² qu'en terre Sainte, et dans le Cimetiere,
 Les places tout infectz, confusément traduits
 Des uns en leurs haillons, fort peu d'ensevelis :
 Autres à la campagne estendus sur la dure³.
 N'avoir, infortunés, pour droit de sépulture
 Que le ventre affamé des loups, sortis des bois
 Pour en solenniser les funestes convois.
 Depuis et en tous lieux grands, petits, de tous âges,
 Exposés à la dent de ces antropophages,
 Et bien loing de leur estre un object de frayeur
 A l'aspect, à la voix, celuy de leur fureur :
 Les maisons aujourd'hui tellement desertées⁴
 Que les louves y font sans crainte leurs portées,
 Pour n'ouïr les abboys d'un mastin surveillant,
 Ny les cris repetés du berger l'harcelant.
 La cruauté passée à ce point de misere
 Que l'homme est loup à l'homme et une autre vipere,
 S'égorgeant, se mangeant, veoir mesme, et sans horreur,
 Le fils ne desdaignant de son progeniteur⁵
 Le cadavre relant, non plus que faict le pere⁶
 Celuy de son enfant, la fille de sa mere :
 De deux qui font voyage, un de l'autre [a] soucy
 De n'estre à mesme effect traitreusement occy,
 La faim estant un mal qui rend le famelique
 Pire qu'un enragé, pire qu'un frenetique.
 On y mange les chiens, on y mange les chatz,

1. Cimetière de Nancy la Neufve.

2. Au petit bonheur. Expression populaire.

3. Varangeville, Serre, Haussonville, Velaine.

4. Clairay.

5. Desme.

6. Un pendu à un arbre prez Champigneule, convaincu d'avoir tué sa sœur pour un pain de munition.

Et on en fait office, en y mangeant les ratz.
 Un cheval n'est pas mort, tiré de l'escurie¹,
 Qu'avant qu'estre trainé à l'infame voirie,
 Et sans estre escorché, le voyla depécé,
 Nombre de charcutiers le découpant blessé...
 Estrange changement, la charongne autrefois
 Ne se pouvoit souffrir du moindre villageois,
 Et il tient aujourd'huy à faveur, mais très grande,
 D'en avoir seulement un morceau pour viande,
 Et, plus estrange encor, qu'il n'a de ceste chair
 Pour assouvir sa faim, contraint de rechercher
 A guise de pourceaux, les bulbes que nature²
 Sembloit n'avoir produit que pour leur nourriture;
 Trop heureux quand il peut pourveoir à la saison,
 De fruitz indifferentz sa chetive maison³.
 Qu'esperer en effect d'une terre infertile,
 D'un heritage en friche, et tout à fait sterile,
 Puis que l'on ne voit plus les laboureurs aux champs
 Entrouvrir les guerez de leurs coutres trenchantz;
 Les sillons abreuvés pour fruit de leur culture
 Pousser de blonds espis du sein de la nature,
 Et dans l'espoir prochain de leur maturité,
 Payer tout ce travail par leur fécondité.

1. Nancy vieille et neuve.

2. Les bulbes s'y vendoient communement.

3. En 1635, 1636, 1637, 1638, 1639, le bled se vendoit communement le resal 50, 60 et 100 francs, comme à Remiremont.

ALBERT BRONDEX

(XVIII^e SIÈCLE)

Albert Brondex naquit à Sainte-Barbe, d'une famille de cultivateurs, vers 1750. Doué d'une intelligence très vive et d'un esprit original, il fit de médiocres études et obtint le privilège des *Petites affiches des Trois-Evêchés*. Il y inséra des vers français et patois qui eurent grande vogue en pays messin. D'un naturel joyeux, sensible à la bonne chère et passionné pour le jeu, il fut arrêté et mis en prison pour mauvaise administration des biens d'un sieur de Flavigny. Pendant ses heures de captivité, Brondex composa un poème en français, qu'il fit parvenir à M^{me} de Caraman, épouse du gouverneur de Metz. Celle-ci prit en main la cause du malheureux poète et obtint sa mise en liberté. Brondex devint par la suite rédacteur au *Journal du Peuple*, puis se rendit à Paris, où il mena de nouveau une existence déréglée et précaire, partageant son temps entre les travaux littéraires et les spéculations commerciales, mais donnant ses meilleures heures au plaisir. On croit qu'il mourut de la rupture d'un anévrisme, après une partie de jeu où il avait gagné beaucoup d'argent. On ignore exactement la date de sa fin. Il laissait une famille nombreuse et un poème inachevé, en patois, qui immortalisa son nom en Lorraine. Il avait commencé cet ouvrage en 1785. Sur l'instance de ses amis, il le fit paraître deux ans après, sous ce titre : *Les Bruilles* (Les Fiançailles), s. l. n. d., in-8°. Cette édition, aujourd'hui rare et recherchée, s'arrête à la moitié du V^e chant, au 160^e vers. François Gaspard, cousin de Brondex, et Didier Mory continuèrent son œuvre et y ajoutèrent deux chants qui ne valent pas, à beaucoup près, les cinq premiers. Le poème ainsi complété, et tel que nous l'avons aujourd'hui, fut imprimé en 1825, à Metz, chez Lamort (*Chan Heurlin ou les Fiançailles de Fanchon*, etc.)¹. Depuis, les éditions se sont multipliées. On en compte jusqu'à sept. La dernière a paru récemment. Voyez : *Chan Heurlin, ou les Fiançailles de Fanchon, en sept chants, par A. Brondex et D. Mory, de Metz*.

1. Cette seconde édition, mise en vente chez Devilly, libraire, présente cette particularité que la feuille de titre porte la date de 1787. On l'a confondue parfois avec la première.

Nouv. édit. conforme à la première, accomp. d'une introd. et d'une trad. française littéraire, ill. de M. Victor Masson, de Metz, Nancy, N. Sidot, 1900, in-8°, couv. ill.

« C'est là, certes, conclurons-nous avec M. Jean Julien, une chose qui plaide en faveur de notre poème messin, car elles sont rares les publications d'un intérêt purement local qui peut vent en un siècle justifier de sept éditions. »

BIBLIOGRAPHIE. — E.-A. Begin, *Biographie de la Moselle*, I, p. 163-174. — Jean Julien, *Le Patois Messin, L'Austrasie*, 1907.

CHAN HEURLIN

Deux jeunes gens, Maurice, sergent en congé à Vrémey, et Fanchon, fille d'un des plus riches propriétaires du même village, s'aiment et se déclarent leur amour.

Maurice, rappelé au régiment, est obligé de partir. Il laisse Fanchon d'autant plus désolée que leur amour n'a pas été sans suites. Peu de temps après, on apprend que Maurice, grièvement blessé dans une expédition, a été laissé pour mort. Fanchon, au comble du désespoir, se décide à tout avouer à son père Chan Heurlin. Celui-ci la console, lui proposant, pour sauver son honneur, de la marier.

J'to mereyrâ sans lu (dit-il); je connâs in nigaud
Que pauret sans l'saver tortot let fricaissaye.

(Je te marierai sans lui (Maurice); je connais un nigaud
Qui prendra sans le savoir toute la fricassée.)

Chan Heurlin se met en route et manœuvre avec une telle habileté qu'il parvient à faire demander en mariage sa fille Fanchon.

On discute le contrat (*lo mairché*, le marché), on va à Metz « aux hébits », chercher les habits de noce, on fixe le jour de la cérémonie et on procède aux préparatifs du festin, qui, d'après la description qui nous en est donnée, doit être une vraie noce de Gamache.

Le jour est arrivé. Au moment où toute la noce va partir pour l'église, coup de théâtre : Maurice, le beau Maurice, arrive, guéri de sa blessure, avec un congé de réforme. De saisissement, la pauvre Fanchon se trouve mal, et bientôt on apprend qu'elle est devenue mère d'un gros garçon.

Naturellement le mariage est remis à plus tard. Maurice réclame ses droits, et on décide que Fanchon épousera le beau sergent après le baptême de son enfant. Dans un élan de géné-

rosité qu'on ne comprend guère, Chalât Pouaré, le bon nigaud cherché par Chan Heurlin, le mari manqué de Fanchon, déclare vouloir être le parrain de l'enfant et lui faire abandon de tous ses biens.

La chute du poème est un peu brusque. Didier Mory s'en était aperçu ; aussi, quelque temps après la publication de cet ouvrage, en publia-t-il un second : *Le Bétomme don ptiat fé de Chan Heurlin* (le baptême du petit-fils de Chan Heurlin), qui est la conclusion du poème et qui pourrait figurer comme huitième chant. C'est le récit du baptême de l'enfant de Fanchon et de Maurice et de leur mariage, qui furent célébrés le même jour.

Nous donnons ici un fragment du poème de *Chan Heurlin*, pris dans le chant quatrième, qui est un des plus intéressants.

JEAN DE MAZELLE.

LE PORTRAIT DE FANCHON

« Cousin, lui répond Chan, qu'elle soit belle ou non — Ce n'est pas par là que j'estime Fanchon. — Ma fille est en tout temps diligente et ménagère ; — Il n'y a pas dans la paroisse une pareille ouvrière ; — (5) Depuis plus de dix ans, le jour ne l'a pas vue se lever — Et notre ouvrage est fait quand je songe à m'éveiller. — Quand je dis que l'ouvrage est fait, c'est parfait qu'il faut dire, — Car quand le jour parait et qu'elle a éteint la lumière, — L'étain comme un argent brille sur le dressoir ; — (10) Notre armoire est plus claire que le plus fin miroir. — Il n'y a dans la chambre ni toiles d'araignées, ni mites.

CHAN HEURLIN

Cosin, li repon Chan, qu'elle seu béle ou non,
 Ce n'âme pet tolet que j'estime Fanchon.
 Met feille at, en to tems, diligente et m'négire ;
 I n'y éme en let Péroisse eie péraille ovriré ;
 Depeu pu de dige ans lo jo ne l'ém'vu l'vet,
 Et nat ovreige â fâ quan j'songe et m'renva illet.
 Quan j'dis qu'l'ovreige â fâ, ç'â perfâ qu'i faut dire :
 Cà quan lo jo pérait, et qu'l'et tindu let l'mire,
 L'étain, come in ergent, brille su lo drassu ;
 Nat ômare â pu cliair que lo pu fin melu,
 Jémâ n'y'et dans let chambe airanteules ni mêtes ;
 Évâ tant d'propreté l'écomoude nas bêtes ;

— Avec tant de propreté elle accommode nos bêtes, — Que de jours, dans le poulailler, on ne trouverait une [ordure], — Et que les œufs recueillis sont plus blancs qu'un champignon; — (15) Comme sur la table enfin, devant la vache il fait propre, — Dans l'auge des porcs on mangerait la soupe. — Mais si vous aviez goûté de celle qu'elle fait! — Avec un peu de lard, elle est meilleure qu'avec de la viande; — Et quand, de sa façon, j'ai de la fricassée, — (20) A force de la relécher, mon assiette est relavée. — Mais parlons du laitage. Ah! mordieu, c'est là — Que de gâter chacun, elle a trouvé le secret. — Et malgré le fourrage, et malgré la gelée — Sa crème est, en hiver, douce comme au mois de mai. — (25) Aussi des bons marchands a-t-elle toujours les premiers. — Car d'un quart d'heure au moins ils sentent ses fromages secs. — Les jardins maraîchers qui sont derrière la citadelle, — Ceux du Pontiffroy, ceux du Champ à Seille — Ne sont pas mieux torchés que ne le sont nos jardins. — (30) Des légumes, des fruits, c'est pour nous les premiers. — Aux soins de ma Fanchon nous devons ces avantages. — Elle est habile et savante en tous les ouvrages.

Que d'jo dans let jenilnire, on ne treuvren me in tron,
 Et q'les ieux recueillis sont pu blians qu'ein obçon :
 Com su let tauille enfin, d'vant let veche i fâ proppe,
 Et dans l'auge des pchés les gens menjrint let soppe.
 Mâ se v'evins sâyet de let çou qu'elle fâ!
 Evat in pou d'bâcon, l'â m'liou qu'évâ d'let châ;
 Et quan, de set féçon, j'â de let fricaissâye,
 Et fouche de r'lachet, mon assiette â r'lévâye.
 Mâ pâsans don lateige. Ah! mordieu, ç'â tolet,
 Que de gatet chéquin, l'et treuvé lo secret.
 Et, maugré lo fouraige, et maugré let jallâye,
 Set crème â, dans l'uver, douce com an mois d'Maye.
 Ausset des boins Merchans l'et tojo les preumins,
 Câ, d'in quart d'oure au moins, i santent ses gayins.
 Les mésouéges que son deier let Citôdelle,
 Les çous don Pontieufreud, les çous don Champ et Seille,
 Ne sont me mieux touchés que lo sont nas jédins :
 Des légumes, des fruts, ç'â por nos les preumins.
 Aux soins de met Fanchon je d'vans ces évanteiges,
 L'at ébile et sévante en tortos les ovreiges.

— Regardez ma chemise; est-elle belle ou non? — Eh bien! voilà, mes amis, la toile de Fanchon. — (35) Si je voulais la marier... mais je n'en suis guère prêt; — Déjà cinq ou six fois j'ai donné la cassette (éconduit les prétendants); — Je ne la placerai jamais que dans une maison — Où il n'y aura tout au plus que le père et le fils. — Ma fille est si belle, elle plaît tant aux hommes — (40) Qu'elle serait malheureuse là où il y aurait des femmes; — Mère, bru, belles-sœurs, auraient le cœur jaloux, — L'envie les rendrait pires que des loups-garous; — Et malgré ses vertus, Fanchon persécutée — Souhaiterait d'être morte, ou bien dé mariée; — (45) Les chagrins et les maux lui viendraient par troupeaux. — Tandis qu'en un ménage où il n'y aurait que des chapeaux — Fanchon, toujours fêtée et toujours la maîtresse, — Surpasserait en plaisir la plus grosse maîtresse. — C'est comme cela, mes amis, que je veux la placer. »

Rewateux met cheminche, a-t-elle béle ou non?
 Eh bien! v'let mes émins, let teulle de Fanchon.
 Se j'voleus let mériet... mà je n'en sus wà pratte;
 Déjêt cinq ou chix fois j'à beillet let caissatte;
 Je n'let pliessrà jémà que dans eine môjon,
 Où n'y'éret tot au pu que lo peire et l'guéchon.
 Met Bâcelle à si béle, elle pliâ tant aux homes,
 Qu'elle s'reût malagrouse où qu'il y'éreut des fomes :
 Meire, bru, bëles-sieus, érint lo quieur jaloux,
 L'enveye les rendreût pis que des loups-gairoux;
 Et maugré ses vertus, Fanchou persécutâye,
 Demandreut d'éte moute, ou bien démériâye;
 Les chégrins et les maux li vieinrint pet troppés,
 Tandis qu'en in meneige où n'y'éret q'des chaipés.
 Fanchon, tojo fêtâye, et tojo let mâtresse,
 Surpass'ret en pliagis let pu grouse mârasse;
 Ç'at en let, mes émins, que je vieux let pliessiet.

(Chant IV.)

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU

(1750-1828)

François Nicolas — plus tard comte de Neufchâteau — naquit au village de Saffais, près Rozières (Vosges), le 17 avril 1750. Son père, homme honorable, mais sans fortune, dirigeait une école primaire. Le jeune Nicolas fit de brillantes études chez les Jésuites de Neufchâteau. Très doué pour les lettres, il donna, à l'âge de quatorze ans, un premier recueil de vers imités d'Anacréon, d'Ovide, d'Horace et de Virgile, *Poésies diverses* (Neufchâteau, 1765, in-12), qui, augmenté de pièces inédites, fut réimprimé l'année suivante, sous le titre de *Pièces fugitives* (Neufchâteau, 1766, in-12). Célèbre à son début et, de plus, fort protégé, notre nouvel auteur ne tarda pas à devenir membre des Académies de Dijon, de Lyon, de Marseille et de Nancy. Voltaire, surpris de sa précocité, désira le connaître et se l'attacha à titre de secrétaire. Le bailli d'Alsace, comte d'Hénin, l'enleva à ce dernier et le destina à la magistrature, puis à l'administration. Peu après, la ville de Neufchâteau lui donna son nom. Cette adoption singulière fut sanctionnée par le Parlement de Lorraine. Notre poète traduisait l'Arioste lorsque le maréchal de Castries, ministre de la marine, le fit nommer procureur général au conseil supérieur de Saint-Domingue. De retour en France, au bout de cinq années d'absence, et après avoir été le héros d'une foule d'aventures extraordinaires, il obtint sa retraite, avec une pension de trois mille livres et le titre de conseiller honoraire. On dit qu'il avait acheté un petit domaine, Vicherey, à cinq lieues de Neufchâteau, où il cultivait tout à la fois la terre et les muses, quand vint la Révolution. Il en adopta les principes avec ardeur, rédigea les cahiers du bailliage de Toul, fut nommé successivement administrateur du département des Vosges, juge de paix du canton de Châtenois, député à l'Assemblée législative, enfin président de cette assemblée, en 1792. Elu membre de la Convention par le département des Vosges, puis ministre de la justice (6 octobre 1792), il n'accepta aucune de ces deux fonctions, se rendit à Paris, en toute indépendance, s'occupa d'économie sociale, fit paraître des brochures tendancieuses et travailla pour la scène. Un drame, *Paméla*,

qu'il fit représenter en 1793, sur le Théâtre-Français, lui attira les persécutions du parti révolutionnaire. Arrêté comme suspect, conduit à la Force et incarcéré au Luxembourg, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Sa carrière alors ne connut plus de bornes. Nommé juge au tribunal de cassation, puis commissaire du gouvernement dans le département des Vosges, ministre de l'intérieur (16 juillet 1797 et ensuite 17 juin 1798), sénateur après le 18 brumaire, président du Sénat, grand officier de la Légion d'honneur et enfin comte de l'Empire, François de Neufchâteau dut souvent à l'intrigue et à la plus basse complaisance les hautes fonctions qu'il remplit avec une parfaite médiocrité. Il peut être considéré comme l'ancêtre le plus typique de ces faux hommes d'Etat du dernier siècle, dont l'ambition et l'avidité ne se mesurèrent point au talent, et qui ne triomphèrent dans les fonctions publiques que parce que l'élite de la nation se désintéressa toujours de la conquête du pouvoir. Rentré dans la condition privée, à l'époque de la Restauration, mais gorgé d'honneurs, François de Neufchâteau se consacra tout entier à la littérature qui l'avait servi sans cesse dans sa carrière politique, et son nom ne fut plus, dès lors, rappelé à l'attention publique que par quelques lectures faites au sein de l'Académie française, dont il faisait partie depuis la création de l'Institut. Il mourut à Paris, le 10 janvier 1828, laissant une foule d'ouvrages que nous ne décrivons pas ici¹, d'insipides discours civiques et enfin un pâle poème, *Les Vosges, récit à Epinal dans la fête de la fondation de la République française, 1^{er} vendémiaire an V* (imprimé par ordre de l'Administration centrale du département des Vosges, par Thomas fils, imprim. à Saint-Dié, 1796, in-18, etc.²), dans lequel il a donné toute la mesure de son piètre génie.

BIBLIOGRAPHIE. — Baron A.-F. de Silvestre, *Notice biographique*, Paris, 1828, in-8°. — Quérard, *La France littéraire*, etc. — *Nouv. Biographie Didot*, t. XVIII.

1. Voyez entre autres : *Discours sur la manière de lire les vers* (Paris, 1775, in-8°); *Nouveaux Contes moraux, en vers* (Berlin, 1780, in-12); *Anthologie morale* (Paris, 1784, in-12); *Les Tropes...* poème en 4 chants (ibid., 1817, in-12); *Les Trois nuits d'un goulteux*, poème en 3 chants (ibid., 1819, in-8°), etc.

2. Réimprimé la même année : *Les Vosges, poème par N. François (de Neufchâteau), sec. éd. revue et augmentée* (A Paris, chez Desenne, l'an V^e de l'ère française [1796], in-8°).

LES VOSGES

FRAGMENT

De la Moselle, ô vous, Naïades vagabondes,
 Qui roulez au hasard le tribut de vos ondes,
 Rendez, comme vos flots, mes vers majestueux,
 Donnez-moi, pour vous suivre, un style impétueux.
 Que ces monts, dont la tête est voisine des nues,
 Me laissent pénétrer sous leurs cimes chenues,
 Et qu'à des yeux mortels il soit donné de voir
 Des eaux que vous versez l'immense réservoir.
 Filles de l'Océan, je verrai vos compagnes
 S'élançant, comme vous, du sein de nos montagnes,
 Et la Sarre, et la Meurthe, à mes yeux attentifs,
 Offriront le berceau de leurs flots fugitifs.
 La Saône, plus tranquille et plus lente en sa course,
 Dispense à d'autres lieux les trésors de sa source,
 Et ses flots, retenus par un charme secret,
 Au Rhône impatient vont s'unir à regret.
 Naïades de nos bords, vos ondes égarées
 Courent vivifier de lointaines contrées.
 Précipitez leurs cours. Mes regards empressés
 S'arrêtent aux sommets des monts où vous naissez.
 D'un spectacle si grand que ma vue est saisie!
 Tous ces monts chevelus règnent sur l'Austrasie,
 Et de leurs noirs sapins la sombre majesté
 Protège un peuple heureux dans sa simplicité.
 Le Rhin coule à leurs pieds. Leur éternelle masse
 Touche aux bords aplanis de la fertile Alsace.
 Je les vois, couronnant le Suisse belliqueux,
 S'étendre au Mont-Jura, qui s'allie avec eux.
 Le Donon, qui s'élève au milieu de la chaîne¹,
 La domine du tiers de sa tête hautaine,
 Et, par un double rang de rochers entassés,

1. Le Grand et le Petit Donon, au N.-E. de Senones, passent, vulgairement, pour les plus hautes montagnes des Vosges. Le Donon a seize cents pieds d'élévation. Il en sort trois rivières. En celtique, *Dunum*, *Dun*, signifie une hauteur, la montagne par excellence. (*Note de François de Neufchâteau.*)

Presse ces boulevarts l'un sur l'autre exhaussés.
Que mes sens sont émus ! que d'augustes merveilles
Enchantent mes regards, ou frappent mes oreilles !
L'horizon, devant moi, soudain s'est prolongé,
J'ai fait un pas de plus, et le monde est changé.

O ! comment parcourir cette scène infinie ?
Ecoutez, écoutez l'effrayante harmonie
De ces torrens, grondans dans le creux des vallons ;
Et les mugissemens des bruyans aquilons.
Voyez ces pins altiers, dont les ruisseaux limpides
Retracent dans leurs flots les vertes pyramides.
Osez vous enfoncer dans ces vaste forêts,
Dans ces grottes sans fond, antres sourds et secrets,
Dont jamais le soleil n'éclaira les mystères¹.
Essayez de gravir sur ces rocs solitaires
Minés par les torrens, des feux du ciel frappés,
A ces feux, aux torrens, aux siècles échappés.

Aigle fier et sanglant, ministre du tonnerre,
C'est ici ta patrie et je foule ton aire.
La foudre que tu tiens fait mugir, à mes pieds,
Le fracas des échos cent fois multipliés.

Admirez avec moi, sur ces roches pressées,
Le reflet éclatant des neiges condensées.
Jamais l'astre du jour, échauffant nos climats,
N'a du haut de ces monts détaché les frimats.
Leur cime, toutefois, teinte de sa lumière,
Des clartés du matin s'embellit la première ;
Et dans sa flamme encor leur sommet est noyé,
Quand le voile des nuits est partout déployé.

O soleil ! sur les monts, et le Guèbre et le Mage,
Du grand tout, nommé Dieu, virent en toi l'image,
Sous les noms de Mitras, et d'Hercule, et d'Hermès,
L'homme des premiers temps adora les bienfaits.
Tu meus autour de toi les sphères entraînées.
Tu fais fuir devant toi les saisons enchaînées.
Tu prodigues ta flamme aux besoins des mortels,

1. On peut voir surtout la glacière de Gérardmer, quoiqu'il faille diminuer beaucoup du merveilleux qu'on lui prêtait. (Note de l'.
D. N.)

Et la reconnaissance a dressé tes autels.
 Les prêtres à ton culte ont mêlé l'imposture.
 Dans la Vosge, autre-fois, ils t'appelaient Mercure¹.
 D'autres temples, depuis, ont déguisé ta loi;
 Mais le ciel est le seul qui soit digne de toi.
 De nos opinions que m'importe le rêve?
 Au sommet de ces monts jusqu'à toi je m'élève,
 Et tes rayons, pour moi, sont les lettres de feu
 Où Dupuis, de nos jours, a lu le nom de Dieu².
 Descendons cependant de ces cimes bleuâtres,
 Et suivons par degrés les longs amphithéâtres
 Qu'au penchant de ces monts il nous faut admirer.
 A ceux des Alpes même on peut les comparer.
 Leur croupe est moins hardie et n'en est pas moins belle.
 Leur front n'est pas couvert d'une neige éternelle.
 La chute des glaçons, suspendus aux rochers,
 Y menace bien moins, et troupeaux, et bergers.
 Leurs pics sont moins touchants, et, du haut de leurs cimes,
 L'œil, avec moins d'effroi, mesurant leurs abymes,
 Y trouve, en raccourci, les sauvages beautés
 De ces monts sourcilleux que Haller a chantés.

Vous ne voyez de loin que des montagnes nues,
 Des colosses pelés et des roches ardues;
 Cet aspect vous fait peur, mais osez avancer,
 Chaque site, en détail, va vous intéresser.

Déserts, rochers, torrens, cavernes spacieuses,
 Lacs tranquilles et purs, forêts silencieuses,
 Solitudes, coteaux, vallons, prés verdoyans,
 Bois coupés de sentiers escarpés, tournoyans;
 Entonnoirs, où les eaux, avec fracas, descendent;
 Promontoires aigus, auxquels les chèvres pendent;
 Arbustes singuliers, à la plaine étrangers;
 Gouffres sans fond, couverts de champs et de vergers,
 Mille aspects variés, mille effets pittoresques,
 Tableaux attendrissans, réguliers, ou grotesques;

1. D'où vient le nom de Mirecourt. On a trouvé des autels de Mercure sur plusieurs de nos montagnes. (*Note de F. D. N.*)

2. Le citoyen Dupuis, de l'Institut national de France, auteur d'un grand ouvrage intitulé *l'Origine des Cultes*, etc. (*Note de F. D. N.*)

Voilà des deux côtés ce qui frappe mes yeux
Dans les Alpes, en grand; en petit, dans ces lieux.
Les Vosges, dont la scène est moins âpre et moins vaste,
Offrent également un bizarre contraste.
Le premier des attraits est la variété.
Sur la même montagne, en bas, on a l'été;
A la cime, l'hiver; dans le milieu, l'automne.
Là, d'un côté, l'on sème, et de l'autre on moissonne.
Ici, le voyageur trouve de toutes parts
D'agréables cités et des hameaux épars,
Des vallons cultivés, d'horribles fondrières,
Des torrents passagers, d'éternelles glaciers,
Des cascades, des lacs, des ruisseaux argentés,
Des monts tristes et nus, et des bords enchantés,
De puissans végétaux qui croissent sans culture,
Des landes, des moissons, des tapis de verdure,
Du marbre et du granit, de la tourbe et du fer,
Et partout de vieux pins, respectés par l'hiver.
Que ces monts, ô nature, annoncent de puissance!
Même en leur nudité, quelle magnificence!
Et, comme avec de l'eau, des cailloux et du tems,
Tu pares ces déserts de charmes éclatans!...

(Les Vosges, 2^e édition.)

MADAME AMABLE TASTU

(1798-1885)

Sabine-Casimire-Amable Voïart, plus tard M^{me} Amable Tastu, naquit à Metz, en 1798. Son père était administrateur des vivres; sa mère avait pour frère Bouchotte, qui fut ministre de la guerre. Dans un milieu relativement aisé, où le goût des belles-lettres était traditionnel, elle reçut une brillante éducation et passa une partie de sa jeunesse à lire tous les livres qui lui tombaient sous la main. Les victoires et les défaites de l'Empire éveillèrent sa sensibilité. Très précoce, à quinze ans elle tournait agréablement le vers, ayant un sens très averti du rythme. Ainsi s'expriment ses biographes. Devenue, à dix-huit ans, l'épouse de l'imprimeur Tastu, elle alla habiter Perpignan, puis vint se fixer à Paris et fit paraître, en 1826, son premier recueil, *Poésies de M^{me} Amable Tastu* (Paris, imprim. Tastu, in-8°, réimpr. en 1827, à Paris, chez A. Dupont, in-12). Le livre fut accueilli par la critique avec une faveur voisine de l'enthousiasme. Classique par le fonds, a-t-on dit, sans envolée bien haute, la poésie de M^{me} Tastu montrait les qualités de sentiment et de modération que l'on prisait alors. Elle avait la note émue, une petite pointe de philosophie bourgeoise, avec je ne sais quelle grâce féminine propre à séduire les esprits les plus délicats. Son succès fut éphémère. En 1829, elle publia les *Chroniques de France*, puis, en 1835, donna son dernier volume de vers, *Poésies nouvelles*, lequel passa presque inaperçu. Eprouvée par la révolution de Juillet, à demi ruinée et, plus encore, oubliée de ses contemporains, M^{me} Tastu demanda à la prose des revenus quelle ne pouvait guère attendre de la poésie. Elle composa alors des ouvrages d'éducation, des cours d'histoire de France, des contes moraux, des nouvelles, des traductions, etc. Après la mort de son mari, elle alla rejoindre son fils, Eugène, qui occupait, depuis 1852, un poste consulaire en Orient. De retour en France, elle vécut dans un silence absolu. Quand la mort vint la prendre en 1885, on put dire qu'elle appartenait déjà au passé.

BIBLIOGRAPHIE. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*,

I, etc. — Pascallet, *M^{me} Tastu*, 1841. — Ed. Grenier, *Souvenirs littér.*, etc. — Maurice Souriau, *Les Amis de M^{me} Tastu*, Le Mois littér. et pittoresque, octobre 1909 (article documenté et fort intéressant).

SCÈNES DU PASSÉ

Déjà ils se lèvent, déjà ils se raniment; je revois mes amis éteints; ils sont assemblés dans Lora, comme ils l'étaient dans un autre temps... O mes amis, que vous êtes changés!...

OSSIAN.

Vers gazons où fleurit la blanche marguerite,
Ombrage qu'au printemps la violette habite,
Vallon, bocage, humble sentier,
Dont la mousse reçoit cette pluie argentine,
Qui tombe au gré des vents, du front de l'aubépine
Ou des rameaux de l'églantier;

Prés, dont mes jeunes pas foulaient l'herbe penchée,
Bosquets d'arbustes verts, où la source cachée
Jaillit loin des yeux du passant,
Où la brise d'avril, d'une aile printanière,
M'apportait, en fuyant à travers la clairière,
L'odeur du feuillage naissant;

Bords féconds et chéris, frais et riant théâtre,
Où, la lyre à la main, ma jeunesse folâtre
Ouvrit le drame de mes jours,
Parfois, quand du sommeil mes nuits sont délaissées,
Votre image s'éveille, et des scènes passées
Je crois recommencer le cours.

Je revois tour à tour la penchante colline
Dont l'invisible écho de ma voix enfantine
A répété les premiers airs;
Cet enclos ombragé cher aux plaisirs rustiques,
Et de ceux que j'aimais les ombres fantastiques
Peuplent encor ses bancs déserts.

Voici la blanche église et l'autel de Marie,
Et tous ces lieux alors chers à ma rêverie,
Où j'ai chanté, prié, souffert;

Car mes beaux jours, hélas ! n'étaient pas sans nuage,
Et plus d'un sombre aspect, avec leur douce image,
A mon souvenir s'est offert.

Pourtant le cœur fidèle à ces jours d'espérance,
De leurs momens de joie et même de souffrance
Ne veut rien livrer à l'oubli :

Des maux qui ne sont plus l'amertume s'efface,
Et quand la main du temps en adoucit la trace,
Le malheur est presque embelli.

Ainsi, durant le cours d'un rapide voyage,
Chaque site en fuyant, ou fertile, ou sauvage,
D'attraits nouveaux semble paré ;
Et les monts qu'au matin on gravit avec peine,
Le soir charment nos yeux, quand la vapeur lointaine
Y jette son voile azuré.

(*Poésies*, 2^e éd., 1827.)

ERCKMANN-CHATRIAN

(1822-1899—1826-1890)

Il faudrait plus de place que nous n'en disposons ici pour écrire une biographie, même succincte, de ces deux grands écrivains de nos provinces de l'Est et pour énumérer leurs titres à la reconnaissance de leurs compatriotes. Quelques mots, quelques dates, suffiront sans doute à la curiosité du lecteur.

Emile Erckmann et Louis-Gratien-Charles-Alexandre Chatrian naquirent, le premier à Phalsbourg, le 20 mai 1822, le second à Soldadenthal, commune d'Abreschviller, le 18 décembre 1826. Fils d'un libraire, Erckmann commença ses études à Phalsbourg, prit à Paris ses inscriptions de droit (1842), adressa aux Chambres une brochure sur *Le Recrutement militaire* (1845, in-8°) et retourna au pays natal, en 1847, sans avoir passé les derniers examens exigés par la licence. Il y rencontra, peu de temps après, Chatrian, naguère employé dans une manufacture de verrerie, en Belgique, alors maître d'études au collège de Phalsbourg. Les deux jeunes gens se lièrent intimement, et de leur amitié naquit une fructueuse et durable collaboration. Ils débutèrent en 1848, dans le *Démocrate du Rhin*, en signant de leurs noms soudés diverses nouvelles très remarquées, qu'ils réunirent sous ce titre : *Histoires et Contes fantastiques* (Strasbourg, 1849, in-8°). Ils vinrent ensuite à Paris, publièrent une foule de contes, de récits, où l'imagination alterne avec la voix du souvenir, et se rendirent célèbres en donnant les romans que l'on connaît et qui constituent une sorte d'épopée moderne de l'Alsace et du pays lorrain. Voici la liste chronologique de leurs principales productions : *L'Illustre Docteur Matheus* (Paris, Hetzel, 1859, in-18); *Contes fantastiques* (ibid., 1860, in-18); *Contes de la Montagne* (ibid., 1860, in-18); *Maître Daniel Rock* (ibid., 1861, in-18); *Contes des bords du Rhin* (ibid., 1862, in-18); *L'Invasion, ou le Fou Yégoff* (ibid., 1862, in-18); *Madame Thérèse* (ibid., 1863, in-18); *Histoire d'un conscrit de 1813* (ibid., 1864, in-18); *Histoire d'un homme du peuple* (ibid., 1865, in-18); *Confidence d'un joueur de clarinette* (ibid., 1865, in-18); *Waterloo* (ibid., 1865, in-18); *Contes populaires* (ibid., 1866, in-18); *La Guerre* (ibid., 1866, in-18); *La Maison forestière* (ibid., 1866,

in-18); *Le Blocus* (ibid., 1867, in-18); *Histoire d'un Paysan* (ibid., 1868-1874, 4 vol. in-18); *Le Juif polonais* (ibid., 1869, in-18); *Histoire d'un sous-maître* (ibid., 1871, in-18); *Le Brigadier Frédéric* (ibid., 1874, in-18); *Contes et Romans alsaciens* (ibid., 1876, in-18); *Maître Gaspard Fix* (ibid., 1876, in-18); *Contes Vosgiens* (ibid., 1877, in-18); *Le Grand-Père Lebigre* (ibid., 1880, in-18); *Les Vieux de la Vieille* (ibid., 1881, in-18); *Alsace* (ibid., 1881 in-18); *Le Banni* (ibid., 1882, in-18); etc., etc.

Séparés vers la fin de leur carrière, à la suite de dissentiments que nous n'avons pas à relever ici et sur lesquels on a perfidement écrit jusqu'à ce jour, Erckmann et Chatrian sont morts, l'un à Lunéville, en 1899; l'autre à Villemomble, près Paris, le 3 septembre 1890.

Ils n'ont pas composé de recueil de vers, mais on trouvera quelques poésies semées çà et là dans leurs œuvres.

BIBLIOGRAPHIE. — Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, 1865, t. IV. — Schérer, *Etudes critiques*, 1866, III. — J. Claretie, *Erckmann-Chatrian*, Paris, Quantin, 1883, in-18.

DIS-MOI! QUEL EST TON PAYS...

Dis-moi! quel est ton pays,
Est-ce la France ou l'Allemagne?
C'est un pays de plaine et de montagne;
Une terre où les blonds épis,
En été, couvrent la campagne;
Où l'étranger voit, tout surpris,
Les grands houblons, en longues lignes,
Pousser, joyeux, au pied des vignes
Qui couvrent les vieux coteaux gris!
La terre où vit la forte race
Qui regarde toujours les gens en face!
C'est la vieille et loyale Alsace.

Dis-moi! quel est ton pays,
Est-ce la France ou l'Allemagne?
C'est un pays de plaine et de montagne
Que les vieux Gaulois ont conquis
Deux mille ans avant Charlemagne...
Et que l'étranger nous a pris!

C'est la vieille terre française
 Où tressaillit la *Marseillaise*!
 La terre des soldats hardis,
 A l'intrépide et froide audace,
 Qui regardent toujours la mort en face!
 C'est la vieille et loyale Alsace.
 Dis-moi! quel est ton pays,
 Est-ce la France ou l'Allemagne?
 C'est un pays de plaine et de montagne,
 Où poussent, avec les épis,
 Sur les monts et dans la campagne,
 La haine de ses ennemis,
 Et l'amour profond et vivace,
 O France, de ta noble race!
 Allemands, voilà mon pays!
 Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse,
 On changera plutôt le cœur de place
 Que de changer la vieille Alsace!

(*Alsace*, Paris, Hetzel, s. d.)

LA MALÉDICTION DES PANDOURS

Les Pandours sont à Haguenau!
 Le ciel est noir, la plaine est blanche.
 Un corbeau sur sa haute branche
 Chante la gloire du bourreau...
 Les Pandours sont à Haguenau!
 Dans le carré de la potence,
 La tête basse et sans souliers,
 Frissonnent nos vingt conseillers,
 Au vent du soir qui les balance
 Dans le carré de la potence.
 Les Pandours sont à Haguenau!
 Mansfeld, à la gueule brûlée,
 Est descendu dans la vallée,
 Piller le bourg et le château...
 Les Pandours sont à Haguenau!...
 Voyez, là-bas, le feu qui brille,
 Comme une étoile dans la nuit;

La ville brûle, et tout s'enfuit...
On pille, on vole, on fusille...
Voyez, là-bas, le feu qui brille!...
La flamme monte à Haguenau;
Son reflet rouge au loin s'épanche.
Le corbeau, sur sa haute branche,
Pousse un « hurra! » pour le bourreau!
Les Pandours sont à Haguenau.

(*Le Banni*, Paris, Hetzel, s. d.)

ANDRÉ THEURIET

(1833-1907)

Lorrain d'origine, et aussi d'adoption¹, Claude-Adhémar-André Theuriot naquit à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise), le 8 octobre 1833. Il fit ses études à Bar-le-Duc, où son père exerçait l'emploi de receveur de l'enregistrement. En 1853, il entra comme surnuméraire dans ce service, devint receveur à Auberville (Haute-Marne), à Tours et à Bar-le-Duc, et ne quitta la carrière administrative qu'à l'heure de la retraite, en 1886, avec le grade de chef de bureau. Il débuta en 1857, avec quelques poésies insérées dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août), et donna successivement un grand nombre d'ouvrages, en prose et en vers, romans, contes, œuvres dramatiques, etc., qui lui ont assuré une bonne place parmi nos paysagistes littéraires. Chantre timide, mais sincère, de l'Argonne, on cite communément de lui une foule de tableautins sylvestres d'où s'exhale l'acre parfum de la terre lorraine.

Ainsi qu'une nourrice antique,
Dans un beau rêve traversé
De poésie et de musique,
La grande forêt m'a bercé,

s'est-il écrié un jour, attendri au souvenir de la patrie adoptive... Elu membre de l'Académie française, au fauteuil d'Alexandre Dumas fils, André Theuriot a prononcé, le 9 décembre 1897, son discours de réception. Il est mort à Bourg-la-Reine, dans sa propriété de Boisfleuri, le 22 avril 1907, à l'âge de 74 ans. On a trop écrit sur cet aimable poète pour que nous ajoutions ici un nouveau commentaire à son œuvre. Qu'il nous suffise de signaler ses recueils de vers : *In memoriam* (Paris, 1857, in-16); *Le Chemin des Bois* (Paris, Lemerre, 1867, in-18); *Le Bleu et le Noir* (ibid., 1873, in-18); *Le Livre de la Payse* (ibid., 1883, in-18); *Jardin d'Automne* (ibid., 1894, in-18). La plupart des poésies d'André Theuriot ont été réunies et publiées par

1. Sa mère était Lorraine, son père Bourguignon.

l'éditeur Lemerre, dans la collection elzévirienne; elles forment deux volumes petit in-12.

BIBLIOGRAPHIE. — E. Besson, *Theuriet, sa vie et ses œuvres* Paris, Lemerre, 1890, in-18. — Ad. Brisson, *Portraits intimes*, I, Paris, Colin, 1894, in-18. — H. d'Alméras, *Avant la gloire Leurs Débuts*, Paris, Soc. d'impr. et de libr., 1902, in-18. — André Lemoyne, *A. Theuriet*, Nouvelle Revue, 1882, XIV, p. 144-156. — R. Doumic, *L'Œuvre d'André Theuriet*, Revue hebdomadaire, juin 1907. — C. Sagnes, *Le Sentiment de la nature dans l'œuvre d'A. Theuriet*, Bull. mens. de l'Assoc. meusienne, juill.-août 1908.

LA FORÊT

La forêt, qui revêt les monts de sa ceinture
 Et berce dans le vent ses masses de verdure,
 C'est notre mer à nous, Lorrains et Bourguignons,
 Gens des pays de l'est et du nord. — Les Bretons
 Ont l'Océan terrible, immense, aux eaux fécondes,
 Nous avons les forêts sonores et profondes.
 Quand loin du sol natal nous errons vers le soir,
 Souvent à l'horizon nous croyons les revoir.
 La nuit, dans l'ouragan qui siffle et se lamente,
 Nous croyons distinguer votre voix mugissante,
 O bois de mon pays! — Ainsi qu'au fond des mers,
 Parmi les profondeurs de vos abîmes verts,
 Une vie incessante éclôt; des milliers d'êtres,
 Un monde merveilleux, sous la voûte des hêtres
 Pullule, et ses amours, ses chants, ses floraisons,
 Tour à tour prennent place au cercle des saisons.
 En mars, quand le soleil lance ses jeunes flèches,
 Tout un peuple de fleurs perce les feuilles sèches :
 Dans l'ombre des ruisseaux tremblent les boutons d'or,
 Les narcisses rêveurs se penchent sur le bord,
 Et les taillis sont pleins de jaunes primevères.
 Avril, avril commence! Un bruit d'ailes légères
 Frémit dans les rameaux des arbres reverdis.
 Voici les doux chanteurs des bois, voici les nids!
 Et muguet de fleurir à côté des pervenches,

Et concerts printaniers d'éclater dans les branches.
 « Gué! gué! soyons joyeux! dit le merle. — Aimons-nous!
 Chante le rossignol. — Hâtez-vous! hâtez-vous! »
 Répète le coucou d'un ton mélancolique...
 Le printemps fuit, et juin, comme un roi magnifique,
 Vêtu de pourpre et d'or, apparaît dans les champs.
 Les herbes des fourrés jaunissent, et les chants
 S'apaisent; dans le fond des combes retirées,
 Au clair de lune, on voit les biches altérées
 Venir avec leurs faons tondre les jeunes brins
 Imbibés de rosée. — Aux marges des chemins
 Les fraises ont rougi, les framboises sont mûres;
 Parmi les merisiers aux mobiles ramures,
 Les loriots gourmands sifflent à plein gosier;
 Leur cri mélodieux clôt le chœur printanier.
 La fleur fait place au fruit, l'été place à l'automne.
 Salut, maturité, saison puissante et bonne,
 Saison où la forêt tient ce qu'elle a promis
 Et fait pleuvoir du haut de ses rameaux jaunis
 Des trésors à foison! — Les noisettes sont pleines.
 Et l'on entend tomber les glands mûrs et les faines;
 Mais le taillis s'effeuille, et parmi les buissons
 Le rouge-gorge errant dit ses courtes chansons.
 Voici l'hiver venu. La neige sur les branches
 En silence répand ses touffes de fleurs blanches;
 D'un sommeil éternel les bois semblent dormir,
 Et les germes féconds des printemps à venir
 Fermentent sourdement sous l'épais nid de neige.

LA MÉTAIRIE

Midi brûlait le sol de ses rayons dorés,
 Et les bœufs assoupis sommeillaient dans les prés.
 Tout reposait : l'oiseau, les blés mûrs, la feuillée;
 Seule, chantait sans fin la cigale éveillée.
 Nous vinmes nous asseoir dans l'herbe, — la chaleur
 Avait rougi sa joue et son grand front rêveur.
 Elle avait faim. — Derrière une vigne fleurie
 Brillait dans le lointain un toit de métairie :
 — Prenons par là, dit-elle. — Et nous voilà partis

A travers les halliers, les fossés, les pâtis.
Les portes de la grange étaient au large ouvertes ;
Des fourches à la main, les métayers alertes
Rangeaient dans le fenil les foin tout parfumés,
Et deux bœufs rumaient, dans l'étable enfermés.
Un figuier ombrageait une étroite mesure :
C'est là qu'on nous mena dans une salle obscure
Où, tandis qu'on cherchait du pain bis et du lait,
Nous demeurâmes seuls. — Par un trou de volet
Un rayon de soleil, rare et faible lumière,
Se glissait et dorait l'humble pavé de pierre ;
La muraille était nue, et sur les ais pourris
Des brins d'herbe poussaient, d'humidité nourris.
Aux poutres du plancher, de grises araignées
Avaient tissé longtemps leurs toiles épargnées.
— Triste lieu, me dit-elle, et pourtant, croyez-moi,
J'y vivrais bienheureuse avec vous... avec toi ! —
Ses yeux bruns souriaient. Je pris ses mains tremblantes ;
Je couvris de baisers ses yeux, ces mains charmantes,
Ce front pâle et baissé ; je sentis dans mes bras
Battre son pauvre cœur... Soudain un bruit de pas
Suspendit les baisers sur nos lèvres surprises :
C'était la métayère apportant des cerises
Dans leur feuillage vert, du pain cuit le matin,
Et du lait qui fleurait la lavande et le thym.

(*Le Chemin des Bois.*)

EDMOND HARAUCOURT

(1857)

D'origine lorraine par son père, et langroise par sa mère, M. Edmond Haraucourt est né à Bourmont, dans l'ancien Bassigny, aux confins de la Lorraine, le 18 octobre 1856. Après avoir publié, en 1883, sous le voile de l'anonymat, ce petit livre recherché des bibliophiles, *La Légende des sexes, poèmes hystériques par le Sire de Chamblay* (Bruxelles, in-8°), il donna plusieurs poèmes et divers recueils : *L'Âme nue* (Paris, Charpentier, 1885, in-18) ; *Les Vikings* (Paris, 1890, in-12) ; *Seul* (Paris, Charpentier, 1891, in-18) ; *L'Espoir du Monde* (Paris, Lemerre, 1899, in-18) ; *Le Dix-Neuvième Siècle* (Paris, Fasquelle, 1900, in-18). M. Haraucourt a écrit encore des romans, des contes, etc. : *Amis* (Paris, Charpentier, 1887, in-18) ; *L'Effort, La Madone, L'Antéchrist, L'Immortalité, La Fin du Monde*, ill. de A. Lunois, E. Courboin, C. Schwabe, etc. (Paris, Bibliophiles contemporains, 1894, in-4°) ; *Les Naufragés* (Paris, Fasquelle, 1902, in-18) ; *Les Benoît* (Paris, Librairie universelle, 1905, in-18) ; *Trumaille et Pelisson* (Paris, Fasquelle, 1908, in-18), etc. Il a, de plus, fait jouer avec succès divers ouvrages dramatiques : *Shylock*, d'après Shakespeare, au théâtre de l'Odéon (Paris, Charpentier, 1889, in-18) ; *La Passion*, etc., au Théâtre d'application, puis au Châtelet, à la Porte Saint-Martin et à l'Odéon (Paris, Charpentier, 1890, in-18) ; *Héro et Léandre*, féerie en trois actes, au théâtre d'Ombres du Chat-Noir (Paris, Charpentier, 1893, in-18) ; *Alienor*, opéra en cinq actes (Théâtres de Vienne et de Budapest, 1894) ; *Don Juan* (Odéon, 8 mars 1898) ; *Circé*, poème dramatique, musique de P. Hillemacher (Opéra-Comique, 1906) ; *Les Oberlé*, drame tiré du roman de M. René Bazin, etc., etc. M. Edmond Haraucourt, après avoir été conservateur du Musée du Trocadéro, est actuellement directeur du Musée de Cluny. Quoique très attaché à la tradition et au terroir, il ne paraît guère s'être souvenu de sa province. C'est à peine si dans ses premiers vers l'on trouve un écho atténué du pays lorrain.

BIBLIOGRAPHIE. — Bernard Lazare, *Figures contemporaines* ;

Paris, Perrin, 1894, in-18. — Ch. Morice, *La Littérature de tout à l'heure*, Paris, Perrin, 1899, in-18. — J. Soudan de Pierrefitte, *Nos Poètes*, E. Haraucourt, Revue illustrée, 20 nov. 1908.

LE CRAPAUD

Là-bas, bien loin, plus loin que les prés de luzerne,
 Plus loin que ce torrent aux flots vitreux et ternes
 Qui polit en grondant la rondeur des galets,
 Dans un champ où le soir sème des feux follets,
 Là-bas, un marais dort, calme et plat, sur la fange.
 Une écume saumâtre a bordé de sa frange,
 Comme d'un velours vert, les bords du lit visqueux;
 D'âcres exhalaisons pèsent dans l'air aqueux,
 Et sous le brun miroir, lourd comme un plomb liquide,
 Les débris croupissants d'une flore morbide
 S'évalent sur la boue épaisse, où par instant
 Des bulles d'un gaz froid montent en tremblotant...
 C'est là qu'il vit.

Parfois, quand la nuit est bien noire,
 Quand la lune a caché son large front d'ivoire
 Derrière le mur gris des grands monts dentelés,
 Dans un flux de vapeurs quand les astres voilés
 Veillent en souriant sur le sommeil des plaines;
 Lorsque toutes les voix et toutes les haleines,
 Que tout ce qui parlait et tout ce qui chantait
 Dans un dernier frisson s'assoupit et se tait,
 Alors, il vient...

Du fond de la bourbe qu'il ride
 Il se soulève; il nage à travers l'eau putride :
 Dans les jones gras et mous, péniblement, sans bruit,
 Il monte... Il sort, rêveur affamé de la nuit.

Au pied des roseaux frais que la brise balance,
 Morne il regarde l'ombre, écoute le silence,
 Et s'enivre au parfum lointain des fleurs du soir :

Il songe au beau soleil qu'il n'a jamais pu voir,
 A l'air pur, aux oiseaux à qui Dieu fit des ailes,

Aux papillons dorés, aux sveltes demoiselles,
Aux nuages, au vent qui court sous le ciel chaud,
A tout ce qui peut fuir et s'envoler bien haut.
Il dresse avec lenteur son front chargé de mousse ;
Et lui, l'être hideux que tout fuit ou repousse,
L'être triste et honteux, le paria du jour,
Seul, lamentablement, pleure son chant d'amour...

Amour ! amour ! Sa voix s'élançe dans l'air libre.
Chanter, c'est être deux ! La note tremble et vibre,
Soupir doux et plaintif, soupir mélodieux,
Hymne de désir vague et de naïve extase,
Cri d'une âme en douleur qui râle sur la vase,
Et qui monte en râlant vers l'infini des cieux !

(*L'Ame nue.*)

SOIR D'AUTOMNE

C'est le soir de l'année : un adieu se lamente ;
L'automne aux cheveux roux descend avec le soir ;
Le coteau se recueille ainsi qu'un reposoir,
Et des feuilles d'or vert flottent sur l'eau dormante.

Le passé meurt ; le vin de l'avenir fermente,
Et les grappes d'hier saignent dans le pressoir ;
Les vieux rêves s'en vont de nous ; ils vont s'asseoir
Sous les brumes, au bord du fleuve, et l'ombre augmente.

Des fruits tombent. La terre est grasse. Un loriot
S'endort aux roulements lointains d'un chariot
Qui rentre vers la ferme où brunissent les meules.

Le pas des souvenirs s'éloigne dans la nuit.
C'est l'automne : un frileux effroi de vivre seules,
Grelotte longuement dans les âmes, sans bruit...

MAURICE POTTECHER

(1867)

D'origine vosgienne par ses ancêtres paternels et maternels, M. Maurice Pottecher est né à Bussang, le 19 octobre 1867. Licencié en droit, ancien élève de l'École des sciences politiques, il a débuté dans les lettres en publiant des pages ésotériques, *La Peine de l'Esprit*, drame philosophique (Paris, Fischbacher, 1891, in-18), des légendes, des nouvelles, des contes, etc., *Le Chemin du Mensonge* (Paris, Ollendorff, 1894, in-18) et *L'Exil d'Aristide* (ibid., 1899, in-18). Il a fait paraître, en outre, deux recueils de vers, *Le Chemin du repos* (Paris, Mercure de France, 1900, in-18); *Paroles d'un Père* (Paris, Libr. des Annales, 1910, in-8°). Ce fut son unique contribution à la poésie. Fondateur du Théâtre du Peuple, à Bussang, — le plus ancien de nos théâtres de plein air, — M. Maurice Pottecher y a fait représenter, depuis le 1^{er} septembre 1895 : *Le Diable marchand de goutte*, pièce populaire en trois actes (Paris, L. Geisler, 1895, in-18); *Morteville*, drame en trois actes (ibid., 1896, in-18); *Le Sotré de Noël*, farce rustique en trois actes (en collabor. avec Richard Auvray), musique de Ch. Lapique et L. Michelot (ibid., 1897, in-18); *Liberté*, drame en trois actes, et *Le Lundi de la Pentecôte*, comédie en un acte (ibid., 1898, in-18); *Chacun cherche son Trésor*, histoire de sorciers en trois actes (Paris, Ollendorff, 1899, in-8°); *L'Héritage*, tragédie rustique en prose (ibid., 1900, in-8°) : *C'est le Vent*, comédie villageoise en trois actes (ibid., 1901, in-8°); *Macbeth*, tragédie de Shakspeare, traduction nouvelle (ibid., 1902, in-8°); *A l'Écu d'Argent*, comédie en trois actes (ibid., 1903, in-8°); *La Passion de Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes et sept tableaux (ibid., 1904, in-8°); *La Reine Violante*, tragédie en trois actes (Paris, Stock, 1906, in-18); *Le Château de Hans*, pièce légendaire en quatre actes et cinq tableaux, musique de Lucien Michelot (Paris, « Pages libres », 1908, in-18); *La Clairière des Abeilles*, comédie en 3 actes (Paris, Stock, s. d., 1910, in-8°), etc. Il a donné en outre, au théâtre de l'Odéon, le 15 janv. 1909, *Molière et sa Femme*, comédie en un acte (Paris, Stock, 1909, in-18); *Lettres à un patriote sur la Patrie française*, par Lucius (Paris, Ollendorff, 1900, in-18); *Le Théâtre du*

Peuple. Renaissance et destinée du Théâtre populaire (Paris, Ollendorff, 1899, in-18), etc.

BIBLIOGRAPHIE. — *Notice sur le Th. du Peuple de Bussang* (Vosges), par un spectateur, Paris, L. Geisler, 1897, in-8°.

AU PAYS DES SAPINS

ATTENTE

La nuit vient, brusque et lourde... O jour! ta splendeur brève
S'efface, comme en songe un front qui nous riait.
Maintenant, tout s'éteint, et dans l'air inquiet,
J'écoute l'eau pesante en bas heurter la grève.

Quel silence! — Ce soir que nous disions si beau
Plongea sa face d'or dans le flot qui la noie.
Et le lac, où le ciel tremblait comme une soie,
N'est plus qu'un œil aveugle au fond d'un grand tombeau.

Tout dort, mais ce n'est plus la douceur de la trève
Que berçait sur les eaux l'heure au rire discret.
Les ténèbres font peur au silence : on dirait
Le sanglot retenu d'un cœur gonflé qui crève.

Taciturnes gardiens sans arme et sans flambeau,
O monts, que voyez-vous, penchés au bord de l'eau?
Quel Ange guettez-vous au loin, ou quelle proie?

Lourde attente! La nuit est là, comme un secret...
— Et tout à coup, voici que l'ombre se déploie :
Le lac mystérieux s'éclaire et reparait :

Sur la nuit enchantée ouvrant sa fleur de rêve,
— Caresse de l'air gris, des eaux, de la forêt, —
Dans l'onde et dans le ciel, Vesper riant se lève.

(*Le Chemin du Repos.*)

CHARLES GUÉRIN

(1873-1907)

Sa vie toute simple, et sans événement apparent, tient entre deux dates, l'une pleine d'espoir, l'autre tragique. Il naquit le 29 décembre 1873, à Lunéville, et mourut le 17 mars 1907, n'ayant pas encore atteint sa trente-quatrième année. Fils d'industriel, il termina ses études dans sa ville natale, vécut en voyageur, tantôt en France, tantôt en Allemagne ou en Italie, et publia des vers. Après avoir débuté avec des plaquettes hors commerce, *Fleurs de Neige* (sous l'anagramme de Heirclas Rugen), Nancy, Crépin-Leblond, 1893, in-18) et *L'Art parjure* (Munich, imprim. Kutzner, 1894, in-16¹), qui ne faisaient guère prévoir le très intéressant poète que devaient révéler ses derniers recueils, Charles Guérin parvint vite à une réelle notoriété, collaborant à la *Revue des Deux Mondes*, en même temps qu'au *Mercure de France*, apprécié de la critique ainsi que de ses camarades de lettres. Il donna successivement plusieurs volumes de poèmes : *Joies grises* (Paris, Ollendorff, 1894, in-16) ; *Le Sang des crépuscules* (Paris, Mercure de France, 1895, in-8°) ; *Le Cœur solitaire* (ibid., 1898, in-8° et 1904, in-18) ; *L'Eros funèbre* (Paris, collect. de l'Ermitage, 1900, in-16) ; *Le Semeur de cendres, 1898-1900* (Paris, Mercure de France, 1901, in-18) ; *L'Homme intérieur, 1901-1905* (ibid., 1905, in-18), et fit paraître une pénétrante étude sur *Georges Rodenbach* (Nancy, Crépin-Leblond, 1894, grand in-8°), qu'il avait connu et aimé. Ce fut toute son œuvre. Poète délicat, tout en nuance de sensibilité, intimiste à sa manière, lyrique sans fausse éloquence ni verbiage, Charles Guérin prend en lui-même les ressources de son inspiration. Il ne doit rien à l'extérieur, et s'il chante la nature, c'est uniquement pour en observer le reflet sur une âme discrète éprise de tendresse, de solitude et de mystère. Aussi a-t-il droit à une place à part, parmi tant de rimeurs du « terroir » plus soucieux d'imposer une vision objective que de nous suggérer la beauté cachée, troublante, des choses. Quelques-uns de ses poèmes ont la

1. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, en un seul volume, sous ce titre : *Sonnets et un Poème* (Paris, Mercure de France, 1897, in-16).

grâce atténuée et participent de l'harmonieux silence des crépuscules...

Un comité s'est constitué, en 1907, en vue de l'érection, à Lunéville, d'un monument à Charles Guérin. Ce monument, œuvre du sculpteur E. Lachenal, a été inauguré sur « la promenade des Bosquets », le 24 octobre 1909.

BIBLIOGRAPHIE. — Ad. van Bever et Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. éd., t. I. — F. Baldenne, *Souvenirs sur Ch. Guérin*, Mercure de France, 15 mai 1907; *Ch. Guérin et son œuvre lyrique*, Les Marches de l'Est, 1909, n° 3. — Emile Krantz, *Ch. Guérin... Souvenirs*, Nancy, Le Pays lorrain, 20 mai 1907. — Jean Viollis, *Ch. Guérin*, etc., nombr. ill., Paris, Mercure de France, 1909, in-8°.

ROSES D'OCTOBRE

La charmille s'emplit de la douceur des choses
Et du parfum lointain de l'arrière-saison.
Voici l'automne, on a fini la fenaison;
Voici dormir les foin au fond des granges closes.

On devine de la tristesse aux couchants roses,
Aux colchiques épanouis sur le gazon;
Dans les massifs jaunis qui bordent la maison,
Le long des murs s'effeuillent les dernières roses.

L'allée est rousse, où neigèrent les peupliers.
Il exhale le charme ancien des oubliés,
Ce jardin vague où tout est gris, ce jardin sobre.

Jeunes filles qui, le parfumant pour toujours,
Avez fleuri dans mon âme, roses d'octobre,
Effeuillez-vous au vent, mes dernières amours.

Wadelaincourt, octobre 1892.

(*Fleurs de Neige.*)

LA NUIT RÉPAND SUR LE VILLAGE...

La nuit répand sur le village
Son ombre et sa tranquillité,
L'âme inquiète du feuillage
Soupire aux souffles de l'été.

En face du jour qui s'achève
Des groupes sombres sont assis,
Pleins d'un impénétrable rêve,
Au fond des porches obscurcis.

Un chariot crie. Une fille
Retire sous l'arche d'un pont
Son seau clair où l'eau noire oscille,
Des bœufs chargés d'herbe s'en vont.

Il sort une tiède buée
De l'étable où les bêtes font
Leur bruit de paille remuée.
Une fumée au ciel se fond.

C'est l'heure grise des veillées.
Le vent limpide emporte au loin,
Hors des granges entrebâillées,
L'enivrant arôme du foin,

Et ramène des hameaux proches
Le grand bourdonnement d'amour
Que lui jette l'essaim des cloches
Par ses ruches de pierre à jour.

Voici le champ des funérailles ;
Il exhale d'amers parfums,
Et le lierre sur ses murailles
Recouvre les noms des défunts.

Au-dessus des tombes s'agitent
Les coupoles de deux tilleuls ;
C'est là que les colombes gitent,
C'est là que songent les aïeuls.

Enfant, je jouais sous ces dômes,
A cette heure du jour tombant,
Quand, posant leur front dans leurs paumes,
Les vieillards rêvent sur leur banc,

Et que les vieilles femmes filent
Sur les marches des escaliers,
Devant le ciel où se profilent
Les quenouilles des peupliers.

Alors la rumeur qui salue
Le soleil près de son coucher,

Le bruit des chaînes de charrue,
 La corne rauque du porcher,
 Le roucoulement des colombes,
 Le vent dans le lierre des murs,
 Le vent dans les herbes des tombes,
 Le vent dans les tilleuls obscurs :

Toute chose plongeait mon être
 Dans un mystérieux émoi
 Où des ombres me semblaient naître
 Du champ des morts autour de moi...

(Le Semeur de cendres.)

SAISON FIDÈLE AUX CŒURS...

Saison fidèle aux cœurs qu'importune la joie,
 Te voilà, chère Automne, encore de retour.
 La feuille quitte l'arbre, éclatante, et tournoie
 Dans les forêts à jour.

Les aboiements des chiens de chasse au loin déchirent
 L'air inerte où l'on sent l'odeur des champs mouillés.
 Gonflés d'humidité, les prés mornes soupirent
 En cédant sous les pieds.

Les oiseaux voyageurs, par bandes, dans les rues,
 Emigrent vers le Sud et les soleils plus chauds.
 Les laboureurs, penchés sur les lentes charrues,
 Couronnent les coteaux.

Le soir, à l'horizon, parfois le ciel est rose;
 Des troupes de corbeaux traversent le couchant.
 Dans le creux des sillons de la plaine repose,
 Pensive, une eau d'argent.

(L'Homme intérieur.)

ALEXANDRE DE METZ NOBLAT

(1876-1908)

Son destin fut bref et tragique... De vieille souche lorraine, Alexandre de Metz Noblat naquit à Nancy, le 6 mai 1876, se destina à la carrière des armes, devint officier de cavalerie, et mourut au pays natal, d'une affection de poitrine, en juillet 1908, laissant un mince recueil de vers, *A l'ombre des Cyprès*, préface de Maurice Barrès (Nancy, Berger-Levrault, 1908, in-18), où demeurent à jamais fixées les impressions d'une âme d'élite. « Il habitait, sur les rives de la Seille, écrit M. Ducrocq (*Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} février 1908), un vieux château dont la terrasse domine le pays annexé, les côtes de Delme et de Tinery, la ferme de Rainebois, la forêt de Chambrey et les vapeurs lointaines qui bleuissent la ligne d'horizon du côté des Etangs. Une longue habitude, qu'il tenait de famille, de vivre en contact avec la terre et les paysans lorrains, lui permettait de découvrir, au fil de ses promenades, les particularités et les finesses d'un pays dont il connaissait tous les chemins. De retour dans sa petite chambre de malade, il notait les émotions de la journée. Ainsi jaillirent, comme les nocturnes de Chopin, et comme eux tendres et mélancoliques, les vers d'Alexandre de Metz Noblat, tout imprégné des grâces et des vertus lorraines. Il venait à peine d'y mettre la dernière main quand la mort, visituse qu'il attendait depuis longtemps, le terrassa, un an juste après que Charles Guérin, son cousin, nous avait quittés... »

BIBLIOGRAPHIE. — G. Ducrocq, *A. de Metz Noblat*, *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 1^{er} février et 19 juill. 1908.

LA SEILLE

L'eau trouble et paresseuse, entre les berges basses,
Glisse en léchant les jones pensifs et les roseaux...
Sur le pré qu'ont strié les cadences des faux
Je m'assieds près d'un saule et de débris de nasses.

Ce lieu m'est familier ; sa solitude est douce.
Le calme m'y précède et la paix m'y rejoint ;
Mes soucis coutumiers ne m'y poursuivent point ;
Le front nu, je m'adosse au tronc frisé de mousse.

Sans bouger, j'aperçois entre deux bouquets d'aunes
Un village semblable au mien, blanc de soleil ;
Je vois le coq de fer de son clocher pareil
Dominer, crête au vent, la houle des blés jaunes.

Au couchant, le gradin monotone des côtes
Fuit, décline et se perd doucement vers le nord :
Je nomme ses sommets mouillés de l'embrun d'or
Qui naît, s'exhale et vibre au ras des moissons hautes.

Un pont de bois sonore enjambe la rivière ;
Un sentier le prolonge et méandre au travers
Du velours rajeuni des pâturages verts.
Raide et dur, aux abords, veille un poteau-frontière.

A mes pieds, enchaînée à la rive, une barque,
Submergée à demi, dort entre les roseaux ;
Le courant vient s'y rompre en remous inégaux
Et, caressant les joncs, les incline et les arque.

Parfois, un barbeau monte et happe à la surface
Un insecte en dérive et, dans les nénuphars,
Un frisson d'émeraude intrigue mes regards :
C'est une libellule, émail ailé, qui passe.

Augué, des bœufs, dans l'eau jusqu'aux jarrets, s'abreuvent,
Harcelés par le vol sanguinaire des taons ;
Graves, las, de leur queue ils se fouettent les flancs ;
Un sillage vaseux les suit quand ils se meuvent.

Mufle au vent, sur la berge, un taureau beugle et gronde.
Le pas lourd d'un faucheur résonne sur le pont.
Sa faux brille : un éclair reflété lui répond.
Un vol d'oisons s'ébat que garde une enfant blonde.

Un roitelet cendré sur un jonc qui se courbe
Se pose, au ras de l'eau que cerclent les gyrins,
Et, sur le pilotis de trois roseaux voisins,
Je vois son nid tissé d'herbe sèche et de tourbe...

... Comme un arc détendu, mon esprit se repose ;
La centuple moisson des détails s'offre à lui...

Et voici que soudain mon œil s'attriste et suit
Le grave alignement des bornes de grès rose...

BISE

Empalés sur les croix des clochers, dès l'éveil,
Crête au vent, tous les coqs ont fait face au soleil :
La bise les flagelle, et les rafales froides
Lissent leurs portraits d'or et leurs panaches roides.
A chaque fétu d'herbe un cristal de verglas
Se cramponne et réfracte un arc-en-ciel d'éclats ;
Un fourreau de grésil corsette chaque tige,
Et dans les chemins l'eau des ornières se fige.
La mare et son ruisseau fument ; des seigles nains
S'enlève une alouette ; au bord du bois de pins
Un tétras matinal glousse, appelle et jacasse.
Et les bœufs qui s'en vont, deux à deux, le pas lourd,
Mufles bas sous le joug, vers un nouveau labour,
Halètent de la brume et bavent de la glace.

MATIN D'HIVER

Le vent, pendant la nuit, a balayé le ciel :
Le jour, tardif et froid, s'éveille moins morose,
Surpris d'illuminer dans l'air piquant de gel
La neige que l'aurore ouatait d'un reflet rose.
Sur les grands peupliers, un vol de sansonnets
Accueille son retour d'un gazouillis allègre
Et fait pleuvoir du haut givré de leurs sommets
Du grésil que paillette au soleil la bise aigre.
Le ferme s'engourdit de paresse hivernale.
Sur le seuil du fenil, les bouviers nonchalants
Dégustent, l'œil lointain, leur pipe matinale.
Les coqs du poulailler claironnent, triomphants,
Comme s'ils devinaient qu'à cent pas, dans la neige,
Agonise un renard maraudeur pris au piège...

(*A l'Ombre des cyprès.*)

PAUL BRIQUEL

(1877)

M. Paul Briquel est né à Lunéville, le 9 décembre 1877. Reçu externe des hôpitaux en 1898 et docteur en médecine en 1903, il se fit connaître en donnant d'importants travaux scientifiques, couronnés par l'Académie de médecine et par l'Institut de France. Très lié avec la plupart des jeunes écrivains qui tentèrent de créer un mouvement d'art dans les provinces de l'Est, il fut séduit de bonne heure par la littérature et publia plusieurs plaquettes et recueils de poèmes : *Soirs d'Automne* (Nancy, 1897, et Nancy, éd. de la Revue Lorraine, 1898, in-8° ; *Le Sens de la Vie*, Nancy, s. n. d'éd., 1898, in-12) ; *Variations sur un thème d'automne* (ibid., 1898, in-12) ; *Les Joies humaines* (Paris, Mercure de France, 1899, in-18) ; *La Gerbe de Fleurs Noires* (Nancy, s. n. d'éd., 1901, in-4°) ; *La Conscience du soir* (ibid., 1903, in-12). En 1899, il écrivit, en collaboration avec son confrère et ami, René d'Avril, une suite de vers libres, *De Messidor à Prairial* (Nancy, Grosjean-Maupin, 1897, in-12), et en 1903, il fit paraître quelques pièces en vers libres : *Les Divertissements de la Cour et de la Ville* (Paris, éd. de l'« Ermitage », in-12), où il se plut à évoquer malicieusement la petite cour du roi Stanislas et la société galante de Lunéville au XVIII^e siècle. Ajoutons que ces ouvrages ont été couronnés, en 1902, du prix Stanislas de Guaita, décerné par l'Académie Stanislas de Nancy. Attaché fortement à la tradition de la race et du terroir, favorable aux idées décentralisatrices, M. Paul Briquel n'a pas quitté son lieu natal. Il recueille avec piété les témoignages du passé, les souvenirs de la patrie lorraine, où tant d'autres, comme lui, ont su vivre tout à la fois en savants et en poètes.

BIBLIOGRAPHIE. — Dr P. Lorédan, *Le Dr P. Briquel*, L'Encyclopédie contempor., 15 janv. 1905.

FÊTE AU CHATEAU

(Lunéville.)

Aux airs de gavotte et de pavane
 que règle gravement le maître à danser,
 affectant un sourire léger,
 Boufflers esquisse des révérences aux dames.

Et les violons sur leurs chanterelles
 fusèlent en sourdine des aveux discrets :
 C'est une épigramme à l'adresse des belles
 que flûte Boufflers en jolis vers bien faits.

La jambe bien prise en son bas de soie,
 L'épée au côté et la bouche en cœur,
 l'œil aux aguets, vif et moqueur,
 Boufflers s'incline devant le roy.

Ainsi passe le chevalier. La marquise
 se contemple en son fils avec amour ;
 telle, aux instants du jour,
 elle se mire au tain des miroirs de Venise.

Les voix bourdonnent et font vacarme
 comme un office au couvent des Carmes.
 L'on se penche sur les belles gorges,
 comme à la Collégiale Saint-Georges
 les chanoines, jadis, devant Monseigneur
 le duc René, pour lui faire honneur...

« Eglé, je vous ai vue, au rocher que les Muses...
 — Monsieur le philosophe, est-il vrai qu'on infuse
 la petite vérole aux sujets du roy
 d'Angleterre, pour les guérir ?
 La raison peut-elle souffrir
 telle billevesée ? — Hé, ne voyez-vous pas,
 princesse qui blessez les cœurs par tant d'appas,
 ne voyez-vous pas, tous les jours,
 guérir le mal d'amour en célébrant l'amour ? »

Royalement assis dans son fauteuil doré,
 son jésuite à droite et Voltaire à gauche,

Stanislas discute avec ses deux hôtes ;
il écoute l'un et répond à l'autre.

Voici qu'un laquais — perruque poudrée —
offrant au monarque un plateau de fruits,
s'incline un peu bas et glisse avec bruit
et tombe... « — Ah ! malotru !

— Ah ! le grossier manant ! — Il est fol ! — Il a bu ! »
Chacun de railler cet impertinent ;
et le ventre du roy paraît fort mécontent.

Boufflers, dansant, accourt. Il le prend par l'oreille,
le met dehors avec un trait d'esprit,
et chacun s'émerveille.

On joue de l'éventail et la danse a repris.

Messieurs les officiers glissent des mots paillards ;
les mollets de Voltaire en semblent tout gaillards,
l'on voit s'épanouir le jésuite fluët ;
et le ventre du roy danse le menuet.

LA « BRELOQUE »

La breloque dans la tour sanglote.
La lune est voilée d'un halo :
rien que le tremblement d'un falot,
tout en haut, tout en haut de la tour.

Le guetteur guette,
Le veilleur veille.

Le sommeil du bourgeois à la mort est pareil.
Mais très loin, dans sa chambre, rêve un poète :
Sonne, breloque.

Il entend la breloque qui sanglote,
à petits coups sourds et confus, distants d'eux-mêmes.
Il songe au passé des choses qu'il aime,
Il songe aux amours...
— folle breloque ! —

Grimaçante et roide en ses atours,
une vieille dame agonise dans la tour,
dans sa tour,
une vieille dame ou peut-être une vieille cloche.

Comme elle a des soubresauts sous ses paniers sombres,
comme elle rit encore aux fripons menuets,
sous les bosquets et sur des airs très désuets!
Son souffle glisse et se raccroche
à la vie, oscille entre ciel et tombe...

Mais quoi donc détone,
quoi s'arrête de la sorte ?
La dame en paniers d'ombre est morte :
La breloque est morte dans la tour!



Cloches de deuil, cloches d'effroi...
Le roy est mort,
Nul n'a crié au balcon d'or :
Vive le roy!

(Les Divertissements de la Cour et de la Ville¹.)

Lunéville, automne.

1. En collaboration avec René d'Avril.

LYONNAIS

BEAUJOLAIS, HAUT ET BAS FOREZ

La « mentalité » lyonnaise, ou plutôt ce qu'un auteur du cru a dénommé justement le climat psychologique de Lyon, reste encore à définir¹.

Ici tout est contraste, mais le caractère mystérieux, occulte de l'individu confirme l'esprit de la race. Il n'est guère d'historien, de critique, qui n'ait tenté de démêler ce génie profond et obscur en qui s'est incarnée, parfois, l'expression d'un grand art provincial.

Lyon n'a cessé d'être, pour l'observateur étranger, une véritable énigme. « Les uns, écrit M. Emmanuel Vingtrinier², en ont fait la ville de la soie et du rêve », les autres une « cité de boue et d'argent ». Ceux-ci n'y ont vu que la porte resplendissante du Midi; ceux-là n'y ont observé que son climat incertain et ses fâcheux brouillards. Comment concilier ces impressions contraires? C'est aux Lyonnais, de naissance ou d'adoption, qu'il appartient de le dire. Il faut, en effet, pour en retracer une image à peu près fidèle, avoir longtemps vécu dans l'atmosphère de cette ville paradoxale.

« L'aspect général en est imposant; le paysage, d'une frappante grandeur. C'est au printemps, dans la fraîcheur des verdure nouvelles, ou mieux encore aux premiers jours d'automne, dans la limpidité de la lumière d'octobre, que Lyon déploie toute la magnificence de ses vastes horizons: d'un côté, le grand Rhône roulant ses eaux torrentueuses vers le pays du soleil; la majestueuse perspective de ses quais, les vieilles arches du pont de la Guillotière, les dômes de l'Hôtel-Dieu; à l'arrière-plan, les belles lignes des collines de Sainte-Foy, de Saint-Just et de Fourvières, les hauteurs escarpées de

1. Tancrède de Visan, *Le Climat psychologique de Lyon*, Grande Revue, 1^{er} dec. 1906.

2. *Le Paysage de Lyon. L'Âme lyonnaise*, Grande Revue, 16 novembre 1906.

la Croix-Rousse et l'harmonieux tournant de Saint-Clair, au coteau verdoyant semé de villas. Du côté de la Saône, dans un cadre moins étendu, mais admirablement varié, la courbe gracieuse de la lente rivière, avec les tours massives de la Cathédrale, les flèches jumelles de Saint-Nizier, celle de Saint-Paul, et, couronnant le faite de la grande ruche ouvrière, le dôme des Chartreux, puis le fort Saint-Jean, faisant face au pittoresque rocher de Pierre-Scize et à ses anciens couvents bâtis en terrasse.

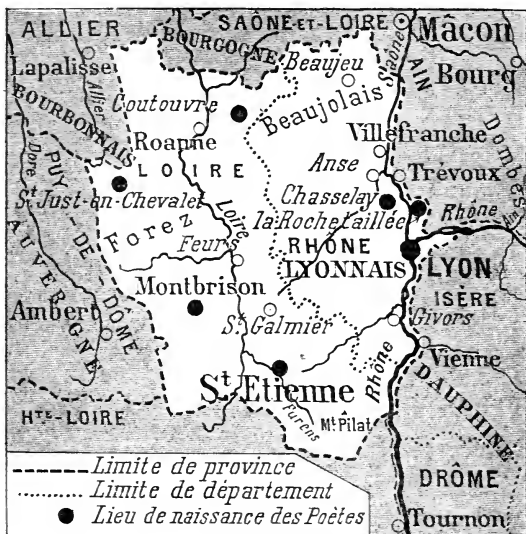
« Du haut des tours de Fourvières, c'est tout le paysage de Lyon qui se déroule sous les yeux : à l'ouest, les montagnes du Lyonnais aux ondulations latines ; au nord, le Mont-Cindre, le Mont-Thou et ses forts ; les rives de la Saône aux luxuriants ombrages, et l'Île Barbe, pareille, dans l'embrasement du soleil couchant, à un grand navire pavoisé de verdure ; à l'est, la ville nouvelle couchée dans la plaine des Brotteaux, ses longs faubourgs jalonnés de cheminées d'usines ; plus loin, les balmes viennoises ; tout à l'horizon, la longue chaîne des Alpes étincelantes de blancheur ; au sud, enfin, la masse isolée du Pilat, gardien de la vallée du Rhône.

« Au pied de Fourvières, ce sont de curieuses vues plongeantes sur le vieux Lyon du xv^e et du xvi^e siècle, étroitement pressé au bas de la colline : antiques tourelles hérissant les toitures ; profondes et noires ruelles, bizarrement enchevêtrées ; « montées » tortueuses, escaliers grimant à pic sur les flancs du coteau et laissant apercevoir, par endroits, dans l'intervalle des murailles grises et des habitations délabrées, une large échappée d'horizon.

« L'influence des lieux, celle du climat, servent à expliquer le caractère de la race. De longues générations de Lyonnais — gens de loi, de négoce, de métiers — vécurent dans ces rues étroites, aux maisons hautes et tristes, aux logis sans soleil. Quand les brumes d'hiver enveloppaient la ville, c'était, après la longueur des nuits, la pesanteur des jours ternes ; la lampe allumée trop tôt ; le lourd silence compté aux mêmes heures par les sonneries des cloches aux églises voisines. Un pan de ciel gris au bord des toits ; en bas, la boue noire, les passants affairés. Vies repliées ; vies encloses, derrière les petits carreaux troubles, dans la monotonie du labeur et du rêve. Pas de luxe extérieur, chez l'ancienne bourgeoisie lyonnaise. Nulle ostentation. Une foi austère avec quelque reste de traditions jansénistes. Des familles nombreuses. Les relations sociales limitées au cercle de la parenté et des alliances. Des habitudes d'économie, parfois excessives, tempérées par le génie de la charité.

« Dans l'allure du Lyonnais d'autrefois, il y avait quelque chose de fruste, de timide et de triste. Mais, au fond de cette

âme, couvait un feu intérieur qui s'échappait en éruptions soudaines. Nulle part les années de la Révolution ne furent plus tourmentées. Au XIX^e siècle, de terribles émeutes ensanglantèrent les rues. Puis, la fureur de ce peuple s'apaisait d'elle-même; comme soulagé par ses propres violences, il reprenait sa douceur coutumière, retournait au travail, se résignait encore.



LE LYONNAIS

« ... De tout temps, l'âme lyonnaise eut un fond de mysticisme qui lui venait de l'Orient et que les influences de climat, de milieu, contribuèrent à développer. Ce mysticisme se manifesta non seulement par une particulière ardeur de la foi religieuse, mais aussi par un singulier attrait pour les étrangetés de doctrine et de métaphysique. Simon de Pharès, Nostadamus, tous les devins, tous les mages, trouvèrent à Lyon des disciples, des fidèles. La Réforme y eut ses martyrs. Au XVIII^e siècle, les loges maçonniques y pullulèrent. Le Marti-

nisme fit de nombreux prosélytes parmi les hommes les plus éclairés et les catholiques les plus fervents. Lyon devint alors ce grand foyer de mysticisme dont la propagande s'étendait jusqu'en Allemagne et en Russie.

« Eprises de nouveautés, avides de mystère, les hautes classes recherchaient passionnément toutes les formes du merveilleux, se pressant autour du baquet de Mesmer, courant aux jongleries de Cagliostro, comme elles s'enthousiasmaient pour le problème de l'aérostation et les curiosités de la chimie. — Avant Charles Fourier, les rêveries du Lyonnais L'Ange avaient ébauché son mystère. Le Saint-Simonisme eut ici ses plus ardents adeptes. Le spiritisme y a encore une école.

« D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper : les tendances mystiques de nos ancêtres n'excluaient point cette gaieté, mélange de bonhomie, d'humeur narquoise et de finesse qui distinguait les Français de la vieille France. Rabelais et Molière ont fait plus d'un emprunt au caractère lyonnais, et — la date est à noter — c'est à la fin de l'ancien régime, à l'époque même où florissait le Martinisme, que fut créé le type de Guignol, bon enfant, goguenard et frondeur.

« Vint la Révolution. Les maux inouïs dont elle accabla les Lyonnais marquèrent toute la race d'une empreinte profonde... La solidarité du malheur fit naître une sorte d'esprit public favorable aux vaincus, et la pitié de tout un peuple alla jusqu'à la protection des conspirateurs.

« Dès lors, l'âme lyonnaise parut voilée de deuil. Son mysticisme, exalté par la douleur, façonna de nobles génies, dont les œuvres furent comme d'éloquents échos de la plainte humaine, en même temps que des aspirations hardies vers l'inaccessible idéal. Ballanche, Ampère, Blanc-Saint-Bonnet, Ozanam, Hippolyte Flandrin, Orsel, Janmot, Lacuria, les Tisseur, — penseurs, savants, poètes, artistes, — tous les grands Lyonnais du XIX^e siècle, furent marqués du même signe caractéristique : tous ont porté au front les traces de la blessure faite à la race entière... »

On n'a peut-être jamais mieux décrit les rapports qui existent entre l'aspect du paysage et l'esprit de l'habitant, défini l'ambiance propre à l'une de nos grandes cités de l'Est.

En cette riche province, où la contrée forézienne apporte à peine une variété d'expression, le génie littéraire, loin d'être exceptionnel, semble plutôt un reflet psychique de la race. L'âme lyonnaise a singulièrement évolué depuis plus de trois siècles. En revanche, elle n'a rien perdu de son aspiration morale ni de ses tendances religieuses. Le Lyonnais a connu deux grandes époques d'art. Un intervalle de plusieurs siècles les sépare, mais elles sont si proches, si intimement unies dans

son histoire, qu'il semble que la première ait favorisé l'avènement de la seconde.

Lorsqu'on remonte le cours des ans, on est surpris de constater combien un simple mouvement régional a pu influencer sur les destinées d'une nation.

Après les troubles du moyen âge, lorsque Lyon, délivré du joug ecclésiastique, parvint à se mettre sous la protection de nos rois et constitua une forteresse de premier ordre contre l'envahisseur, le peuple lyonnais connut soudain une ère de prospérité. A la ville du petit négoce qu'elle était naguère, succéda un centre qui allait devenir un des premiers de l'Europe occidentale.

Située aux frontières de la France, du Dauphiné et de la Savoie, « sur deux fleuves navigables qui la mettaient en communication constante avec la Bourgogne, la Suisse et la Provence », elle était en même temps la porte principale de l'immigration italienne et du commerce avec la France du Nord. Les rois, dès le commencement du xv^e siècle, autorisèrent, dit-on¹, la ville à organiser deux et plus tard quatre foires franches annuelles. Les commerçants les plus actifs du continent s'y réunissaient; les productions les plus diverses de tous les pays y étaient échangées. De simples artisans qu'ils avaient été les Lyonnais se transformaient en spéculateurs hardis. On trouve là, bien avant notre Renaissance, quelques succursales des grandes banques florentines : les Médicis, les Strozzi, les Capponi, les Gondi, etc. L'influence de ces banques fut si favorable au trafic que les guerres d'Italie ne purent arrêter l'essor de la vie lyonnaise vers la richesse et vers une civilisation raffinée. Tout au contraire même, alors que la France subissait le contre-coup de ces guerres « qui éloignaient d'elles et des travaux de la paix tant de forces humaines », la grande cité rhodanienne acquérait un nouveau prestige. Charles VIII, on l'a écrit, fit de Lyon, au temps où il se préparait à passer, pour la première fois, les Alpes, une colonie provinciale puissante et la base même de ses opérations. Cette cité devint alors une sorte de capitale : tout à la fois un foyer de culture et un lieu de plaisir. Il y eut à cette époque une véritable rivalité entre Lyon et Paris, et ce n'est point injustement qu'on a dit que les Parisiens ne considéraient pas sans amertume le transfert de la Cour à Lyon et les hommages rendus à son peuple dans les banquets et les tournois. Les courtisans que les événements avaient amenés en terre lyonnaise y demeuraient volontiers, en sorte que ce pays devenait le rendez-vous de toutes les élégances. Lyon étalait une magnificence que rehaussait

1. Albert Baur. *Maurice Scève et la Renaissance*, Paris, H. Champion, 1906, in-8°.

encore l'éclat des fêtes et des entrées solennelles. On s'efforçait, d'ailleurs, d'y captiver la foule des étrangers et des gentilshommes par les charmes d'une société féminine instruite et choisie.

Sensible au luxe et aux réjouissances locales, Lyon ne devait pas l'être moins aux arts venus d'Italie. Jusqu'ici, ce qu'on peut observer de plus caractéristique dans son histoire, ce sont les aspirations de l'âme populaire. Chez ces marchands, d'extraction vulgaire, qui n'ont connu que les ambitions propres à leur état, éclate, en même temps que la joie de vivre, un vif désir de prendre contact avec toutes les forces de la civilisation. Les Toscans ne leur ont pas donné seulement le goût des industries raffinées et de la richesse, mais aussi le moyen d'en jouir.

La Renaissance, pour pénétrer en France, emprunta les voies réservées au commerce.

S'il nous fallait rechercher la cause principale de l'évolution intellectuelle en terre lyonnaise, nous l'attribuerions volontiers à l'introduction de l'imprimerie. Par sa situation aux confins des races, Lyon était appelé à devenir une des places les plus importantes de la librairie européenne. L'œuvre d'expansion littéraire commencée là par des savants et des imprimeurs, la plupart venus d'Allemagne, précéda de peu l'avènement de la poésie.

Lyon ne fut pas, comme on l'a cru, un centre littéraire original, mais plutôt un lieu de passage, un vaste marché où les peuples échangeaient leurs produits et leurs idées. Il servit admirablement les desseins de nos précurseurs, et au moment où la littérature du moyen âge avait perdu presque complètement sa naïveté, il renouvela les sources de l'inspiration lyrique. L'esprit lyonnais, caractéristique de toutes les vertus bourgeoises, devait nécessairement différer de l'aimable nonchalance observée aux bords de la Loire. Plus austère, et partant plus préoccupé d'idéal que toute autre contrée, Lyon substitua au laisser-aller de la passion, une discipline alliée à je ne sais quel goût studieux qui ne tarda pas à provoquer l'éclosion du platonisme, cette fleur de culture intensive destinée à végéter dans le cabinet des livres.

Il y aurait un curieux travail à faire sur l'évolution de la Renaissance en terre française. C'est tout un chapitre de l'histoire de notre sensibilité que nous proposons là. Tandis que l'éloquence et le lyrisme, originaires des pays latins, remontent le cours des fleuves, s'épanouissent en Bourgogne, en Orléanais, en Ile-de-France, en Anjou et en Touraine, Lyon devient, par contre, le foyer de l'éducation classique.

Personne n'ignore que ses imprimeurs, les Claude Nourry, les François Juste, les Sébastien Gryphe, et plus tard les Jean de Tournes, les Guillaume de Roville et les Thibault Ancelin,

l'emportèrent sur le génie typographique des Vénitiens, en répandant les productions de leurs compatriotes. L'essor était donné. Tandis qu'à Paris la Pléiade se constituait au collège Coquëret, à Lyon, l'école de la Trinité renchérissait sur la tradition et consacrait la gloire des belles-lettres et des arts de Rhétorique. La Pléiade eut pour maître Jean Dorat; l'école de la Trinité s'honora du fameux Barthélemy Aneau, de Bourges. Après Symphorien Champier¹, le premier artisan de la Renaissance lyonnaise, Aneau rêva d'instaurer une littérature purement nationale et combattit les « corruptions italiques » préconisées par le manifeste de la *Deffence et Illustration de la langue françoise*². Malheureusement, l'activité de ce pauvre pédant ne put suppléer à la médiocrité de son génie.

En ce temps-là, le coteau de Fourvières, théâtre des premières manifestations de l'esprit provincial, tenait lieu de Parnasse. Lyon connut une ardente période d'humanisme avec Pierre Sala, Claude de Bellièvre, Guillaume du Choul et enfin le fameux Jean Grolier.

Le goût de l'érudition pure, une certaine tendance à l'idéalisme, enfin cette recherche de l'expression mystique qu'on trouve au fond de toute aspiration lyonnaise, en transformant l'âme d'un peuple, prépara l'école poétique du xvi^e siècle. Mais on n'a peut-être pas osé le remarquer, au fond du platonisme tout-puissant d'un Maurice Scève il y a mieux qu'une philosophie du renoncement : il y a le culte fervent de la Femme. Au demeurant, rien n'est plus brûlant que ces aveux déguisés, ces éloges désintéressés de l'amour qu'on découvre dans les œuvres

1. Né en 1471, à Saint-Symphorien-le-Château, d'une famille bourgeoise aisée, Symphorien Champier étudia à Paris et fut promu docteur à l'Université de Montpellier. Par la suite, il se fixa à Lyon. Il prit part aux campagnes d'Italie et, dans les intervalles de la paix, s'adonna à des travaux littéraires. On a de lui une cinquantaine d'ouvrages, écrits pour la plupart en langue vulgaire, et dont le plus célèbre est sans nul doute *La Nef des Dames vertueuses* (1503). On trouve déjà chez lui, écrit M. A. Baur, cette espèce de féminisme, ou culte de la femme, qui devint par la suite si commun en pays lyonnais. Champier est un précurseur de Maurice Scève.

2. Né à Bourges, au début du xvi^e siècle, successivement professeur de rhétorique et principal de la Trinité, Aneau fut le représentant le plus caractéristique du côté pédant de la Renaissance lyonnaise. Bien qu'il professât presque de l'indifférence en matière religieuse, il était protestant convaincu, et il mourut victime de sa foi, le 5 juin 1561, lors d'une émeute populaire. C'est dans le *Quintil Horatian*, son livre le plus connu, qu'il déclara la guerre aux principes exposés par Joachim du Bellay, ne voulant pas, disait-il, qu'on « contremine l'italien en françois ». Aneau fut encore l'auteur d'une pièce satirique, *Lyon marchand*, dans laquelle on a vu une sorte d'allégorie semblable à nos « revues » actuelles.

du temps. Lyon, ainsi que tous les grands centres, n'ignorait rien de la liberté des mœurs, et nous sommes bien près de croire que les expressions compassées et les allégories de la *Delie* dissimulent mal un langage érotique dont nous ignorons la clef. Qu'on lise les vers de Pernelle du Guillet¹, maîtresse présumée de Maurice Scève; qu'on lise les pages vibrantes de Loyse Labé, et l'on conviendra aisément que la passion ne s'est jamais plus éloquemment exprimée.

On a tout dit du platonisme et de ses origines. Qui osera soutenir aujourd'hui qu'il ne fut qu'une école d'éloquence et que ses adeptes répugnèrent aux voluptés d'ici-bas? Bien au contraire, il semble qu'il apporta le raffinement du mystère au sein d'une société cultivée. Nous n'en voulons pour preuve que le témoignage des historiens. Au fond, la licence ne perdit rien de ses droits, à tel point que le salon d'une Catherine de Pierrevive² passa pour le rendez-vous de la jeunesse galante des

1. On sait peu de chose sur la vie de cette charmante poétesse, à qui l'on doit quelques-uns des plus beaux vers féminins de la poésie du xvi^e siècle. Comme Loyse Labé, elle était de Lyon et, comme cette dernière, elle eut un commerce de galanterie avec les beaux esprits de son temps. On prétend qu'elle avait reçu une éducation soignée. Pernelle savait très bien l'italien et l'espagnol et n'était pas étrangère à l'étude du grec et du latin. Elle a traduit assez agréablement quelques ouvrages écrits en ces langues. Si l'on ajoute foi à des pièces manuscrites que possède la Bibliothèque de la ville de Lyon, elle était parente du célèbre Grolier. Elle mourut prématurément, dans sa patrie, le 17 juillet 1545. Guillaume Colletet a jugé beaucoup trop sévèrement le mérite de Pernelle du Guillet dans la notice qu'il a laissée de sa vie. Cependant, après avoir passé en revue quelques-unes de ses compositions, il ajoute : « Parmi toutes ces rudesses de style, il ne laisse pas d'y avoir de beaux sentiments qui peuvent obliger le lecteur à rechercher ses œuvres. » Ces dernières ont été recueillies par son époux, lequel les remit à Antoine Dumoulin, qui les publia sous ce titre : *Les Rymes de Gentile et vertueuse dame Pernelle du Guillet, Lyonnaise*. A Lyon, par Jean de Tournes, 1545, in-8°. Elles ont été plusieurs fois réimprimées : à Paris, de l'imprimerie de Jeanne de Marnes, 1547, petit in-12; à Lyon, par J. de Tournes, 1552, in-8°; à Lyon, par Louis Perrin, 1830 et 1856, in-8° (cette dernière, précédée d'une notice bibliogr. signée J.-B. M., constitue un des chefs-d'œuvre typographiques du xix^e siècle). On cite parmi les meilleurs morceaux de ce petit recueil un poème intitulé *La Nuit*, un autre *Le Désespoir*, qui paraît être traduit de l'italien, enfin une sorte de chanson débutant par ces vers, et qui fut longtemps en vogue :

Amour avecque Psyché
 Qu'il tenoit en sa plaisance
 Jouoit ensemble aux eschetz
 En très grand resjouissance...

Ajoutons que Pernelle du Guillet n'a jamais fait aucune allusion à la province dont elle était originaire.

2. Italienne de naissance, et fille d'épiciers enrichis dans le com-

deux sexes, et que les rimes de la « Belle Cordière » résumèrent tous les débordements d'une époque.

Mais, il est temps de l'observer, la poésie d'expression locale n'eut là, le plus souvent, que des représentants étrangers à la province. Ville frontière, placée aux confins de deux civilisations, Lyon, durant des siècles, ne fut qu'une sorte d'hôtellerie, appelée à s'enorgueillir du faste de ses hôtes. Clément Marot fit son éloge¹, et après lui ce Jean Fontaine, qu'une destinée singulière fixa, pour un temps, sur les bords du Rhône². Combien

merce colonial, Catherine de Pierrevive épousa, en 1519, Antoine de Gondi. On l'appelait communément M^{me} du Perron, du nom d'une terre que son mari avait acquise. Le salon de Catherine de Pierrevive était le centre d'une société choisie qui comptait, avec les artistes de l'époque, quelques-unes des femmes dont la réputation de beauté et d'esprit a fait de Lyon, après Paris, la première ville littéraire du xvi^e siècle. C'est sans doute parmi ces dernières qu'on peut citer Jeanne Gaillard, l'amie de Marot, Claudine et Sibylle Scève, proches parentes de Maurice Scève, et Catherine de Vauzelles, sœur des frères de Vauzelles. Malheureusement le temps ne nous a rien ou presque rien gardé de leurs productions, et nous ne pouvons nous faire une opinion de leurs talents que sur le rapport des historiens.

1. Voyez l'Épître intitulée *Adieu à la ville de Lyon* :

Adieu Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles
Sinon quand l'ennemi te point ;
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu aussi a toutes celles
Qui embellissent ton séjour.
Adieu faces claires et belles,
Adieu vous dis comme le jour.

Adieu la Sône et son mignon,
Le Rhone qui court de vistesse,
Tu t'en vas droit en Avignon :
Vers Paris je prens mon adresse.
Je dirois adieu ma maïstresse :
Mais le cas viendroit mieux a point
Si je disois adieu jeunesse ;
Car la barbe grise me point...

2. Il était de Paris. Né le 13 juillet 1515, d'un commerçant honnête homme, il voyagea dans plusieurs villes d'Italie et vint finalement se fixer à Lyon, où il se maria deux fois. Il mourut en 1588, laissant un grand nombre de poèmes : *Etrennes* (1546), *Les Ruisseaux de Fontaine* (1555) et des *Odes* (1557). Il est connu de quelques bibliophiles lyonnais pour une pièce médiocre intitulée *Ode de l'Antiquité et excellence de la ville de Lyon* (Lyon, Jean Citoys, 1557, in-12; réimpr. à Lyon, par M. W. Poidebart, en 1889, in-8°), et qui débute par ces vers :

Le bruit du grand Lyon est grand,
Ville longue assise sur Saône,
Et par mainte terre couant
Plus loing que la Saône et le Rhône :
Son cœur par haut est ceinturé,
De forte superbe ceinture,

d'autres encore se flattèrent d'y avoir vécu. Rabelais, Etienne Dolet, les maîtres et les disciples de la Pléiade, les humanistes, les savants, les artistes y séjournèrent, et y retremperent parfois leur génie. Le xvi^e siècle y avait vu naître C. de Taillemont¹, Guillaume du Peyrat², André de Rossant³, Jean de

Mais par bas il est emmuré
D'une molle qui sans fin dure.

Une grand coste de maisons
Costoyans la Sainte montagne,
En chaudes et froides saisons
Quasi dans la Saône se baigne.

Les monts et vaux y portent fruit.
Cérès et Bacchus et Pomone
Y sont à plaisir et deduit,
Costoyans la Saône et le Rhône.

Quant aux temples saints et sacrez
Qui meritent la preminence,
Ils sont riches et diaprez,
Et bien servis par ordonnance.

Le Saint, d'une large peau ceint,
Sur tous autres son beau chef dresse;
Ce Saint qui montra l'Agneau saint,
Tient siège en l'église maîtresse...

1. Né dans la première moitié du xvi^e siècle, C. de Taillemont travailla avec Maurice Scève à l'*Entrée du Roy Henry II à Lyon*. On ignore la date de sa mort. Il laissa un recueil de poèmes, *La Tricurite... plus quelques chants en faveur de plusieurs Dameszelles* (Lyon, Temporal, 1556, in-8°) et un petit ouvrage en prose, mêlé de vers, *Discours des Chants Fæz. à l'honneur et exaltation de l'Amour et des Dames* (Lyon, Michel du Boys, 1553, in-8°, Paris, Galiot du Pré, 1571, petit in-8°); le tout fort médiocre.

2. Il était d'origine dauphinoise. Fils de Jean du Peyrat, lieutenant général criminel et civil en la sénéchaussée de Lyon, et d'une Lyonnaise, il se rendit fort jeune à Paris, étudia le droit à Bourges, sous Cujas, embrassa l'état ecclésiastique et obtint successivement les emplois de Trésorier de la Sainte Chapelle de Vincennes, de Protonotaire du Saint-Siège, de Capitaine des gardes et d'Aumônier de Sa Majesté le roi Henri IV. Il mourut en 1645, laissant divers ouvrages, entre autres un recueil de vers : *Les Essais poétiques* (Tours, Jamet Melay, 1596, petit in-12), qui contient de nombreux essais érotiques. Du Peyrat est un de ces aimables ecclésiastiques lettrés et galants qui firent honneur à leur siècle. Disciple attardé, émule plutôt, de Ronsard et de Desportes, il a composé quelques pièces amoureuses qui ne dépareraient pas l'œuvre des maîtres de la Renaissance. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il ne se souvint presque jamais de son lieu natal.

3. Né à la Guillotière, André de Rossant vivait à la fin du xvi^e siècle. Il est l'auteur de quelques ouvrages de circonstance : *Le Tombeau et éloge du... duc de Joyeuse* (Paris, M. de Roigny, 1587, in-8°); *Le Tombeau et discours de la vie et mort honor. du vaillant... Edme de Haultefort* (Paris, P. Mercier, 1589, in-8°), etc. La Croix du Maine lui attribue *L'Onomastrophie ou l'art de faire des Anagrammes*,

Vauzelle¹, au demeurant d'assez minces personnages. Au xvii^e et au xviii^e siècle, d'autres rimeurs s'y formèrent : Perrin, qui le premier célébra le ver à soie ; Françoise Pascal, une muse de la société précieuse², Gacon, « l'infâme Gacon », le détracteur de Jean-Baptiste Rousseau³, puis l'aimable Vergier⁴, enfin

sorte de traité qui n'a jamais paru, ainsi qu'un commentaire à *L'Olive* de Joachim du Bellay. Il mourut pauvre et oublié.

1. Né à Lyon, vers 1495, curé de l'ancienne église de Saint-Romain, ensuite de Tassin, puis chevalier en l'église métropolitaine de Lyon; mort vers 1557. Il a laissé divers ouvrages, dont on trouvera la liste dans le beau livre de M. Emile Picot : *Les Français italianisants au seizième siècle*, I. Citons parmi les plus dignes d'être mentionnés dans une bibliographie lyonnaise : *Police subsidiaire à celle quasi infinie multitude de Pources, survenus à Lyon... Avec les grâces que les pources en rendent à Dieu et à mess. de l'église et aux notables de la Ville* (Tholose, 1531, in-4^o, réimpr. sous ce titre : *Assistance donnée à la multitude des pauvres accourus à Lyon en 1531*, etc., Lyon, Perrin et Martinet, 1875, in-12). On lui doit encore quelques pièces insérées dans *Le Recueil des Blasons anatomiques du corps féminin*, etc.

2. Cette « fille lyonnaise », comme l'appelle un de ses biographes, était née au pied de la Croix-Rousse, rue Neyret, au commencement de l'an 1632. Son père appartenait à la maison de Villeroy. Elle laissa quelques tragi-comédies, *Agathonphile martyr* (1655), *Endymion* (1657), *Sésostris*, etc., des comédies et un recueil de vers assez terne : *Poésies diverses* (Lyon, 1657, in-12). On consultera utilement sur cette poétesse obscure, ainsi que sur la société précieuse de Lyon au xvii^e siècle, un excellent travail inséré dans ce recueil : *Etudes d'histoire littéraire*, par M. Baldenseperger (Paris, Hachette, 1910, in-18).

3. Né à Lyon, en 1667, mort dans son prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, en 1725. C'est une des plus dégoûtantes figures de la littérature française. On sait qu'il spécula sur le scandale, pour tenter de se faire une réputation. La Motte, Boileau et l'infortuné J.-B. Rousseau éprouvèrent ses diatribes. En 1717, une ode de sa composition obtint, à défaut de concurrence, un prix à l'Académie française. On a de lui une foule d'écrits fort au-dessous du médiocre, et l'on ne saurait dire qu'il excella même dans l'épigramme. Nous citerons : *Le Poète sans fard* (1697-1701); *Traduction d'Anacréon en vers françois* (1712, 2 vol. in-12); *L'Anti-Rousseau* (1712, in-12); *L'Homère vengé* (1715, in-12); *Les Fables de La Motte, trad. en vers fr., au Café du Parnasse*, etc., plusieurs *Brevets de la Calotte*, enfin *Le Secrétaire du Parnasse* (1723, in-8^o). Il n'y a rien de lyonnais dans tout cela.

4. Jacques Vergier, conseiller du Roi, ancien commissaire de la Marine, né à Lyon, le 3 janv. 1655, mort assassiné à Paris, le 23 août 1720. C'est un des plus agréables poètes anacréontiques des xvii^e et xviii^e siècles. On a de ses poésies et de ses contes plusieurs éditions assez bonnes, quoique incomplètes. Voyez : *Œuvres de Vergier*, etc. (Amsterdam [Genève ou Rouen], 1726, 2 vol. in-12; Paris, 1727, 2 vol. in-8^o; La Haye, 1731, 3 vol. in-12; Lausanne, 1750 et 1752, 2 vol. in-12; Londres, 1780, 3 vol. in-8^o). Vergier excellait à faire des chan-

l'épicurien Vasselier, natif de Rocroy¹. N'avions-nous point raison d'affirmer que le Lyonnais n'eut presque jamais de chantre du terroir ?

Mais, nous objectera-t-on, Lyon n'est pas toute la province, et le Forez se réclame de nos soins. On cite là Antoine du Verdier², Etienne Valancier³, Etienne du Tronchet⁴, Loys Papon⁵,

sons et des parodies. Ses contes ont été maintes fois réimprimés dans des recueils, sous des noms d'emprunt. (Voyez Mancel, *J. Vergier*, Dunkerque, Chiroutre, 1903, in-8°.)

1. Né en 1735, mort à Lyon, en nov. 1798. Vasselier exerça l'emploi de premier commis dans l'administration des postes. Il a laissé un recueil de pièces libres, maintes fois réimprimé : *Poésies de Vasselier* (Paris, Louis, 1800, 3 parties in-12); *Poésies et Contes*, etc. (Paris et Londres, 1800 et 1819, etc.). On retrouverait maintes allusions à la vie et aux mœurs lyonnaises dans les productions de cet épicurien.

2. Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivat, né à Montbrison, en 1544, mort subitement à Duez, petit village du Forez, le 15 nov. 1600. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite : *La Prosopographie, ou Description des personnages insignes* (Lyon, 1573, in-4°; Paris, 1603, 3 vol. in-fol. etc.); *Les Diverses Leçons d'Ant. du Verdier suiv. celles de Pierre Messie* (Lyon, 1576, in-8°; Paris, 1583, in-16); *Bibliothèque française d'Antoine du Verdier*, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou trad. en françois (Lyon, 1585, in-fol., et Paris, Saillant et Nyon, 1772, 4 vol. in-4°, éd. publ. par Rigoley de Juvigny); *Les Omonymes*, satire; *Philoxène*, tragédie, etc.

3. Voyez de cet infime auteur : *Colloque des Vrais Amans fait par sonnets, avec quelques odes sur le mesme sujet*, etc., imprimé nouvellem., 1584, in-12, puis *Complainte de la France touchant les misères de son dernier temps*, s. n. d'imprim., 1568, in-12; *Eglogue sur M^{me} Charlotte de Laval...*, avec quelques Epitaphes et Cantiques, etc., 1568; *Discours sur la Mort de M. le Comte de Sault, Mess. François d'Ayault*, etc., 1568, in-12; *Eglogue présentée au roi et à la reine pour Etrennes avec une Ode sur la paix*, Paris, Frédéric Morel, 1576, in-8°.

4. Natif de Montbrison, secrétaire de la reine mère, trésorier des forêts, etc. Mort à Rome, en 1585. Il a laissé plusieurs ouvrages : *Lettres missives et familières*, Paris, 1569, in-4°; *Lettres amoureuses, avec soixante-dix sonnets traduits de Pétrarque*, etc., Paris, 1575, in-16; *Discours florentins appropriés à la langue française*, Paris, 1576, in-8°.

5. Prieur de Marcilly et chanoine de Montbrison, au xvi^e siècle. Les œuvres de ce rimcur vulgaire ont été imprimées luxueusement par Louis Perrin. Voyez : *Œuvres du Chanoine Loys Papon... poète forézien, sur les Mss origin. par les soins et aux frais de M. N. Yemeniz*, etc., préc. d'une notice sur la vie et les œuvres de Loys Papon par Guy de la Grye, Lyon, 1857, in-8°; *Supplém. aux Œuvres du Chanoine Loys Papon*, etc., ibid., 1860, in-8°. On nous dispensera de donner une description de ces ouvrages, qui n'intéressent guère l'histoire littéraire du Forez.

D. Palerne¹, Pierre Pourrat². Que de médiocres versificateurs³, hélas!

Le XIX^e siècle rappelle l'attention sur cette contrée, que son indigence intellectuelle, pendant près de deux cents ans, nous autoriserait à délaisser.

Nous l'avons dit, il y eut sans cesse conformité d'action entre toutes les écoles lyonnaises. Il ne pouvait y avoir divergence d'idée ou d'expression entre l'art de la Renaissance et celui que préconisa la nouvelle pléiade. Le romantisme sut s'accommoder des ressources offertes par la tradition. Seulement, les poètes qui participèrent au mouvement du dernier siècle ne montrèrent presque jamais les dons d'originalité de leurs ancêtres. Soumis à des lois extérieures, pénétrés de je ne sais quelle mission morale, ils ne cherchèrent pas tant à exprimer des sentiments personnels qu'à répondre aux communes aspirations de leur temps et de leur milieu.

Ici l'ambiance a tout fait, au point qu'on a pu s'illusionner sur le génie des poètes. Nous ne cherchons à diminuer en rien l'apport de la province, mais, nous le demandons, quelle fut l'influence de la littérature lyonnaise au cours du XIX^e siècle? On a parlé de mysticisme. Interrogeons l'œuvre d'un Pierre Dupont, d'un Joseph Souлары, d'un Victor de Laprade. Qu'y

1. On doit à cet auteur, qu'il ne faut pas confondre avec un certain Jean Palerne, plagiaire et pasticheur, un poème pastoral, *La Mort de Silvanire*, réimpr. sur l'édition de Lyon (Claude Chancey, 1660, in-8°) par A. Benoist, Paris, Martin, 1878, in-8°. Les poésies de son homonyme, Forézien comme lui, ont été publiées à Paris par Pillet et Dumoulin, imprimeurs, en 1884, in-8°. Elles sont dépourvues d'intérêt.

2. On a de ce poète oublié et peu digne d'un meilleur sort, une *Description du Forez, en vers, composée en 1669, publiée et annotée par L.-Pierre Gras*, Montbrison, typogr. Huguet, 1865, in-12.

3. A cette brève énumération il faudrait ajouter l'illustre Honoré d'Urfé, né à Marseille, le 11 février 1567, d'une famille forézienne. Dans l'*Astrée*, on trouverait de très nombreux passages, voire même des poèmes amoureux, empruntant le cadre et donnant de séduisantes descriptions du Forez. Ce Provençal d'aventure est peut-être le plus caractéristique des écrivains foréziens. Qui ne connaît cette jolie *Vilanelle d'Amidor, reprochant une légèreté à Diane*?

De ce cœur cent fois volage
Plus que le vent animé,
Qui peut croire d'estre aimé,
Ne doit pas estre cru sage;
Car enfin celui l'aura,
Qui dernier la servira.

A tous vents, la girouëtte,
Sur le faite d'une tour,
Elle aussi, vers toute Amour,
Tourne le cœur et la teste :
A la fin celui l'aura
Qui dernier la servira.

Le Chasseur jamais ne prise
Ce qu'à la fin il a pris;
L'inconstante fait bien pis,
Méprisant qui la tient prise :
Mais enfin celui l'aura
Qui dernier la servira.

Ainsi qu'un clou l'autre chasse,
Dedans son œneur le dernier,
De celui qui fut premier
Soudain usurpe la place :
C'est pourquoy celui l'aura
Qui dernier la servira.

trouve-t-on, indépendamment d'une vague religiosité et de l'angoisse provoquée par l'incertitude de l'au-delà? Des dons d'harmonie, de la grâce, de la clarté, sans doute; de la sensibilité, point.

Certes, le Lyonnais n'a pas dit son dernier mot. S'il n'a connu jusqu'ici aucune individualité retentissante, si le romantisme ne l'a inspiré que médiocrement, il ne s'ensuit pas nécessairement que son sol et son climat soient défavorables à l'expansion lyrique. Qu'on lise les ouvrages d'un Clair Tisseur, et l'on ne sera pas surpris d'y découvrir, timidement exprimé, il est vrai, ce que nous cherchons en vain dans toute une littérature : non point la correction ni la puissance, mais la simplicité, le naturel, l'ironie, le sens du pittoresque et de l'humour, caractéristiques des anciennes vertus bourgeoises. Les idées et les mœurs se sont singulièrement modifiées depuis peu en terre lyonnaise. En dépit du véritable génie qui naît seul et sans postérité, il y a là de charmants rimeurs, des interprètes de la nature, voire même quelques émules de Chénier. N'oublions pas que le berceau de l'idéalisme tint lieu parfois de colonie grecque, et que l'esprit rhodaien, selon le mot de M. Paul Mariéton, est frère du provençal. Tous ces poètes ont un même air de famille qui nous dispensera de les étudier en détail. Parmi les meilleurs représentants de l'art d'hier et d'aujourd'hui nous ne pouvons ignorer : Aimé Vingtrinier¹, Auguste Bleton²,

1. Critique, historien et poète, Marie-Emile-Aimé Vingtrinier naquit à Lyon, le 31 juillet 1812, et mourut en 1903. Fils d'un négociant, juge au tribunal de commerce, il passa ses premières années au château de la Barre, près d'Ambérieu, non loin des montagnes du Bugey. Ses études terminées, il se destina à l'industrie et en même temps publia ses premiers vers. Doué d'une prodigieuse activité, il collabora à de nombreux journaux de sa province, se fit imprimeur, en prenant la suite de Boitel, dirigea la *Revue du Lyonnais*, et publia une série d'ouvrages destinés à faire connaître et à exalter la terre lyonnaise. Nous citerons parmi les plus connus : *Histoire des journaux de Lyon depuis leur origine jusqu'à nos jours*, I, 1677-1854 (Lyon, Brun, 1852, in-8°); *Catalogue de la Biblioth. lyonn. de M. Coste* (Lyon, Louis Perrin, 1853, 2 vol, in-8°); *Les Vers à Soie, traité pratique... histoire*, etc. (Lyon, 1860, in-4°); *Zigzag lyonnais*, etc. (Lyon, H. Georg, s. d., in-12); *Etudes populaires sur la Bresse et le Bugey* (Lyon, Storek, 1902, in-8°), etc. A ses débuts, Aimé Vingtrinier avait donné deux recueils de poèmes empreints d'une vive émotion de la terre natale : *Les Bugésiennes* (Lyon, Chambet, 1848, petit in-12); *Les Voyageuses* (ibid., 1848, petit in-12). Ces vers ont été réimprimés par la suite dans le volume intitulé *Les Vieux Papiers d'un imprimeur* (Lyon, Scheuring, 1872, in-8°). Vingtrinier a été conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Lyon.

2. Voyez de cet auteur : *Fleurs de la Ville* (Lyon, impr. Mongin-Rusand, 1882, in-18, 113 ex.).

Louisa Siefert¹, Antoine Sabatier², Paul Marieton, Joseph Serre, Antonia Bossu³, M^{me} Jean Bach-Sisley⁴, Charles Morice⁵, Frédéric Marty⁶, Louis Raymond⁷, Pierre de Bouchaud,

1. Emilie-Georgette-Louisa Siefert, née à Lyon, le 1^{er} août 1843, morte le 15 mai 1879. D'une ancienne famille protestante, elle comptait cependant parmi ses ancêtres le fameux abbé Morellet. Elle fut une des plus touchantes poétesses de l'école parnassienne. Parmi ses ouvrages on cite : *Les Rayons perdus* (Paris, Lemerre, 1868, in-18); *Les Stoïques* (ibid., 1870, in-18); *Saintes Colères* (ibid., 1871, in-18). Ses poésies posthumes, recueillies et précédées d'une longue notice par sa mère, ont paru chez l'éditeur Fischbacher, en 1881, in-12. Louisa Siefert est surtout une âme philosophique. Elle n'a, pour ainsi parler, jamais rien entendu à l'expression du terroir.

2. Né à Lyon, le 5 avril 1854, professeur agrégé à la Faculté de Médecine. On lui doit plusieurs recueils : *Casques fleuris* (Lyon, Bernoux et Cumin, 1893, in-8^o); *Fleurs de mes jours* (ibid., 1900, in-8^o), etc., M. Antoine Sabatier est un des bons poètes du Parnasse lyonnais.

3. Née à Lyon, le 26 mars 1836, morte à Menton, le 9 avril 1901. Nous connaissons de cette aimable muse un recueil, *Au fil de l'eau* (Paris, F. Clerget, 1898, in-16), et un certain nombre de pièces réunies, assez récemment, sous ce titre : *Œuvres posthumes*, etc. Antonia Bossu a collaboré activement aux revues lyonnaises.

4. Née à Lyon, en 1868, d'une famille bourgeoise ayant donné quelques artistes. M^{me} Jean Bach-Sisley a publié une série d'ouvrages qui lui ont créé une sorte de notoriété locale. On lui doit : *Contes à ma belle*; *Artistes et Poètes*, poème; *Le Mage*, poème; *Roman des Soirs*, poème; *La Peinture à Lyon*, etc.. Elle a peu célébré les sites et les paysages du Lyonnais, mais on lui doit quelques pièces où s'exalte le sentiment de la petite patrie.

5. Né à Saint-Etienne, le 15 mai 1861. On lui doit : *Paul Verlaine* (Paris, Vanier, 1885, in-18); *La Littérature de tout à l'heure* (Paris, Perrin, 1889, in-18); *Chérubin*, pièce en 3 actes (Paris, Vanier, 1895, in-18); *Le Sens religieux de la Poésie* (Paris, Vanier, 1892, in-12); *Rodin* (Paris, Floury, 1900, in-8^o); *Noa-Noa*, en collaboration avec Paul Gauguin (Paris, éd. de « La Plume », 1901, in-18); *Eugène Carrière* (Paris, Mercure de France, 1907, in-18), etc. Les vers mystico-philosophiques de M. Charles Morice, publiés à Bruxelles, dans une petite feuille, *L'Action Humaine*, n'ont pas été recueillis en volume.

6. Auteur obscur d'une œuvre puissante, sombre évocation du pays minier : *Terre Noire*, poèmes, préf. de Sully-Prudhomme, illustr. de Ch. Beauveric, Chapoton, Ducaruge, F. Faure, José Frappa, etc. (Paris, Lemerre, 1896, in-8^o).

7. Né à Lyon, le 12 juin 1869. Poète subtil et mélancolique des grisailles et des automnes. Il a publié : *L'Automne du Cœur*, poésies (Paris, Vanier, 1894, in-12); *Le Livre d'Heures du Souvenir* (Paris, éd. de La Plume, 1896, in-18); *Sur les chemins du Crépuscule* (Paris, Mercure de France, 1899, in-18); *A Voix Basse* (Lyon, impr. Legendre, 1905, in-8^o). M. Louis Raymond est presque exclusivement un poète de l'amour.

François Dellevaux¹, Louis Mercier, Ant. Sivet, Ant. Lugnier², etc., etc.

Jusqu'ici nous n'avons pas fait la part de la poésie populaire, ni déterminé le rôle du dialecte. Deux mots combleront cette lacune. Quoique la patrie lyonnaise ne possède qu'un folk-lore restreint et que l'habitant de la cité n'ait connu d'autres chants que les couplets inspirés par l'actualité³, les patois ont apporté, eux aussi, leur contribution au Parnasse régional. En terre forézienne ils ont donné de savoureuses productions et ont fait la gloire de quelques auteurs rustiques.

A Lyon ils ont constitué une sorte d'argot, autrement dit le parler caout, qui longtemps prédomina. Nous n'avons pas voulu les ignorer. On s'en convaincra en lisant par la suite quelques extraits de leurs meilleurs interprètes, Jean Chapelon, noelliste, et cet Etienne Blanc, plaisant auteur des *Canettes de Guillaume Tampia*. Mais on peut en découvrir d'autres encore, entre autres : Maître Boyron⁴, Babochi⁵, Guillaume Roquille⁶, etc.

1. Né à Lyon, le 14 février 1876. Il a donné successivement : *Tableautins et Médailles*; *Le Sachet d'Amour*; *La Rose sur le mur*; *Galanys*, 4 actes, etc. On lui doit quelques paysages lyonnais, en vers pittoresques.

2. Né à Roanne, le 13 juin 1869. Auteur de *Sonnets foréziens*, etc., Paris. Biblioth. du « Franc Parler », s. d., in-fol.

3. M. Georges Droux a donné, en 1907, un intéressant travail sur la Chanson lyonnaise et les Sociétés chansonniers. Nous y renvoyons le lecteur curieux de connaître les manifestations les plus modestes de l'activité lyonnaise. Lyon, seconde patrie de la chanson, eut, on le sait, ses adeptes du Caveau, comme Paris. Parmi les chansonniers lyonnais du XIX^e siècle on cite communément : Léon Boitel (*Mon Recueil*, Lyon, Boursy, in-12; *Feuilles mortes*, Lyon, Boitel, 1836 et 1852, in-8°); Pierre Gras (*Chansons*, préc. d'une lettre de Béranger. Paris, Libr. poétique, et Lyon, chez l'auteur, 1849, in-18); docteur René Morel (*Chansons*, Lyon, Boitel, 1851, in-12); S. et F. Borel (*Premières Chansons*, Lyon, Mougins-Rusand, 1893, in-18); docteur F.-M. Levrat (*Chansons et Poésies*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1896, in-8°); Camille Roy (*Chansons et Poésies*, Lyon, Storck, 1897, in-fol.), etc. Malheureusement, tout cela est bien loin de la poésie.

4. Né à Saint-Etienne, le 23 juillet 1730, mort vers 1791. Voyez : *Fragments des poésies patoises de Maître Boyron, graveur, suivis d'une biographie stéphanoise et d'une notice hist. sur Saint-Etienne*, par Decreux, Saint-Etienne, Sauret, 1837, in-8°.

5. Cf. *Œuvres complètes de Babochi* (Ph. Philippon), brands, chansons, déris ou patois de vais santziève et essais de fredons, gagas en quasi français, etc., Saint-Etienne, impr. Théolier, fr., 1876, in-8°.

6. Voyez : *Breyou et so disciplo, poëmo burlesquo in sié chants et in vurs patuais*, par G. Roquilli, vait Vardegi, Guilleri, 1836, in-12; *Lo Député manqué*, poëmo ein patuais de Vait Vardegi, etc. Se trouve à Rive-de-Gier, chez M. Point, cafetier, 1838, in-8°; *Lo Pereyoux*, poëme en patois de Rive-de-Gier, Rive-de-Gier, chez l'aut., ferblantier, 1840, in-8°; *La Ménagerie ou le Grand Combat d'ani-*

Notre tâche est achevée. Nous ne voulions, au préalable, que tracer quelques lignes au début d'un choix de poèmes, et voici que le commentaire déborde sur le texte. Faut-il conclure? Malgré tant d'étrangeté dans leur caractère, tant de contradictions observées dans les témoignages de leur art, on aimera ces écrivains lyonnais en qui se survit, à travers les péripéties de l'histoire, le génie d'un grand peuple.

« Qu'est-ce que l'esprit lyonnais? s'écrie un savant sociologue, M. Ed. Aynard, à qui l'on doit quelques-unes des meilleures pages inspirées par le culte de la petite patrie; qu'est-ce que l'esprit de cette étrange cité dont on n'a jamais pu parler sans haine et sans amour? C'est là l'énigme, tous les contraires se heurtant ici. Lyon attire tout autant qu'il repousse. C'est la ville de la « montagne qui travaille » et de la « montagne qui prie », de Fourvières et de la Croix-Rousse; la cité du rêve et du réel, de la folie et de la raison. On y passe de l'austérité janséniste à l'idolâtrie de la Vierge; tous illuminent le 8 décembre, et les représentants de la majorité brisent les croix; on y allie le culte des pauvres et le culte de l'argent... Parfois à Lyon on veut tout oser, trop oser, puis l'on s'endort comme dans la neige, on devient timide, lâche, atrocement envieux de celui qui marche; on gémit sur la tâche sans cesse inachevée... Grands songeurs et en même temps grands travailleurs, très éveillés, n'offrant que d'indéchiffrables contrastes, tels sont les Lyonnais, race du Nord regardant à travers les brouillards le soleil du Midi. Que celui qui peut les comprendre, comprenne¹... »

BIBLIOGRAPHIE. — P. de Colonia, *Histoire littéraire de la Ville de Lyon*, etc., Lyon, F. Rigollet, 1728-1730, 2 vol. in-4°. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique*, etc. Paris, P.-G. Le Mercier, 1740, t. III, in-fol. — *Catalogue des livres, estampes, figures, etc., du Cabinet de M. C[lapeiron]*, Lyon, Duplain fr., 1761, in-8°. — Expilly, *Dictionn. géogr., histor. et politique des Gaules et de la France*, t. V, Paris, Desaint, etc., 1768, in-fol. — Etienne Molard, *Lyonnisme, ou Recueil d'expressions et de phrases vicieuses usitées à Lyon*, Lyon, chez l'auteur, 1792, in-8°. — *Recueil de Chansons et de Poésies fugitives de la Soc. épicurienne de Lyon*, Lyon, Chambet, 1812; Lyon, Maucherat-Longpré, 1813; Paris, Eiger, 1816, in-18. — Breghot du Lut, *Mélanges biographiques et littér. pour servir à l'histoire de Lyon*, etc., Lyon, impr. Barret, 1828, in-8°. — *Nouveaux*

maux, etc., Lyon, Nourtier, 1843, in-8°; *Les Ganduaises*, poésies patoises, Lyon, typ. de J. Nigon, 1856, in-8°; *Rive-de-Gier*, etc., Lyon, impr. L. Perrin, 1859, in-12.

1. *Une famille littéraire à Lyon, Les Quatre Tisseur*, etc., p. 25.

Mélanges biographiques et littéraires, etc., *ibid.*, 1829-1831, in-8°. — Léon Boitel, *Lyon ou de Fourvières*, Lyon, 1833, in-8°. — Aug. Bernard, *Biogr. et bibliogr. forézienne* (fait suite à l'*Histoire du Forez*, du même), Montbrison, impr. Bernard aîné, 1835, in-8°. — Beaulieu, *Histoire de Lyon depuis les Gaulois jusqu'à nos jours*, Lyon, Baron, 1837, in-8°. — J.-B. Dumas, *Hist. de l'Acad. de Lyon*, 1839, 2 vol. in-8°. — Breghot du Lut et Péricaud, *Biographie lyonnaise*, Paris, Techener, et Lyon, Giberton et Brun, 1839, gr. in-8°. — Gust. Brunet, *Rec. d'Opuscules et Fragm. en vers patois extr. d'ouvr. devenus rares*, Paris, Gazet et Lebrun, 1840, in-16. — Schnakenburg, *Tableau synoptique des idiomes popul. ou patois de la France*, Berlin. A. Foerstner, 1840, in-8°. — *Catalogue de livres, dessins, etc., app. à M. D. P., rédigé par Fontaine*, Lyon, 1844, in-8°. — Grandperret, *Hist. de l'Acad. de Lyon*, *Mém. de l'Ac. de Lyon*, I, 1845. — *Facéties lyonnaises*, etc., Lyon, Coll. des Bibliophiles lyonnais, Lyon, impr. Lepagnez, 1846, in-16. — Aristide Guilbert, *Histoire des Villes de France*, etc., Paris, Furne et C^{ie}, 1848, t. I. — J.-A. Guyet, *Panthéon lyonnais. Galerie des hommes les plus célèbres dont Lyon fut la patrie*, Lyon, Guyet, 1849, in-8°. — Aimé Vingtrinier, *Histoire des journaux de Lyon depuis leur origine jusqu'à nos jours*, I, 1677-1814, Lyon, Brun, 1852, in-8°; *Catalogue de la Bibliothèque lyonnaise de M. [Antoine] Coste*, Lyon, impr. Louis Perrin, 1853, 2 vol. in-8° (important); *Etudes populaires sur la Bresse et le Bugey*, Lyon, Storeck, 1902, in-18. — Ad. de Tricaud, *Chroniques et Légendes de la Bresse et du Bugey*, Lyon, Vingtrinier, 1853, in-8°. — De la Saussaie, *Hist. littér. de Lyon*, *Mém. de l'Ac. de Lyon*, 1860-1861. — Onofrio, *Essai d'un glossaire des patois du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Lyon, Vingtrinier, 1861, et Lyon, Scheuring, 1864, in-8°. — *Théâtre lyonnais de Guignol*, Lyon, N. Scheuring, 1865-1870, 2 vol. in-8°; nouv. éd. illustrée, Lyon, Lardanchet, 1910, in-8°. — L.-P. Gras, *Dictionnaire du patois forézien*, Lyon, Brun, 1863, in-8°. — Fr. Noël, *Essai d'un Romancero forézien*, *Annales de la Soc. d'Agricult. et Belles-Lettres du dép. de la Loire*, 1865. — A. Callet, *La Légende des Gagats. Essai sur les origines de la Ville de Saint-Etienne-en-Forez*, Paris, Didier, 1866, in-12. — Joseph Delaroa, *Galerie de Portr. foréziens*, etc., Saint-Etienne, Chevalier, 1869, in-8°; *Foréziens dignes de mémoire*, Lyon, impr. de A. Waltener et C^{ie}, 1889, in-8°. — Victor Smith, *Chansons pop. du Velay et du Forez*, Romania, 1872-1881, t. I à IV et VI à X. — Docteur Frédéric Monin, *Etude sur la Genèse des patois et en particulier du roman ou patois lyonnais*, etc., Paris, Dumoulin, 1873, in-8°. — *Bibliothèque patoise de M. Burgaud des Marets, Livres rares et précieux*, etc., Paris, Maisonneuve, 1873-1874, 2 vol. in-8°. — Baron Ch. de Tourtoulon, *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la*

langue d'oïl, avec une carte (en collab. avec O. Bringuier), Paris, Impr. Nationale, 1876, in-8°; *Des dialectes, de leur classification et de leur délimitation géogr.*, Paris, Maisonneuve, 1890, in-8°. — Alexis Rousset, *Vieux Châteaux et Vieux autographes, Souvenirs du Lyon d'autrefois*, Lyon, 1876, in-8°; *Trouvailles d'un chiffonnier littéraire*, etc., publiées par A. R., Lyon, 1880, in-8°; *La Société en robe de chambre*, etc., Oullins, lith. Thabourin, 1881, in-8°. — Clair Tisseur, *Le Testament d'un Lyonnais au dix-septième siècle*, Lyon, 1879, in-8°; *Souvenirs lyonnais. Lettres de Valère, colligées par N. du Puitspelu*, Lyon, Meton, 1881, 2 vol. in-12; *Un Noël satirique en patois lyonnais*, etc., Lyon, Storck, 1882, in-8°; *Sur quelques particularités curieuses du patois lyonnais*, etc., Lyon, Pitrat, 1883, in-8°; *Des verbes dans notre bon patois lyonnais*, Lyon, Pitrat, 1883, in-8°; *Les Oisivetés du sieur du Puitspelu, Lyonnais*, Lyon, H. Georg, 1883, in-8°; *Très humble essai de Phonétique lyonnaise*, ibid., 1885, in-8°; *Vieilles choses et vieux mots lyonnais*, etc., Lyon, Mougine-Rusand, 1885-1893, 3 fasc. in-8°; *Fragments en patois du Lyonnais*, ibid., 1886-1891; *Dictionn. étymologique du patois lyonnais*, Lyon, Georg, 1887-1890, in-8°; *Le Littré de la Grand' Côte*, etc., Lyon, Storck, 1894, in-8°; *Les Vieilleries lyonnaises*, 2^e éd., Lyon, Bernoux et Cumin, 1891, in-8°. — Paul Mariéton, *Joséphine Souлары et la Pléiade lyonnaise*, Paris. C. Marpon et Flammarion, 1884, in-12. — Gnafron fils [P. Bonardel], *Théâtres, Saynètes et Récits*, etc., Lyon, Bernoux et Cumin, 1886, in-8°. — E. et J. Vingtrinier, *Les Canuts*, roman, Paris, Dentu, 1887, in-12. — M. Josse [M. Coste Labaume], *À travers Lyon*, ill., Lyon, Dizain et Richard, 1889, gr. in-8°. — E. Rolland, *Rec. de Chansons popul. de la France, Paris, 1883-1890*, 6 vol. in-8°. — Ludovic Halévy, *Guignol*, Lyon, Soc. des Amis des Livres, 1890, in-12. — J.-M. Villefranche, *Essai de Grammaire du patois lyonnais*, Bourg, 1891, in-8°. — Dietrich Behrens, *Bibliogr. des patois gallo-romans*, deuxième éd., rev. et augm. par l'auteur et trad. par Eug. Rabiet, Berlin, W. Groneau, 1893, in-8°. — André Styert, *Nouvelle Histoire de Lyon et des prov. de Lyonnais, Forez, Beaujolais, Franc-Lyonnais et Dombes*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1895-1899, 3 vol. in-8°. — Baudrier, *Bibliogr. Lyonnaise*, 1895-1908, 7 vol. in-8°. — Auguste Bleton, *Lyon pittoresque*, etc., ill., Lyon, Bernoux et Cumin, 1896, in-4°. — Ed. Aynard, *Une Famille littéraire à Lyon. Les Quatre Tisseur, rec. de quelques-unes de leurs œuvres*, avec une introd. et une bibliogr., Lyon, Storck, 1896, in-8°. — H. Taine, *Carnet de voyage. Notes sur la Province, 1863-1865*, Paris, Hachette, 1897, in-18. — Emmanuel Vingtrinier, *La Vie lyonnaise, autrefois, aujourd'hui*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1898, gr. in-4°; *Le Lyon de nos pères*, ill., ibid., 1901, in-4°; *Le Paysage de Lyon*, Grande Revue, 16 nov. 1906. — Mami Duplatau [Aug. Bleton], *Véridique His-*

toire de l'Académie du Gourguillon, Lyon, Mougin-Rusand, 1898, broch. in-8°. — Jules Troccon, *Le Lyonnais littéraire, études et portraits avec des morceaux choisis*, 1^{re} série, Lyon, chez l'auteur, 1899, in-12. — H. Billet, *Beaujolais, Forez, Dombes, etc.*, Lyon, impr. A. Rey, 1899, 4 vol. in-4°. — Abbé A. Vachet, *A travers les Rues de Lyon*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1902, in-4°; *Glossaire des gones de Lyon, d'après M. Toulemonde*, Lyon, P. Phily, 1907, in-8°. — Jos. Manin, *Galerie des Lyonnais célèbres, 1850-1903*, Lyon, impr. P. Legendre, 1902-1903, in-12. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, Petite Bibl. provinciale, 1903, in-8°. — S. Charléty, *Hist. de Lyon depuis les origines jusqu'à nos jours*, Lyon, A. Rey, 1903, in-16. — Albert Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, Paris, Champion, 1906, gr. in-8°. — Gabriel Sarrazin, *Lyon*, Grande Revue, 1^{er} déc. 1906. — Tanerède de Visan, *Le Climat psychologique de Lyon*, Grande Revue, 1^{er} déc. 1906; *Le Guignol lyonnais*, suivi d'un index bibliogr., Paris, Bloud, 1910, in-16. — De Beaurepaire-Froment, *Bibliographie des Chants populaires français*, Paris, éd. de la Revue du Traditionnisme, 1906, in-12. — Marius Audin, *Recueil très sommaire de biographie beaujolaise*, Bullet. de la Soc. des Sc. et Arts du Beaujolais, 1906-1909; *Bibliographie iconographique du Lyonnais*, I, *Portraits*, Lyon, impr. Rey, 1909, in-8°. — Georges Droux, *La Chanson lyonnaise. Hist. de la Chanson à Lyon. Les Sociétés chansonniers*, Lyon, Rev. d'Histoire de Lyon, A. Rey, impr., 1907, in-4°. — J. Michelet, *Notre France*, 9^e éd., Paris, Colin, 1907, in-18. — P. Vidal de la Blache, *Tableau de la géogr. de la France (Histoire de France, de E. Lavisse, etc., 3^e éd., Paris, Hachette, 1908, in-4°*. — L. Vignon, *Les Patois de la région lyonnaise*, Paris, 1908, in-8°. — Joseph Fèvre et Henri Hauser, *Régions et Pays de France*, Paris, Alcan, 1909, in-8°. — F. Baldensperger, *Etudes d'histoire littéraire (Voyez le chapitre intitulé : La Société précieuse à Lyon, au dix-septième siècle (Paris, Hachette, 1910, in-18), etc.*

Voir en outre : *Mélanges de la Soc. d'Hist. de Lyon*; *Mémoires de l'Académie de Lyon*; *Mémoires de la Soc. littér., histor. et arch. de Lyon*; *Revue du Lyonnais*; *Revue Forézienne*; *Revue de l'Histoire de Lyon*; *L'Épicurien Lyonnais*, 1810; *Almanach des Muses de Lyon*, 1811; *Caveau Lyonnais, Journal de Guignol*, 1865-1866; *L'Eclipse*, 1868-1876; *Almanach du Lyonnais, du Dauphiné et du Forez*, 1902, in-8°; *Annales lyonnaises*, 1886-1887; *L'Entr'acte lyonnais*, 1838-1841; *Lyon-Revue*, 1880-1887; *Le Monde Lyonnais*, 1880-1882, *Revue du Lyonnais*, dirigée par Léon Boitel, puis par Aimé Vingtrinier, 1835-1848; 1850-1880; 1886-1901; *Revue du Siècle*, 1887-1895; *Revue lyonnaise illustrée, etc.*, 1890-1891; *Almanach du Caveau lyonnais*, 1890, etc.

POÉSIES POPULAIRES

CHANSON NOUVELLE SUR LA BELLE CORDIÈRE DE LYON¹

L'autre jour je m'en allois
Mon chemin droict à Lyon ;
Je logis chez la Cordiere,
Faisant du bon compagnon.
Approchez-vous, mon amy,
S'a dit la dame gorriere ;
Approchez-vous, mon amy,
La nuit je ne puis dormir.

Il y vint un advocat,
Las, qui venoit de Forviere ;
Luy monstra tant de ducats ;
Mais ils ne luy coustoient guere.
Approchez-vous, advocat,
S'a dit la dame gorriere,
Prenons nous deux nos esbats,
Car l'on bassine nos draps.

Elle dict à son mary :
Jan, Jan, vous n'avez que faire ;
Je vous prie, allez dormir,
Couchez-vous en la couchette.

1. Cette pièce satirique est extraite de l'ouvrage suivant : *Facéties lyonnaises. La Ville de Lyon en vers burlesques ; prem. et deuxième journée. Le Salamalec lyonnais. Chansons lyonnaises, etc.*, Lyon, impr. Lepagnez, 1846, in-16, Collect. des Bibliophiles lyonnais). On la trouve, en outre, dans deux recueils rarissimes du xvi^e siècle : *Le Thresor du Chant françois*, s. l. n. d., petit in-8°, et *Recueil des plus belles chansons de ce temps*, Lyon, Jean d'Ogerolles, 1559, petit in-8°. La belle Cordière dont il est question ici n'est autre que Louise Labé.

Nous coucherons au grand lit,
S'a dit la belle Cordiere,
Despouillez-vous, mon amy,
Passons-nous deux nostre ennuy.

Il y vint un procureur
Qui estoit de bonne sorte ;
En faisant de l'amoureux,
Il y a laissé sa robe,
Et sa bourse qui vaut mieux ;
Mais il ne s'en soucie guere :
Approchez-vous, amoureux,
Nous ne sommes que nous deux.

Il y vint un cordonnier
Qui estoit amoureux d'elle :
Il luy portoit des souliers
Faictz à la mode nouvelle ;
Luy donna un chausse-pied.
Mais elle n'en avoit que faire ;
Elle n'en avoit mestier :
Ils estoient à bas cartier.

Il est venu un musnier,
Son col chargé de farine :
La belle cordière a maniée,
Elle luy faict bonne mine.
Il a tout enfariné
Cette gentille Cordiere.
Il la faut espousseter
Tous les soirs après souper.

Il y vint un Florentin,
Luy monstre argent à grand somme :
Tout habillé de satin,
Il faisoit du gentilhomme.
Elle le receut doucement
Pour avoir de la pecune :
Le but où elle pretend,
C'est pour avoir de l'argent.

NOEL LYONNAIS

Jésus-Christ s'habille en pauvre :
 « Faites-moi la charité ;
 Des miettes de votre table
 Je ferais bien mon souper.

— Les miettes de notre table
 Mes chiens les mangeront bien.
 Ils me rapportent des lièvres,
 Toi tu ne m'apportes rien.

— Belle dame à la fenêtre
 Faites-moi la charité.
 — Ah! montez, montez, pauvre homme,
 Avec moi vous souperez. »

Quand ils quittèrent la table,
 Il demande à se coucher.
 « Ah! montez, montez, pauvre homme.
 Un lit frais vous trouverez. »

Or comme ils montaient les marches
 Trois anges les éclairaient.
 « Ah! n'ayez pas peur, Madame,
 C'est la lune qui paraît.

« Dans trois jours vous serez morte,
 En Paradis vous irez.
 Mais votre mari, Madame,
 En enfer ira brûler. »

LE DÉPART DU SOLDAT

— Je m'en vais faire une campagne.
 Ma bien-aimée, y viendrez-vous?
 — Oh! non, oh! non, répond la belle,
 Je n'irai pas ;
 Car toute fille qui va-t-en guerre
 N'en revient pas.

- J'ai cent écus dans ma bourse,
Ma bien-aimée, les voulez-vous ?
- Oh ! non, oh ! non, répond la belle,
Je n'en veux point.
Car tout garçon qui s'en va-t-en guerre
En a besoin !
- J'ai du bon vin dans ma gourdet,
Ma bien-aimée, en voulez-vous ?
- Oh ! non, oh ! non, répond la belle,
Gardez-le vous,
Car tout garçon qui s'en va-t-en guerre
Boit bien un coup !
- Pierre dit partout qu'il vous aime,
Ma bien-aimée, l'aimerez-vous ?
- Oh ! non, oh ! non, répond la belle,
N'en craignez rien.
Vous me trouv'ez en rentrant de guerre
Un jour prochain¹.

CHANSON²

Nous estions troys galans
De Lyon la bonne ville.
Nous en allons sur mer,
N'avons ne croix ne pile.

La bise nous fait mal,
Le vent nous est contraire ;
Nous a chassé si loing
Dedans la mer salée.

Voicy venir Prejan
Et toutes ses galères :

1. Ces deux dernières chansons sont extraites du recueil suivant : *Cinq vieilles chansons lyonnaises harmonisées par M. Fr. Darcieux* (Lyon, Maroky, s. d., in-8°).

2. Extrait d'un recueil du xvi^e siècle : *S'ensuivent plusieurs belles chansons...* (Lyon, en la maison de feu Claude Nourry, dict de Prince), réimpr. [par Monfalcon] dans les *Facéties lyonnaises* (Collection des Bibliophiles lyonnais, 1846).

Or vous rendez, enfants,
De Lyon la bonne ville,
Ne ferons pas pour toy
Ny pour tout tes galères :
Nous nous rendons à Dieu,
A la Vierge Marie.

Monsieur Saint Nicolas,
Madame Sainte Barbe,
Rossignolet du boys
Va-t'en dire à ma mye :
L'or et l'argent que j'ay
En sera tresorière.
Des trois chasteaux que j'ay
Aura la seigneurie.

L'unz est dedans Milan,
L'autre en Picardie,
L'autre dedans mon cœur,
Mais je ne l'ose dire.

LA BERGÈRE AUX CHAMPS

J'ons rin de si charmant
Que la bergere aux champs.
Ell' voit venir la pluie,
Désire le beau temps ;
Hélas ! la pauvre fille,
Ell' passe bien son temps.

Son berger la vient voir
Le matin et le soir
En lui disant : « Bergère,
Bergère, levez-vous :
Les moutons sont en plaine,
Le soleil luit partout.

— Berger, mon doux berger,
Où irons-nous en champ ?
— Là-bas, dans la prairie,
Un beau verger il y a,

Nous cueillerons l'aubépine
Quand le printemps viendra.

— Berger, mon doux berger,
Où irons-nous loger?

— Là-haut, sur la montagne,
Un beau logis il y a;
A l'ombre du feuillage
Causera qui voudra.

— Berger, mon doux berger,
De quoi y vivrons-nous?

— De bon pâté au lièvre,
Cinq à six p'tits oiseaux,
Et du jus de la treille
Que j'ai sous mon manteau.

— Berger, mon doux berger,
J'entends quelqu'un passer!

— C'est monsieur votre père
Qui va-t-en bois chasser.
Asseyons-nous, bergère,
Et laissons-le passer¹. »

1. Chanson publiée par M. J. Carrel, dans le recueil des *Chansons de France*, Paris, A. Rouart, 1^{re} année, 1907.

MAURICE SCÈVE

(XVI^e SIÈCLE)

Issu d'une famille lyonnaise, originaire non point du Piémont, comme on l'a dit par erreur, mais de Chasseley, petit bourg du Mont-d'Or lyonnais, et ensuite fixée à Lyon, dans le quartier de Bourganeuf, Maurice Scève naquit dans cette ville, au début du xvi^e siècle. Il était le fils d'un autre Maurice Scève, personnage d'importance, docteur ès lois, juge mage et échevin de Lyon en 1504 et 1505, et il fut lui-même pourvu d'une des plus hautes charges de sa province. On croit qu'il vécut dans le célibat, et quelques-uns affirment qu'il s'était engagé dans les ordres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en l'an 1533 il étudiait le droit canon à l'Université d'Avignon et qu'il contribua, par ses recherches, à la découverte, dans la chapelle de la Sainte-Croix de l'église des frères mineurs, d'un tombeau que l'on prit pour celui de la fameuse Laure, tant célébrée par Pétrarque. Les circonstances de cette découverte et le rôle qu'y joua notre auteur sont rappelés avec précision dans une épître que lui adressa l'imprimeur Jean de Tournes, en lui dédiant l'élégante édition des œuvres du poète italien qui parut à Lyon, en 1545.

De retour dans sa ville natale, où le devançait une réputation d'habile archéologue et de savant, Maurice Scève débuta dans les lettres par la publication de *La déplorable fin de Flamette, élégante imitation de Jehan de Flores, espagnol, traduite en langue françoise* (Lyon, F. Juste, 1535, petit in-8°). Encouragé par le succès de cette traduction, laquelle fut réimprimée l'année suivante, à Paris, par Denis Janot, il résolut de se consacrer à la poésie et donna quelques ouvrages qui l'ont fait considérer jusqu'à ce jour comme le chef d'une renaissance lyonnaise. On lui doit : *Arion*, églogue sur le trepas de François, Dauphin de Viennois, fils aîné du roi François I^{er}, mort à Tournon, le 10 août 1536 (Lyon, F. Juste, 1536, in-8°); *Delie, object de plus haulte vertu* (Lyon, chez Sulpice Sabon, pour Antoine Constantin, 1544, petit in-8°, et Paris, Nicolas Duchemin, ou Gilles Robinet, 1564, in-16; réimpr. à Lyon, pour N. Scheuring, à 205 ex., par Perrin, 1862, in-12); *Saulsaye. Eglogue*

de la *Vie solitaire* (Lyon, J. de Tournes, 1547, petit in-8°, réimprimé à Aix, par Pontier fils aîné, 16 mars 1829, in-8°); *Microcosme* (Lyon, J. de Tournes, 1562, in-4°); enfin quelques blasons insérés dans des recueils contenant des productions de ce genre (*Sensuyvent les Blasons anatomiques du corps femensins*, etc., Paris, Ch. Langelier, 1543 et 1550, in-12; *Blasons, poésies anciennes des quinzième et seizième siècles, rec. et mises en ordre par D. M. M.* [Dominique-Martin Méon], Paris, Guillemot, 1807, in-8°; *Blasons anatomiques du corps féminin*, Amsterdam, 1866, et Paris, Sansot, 1907, in-12).

Maurice Scève mourut entre les années 1562 et 1575, peut-être en 1564, dans une période de troubles et de guerres civiles. Quoiqu'il n'appartint pas à la brigade poétique formée par Ronsard, il fut apprécié à l'égal des esprits les plus originaux de son temps. Il n'eut rien cependant d'un précurseur, ni d'un maître. Les dizains de *Délie*, selon l'opinion d'un critique, semblent découpés dans quelques pages du *Roman de la Rose*. Obscurcis par la scolastique du moyen âge, ils doivent leur modeste éclat à je ne sais quel pâle rayon venu de Grèce ou d'Italie. On n'y peut pressentir une aurore. Une admiration servile pour l'idéal platonicien les domine.

BIBLIOGRAPHIE. — F. Brunetière, *Etudes critiques*, 6^e série. — Albert Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, Paris, Champion, 1906, in-8°.

ÉGLOGUE DE LA VIE SOLITAIRE

FRAGMENT

PHILERME.

... Il est bien vray qu'en ville
 Les passetemps y sont plus grans qu'icy :
 Et les soucys y sont plus grans aussi.
 Vous inventez maints et divers esbats :
 Vous suscitez aussi plusieurs debats.
 Ainsi vaquant à ce, que plus vous duyt,
 Ore au proufit, et ores au desduyt.
 Le moys entier ne dure point un jour,
 Et en ce mien delectable sejour
 Le moindre jour presqu'autant qu'un moys monte.
 Car en tout temps la matinée est prompte,

Et le soir est plus tardif à venir,
 Et sans avoir cure de l'advenir,
 Jusqu'à un poinct l'année je mesure,
 L'employant toute en treslouable usure,
 Et en desduits, desquelz, sans que j'y pence
 Aucunement, vous faites la despence
 En chiens, oyseaux, et serviteurs nourrir.
 Car si voulez ou le Lievre courir,
 Ou bien voler, estant icy à part,
 De vostre esbat je prens la meilleure part,
 Que tous les jours chacun de vous me baille,
 Sans que d'esprit et de corps me travaille :
 Et vous courez tout le long de la plaine
 En grand'sueur, et souvent hors d'alaine.
 Parquoy je n'ay soulas, qui ne me plaise,
 Où vous n'avez un plaisir qu'à malaise.

ANTIRE.

Or tout plaisir, qui le voudra chercher,
 N'est jamais bon, sinon qu'il couste cher :
 Et jamais bien ne sera bon trouvé,
 Si par le mal il n'est premier prouvé.
 Ne vois-tu point (puisqu'il faut que le preuve)
 Que par la nuict plus beau le jour on treuve ?
 Aussi les biens par grand labeur acquis
 Sont mieux aymez, et cherement exquis.
 Et quand quelcun est par l'acquis venu
 En hault degré, il est de tous tenu
 En reverence, et beaucoup plus prisé,
 Que s'il avoit esté favorisé.

PHILERME.

Mais bien celuy est tressemblable aux Dieux,
 Qui aux honneurs clost, et bende les yeux ;
 Lequel aussi n'est point de vaine gloire
 Sollicité, ne de bien transitoire :
 Mais laisse aller les jours sous coye sente,
 Et vit paisible en sa vie innocente
 Loing des cités vie tumultueuse,
 Voire encore plus (certes) voluptueuse.
 Et vit aux champs, n'ayant de rien besoing,
 Comme qui n'a, fors de ses brebis, soing.

Il ne luy chault de Royale coronne.
 Il ne luy chault à qui le sceptre on donne.
 Il ne luy chault de nom, ne tiltre insigne.
 Il ne luy chault que denote le signe,
 Et la splendeur de la longue Comette.
 Il ne craint point que l'on l'esleve, ou mette
 En si hault lieu, puis que bas il descende.
 Il ne craint point qu'on commande, ou deffende.
 Il se sent vuyde, et nette conscience,
 Et prise plus sa rurale science,
 Que le çavoir, qui par labour est quis.
 Il ne craint point que pour ses biens acquis
 Soit en danger des Tyrans, vrays Saturnes.
 Il ne craint point que les larrons nocturnes
 Viennent la nuict entrerompre son somme,
 Pour luy emblor d'or ou d'argent grand'somme
 Mais bien se dort en tranquille seurté
 Hors des aguets de mainte malheurté.

O du Pasteur la tresdouce richesse !
 Heureux repos eslongné de tristesse,
 Qui en Yver, Printemps, Automne, Été
 Nourrit en soy toute joyeuseté :
 Car il ignore hayne, et deception.
 Il est exempt de vaine ambition,
 Vuyde de crainte, et d'espoir est delivre,
 Qui nous abuse, et maints desirs nous livre.
 Il vit a soy sans tesmoing, qui le juge.
 Il pend de soy, comme qui est son juge.
 S'il n'a palais, superbes edifices,
 Et sumptueux d'ustensiles propices,
 En son cœur hault mesprise, et a en hayne
 L'avoir des Roys, richesse certes vaine.
 Et vit content en sa logette honneste,
 Seure de vents, de pluye, et de tempeste,
 De terre close, et couverte de chaume,
 Ceinte de fleurs plus odorans que Baume,
 Ou qu'aulture odeur Asienne, et lascive,
 Humble, et sans art, ny despence excessive
 Pour son troupeau, et soy rendre contents
 D'estre couverts aux injures du temps :

Dedans laquelle auront crainte d'entrer
Cure, et frayeur, lesquelz se vont encren
Jusques au lict, ou dort tout puissant Roy,
Sans redoubter son magnifique arroy.

Il est seigneur des boys grans et espais,
Desquelz il n'a que doux sejour et paix.
Autour de soy sa tourbe vigilante,
Treshardys chiens, au besoing travaillante
Garde toujours qui ne diminuisse
Le nombre entier, ou que l'on ne ravisse
Quelque brebis de son la[i]neux tropeau,
Duquel il garde, et tient chere la peau.

Les cailloux ronds luy donnent feu trisé,
Les fleuves, vin, avec la main puisé,
La terre, pain, arbres, fruit, chievres, laict.
De quelque tronche, ou lieu, peult estre, laid
Luy sort le miel tres net, et copieux,
A savourer doux, et delicieux.

Il a toujours au cœur les buissons verts,
Les papillons coulourez, et divers :
Ruisseaux bruyans, argentins, et fluides :
Les rocz moussuz : les cavernes humides :
Les boys flouris : les poingnans esglantiers,
Les haultbepins parfumans les sentiers ;
Les vents souefz, et les fontaines froides :
Combes aussi profondes et tresroides.
Et n'a soucy en son contentement,
Qu'à cueillir fleurs pour son esbatement,
En escoutant des oyseaux les doux sons.

Il fait les Rocz respondre à ses chansons,
Ayant tousjour fluste, ou musette au bec,
Qu'il ayme plus que harpe ne rebec.

Mousches à miel luy causent doux sommeil.
Et quand il dort, son grand Dieu, Pan vermeil,
Prend de luy garde avec mainte Nymphette :
Sylva[i]n cornu, et Faunus font la guette,
Quant à souhait il dort les membres nuds,
Qui sont plaisirs aux villes incongnus.

Heureux Pasteur, si se peult dire heureux
Homme, qui vive en ce val tenebreux.

Or quant à moy, trescher amy Antire,
Pour te vouloir mon intention dire,
J'ay désormais deliberé de vivre
En ce lieu cy sans plus les villes suyvre,
Ou je vivray paisible sans remord
Qui face craindre, ou souhaicter la mort.
Et quand à toy, ceste nuict dormiras
Avecques moy, et demain t'en iras.
Mais ce pendant que je r'assembleray
Nostre bestail, et que l'enserreray,
Prens le bissac, et la bouteille ensemble,
Et puis irons dormir, si bon te semble :
Car la nuict vient, qui desjà nous encombre.
Voy tout autour le Daulphiné à l'ombre
Pour le Soleil, qui delà la rivière
S'en va coucher outre le mont Forviere.

(*Saulsaye*, etc., Lyon, J. de Tournes,
1547, in-12.)

LOUISE LABÉ

(1525?-1566)

Sa biographie est dans toutes les anthologies. Louise Labé naquit à Lyon entre 1515 et 1525. Elle était fille de Pierre Charliu, Charly, ou Charliu, dit Labé, et vraisemblablement de sa seconde femme. On prétend que ce dernier exerçait la profession de cordier et qu'il était propriétaire de deux maisons à Lyon. Admirablement douée, Louise Labé se distingua dès son jeune âge par sa beauté et les charmes d'un esprit cultivé. Elle savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la musique, l'équitation, l'escrime, et tel était son goût pour la gloire, qu'elle parut en un tournoi, donné à Lyon, sur la place Bellecour, en l'honneur du dauphin, revêtue d'une armure, montant un cheval fougueux et portant le nom de *capitaine Loys*. On a dit, pour justifier sa présence à cette fête, que son père y remplissait quelque fonction. Par la suite, elle épousa un riche marchand cordier, Ennemond Perrin, plus âgé qu'elle de vingt ans, et se livra à la culture des lettres et à la poésie. Sa maison, située à l'angle de la rue Confort et d'une ruelle aboutissant à la porte de Bellecour, près du point où se trouvait le confluent de la Saône et du Rhône, devint le lieu de rendez-vous de tous les beaux esprits du temps. Elle réunit autour d'elle une cour d'artistes, de poètes et de savants, parmi lesquels on cite Maurice Scève, Pontus de Thyard, Charles Fontaine, Pernelle du Guillet, le célèbre imprimeur Jean de Tournes, etc. La réputation que lui faisaient ses talents était telle que la rue où elle demeurait changea de nom et prit par la suite celui de la *Belle-Cordière*, qui a prévalu jusqu'à nos jours.

Vers 1550, Olivier de Magny, qui accompagnait à Rome Jean d'Avançon, lui fut présenté et en devint éperdument épris. Alors commença un vrai roman d'amour. Louise Labé et Olivier de Magny conçurent l'un pour l'autre une ardente passion. Séparés, réunis, puis séparés de nouveau, on dit que lorsqu'ils se revirent, un jeune avocat de Lyon, nommé Claude Rubys, avait remplacé Olivier dans le cœur de sa maîtresse. La verve du poète s'exerça contre l'ingrate, et le nouvel adorateur, repoussé à son tour, se vengea odieusement en attaquant la réputation de celle

qui l'avait sacrifié. Ce fut l'origine de la légende qui, pendant près de trois siècles, ne vit en Louise Labé qu'une courtisane.

Mais l'histoire a fait justice enfin des mauvais propos répandus par un amant éconduit.

Louise Labé mourut à Parcieu, dans la Dombes, vers le 25 avril 1566, laissant un testament qui eût suffi à réhabiliter sa mémoire, si cette dernière ne l'avait été auparavant, grâce aux témoignages d'admiration qu'avait provoqués son génie. Ses ouvrages — un *Débat de Folie et d'Amour*, des élégies et des sonnets, auxquels les éditeurs ont ajouté des éloges en vers écrits par ses contemporains — ont paru à Lyon, chez Jean de Tournes, en 1555, in-8°. Ils ont été réimprimés treize fois, savoir : *Œuvres de Louïze Labé, Lionnoïze*, revues et corrigées par ladite Dame, Lion, J. de Tournes, 1556, in-8° et in-16; *Les mêmes*, Rouen, 1556, in-16; *Œuvres de Louise Charly, Lyonnoïse, dite Labé, surnommée la Belle Cordière*, A Lyon, chez les frères Duplain, 1762, in-12, fig. gravées; *Œuvres de Louise Labé, etc.*, Brest, 1815, in-8°; *Euvres de Louïze Labé, Lyonnoïze*, notice de Cochard, notes et glossaire de Breghot, à Lyon, par Durand et Perrin, 1824, in-8° (42 ex.); *Œuvres de Louïze Labé, etc.*, Lyon et Paris, 1844, in-12; *Œuvres de Louïze Labé, etc.*, notice de J.-B. Monfalcon, Paris, Simon Raçon et C^{ie}, 1853, in-8°; *Euvres de Louïze Labé, etc.*, Lyon, Scheuring, 1862, in-8°; *Œuvres de Louïze Labé, etc.*, Paris, Tross, 1871, in-8°; *Œuvres, etc.*, publiées avec une étude et des notes par P. Blanchemain, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1875, in-8°; *Œuvres de Louise Labé*, éd. Ch. Boy, Paris, Lemerre, 1887, 2 vol. in-16; *Les Élégies et les Sonnets de Louïze Labé, etc.*, précédés d'une notice par T. de Visan, Paris, Sansot, 1910, in-18.

BIBLIOGRAPHIE. — G. Paradin, *Histoire de Lyon*, Lyon, Gryphino, 1573, in-fol., l. III, ch. 29. — D. de Colonia, *Histoire littéraire de Lyon*, Lyon, Rigollet, 1728, t. II. — J.-F. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes ill.*, etc., 1727, t. XXIII. — Ch.-J. de Ruolz, *Discours sur la personne et les ouvr. de L. Labé*, Lyon, 1750, in-12. — J. Pernette, *Lyonnois dignes de Mémoire*, Lyon, Duplain, 1757, t. I. — Cochard, *Notice, etc.*, éd. des *Euvres de L. Labé*, 1824. — P. M. J., *Documents hist. sur la vie et les mœurs de L. Labé*, Lyon, 1844, in-8°. — P. Blanchemain, *Notice*, éd. des *Œuvres, etc.*, 1875. — Alfr. Cartier, *Les Poètes de L. Labé*, Rev. d'Hist. littér. de la France, 1894, p. 433. — Ch. Boy, *Notice sur Louise Labé*, édition des *Œuvres, etc.*, de 1887. — Voyez en outre les préfaces et notices des autres éditions.

ÉLÉGIE AUX DAMES DE LYON

Quant vous lirez, ô dames Lionnoises,
Ces miens escrits, pleins d'amoureuses noises ;
Quant mes regrets, ennuis, despits, et larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simplesse
Et jeune erreur de ma fole jeunesse,
Si c'est erreur : mais qui dessous les Cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et tousjours porte à ses voisins envie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tâche y mettre la guerre ;
L'autre croyant poureté être vice,
A autre Dieu qu'Or, ne fait sacrifice ;
L'autre sa foy parjure il emploira
A décevoir quelcun qui le croira ;
L'un en mentant de sa langue lézarde,
Mille brocars sur l'un et l'autre darde :
Je ne suis point sous ces planettes née
Qui m'eusse pû tant faire infortunée.
Onques ne fût mon œil marri, de voir
Chez mon voisin mieux que chez moy pleuvoir.
Onq ne mis noise ou discord entre amis :
A faire gain jamais ne me soumis,
Mentir, tromper, et abuser autrui,
Tant m'a desplu que mesdire de lui.
Mais si en moy rien n'y a d'imparfait,
Qu'on blame Amour : c'est lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd aage en ses laqs il me prit
Lors qu'exerçois mon corps et mon esprit
En mille et mille envies ingénieuses,
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
Pour bien savoir avec l'esguille peindre
J'eusse entrepris la renommée esteindre
De celle là, qui plus docte que sage,
Avec Pallas comparoit son ouvrage.
Qui m'eust vu lors en armes fière aller,

Porter la lance et bois faire voler,
 Le devoir faire en l'estour furieux,
 Pigner, volter le cheval glorieux,
 Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
 Sœur de Roger, il m'eust, possible, prise.
 Mais quoy? Amour ne put longuement voir
 Mon cœur n'aymant que Mars et le savoir :
 Et me voulant donner autre souci,
 En souriant, il me disoit ainsi :
 Tu penses donc ô Lionnoise Dame,
 Pouvoir fuir par ce moyen ma flame :
 Mais non feras, j'ai subjugué les Dieus
 En bas Enfers, en la mer et es Cieus,
 Et penses-tu que n'aye tel pouvoir
 Sur les humains, de leur faire savoir
 Qu'il n'y a rien qui de ma main eschape?
 Plus fort se pense, et plus tot je le frape.
 De me blamer quelquefois tu n'as honte
 En te fiant en Mars dont tu fais conte!
 Mais maintenant, voy si pour persister
 En le suivant me pourras resister.
 Ainsi parloit, et tout echaufé d'ire
 Hors de sa trousse une sagette il tire,
 Et decochant de son extrême force,
 Droit la tira contre ma tendre escorce.
 Faible harnois, pour bien couvrir le cœur,
 Contre l'Archer qui tousjours est vainqueur.
 La bresche faite, entre Amour en la place ;
 Dont le repos premierement il chasse :
 Et de travail qui me donne sans cesse,
 Boire, manger, et dormir ne me laisse.
 Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage.
 Je n'ay qu'Amour et feu en mon courage,
 Qui me desguise, et fait autre paroître,
 Tant que ne peu moy-mesme me connoître.
 Je n'avois vù encore seize Hivers,
 Lorsque j'entray en ces ennuis divers :
 Et jà voici le treizième Esté
 Que mon cœur fut par Amour arrêté.
 Le tems met fin aux hautes Pyramides,
 Il ne pardonne aux braves Colisées,

Il met à fin les villes plus prisées :
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'Amour tant soit-il allumé.
Mais, las! en moy il semble qu'il augmente
Avec le tems, et que plus me tourmente.
Paris ayma CEnone ardemment,
Mais son amour ne dura longuement :
Medée fut aymée de Jason,
Qui tot apres la mit hors sa maison.
Si meritoient-elles estre estimées,
Et pour aymer leurs amis, estre aymées.
S'estant aymé on peut Amour laisser,
N'est-il raison, ne l'estant, se laisser?
N'est-il raison te prier de permettre,
Amour, que puisse à mes tourments fin mettre?
Ne permets point que de Mort face espreuve,
Et plus que toy pitoyable la treuve :
Mais si tu veus que j'ayme jusqu'au bout,
Fay que celui que j'estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer et rire,
Et pour lequel si souvent je soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien egale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moy quelcun le portera.

(*Euvres de Louïze Labé; Lion, Durand
et Perrin, 1824.*)

PIERRE PERRIN

(?-1675)

Pierre Perrin, conseiller du roi, naquit à Lyon au commencement du xvii^e siècle et fut inhumé à Paris, le 26 avril 1675. Nous ne savons que peu de chose sur sa vie, sinon qu'en 1639 il traita avec Voiture de la charge d'introducteur des ambassadeurs, près Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. On prétend que dans sa jeunesse il avait porté le petit collet, mais on ne lui connut point de bénéfice ni d'abbaye. Tallemant des Réaux nous le présente comme une sorte de chevalier d'industrie, ayant épousé, pour sa fortune, la veuve d'un sieur de la Barroire, qui le croyait bel esprit. Il est généralement considéré comme le créateur de l'opéra, en France. Après l'année 1659, il obtint du roi le privilège de ce genre de spectacle, imité des Italiens. Il céda ensuite son privilège à Lulli. On n'a guère retenu de lui que ses poésies diverses, d'une agréable facture. Elles forment plusieurs volumes : *Divers insectes, la puce, le moucheron, le papillon, la fourmy, le grillon, le ver à soye, l'abeille, etc.*, Paris, Duval, 1645, in-12 ; *Recueil des Poésies de M. Perrin*, Paris, J. Hénault, 1655, in-12 ; *Les Œuvres de Poésie de M. Perrin, contenant les Jeux de Poésie, diverses poésies galantes, des Paroles de Musique, airs de cour, airs à boire, chansons, Noël et motets, une Comédie en musique, l'Entrée de la Reyne, et la Chartreuse ou la Sainte Solitude*, Paris, Est. Loyson, 1661, in-12. (Ce volume a été remis, plus tard, en circulation, sous ce titre : *Nouvelles Poésies, héroïques, gaillardes et amoureuses, etc.*, Paris, Loyson, 1662, in-12). Pierre Perrin a donné, en outre, une traduction de l'*Enéide*, en vers français, Paris, J. Paslé, puis Loyson, 1648 et 1658, 2 parties, in-4^o.

BIBLIOGRAPHIE. — Somaize, *Dictionnaire des Précieuses*, éd. de Livet. — Moréri, *Dictionnaire histor.* — Titon du Tillet, *Par-nasse françois*, p. 385. — Perneti, *Lyonnais dignes de mémoire*, etc. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. in-8^o. — Jal, *Dictionnaire crit.*, 2^e éd., 1872. — F. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs de poésies, etc.*, t. II et III.

LE VER A SOYE

FRAGMENT

Tu sçais que ma maison size sur la Colline,
Jouïst d'un air serain,
Qu'un libre mouvement qui l'agite et l'afine
Tient tousjours pur et sain.
Là tu n'ignores pas qu'un grenier, sur le faïste,
Dans les Airs s'élevant,
Semble laisser et voir au-dessous de sa teste
La tempeste et le vent.
Ce grenier à dessein reçoit par sa fenestre
L'un et l'autre Soleil :
Mais sur tout de la part où nous voyons renaistre
L'éclat de son bel œil.
Des quarrez de chassis ou de subtiles toiles
Sur des Pivots flottants,
Bordent ce fenestrage et leur servent de voiles
Contre le mauvais temps.
Il est de plus garny d'une double closture,
De rets de filets vers,
Qui deffend aux oiseaux l'entrée et la pasture
Qu'ils feroient de nos vers.
Je fais veiller aussi que la gourmande Poule,
Ny le Coq orgueilleux,
Ny tel autre animal finement ne s'écoule
Dans l'enclos de ces lieux.
Que le pavé soit net, et les murs sans outrage,
Bien clos de toutes parts,
Puissent soigneusement empescher le passage,
Des Rats et des Lezards.
Là des rangs de pilliers portent sur des traverses
Un marais de roseaux,
Où j'appuye, étendus sur des tables diverses,
Mes naissants vermisseaux.
Mais avant je les frotte ou de Mente ou de Roses,
Ou d'herbages communs ;
Car ce petit bestail se plaist sur toutes choses,
A l'odeur des parfums.

Après soir et matin je veille à leur pasture,
 Et leur donne, Lysis,
 Des feuilles de meurier, pour toute nourriture,
 Mais de meuriers choisis.
 Hausse un peu tes regards au front de ces vallées,
 Proche de ces Lauriers,
 N'y remarques-tu pas de fréquentes allées
 De vieux et grands Meuriers ?
 Chargez de toutes parts de fruicts verts ou noirastres,
 Les uns desja touffus,
 Les autres plus tardifs et plus opiniastres
 Encore presque nus.
 Hé bien ! ce sont ceux-là qui fournissent la feuille
 Dont il est élevé :
 Mais sur tout avec soin j'ordonne qu'on la cueille
 Après Soleil levé.
 Quand cet Astre du jour haut sur nostre hemisphere,
 A desséché les pleurs,
 Que l'amoureuse Aurore, en sa juste colère,
 A versé sur les fleurs.
 Qu'elle ne soit aussi ny moite, ny flétrie,
 Qu'elle soit sans peccous,
 Que sa couleur ne soit ny noire, ny meurtrie,
 Ny son fruict blanc ou roux.
 Mais sur tout de ce Ver la subtile Nature,
 Abhorre la moiteur.
 Delà naist qu'il chérit la vapeur sèche et pure
 D'une bonne senteur.
 Aussi de jour en jour, et parfois d'heure en heure,
 Je me donne le soin
 De tenir parfumé le lieu de leur demeure
 D'Encens et de Benjoin.
 O divin animal à qui l'on peut, sans crime,
 Élever des Autels
 Et donner tous les jours de l'Encens pour victime
 Ainsi qu'aux Immortels!...

(*Les Œuvres de Poésie, etc., 1661.*)

JEAN CHAPELON

(1648-1695)

Jean Chapelon naquit à Saint-Etienne en 1648. Il appartenait à une famille honnête, mais peu fortunée. Son père, Antoine Chapelon, maître coutelier, lui fit donner une éducation au-dessus de son état. Jean Chapelon fit ses études au collège de Montbrison, dirigé par les religieux de l'Oratoire. Doué d'une vive intelligence, il montra dès l'enfance des dispositions pour les arts, la musique en particulier. Il avait, selon ses biographes, une fort belle voix, et il jouait à ravir de la flûte traversière. Plus tard, ses goûts le portèrent à un irrésistible penchant pour Lulli. Ordonné prêtre, il voyagea, visita Rome, Gênes, etc., puis vint à Paris et composa des noëls et des chansons. Son esprit, enclin à la malignité, lui valut, par la suite, des démêlés avec quelques-uns de ses compatriotes. Fixé définitivement à Saint-Etienne, il y mourut, le 9 octobre 1695, âgé de quarante-sept ans. Sa fin fut un deuil public. Ses productions, recueillies avec celles de son père et de son aïeul, poètes d'expression populaire, comme lui, ont été publiées longtemps après sa mort. On en a trois éditions, savoir : *Collection complète des œuvres de Messire Chapelon, prêtre sociétaire de Saint-Etienne, avec l'abrégé histor. de sa vie, par M. E. C. etc.* (suivie des œuvres de Jacques et Antoine Chapelon, aïeul et père de Jean Chapelon), Saint-Etienne, Devers, 1779, in-8°; *Œuvres complètes de Messire Jean Chapelon*, nouv. éd., etc., Saint-Etienne, N.-S. Janin, s. d., in-18; *Recueil des œuvres de Mess. Jean Chapelon*, etc., Saint-Etienne, D. Sauret, 1820, in-8°.

Les noëls et les chansons, en patois forézien, de Jean Chapelon, les seuls fruits de son imagination dont la lecture soit encore supportable, ont été longtemps célèbres dans sa province.

Qui les connaît encore aujourd'hui ?

BIBLIOGRAPHIE. — E. Muller, *Les trois Chapelon, etc. Une Dynastie poétique ou deux chapitres probables du roman de Molière*, Paris, 1864, in-8°. — *Notices*, publiées en tête des œuvres de Chapelon, éd. de 1779 et de 1820. — Gustave Brunet, *Recueil d'opuscules et fragments en vers patois, extraits d'ouvrages devenus fort rares*, Paris, Gayet et Lebrun, 1840, in-16.

MOIS DE MAI¹

Sortez tous de votre demeure, — Si vous voulez avoir le cœur en joie, — Écoutez chanter le mois de mai; — Nous prétendons tous que chacun nous oye; — Nous sommes cinq ou six sans émoi, — Qui prétendons arder notre botte; — Mettez donc la main au grand panier, — Au lieu de deux œufs, mettez-en cinq ou six.

Si vous n'avez ni œufs, ni volailles, — Nous prenons de tout en payement; — Une bonne tranche de jambon seulement, — Vous nous dispenserez de plaindre notre peine, — Nous dirons fort agréablement — Que vous êtes des gens qui en valez la peine; — Mais si vous chagrinez la compagnie, — Nous irons bramer partout : A vilain vilaine!

Vous savez qu'aujourd'hui c'est une misère, — Ores qu'on va quémander chez les gens,

MI-DE-MOI

Sourtez tous de voutre cafarotte
Si-o voulez avéz lou cœur en joy,
Acouta chanta lou mi-de-moi;
Nous pretendons tous que chacun nous accote;
Nous semmou cinq ou séy sen émoi,
Que pretendons de brula noutre botte;
Metta donc la mo au grand panéy,
En placi de dou zieu metta n'en cinq ou séy.

Si-o n'avez rai d'yeu ni de jalena,
Nous prenons de tout en payamen;
Un bon piat de bacon salamen,
Vous nous empachari de plaindre noutra pena,
Nous dirons fort agréablamen
Que vous êtes de gens que u'en valéy la pena;
Mais si vous chagrina la compagni,
N'érons brama par-tout, à vilain vilani.

Vou savez que vou-éy una misèra
Quand o va gourrina chiez le gens,

1. Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.

— Vous êtes traité pire que des sergents, — Et le plus souvent vous vous en retournez à l'espère; — Mais pour vous qui vivez autrement, — Nous vous connaissons d'une humeur plus sincère. — Quand nous aurons chanté toute notre chanson, — Tirez vos verrous, ne nous laissez pas dehors.

Si vous voyiez *Margerin* à votre porte, — Quand il va chanter ses réveillés, — Voudriez-vous, s'il portait un panier, — Le rendre ahuri comme une chèvre morte?

Il irait planter le mai à votre porte : — Mais pour nous, nous ne ferons pas item, — Nous vous dirons grand merci, quand nous tiendrons l'argent.

Vou-éy trata pire que de surgens,
 Et lou plus souvent vou s'entorne à l'espéra :
 Mais par vous que viquéde autramen,
 Nous vous counussons d'un humeur plus sincera.
 Quand n'orout chanta tout noutron so,
 Tirie voutrou varroin, nous lessie pas de fo.

Si-o veyà *Marguin* à voutra porta
 Quant ô va chanta sou réveilléz,
 Voudria-vou si-o poutave un panéz
 Lou rendre hebaï coumo una chiora morta;
 Si-o l'ait l'érou qu'o dérit avéz
 O l'érit planta lou moi à voutra porta :
 Mais par nous nous farons pas iquem,
 Nous dirons gramarci quand nous tindrons l'argen.

(Recueil des Œuvres de Mess. Jean Chapelon, 1820.)

LOUIS-ÉTIENNE BLANC

(1777-1854)

L'un des plus singuliers, et sûrement le plus populaire des écrivains de sa province, Louis-Etienne Blanc naquit à Lyon, le 27 mars 1777. Fils d'un ouvrier passementier, et second enfant d'une famille besogneuse, il fut mis à l'école des frères de la Doctrine chrétienne. Son éducation se ressentit des modestes ressources des siens, et il put s'écrier un jour, sans exagération, qu'il avait appris l'orthographe sur les enseignes et sur les cornets à tabac de sa grand'mère. Aussi savait-il à peine lire lorsqu'on le mit en apprentissage chez un ouvrier en soie. Son esprit goguenard et son étourderie l'ayant fait renvoyer de tous les ateliers où il avait été successivement placé, il prit la fuite dans la crainte d'un châtement paternel, et se laissa racoler par une troupe de marchands d'orviétan, qui le conduisirent à Saint-Etienne. Rebuté bientôt par la misère, il rentra au logis familial, mais ne tarda pas à le quitter de nouveau pour s'enrôler, cette fois, dans la légion dite des Allobroges, le 26 germinal an 1^{er} de la République (1792). Il avait quinze ans à peine. Son existence, depuis cette époque, fut un tissu d'aventures diverses. D'abord mousse sur un navire, en rade de Toulon lors du siège de cette ville par les Anglais, il fut incorporé par la suite dans les rangs de l'armée de terre et fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne, etc., à la suite de Napoléon. Il quitta le service le 15 prairial an VI (1798). Il était alors tambour de la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon de la 27^e demi-brigade d'infanterie légère, qui faisait partie de la division de Mantoue. De retour à Lyon, il entra chez un huissier, son oncle par alliance, auquel il succéda. On prétend qu'il exerça ses fonctions pendant plus de trente années avec autant de zèle que d'humanité. Personne ne sut jamais autant que lui concilier les intérêts de sa charge et les égards dus à l'infortune. Il mourut dans cette ville le 20 novembre 1854, laissant une réputation d'homme d'esprit et d'épicurien. En 1848, il avait été proclamé maire de Collonges. Ses ouvrages en patois *canu*, qu'il se plaisait à réciter pour l'agrément de ses amis, ont été publiés quelques années après sa mort, en un joli recueil aujourd'hui fort

recherché des bibliophiles lyonnais : *Les Canettes de Jérôme Roquet, dit Tampia, ouvrier taffetaquière. Pouème étique, chansons, pouésies divarses, pièces de prose tramé de vèr et autres*, par Louis-Etienne Blanc, A Lyon, chez Méra, et à Paris, Libr. intern., 1865, in-8°.

La vérité des récits de Louis Blanc, sa bonne humeur, son accent du cru, lui ont valu une place bien à part dans le Parnasse provincial. On lira avec plaisir ses couplets de *Jérôme à Fanchon, Josette, La chaste Suzanne, La Jacquard*, et surtout ce petit chef-d'œuvre d'ironie populaire, *Les Mariages dotés, ressit de la çarimonie qu'a-t'eu lieu le 10 avril 1810*.

BIBLIOGRAPHIE. — Introduction à l'édition des *Canettes de Jérôme Roquet*, etc.

MA NAVETTE¹

Air du Vaudeville : *La Robe et les Bottes*.

Un Canu, qu'un temps de disette
 Forçait z'à chanté tous les jours,
 Disait z'à sa chère navette,
 Objet de ses melieurs amours :
 La meurte², hélas ! a remplacé la presse
 Où ton secours vint relustré mon bras,
 Et aujourd'hui que nous n'ont plus de pièce
 Bambanne³-toi, mais ne t'enrouille pas.

Un jour que j'en étais delerte⁴,
 Un brave canu de Lyon,
 Me rencontrant z'à la Deserte,
 M'emmena droit z'au Gorguillon.
 Fier d'être assis sur sa noble banquette⁵,
 Dans l'art de soie je marchai à grands pas.
 Ça n'est plus ça, ô ma chère navette,
 Bambanne-toi, mais ne t'enrouille pas.

1. Cette pièce est l'imitation, en vrai patois canu, d'une chanson intitulée *Le Sabre*, qui avait paru à la même époque, et qui se terminait par ce refrain bien connu : *Repose-toi, mais ne te rouille pas*.

2. Morte saison.

3. De *bambanner*. faire le fainéant, se reposer.

4. *Etre delerte*, chômer.

5. Siège de l'ouvrier devant le métier.

Dans cete ville où tout de même
 La fabrique est le plus beau z'art
 De z'hommes, trop regonflés d'aimé¹,
 Ont, pour malheur, evanté² la Jacquard.
 Depuis aleurs, nous laissons la clinquette,
 Le jaquardié se branle aussi les bras,
 Et, comme nous, y dit à sa navette :
 Bambanne-toi, mais ne t'enrouille pas.

T'as fait z'assez pour la fabrique ;
 T'as su apprendre, dans ma main,
 Aux apprentis de ma boutique
 A fabriqué gros de Naple et satin.
 Mais quand je viens de munté z'un fleurance³.
 Que mèmement mon merchand⁴ met z'à bas,
 Je vois toujours un chelu⁵ d'esperance :
 Bambanne-toi, mais ne t'enrouille pas.

Je peux passé pertout sans blâme,
 Aux merchands j'ai rendu leur poids ;
 Je n'ai pas humidé leur trame⁶
 Malgré la sangle⁷ où j'ai t'éété cent fois.
 Si t'as parfois, glissant sous la façade⁸,
 Degringolé de l'en n'haut jusqu'en bas,
 Tes fils, jamais, n'en ont fait d'escorchure⁹ ;
 Bambanne-toi, mais ne t'enrouille pas.

(*Les Canettes de Jérôme Roquet, 1865.*)

1. Aime, âme, bon sens, esprit, talent.

2. Inventé.

3. *Fleurance*, *florence*, tissu de soie très léger.

4. *Merchand*, celui qui fait fonctionner les marches, sortes de pédales destinées à faire lever les fils pour le passage de la navette.

5. *Chelu*, lampe, lumière, lueur.

6. Allusion à la fraude qui consiste à humecter (*humider*) la soie quand on veut lui conserver un poids déterminé, tout en diminuant sa quantité.

7. Gène.

8. Façon. La dernière *façure* s'entend des derniers coups de navette qui terminent la pièce que l'ouvrier vient de tisser.

9. Eraillement au fil de la chaîne, malfaçon.

PIERRE DUPONT

(1821-1870)

Celui qu'un critique universitaire surnomma un peu superficiellement le Théocrite lyonnais, et qui fut en réalité une sorte de Tyrtée démocrate et pacifique, Pierre Dupont prit naissance à la Rochetaillée, près Lyon, le 23 avril 1821, d'une famille d'artisans, originaire de la Champagne¹. Ayant perdu, dès le jeune âge, sa mère, il fut confié à un vieux prêtre, son parrain, qui le destina, mais sans succès, à l'état ecclésiastique. Successivement élève au petit séminaire de Largentière (Ardèche), canut, clerc de notaire, puis commis banquier, il vint à Paris en 1839, et fit insérer ses premiers vers dans *La Gazette de France* et *La Quotidienne*. Il paraissait imbu d'opinions légitimistes, ce qui ne l'empêchait pas de montrer une tendresse particulière pour le peuple, ce peuple dont il faisait partie, et qu'il célébra avec toutes les apparences et la fougue du génie. Les idées de fraternité étaient alors à la mode et s'imposaient aussi vigoureusement que le culte de Nietzsche et l'individualisme se sont imposés de nos jours; mais au fond de l'esprit nouveau qui devait illuminer toute une époque, on sentait moins le crédit des doctrines révolutionnaires qu'un besoin de retour au christianisme primitif. Les préoccupations d'une âme sincère, inclinée vers une foi religieuse, un ardent désir de justice, le goût des choses du terroir, c'est là ce qui constitua l'idéal de Pierre Dupont. Aussi n'eut-il pas à se ressaisir en face des événements contradictoires de son temps; il conçut et réalisa son œuvre les yeux fixés vers un but unique, fidèle à une seule croyance. La connaissance qu'il fit de l'académicien Lebrun, en lui épargnant des débuts difficiles, décida de sa carrière. Ses premiers goûts s'étaient déjà manifestés par quelques compo-

1. Ses ancêtres paternels étaient originaires du village de Saint-Brice, près de Provins. C'est là qu'était la maison familiale, et que se retira, après fortune faite, Louis-Christophe Dupont, grand-père du poète. Louis Dupont avait exercé la profession d'éperonnier, à Provins. Son fils, Jean-Baptiste, père de notre auteur, après avoir été conducteur de diligence, devint par la suite contrôleur d'une compagnie de voitures et se fixa à Lyon, où il prit femme.

sitions, entre autres *Les Deux Anges*, insérée plus tard dans *La Muse juvénile*. Pierre Dupont lut ces menus ouvrages à l'auteur de *Marie Stuart*, et ce dernier, augurant de l'avenir du jeune poète, poussa la bienveillance jusqu'à prendre l'initiative d'une souscription destinée à lui procurer un remplaçant à l'armée.

Le poème *Les Deux Anges*, suivi de poésies diverses, parut en 1844 et fut couronné par l'Académie française. Peu avant, notre auteur avait été nommé à la commission du Dictionnaire. Il y resta jusqu'en 1847.

La renommée de Pierre Dupont fut rapide. Il l'obtint en publiant plusieurs chansons, pleines de saveur agreste, *Les Bœufs*, *La Mère Jeanne*, *La Vigne*, etc., et en renouvelant un genre qui jusque-là tenait plutôt du couplet de circonstance, de la composition bacchique, que de la poésie.

Ecrivain bucolique, humanitaire et social, il a tout célébré, avec un égal bonheur, un égal succès : la campagne et la ville, les champs et l'atelier. Ses ouvrages, presque classiques d'expression, sinon de forme, se rapprochent de l'idylle, participent de la pastorale, tiennent à la fois de la chanson des rues, du refrain populaire et de l'hymne. Ses chants rustiques sont des tableaux pleins de couleur et de mouvement de la nature aux diverses saisons de l'année, des travaux de la terre, des mœurs et des coutumes du laboureur. Il ne manque rien à leur perfection, point même l'accent rude et poignant des éternels héros de la glèbe. Ses chants politiques sont, eux, l'éloquente complainte des humbles, des déshérités, le témoignage des revendications d'un peuple en labeur. De même qu'il avait donné un mirage saisissant de ce qui constitue le décor champêtre, transposant la voix murmurante de l'eau, le bruit du vent, le frémissement des arbres, de même il se crut obligé d'exprimer le caractère de la ville manufacturière, de tracer la physionomie des métiers. Quoiqu'il n'ait pas fixé le lieu de son inspiration et que ses paysages reflètent uniformément les sites du Lyonnais, de la Champagne ou de toute autre province, il se garda d'oublier les lieux qui avaient été témoins de son enfance. Et, après avoir célébré le tisserand, le pêcheur, le carrier, il dit la *Chanson de la Soie*. Ce fut comme un flot de souvenirs remontant du passé, pour lui remémorer ses origines paternelles, sa mélancolique adolescence sous le ciel du pays natal.

Ses chansons les plus connues datent de la première période de sa vie. Elles précèdent ses poésies sociales, ce *Chant des Nations* entre autres, dont il avait composé l'air et les paroles et qui devint célèbre au moment de la révolution de Février. Il en écrivit de nouvelles, du genre politique, après 1848¹. Plu-

1. Telles : *Le Chant des Transportés* (Paris, au bureau du « Nou-

sieurs d'entre elles lui furent un sujet de persécution. En 1851, à la suite du coup d'Etat qui allait inaugurer l'ère nouvelle du banditisme impérial, quelques couplets d'une allure trop républicaine le firent rechercher par la police. Il réussit à se cacher pendant six mois ; surpris et arrêté, il fut condamné à sept ans de déportation à Lambessa. Gracié presque aussitôt, il se tint par la suite à l'écart de toute manifestation publique, retourna dans sa province, et là, acheva son œuvre, sans éclat, mais avec une maîtrise qu'il n'avait point encore su atteindre.

Il avait connu la vogue, la notoriété; il ignora toujours les prodigalités de la fortune. On a prétendu que ses derniers moments furent attristés par des soucis d'argent et qu'il éprouva une gêne voisine de la misère. Il avait su, néanmoins, se créer un foyer, se garder des amis. Une sœur dévouée lui prodigua ses soins; les rudes bateliers du Rhône, les tisseurs au milieu desquels il se plaisait, ne cessèrent jusqu'à la fin de l'accueillir comme un frère. Il s'éteignit à Saint-Etienne, le 25 juillet 1870, et l'on peut dire sans emphase que tous les fils du peuple auraient dû porter le deuil de celui qui n'avait jamais cessé de les aimer et de les exalter. On doit à Pierre Dupont la matière de plusieurs volumes de chansons, de poèmes divers, un recueil de mélanges en prose et en rimes, et jusqu'à une brochure où il se ralliait aux idées de l'Empire. Savoir : *Une folle*, poésie (Provins, impr. Th. Lebeau, 1842, in-16, 4 p.); *Souvenir d'un presbytère de village* (ibid., 1842, in-16, 4 p.); *Dilectio* (ibid., 1842, in-8°, 7 p.); *Des Ruines de Provins*. A. M. P. Lebrun (ibid., 1842, in-8°, 4 p.); *A. M. V. Hugo. Le Siècle*, Ode (ibid., 1843, in-16, 18 p.); *Les Deux Anges. Poésies diverses* (Provins, imprim. Th. Lebeau, 1844, in-8°); *L'Agiotage*, satire (Paris, chez les libr., 1845, in-16); *Fin de la Pologne*, Paris, G. de Gonet, 1847, in-8°; *Sur l'Algérie* (Provins, impr. Th. Lebeau, 1849, in-16, 7 p.); *Muse populaire, Chants et poésies* (Paris, Garnier, 1851, in-16; nombr. reimpressions); *Chants et Chansons*, etc. (Paris, chez l'éditeur et A. Houssiaux, rue de l'Ecole-de-Médecine, 1851-1854, 4 vol. in-12); *Jeunes études littéraires...*, prose et vers (Paris, J. Bry aîné, 1854, gr. in-8°); *La Légende du Juif errant*, poème, compositions et dessins par Gustave Doré (Paris, Michel Lévy, 1859, et ensuite Paris, « Magasin pittoresque », 1862, gr. in-folio); *La Muse juvénile* (Paris, Garnier, 1859, in-18); *Sur*

veau Monde », 1849, in-12; *Le Chant du pain* (Paris, chez l'auteur, 1849, in-8°); *Le Chant des Etudiants* (ibid., in-12); *Le Chant des paysans* (ibid., in-12); *Le Chant du vote* (ibid., in-12); *Le Chant des Soldats* (ibid., in-12), etc. On le voit, les chants de Pierre Dupont parurent d'abord en feuilles volantes et ne furent réunis que de 1851 à 1854. La bibliographie en serait fort difficile à établir, la plupart de ces pièces étant devenues introuvables.

certain bruit de coalition, Paris, Dentu, 1860, in-8°; *Dix Eglogues* (Lyon, Pimier, 1864, in-8°); *N.-D. de Fourvières* (Lyon, impr. de E. Vitte, 1896, in-16), etc. La meilleure édition des œuvres de Pierre Dupont, *Chants et Chansons* (poésie et musique¹) est celle qui fut donnée en 1851-1854, 4 vol. in-8°; elle est ornée de gravures sur acier d'après T. Johannot, Andrieux, C. Nanteuil, et renferme, outre des préfaces, deux études qui furent consacrées à l'auteur par Charles Baudelaire et Ernest Reyer.

BIBLIOGRAPHIE. — E. de Mirecourt, *Les Contemporains*; — *Portraits et silhouettes*, etc. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IV. — Ch. Baudelaire, *L'Art romantique* (t. III des Œuvres complètes de cet auteur). — Paul Mariéton, *J. Soulayr et la Pléiade lyonnaise*, 1884. — M. Montégut, *Chants et Poésies de Pierre Dupont*, *Revue des Deux Mondes*, 1851, t. X. — Ch. Asselineau, *P. Dupont*, *Bulletin du Bibliophile*, 1870-1871. — *Lettres inédites de P. Dupont et de Ch. Gounod*, *Les Pages modernes*, oct. 1909.

LA LYONNAISE

Des Alpes blanches et rosées
Luit pour nous le soleil levant,
Et nous les voyons irisées
Quand du Midi souffle le vent;
Le Rhône, du lac de Genève,
Accourt impétueux et bleu
Vers la Saône verte qui rêve
Et qui s'endort en ce beau lieu.

Lyon, cité romaine,
Au nom fier et puissant,
Chrétienne,
Humaine,
Gauloise par le sang,
Le bras de Dieu te mène
Dans un destin éblouissant.
Sur sa colline occidentale
Fourvières montre son clocher;

1. Quoique étranger aux études musicales proprement dites, Pierre Dupont composa presque toujours la musique de ses chants. Elle fut revue ensuite par des musiciens, Ernest Reyer entre autres.

Le luxe des villas s'étale ;
 Plus loin s'effondre un vieux rocher :
 C'était le fort de Pierre-Scize
 Qui de Cinq-Mars fut la prison ;
 Depuis que la Bastille est prise,
 Il n'attriste plus l'horizon.

Lyon, cité romaine, etc.

La colline de la Croix-Rousse
 A son peuple laborieux,
 Qui de temps en temps se courrouce
 Comme les Romains, nos aïeux ;
 La soie étincelante et fine
 Se tisse et fleurit sous ses doigts :
 Jacquart lui légua sa machine,
 Le travail a sacré ses droits.

Lyon, cité romaine, etc.

De Lucques, Gênes et Florence,
 Des commerçants persécutés,
 Portant leurs pénates en France,
 A Lyon se sont abrités ;
 Par nos fleuves leur industrie
 A rayonné jusqu'aux deux mers :
 Ils ont retrempé la soierie
 Dans nos flots bleus, dans nos flots verts.

Lyon, cité romaine, etc.

La soie est bien notre héritage.
 Falcon, Lassalle, Vaucanson,
 Enfin Jacquart, ont d'âge en âge
 Amélioré sa façon :
 Ainsi la terre nous envie
 Ces tissus parsemés de fleurs
 Qui sont des rayons sur la vie
 De nos amantes, de nos sœurs.

Lyon, cité romaine, etc.

Pauvre habitant, passant malade,
 Le Rhône a son palais ducal
 Dont Soufflot sculpta la façade :
 C'est ta maison, c'est l'hôpital...
 De notre liberté civile

Il nous reste un fier boulevard :
 Notre splendide hôtel de ville,
 Dont Maupin fit une œuvre d'art.

Lyon, cité romaine, etc.

Louise, la belle cordière,
 De ses beaux vers nous constella ;
 Et nos arts ont eu leur lumière :
 Coysevox, les Coustou, Stella ;
 Mais notre gloire la plus belle,
 C'est le sang des martyrs versé
 Pour imposer la foi nouvelle
 Au lion romain terrassé.

Lyon, cité romaine, etc.

Lyon, du haut de ses collines,
 Reste attentif à l'avenir ;
 Tout en respectant ses ruines,
 On le voit pourtant rajeunir :
 Fidèle au progrès qui nous mène,
 Il saurait, au besoin, pour lui
 Tirer encore de sa veine
 Un sang qui n'a jamais tari.

Lyon, cité romaine, etc.

LA SOIE

C'est du pays bleu de la Chine,
 Contrée où fleurit l'inconnu
 Et plus d'une plante divine,
 Que le mûrier blanc est venu.
 Sa feuille est soyeuse et fertile.
 Le ver à soie, en la rongant,
 A son insu dévide et file
 Un écheveau d'or et d'argent.

Filez, moulins, glissez, navettes,
 Tissez le satin, le velours ;
 Faites des robes de toilettes,
 Faites des nids à nos amours.

Les plus célèbres filandières,
 Les Parques, Minerve, Arachné,

Ont brisé fuseaux et filières,
Lorsque le ver à soie est né.
On peut comparer la finesse
De son linceul, brillant réseau,
Aux fils blancs que la Vierge laisse
S'éparpiller de son fuseau.

Filez, moulins, glissez, navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

L'an deux mille, une fée en Chine,
Surnommée Esprit du mûrier,
De ses jardins fit une usine,
Du ver à soie un ouvrier.
Un beau jour, la France l'accueille,
Et, dardant son plus chaud rayon,
Un mûrier fait pousser la feuille,
La soie est tissée à Lyon.

Filez, moulins, glissez, navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

La soie au courant bleu du Rhône
Se trempe aussi bien que le fer ;
Voyez luire le satin jaune,
Le rose ou blanc, le bleu, le vert :
Quand une fille, ou blanche ou noire,
Danse dans l'éclat du satin,
Dans le velours ou dans la moire,
C'est comme un rayon du matin.

Filez, moulins, glissez, navettes,
Tissez le satin, le velours ;
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

Que de métiers ! que de bobines !
Que de travaux et d'œuvres d'art !
Quel essor donnent aux machines
Vaucanson et l'humble Jacquard !

Quand l'insecte a fini sa tâche,
Des milliers de doigts sont en jeu,
Les fils sont croisés sans relâche,
L'homme achève l'œuvre de Dieu.

Filez, moulins, glissez, navettes,
Tissez le satin, le velours :
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

Dans ce labyrinthe des fées,
L'esprit émerveillé se perd.
Mais combien d'âmes étouffées
Dans ce travail comme le ver !
J'entendais une jeune fille
Dire en pleurant sur son fuseau :
« Je suis comme l'humble chenille,
Et je file aussi mon tombeau. »

Filez, moulins, glissez, navettes,
Tissez le satin, le velours :
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

A vos fuseaux chantez, fileuses,
Chante, canut, à ton métier,
Car vos heures laborieuses
Fleuriront comme l'églantier.
Voilà votre tour qui s'avance :
Voyez le bal étincelant
Où chaque épousée entre en danse,
En beaux habits de satin blanc.

Filez, moulins, glissez, navettes,
Tissez le satin, le velours :
Faites des robes de toilettes,
Faites des nids à nos amours.

(*Chants et Chansons*, 1854.)

VICTOR DE LAPRADE

(1812-1883)

Pierre-Marin-Victor-Richard de Laprade naquit à Montbrison, le 13 janvier 1812, dans la maison qui fait l'angle de la Grande-Rue et de la rue de la Commune, et qui porte le n° 5. Il appartenait à une noble famille de la province, et ses ancêtres étaient propriétaires du petit manoir de Pontempeyrat, sur la lisière du Forez et du Velay, dans une région montagneuse et boisée. François Coppée — qui lui succéda au fauteuil de l'Académie française — nous a tracé un touchant tableau de son enfance. « La famille, une famille de cadets, déjà médiocrement pourvue avant 89, dit-il, est absolument ruinée ; elle ne possède plus guère que la vieille maison, débris d'une demeure seigneuriale, avec la tourelle d'angle et son mur où les saxifrages détruisent, en les fleurissant, quelques vestiges d'anciens ornements sculptés. Le père, médecin, comme l'aïeul, est loin d'être encore devenu le professeur de clinique qui fera, plus tard, de savants élèves à l'école de médecine de Lyon ; à l'heure qu'il est, il ressemble beaucoup au bon docteur de *Pernette*. C'est un praticien de province, qui va, dès le matin, visiter ses malades, au trot d'une jument paysanne. La mère et l'aïeule consacrent les longues heures de la journée aux soins du logis, mais surtout au nouveau-né. Quand le ciel sourit, elles l'emportent dans la campagne qui est toute proche, au bout de quelque ruelle solitaire. On fait halte bientôt, sur la lisière d'un bois, devant le large horizon. Là, l'enfant se roule dans l'herbe, essaye ses premiers pas sous les chênes, tourne vaguement ses regards du côté des âmes lointaines. On ne revient qu'au coucher du soleil, pour le repas du soir, et lorsque le père rentre à son tour, et présente à la jeune femme une poignée de fleurs alpestres qu'il a cueillies en conduisant son cheval par la bride, le long d'un chemin escarpé, la mère les pose en souriant sur le berceau du petit garçon endormi déjà, et le futur poète des sommets respire jusque dans ses premiers rêves l'enivrant et salubre parfum des montagnes ». Ainsi donc, pensera-t-on, les premières impressions rustiques qu'il ressentit ne s'effacèrent pas de son cœur et provoquèrent

son génie. Pour nous cependant, la réalité fut tout autre, et Victor de Laprade dut à de rudes épreuves morales de revenir aux sources rafraîchissantes de sa jeunesse et de goûter le charme mystérieux de la nature.

Envoyé dès l'âge de huit ans au collège royal de Lyon, il acheva ses études à la Faculté d'Aix-en-Provence et, reçu avocat, se fit inscrire au barreau. Un voyage en Savoie et en Suisse, aux vacances de 1838, lui fit éprouver la vision des sommets et décida de sa vocation. Il en revint, selon l'expression d'un critique, transfiguré. Ses premiers vers parurent dans des feuilles locales. Paris l'attira. Le monde littéraire l'accueillit, et la *Revue des Deux Mondes* encouragea ses débuts. En 1839, il avait fait paraître *Les Parfums de Madeleine* (Lyon, imprim. Boitel, in-8°); l'année suivante, il donna *La Colère de Jésus* (ibid., in-8°). « Dans ces deux livres, a-t-on écrit, s'accusait déjà sa prédilection pour les sujets religieux et philosophiques, ainsi que l'influence de Ballanche, d'Edgar Quinet, de Pierre Leroux, dont il lisait les œuvres en inclinant vers leurs théories panthéistes. » Un poète nouveau était né qui, par son exemple, devait illustrer les vertus de la race lyonnaise. Observons que l'écrivain mystique n'avait pas encore fait place au chantre de la terre. Ce que l'on se plaisait à louer en lui, ce n'était pas tant l'interprète passionné du problème chrétien que le vigoureux rimeur dont l'harmonie rappelait la muse d'André Chénier, et faisait pressentir, à l'heure du crépuscule romantique, une renaissance du classicisme. Il ne nous appartient pas de dire si Victor de Laprade tint toutes les promesses qu'on lui prêta, mais nous croyons que son œuvre vivra assez pour imposer son nom à ceux qu'intéresse l'évolution littéraire de nos provinces.

Son souvenir est lié d'une manière indissoluble aux fastes du Lyonnais, et l'on ne saurait évoquer les campagnes foréziennes sans rappeler le clair et puissant génie qui les célébra en des strophes inimitables. Qu'on lise des recueils comme *Odes et Poèmes* (Paris, Labitte, 1844, in-18), le premier de ses livres qui obtint un succès retentissant; *Poèmes Evangéliques* (Paris, Charpentier, 1852, in-18); *Les Symphonies* (Paris, Michel Lévy, 1855, in-18); *Idylles héroïques* (ibid., 1858, in-18); *Les Voix du Silence* (Paris, Dentu, 1865, in-18); *Poèmes civiques* (Paris, Didier, 1873, in-8°), et l'on sera surpris de constater que tant de beaux vers, de strophes émouvantes et bien frappées, n'aient pas de nos jours été mieux popularisées.

Il n'est point jusqu'à ses œuvres d'inspiration secondaire, telles le poème de *Psyché* (Paris, Labitte, 1841, in-12), qu'il reprit plus tard, en 1860; *Pernette* (Paris, Didier, 1869, in-8° et in-18), le drame et l'idylle tout à la fois, ses poésies diverses, pièces détachées et menues plaquettes, telles *Le Baptême de la*

Cloche (Lyon, impr. Boitel, 1845, in-8°); *La Tentation* (ibid., 1848, in-8°); *Au pays du Forez* (Lyon, impr. A. Vingtrinier, s. d. [1857], in-8°); *A la Provence* (Toulon, impr. d'Eug. Aurel, 1859, in-8°); *A Lyon* (Lyon, impr. A. Vingtrinier, s. d. [1859], in-8°); son drame *Harmodius* (Paris, Didier, 1870, in-18), enfin ses nombreux volumes de prose, *Le Sentiment de la Nature*, *L'Éducation homicide*, etc., qui ne s'imposent à la recherche des lettrés. Elu membre de l'Académie française, en remplacement d'Alfred de Musset (1858), Victor de Laprade goûta pendant quelques années une gloire bien acquise. Il avait été nommé, en 1847, professeur de littérature à la Faculté de Lyon. La jeunesse se pressait autour de sa chaire. Une satire politique, *Les Muses d'Etat*, provoqua sa destitution. Le poète s'en consola en se consacrant uniquement à son art. Désigné, au lendemain de la guerre, comme député du Rhône à l'Assemblée nationale, il démissionna pour raison de santé, en 1873, rentra dans la retraite et, pendant les heures que lui laissa la maladie, se mit à composer celui de ses ouvrages où se manifestent le plus directement ses sentiments intimes : *Le Livre d'un père* (Paris, Hetzel, 1877, in-18). Ce fut son testament littéraire. Il mourut à Lyon, le jeudi 13 décembre 1883, après une longue et douloureuse agonie, et fut inhumé au cimetière de Montbrison. « Il y repose auprès des siens, a écrit Edmond Biré, à l'ombre des montagnes natales, de ce cher pays de Forez auquel il avait dit un jour, en lui dédiant ses *Idylles héroïques* :

Donne à mon souvenir quelque humble monument...

Les *Œuvres poétiques* complètes de Victor de Laprade ont été publiées par l'éditeur A. Lemerre, en 6 volumes petit in-12.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé J. Condamin, *La Vie et les Œuvres de V. de Laprade*, Lyon, impr. Vitte et Perrussel, 1886, in-8°. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, 3^e, Paris, M. Lévy, 1870, t. I. — Edmond Biré, *V. de Laprade, sa vie et ses œuvres*, Paris, Perrin, s. d., in-12.

AU PAYS DU FOREZ¹

Cher pays de Forez, je te dois une offrande,
Terre où, dans mon berceau, les chênes m'ont parlé,
Ta sève et ton murmure en ma veine ont coulé;
Il faut qu'un cri d'amour, aujourd'hui, te le rende.

1. *Au pays du Forez*, s. l. n. d. [1857], 4 p. in-8°.

C'est toi qui la première, au sentier du désert,
Fis marcher, pas à pas, mon enfance inquiète,
Qui m'as nourri d'un miel dans les bois découvert,
Et, dans l'eau du torrent, m'as baptisé poète.

C'est ton doigt maternel qui dirigea mes yeux
Sur l'alphabet sacré des couleurs et des formes,
Et, dans l'accent divers des sapins ou des ormes,
M'apprit à pénétrer des mots mystérieux.

Par toi, dans l'ombre sainte, enfant des vieux Druides,
J'ai connu des grands bois le sublime frisson ;
Poursuivant l'infini des horizons fluides,
Par toi, des hauts sommets je fus le nourrisson.

Mon aile s'est ouverte au vent que tu déchaines,
Enivré de ton souffle, à l'odeur des prés verts,
J'ai senti circuler, de mon sang à mes vers,
L'esprit qui fait mugir les taureaux et les chênes.

Près d'une eau qui frémit sur son lit de gravier,
Sous l'aulne où le geai siffle, où se rit la linotte,
De l'hymne universel m'enseignant chaque note
Tu conduisis mes doigts sur ton vaste clavier...

J'appris des laboureurs et des batteurs de grain
Ce rythme indéfini qui dans l'écho s'achève ;
Que de soirs j'ai trouvé, dans ce vague refrain,
Enfant un doux sommeil, jeune homme un plus doux rêve!

Le foyer et le champ, les récits de l'aïeul,
Tout ce qui pour le cœur compose la patrie,
Tous ces trésors que j'aime avec idolâtrie,
Cher pays de Forez, je les tiens de toi seul.

Tous mes fruits ont germé sur tes douces collines ;
Ma sève ne sort pas d'une immonde cité ;
Si je fleuris au sol où je fus transplanté,
C'est que je garde encor ta terre à mes racines.

Un sang paisible et fort, pur de tous vils penchants,
Est transmis à tes fils, chaste et verte contrée,
Où d'Urfé promenait les bergers de l'Astrée,
Et dont la ville encor garde les mœurs des champs.

Par toi je fus poète, et d'un plus fier langage,
Peut-être sous mes doigts la harpe des forêts

Parla mieux d'idéal et sut mieux tes secrets...
 Mais cette œuvre est la tienne, et je t'en fais hommage.

.
 Ignore, ô cher pays ! mes vers et mon nom même,
 Mais donne-moi ma part de soleil et d'air pur ;
 Où l'on se sent heureux il est doux d'être obscur :
 Garde-moi seulement le cœur de ceux que j'aime.

Si pourtant de l'oubli mon œuvre se défend,
 S'il attache à mon nom quelque gloire modeste,
 Alors, rappelle-toi que je suis ton enfant,
 Que tu m'as fait poète, et que l'honneur t'en reste.

Donne à mon souvenir quelque humble monument ;
 Que la mort me ramène en un lit que j'envie,
 Au pied des monts si chers d'où m'a chassé la vie,
 Et vers qui mon espoir s'élançe à tout moment.

Là, j'ai rêvé la tombe où je voudrais descendre ;
 Là, d'avance, implorant le suprême repos,
 Je voudrais rapporter la maternelle cendre,
 Pour que les os des miens s'y mêlent à mes os.

Toi, dont le vieux granit survit à tous les marbres,
 Terre où nous dormirons de l'éternelle paix,
 Fais sur nous verdoyer tes gazons plus épais ;
 Fais, dans l'air frémissant, chanter tes plus grands arbres.

Que tout, ruches et nids, fourmille en ce beau lieu ;
 Que la vie en sa fleur fête ma sépulture,
 Pour que mon âme encore entende au sein de Dieu
 Tes voix que j'essayai de traduire, ô Nature !

LE BUCHERON

I

Le chêne aux flancs noueux dans l'herbe est couché mort ;
 Mais du vieux bûcheron c'est le dernier effort,
 Il pose sa cognée et s'accoude au long manche ;
 Il se courbe, en soufflant, le pied sur une branche ;
 Son morceau de pain noir est gagné pour demain ;
 Et s'essuyant le front du revers de la main :

Triste et rude métier que de porter la hache !
 A ce labour de mort quel dieu m'a condamné ?
 Sur tes plus beaux enfants j'ai frappé sans relâche,
 Et je t'aime pourtant, forêt où je suis né !

Ton ombre est mon pays ; j'y vieillis ; je sais l'âge
 Des grands chênes épars sur les coteaux voisins.
 Jamais je ne dormis dans les murs d'un village ;
 Je ne cueillis jamais le blé ni les raisins.

Ma mère me berça dans la mousse et l'écorce,
 J'ai dans un nid pareil vu dormir mes enfants ;
 Et comme moi jadis, fiers de leur jeune force,
 Ils grimpaient, tout petits, sur l'arbre que je fends.
 J'ai compté de beaux jours, hélas ! et des jours sombres
 Que savent tous ces bois, complices ou témoins ;
 J'ai connu d'autres maux que la faim sous leurs ombres ;
 Dans un corps endurci l'âme ne vit pas moins.

Je la sens s'agiter sous le joug qui m'enchaîne ;
 Et l'arbre, gémissant de mes coups assidus,
 Parle au noir bûcheron qui fend le cœur du chêne
 Comme aux pâles rêveurs sur la mousse étendus.

J'eus chez vous mon printemps, mes songes, mes chimères,
 Arbres qui modérez le soleil et le vent !
 J'ai versé sur vos pieds des larmes bien amères,
 Mais pour moi votre miel a coulé bien souvent.

J'entends parfois de loin monter la voix des villes :
 Elle m'arrive en bruits douloureux et discords ;
 J'aime mieux écouter ces feuillages mobiles
 D'où pleut un frais sommeil sur l'âme et sur le corps.

D'ailleurs, la voix qui siffle en traversant l'érable,
 Le son calme et plaintif qui s'exhale du pin,
 Ont un écho dans moi, profond, vague, ineffable,
 Dont j'écoute en tous lieux le murmure sans fin.

Si j'ai vos bras noueux, vos cheveux longs et rudes,
 J'ai mes chansons aussi, mes bruits graves et doux,
 Et sur mon front ridé le vent des solitudes,
 O chênes fraternels, frémit comme sur vous !

En ennemi, pourtant, sur ces monts que j'outrage,
 La hache en main, frappant tous mes hôtes chéris,

Liés en vils faisceaux pour un sordide usage,
Des rameaux et des troncs j'entasse les débris.

Aussi mon âme est triste, et j'ai le regard sombre ;
Destructeur des forêts, je me suis odieux :
J'ai déjà dépouillé cent arpents de leur ombre,
J'ai fait place aux humains ; pardonnez-moi, grand Dieu !

Mais c'est la pauvreté qui par moi vous profane,
Saints temples des forêts, arbres que j'aime en vain !
Pour mes fils affamés dans ma pauvre cabane,
Chaque arbre, hélas ! qui tombe est un morceau de pain.

La pauvreté ! c'est elle avec qui ce fer lutte ;
Elle fait taire en moi ces choses que j'entends ;
C'est elle qui renverse, en pleurant sur sa chute,
Pour les besoins d'un jour, le chêne de cent ans.

Heureux ! — si le bonheur visite un riche même,
Loin de cette ombre antique où parle un dieu caché, —
Heureux le laboureur, heureux celui qui sème
Et reçut des aïeux son champ tout défriché !

Il ne récolte pas son pain du sacrilège ;
Tranquille en son labeur, ignorant mes combats,
Il n'a jamais sapé le toit qui le protège,
Ces vieilles amitiés qu'en frémissant j'abats.

Adieu les troncs divins qu'un peuple immense habite,
Les abeilles, et l'homme, et les oiseaux du ciel,
Tours que le vent balance et dont le flanc palpite,
Ruisselant de fraîcheur, d'harmonie et de miel !

Il en reste un... marqué du sceau fatal du maître,
Mon plus cher souvenir... à frapper quelque jour,
Mon vieil hôte, du bois l'ornement et l'ancêtre ;
A lui de s'écrouler... Puis ce sera mon tour !

II

Frappe, ô vieux bûcheron, et détruis sans murmures :
Les anciennes forêts pour la hache sont mûres ;
L'orage est, comme toi, terrible et bienfaisant.
Oui, votre office est rude, et ton fer est pesant,
Car ces bois sont pour toi consacrés par des tombes,
Ces rameaux ont porté le nid de tes colombes,

Et ce chêne entouré d'un culte filial
Prêta sa mousse épaisse à ton lit nuptial;
Dans le vague sommeil où son ombre te plonge,
De tes jeunes saisons le rêve se prolonge.
Il est dur de saper et de jeter au feu
Les vieux piliers du temple où l'on a connu Dieu.
Mais des vallons obscurs et peuplés de fantômes
Aux ailes d'or du jour il faut ouvrir les dômes,
Pour qu'un soleil fécond fasse, en dardant sur eux,
Fuir de l'humide sol les esprits ténébreux,
Et, préparant les champs à des moissons prochaines,
Livre à des bras humains le royaume des chênes.
Dieu le veut, les cités déplacent les forêts,
Et le désert souvent suit la cité de près.
Comme l'arbre à son jour quitte ou reprend sa feuille,
Quoi que fasse en ses flancs la ruche et qu'elle veuille,
Ainsi, docile au vent toujours prêt à souffler,
Le monde en ses saisons croit se renouveler.

Sur les coteaux ombreux, pour qu'un peuple y fourmille,
Fais place avec la hache à ta jeune famille;
Là, sous les cerisiers encor rouges de fruits,
Mille bons moissonneurs souperont à grand bruit,
De beaux enfants joufflus, rentrant le soir aux granges,
Passeront en chantant sur le char des vendanges,
Et les joyeux voisins viendront se convier
A rompre le pain blanc au pied de l'olivier;
Et tout ce peuple heureux des vastes métairies,
Uni pour le travail en douces confréries,
Célèbre en ses chansons l'ancêtre courageux
Qui de l'âge de fer vit les jours orageux,
Prépara le désert à la culture humaine,
Et, pour faire à ses fils un plus libre domaine,
Brava, tout en pleurant, l'ombre qu'il adorait,
L'amour et la terreur de l'antique forêt.

(*Les Symphonies*, 1855.)

JEAN ET CLAIR TISSEUR

(1814-1883—1827-1895)

I

Le second, par l'âge, des quatre frères Tisseur, dont le nom est resté si célèbre en terre lyonnaise, Jean Tisseur naquit à Lyon, le 7 janvier 1814, en cette année qu'avant 1870, on qualifia d'année terrible. Ses parents habitaient alors place des Cordeliers, entre la rue Buisson et la rue de la Gerbe, un immeuble actuellement démoli. De deux ans plus jeune que son frère aîné, Barthélemy, son enfance fut intimement liée à celle de ce dernier. Il fit ses études successivement dans un pensionnat religieux, au collège de Lyon, puis au petit séminaire de Largentière (Ardèche). Placé chez un avoué de la place Saint-Jean, il fit par la suite un voyage dans le midi de la France et en rapporta ses premiers essais littéraires, des poésies qu'il inséra plus tard, sous le nom de Jean Strusie, dans la *Revue du Lyonnais* (1839). Mêlé au mouvement littéraire de son temps et de sa province, il fit partie de cette nouvelle pléiade lyonnaise dont Victor de Laprade devait être le Lamartine, et M^{me} Desbordes-Valmore — alors fixée à Lyon — la Muse languissante et inconsolée.

Il fit son droit à Grenoble et à Paris, puis revint à Lyon, où il exerça la profession d'avoué de 1844 à 1848. Acceptant les hasards de la double carrière des affaires et des lettres, il fut nommé, le 23 juin 1853, secrétaire de la Chambre de commerce de Lyon, et collabora à des feuilles régionales.

Le succès de son poème *Jacquard*, couronné par l'Académie de cette ville, et un certain nombre d'articles très remarquables, n'avait pas été sans influence, a-t-on dit, sur sa nomination. Depuis longtemps, d'ailleurs, il publiait des études économiques et sociales qui le préparaient à ces nouvelles fonctions. Membre de l'Académie de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur, Jean Tisseur mourut le 26 juillet 1883 et fut inhumé au cimetière de Sainte-Foy, dans un tombeau de famille où reposent aujourd'hui presque tous les siens.

Ses poésies ont été publiées par Clair Tisseur (Lyon, imprim.

Pitrat, 1885, in-12). Il avait lui-même fait paraître les ouvrages suivants : *Des affinités de la poésie et de l'industrie dans l'antiquité grecque*, Discours de réception à l'Académie de Lyon (Lyon, 1856, in-8°); *Note sur le tarif des soieries* (Paris, imprimerie impériale, 1860, in-8°); *La Fabrique lyonnaise de soieries* (Lyon, Perrin, 1873, in-8°); *L'Amélioration de la condition des femmes*, Rapport lu à l'Académie de Lyon (Lyon, 1878, in-8°). Il avait collaboré au *Papillon*, petit journal local, à la *Revue du Lyonnais*, à la *Revue de Lyon*, au *Salut public*, à l'*Economiste français*, etc.

M. Ed. Aynard, dans son remarquable ouvrage, *Les Quatre Tisseurs*, a donné un choix de ses meilleures pages. Jean Tisseur appartient à cette phalange d'écrivains qui vécut au temps du romantisme sans en ressentir l'influence. Avec quelques écrivains imbus des études antiques, il marque la décadence de l'esprit classique. Le culte de l'amitié et des vertus traditionnelles prit une large place dans sa vie littéraire. Son vers n'est pas neuf, mais ses idées sont parfois originales. Le premier, peut-être, parmi les poètes des dernières générations, il s'est mêlé à la vie de son siècle, et cinquante années avant Emile Verhaeren, il a exalté les cités ouvrières, chanté les innovations et les splendeurs industrielles.

« Jean Tisseur, écrit M. Ed. Aynard, voyait dans le grand combat de l'homme contre la matière un spectacle aussi grandiose que la lutte primitive contre les monstres; la machine rugissante est domptée, le métier merveilleux déversant ses produits sur le monde, créant la fortune et économisant la douleur humaine, l'industrie infinie dans ses recherches et dans ses applications, emportant tout un siècle dans sa course fiévreuse et sans relâche, toutes ces choses lui semblaient contenir en elles leur trésor d'émotion et de sentiment. De ce thème original qui lui appartient, et dont sortira peut-être une école poétique renouvelée, est issu le poème de *Jacquard*, ce poème qui ressemble à ces chefs-d'œuvre ignorés qu'on retrouve de temps à autre dans les musées de province, qui devrait être entre les mains des enfants de nos écoles, qui chante le grand ouvrier lyonnais, et qui, par une sorte de tour de force prosodique, décrit dans une forme pure les opérations les plus compliquées de l'art de la soie. *La Locomotive* est une autre création poétique de Jean Tisseur où les mêmes difficultés sont vaincues avec le même charme. Il existe ainsi deux ou trois mille vers de lui, qui restent à réunir et qui lui feront dans l'avenir une place, non point supérieure, mais distincte, dans la pléiade lyonnaise où brillent Laprade et Souлары. »

II

Le plus original, le plus divers des écrivains du Lyonnais, Clair Tisseur, frère du précédent, et le dernier né d'une famille qui, pendant près d'un siècle, devait illustrer sa province, naquit à Lyon, le 27 janvier 1827 et mourut à Nyons, le 30 sept. 1895. Il fit ses études au collège des Minimes et, en 1841, commença l'apprentissage de tisseur. Placé, jusqu'en 1845, dans une maison de soieries, il abandonna ensuite la carrière industrielle pour entrer à l'École des Beaux-Arts, où il eut pour maître Antoine Chenavard. Il devint architecte et construisit plusieurs monuments remarquables, entre autres l'église du Bon Pasteur, l'église de Sainte-Blandine et la mairie du deuxième arrondissement de Lyon. « Parvenu à l'âge de soixante ans, — écrit substantiellement M. Ed. Aynard, — épuisé par le travail et la maladie, il se retira à Nyons, en Dauphiné, dans une petite villa de sa création, abritée des vents du nord et largement ouverte aux rayons du soleil. » C'est là qu'il composa, sous le pseudonyme de Nizier du Puitspelu, presque tous ses ouvrages, et en particulier : *Les Vieilleries lyonnaises* (Lyon, Mougin-Rusand, 1879, in-8°), où revit tout un côté disparu du vieux Lyon; le *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais* (Lyon, Georg, 1887-1890, in-8°); le *Littré de la Grand'Côte* (Lyon, Storek, 1894, in-8°), où, sous l'érudition du grammairien, se dissimule la finesse et l'humour d'un observateur; enfin ce joli recueil *Pauca Paucis* (Lyon, 1889, in-8°; nouv. éd. augm., Lyon, Bernoux et Cumin, 1894, in-8°), qui dota Lyon d'un poète nouveau.

Tour à tour philologue, historien, critique, conteur et poète Clair Tisseur a abordé tous les genres avec une égale maîtrise. Il a étudié, décrit, conté, chanté, tout ce qui lui a paru susceptible de faire mieux connaître et aimer les mœurs, les coutumes, le caractère de ses compatriotes, et de perpétuer le souvenir de l'ancien Lyonnais. D'un sens littéraire très pur, doué d'une langue savoureuse, prompt à saisir l'image pittoresque, à transcrire l'expression du cru, il est digne de figurer au premier rang de nos écrivains provinciaux. Personne n'a célébré avec une éloquence égale à la sienne, le « petit pays », le « terroir », parce que personne n'a possédé comme lui le goût des vieilles choses populaires et la connaissance d'un idiome caractéristique, qui a presque disparu, et qui fait encore le charme de ses ouvrages.

Comme poète, il s'apparente à Chénier et à tous ces lyriques qui virent dans le mirage de l'art grec le reflet d'une patrie idéale ou lointaine. Son recueil de *Pauca Paucis*, où il a rassemblé quelques pièces d'une belle élégance de forme, d'une gracieuse et sereine élévation de pensée, — tout son avoir poé-

tique, — contient quelques-unes des meilleures pages de la poésie lyonnaise.

Indépendamment des volumes cités plus haut, on doit à Clair Tisseur : *Le Parfum de Rome et M. Veillot* (Paris, Dentu, 1862, in-8°, sous le pseudonyme d'Eugène Pellerin); *Deux Poètes provençaux* (Lyon, 1862, in-8°); *Sur un Dictionnaire de philosophie* (Lyon, 1862, in-8°); *M. Veillot et Giboyer* (Paris, Dentu, 1863, in-8°); *Histoire d'André* (Paris, Morris, 1868, in-8°); *Joseph Pagnon*, lettres et fragments, recueillis par Clair Tisseur (Paris-Lyon, Girard, 1869, in-12); *Le Testament d'un Lyonnais au dix-septième siècle* (ibid., 1879, in-8°); *Marie-Lucrèce et le grand Couvent de la Monnoye* (Lyon, Meton, 1880, in-8°); *Souvenirs lyonnais. Lettres de Valère*, etc. (ibid., 1881, 2 vol. in-12); *Un Noël satirique en patois lyonnais*, traduit et annoté (Lyon, Storek, 1882 et 1887, in-8°); *Sur quelques particularités curieuses du patois lyonnais* (Lyon, Pitrat, 1883, in-8°); *Des verbes dans notre bon patois lyonnais* (ibid., 1883, in-8°); *Les Oisivetés du sieur du Puitspelu, Lyonnais* (Lyon, Georg, 1883, in-8°; nouv. éd., Lyon, Bernoux et Cumin, 1896, in-8°); *Très humble Essai de phonétique lyonnaise* (Lyon, Georg, 1885, in-8°); *Vieilles choses et vieux mots lyonnais* (Lyon, Mougin-Rusand, 1885-1893, 3 fasc. in-8°); *Fragments en patois du Lyonnais* (ibid., 1886-1891, in-8°); *Les Histoires de Puitspelu, Lyonnais* (Lyon, chez l'auteur, 1886, in-12); *Antoine Chenavard*, disc. de récept. à l'Acad. de Lyon (Lyon, 1887, in-8°); *Un Conte en patois du commencement de ce siècle* (Paris, Vieweg, 1887, in-12); *La Critique moderne, M. Jules Lemaitre* (Lyon, Mougin-Rusand, 1887, in-8°); *Modestes Observations sur l'art de versifier* (Lyon, Bernoux et Cumin, 1893, in-8°); *Au hasard de la pensée* (Lyon, 1895, in-8°); *Coupons d'un atelier lyonnais*, etc. (Lyon, Storek, 1898, in-8°).

Ajoutons de plus un grand nombre d'articles publiés dans le *Progrès de Lyon*, le *Salut Public*, le *Journal de Lyon*, le *Courrier de Lyon*, la *Revue du Lyonnais*, *Lyon-Revue*, la *Revue du siècle*, etc., la plupart sous les pseudonymes de Clément Durafort et de Puitspelu.

Un choix d'œuvres en prose et en vers de Clair Tisseur a été publié par M. Ed. Aynard dans ce curieux et docte livre, *Les Quatre Tisseur*, auquel nous devons, en grande partie, la documentation de la présente notice.

BIBLIOGRAPHIE. — Ed. Aynard, *Une Famille littéraire à Lyon, Les Quatre Tisseur. Recueil de quelques-unes de leurs œuvres avec une introduction*, etc., Lyon, Storek, 1896, in-8°. — Paul Mariéton, *Un Poète lyonnais*, *Revue Lyonnaise*, juill.-déc. 1883. — A. Vachez, *Jean Tisseur*, *Revue Lyonnaise*, juill.-déc. 1883. — Clair Tisseur, *Notice sur Jean Tisseur*, publiée en tête de *Poésies*, de ce dernier, 1885. — O. de Gourcuff, *Les Amis de V. de Laprade*.

Barthélemy et Jean Tisseur, Nantes, impr. V. Forest et E. Grimaud, 1885, in-8°. — Ad. Chevalier, *Les Œuvres de Nizier de Puitspelu*, Revue Félibréenne, 1892, t. VIII, p. 60. — C. Latreille, *Un Poète lyonnais. Clair Tisseur*, disc. de récept. à l'Académie de Lyon, 16 nov. 1909, Lyon, impr. A. Rey, 1909, in-8°).

UNE VISITE AU TOMBEAU DE JACQUARD¹

PAR JEAN TISSEUR

Ce matin, j'ai voulu, loin des bruits de la ville,
 Venir te saluer en ton dernier asile,
 O grand homme de bien, couché sous le gazon!
 — Je suis parti; le jour naissait à l'horizon,
 Et déjà la cité que ton nom glorifie
 Recouvre, grâce à toi, la parole et la vie;
 Car, mort tu la fais vivre, et j'entends, gai signal,
 Le premier battement du métier matinal.
 Bruit sacré! n'est-il pas, pour la cité muette,
 Ce qu'à l'aube est, aux champs, le cri de l'alouette?
 Voilà les maraichers arrivant des faubourgs,
 Les grands quais, le coteau surmonté de ses tours,
 Son versant plein de grâce où la vitre flamboie;
 Il semble avec le jour réverbérer la joie.
 Et, plus loin, c'est Perrache et la houille en monceaux;
 C'est le gaz, les wagons; c'est le bruit des marteaux
 Façonnant la chaudière en l'atelier sonore:
 C'est le Rhône, splendide aux clartés de l'aurore,
 Des glaciers paternels en son sein reflétés,
 Gardant l'âpre fraîcheur et les tons argentés.
 Son flot ennoblit tout; le moindre coin de terre
 S'empreint, touché par lui, d'une grandeur austère:
 C'est enfin, près de moi, le tumulte d'un port,
 Les immenses bateaux fumant le long du bord;
 Déjà, prêts à partir, ils retournent leurs proues;
 J'entends sonner dans l'eau la palette des roues;
 Je suis leur blanc sillage et leur panache noir;
 — Et, pour couronnement, les Alpes se font voir.

1. Fragment.

Alors ému, ravi devant ce paysage,
 Évoquant de Jacquard la pensée et l'image,
 Je me dis : Est-ce à moi d'aller sur son tombeau
 Redresser son laurier ? en sera-t-il plus beau ?
 Sa gloire d'un rayon En sera-t-elle accrue ?
 Non, le métier qui bat au coin de cette rue,
 Voilà le vrai rapsode, et, seul, il en dit plus
 Que ne feront jamais tous les chants de nos luths.

Ah ! ce qu'il te faudrait, ce n'est pas un poète
 Ni l'encens de mes vers ; c'est tout un peuple en fête,
 Libre et sage, à longs flots sur ces bords répandu,
 T'offrant par un beau jour l'hommage qui t'est dû.
 Quel spectacle ! le peuple uni dans un seul culte ;
 L'aurore, à son ivresse, à son joyeux tumulte,
 Prêtant, comme aujourd'hui, son or et son carmin ;
 Les mais enrubannés jalonnant le chemin ;
 Au premier rang, le chœur des enfants des écoles,
 Puis, les corps de métiers ; partout des banderoles,
 Les palmes, les arceaux de verdure et les chants !
 Voici les magistrats ! le tambour bat aux champs ;
 Mêlons-nous au cortège, allons, suivons la foule ;
 Sous nos pieuses mains que le chariot roule ;
 Il porte de Jacquard le buste vénéré ;
 C'est bien lui, sur son front brille un rayon sacré ;
 La profondeur s'y montre à la candeur unie.
 Venez, touchons aussi l'enfant de son génie,
 Au métier, son chef-d'œuvre, à pas lents promené ;
 D'olives et d'épis comme ils l'ont couronné !
 Comme autour des rameaux et des branches fleuries
 Ils ont su dérouler tout l'éclat des soieries,
 Assortir les couleurs et grouper avec art
 La moire, le satin et l'émail du brocart :
 Ici, de clairs tissus, des écharpes, des voiles ;
 Là, de sombres velours étincelants d'étoiles,
 Où l'agile navette, émule du burin,
 Dans la pourpre et l'azur a eiselé l'or fin.
 Aux acclamations qui montent du rivage
 Tout répond : le grand fleuve et sa dune sauvage,
 Ses îles, ses remous ; et, contraste enchanteur,
 Au couchant, ces jardins semés sur la hauteur,

Ce coteau, ces villas, ces ombrages, ces vignes,
Et la Saône ondoyante aux gracieuses lignes ;
Même au fond de la grotte où Jean-Jacque a dormi,
Écoutez : l'oiseau chante et le lierre a frémi.

Ainsi, contemporain des futures années,
D'avance j'applaudis à ces Panathénées ;
Car, par elles, un jour, de leurs ancêtres morts
Nos fils, moins oublieux, répareront les torts.
Brillantes, à travers la saulée où je rêve,
Je les vois, comme moi, côtoyer cette grève,
Cheminer pas à pas vers le funèbre enclos
Où Jacquard est couché dans l'éternel repos.

Là, dans les rangs pressés de ces tombes agrestes,
Je cherche l'humble croix qui protège ses restes.
Silence ! c'est ici. Ce mûrier est le sien.
La palme est bien choisie, et ce laurier va bien.
Silence ! Pour louer le bienfaiteur, le juste,
Quelqu'un se lève ; il prend place au pied de l'arbuste ;
Et la foule, à sa voix, est prompte à s'émouvoir.

Et d'abord il a dit, mère de tout savoir,
L'Inde antique où des arts se cache l'origine ;
Il dit l'écheveau d'or apporté de la Chine ;
La Grèce s'en empare, et Lyon des Génois
Apprend à le tisser pour la première fois ;
Il dit notre industrie et sa débile enfance,
Tous nos rois attentifs à prendre sa défense,
Chacun de leurs édits de sagesse rempli ;
Les mûriers s'élevant à la voix de Sully,
Leur nombre, leur culture, et le mois où se cueille
Sous le ciel du Midi leur résineuse feuille ;
Le ver naissant, sa mue et ses subtils travaux,
Lorsqu'il va transpirant l'ambre de ses réseaux,
Ourdir sur la bruyère une cellule blonde ;
La danse du cocon dans la bassine ronde,
La fileuse qui chante en détachant le brin ;
Puis, tous les fils tordus à l'aide du moulin,
L'usine blanche et vaste, et sur les étagères
Les éclairs tournoyants des bobines légères ;

Et, mieux que ne sauraient le retracer mes vers,
 Il peint la soie errante en ses états divers,
 Passant, pour revêtir mille teintes brillantes,
 De l'azur froid du Rhône en des cuves bouillantes ;
 Il n'eut garde surtout d'oublier vos travaux,
 Vous qui, peintres sans gloire et pourtant sans rivaux,
 Déroulez sur les plis de l'étoffe nouvelle
 L'inépuisable éclat de la Flore éternelle ;
 Ni ceux qui, de votre œuvre analysant les tons,
 Tracent l'ordre des fils et percent les cartons ;
 Ni l'ouvrière assise auprès de la fenêtre
 Où le bleu liseron tend son rideau champêtre ;
 Ni les métiers qui vont, loin de nous emmenés,
 Tisser la soie aux champs près des lis étonnés ;
 Puis, remontant le cours des époques antiques,
 Il dit quels échevins fondèrent nos fabriques,
 Les chapes, les draps d'or, chefs-d'œuvre d'autrefois,
 Les suaires gardés dans le tombeau des rois ;
 Puis l'Orient vaincu, l'essor de notre ville,
 Chaque siècle marqué par un progrès utile,
 Tous ceux dont la science a secondé notre art ;
 Et d'un geste montrant le métier de Jacquard :

O poètes ! venez lui rendre témoignage ;
 Amants passionnés du rêve et de l'image,
 L'Utile vous déplaît, le Réel vous aigrit,
 Et vos yeux sont tournés où la forme fleurit.
 Pour vous, Dieu c'est un peintre, un poète, un artiste.
 Teignant les horizons de pourpre et d'améthyste,
 A la voûte des nuits clouant l'étoile d'or
 Ou le croissant d'argent ; mais Dieu, c'est plus encor,
 C'est celui qui pondère, en l'azur sans limites,
 L'étoile par l'étoile et décrit les orbites,
 Celui qui calcula, sous la beauté des corps,
 Les rouages savants et le jeu des ressorts.
 Oui, devant l'Archimède et l'Homère suprême,
 La terre est un métier comme elle est un poème.
 Et Platon le savait, lui le prêtre inspiré ;
 Car ton art à ses yeux, ô Jacquard, fut sacré ;
 Car tout objet réglé par le rythme et le nombre
 Du mouvement des cieux lui retraçait une ombre ;

Il eût souri de joie en te voyant assis
 Au métier restauré de Minerve et d'Isis...

(*Poésies de Jean Tisseur, 1885.*)

POÉSIES DE CLAIR TISSEUR

I

LA NAISSANCE D'UNE CIGALE

Sur le sol endurci, par la marche tassé,
 On aperçoit surgir un cône imperceptible,
 Le relief mignon d'un Vésuve risible,
 Sous l'effort du dedans lentement crevassé.

A la longue il s'entr'ouvre, et je vois de l'argile
 Péniblement sortir un gnome singulier;
 Dans un fourreau de soie, aveugle prisonnier,
 Il tâche à dépouiller l'enveloppe indocile.

Enfin il fait craquer son étroit vêtement,
 D'où la nymphe apparaît. On dirait la tunique
 Dont, le soir, une femme, avec des soins, s'applique
 A retirer son corps qui surgit, tout charmant.

La cigale encor tendre, engourdie, étonnée
 De ce monde nouveau, semble d'un long sommeil
 S'éveiller faiblement sous le rayon vermeil.

L'élytre, diaphane et de réseaux veinée,
 Tout humide, à ses flancs est collée; et des grains
 D'un rouge vif et clair la piquent aux aisselles,
 Comme si l'on voyait le sang, à travers elles,
 Fluide s'épancher en canaux purpurins.

Mais demain le soleil, de ses rayons tenaces,
 Aura durci son aile et desséché ses flancs;
 Le virtuose noir fait, sous les cieus brûlants,
 De cymbales de fer retentir les espaces.

II

CHANSON DE LA SAUGE

Petite sauge parfumée
 Qui croissais dans l'enclos natal,

Et dont l'effluve cordial
 Enivrait ma tête charmée !
 Quand me vient ta senteur aimée,
 Humble et vulgaire végétal,
 Petite sauge parfumée
 Qui croissais dans l'enclos natal,
 Tenant ma paupière fermée,
 Je vois, dans un ciel de cristal,
 De notre vieux toit inégal
 S'élever la blanche fumée,
 Petite sauge parfumée !

III

LE VER A SOIE

Le pâle ver est pur ; il s'est mis en toilette
 Pour dresser son tombeau sur le rameau séché ;
 Il grimpe avec lenteur, et, sur le dos couché,
 Fixe un peu d'ambre humide à la fine bûchette ;
 Puis, étirant le bout avec art accroché,
 Il tord le suc divin que sa bouche rejette.
 On le croirait jouant d'une syrinx fluette,
 A voir ses petits doigts en leur subtil touché.
 Bientôt, en balançant la tête à gauche, à droite,
 Comme un enfant mignard, bientôt la fée adroite
 A tissu de rayons le suaire charmant.
 Attendant le réveil, tu dors sur la bruyère,
 Dans ton réseau léger. — Je songe tristement
 Au mort dont le cocon lugubre est une bière.

(*Pauca Paucis*, 1894.)

JOSÉPHIN SOULARY

(1815-1891)

Joseph-Marie, dit Joséphin Souлары, naquit à Lyon, le 23 février 1815, de Jean-Baptiste Souлары et de Anne-Joséphine-Constante Deleglise. Sa famille était originaire de Gènes. Elle s'expatria en 1772 et vint porter à Lyon l'industrie des velours brochés d'or et d'argent. Le père du poète continua la tradition des siens, en exerçant le commerce de la soierie. Mis en nourrice dès le berceau, Joséphin Souлары fit ses études au collège de Montluel (Ain) et au petit séminaire de Saint-Jean, puis entra, en 1831, comme enfant de troupe au 48^e de ligne. Ce fut à la caserne que sa vocation se révéla. Il fit insérer ses premiers vers dans un journal de Bordeaux, ville où il tenait garnison, et les signa : Un grenadier au 48^e de ligne. En 1836, il quitta l'armée, revint au pays et fut admis comme employé à la préfecture du Rhône. Quelques années après, le préfet, M. Jayr, le choisit comme secrétaire, et, au départ de ce dernier, il devint chef de division, fonction qu'il occupa de 1846 à 1867. Pendant les loisirs que lui laissait sa charge administrative, il fit paraître successivement : *A travers champs*, poésies (Lyon, Perrin, 1837, in-8°); *Les Cinq Cordes du luth* (Lyon, Boitel, 1838, in-8°); *Paysages* (Lyon, veuve Ayné, 1841, in-8°), *Iambes* (Lyon, Constant Jacottet, 1841, in-8°); *Le Chemin de fer*, ballade (Lyon, veuve Ayné, 1841, in-8°); *Une Mendicante au Congrès scientifique* (ibid., 1842, in-8°); minces plaquettes qu'il ne voulut jamais rééditer, mais d'où s'exhale, a-t-on dit, une saveur de jeunesse qu'il ne retrouva plus par la suite. Son succès date de la publication de son premier recueil. Il avait donné trois séries de sonnets, *Les Ephémères* (Lyon, Jacottet, 1847, in-8°); la réimpression totale de ces pièces, en 1858, sous ce titre : *Sonnets humoristiques* (Lyon, Perrin, in-8°), lui valut les éloges les plus flatteurs de la presse littéraire et commença à répandre son nom dans le public. Il venait de faire paraître successivement deux nouveaux ouvrages : *Les Papillons noirs* (Roanne, Ferlay, 1858, in-8°) et *Les Figulines* (Lyon, Perrin, 1862, in-8°), lorsqu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction accordée au plus modeste des hommes, à un rimeur

dont la renommée ne s'étendait guère au delà du cercle de sa province, le rendit tout à fait célèbre. Ecrivain très actif, pénétré de sa mission de poète, Joséphin Souлары laissa passer peu d'années sans recueillir les témoignages de sa muse. De 1864 jusqu'à sa fin, il donna une dizaine de volumes et prépara le recueil définitif de ses poèmes. On lui doit : *Sonnets humoristiques*, nouv. édition (Lyon, Perrin, 1862, in-8°); *Sonnets, Poèmes et Poésies* (ibid., 1864, in-8°); *Les Diables bleus* (ibid., 1870, in-8°); *Pendant l'invasion* (ibid., 1870, in-8°); *La Chasse aux Mouches d'Or* (ibid., 1876, in-8°); *Les Rimes ironiques* (ibid., 1877, in-8°); *Un grand homme qu'on attend*, comédie en deux actes, en vers (Paris, Lemerre, 1879, in-18); *Une Physionomie lyonnaise* (Lyon, 1881, in-8°); *La Lune rousse*, comédie en deux actes, en prose (Paris, Lemerre, 1879, in-18); *Promenade autour d'un tiroir* (Lyon, Bernoux et Cumin, 1886, in-18)¹.

En 1870, Souлары avait été désigné comme conservateur de la bibliothèque du Palais des Arts; il abandonna cet emploi pour devenir inspecteur des bibliothèques de la ville et se consacra à ses nouvelles fonctions jusqu'en 1889, époque de son départ pour l'Algérie. La nostalgie du pays natal le ramena bientôt à Lyon, dans la coquette villa des Gloriettes, qu'il a célébrée dans une de ses plus charmantes pièces, et c'est là qu'il mourut, d'une pneumonie, le 28 mars 1891. Sa ville natale lui fit de glorieuses funérailles. « Il repose — écrit M. Paul Mariéton — dans ce tranquille cimetière de la Croix-Rousse, qui regarde la Saône, un de ces cimetières lyonnais toujours fleuris, éloignés des rumeurs de la ruche industrielle et comme assoupis devant un paysage de lointain et de rêve. Son ermitage des Gloriettes dominait le Rhône et l'horizon des Alpes. Le poète, on l'a remarqué, n'a donc pas quitté sa colline : il n'a fait que changer de versant. »

On s'est étonné maintes fois que l'auteur des *Figulines*, « l'incomparable ciseleur » des *Sonnets humoristiques*, n'ait jamais consenti à se fixer à Paris. Cela ne nous surprend guère. Outre qu'il gardait un véritable culte à la petite patrie, Joséphin Souлары avait le pressentiment que son modeste génie ne pouvait guère s'exercer sur une plus grande scène que sa ville natale. Sa renommée s'accrut du dépit qu'en éprouvèrent quelques-uns de ses admirateurs et du regret qu'on eut de le représenter comme un poète méconnu. Souлары fut considéré comme

1. Ces ouvrages, réunis par l'éditeur Lemerre, forment actuellement trois volumes petit in-12. (Voyez *Œuvres poétiques*, Paris, 1872-1882; tome I : *Sonnets*; tomes II et III, *Poèmes et Poésies*, *Les Jeux divins*, *La Chasse aux Mouches d'Or*, *Les Rimes ironiques*, *Un Grand homme qu'on attend*.)

le chef d'une renaissance provinciale. N'est-ce point assez pour sa gloire ?

BIBLIOGRAPHIE. — Th. Geslain, *La Littér. contempor. en province*, 1873, in-8°. — J. Levallois, *J. Soulayr, etc.*, Correspondant, 10 nov. 1872. — P. Mariéton, *J. Soulayr, et la Pléiade lyonnaise*, Paris, Marpon, 1884, in-18. — Gabriel Vicaire, *J. Soulayr*, *Revue Encyclopédique*, 1891, p. 701 et suiv. — *A la mémoire de J. Soulayr*, Lyon, Storck, 1892, in-8°. — J. Lemaitre, *Les Contemporains*, 1893, t. III. — Voyez en outre les fascicules de janv.-mars et juill.-sept. 1891 de la « *Revue Félibréenne* » (articles, notes, éloge, etc., de Soulayr, par P. Mariéton, P. Arène, F. Desvernay, E. Lintilhac, etc.).

DANS MON VILLAGE DE LYON

Dans mon village de Lyon
 Nous avons aussi nos merveilles :
 Des gens de plume et de crayon,
 Voire des commis de rayon,
 Et des abeilles.

Nous avons deux jolis ruisseaux
 Où l'on peut se noyer sans peine ;
 Ils portent d'assez fiers bateaux,
 Et fourniraient de belles eaux
 A votre Seine.

Nos huttes sont en fin moellon,
 L'art pour l'art y tient peu de marge,
 La mouche à miel y vit en long,
 Sans jalouser votre frelon
 Qui vit en large.

A part maints gueux à peu près nus,
 Nos naturels portent du linge ;
 Leurs types, qui vous sont connus,
 Vont de Maritorne à Vénus,
 De l'ange au singe.

On voit là, tout comme chez vous,
 Des dames plus ou moins fidèles,

Des maris plus ou moins jaloux,
 Et des chasseresses d'époux
 Plus ou moins belles.

Des petits vestons presque sots,
 Des robes rouges presque graves,
 Des habits noirs presque dévots,
 Des caissiers, — peut-être idiots,
 Mais presque braves, —

Des fats choyés, des cœurs trahis,
 Du rire en deuil, du deuil en fête,
 Et pas mal d'esprits enfouis.
 (Non plus qu'ailleurs en mon pays
 Nul n'est prophète.)

On y mange à peu près son pain,
 On y boit à peu près son verre,
 On y vit à peu près son train,
 On est même à peu près certain
 D'aller en terre.

Que Paris nous fasse la loi
 Par un côté brillant qui frappe,
 Par un certain... je ne sais quoi,
 Par une certaine... (aidez-moi,
 Le mot m'échappe),

Je tiens ce point pour éclairci ;
 Mais encor vaut-il qu'on en glose ?
 C'est bien là mon moindre souci :
 Bailler là-bas, boudier ici,
 C'est même chose.

Si j'avais ce bâton sans prix
 Dont les enchanteurs font usage,
 En deux gentils vallons fleuris
 J'irais transformer et Paris
 Et mon village.

Toute cage est cage au pinson ;
 La meilleure est la cage ouverte.
 Mon choix est fait ; — Vite, un buisson !
 Je vais chercher de Robinson
 L'île déserte.

SUR MA MONTAGNE

Sur ma montagne, écho sonore
 Du bruit de ma chère cité,
 J'ai fait mon nid que l'aigle ignore
 Dans le taillis que j'ai planté.
 Les Alpes lui jettent leur brise,
 Il est tourné vers l'Orient,
 Et le Rhône à ses pieds se brise,
 Majestueux et souriant.

Le bruit de ma chère cité
 Plait à la Muse, hôte fidèle
 Des toits où se meut auprès d'elle
 Le travail, cette liberté
 Du poète et de l'hirondelle.

J'ai fait mon nid que l'aigle ignore,
 Assez haut pour que le serpent
 Ne puisse l'atteindre en rampant,
 Assez bas pour qu'on voie éclore
 L'essaim qu'à son heure il répand.

Dans le taillis que j'ai planté,
 Le sol de fleurettes fourmille,
 Tu les nommerais, jeune fille,
Modestie et simplicité,
 Car ce sont fleurs de ta famille.

Les Alpes lui jettent leur brise ;
 Par ce temps de dégoûts maudits
 Qui domptent nos cœurs affadis,
 Bienheureux les fronts qu'électrise
 L'àpre vent des sommets hardis !

Il est tourné vers l'Orient,
 Où tout soleil nouveau se lève,
 Où Dieu s'épanouit sans trêve,
 Où l'avenir impatient
 Voit blanchir l'aube de son rêve.

Et le Rhône a ses pieds se brise.
 Tu le connais, cet indompté !

Amoureux de qui l'a chanté;
 Sur lui penchée il t'a surprise,
 Et par lui tu sais ta beauté.

Majestueux et souriant,

Il passe, et murmure à sa plage
 Deux noms suaves qu'en fuyant
 Les flots se chantent d'âge en âge.
 Pétrarque dort mangé des vers.
 Mais Laure est à Valence encore;
 Sa voix m'arrive avec tes vers
Sur ma montagne, écho sonore.

(*Poèmes et Poésies*, Paris, Lemerre, 1872, II.)

INQUIÉTUDE

Soleil de mon pays, ton sourire est bien doux!
 Tu mènes si gaiment les saisons tempérées!
 Enfant des aubes d'or et des tièdes soirées,
 Le pampre, qui t'est cher, ne mûrit que pour nous.

De tes mâles rayons les peuples sont jaloux,
 Car tu mets aux seins blancs des artères pourprées;
 Et, pour boire l'extase en tes fleurs adorées,
 Les papillons de loin se donnent rendez-vous.

D'où vient que pour te fuir mes désirs ont des ailes?
 Vents et mers, portez-moi vers des plages nouvelles!
 L'aigle a soif de voler, l'homme a soif de souffrir!

Moi, je voudrais goûter cette saveur puissante
 Que laisse au cœur le mal de la patrie absente,
 Et mourir loin de toi du regret de mourir.

(*Sonnets*, 1870.)

DANIEL SIVET

(1859)

M. Daniel Sivet est né le 8 juin 1859, à Saint-Just-en-Chevalet. Sa famille le destinait à la carrière du notariat, mais un ambitieux dessein le porta vers les lettres. Il donna un recueil de poèmes sensuels, précédé, en guise de préface, de lettres de François Coppée, Joséphin Soulayr et Jules Claretie, *Les Enamourées* (Paris, Dentu, 1885, in-12, eau-forte de H. Bouvet), et deux piécettes dramatiques, *La Déclaration* et *La Bague*, qu'il réunit en un mince volume, sous ce titre : *Petit Théâtre*, en 1904 (Paris, Stock, in-12). Son premier livre fut assez honnêtement accueilli, mais, soit que l'auteur ne sût point tirer parti d'un heureux début, ou que l'inspiration lui manquât, il ne fut de longtemps suivi d'un nouveau témoignage lyrique. En général, a-t-on dit, les poètes qu'on a entendus ne se font guère prier pour recommencer leur chanson ; ils la recommencent même lorsque personne n'a fait mine de les écouter. Or, M. Daniel Sivet, que quelques-uns avaient complaisamment applaudi, se tut. Il se tut pendant vingt ans ; mais, comme s'il devait se faire pardonner son silence, il eut un réveil éloquent. En 1907, il fit paraître un nouvel ouvrage, *Les Montagnardes* (Paris, Plon, in-18), soit cent vingt sonnets d'une inspiration agreste et familière, et qui lui ont valu depuis une sorte de petite célébrité locale. Rien de plus frais, de plus aimable que les tableaux qu'il a brossés là pour sa joie et pour celle de ses compatriotes. « Car, s'écrie M. Louis Mercier (cf. *D. Sivet*, Paris, Plon, 1907, in-12), ce ne sont pas des paysages lunaires que peint M. Daniel Sivet. C'est la montagne de Saint-Just, ses sites d'ombres et d'eau, ses landes de bruyère, ses chemins intimes et ses vastes ouvertures sur l'horizon infini. De toutes ces choses M. Daniel Sivet tire généralement des notations justes et personnelles. Sa vision peut manquer parfois d'ampleur ou d'intensité ; elle est sincère, attentive et toujours scrupuleuse de la réalité... »

Cette fois, ajouterons-nous, ce n'est pas le citadin, mais le montagnard lui-même qui s'empare du pipeau rustique et en tire des sons mélodieux. Le Forez compte un poète de plus.

LE VILLAGE

Le village s'éveille avec l'aube. Sa voix
Tinte dans la fenièrre et tinte dans l'étable;
Pleine de choux, la soupe au lard est sur la table;
La fumée, en montant, plane au-dessus des toits.

Le coincement des chars s'éloigne vers les bois;
Des enfants pour l'école endossent le cartable;
D'autres, tout barbouillés, se roulent dans le sable.
A l'Angélus, chacun fait le signe de croix!

Puis, tout s'apaise et tout rentre dans le silence.
On n'entend, par échos, que la sourde cadence
Des battoirs vers l'étang où les laveuses sont.

Le soir a ramené la dernière charrette,
Le village reprend son silence profond,
Et, très calme, s'endort au ronron des reinettes.

L'ÉTÉ

Pas de vent, pas de bruit, rien ne bouge en la cour
Où la volaille en tas, l'œil sous l'aile, s'amasse;
Les hommes et les bœufs que le soleil harasse
S'étendent sous un arbre à l'ombrage plus court.

La chaleur concentrée, aux effluves de four,
Tombe d'un ciel limpide. Au retour de la classe
Une fillette brune à la démarche lasse
Apporte aux moissonneurs le repas des grands jours.

L'air pesant sur les monts vibre et les teint d'opale,
La résine des pins coule; ils deviennent pâles
Dans les lointains perdus en masse; et le gazon

Desséché par juillet se hérissé d'élytres;
La cigale se tait; on voit à l'horizon
Comme un autre soleil scintiller une vitre.

(*Les Montagnardes.*)

PAUL MARIÉTON

(1862)

D'une vieille famille originaire de Lyon, M. Paul Mariéton vit le jour dans cette ville, le 14 octobre 1862. Ses études achevées, après s'être préoccupé des écrivains et des artistes de la cité natale, il descendit le Rhône, franchit Valence, Avignon et Arles et ne s'arrêta qu'à la pointe extrême du Midi, plus enthousiaste, a-t-on dit, de la Provence que les Provençaux eux-mêmes, et tellement épris de l'art des félibres qu'on le considéra souvent comme l'un des fondateurs du Félibrige. En fait, s'il ne créa point de toutes pièces l'école méridionale contemporaine, il en fut cependant l'historiographe, le guide et le vulgarisateur. Les provinces du littoral méditerranéen lui auront dû de se mieux connaître, de prendre contact avec un passé glorieux qu'elles ignoraient et de renouer la tradition des ancêtres.

Son enfance avait été méditative et studieuse : sa jeunesse fut active et féconde. Tout d'abord il avait connu Joséphin Soulyard, et le vieux poète lyonnais l'avait initié aux splendeurs de l'inspiration et du rêve. Un avenir séduisant lui était réservé. M. Paul Mariéton a exprimé, dans un livre qui reste à la fois un document et un témoignage de haute probité littéraire, *Joséphin Soulyard et la Pléiade Lyonnaise* (Paris, Marpon, 1884, in-12), tout ce que les hommes de sa génération et de sa province, sensibles à la beauté verbale, ont emprunté à l'auteur des *Sonnets humoristiques*, mais il s'est gardé, semble-t-il, de continuer l'œuvre étroitement parnassienne de son aîné. Un critique récent a dit, avec justesse, que Joséphin Soulyard ne fut dans l'évolution de Paul Mariéton qu'un précurseur, sans plus. Le révélateur ne devait venir que plus tard. Il vint et se nomma Frédéric Mistral. Il représente, aux yeux de ceux qui l'ont connu, le concept lyrique dans sa plus forte expression et l'individualisme de la race. Aucun poète d'expression latine n'a jamais pu se soustraire à son influence. C'est avec et par lui, observerons-nous après M. Pierre Vierge, que Paul Mariéton acquit les vertus qu'on lui reconnaît et découvrit le sens mystérieux de son existence d'artiste. Son esprit de Lyonnais,

pénétré d'un double idéal païen et mystique, devait, en se re-trempant aux sources d'un tel génie classique, se renouveler. Le jour où M. Paul Mariéton rencontra Mistral, « le destin lui-même tourna la page où se devaient inscrire désormais ses efforts ». Dès ce jour la vie de notre poète fut étroitement liée aux fastes du Félibrige, et l'on peut dire que sa notoriété vint moins de son labeur d'écrivain que de sa participation à la renaissance des lettres provençales. Nommé chancelier du Félibrige en 1888, il travailla sans relâche au succès de l'œuvre commune, organisa les fêtes d'Arles et, par la parole et le livre, créa un mouvement d'art que le Midi n'avait point encore connu. On le vit conduire ces pèlerinages fameux où une élite d'artistes venus de divers points septentrionaux regagnaient en chantant les régions natales. C'est par lui que, à propos de l'érection d'un buste ou d'un monument, de l'inauguration d'une rue ou d'une place, de la pose d'une pierre commémorative, furent exaltés les noms des poètes morts, de tous les Méridionaux dignes de mémoire. Aubades, banquets, réceptions, vins d'honneur, retraites aux flambeaux, sérénades et cours d'amour, c'est de tout cela que fut fait, des années durant, le sillage laissé par Paul Mariéton sur la terre provençale.

Depuis 1888, il est le chorège des théâtres romains. Restaurateur des antiques représentations d'Orange, il a ramené la tragédie française vers la terre gréco-latine. Son œuvre est considérable. Entre temps, cet ordonnateur de spectacles, ce propagandiste spirituel, informé et disert a écrit des vers profonds, gracieux, émouvants, a conçu, réalisé une œuvre charmante et qui vaut certes mieux, en son genre, que telles productions d'obscurs rimeurs d'autrefois dont il s'est fait l'interprète désintéressé. Après s'être sacrifié en faveur des Muses, et sans préambule ni manifeste d'aucune sorte, il nous a donné six recueils où revit le culte de l'antique Hellas, où chante, par sa lyre, l'éternelle voix humaine, tantôt grave, tantôt joyeuse, le plus souvent attendrie et mélancolique, la voix du souvenir, de la douleur et de l'amour. On lui doit : *Souvenance* (Paris, Lemerre, 1884, in-16); *La Viole d'Amour* (ibid., 1886, in-16); *Hellas* (ibid., 1888, in-12); *Le Livre de Mélancolie* (ibid., 1896, in-12); *Hippolyta* (ibid., 1902, in-12); *Épigrammes* (Paris, Mercure de France, 1909, in-18).

Puis, comme si ce n'était pas assez pour notre joie que ce débordement d'harmonie et de lyrisme, il s'est fait le guide éclairé et souriant de notre curiosité, en publiant une série d'études lumineuses, parmi lesquelles on distingue : *Un Félibre irlandais : W. C. Bonaparte Wyse* (Lyon, Georg, 1882, in-8°); *Le Dernier Albigeois : Le Félibre Auguste Fourès* (ibid., 1883, in-8°); *Théodore Aubanel* (Montpellier, Hamelin, 1883, in-8°); *L'Idée latine. Le baron Ch. de Tourtoulon* (Lyon, Waltener, 1883,

n-8°); *Un Félibre limousin* : Joseph Roux (Lyon, impr. Pitrat, 1883, in-8°); *Mistral prosateur*, s. l. n. d. (Revue du Monde Latin, 1883, in-8°); *Les Flamands, à propos de la mort de H. Conscience* (Lyon, Georg, 1884, in-8°); *Le Félibrige devant la patrie et l'école* (ibid., 1886, in-8°); *Les Poètes provençaux* (Paris, Gauthier, 1888, in-18); *Les Conteurs provençaux* (ibid., 1889, in-18); *A travers la Provence classique* (Paris, Gauthier, 1891, in-18); *Le Voyage des Félibres sur le Rhône et le littoral* (Paris, Savine, 1891, in-8°); *F. Mistral* (Paris, Rev. Félibréenne, 1892 et 1909, pet. in-8°); *Le Voyage des Félibres dans la Provence classique et au théâtre d'Orange* (Paris, Savine, 1894, in-8°); *Jasmin* (Paris, Flammarion, 1898, in-18); *Discours prononcé le 9 août 1898, à Toulouse, pour l'inauguration du Monument de Goudelin* (Avignon, impr. F. Seguin, s. l. n. d. [1898], in-8°); *Le Théâtre antique d'Orange et ses représentations* (Paris, éd. de la « Revue Félibréenne », 1903, in-4°); *Le Théâtre antique d'Orange et ses Chorèges*, etc. (Paris, éd. de « La Province », 1908, in-8°), etc., et surtout ce livre, tant de fois cité, et traduit en diverses langues, *La Terre Provençale*, journal de route (Paris, Ollendorff, 1890, in-18).

On ne saurait énumérer tout ce que sa plume élégante et facile a semé au hasard, et selon la périodicité des revues auxquelles il apporta sa généreuse part de collaboration : la *Revue Félibréenne*, qu'il fonda en 1885, la *Revue du Lyonnais*, vingt autres publications encore, sont pleines de ses articles sur l'art, la littérature, la philologie, etc. Chercheur infatigable, collectionneur et bibliophile admirablement doué, il a donné en outre le meilleur livre qu'on ait écrit jusqu'ici, à propos des « Amants de Venise » (*Une Histoire d'Amour, George Sand et Musset*, etc. (Paris, Ollendorff, 1896, in-18). Enfin, réunissant des documents recueillis depuis plusieurs années, il prépare, sur le romantisme et sur le récent mouvement littéraire du Midi, des ouvrages qui, nous n'en doutons point, feront autorité et ajouteront à sa réputation de lettré, d'érudit et d'artiste. « Ce qui domine chez ce poète, écrivait ces dernières années Eugène Ledrain, c'est un goût parfait que blesse toute crudité du mot, toute contorsion de phrase, tout geste désordonné. Au fond, il appartient beaucoup plus, par les habitudes littéraires et la tendresse du sentiment, à son pays natal qu'à sa terre d'adoption. » On se l'imagine, volontiers, semblable aux humanistes de la Renaissance, ou bien encore à ces poètes de la pléiade lyonnaise qui fréquentaient chez Maurice Scève et savaient apprécier le charme mi-platonicien, mi-sensuel, de la Belle Cordière.

BIBLIOGRAPHIE. — E. Ledrain, *Notice (Anthologie des poètes français du dix-neuvième siècle*, t. IV, Paris, Lemerre, s. d., in-8°). — Péladan, *De la poésie individuelle*, etc. Revue Féli-

bréenne, XV, p. 194, et Revue Hebdomadaire, janvier 1903. — Elzéard Rougier, *Les Poètes du terroir*, P. Mariéton. Revue de Provence, oct. 1902. — Pierre Vierge, P. Mariéton. *Le Provençal de Paris*, août 1908. — R. Davray et H. Rigal, *Anthologie des Poètes du Midi*, Paris, Ollendorff, 1908, in-18.

A MISTRAL

PARTANT POUR LA SAINTE-ESTELLE DE CANNES

... *Me dulcis alebat Parthenope.*
VIRGILE.

Quand Virgile, lassé de Rome et de ses fêtes,
Choisit pour son repos Naples, perle des mers,
Tout un peuple enivré de ses pures conquêtes
Nomma « Parthénias » le chaste Roi des vers.
Ton œuvre aussi, Mistral, est pure et salubre ;
Une foi vierge au sol des aïeux la nourrit ;
Ta voix qui vient du peuple et retourne à la terre
Sème le goût du vrai dans le champ de l'esprit !
O civilisateur suprême de ta Race,
Va, tandis que l'espoir souffle toujours vivace,
Rallume la splendeur de ses siècles éteints,
Et, nous versant à flots ta parole de vie,
Reçois l'hymne touchant des vœux de la patrie,
Nouveau Parthénias, roi des derniers Latins !

DEVANT « LE BOIS SACRÉ CHER AUX ARTS ET AUX MUSES »

O Maître élyséen, fier Puvis de Chavannes¹
Qui peuples l'Idéal de claires visions,
Comment faire traduire à mes stances profanes
Le mystère sacré de tes Illusions?...
Il appelle des chants légers et diaphanes,
Et la cithare d'or des incantations,

1. On sait que Puvis de Chavannes était Lyonnais.

Alors que ton génie entr'ouvre les arcanes
De la Beauté vivante, aux générations !

Mais mon esprit, vaincu par les nobles symboles
Où ton art enferma les douces paraboles
Et le songe divin de notre humanité,

Impose le silence à ma lyre d'argile,
O mystique enchanteur, ô frère de Virgile,
O Poète, promis à l'immortalité !

NOCTURNE

Forêt de Seillon (Bresse).

Par ce clair de lune où le blanc cortège
Des nuages lents flotte en l'air glacé,
Le ciel me semble un champ de neige
Que hante mon cœur trépassé.

« Erre, mon cœur, cherche tes tombes,
Compte tes croix d'amour dans ce champ de la mort.
Autant que brins d'herbe au nid des colombes,
Le vent de l'oubli, maître de ton sort,
Mieux que l'aquilon ces nuages,
Dispersera, sans épargner ta voix,
Tous ces éphémères mirages :
La neige, les tombes, les croix ;
Et la lune pensive, astre mort de ton rêve,
Froid compagnon dont l'ère aussi s'achève,
Seule continuera, de l'abîme entr'ouvert,
A t'éclairer dans le désert... »



Nuit fraîche, ciel serein, lune claire, murmures,
Parc baigné de silence aux larges ombres pures,
Bosquets rêveurs et bois profond,
Prés lumineux frissonnants de rosée
Et rumeurs lointaines qu'y font
Le cri joyeux, la stridente fusée
Du train qui passe et qui s'enfuit
Au pays de la bien-aimée ;
Fins brouillards des ruisseaux dormants, lente fumée

Qu'aspire des étangs la fraîcheur de la nuit...
 Nature indifférente à la force épuisée,
 Mais douce au pur esprit, grave à l'âme apaisée,
 Puisque tu m'as troublé, puisque je t'aime encor,
 Le cœur de mes vingt ans, mon cœur n'est donc pas mort!

RÊVERIE BRESSANE

La lune hypnotisait, des bois aux pâturages,
 Les vastes horizons déserts qu'elle éclairait.
 Un long frémissement mystérieux courait
 Par les airs assoupis dans l'oubli des orages,
 Et précipitait au ciel sans rivages
 L'archipel flottant des nuages
 Que l'astre vagabond en passant colorait.

Et seul, environné par la mer immuable
 Du palpitant silence à l'onde impénétrable,
 J'épiais d'un regard mourant qui s'obstinait
 Dans la stupeur de la lumière,
 Du regard où le cœur vaincu se reconnaît,
 Un vieil arbre rêvant, figé dans sa prière
 A l'Éternité qui planait.

Et la lune magique emprisonnait la vie,
 Laisant rôder sa rêverie
 Ainsi qu'un vol d'abeille autour des bois muets.
 Et, tels de mon désir les fantômes suprêmes,
 Lentement se traînaient de grandes ombres blêmes
 A la lisière des forêts.

(Le Livre de Mélancolie.)

PIERRE DE BOUCHAUD

(1866)

Critique d'art, historien et poète d'expression néo-parnassienne, M. Pierre de Bouchaud est né au château de Sainte-Marie, à Chasselay, non loin des rives de la Saône, le 24 octobre 1866. Sa famille paternelle était d'Arles, en Provence, mais sa mère, Lucie de Charnacé, bien qu'originnaire du midi de la France, était Parisienne. Ses études terminées, il obtint les licences en lettres et en droit et se fit recevoir docteur à l'Université de Paris. Il accomplit en Italie dès voyages où l'amour des manuscrits et le goût des musées le sollicitèrent et le retinrent longtemps. Unissant la faculté créatrice à l'esprit d'analyse et à une curiosité inlassable, M. Pierre de Bouchaud s'est fait connaître à la fois comme interprète des chefs-d'œuvre et des maîtres de l'art et comme écrivain lyrique. Il occupe une bonne place dans les lettres contemporaines. Par son éloquence, autant que par la netteté de sa vision, il se rattache aux derniers représentants de l'idéalisme classique. On lui doit cinq recueils de poèmes : *Rythmes et Nombres* (Paris, Lemerre, 1895, in-18); *Les Mirages* (ibid., 1897, in-18); *Le Recueil des souvenirs* (ibid., 1899, in-8°); *Les Heures de la Muse* (ibid., 1903, in-8°); *Les Lauriers de l'Olympe* (ibid., 1907, in-8°) et une foule d'ouvrages en prose, appartenant au genre imagiatif ou documentaire : *Clodius Popelin, émailleur et poète* (Paris, Lemerre, 1894, in-8°); *Vie manquée, nouvelles* (ibid., 1895, in-18); *Pierre de Nolha^c et ses travaux* (Paris, Champion, 1896, in-8°); *La Pastorale dans le Tasse* (Paris, Lemerre, 1897, in-18); *Histoire d'un baiser, nouvelles* (ibid., 1898, in-18); *Sur les chemins de la Vie, études littéraires* (ibid., 1900, in-18); *La Sculpture à Rome* (ibid., 1900, in-18), *La Sculpture à Sienne* (ibid., 1901, in-18); *Michel-Ange à Rome* (ibid., 1902, in-18); *Raphaël à Rome* (ibid., 1902, in-18); *Benvenuto Cellini* (ibid., 1903, in-18); *Les Successeurs de Donatello* (ibid., 1904, in-18); *Considérations sur quelques écoles poétiques contemporaines, etc.* (Paris, Champion, 1904, in-18); *Naples, son site, son histoire, sa sculpture* (Paris, Lemerre, 1905, in-18); *Etapes italiennes* (Paris, Sansot, 1905, in-12); *Tableau de la sculpt. ital. au seizième siècle. J. de Bologne, etc.* (Paris,

Lemerre, 1906, in-18); *La Poétique française*, etc. (Paris, Sansot, 1906, in-18); *Gæthe et Le Tasse* (Paris, Lemerre, 1907, in-18); *G. Carducci* (Paris, Sansot, 1908, in-18); *Les Villes d'art célèbres, Bologne* (Paris, Laurens, 1909, in-4°).

M. Pierre de Bouchaud est mieux qu'un écrivain de terroir : il appartient à la race de ces bons ouvriers attachés à la tradition gréco-latine et qui savent la garder sans la faire déchoir.

BIBLIOGRAPHIE. — M^{me} Antonia Bossu, *P. de Bouchaud*, Revue du siècle (Lyon), mai 1900.

LA FIDÉLITÉ AU SOL

Pour Jean Renouard.

Écoute ! L'ombre chaude a frémi. La glycine
 Palpite avec émoi sous le souffle d'un Dieu.
 La rosée a mouillé de pleurs le cèdre bleu.
 Le profil du berger près du bois se dessine.
 Par ta porte entr'ouverte, avec l'odeur divine
 Du foin coupé séchant sous le grand ciel en feu,
 Pénètre le parfum, tendre comme un aveu,
 Des parterres fleuris où le bourdon butine.
 On entend au lointain mugir des bœufs couplés,
 L'essieu des chars gémir dans les champs isolés,
 Le grincement du soc, les coups sourds de la hache.
 Tous ces bruits te sont chers. Tu les connus enfant.
 Tu les aimes encor aïeul, et je comprends
 Que tu veilles mourir où le Destin t'attache.

INCERTITUDE

L'obscur hérité que je sens vivre en moi
 M'a fait vouer aux temps passés un culte austère.
 Comme un leude, jadis, j'appartiens à la terre
 Qui vit fleurir les lys sur le manteau du roi.
 Mon âme évoque encor les vieux âges de Foi
 Où le temple appelait la foule à son mystère.

Je hais l'impiété fermant le monastère,
 Le sectaire appliquant comme il lui plaît la loi.
 Mais le présent m'attire, et mon siècle me charme ;
 J'aime le vaste effort de son œuvre profond.
 J'admire la science et le progrès qui font
 Marcher le genre humain vers une aube sans larme ;
 Et je demeure ainsi doublement tourmenté
 Par l'esprit de ce siècle et mon hérédité.

(Les Heures de la Muse.)

MON VILLAGE DE CHASSELAY

CRÉPUSCULE D'ÉTÉ

Le soir tombe. Les bruits ont cessé dans la plaine.
 Du firmament troué d'étoiles d'or descend
 La paix des belles nuits et leur calme puissant.
 Un vent léger berce les fleurs de son haleine.
 Le ciel est par endroits un brasier flamboyant.
 L'air de cristal se raye au vol des hirondelles
 Poussant leurs cris aigus, et compagnes fidèles
 De notre toit, depuis leur retour d'Orient.
 Soudain, sur les coteaux de Chasselay la lune
 Répand les feux follets de sa blanche clarté.
 La Saône étire au loin son ruban argenté.
 Des vers luisants émaillent l'herbe. C'est la brune.
 Du clocher lentement s'échappe l'Angélus.
 Voici l'instant béni du rêve solitaire
 Et d'arracher son âme aux pensers de la terre.
 Le soir tombe : songeons à ceux qui ne sont plus.

LOUIS MERCIER

(1870)

Écrivain profondément attaché au sol, M. Louis Mercier est né à Coutouvre (Loire), en 1870. Il débuta en donnant des pièces qui furent retenues et primées dans un concours régional, puis collabora à *L'Ermitage*, à la *Revue de Paris*, ainsi qu'à diverses publications de tendance nouvelle. Il est actuellement rédacteur au *Journal de Roanne*. On lui doit plusieurs recueils de pièces familières : *L'Enchantée* (Paris, Ollendorff, 1897, gr. in-8°); *Voix de la Terre et du Temps*, ouvrage couronné par l'Académie française (Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18); *Le Poème de la Maison* (ibid., 1906, in-18); des poèmes d'inspiration mythique et légendaire, *Lazare le Ressuscité*, ill. de Marcel Roux (Lyon, Lardanchet, 1908, in-4°); *Ponce-Pilate* (ibid., 1909, in-4°, réimpr. à la suite de *Lazare le Ressuscité*, nouv. édition, Paris, Calmann-Lévy, 1910, in-18); enfin un petit volume de prose, *Les Contes de Jean-Pierre*, en patois roannais (Roanne, A. Darcon, 1907, in-8°).

« Ce vrai poète, a-t-on écrit, vit loin de Paris, dans la solitude et à la campagne, aux sources mêmes de la poésie. Fils de paysans, il a compris qu'il avait une mission plus haute que de prolonger dans ses vers les échos de la littérature à la mode... Rien ne rassure plus sur le glorieux avenir de M. Mercier que la fidélité respectueuse et tendre qu'il promet de garder

Aux bons semeurs de blé qui furent ses ancêtres...

Il a contemplé la terre, la vie des champs et

L'émouvante beauté du rustique labour,

dans le même esprit religieux que Mistral. »

Esprit classique et âme chrétienne, ajouterons-nous à notre tour, artiste pénétré de rusticité et de philosophie, mais dépourvu de chaleur et d'originalité lyrique, M. Louis Mercier est le meilleur représentant littéraire actuel du Forez.

BIBLIOGRAPHIE. — H. Brémond, *Poètes d'aujourd'hui*. Correspondant, 10 décembre 1908.

LA TABLE

La table, un jour d'été. Les gens de la maison,
Le père, les grands fils, les tâcherons à gage
Qu'on garde tout le temps que dure la moisson,
S'acquittent de manger comme on fait d'un ouvrage.

La femme, ainsi chez nous l'usage ancien le veut,
Esclave des travaux humbles et vénérables,
Demeure près de l'âtre et veille sur le feu,
Laisant les hommes seuls prendre place à la table.

Ils mangent sans rien dire et sans penser à rien.
Les cuillers à leurs doigts tintent sur les écuelles;
Une guêpe bourdonne à la vitre; le chien
Rôde avec le désir du pain dans les prunelles.

L'heure est paisible. La lumière de midi
Filtre à travers la treille et la fenêtre, lèche
Les murs fumeux, atteint la table et rebondit
Sur un pot dont les flancs obèses suent l'eau fraîche.

La porte est grande ouverte et laisse voir les champs,
Le pays, et le ciel, et le soleil immense.
Tout se tait, hors, parfois, au fond des blés, le chant
D'une caille annonçant la saison d'abondance.

Ils mangent. Et pendant que leur âme et leur corps
Retrouvent dans le pain les vigueurs qu'ils semèrent,
Sous le splendide été la vieille Terre dort
En rêvant aux épis nouveaux dont elle est mère.



Mère des clairs épis et des ardents raisins,
Quelque chose de grand, quelque chose de saint
S'accomplit chaque fois, ô Terre,
Qu'à cette table où les aïeux se sont assis,
Les sobres laboureurs viennent s'asseoir ainsi
Au retour des tâches austères.

Car, en mangeant le pain de tes blés, c'est ta chair
Qu'ils font s'incorporer au profond de leur chair,
Et c'est, au secret de leurs veines,

Le plus chaud de ton sang qu'ils mêlent à leur sang,
Quand ils boivent le vin que ton sein tout-puissant
Verse pour réjouir leurs peines.

La vertu des sillons, l'âme du sol sacré
Qu'avant de s'y coucher les morts ont labouré,
Les envahit et les pénètre ;
A leur insu, de jour en jour et peu à peu,
O Terre, le meilleur de ta vie entre en eux,
Et ton être devient leur être !

Comme l'arbre et la plante enracinés en toi,
Les laboureurs sont de ta race : c'est pourquoi
Ils sont formés à ton image ;
Leurs traits, comme les tiens, ont un âpre contour,
Et leur front est souvent creusé par le labour
Des longs chagrins et du grand âge.

C'est pourquoi, comme toi, perseverants et forts,
Malgré les cieus méchants, malgré le mauvais sort,
Malgré l'obscur multitude
Des fléaux conjurés contre les champs, ils font
Et refont sans faiblir l'œuvre auguste et fécond
Qui rend leur âme et leur bras rudes.

Et c'est pourquoi, surtout, ces fils qui te sont chers
T'aiment avec leur sang, et leurs os, et leur chair,
D'un amour ombrageux et tendre ;
Leur cœur bat dans le tien, tes rêves sont les leurs ;
Ils s'égaient de ta joie et souffrent tes douleurs.
— Et lorsque la mort vient les prendre,

O Mère des épis joyeux, Mère du vin,
C'est pour rester à toi qu'ils s'efforcent en vain
De remonter l'ombre éternelle,
Et c'est toi, quand ils sont là-bas, c'est toi toujours
Que, durant les loisirs pesants des nuits sans jours,
Les pauvres défunts se rappellent !

(*Le Poème de la Maison.*)

NIVERNAIS

MORVAN, DONZIOIS, BAZOIS, AMOGNES, ETC.

« Il est une province de France, une seule, écrit M. Achille Millien¹, qui ne fut jamais réunie au domaine royal, et qui maintint sa personnalité jusqu'à la fin de l'ancien régime. C'est le Nivernais, ce petit territoire sans frontières naturelles, sans caractère grandiose, mais si gracieux, si attachant dans la variété de ses sites ! Il nous semble que notre province, bien modeste, perdue, enserrée au centre de la France, offre comme un résumé de tous les aspects de notre grande patrie. Sur une surface qui n'atteint pas 700.000 hectares, elle nous présente, à l'inverse de certaines autres, dont le caractère uniforme est bien tranché, une prodigieuse diversité de nature : les vallées profondes avec les eaux vives, la cascade et le torrent, les montagnes boisées, les mamelons dénudés, la plaine où dort l'étang, la forêt de chênes, le fleuve majestueux, la lande et la *gâtine*, la vigne et la prairie, la grande culture, la grande industrie, la mine et la forge, sans parler des exploitations typiques et locales, telles que le flottage. Et, vivant sur le sol ainsi partagé, une population tout aussi variée, greffant, sur le fonds commun de la race, des mœurs et des usages bien particuliers ; le *galvacher* morvandiau, l'amoignon laboureur, le marinier de Loire ou d'Allier, le forgeron du Val de Nièvre, le forestier bûcheron, charbonnier, fendeur, le potier de la Puydaye, les vigneron, carriers, verriers, etc., ruraux ou citadins, sont il est à souhaiter qu'un jeune écrivain s'attache à peindre la physionomie, à retracer les coutumes, avant que le temps niveleur n'ait fait là, comme partout, son œuvre d'uniformité.

« Le sol de ce Nivernais, qui enclôt le Morvan granitique à côté du pays bas aux fertiles pâturages, et des vignobles verdoyants sur les coteaux de la Loire, ce sol, dont l'histoire moderne fut sans grand éclat, est couvert de ruines qui témoignent d'une antique et puissante splendeur. Sans parler de s

1. *Le Nivernais*, La Grande Revue, 16 juin 1906.

vastes emplacements (comme celui de Compièrre, près de Saint-Révérien) où la forêt, défrichée jadis, a reconquis son empire, en recouvrant des amoncellements de débris, des vestiges immenses de villes innommées, — sur tous les points du Nivernais, d'importantes substructions romaines, mises au jour par la pioche de l'explorateur, nous révèlent des centaines de villes attestant par les mosaïques superbes, par les objets d'art et de luxe, la vie élégante et riche de leurs lointains possesseurs... »

« Placé au centre de la France, ajoute l'abbé J.-M. Mennier¹, le Nivernais forme, pour ainsi dire, le trait d'union entre la langue du Nord et celle du Midi. Les plaines qui s'étendent à l'ouest du département de la Nièvre et que borne et arrose la Loire, les montagnes qui couvrent la partie est, en font une région à la fois archaïque et variée sous le rapport du langage. Le parler du haut Morvan paraît si différent de celui de la plaine que plusieurs écrivains ont regardé ces deux idiomes comme appartenant à deux familles absolument distinctes. »

Le langage du Morvan, dit encore Née de la Rochelle, est si particulier, qu'on prendrait les habitants de cette région pour des gens d'un autre continent².

Nous n'oserons soutenir que le Nivernais eut ce qu'on est convenu d'appeler une littérature locale. Il y eut là, sans cesse, — comme trop souvent ailleurs, — un langage oral et un langage écrit, si étrangers l'un à l'autre que les gens du terroir ne se soucieraient pas plus d'entendre leurs poètes que ceux-là d'être compris par leurs compatriotes. Ce malentendu qui régna durant des siècles, et qui règne encore, amena forcément une sorte d'indigence artistique, les auteurs du cru se trouvant dans la nécessité de se créer des ressources ailleurs que dans leur petite patrie. Certes, il y eut bien quelques exceptions, mais ces dernières ne suffirent point à créer en Nivernais un foyer de culture et de poésie.

Abandonné en quelque sorte à lui-même, le poète participa au mouvement littéraire de l'Île-de-France, et bientôt ne se souvint plus du lieu de son origine. Ainsi donc, nous n'aurons guère à faire figurer ici que les noms de ceux qui se réclamèrent des coutumes locales et restèrent fidèles au clocher. Leur nombre est peu respectable. Au lecteur de juger si la qualité de leur talent mérite l'honneur qu'on leur prodigue en les tirant un instant de l'oubli. En général, quel que soit l'objet de leur inspiration, les poètes nivernais sont d'assez médio-

1. *Les Parlers du Nivernais et les sourds-muets*, La Grande Revue, 16 juin 1906.

2. *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernais et du Donzinois*, Paris, Huart et Moreau fils, 1747, in-12, p. 264.

eres rimailleurs; les uns, comme Jehan Marion¹, Nicole Bargedé² et Guillaume Chevalier³, ne se souciant guère d'acquérir une gloire quelconque; les autres, comme Cotignon de la Charnays⁴,

1. C'est le plus ignoré de tous les auteurs du Nivernais. Prosper Blanchemain a donné, sur le manuscrit original, une édition curieuse de ses œuvres poétiques. Voyez : *Rondeaulx et vers d'amour par Jehan Marion, poète nivernois du seizième siècle, publiés pour la première fois*, etc., Paris. L. Willem, 1873, in-8° (100 exemplaires numérotés). On apprend par la préface de cet ouvrage que Jehan Marion exerçait la profession de maître d'école ambulante. Il s'en allait, dit-on, par les villes et par les bourgades, réunissant çà et là quelques écoliers qu'il instruisait pendant deux ou trois semaines, qu'il abandonnait un temps pour aller à d'autres, et dont il revenait, à intervalles plus ou moins réguliers, poursuivre l'éducation commencée. Ses vers, non dépourvus de grâce et de sentiment, roulent presque tous sur l'amour. Blanchemain suppose avec raison que ce petit poète, qui vivait encore aux environs de 1580, fut échevin de Nevers, vraisemblablement sa ville natale. Il le fut comme l'ont été quelques-uns de ses compatriotes, Guy Coquille et Cotignon de la Charnays, entre autres.

2. Natif de Vézelay, aux confins du Nivernais, dans le Morvan. Licencié en droit et par la suite président au présidial d'Auvergne. On lui doit : *Le Moins que rien, fils aîné de la Terre*, poème (Paris, Guill. Tiboust, 1550, in-8°); *Les Odes pénitentes du Moins que rien*, etc. (Paris, V. Sertenas, 1550, in-8°); *Eylogues sur le trespas de Haute et Puissante Princesse M^{me} Marie d'Albret, duchesse de Nivernois*, etc. (Paris, Est. Groulleau, 1550, in-8°); *L'Arrest des trois Esprits sur le trespas de... Claude de Lorraine, duc de Guyse*, etc. (ibid., 1550, in-8°). Bargedé était marié. Il mourut dans la seconde moitié du XVI^e siècle, laissant un fils, Helié Bargedé, avocat au bailliage d'Auxerre, qui fut poète à son tour.

3. Il s'est dit originaire de Saint-Pierre-le-Moutier, en Nivernais. Il exerça la médecine à Niort, où il fit imprimer un ouvrage intitulé : *Œuvres ou Mélanges poétiques, où les plus curieuses raretés et diversités de la nature divine et humaine sont traitées en stances, rondeaux, sonnets et épigrammes* (Niort, Fr. Mathé, 1647, in-8°). On a encore sous son nom un autre recueil : *La Poésie sacrée*, ou mélanges poétiques, en vers latins et français, élégies, etc. (Paris, 1669, in-12); enfin on lui attribue un *Nouveau Cours de Philosophie*, en vers, avec des remarques en prose (ibid., 1655, in-12). Sa vie a été écrite par Guill. Colletet.

4. Pierre de Cotignon, écuyer, sieur de la Charnays. On croit qu'il vivait encore en 1638, mais on ignore le lieu précis et la date de sa naissance. Ami de Rotrou, d'Isaac du Ryer et de Guillaume Colletet, il caractérise l'esprit badin et l'humeur satirique du Nivernais. Malheureusement, sa verve caustique ne s'est pas exercée assez souvent au détriment de ses compatriotes pour prendre place dans notre galerie. Il est l'auteur de cette épigramme malicieuse, attribuée maintes fois à d'autres poètes :

Colin menoit une journée
Au moulin moudre sa fournée.
Comme il la menoit, il advint
Qu'une pluye épaisse survint.

Il se fourre en une auditoire.
Les Procureurs, les Advocats,
Le chassent à coups d'écritoire,
Criant, voyant ce nouveau cas :

le bon gros Marigny¹ ou Bussy-Rabutin² lui-même, versifiant pour tout autre motif que le simple plaisir de sacrifier aux Muses. Il n'y a guère, à proprement parler, qu'Adam Billaut, le fameux menuisier de Nevers, qui fût digne de porter les lauriers d'Apollon. A lui seul, il rehaussa de sa notoriété touchante, mais burlesque, le panthéon provincial. Et bien que son sort fût humble, il eut d'assez nombreux imitateurs. Nous ne dirons pas que François Berthier, Pierre de Fresnay, et plus tard l'abbé Cassier, comptèrent parmi ces derniers, mais nous croyons qu'ils se flattèrent, à tort ou à raison, de sui-

Ha ! le méchant, il faut qu'il sorte. Je pensois estre en un moulin,
Hélas ! dit le pauvre Colin, Voyant tant d'asnes à la porte.

On a de lui : *La Muse champêtre du sieur de La Charnays, gentilhomme nivernois : contenant la tragédie de Mudonte, ex-traité de L'Astrée : avec un mélange d'énigmes, épigrammes, sonnets, stances et autres sortes de vers, etc.* (Paris, Jacques Villery, 1623, in-8°); *Ouvrage poétique du sieur de La Charnays, etc.* (Paris, Ch. Hulpeau, 1626, petit in-12); cet ouvrage a été remis en circulation sous ce titre : *Les Vers du Sieur de La Charnays, etc.*, Paris, T. du Bray, 1632, in-8°); *Les Bocages du Sieur de La Charnays, pastorale* (Paris, T. du Bray, 1632, in-8°); *Les Travaux de Jésus, poème* (Paris, Villery, 1638, in-8°); *Le Phylaxandre, roman* (Paris, 1625, in-8°), etc.

1. Jacques Carpentier de Marigny, né au village de Marigny, près de Nevers, mort à Paris en 1670. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un bon canonicat. Attaché au cardinal de Retz et au prince de Condé, il prit une part active aux intrigues de la Fronde. On l'a dépeint comme un assez plaisant personnage. Il a donné : *Lettres en prose et en vers* (La Haye, Ant. de la Faille, 1658, in-12); *Relation des divertissements que le Roy a donnés aux Reines dans le parc de Versailles...* (Paris, Ch. de Sercy et C. Barbin, 1664, in-8°); *Le Pain bénit* (1673, in-12; réimpr. par Mercier de Compiègne, avec les *Lettres de Marigny*, en 1795, in-12); *Les Œuvres en vers et en prose, etc.* (Paris, Ch. de Sercy, 1674, in-12). Marigny est l'auteur d'une jolie ballade, insérée dans ses œuvres et débutant par ces vers :

Si l'Amour est un doux servage,	Mais si l'on se sent enflâmer
Si l'on ne peut trop estimer	D'un feu dont l'ardeur est extrême.
Les plaisirs où l'Amour engage,	Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot de ne pas aimer!	Qu'on est sot alors que l'on aime !..

2. Roger, comte de Bussy-Rabutin, né le 18 avril 1628, à Epiry, dans le Nivernais, mort à Autun, le 9 avril 1693, membre de l'Académie française. Nous ne dirons rien de ses ouvrages, que tout le monde a lus. Ses poésies se composent d'épigrammes traduites ou imitées de Catulle et de Martial (quelques-unes fort libres), insérées dans les recueils collectifs du xvii^e siècle, de maximes d'amour, enfin de chansons, pour la plupart non signées, reproduites dans le *Recueil de Maurepas* (Leyde, 1866, 6 vol. in-12). Il a paru récemment une vie de cet auteur, par M. E. Gérard-Cailly (Paris, Champion, 1907, in-8°); c'est un livre d'une documentation incomplète.

vre la voie tracée par leur aîné. Le premier laissa des manuscrits que la piété d'un érudit contemporain a mis, en partie,



LE NIVERNAIS

à jour! ; le second se fit l'apologiste, malhabile, il est vrai, de

1. Voyez : *Un ami d'Adam Billaut, Augustin-François Berthier, prieur de Saincaize*, par Maurice Mignon. Revue du Nivernais. sept. 1908 à janvier 1909. Berthier était né, vraisemblablement, à Saint-Benin-des-Bois, vers 1625; il mourut à la fin du xvii^e siècle. Intimement lié avec Adam Billaut, dont le nom revient souvent dans ses compositions, il se fit l'éditeur du recueil de poésies posthumes de ce dernier, *Le Vilbrequin*, qu'il orna d'une épître dédicatoire à Monseigneur le Prince, d'une préface et d'une épitaphe en rimes latines. Berthier tournait agréablement le vers. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce joli sonnet publié par M. Mignon, où s'exprime toute sa philosophie de poète épicurien :

Rire et chanter, causer toute la nuit,
Et tout le jour rire et chanter de mesme

la faïence nivernaise¹, et le troisième chanta, non sans bonhomie, son presbytère².

Leur succès fut aussi discret que fut modeste leur destinée. On ne se souviendrait guère de leur nom si quelques critiques récents ne les eussent considérés comme de vénérables ancêtres. Le romantisme demeura à peu près muet en terre nivernaise, et il fallut l'avènement du Parnasse contemporain pour que vibrât à nouveau la lyre tendre ou bucolique. On connaît les poésies sincères et de haute inspiration de Gustave Mathieu, de Louis de Courmont, d'Achille Millien ; on connaît aussi les

Loin des fâcheux, de la cour et du bruit,
En liberté se posséder soy-mesme ;

Cavoir braver le malheur qui nous suit,
Passer son temps sans craindre la mort blesme,
Je tiens ce bien que la vertu produit
De tous les biens le bien le plus extremes.

Qu'on est heureux de vivre indiferant !
Loin de blanchir au service d'un grand,
Je passe ici le plus beau de mon âge.

Quelques censeurs, qui m'appellent hibou,
Dans leur erreur me font passer pour fou ;
Mais, moy, je croy que je suis le plus sage.

1. *La Fayence*, poème inséré dans le *Mercur de France* de juillet 1735. Cette pièce a été réimprimée par le baron Ch. Davillier. Voyez : *La Fayence, poème de P. de Frasnay, suivi de Vasa Faventina Carmen (1735), avec une introd. sur l'usage et le prix des faïences aux siècles derniers*, etc. (Paris, Aubry, 1870, in-8°). P. de Frasnay, avocat bel esprit, à qui l'on doit encore un recueil de *Fables* (Orléans, impr. Couret de Villeueuve, 1750, in-8°), est un pâle versificateur. Le début de son premier ouvrage suffit à donner la mesure exacte de son talent. Il s'écrie :

Chantons, Fille du Ciel, l'honneur de la Fayence.
Quel Art ! Dans l'Italie, il reçut la naissance,
Et vint, passant les Monts, s'établir dans Nevers ;
Ses ouvrages charmans vont au dela des Mers...

On nous saura gré d'arrêter ici notre citation. Aussi bien ces vers ressemblent-ils assez à quelque bon poème parnassien. Encore un précurseur de plus!...

2. L'abbé J.-B.-François Cassier, prieur de Saint-Sulpice, petit village des Amognes (Saint-Spère), puis curé doyen de Primery ; inhumé à Nevers le 19 sept. 1772. Il fut l'auteur d'une foule de poésies légères insérées dans le *Mercur* du temps et d'un aimable petit poème, *La Roussillonade*, attribué à Lenoble, et dans lequel on trouve, « avec une pointe réaliste, un tour rapide et vigoureux », la description humoristique d'une pauvre église du Morvan. C'est, évidemment de la poésie de terroir, mais d'une expression bien surannée. La vie de ce mo-lesle rimeur a été publiée par M. Paul Meunier, dans la *Revue du Nivernais* (février 1903 à mars 1904). Le texte de *La Roussillonade* a été réimprimé (sous le nom de Lenoble) dans l'*Encyclopédie poétique* de Philipon La Madeleine.

vers savoureux, pittoresques, imprégnés de lumière et de couleur, de ce dernier venu, Henri Bachelin; mais qui se souviendra des banales compositions d'Hippolyte Guérin, Nivernais de cœur, à défaut d'origine, d'Antony Duvivier, de François Rouget, de Jaubert, de Louis Oppépin, de l'abbé Félix Chaventon, de L.-M. Poussereau, de Gauteron du Coudray, et de vingt autres dont les noms ne s'imposent pas ici? Nous ne nous flattons pas de les citer tous. On nous promet depuis peu une sorte d'anthologie locale où tous ces fins auteurs seront logés à l'aise, pour la joie des métromanes régionaux et à la grande confusion des sceptiques. Puisse-t-elle paraître avant longtemps et, en nous révélant des talents injustement méconnus, apporter à notre poésie nationale, actuellement si languissante, une parole inédite, un rythme réconfortant!

BIBLIOGRAPHIE. — Guy Coquille, *Hist. du pays et du duché de Nivernois*, Paris, veuve l'Angellier, 1612, in-4°; *Les Coutumes du pays et duché de Nivernais*, etc., Bordeaux, C. Labat-tière, 1703, in-4°. — Bruzen de la Martinière, *Gr. Dictionn. géogr.*, Paris, 1741, t. IV, in-fol. — Jean Née de la Rochelle, *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernais et du Donzinois*, Paris, Huart et Moreau fils, 1747, in-12; *Mémoires pour servir à l'hist. civile, polit. et littér.*, etc., du dép. de la Nièvre, Bourges, Souchois, 1827, 3 vol. in-8°. — Expilly, *Dictionn. géogr., histor. et politique des Gaules et de la France*, t. V, Paris, Des-saint, Saillant, etc., 1768, in-fol. — Lavallée, *Voyage dans le départ. de la Nièvre*, Paris, Debray, an III, in-8°. — Duvivier, *Une Voix du Morvan*, Nevers, Duclos et Fay, 1840, in-8°. — Badin, *Géogr. départementale*, etc., *Départ. de la Nièvre*, Paris, Dubochet, 1847, in-12. — A. Guilbert, *Hist. des Villes de France*, Paris, Furne et Cie, 1848, IV, in-8°. — Dupin aîné, *Le Morvan, scènes morvandelles*, Paris, Plon, 1853, in-16. — Morrellet, *Discours [sur les hommes ill. du Nivernais]*, *Bullet. de la Soc. Nivernaise des sciences, lettres et arts*, Nevers, 1854, I, p. 380. — De Soultrait, *Dictionn. topogr. de la Nièvre*, Paris, Imprim. Nation., 1865, in-8°. — Abbé Baudiau, *Le Morvan, ou essai géogr., topogr. et histor.*, etc., 2^e éd., Nevers, Fay, 1865, 3 vol. in-8°. — Abbé Joly, *Le Morvan d'autrefois*, Dijon, Lamarche, 1869, in-8°. — Docteur E. Bogros, *A travers le Morvan*, Château-Chinon, Dudragne, Bordet et Buteau, 1873, in-8°. — *Catalogue méthodique des livres et Mss de la Biblioth. de Nevers*, Nevers, imprim. Vincent, 1875, 2 vol. gr. in-8°. — Ch. de Chambure, *Glossaire du Morvan. Etude sur le langage de cette contrée comparé avec les principaux dialectes ou patois de la France, de la Belgique wallonne et de la Suisse romanche*, Paris, Champion, 1878, in-8°. — Vallery-Radot, *A propos d'un dictionnaire glossaire du Morvan par Ch. de Chambure*, *Annuaire du*

Club alpin fr., 1878, p. 602. — A. Julien, *La Nièvre à travers le Passé. Topogr. histor. de ses princip. villes décrites et gravées*, Paris, Quantin, 1883, in-fol. — E. Rolland, *Recueil de chansons populaires de la France*, Paris, 1883-1890, 6 vol. in-8°. — J.-M. Meunier, *Le Patois du Nivernais étudié au phonomètre*, Nevers, 1896, in-8°. — V. Guéneau, *Dictionnaire biogr.*, Nevers, Mazon, 1899, in-4°. — E. Blin, *Le Morvan, mœurs, coutumes, langage, historiettes, légendes, croyances populaires, etc.*, avec une bibliographie, Château-Chinon, Blin, 1902, in-8°. — Alb. Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903, in-8°. — Morton-Fullerton, *Terres françaises*, Paris, Colin, 1905, in-18. — Achille Millien, *Littér. orale et traditions du Nivernais (Morvan, Bazois, Amognes, Puisaye, Vaux d'Yonne, de Loire et d'Allier, etc.). Chants et Chansons*, avec les airs notés par J.-G. Pénavaire, Paris, Leroux, 1906, 1908, 2 vol in-8°. — J. Michelet, *Notre France*, 9^e édit., Paris, Colin, 1907, in-18. — P. Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France (Hist. de Fr., de E. Lavisse, 3^e éd., I, Paris, Hachette, 1908, in-4°)*. — Capitaine J. Levainville, *Le Morvan, Etude de Géogr. humaine*, Paris, Colin, 1909, in-8°. — Voir, en outre, *Revue du Nivernais*, publiée par M. Achille Millien, années 1897-1910; *Bulletin de la Soc. Nivernaise des sciences, lettres et arts*, etc.; *Les Cahiers Nivernais*; *Mémoires de la Soc. acad. du Nivernais*, etc., etc.

CHANSONS POPULAIRES

LE FLAMBEAU D'AMOUR

Qui veut ouïr une chanson,
Celle de la belle Marguerite ?
Son père lui fit faire une tour,
C'est pour le restant de ses jours.

— La belle, j'irai vous voir,
Mais je crains fort votre père.
— Mon biau galant, si vous venez,
Je mettrai flambeau pour enseigne ;
Aussitôt qu'il s'allumera,
Je vous prie d'avancer le pas.

Lorsqu'est v'nu su l'heure de minuit
Ce biau flambeau d'amour s'allume.
Regarde en naut, regarde en bas,
Voyant ton ami z'au trépas ;
Regarde en bas, regarde en haut,
Voyant ton ami z'au tombeau.

— O mère, ô mère, cruelle mère,
Père malfaisant, mère malfaisante,
Tu lui as ravi l'âme du corps,
Et à présent le voilà mort !

Si n'fallait qu'une pinte de mon sang
Pour le tirer de dans la peine,
Avec la pointe de mes ciseaux,
Oh ! je me piquerais les veines,

1. Chanson du Nivernais et du Bourbonnais, recueillie par M. George de Soultrait en 1857 (*Poés. pop. de la Fr.*, Mss de la B. N., t. III, fol. 204). Publiée par E. Rolland, *Rec. de chansons popul.*, Paris, 1887, III.

Je me les piquerais si fort
 Que le sang coulerait d'abord.
 Je m'en irai dedans le bois
 Faire comme la tourterelle,
 Lorsqu'elle a perdu son ami,
 Sur la plus haut' branch' du bois
 S'en va mourir.

L'AMANT NOYÉ¹

Par un beau clair de lune,
O joli cœur de rose,
 En m'allant promener,
Joli cœur de rosier.

Dans mon chemin rencontre,
O joli, etc.
 Un' jeun' fill' qui pleurait,
 Joli cœur, etc.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
 La belle, à tant pleurer?

— Je pleur' mon anneau d'or,
 Dans la mer est tombé.

— Pleurez point tant, la belle,
 Je vous le r'tirerai.

Au premier coup qu'il plonge
 L' galant n'a rien trouvé.

Au deuxième coup qu'il plonge
 L'anneau a derliné.

Au troisièm' coup qu'il plonge,
 Le galant s'est noyé.

Sa mère à la fenêtre,
 Ell' se met à pleurer.

— Pour l'amour d'une fille,
 Voilà mon fils noyé.

1. Les deux chansons qui suivent sont extraites de l'ouvrage de M. Achille Millien : *Chants et Chansons... avec les airs notés par J. G. Pénavaire*, I, Paris, Leroux, 1906, in-8°.

— Pleurez pas tant, la mère,
 Nous l'ferons enterrer.
 Nous l'ferons porter en terre
 Par quat' pigeons ramiers.
 Aux quat' coins de la fosse,
 Un flambeau d'allumé.
 Par le mitan d'la fosse,
 Un romarin planté;
 Sur la plus haute branche,
 Le rossignol chantait,
 Disait dans son langage :
 C'est qu'il a trop aimé!

LES LARRONS ET LA BAGUE

C'est la fill' d'un cabaretier,
 Tout en allant se promener,
 Se promener au bois seulette
 Comme une jeune fille honnête.
 Ell' ne fut pas milieu du bois,
 Trois grands larrons l'ont rencontrée :
 — Arrête, jeune fille, arrête!
 Te voilà prise au bois seulette.
 — La bague d'or que j'ai au doigt,
 La ceintur' qui fait l'tour de moi,
 Oh! prenez-les, je vous les donne,
 Laissez-moi libr' de ma personne!
 — Ta personne, nous la voulons,
 Bague et ceintur' nous les prendrons.
 Ils l'ont frappée à coups de lance,
 La pauvre fill' tombe sanglante.
 Les trois larrons se regardaient.
 Tout en disant : Qu'avons-nous fait?
 Retirons-la de ce passage,
 Nous l'enterr'rons dessous le feuillage.
 Sont bien restés jusqu'à minuit
 Dedans le bois sans en sortir.

Ils s'en vont tout droit à la porte
Du logis de la fille morte.

— Ouvrez, ouvrez la porte, ouvrez!

Qu'y a-t-il donc pour le souper?

— Oh! il y a perdrix, bécasses;

Que vous faudra-t-il davantage?

Ils n'avaient pas moitié soupé,

L'hôtess' est venue pour compter.

En tirant l'argent de leur bourse,

La bague d'or est tombée rouge.

L'hôtess' se trouvait la plus près,

La bague d'or a ramassé :

— C'est ça la bague de ma fille,

Trouvez-moi-la morte ou en vie!

— La bague d'or ne nous coût' rien,

Nous l'avons pris' comme trois mandrins,

L'avons trouvée et l'avons prise,

Dimanche, à la port' de l'église.

Mais le plus jeun' des trois larrons

A déclaré la trahison :

— Elle est là-haut dans ces mar'cages,

Bien enterrée dessous l'feuillage.

ADAM BILLAUT

(?-1662)

Maître Adam Billaut, menuisier et poète, naquit à Nevers, de Pierre Billaut et de Jeanne More. Il ne reçut qu'une très médiocre éducation, mais se sentit porté vers la poésie. Il se maria dans le lieu de sa naissance, selon l'expression de ses biographes, et eut des enfants, dont l'un fut tenu sur les fonts baptismaux par l'abbé de Saint-Martin. On dit que M. le Prince (lisez Gaston d'Orléans), passant par Nevers, fut curieux de voir ce poète artisan et, l'ayant vu, lui promit cent écus. Adam Billaut vint les lui réclamer à Paris, en 1637, et se fit en même temps présenter par Michel de Marolles, abbé de Villeloin, à tous les illustres auteurs de la capitale. Il connut ainsi Saint-Amant, Chevreau et bon nombre de beaux esprits. On l'appelaît, non sans quelque malice, le Virgile au rabot, ce qui permit de dire, par la suite, qu'il faisait plus d'honneur aux menuisiers qu'aux poètes. Son voyage à Paris n'avait eu pour objet que de soutenir un procès contre le curateur de sa femme; mais, au lieu de plaider, il écrivit des vers au cardinal de Richelieu, et ce dernier lui fit une pension.

Il eut de nombreux protecteurs, le duc de Nevers, le comte de Saint-Aignan, Gaston d'Orléans, entre autres, et en tira de beaux profits.

Au retour d'un voyage d'agrément qu'il fit en Italie, il joignit à son double état de poète et d'artisan le commerce des eaux de Pougues, pour lequel il obtint un brevet du roi.

Il mourut le 19 mai 1662, laissant deux recueils de vers enrichis d'une foule de petits poèmes composés à sa louange par tous les rimeurs du temps : *Les Chevilles de Maître Adam, menuisier de Nevers* (avec une préface de l'abbé de Marolles), Paris, Toussaint Quinet, 1644, in-4° (*La même*, sec. éd. augmentée, Rouen, Jacques Cailloué, 1654, petit in-8°); *Le Vilebrequin de M^o Adam, menuisier de Nevers, contenant toutes sortes de poésies gallantes, tant en sonnets, épîtres, épigrammes, élégies, madrigaux, etc.*, Paris, Guill. de Luyne, 1663, in-12. On lui doit aussi quelques pièces séparées, qui, pour la plupart, ont pris place dans ses recueils : *Ode à M. le Cardinal de Richelieu*,

Paris, Jean Camusat, 1639, in-4°; *Stances de M^e Adam, au parc de Nevers, sur le départ de la sérénissime Reyne de Pologne*, Paris, T. Quinet, 1645, in-4°; *Ode pour M^{sr} le Prince*, Paris, T. Quinet, 1648, in-4°; *Le Claquet de la Fronde sur la liberté des Princes, avec une élégie aux dames frondeuses, par le Menuisier de Nevers*, s. l., 1651, in-4°. Les œuvres de Maître Adam ont été réimprimées deux fois au XIX^e siècle, savoir : *Poésies de M^e Adam Billaut*, Paris, Hubert, 1805, in-12; *Poésies de M^e Adam Billaut, avec une notice biogr. et littéraire de Ferdinand Denis, etc.*, Nevers, Perret, 1842, in-8° (cette dernière édition plus complète que les précédentes).

Génie un peu fruste, mais non dépourvu de force et d'originalité, Adam Billaut sut résister aux sollicitations de ses amis l'engageant sans cesse à quitter Nevers pour Paris. Il répondit aux plus pressants par cette *Épître sur la retraite*, adressée à son compatriote, le fameux abbé de Marigny, et qui demeurera comme son chef-d'œuvre :

Au loin l'ambition et ses folles chimères !
 Qu'un autre aille, orgueilleux, dans le palais des rois,
 Avec pompe étaler ses hautaines misères ;
 Moi, j'aime mieux Nevers et l'ombre de ses bois !

 Qu'importe au chansonnier le brillant avantage
 De ceux qui tous les jours sont dans des différends,
 A disputer l'honneur d'un noble parentage,
 Comme si les humains n'étaient pas tous parents !
 Ami, je suis issu d'une tige champêtre.
 Dans les champs je menais, enfant, les brebis paitre,
 Et la rusticité vit naître mes aïeux ;
 Mais aussi, si je suis dans ce siècle où nous sommes,
 Un être vil et bas, au langage des hommes,
 Je parle, quand je veux, le langage des dieux...
 Va, ne me parle plus des pompes de la terre ;
 Le brillant des grandeurs n'est qu'un morceau de verre,
 Un éclat qui pâlit aussitôt qu'on y court.
 Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie ;
 Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
 Me plaît mieux mille fois que le bruit de la cour¹.

Ainsi, observerons-nous en manière de conclusion, Adam Billaut ne voulut rien devoir à la gloire qu'il n'en partageât l'honneur avec sa petite patrie. La postérité l'en récompensa en rendant illustre tout à la fois et son nom et celui de sa ville natale. Personne n'ignore le menuisier-poète de Nevers !

1. *Echo de la Nièvre*, 1836. Cette pièce est une variante des célèbres Stances insérées dans les *Chevilles*, et qu'on lira ci-après. (Voir pages 339 et 340.)

BIBLIOGRAPHIE. — Michel de Marolles, notice placée en tête de l'édition des *Chevilles*, 1644. — Chevreau, *Chevræana*. — Baillet, *Jugement des savants*. — Abbé Goujet, *Biblioth. françoise*, XVII, 53. — Ferdinand Denis, *Notice*, éd. des *Poésies de M^e Ad. Billaut*, 1842. — F. Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs de poésie*, etc., t. II, 153.

STANCES SUR LA RETRAITE

A l'abbé Jacques Carpentier de Marigny.

Pourveu qu'en rabotant ma diligence apporte
Dequoy faire rouler la course d'un vivant,
Je seray plus content à vivre de la sorte,
Que si j'avois gagné tous les biens du Levant.
S'esleve qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la Déesse aveugle en nous trompant se joue :
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil.
Elle couvre de miel une pillule amere ;
Et sous l'ombre d'un port nous cachant un escueil,
Elle devient marastre, aussi-tost qu'elle est mere.

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans des differens,
A disputer l'honneur d'un fameux parantage ;
Comme si les humains n'estoient pas tous parens.
Qu'on sçache que je suis d'une tige champestre ;
Que mes predecesseurs menoient les brebis paistre ;
Que la rusticité fit naistre mes ayeux :
Mais que j'ay ce bon-heur, en ce siecle où nous sommes,
Que, bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des Dieux.

La suite de mes ans est presque terminée :
Et quand mes premiers jours reprendroient leurs apas,
La course d'un mortel se voit si tost bornée,
Qu'il m'est indifférent d'estre, ou de n'estre pas.
Quand de ce tronc vivant l'ame sera sortie,
Que de mes élemens l'ordre ou l'antipatie
Laisseront ma charongne à la mercy des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre,

Il m'importera peu quel fecond Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Tel grand va s'estonnant de voir que je rabote,
A qui je respondray, pour le desabuser
En son aveuglement, que son ame radote
De posseder des biens dont il ne sçait user ;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une mesme advanture :
Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil,
Pour si peu de secours que la fortune m'offre,
Puisque, pour ses tresors, en pensant faire un coffre,
Peut-estre que du bois j'en feray son cercueil.

Le destin, qui preside aux grandeurs les plus fermes,
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses fais,
Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits.
Ce prince, dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvoit à ses yeux la terre trop petite
Pour s'eslever un trosne et construire une loy,
Son dernier successeur¹ se vit si miserable,
Que, pour vaincre le cours d'une faim deplorable,
Il s'aïda d'un rabot aussi bien comme moy.

Les revolutions font des choses estranges :
Et par un saint discours digne d'estonnement,
L'ange le plus parfait qui fut parmi les anges
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement ?
Va : ne me parles plus des pompes de la terre ;
Le brillant des grandeurs est un esclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussi-tost qu'on y court.
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie :
Mais pourtant tu sçauras que le bruit de ma scie
Me plaist mieux mille fois que le bruit de la cour.

1. Lisez Plutarque, dans le dernier chapitre de la Vie de Paul-Emile. Le fils de Perseus, dernier successeur d'Alexandre le Grand, devint menuisier à Rome.

CHANSONS BACHIQUES

I

Que Phœbus soit dedans l'onde.
 Ou dans son oblique tour,
 Je bois tousjours à la ronde ;
 Le vin est tout mon amour.
 Soldat du fils de Semelle,
 Tout le tourment qui me point,
 C'est quand mon ventre groumelle,
 Faute de ne boire point.

Aussi-tost que la lumiere
 Vient redorer les coteaux,
 Poussé d'un desir de boire,
 Je carresse les tonneaux.
 Ravy de revoir l'Aurore,
 Le verre en main je luy dis :
 Voit-on plus au rive More
 Que sur mon nez de rubis ?

Si quelque jour estant yvre
 La Parque arreste mes pas,
 Je ne veux point, pour revivre,
 Quitter un si doux trépas :
 Je m'en iray dans l'Averne
 Faire ennivrer Aleton,
 Et planteray ma taverne
 Dans la chambre de Pluton.

II

Le plus grand de la terre,
 Quand je suis au repas,
 S'il m'annonçoit la guerre,
 Il n'y gagneroit pas :
 Jamais je ne m'estonne :
 Et je croy, quand je boy,
 Que si Jupiter tonne,
 C'est qu'il a peur de moy.

La nuit n'est point chassée
Par l'unique flambeau,
Qu'aussi-tost ma pensée
Est de voir un tonneau.
Et luy tirant la bonde,
Je demande au Soleil :
As-tu beu dedans l'onde
D'un élément pareil ?

(*Les Chevilles de Maistre Adam,*
1654.)

GUSTAVE MATHIEU

(1808-1877)

Ce bon Nivernais, qui a laissé au Boulevard le souvenir d'un parfait poète rustique, naquit à Nevers, rue des Récollets, du mariage de Claude Mathieu et de Aimée-Alexandrine Charleuf. Il fut baptisé sous les prénoms de Hugues-Antoine-Gustave, le 9 septembre 1808. Sa famille était originaire du Charolais. Quelques années avant la Révolution, son père, grand agriculteur, était venu s'établir en terre nivernaise : très populaire, il devint par la suite membre de l'Assemblée législative et dut à la considération qu'il inspirait à ses concitoyens de n'être point compromis au temps de la Terreur. Gustave Mathieu passa une partie de son enfance à Marzy, dans une campagne appartenant aux siens, et fit ses études successivement au collège de Nevers et à l'institution Massin. Sur les conseils de l'amiral de Provigny, et grâce à la protection efficace d'Hyde de Neuville, il entra dans les cadres de la flotte de guerre, devint officier, puis navigua au service de la marine marchande. On prétend même qu'il fut corsaire dans l'océan Pacifique et qu'il publia une sorte d'autobiographie, sous le titre de *La Petite Nauf*. De retour en Nivernais, vers 1835, il s'occupa d'une exploitation forestière. Se sentant peu de goût pour les entreprises commerciales, il vint ensuite à Paris, fréquenta les cafés littéraires et composa quelques chansons libérales qui devaient lui valoir une certaine vogue sous l'Empire.

Un amour singulier des champs le ramenait parfois au pays natal, mais il ne se sentait jamais si près de la nature que lorsqu'il en était éloigné. Alphonse Daudet prétend qu'il ne prisait la campagne qu'en vers, ainsi que Pierre Dupont, avec lequel, ajouterons-nous, il eut quelque affinité. Sur la fin de sa vie, pris d'une douce passion pour la forêt de Fontainebleau, il s'était fixé à Bois-le-Roi. C'est là qu'il s'éteignit, le 15 octobre 1877. Il fut inhumé dans le cimetière du village. La municipalité fit les frais de sa sépulture et poussa la sollicitude jusqu'à faire placer sur son monument un coq gaulois, symbole de ses chansons démocratiques. Bien longtemps avant M. Edmond Rostand, le pauvre Gustave Mathieu avait exalté,

sous le nom rajeuni de *Chanteclair*, les vertus du génie français. Ses poésies, recueillies sous le titre de *Parfums, Chants et Couleurs*, ont paru à Lyon, chez H. Georg, en 1873, in-4°, et chez l'éditeur Charpentier, en 1878 (in-18). Pendant quelques années Gustave Mathieu avait donné à sa province *Le Simple Almanach de Mathieu (de la Nièvre)*, ce qui a fait dire qu'il possédait de solides connaissances en météorologie.

BIBLIOGRAPHIE. — Paul Meunier, *Gustave Mathieu*, Revue du Nivernais, mars 1902 et fasc. suivants. — Armand Silvestre, *Au pays des souvenirs*, Gil Blas, 6 mai 1885. — Alph. Daudet, *Souvenirs d'un homme de lettres*, etc. — P. Arène, *Contes choisis (Un poète qui fait son pain)*, Paris, Charpentier, 1896, petit in-12.

JUILLET¹

Les hirondelles, par milliers,
Allant, venant, d'aile légère
Vont rasant les petits sentiers,
Les eaux, les blés et la bruyère.

Partout s'élançant des hautes moissons,
L'alouette active a percé la nue,
Modulant, roulant ses longues chansons
Par delà l'azur, à perte de vue.

De fleurs, d'insectes radieux,
Blancs papillons, papillons bleus,
Tout l'étang rayonne,
Et sur ce qui pousse et fleurit,
Ce monde voltige et reluit,
Pépète ou bourdonne;
Mais tout ce fracas, qui renait
Plus vif quand le soleil paraît,
Cesse quand il tonne.

Là c'est à qui se mangera,
A qui plus vite subira
La loi d'harmonie.
Le plus faible, acceptant son sort,

1. Fragment de la pièce intitulée *L'Étang, symphonie nivernaise*.

Se précipite dans la mort
 Comme avec l'envie
 De s'épurer par changement,
 Dans cet éternel mouvement
 De mort et de vie.

Puis, c'est à qui mieux s'aimera,
 A qui mieux mieux s'esquivera,
 Et tout cela grouille :
 Soleil pour tous, chacun pour soi,
 Tout animal, suivant sa loi,
 Vit et se débrouille ;
 Le milan mange le serpent,
 Le serpent, nageant ou rampant,
 Mange la grenouille.

Et là cependant, nuit et jour,
 Un immense concert d'amour
 Monte des eaux et du feuillage,
 Réjouissant tout l'entourage.

De fleurs, d'insectes radieux,
 Blanes papillons, papillons bleus,
 Tout l'étang rayonne,
 Et sur ce qui voltige et reluit,
 Coasse ou bourdonne ;
 Mais tout ce fracas, qui renaît
 Plus vif quand le soleil paraît,
 Cesse quand il tonne.

COUCHER DE LUNE¹

A l'encontre du vieux clocher
 Dont le coq luit sur le village,
Luna rôde pour se cacher
 Dans le feuillage.
 Un instant, du haut des forêts,
 Elle contemple la vallée,
 Cuivrant de jaunissants reflets
 L'eau crespelée.

1. Fragment de la pièce intitulée : *Symphonie de la nuit*.

Elle descend rapidement;
On distingue son nez, sa bouche,
Et dans les branches, vaguement,
Un œil qui louche.

Devant cette face d'argent,
Claire, souriante et mi-pleine,
Tous les arbres vont s'allongeant
Dessus la plaine.

La pâle étoile qui la suit,
Comme un blanc vaisseau sa nacelle,
Du ciel qui s'avive et reluit,
Tombe avec elle.

Les dernières jaunes lueurs
Sur les monts lentement s'éteignent,
Les astres, perdant leurs pâleurs,
Dans l'eau se baignent.

La lune a fini sa chanson,
La terre qui tourne et l'emporte
Vient de l'éteindre à l'horizon :
La lune est morte.

(*Parfums, Chants et Couleurs,*
1878.)

LOUIS DE COURMONT

(1828-1900)

« Jean-Baptiste (dit Louis) de Courmont, fils de Jean de Courmont, propriétaire, et d'Anne Sirot, d'origine bourguignonne, écrit en substance Victor Gueneau, naquit à Blismes (Nièvre), le 25 août 1828. Tout enfant, il montra un irrésistible penchant pour la musique, le dessin, la poésie. Sa mère, femme fort instruite, faisait chaque soir, à ses enfants, la lecture à haute voix. Louis y prenait un vif plaisir. Il s'improvisa musicien et esquissa, sur les bancs de l'école, ses premiers vers. Il continua ses études à Château-Chinon, Corbigny, Châlons, devint militaire et fut ensuite professeur. C'est lorsqu'il remplissait ces dernières fonctions chez M. Guy Coquille, à Monteuillon, près de Luzy, que j'ai eu le plaisir de le connaître. Un jour il rencontra M. Ernest de Sermizelles, bibliophile très érudit, se lia d'amitié avec lui, et, sur ses conseils, étudia les langues vivantes, particulièrement l'anglais et l'italien. En 1860, il fut attaché à la préfecture de la Seine, où il dirigea, plus tard, les opérations de l'approvisionnement de Paris pendant le siège. Il prit sa retraite, comme inspecteur principal des perceptions municipales, en 1892, et se retira à Blismes. Ses travaux administratifs ne nuisirent ni à ses goûts ni à ses conceptions d'artiste... En 1869, Sarah Bernhardt, éprise de son drame *Les Viveurs*, allait jouer celui-ci à l'Odéon, lorsque le feu prit chez elle, rue Auber, et détruisit du même coup le manuscrit et les espérances de l'auteur. En 1884, ses amis firent éditer par souscription, chez Tresse, à Paris, ses poésies intitulées *Feuilles au Vent*. Beauvais, Bourgeois, Millot, Gautherin, Hanoteau, Julien, etc., illustrèrent ce volume, que la plume de Duvivier enrichit du portrait de l'auteur, « *sain de corps et sain d'esprit* », et de charmantes vignettes. L. de Courmont a produit quelques pièces de théâtre : *Les Trois Compagnons*, *Le Chanteur du Roi*, *Mère et fille*, *Nourrice Morvandelle*. » On lui doit, en outre, un second recueil, publié après sa mort, *En Morvan* (Nevers, imprim. de la Tribune, 1901, in-16), où il a montré généreusement ses ressources de coloriste et de chanteur local. Nommé maire de sa commune, en 1896, il

est mort le 27 déc. 1900, à Blismes, laissant un grand nombre de poésies patoises qui paraîtront quelque prochain jour, grâce aux soins pieux de sa veuve, M^{me} Anne de Courmont.

Louis de Courmont appartient à la grande famille des écrivains rustiques. Personne n'a peint avec plus d'agrément, de saveur et d'originalité les paysages et les types de sa petite patrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Victor Gueneau, *Dictionn. biographique...* Nevers, Mazon, 1899, in-4°. — *Documents inédits. — Peintures et dessins originaux relatifs à L. de Courmont et à son œuvre* (don de la veuve du poète). Bibliothèque de Nevers.

CHANGEMENT D'OPTIQUE

Dans ma jeunesse, je souhaitais la bienvenue — Et tirais mon chapeau seulement — A la vertu patente, — A la vérité toute nue.

J'ajoutais foi, ma parole! à l'histoire — Du bon petit agneau si poli, — Surpris par le loup qui va boire — Dans le même ruisseau que lui.

Je maudissais, de confiance, — Le vieux criminel et plaignais, — Sans arrière-pensée, sans défiance, — Sa victime, le petit agneau!...

LAI MAUVUE

PATOIS DU MORVAN

Zeune, i soito lai benvenue,
I tiro seurment mon saipiau
Ai lai varlu ben ercounne,
Ai lai vérité nue eu piau.

I crayo, mai grand foi! l'histoère
Du bon p'tit aignau chi pouli,
Grippé pa' le loup que vé boère]
Dans le moime roucho que li.

I maudisso, en confience,
Le vieux queurminel et plaigno
Sans beurguigner, sans défieuce,
Sai victime, le p'tit aignau!...

— Mais depuis que je suis les affaires, — Que j'entends avocats et serments, — Les prônes à nos très chers frères, — Les sentences, les jugements,

Tout chante une chanson nouvelle; — Mes vieux habits sont retournés; — On a dû changer ma cervelle — Et mes lunettes sur mon nez!

Ma tête a pris une imposte ajourée, — Comme ma maison, par devant; — J'avais, sans doute, la vue de travers — Et la berlue, auparavant.

Maintenant, je vois tout le contraire — De ce que je voyais de prime abord, — Et ne suis pas éloigné de croire — Que c'est l'agneau qui a mangé le loup!

— Ma, daipeu qui suis las aiffées,
Qu'ientends aivouquets et sarments,
Las prêches ai nous très chars frées,
Las sentences, las zuzements,

Tout sante ine sanson nouvele;
Mas vieux haibits sont ertôrnés;
On ai dû sanzer mai sarvèle
Et mas linottes chu mon nez!

Mai tête ai pris ine cliarvue,
Coume mai mayon, pou devant,
Iaivo, ptête ben, lai mauvue
Et lai barlue aupairaivant!

Ai çteure, i vois tout le contraire
De ce qui vio du premé coup,
Et ne seus pas ben loin ed craire
Que ço l'aignau qu'ai m'sé le loup!

1. *Revue du Nivernais*, juin 1901.

ACHILLE MILLIEN

(1838)

M. Achille Millien est né à Beaumont-la-Ferrière, le 4 septembre 1838, et jusqu'à ce jour il n'a guère quitté le vieux logis où sa famille s'installa dès sa plus tendre enfance. « C'est là, écrit un de ses biographes, qu'il ferma les yeux de son père et de sa mère et que, selon toutes probabilités, il s'endormira, lui aussi, du dernier sommeil, avant d'aller reposer dans le cimetière fleuri du village, à côté de ses chers morts. » Sa vie, comme celle de la plupart des poètes du terroir, tient en quelques lignes. Enfant maladif, d'une sensibilité aiguë, il grandit près des siens et ne s'éloigna du foyer que pour aller terminer ses études au collège de Nevers. On le destinait à la carrière du notariat : celle des lettres le prit tout entier. Après quelques essais tentés dans les revues locales, il publia en 1860, à Paris, chez C. Vanier, son premier recueil, *La Moisson*. Le livre, préfacé par Thalès Bernard, fut accueilli avec une faveur telle qu'on s'étonne que le poète n'ait pas, à cette heure, conquis la notoriété à laquelle il semblait destiné. Mauvais office de la fortune, dira-t-on. Il faut ajouter que si la gloire ne sourit que médiocrement à notre auteur, ce dernier ne fit rien pour la séduire ou lui substituer un succès facile. Talent gracieux, mais tout en demi-teinte, Achille Millien ne devait pas connaître les élans tumultueux de la passion, ni les grands mouvements lyriques, encore moins les faire éprouver. Son rôle fut modeste, mais il déploya, en un genre qui reste celui des peintres de l'intimité et des paysagistes littéraires, des qualités originales et une maîtrise qui lui ont valu une bonne place parmi les glorificateurs du sol. Les ouvrages qu'il donna successivement au public sont pleins de notations pittoresques et témoignent d'un sens affiné d'observation assez rare à découvrir chez nos écrivains provinciaux. Il faudrait ne rien entendre aux choses de la nature pour ignorer ce charmant rêveur qu'avec un peu d'emphase, l'on surnomma le Brizeux du Morvan.

De 1862 (soit deux années après l'apparition de son premier livre) à 1900, Achille Millien donna 8 recueils : *Chants agrestes*

(Paris, Dentu, 1862, in-18); *Les Poèmes de la Nuit*, etc. (ibid., 1863, in-18); *Musettes et Clairons* (Paris, J. Tardieu, 1865 et 1867, in-18); *Légendes d'aujourd'hui, poèmes suivis de Lieds et Sonnets* (Paris, Garnier frères, 1870, in-18); *Voix des Ruines, Légendes évangéliques, Paysages d'hiver* (Paris, Lemerre, 1873, in-18); *Poèmes et Sonnets* (ibid., 1879, in-18); *Chez Nous : Le long des sentes nivernaises ; Airs de flûte ; Le jour qui tombe* (ibid., 1896, in-18); *Aux Champs et au Foyer : Plein air ; Intérieurs ; Rêves et Souvenirs* (ibid., 1900, in-18)¹. A chaque œuvre nouvelle, semble-t-il, le poète sentait grandir en lui un immense amour de la patrie, en même temps que s'accroissaient ses dons de bucolique. Dans ses derniers vers, il réalise complètement ses promesses du début. Le peintre timide de *la Moisson* est devenu peu à peu le chantre autorisé de *Chez nous*. Sa voix, pénétrée d'intimes chagrins, éprouvée par la rigueur des ans, a pris soudain une mâle vigueur, et c'est la mélopée âpre et rude du laboureur nivernais qui frémit dans ses strophes. Puis, comme si le patrimoine des ancêtres n'eût pas suffi à son inspiration, Achille Millien s'est fait un jour l'interprète de la poésie européenne, et il a traduit en français la matière de plusieurs volumes de chants, chansons et ballades de la Grèce moderne, de la Serbie, du Monténégro, du Portugal, de la Russie; voire même des Tchèques, Moraves, Slovaques et Bulgares, enfin du peuple néerlandais². Nous ne saurions dire si, en transportant dans notre langue tant de petits chefs-d'œuvre ignorés, il évita de leur prêter l'accent de son propre terroir; mais il est hors de doute qu'il prit à cœur de se rapprocher des formes populaires et d'étudier comparativement les trésors poétiques propres

1. Nous ne faisons pas entrer dans cette courte énumération deux réimpressions publiées par l'éditeur Lemerre : *Nouvelles Poésies, 1864-1873*, Paris, 1875, in-8°, avec un frontispice et 12 eaux-fortes (rééd. abrégée de *Musettes et Clairons, Légendes d'aujourd'hui et Voix des Ruines*); *Premières Poésies, 1859-1863*, Paris, 1877, in-8°; frontisp., 2 portr. et 11 eaux-fortes (rééd. abrégée de *La Moisson, Chants ayrestes et Poèmes de la Nuit*). On doit en outre à M. Achille Millien quelques pièces détachées : *A Camoens*, ode, Paris, Lemerre, 1892, in-18; *Christophe Colomb*, ode, ibid., in-18°; *Le Libérateur*, ode, ibid., 1893, in-18, etc.

2. *Chants popul. de la Grèce moderne*, Paris, 1890, in-16 (hors commerce); *Chants popul. de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro*, Paris, Lemerre, 1891, in-18; *Fleurs de poésie*, morceaux des poètes étrangers contemp. (poètes portugais), ibid., 1893, in-12; *Les Chants oraux du peuple russe*, Paris, Champion, 1893, in-12; *Ballades et Chansons popul. des Slaves d'Autriche : Tchèques de Bohême, Moraves, Slovaques*, Paris, 1892 (hors commerce); *Ballades et Chansons popul. tchèques et bulgares*, Paris, Lemerre, 1894, in-18; *Le Parnasse du dix-neuvième siècle. Poètes néerlandais (hollandais et flamands)*, ibid., 1904, in-18, etc.

à chaque nation et à chaque race. C'est plein de cette heureuse préoccupation qu'il réalisa par la suite le meilleur de son œuvre, ou du moins ce qui, à nos yeux, mérite d'être le plus recherché ici, des contes locaux (*Petits Contes du Nivernais*, 1894, in-18); des fables et légendes, des traditions provinciales (*Etrennes Nivernaises*, en Nivernais, chez tous les libr., 1895, 1896, 2 vol. in-18); enfin deux recueils de *Chants et Chansons populaires du Nivernais* (Paris, Leroux, 1906 et 1908, in-8°) qui demeurent parmi les plus riches, les plus abondants ouvrages appartenant au domaine du folk-lore français. M. Achille Millien a fondé, en 1896, la *Revue du Nivernais*.

BIBLIOGRAPHIE. — L. Rogier, *Les Poètes contemporains*. Achille Millien, Paris, C. Vanier, 1860, in-18. — Alex. Piedagnel, A. Millien, Lyon, Storck, 1895, in-8° (extr. de *La Revue du siècle*, juillet 1895). — Clément Dubourg, *Chez Achille Millien*, etc., ill., Nevers, imprim. G. Vallière, 1900, in-16.

LA QUÊTE DES PATRES

COUTUME NIVERNAISE

L'aube du premier mai fait pâlir les étoiles
 Sous sa fine vapeur, dans les cieux rougissants;
 Puis sur les prés en fleur et les blés grandissants
 Tombe à flots le soleil déchirant tous les voiles.
 Aux buissons d'aubépin dont l'air est embaumé
 On dirait qu'une Fée a suspendu ses toiles.

Le mai, le mai! donnez le mai!

Dans l'éclatant réveil de la nature en fête,
 Quand tout oiseau se pâme en un fol chant d'amour,
 Arrivent au hameau les pâtres d'alentour;
 Devant chaque maison leur cortège s'arrête :
 C'est le jour, le grand jour, solennel, renommé
 Où, de tradition, les pâtres font la quête...

Le mai, le mai! donnez le mai!

Sous un ample manteau tissé de brins de saule,
 De branches de bouleau, de jets de noisetier,
 Le plus jeune d'entre eux disparaît tout entier;
 De la Reine de Mai c'est lui qui tient le rôle :

Dans ce long vêtement de verdure enfermé,
Lentement il agite une flexible gaule...

Le mai, le mai! donnez le mai!

Ils cheminent guidés par la flûte rustique
Que taillent leurs couteaux aux flancs du merisier;
Ils font sonner l'écorce avec cet art grossier
Dont chez eux d'âge en âge on transmet la pratique,
Et devant l'huis, suivant l'usage accoutumé,
Ils disent leur chanson d'après le rite antique...

Le mai, le mai! donnez le mai!

« Nous avons parcouru, dès la lune levée,
Les coteaux et les prés dans la paix de la nuit;
Nous les retraversons sous le soleil qui luit
Et du Printemps joli nous chantons l'arrivée.
Nous avons vu qu'aux champs toute graine a germé,
Toute herbe aura sa fleur et tout nid sa couvée...

« Le mai, le mai! donnez le mai!

« Qu'en santé Dieu vous garde et veille à vos étables,
Chasse le mauvais sort du toit de vos maisons,
Marie à votre gré vos filles, vos garçons,
Et rende également tous vos jours profitables!
Doublez cent fois le grain que vous avez semé
Et que liesse habite en vos cœurs charitables!...

« Le mai, le mai! donnez le mai! »

Or, tandis qu'ils s'en vont ainsi de porte en porte,
Entrant dans le logis qui leur fait bon accueil,
Ou groupés en joyeux tumulte près du seuil;
Quand s'emplit le panier, que le plus âgé porte,
Des œufs frais, du lard rose et du miel parfumé,
Présent de la grand'mère ou de la fille accorte,

Le mai, le mai! donnez le mai!

Et lorsqu'ils font ensuite, au bord d'une fontaine,
Des dons qu'ils ont reçus un régal en plein air,
Dansant, mêlant les sons de flûte au rire clair,
En mon esprit s'évoque une époque lointaine,
Et d'un vieux culte mort, un instant ranimé,
Passe devant mes yeux une image incertaine...

Le mai, le mai! donnez le mai!

(Chez nous.)

NOTRE TERRE

J'aime profondément, comme une aïeule douce,
 La bonne terre où je suis né, qui me nourrit,
 Qui gardera mon corps déserté par l'esprit
 En refermant sur moi son sein vêtu de mousse.

Je l'aime en son splendide épanouissement
 D'avril, avec les fleurs, et d'août, avec les gerbes.
 Je l'aime quand, pleurant ses parures superbes,
 Il lui faut de l'hiver souffrir le long tourment.

Mon âme communique avec l'âme des choses.
 Comme si la nature eût versé son ferment
 Dans mon être, je sens s'unir intimement
 Ma vie avec sa vie en ses métamorphoses.

Semble-t-elle impassible et sourde à mon appel ?
 Il émane pourtant de son indifférence
 Je ne sais quoi qui berce et trompe ma souffrance,
 Et j'y trouve quand même un recours maternel...

— Les Causes, qui les sait ? Tout en nous est mystère.
 Nous portons mille Sphinx sans Œdipe... Une loi
 D'atavisme a transmis sans doute jusqu'à moi
 Cet amour de l'air libre et de la bonne terre.

Jamais les trépassés ne meurent tout entiers ;
 La sève du vieux tronc afflue aux jeunes branches :
 Que le corps des anciens pourrisse entre les planches,
 Leur souffle encor respire en nous, leurs héritiers.

Je ne suis pas de ceux qui, railleurs de leurs pères,
 Jettent légèrement l'anathème au passé :
 Nous récoltons le champ qu'ils ont ensemencé ;
 Large et grande est leur part dans nos moissons prospères

Le séculaire effort de leurs cœurs, de leurs bras,
 A fait obscurément de nous ce que nous sommes,
 Et les vertus de vingt générations d'hommes
 Aboutissent à nous, leurs fils souvent ingrats.

S'il est vrai que, bercé par sa paix familière,
 Je trouve en ce décor des champs et des forêts
 Plus d'intime douceur, plus d'aise et plus d'attraits.
 Qu'en la ville où se meut l'humaine fourmilière,

N'est-ce pas qu'avant moi les aïeux paysans
Dont je sors, pendant plus de mille ans, d'âge en âge
Confinèrent leur vie en l'ombre d'un village,
Laboureurs de la glèbe inféodés aux champs ?

Ils vivaient de la terre et par elle et pour elle,
Dans son effluve pur à toute heure baignés,
Lui donnant leurs sueurs, de ses suc imprégnés,
Union sans regrets, libre et continuelle.

Sous le chaume moussu qui leur servait d'abri,
Ils partageaient du sol le deuil et l'allégresse,
Tristes avec l'orage et la grêle traîtresse,
Joyeux avec l'aurore et le printemps fleuri.

Et puisque, aux jours présents, mon âme s'extasie,
O Nature, devant ton spectacle enchanteur ;
Puisque, pour exprimer les émois de mon cœur
Par des chants, j'ai reçu le don de poésie,
Il me plaît de penser que l'un de ces aïeux,
Dont git la cendre au clos d'un cimetière antique,
Fut, aux âges lointains, un aède rustique,
Emu par la beauté de la terre et des cieux.

Je le vois : il revient, sa tâche terminée,
Auréolé de pourpre aux reflets du couchant ;
Quoique las et courbé sous le labour du champ,
Il sent frémir en lui la muse spontanée.

Assis tout près de l'âtre, aux lucurs des tisons
Qui pétillent gaiement dans le logis champêtre,
Il s'applique à tailler une flûte de hêtre
Pour l'accompagnement de ses propres chansons.

Que viennent les loisirs promis par le dimanche,
Il erre par les bois et les prés, attentif

A la source d'où sort un clapotis plaintif,
A l'entretien galant des oiseaux sur la branche.

Quand la bise d'hiver, sous les toits bruissants,
Réunit les voisins pour la longue veillée,

Il charme l'assistance entière, émerveillée
D'entendre de si doux et si tendres accents...

— Ainsi j'aime évoquer le vieil et bon ancêtre,
Laboureur et poète ingénu d'autrefois,
Sang de mon sang, chantant encore par ma voix
En ces jours froids et gris où le ciel m'a fait naître,

HENRI BACHELIN

(1879)

Le plus jeune des poètes du Nivernais, M. Henri Bachelin est né à Lormes, le 27 mars 1879. Fixé à Paris depuis 1901, il a collaboré au *Journal*, à *l'Auto*, à *Messidor*, à *Paris-Journal*, au *Mercure de France*, à la *Revue des Poètes*, à la *Revue du Nivernais*, à la *Renaissance Provinciale*, à la *Nouvelle Revue française*, etc. On lui doit une plaquette de vers, *Horizons et Coins du Morvan* (Paris. Mercure de France, 1904, in-18), réimprimée, avec des poèmes nouveaux et des vignettes de Louis Charlot, en janvier 1909 (Nevers, éd. des *Cahiers Nivernais*, in-12); plusieurs recueils de notations en prose, *Pas comme les autres* (Paris, Floury, 1906, in-18); *Les Mauigants* (ibid., 1907, in-18); *Robes noires*, roman (Paris. Grasset, 1910, in-18); *La Bancalé* (Paris, éd. de la Nouv. Revue française, 1910, in-8°); enfin deux essais de critique, *Jules Renard et son œuvre* (Paris, Mercure de France, 1909, in-16, collection « Les hommes et les Idées »), *Flaubert* (« Portraits d'hier », 1909, in-8°). Ecrivain presque dépourvu de lyrisme, mais doué d'un sens d'observation très pénétrant, coloriste éprouvé. M. Henri Bachelin a su animer les paysages de sa petite patrie jusqu'à leur faire refléter sa violente personnalité. Tels de ses tableaux font songer aux toiles de quelques impressionnistes, vraiment dignes de ce nom. C'est, de plus, un intimiste d'une sensibilité contenue, à l'accent âpre et poignant, et qui rappelle, par l'originalité de sa vision, la richesse de ses vocables, la manière de son premier maître, le rude auteur de *Poil-de-Carotte*.

BIBLIOGRAPHIE. — J. Bertaut, *Le Roman*, « Almanach des lettres françaises », Paris, Sansot, 1906, in-18.

APRÈS-MIDI D'AUTOMNE

DANS UN VILLAGE DU MORVAN

Le vent d'octobre se lamente dans les frênes,
Effleure les taillis, se brise sur les troncs,

Et courbe, en emportant des fétus et des graines,
Les roseaux du marais où gitent les hérons.

Le village somnole auprès du bois sonore...
Chocs répétés, sur une enclume, de marteau...
La bise est déjà là, mais l'heure est tiède encore :
Pour vivre il est trop tard, et, pour mourir, trop tôt.

Et j'aspire à la paix de ces chaumières grises
Avec leurs toits de paille et leurs murs de granit,
Avec leur papier peint où se nouent des cerises,
Avec leurs Christs et leurs rameaux de buis béni.

Le balancier s'endort dans sa boîte fleurie ;
Le chat s'étire ; une souris trotte menu.
L'homme songe, l'enfant vagit, la femme trie
Un sac de haricots où plonge son bras nu.

Ah ! celui que j'étais n'est plus ! Comme il recule,
A mesure que je m'avance, mon passé !
Et c'est sur moi que tombe aussi le crépuscule !
Mais je veux tout revoir quand tout va s'effacer.

Je suis assis auprès de la fenêtre étroite.
Le feu flambe ; la nuit vient ; la marmite bout.
L'alcôve large est sombre et l'armoire miroite,
Et j'écoute chanter l'eau dans le marabout.

Quelques poules, dehors, picorent, se hérissent :
Soudain le vent leur met la queue en éventail.
Les montagnes, au loin, sur Brassy, s'assombrissent,
Et je vois cet ensemble, en aimant ce détail.

Des chariots, chargés de bois, grincent et passent ;
Voici des bûcherons qui ploient sous leurs fardeaux.
L'horloge sonne... Il fait plus froid... Les bruits s'espacent,
Et la clarté du soir s'éteint dans les rideaux.

LA NUIT DES MORTS

... Des rafales, alors, déferlent sur les routes ;
Des bandes de corbeaux passent en croassant.
Les vieux, dans leurs fauteuils, qui grignotent des croûtes,
Frissonnent près du feu lorsque la nuit descend.

Des glas disséminés arrivent des églises,
Perdus dans le silence ou la plainte du vent.
Le long des ruisseaux blancs et des masures grises
L'âme des clochers noirs pleure sur le Morvan.

Et j'aperçois, ici, des lueurs qui tremblotent,
Là, les lampes du bourg à travers les rideaux ;
Des rouliers, attardés par les chemins, sifflotent
En s'abritant sous la laine de leurs manteaux.

Le vent gémit. Des chiens de garde aboient. La pluie
Frappe aux carreaux de ses milliers de petits doigts.
On ne voit même plus la lisière du bois,
Et l'on entend tomber, dans le feu, de la suie.

Et les choux, en cuisant, répandent leurs parfums.
Comme il fait bon, près de l'âtre, dans les chaumières !
Et l'on apporte, sur les tables, les lumières,
Et l'on mange la soupe en pensant aux défunts,

Aux vieux qui sont partis en laissant leurs béquilles,
— Elles sont là, toujours, à la tête du lit, —
Aux petits trop vite enlevés, aux jeunes filles
Qui souriaient, en mai, de leur rire joli.

Et le vent continue, et le vent se lamente.
Les arbres dénudés se tordent dans les cours.
Et sous le ciel s'étend comme une plainte lente...
... On dirait que quelqu'un... là-bas... crie : « Au secours ! »

Et les autres, ceux-là qui restent, se regardent
En silence, les yeux mouillés vers les tisons,
Et tressaillent, malgré les vieux murs qui les gardent,
Comme si l'on frappait aux portes des maisons...

(Horizons et Coins du Morvan, 1909.)

LA NORMANDIE

PAYS DE CAUX, PAYS DE BRAY, ROUMOIS,
VEXIN NORMAND, EVRECIEN, LIEUVIN, BESSIN, HIÉMOIS,
PAYS D'HOULME, CAMPAGNE DE CAEN, PAYS D'OUCHE,
PAYS D'AUGE, BOCAGE, COTENTIN, AVRANCHIN, ETC.

Quiconque veut connaître la littérature normande, s'écrie un poète, doit au préalable connaître les Normands. Leur histoire est un peu celle de la nationalité française.

« La Normandie, observe un critique du XIX^e siècle¹, a plusieurs fois changé de limites; cependant ses contours sont presque partout dessinés par la géographie physique. Au nord, la Bresle la sépare de la Picardie; au nord-est et à l'est, l'Epte, l'Eure et l'Avre coulent entre cette province, l'Île-de-France et le pays chartrain; au sud et au sud-ouest, du côté du Maine et de la Bretagne, elle a pour frontière la Sarthe et le Couesnon. À l'ouest, le littoral de la Manche et de l'Océan, depuis l'embouchure de la Bresle jusqu'à celle du Couesnon, lui trace une limite naturelle. Les côtes normandes sont pittoresquement accidentées. Des falaises coupées à pic opposent une muraille gigantesque à l'avidité des flots. La mer, en les rongant, y a taillé des arches, des aiguilles, des promontoires, des auses et des baies. L'Océan qui a jeté les Normands sur cette terre semble les inviter aux expéditions maritimes. La vocation de la province est marquée dans ce vaste développement des côtes, depuis le Tréport jusqu'à Pontorson. »

Le système des eaux de rivières a joué un rôle capital dans la délimitation des pays. La Normandie est partagée en haute et basse par la Dive.

« Elle comprend le *pays de Bray*, au nord-est; le *pays de Caux*, de la rive droite de la Seine à la mer; le *Roumois*, de la rive gauche de la Seine à la Risle; l'*Evreucin*, ou *campagne d'Evreux*, divisé en plaine du Neubourg et plaine de Saint-André,

1. A. Chéruel, *Introduction à la Normandie*, publiée dans l'*Histoire des Villes de France*, de A. Guilbert, t. V. Nous avons fait, par la suite, d'autres emprunts à cette intéressante étude.

au-dessus du Roumois, également entre la Risle et la Seine; le *Vexin normand*, entre l'Epte, la rivière de Cailly, la Seine et le pays de Bray; le *pays d'Ouche*, entre la Risle et la Charentone; le *Lieuvin*, entre la Risle et la Touque; le *pays d'Auge*, entre la Touque et la Dive; l'*Hiémois*, entre la Touque, la Vie, affluent de la Dive, et le cours supérieur de l'Orne; la *Campagne de Caen*, entre la Dive et l'Orne; le *Bessin*, entre l'Orne et la Vire; le *Cotentin* et l'*Avranchin*, entre la Vire et la mer, le premier au nord de la presqu'île de la Manche, et le second au sud; le *Bocage*, entre la Vire, à l'est, et l'Orne, à l'ouest; le *pays d'Houlme*, sur la frontière de la Normandie et du Maine; les *Marches*, sur la même frontière entre Sées et Alençon. »

Aussi loin qu'on peut remonter dans le passé, on voit ce territoire occupé par des tribus celtiques. Du côté de la Bretagne habitaient les *Abrincates*, qui avaient pour ville principale *Ingena* (plus tard Avrauches); dans la presqu'île de la Manche, les *Unelli*, capitale *Crociatonum*, qu'a remplacé Garentan; au sud-ouest, les *Baiocasses* (habitants de Bayeux); les *Lexovii* et *Aulerci-Eburovices* (peuples de Lisieux et d'Evreux); en traversant la Seine, on arrivait dans le pays des *Calètes* (Cauchois) et des *Velocasses* (habitants du Vexin)... L'histoire de ces tribus gauloises ne prend quelque importance qu'à l'époque de l'invasion de César. Soumises après une lutte qui ne fut pas sans héroïsme et sans gloire, elles reçurent de Rome, en échange de l'autonomie, une langue et une littérature perfectionnée, une administration et des lois. Les Romains comprirent d'abord la contrée dont nous parlons dans la Lyonnaise. Lorsque cette vaste province fut divisée en deux et plus tard en quatre parties, la seconde Lyonnaise eut pour métropole Rouen et pour villes secondaires Bayeux, Coutances, Avranches, Sées, Lisieux et Evreux. Le christianisme calqua ses divisions hiérarchiques sur les circonscriptions administratives de l'Empire romain. Dans le partage de la Gaule entre les fils de Clodwig, la seconde Lyonnaise échut à Clotaire 1^{er} et fit partie du royaume occidental ou Neustrie.

Au VII^e siècle, la Normandie se couvrit de monastères. Des religieux de l'ordre de Saint-Benoît défrichèrent les forêts et ouvrirent à la science des asiles où se conservèrent les manuscrits les plus précieux. Saint Wandrille, ou Wandrégésile, fonda, non loin des bords de la Seine, la fameuse abbaye de Foutenelle, qui compta bientôt plus de trois cents moines. Vers le même temps, saint Philibert édifiait Jumièges. Evreux eut Saint-Taurin. Les abbayes se multipliaient, centres de culture littéraire et colonies agricoles. Au début du siècle suivant, le Mont-Saint-Michel-en-Péril-de-Mer, ancien sanctuaire druidique, vit s'élever un monastère. La Neustrie méritait ce nom de nouvelle Thébàïde que quelques enthousiastes se sont plu

à lui donner par la suite. Mais l'invasion du second ban des Franks changea l'aspect des Gaules. Les biens de l'Eglise passèrent entre les mains des guerriers de Charles-Martel. Ils ne devaient revenir à cette dernière que grâce à l'autorité de Pépin le Bref et de Charlemagne. Après la mort de l'empereur frank, la Neustrie fut en proie aux pirates. Rien n'arrêta leur formidable élan. Pendant soixante-dix ans les Scandinaves ravagèrent les côtes occidentales. Ogier le Danois brûla Saint-Wandrille, Jumièges, pillà Rouen, remonta le cours de la Seine, saccageant tout sur son passage. Le salut ne devait venir que de la cause du mal. Ganga Rolf, ou Rolf le grand marcheur — celui-là qu'on a surnommé Rollon — avait soumis la seconde Lyonnaise et poussé jusqu'en Bourgogne. En 907, il menaçait Paris. On négocia. Rolf traita avec Charles le Simple, épousa sa fille Gisele et obtint, à titre de fief, une partie de l'ancienne Neustrie (911).

La Normandie était constituée.

Le caractère aventureux de ses habitants, cette soif de « gagner », comme disent les anciens poètes, devait décider de son avenir. Quoique les éléments nouveaux n'aient pas été en majorité, et que les hommes du Nord, mêlés aux anciens Neustriens, aient perdu peu à peu leur langue, leurs mœurs et jusqu'à leur type de physionomie, il se produisit bientôt une modification de la race primitive. « Les Northmans de la seconde invasion, observe Michelet, arrivèrent seuls, sans famille, et lorsqu'ils furent saouls de pillage, lorsque, à force de revenir annuellement, ils se furent fait une patrie de la terre qu'ils ravageaient, il fallut des Sabines à ces nouveaux Romulus. Ils prirent femme, et les enfants, comme il arrive nécessairement, parlèrent la langue de leur mère. Ce génie de scribes et de légistes qui a rendu leur nom proverbial en Europe, nous le trouvons chez eux dès leur établissement... »

« Mélange d'audace et de ruse, conquérants et chicaneux comme les anciens Romains, scribes et chevaliers, rusés comme les prêtres et bons amis des prêtres (au moins pour commencer), ils firent leur fortune par l'Eglise et malgré l'Eglise. La lance y fit, mais aussi la lance de Judas, comme parle Dante... »

Pendant tout le x^e siècle, a-t-on dit encore¹, les relations entre Neustriens et Scandinaves furent continuelles et retremperent le génie national qui s'amollissait au contact des populations vaincues. Il ne faudrait pas croire pourtant que la fusion des éléments ethniques se fit sans violence. A la mort de Guillaume Longue-Epée, successeur de Rollon, des troubles provoqués par des rivalités d'influence entre les partis, ensanglantèrent la terre normande. La lutte pour la suprématie du pouvoir, activée par l'immigration constante des peuples du Nord dans

1. A. Chéruel, *Introd. citée.*

l'ancienne Neustrie, retarda l'ère de prospérité de la province. L'unité politique ne devait s'affirmer que sous le règne de Guillaume le Bâtard. Alors le christianisme, ou plutôt le pouvoir politique de l'Eglise, avait fini par triompher de l'esprit païen.

Les Northmans étaient vaincus à leur tour.

A la fin du x^e siècle, la Normandie est complète. Elle a ses frontières, ses lois, sa marine. Elle a son caractère propre, ses desseins. Les races sont unies ; seule la différence de classes subsiste ; elle subsistera jusqu'à nos jours. Dès lors pacifiée, sous une main vigoureuse, la Normandie va porter au loin cette ardeur guerrière qui, la veille encore, s'épuisait en luttes intestines. Un vaste champ s'ouvre devant elle. Elle s'y précipite. N'avons-nous pas dit que l'idée de conquête est tout son génie ? Tandis qu'au nord elle soumet l'Angleterre, lui impose une dynastie, au midi quelques-uns de ses enfants s'emparent des deux Siciles et y créent un royaume. Avide de conquête, elle n'est pas moins avide de science. En échange de ses guerriers, l'Italie lui envoie ses docteurs. Au xi^e siècle, on trouve des Normands partout où la valeur et le courage peuvent se distinguer. Colonisateurs, ils n'oublient jamais le but pratique de leurs expéditions. En Espagne et en Portugal on les vit combattre les musulmans...

Avec Guillaume le Conquérant se termine la période héroïque de l'histoire normande. L'esprit inventif de ce peuple devait lui préparer d'autres destinées. C'est alors que l'art lui apparut comme un suprême moyen, propre à déguiser ses ambitions. En 1150, la Normandie entre dans une phase nouvelle. Le mariage de Henri Plantagenet avec Eléonore de Guienne, en créant une sorte de royaume de la France occidentale, depuis la Somme jusqu'aux Pyrénées, favorise l'éclosion, à la cour même, d'une école de poètes.

La littérature d'expression normande compte d'illustres ancêtres. C'est à l'Avranchinaiis Turolf qu'on attribue la meilleure interprétation de la *Chanson de Roland*. C'est au Jersyais Robert Wace, le premier écrivain dont puisse s'enorgueillir la poésie issue du terroir, qu'on est redevable de la Geste des Normands¹. Ils sont si nombreux, les trouvères dont l'œuvre est

1. Cf. le *Roman de Rou*. Robert Wace, qu'on a nommé alternativement *Vaice*, *Vace*, *Gace* et même *Uistache*, florissait sous le règne de Henri II Plantagenet. Il était né à Jersey. Il mourut en Angleterre, dans un âge avancé, en 1184, croit-on. Le *Roman de Rou*, l'un de ses principaux ouvrages, qui contient près de 16,000 vers, retrace l'histoire des Normands et de la Normandie, depuis le premier duc, Rou, Rol, ou Rollon, jusqu'à Henri I^{er} (1106). Il est divisé en quatre branches, ou parties ; la première et les deux dernières sont en vers de huit syllabes ; la seconde, seule, est en vers alexandrins : c'est proprement l'histoire de Rollon. Le texte de cet ouvrage, restitué

liée aux fastes provinciaux, que nous ne saurions les énumérer tous. Il y a là, dit-on, des moines et des soldats, des princes et des baladins, et quelquefois des baladins qui sont des princes, comme ce pauvre Richard I^{er}, lequel revint si dépourvu de la troisième croisade, par les chemins de l'Autriche, d'où il adressait des sirventes à ses barons¹.

Qu'importe la chronologie ! Nous ne cherchons pas à fixer l'existence des chanteurs en ces temps fabuleux. On sait à peine leurs noms ; le public ignore communément leurs œuvres. Il y a là : Thibaud de Vernon, chanoine de Rouen, le plus ancien trouvère connu ; puis Taillefer, « le Tyrtée de la bataille d'Hastings² ». Il y a encore Henri I^{er}, dit Beauclerc, le bieu disant, qui traduisit des fables ésopiennes, et Philippe de Thaon ou de Thaun, auteur d'un Bestiaire. Voici maintenant Geoffroy Gaimar, qui écrivit le *Brut d'Angleterre* ; Luc de la Barre, le chansonnier satirique, auquel Henri I^{er} fit crever les yeux ; S. de Nanteuil, qui mit en vers les *Proverbes de Salomon* ; Guichard de Beaulieu, Benoît de Sainte-More, Guillaume de Saint-Pair, Maître André de Coutances, Simon du Fresne, Pierre de Vernon, Roger d'Andeli³, etc. — Nous en passons, et des plus savoureux...

N'est-ce point en vain qu'on a prétendu que, lors de sa soumission à Philippe-Auguste et, plus tard, de sa réunion au domaine de la couronne, la Normandie abdiqua toute initiative et perdit son existence indépendante ? Il n'en fut rien. A demeurer une fraction du royaume, soumise à un pouvoir unique, elle n'en garda pas moins ses privilèges et brûla de devancer la France entière dans la conquête, ainsi que dans l'évolution commerciale et intellectuelle. Jamais son génie ne fut si ardent qu'au moment de l'occupation anglaise. Les

et complété sur divers manuscrits de France et d'Angleterre, a été publié par Frédéric Pluquet. Voyez : *Le Roman de Rou et des ducs de Normandie*, par Robert Wace, poète normand, etc., avec des notes pour l'intelligence du texte (Rouen, Frère, édit., 1827, 2 vol. in-8°). Wace est encore l'auteur du *Roman de Brut* (ibid., 1836, 2 vol. in-8°) et de plusieurs légendes en vers : *La Vie de saint Nicolas*, *La Vie de la Vierge Marie*, *La Vie de saint Georges*, *La Vie de sainte Marguerite*, *La Feste aux Normans*, *La Conception N.-D.*, etc. Il est considéré comme le grand ancêtre des poètes normands.

1. Ch.-T. Férét. *Essai sur la Poésie normande. Anthologie des Poètes norm. contemp.*, colligée par C. Poinsoit.

2. En 1066, à Hastings, on le sait, Taillefer entonna la *Chanson de Roland*, au moment où les Normands allaient attaquer les Saxons.

3. Cf. Frédéric Pluquet, *Mémoire sur les trouvères normands*, publié dans les Mém. de la Soc. des Antiquaires de la Normandie. 1824, 2^e partie, p. 368-443 ; abbé de La Rue, *Essais histor. sur les Bardes, les jongleurs et les trouvères normands*, etc., Caen, 1834, 3 vol. in-8°.

épreuves acceptées dans la tourmente et la défaite, loin d'abatre son courage, fortifièrent, semble-t-il, son patriotisme. Elle paya d'audace, donnant l'exemple à des provinces plus favorisées qu'elle. Chose digne d'être remarquée, c'est aux xv^e et xvi^e siècles, quand la nation subissait les calamités des luttes sans merci, et que les guerres de religion divisaient les partis, que ses marins se signalèrent par des coups d'audace dignes de leurs devanciers, parcourant les côtes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Inde, exploitant les pêcheries du banc de Terre-Neuve, découvrant le Canada, jetant enfin les premières bases de notre système colonial.

La littérature d'expression populaire ne chôma pas en terre normande. Alors que le sentiment de la nationalité faiblissait partout ailleurs, il y avait là une recrudescence du génie de la race, propre à inspirer confiance et à entraîner les plus timides. Nous n'en voulons pour preuve que les chants du vieux foudon Olivier Basselin et des Compagnons du Vau-de-Vire. Sous la poussée des événements, les centres de l'énergie se déplaçaient. Cette fois, c'était au nord-ouest, dans l'aimable et pacifique contrée du Val de Vire, qu'allait se retremper le caractère français. Il ne pouvait être question de périr, de disparaître, en un lieu où tant de strophes enflammées prenaient naissance. Nous ignorons si ces poésies du cru eurent la fortune qu'elles méritaient, mais nous y trouvons inscrite, en même temps que l'horreur de l'invasion, cette haine pour l'ennemi héréditaire qui devait rester vivace au cœur du Normand et inspirer tant d'actes d'héroïsme jusqu'au milieu du xix^e siècle¹.

Ecoutez les accents des compagnons virois :

En la Duché de Normandye
Il y a si grant pillerye...

Ou bien :

Et cuidez-vous que je me joue
Et que je voulsisse aller
En Engleterre demourer...

Quelle voix, nous le demandons, fut aussi puissante que celle-là pour confondre et chasser l'oppresser ? Ces vers ont été sûrement plus meurtriers que le fer défensif de nos rois.

Les historiens ont refusé, je ne sais pour quel motif, au génie normand la grande et féconde idéalité. « Il se dresse haut, mais tombe vite, s'écrie Michelet. Il tombe dans l'indigente

1. Voyez dans le présent ouvrage les pièces d'Olivier Basselin et des Compagnons du Vau-de-Vire. On trouvera d'autres chansons de même esprit, à la suite du recueil des Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, publié par P.-L. Jacob (Paris, Delahays, 1858, in-12).

correction de Malherbe, dans la sécheresse de Mézerai, dans les ingénieuses recherches de La Bruyère et de Fontenelle... »

Faut-il rappeler ici le nom et les origines d'un Pierre Corneille? Ils nous serviraient peut-être à expliquer les ressources infinies de ce peuple en lequel l'esprit de domination et le goût des violentes aventures ont persisté, telles des vertus traditionnelles. Corneille à lui seul définit le caractère de cette race tourmentée qui ne connut ni les grâces d'une Pléiade, ni la douceur d'une Renaissance. Caractère heurté, prompt aux folles entreprises, aux enthousiasmes, à l'élan, à la colère, à la raillerie, et qui ne s'exprima jamais qu'en combattant.

Analyser les vertus normandes, c'est reconnaître les qualités de sa littérature.

Le trait qui domine chez ce peuple, et qu'on lui a sans cesse reproché, c'est, dit-on, l'amour du gain sous toutes ses formes. N'est-ce point confondre le désir d'acquérir avec l'instinct de posséder? La Normandie, nous l'avons vu, ne fut jamais avare de ses richesses. Elle a payé pour le pays entier. La ruse domine chez elle, dit-on encore, et l'esprit processif est une conséquence de sa passion de « gagner ». D'où il faut conclure que le Normand est apte à la dialectique la plus rigoureuse et à l'éloquence la plus persuasive. L'éloquence, voilà son meilleur don, celui qu'on ne lui conteste pas. La culture intensive du xvii^e siècle — après Malherbe — lui donna aussi la préciosité, cette originalité du goût qui tourne à l'excès parce qu'elle ne se satisfait pas des images d'autrui, et qu'elle cherche à peindre avec ses mots propres.

Qui dira ce que la langue française doit au parler normand?

Remontons les rives du passé.

A peine a-t-on délaissé l'étude des jongleurs, des trouvères et des cercles courtois, si abondants et d'une influence si prépondérante, qu'un art nouveau nous sollicite. Nous voulons parler de la poésie palinodique, issue des « Puys »¹. Toute une littérature locale, mi-familière, mi-savante, héroïque ou purement didactique, depuis le moyen âge jusqu'au début du xix^e siècle, a jailli de cette source.

Fêtes religieuses créées pour entretenir le sentiment du christianisme, pour consolider la foi des races nouvelles, les « Puys » ne furent d'abord que de médiocres manifestations d'art. L'u-

1. On a cherché maintes fois l'étymologie de ce mot, dérivé, selon les uns, de *puteus*, puits, selon les autres de *podium*, lieu élevé, montagne, et, par analogie, tribune ou jubé. C'est en ce sens, selon M. Edelestand du Ménil, que l'emploient tous les anciens documents et tous les écrivains qui ont traité de cette institution. En effet, le Puys était un théâtre sur lequel on lisait ou on interprétait les pièces couronnées (Voyez E. de Robillard de Beaurepaire, *Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen*, etc., 1907).

sage s'en répandit néanmoins, grâce à l'affluence qu'elles provoquèrent, fortifié dans le peuple par ce même désir de « gagner » auquel il faut revenir sans cesse lorsqu'il s'agit d'histoire normande, et aussi par un goût immodéré des spectacles dont la Normandie était depuis peu le théâtre. En moins de deux siècles il y eut des « Puy » dans toutes les contrées soumises à l'activité humaine. Dès 1070, rapportent les historiens, un moine de l'abbaye de Fécamp avait créé la Fête de la Conception Notre-Dame, autrement dit la *Fête aux Normands*. Ce fut plus tard une vraie cérémonie littéraire, avec des assises académiques, un prince choisi, pour la circonstance, parmi les notables de la cité, des concours poétiques, — dits Palinods¹, — des lauréats se disputant le lis ou la palme, l'anneau d'or, le chapeau de rose et le chapeau de laurier. Il y eut à Rouen le « Puy de la Passion », le « Puy des Pauvres », enfin le « Puy d'Amour ». Caen s'enorgueillit d'une fête de même origine. Evreux eut le Puy de Sainte-Cécile, et Dieppe celui de l'Assomption, plus connu sous le nom de *Mitouries*, parce que cette fête se célébrait à la mi-août. Des confréries se multipliaient, rivalisaient de zèle et d'entrain. Il y eut en terre dieppoise celle des « Soleret », puis celle des « Sept dormants »...

Aux cérémonies commémoratives de la Nativité de la Vierge,

1. Contrairement au mot Puy, qui a fourni la matière à tant de controverses, l'expression « Palinod » est assez aisée à définir. Elle dérive des deux mots grecs *πάλιν ὠδή*, et signifie, à proprement parler, chant répété ou refrain. « Le mot Palinod, observe E. de Robillard de Beaurepaire, qui dans ce sens ne désignait d'abord que les refrains des poésies, s'est appliqué par extension aux poésies à refrains elles-mêmes, chants royaux, ballades et rondeaux, et surtout aux Concours particuliers dans lesquels on les couronnait. C'est ainsi que l'on a dit le Puy de Palinods; plus tard, le Palinod de Rouen, le Palinod de Caen. » Voici d'ailleurs en quels termes l'abbé Guiot, dans ses *Trois Siècles palinodiques*, a résumé la question étymologique soulevée par les mots *puy* et *palinod* : « Ces deux expressions extraordinaires ne se trouvent que dans les lexicographes et n'ont été bien définies, ainsi que les opérations du Puy, que dans le Dictionnaire étymologique de Ménage et dans le grand vocabulaire de Moréri. L'une, empruntée du grec *πόδιον*, signifie un lieu élevé, une tribune ou jubé d'où étaient lues les pièces qui concouraient aux prix; l'autre, composée de deux autres mots de la même langue, *πάλιν ὠδή*, qui veulent dire chants répétés, marquait les refrains qui revenaient souvent dans les chants royaux, les ballades et les rondeaux qu'on présentait. Ces deux termes ont cessé d'être en usage à mesure qu'on s'est plus rapproché de la forme des Académies actuelles. Le Palinod ou Puy de Rouen a pris, comme elles, la qualité d'Académie, en y ajoutant toujours son caractère distinctif, celui de l'Immaculée Conception. »

aux consécérations des Martyrs, succédait la représentation des Mystères de la Passion. Le goût du vulgaire s'introduisait peu à peu dans ces fêtes. L'esprit narquois, le sens burlesque propre au tempérament normand, se substituait au sentiment religieux. La représentation rituelle dégénérait en farce populaire. Des bouffons, tel ce Grippe-sur-Lais si célèbre, en son temps, à Dieppe, tournait en dérision la majesté des choses sacrées, au grand contentement de l'auditoire. Le caractère profane de ces solennités, rappelant par certains endroits les jeux obscènes de la *Mère folle*, à Dijon¹, choquèrent si fort les autorités ecclésiastiques qu'on donna à plusieurs reprises l'ordre de les interdire. Mais l'amour des spectacles était à ce point en faveur que les jeux des puits ne devaient pas disparaître. Tout d'abord exclue de ces réjouissances, puis médiocrement considérée, la poésie d'expression lyrique ne tarda pas à remplacer la représentation des saints mystères. Les chants royaux, les odes, les ballades, voire même les simples rondeaux, affluèrent aux concours palinodiques, provoquant, d'année en année, l'émulation des rimeurs. Le goût local s'y forma. La Normandie eut bientôt ses écoles, ses centres de culture, et comme son propre génie était enclin à la raillerie, et que la raillerie recevait les encouragements populaires, un art bien local celui-là, la satire, naquit un matin de l'obscur collaboration de la foule et de ses auteurs préférés.

En général, les écrivains qui se sont appliqués à exalter l'histoire normande ne disent pas si tous les poètes des premières années du XVII^e siècle participèrent aux fêtes locales²,

1. G. Lebas. *Les Puits de Palinod de Dieppe*.

2. L'abbé Guiot, le savant auteur des *Trois Siècles palinodiques, ou Hist. génér. des Palinods de Rouen, Dieppe, etc.*, et le regrette Eugène de Robillard de Beaurepaire, dans son remarquable travail sur les *Puits de Palinod de Rouen et de Caen*, ont signalé les écrivains qui prirent une part active à ces sortes de concours et y recueillirent des lauriers. Nous y relevons, pour la première période, — la seule intéressante à notre avis, — qui s'étend des premières années du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e, les noms de Guillaume Crétin, Jean et Raoul Parmentier, Dupuys Nicolle, Jean et Clément Marot, Nicolle Ravenier, Dom Nicolle Lescarre, Hugues de Lozay, Messire Jehan Lis, Le Vasseur, Le Musnier, Pierre Le Roy, Ch. Morel, Guill. Tasserie, François Sagon, les Millant, Jehan Doublet, Claude Groulard, Jean et Pierre Avril, Nicolle Osmont, Jacques Le Lieur, Jean Alyne, Guillaume Columbe, Richard Bonneannée, Nicolle Aubert, Pierre Le Lieur, Pierre Le Chevalier, Pierre Crygnon (de Dieppe), Guygnard, J. Fillaster, Busquet, Guillaume Alexis, Nicolle Le Vestu, Nicolle du Puits, Guy Le Fèvre de la Borderie, Guillaume Thibaut, Nicolle de Nerval, Arnoul Chaperon, J.-B. Tanquerel, Jean Bertrand, etc., voire même de Sarasin, Jean Bertaut et Malherbe. La plupart des productions palinodiques de

mais on a quelque raison de croire que peu échappèrent à la coutume traditionnelle de se produire en public. Seule la Basse-Normandie parut rester en dehors du mouvement, sans méconnaître toutefois le plaisant jeu de rimes. Tandis qu'à Viré, l'avocat Jean Le Houx créait la chanson bachique et composait, entre deux pièces sentimentales, ses Noël's malicieux, à Rouen l'imprimeur David Ferrand triomphait avec ses Chants royaulx en gros normand ou patois purinique. Ferrand maniait avec une habileté peu commune, et un art digne d'un meilleur emploi, le jargon particulier aux ouvriers des quartiers Saint-Maclou, Saint-Nicaise et Saint-Vivien, désignés généralement sous le nom de Purins. Il ne ménageait aucune expression, n'observait aucune retenue, pour peindre d'une façon réaliste les menus faits de la vie rouennaise. Bien qu'on lui ait reproché d'avoir poussé jusqu'à la licence et à la plus basse vulgarité ses tableaux de mœurs, Ferrand demeure le plus savoureux et le plus authentique témoin de la vie provinciale au xvii^e siècle.

En lui l'art palinodique trouva un fidèle et zélé interprète; mais Ferrand ne fut pas seul à exprimer les sentiments, les idées, voire même les revendications de ses compatriotes. Avant lui d'autres poètes, plus soucieux de la forme, sinon mieux inspirés, s'étaient attaqués à la suprématie du pouvoir, avaient dénoncé les abus et ridiculisé les vices du siècle.

Qui ne connaît Vauquelin de la Fresnaye, Robert Angot de l'Esperonnière, Jean Auvray¹, — qu'il ne faut pas confondre avec

ces poètes se peuvent lire dans plusieurs recueils du temps. Savoir : *Palinods, Chants royaulx, Ballades, Rondeaux et Epigrammes à l'honneur de l'Immaculée Conception de la toute belle mère de Dieu, Marie (Patronne des Normans) presentez au Puy à Rouen, composez par Scientifiques personnages desclairez par la table ci dedans contenue*. A la fin on trouve la mention suivante : *Imprimat Petrus Vidovæus, un vol. in-8°, s. d. [vers 1530]; réimpr. par E. de Robillard de Beaurepaire, en 1897, pour la Société des Biblioph. normands; Œuvres poétiques sur le subject de la Conception de la très Sainte Vierge Marie... composées par divers auteurs, recueillies par Adrian Bocage, prestre, etc., Rouen, des presses de R. Feron, 1615, in-8°; Recueil des Poësies qui ont esté couronnées sur le Puy de l'Immaculée Conception... tenu à Caen dans les grandes écoles de l'Université. Caen, Jean Cavelier, 1666, in-12. Cette dernière publication est le premier fascicule d'une série de recueils imprimés par la suite chez Antoine Cavelier, Jean Cavelier, J.-Cl. Pyron, et G. Le Roy, et qui forme environ 80 brochures, en partie conservées à la Bibliothèque et au Musée de la ville de Caen.*

1. La plupart des biographes le font naître dans le diocèse de Rouen vers 1690. Il passa, dit-on, de la pratique de la chirurgie à l'étude du droit et devint par la suite avocat au Parlement de Rouen. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et nous ne saurons à quoi nous en tenir sur ce personnage tant que nous n'aurons pu faire

son homonyme, le poète chrétien, — Courval-Sonnet, le capitaine Sygognes¹, et par la suite le gros Saint-Amant, Gautier-Garguille² et cet infortuné Claude Le Petit³, brûlé comme blasphémateur et impie en place de Grève, ignore la plus singulière époque de notre histoire poétique. La plupart de ces francs rimeurs, attachés à la vertu du verbe, épris de pittoresque et de fantaisie, étaient les élèves de Mathurin Régnier. Or ce dernier — qui l'ignore? — avait des origines purement scandinaves. Ils faisaient communément opposition à la verve compassée,

l'attribution des nombreux ouvrages publiés sous le nom d'Auvray, dans la première moitié du xvii^e siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que le poète auquel nous faisons allusion ici fut l'un de nos meilleurs satiriques. Son livre intitulé *Le Banquet des Muses ou Recueil de toutes les satyres, panégyriques, yambes, mascarades, épitaphes, épytalamas, gayetes, amourettes et autres poèmes prophanes*, etc. (Rouen, David Ferrand, 1623 et 1624, in-8°, Rouen, Ferrand, 1627 et 1636, in-8°, et Bruxelles, Gay, 1863, in-12), d'une liberté d'expression qui dépasse parfois les limites de la bienséance, est un ouvrage extrêmement original et plaisant. On attribue encore à Jean Auvray des *Œuvres Saintes* (Rouen, David Ferrand, 1626, in-8°), des *Lettres* (Paris, A. Courbé, 1630, in-8°), un *Discours funèbre sur le trespas de très haut... Henry de Bourbon, duc de Montpensier* (Rouen, Petit, 1608, in-8°), des pièces de théâtre : *La Dorinde, La Madonte*, etc., et peut-être eut-il quelque part à la composition de quelques admirables poèmes couronnés au Puy de Rouen, et publiés dans le recueil d'Adrian Bocage, en 1615.

1. C'est l'un des meilleurs poètes qu'ait donnés la Normandie. Il naquit à Dieppe, à la fin du xvi^e siècle. Paulin Paris lui a consacré quelques lignes dans les notes qui accompagnent son édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux. On y lit qu'il était fils de René de Beauxoncles, sieur de Sigongne (ou Sygognes), qui fut gouverneur de Dieppe de 1562 à 1585. Sygognes appartenait à une très ancienne et illustre famille, et « c'est en manière de raillerie qu'on a dit que son aïeul avoit exercé la profession de chirurgien-barbier. Henri IV, qui aimoit son esprit, le fit, en 1595, escuyer d'écurie. En 1603, il devint gouverneur de Dieppe. Sygognes s'attacha à la marquise de Verneuil et la servit près du roi. Il eut de singulières aventures tant à Paris qu'en Normandie, et son humeur libertine, son goût d'intrigue, les désordres de sa vie, furent cause de sa disgrâce. Il mourut à Dieppe, en avril 1611. Ses poésies se trouvent insérées dans les recueils libres du temps, en particulier : *Le Recueil des plus excellents vers satyriques* (1617), *Le Cabinet satyrique* (1618) et les *Délices satyriques* (1620). Nous ne connaissons aucune pièce de Sygognes ayant trait à la vie normande, et c'est regrettable.

2. Il fut le plus illustre farceur de son temps. Ses *Chansons* fort joyeuses ont été réimprimées par Edouard Fournier (Paris, P. Janinet, 1858, in-12). Sa vie a été écrite par M. Emile Magne (Paris, L. Michaud, 1911, in-16).

3. Né à Beuvron, près de Forges, en 1638, mort étranglé et brûlé à Paris, en place de Grève, le 1^{er} sept. 1662. (Voir notre tome II, p. 400-406.)

à l'éloquence refroidie d'un Malherbe, et, en dépit d'un demi-siècle de discipline gréco-latine, reprenaient la tradition au lieu même où Clément Marot, Normand par son père, l'avait laissée.

On l'a écrit, il y a une période dans la littérature française, entre les années 1600 et 1650, où les poètes notoires sont Normands. Le xvi^e siècle nous a fourni : Jean Parmentier¹, Pierre Crignon², Gui Le Fèvre de la Boderie³, Pierre Avril⁴, Boderie⁵, Dupuys Nicole⁶, Angier⁷, Jean Yves⁸, Jean Leblond⁹,

1. Navigateur et poète, né à Dieppe, en 1494. Il fut, croit-on, le premier Français qui découvrit les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il mourut en 1529, à l'âge de trente-cinq ans. On a de lui des poésies, entre autres le recueil suivant : *Description nouvelle des Merveilles de ce Monde et de la dignité de l'homme, composée en rithme françoise en manière de exhortation, par Jean Parmentier, faisant sa dernière navigation avec Raoul, son frère, en l'isle Taprobane, autrement dicte Samatra, etc.*, Paris, en la rue de la Sorbonne, 1531, in-4°. Jean Parmentier est une des plus belles figures de son temps.

2. Ami de Jean Parmentier, qu'il accompagna dans ses voyages aux Indes, et comme lui Dieppois, Pierre Crignon fut tout à la fois un savant cosmographe et un poète d'une noble élévation. Quelques-unes de ses pièces, couronnées aux concours des Puys, se trouvent à la suite de l'édition des *Merveilles du Monde* de Jean Parmentier. M. Georges Lebas les a, en partie, réimprimées dans son intéressant ouvrage, *Les Palinods et les Poètes Dieppois*, 1904. Nous ignorons les dates de naissance et de mort de Crignon.

3. Savant orientaliste et poète, né au château de la Boderie, près Falaise, en 1541, mort au même lieu, en 1598. On lui doit des *Meslanges poétiques*, 1582. et quelques longs poèmes, *La Galljade, La Franciade, Encyclie des secrets de l'Éternité*, etc.

4. Né à Eu, vers 1570. Il fut un des maîtres de la poésie palindodique. Ses poèmes n'ont pas été réunis (Voyez G. Lebas, *Les Palinods et les Poètes Dieppois*, etc.).

5. Nous ne savons presque rien de cet auteur. Il vivait au milieu du xvi^e siècle. Disciple de Clément Marot, il donna deux poèmes : *L'Amie de Court* (Lyon, 1547, in-8°) et le *Discours des Voyages de Constantinople* (ibid., 1549, in-8°).

6. Il était Dieppois et vivait dans les premières années du xvi^e siècle. On lui doit quelques chants royaux insérés dans les recueils de poésies palindodiques et réimprimés par les commentateurs du genre, M. G. Lebas entre autres.

7. Auteur d'un poème singulier : *Expériences*, cité par Du Verdier dans sa *Bibliothèque françoise*, et imprimé, selon lui, à Paris, en 1545, in-16. Angier était Normand, mais on ne sait rien de sa vie ni du lieu de son origine.

8. Ecrivain dieppois encore inédit, cité par M. Georges Lebas dans son ouvrage, *Les Palinods et les Poètes Dieppois*. On cite de lui un curieux manuscrit, *Les Exercices de I. I. D.*, appartenant à M. Gustave Cahen. La valeur de quelques vers cités de ce poète fait désirer la publication intégrale de son œuvre.

9. Né à Evreux, mort vers 1553. Il fut un des détracteurs de Clément Marot. Il écrivit quelques vers pieux et de médiocres satires.

Jean de Vitel¹, Jean Doublet, Nicolas Filleul², Robert et Antoine Le Chevallier d'Aigneaux³, Jean Grisel⁴, Jean Haye⁵, Charles Toutain de la Mazurie⁶, Robert Le Rocquez⁷, Antoine Monchrestien⁸, le cardinal du Perron⁹, Anne de Mar-

1. Né le 17 février 1569, à Poilley, canton de Dussey, paroisse de l'ancien diocèse d'Avranches, mort à la fin du xvi^e siècle. Jean de Vitel fit ses études à Rennes, vécut à Condac, en Bretagne, puis vint se fixer à Paris, où il fit paraître un unique recueil de vers : *Les Premiers Exercices poétiques* (Paris, imprim. Pierre Hury, 1588, in-12; réimpr. pour la Société des Bibliophiles normands, avec une préf. de E. de Robillard de Beaurepaire, à Rouen, par Léon Gy, 1904, in-4^o). Cet ouvrage contient un long poème, *La Prinse du Mont Saint-Michel*, fort curieux pour l'histoire locale et qui fut réimpr. à Avranches, chez Aug. Anfray, en 1861, in-12.

2. Né à Rouen, vers 1530, il a composé les ouvrages suivants : *Le Discours*, rec. de Sonnets moraux (Rouen, 1560, in-4^o); *Achille*, tragédie (Paris, 1564, in-4^o), représentée au collège d'Harcourt en 1563; plusieurs autres pièces, églogues, etc., recueillies et publiées sous le titre de *Théâtre de Gaillon* (Rouen, 1566, in-4^o).

3. Nés à Vire, l'un en 1541, l'autre en 1542, morts tous deux dans leur patrie, en 1590.

4. Il était de Rouen. Ses *Premières Œuvres poétiques* (Rouen, impr. du R. de Petit-Val, 1599), n'ont rien de normand.

5. Ou encore Jean de Hays, Rouennais. Il occupait une charge au présidial et vivait en 1590. On lui attribua quelques pièces de théâtre imprimées à Rouen, à la fin du xvi^e siècle. Nous n'avons pas vu les ouvrages de ce poète obscur.

6. Selon l'abbé Goujet, il était originaire de Falaise et vivait encore en 1584. On lui doit une tragédie *Agamemnon*, publiée avec *Deux Livres de Philosophie et d'amour* (Paris, 1557, in-4^o) et plusieurs sonnets insérés dans les *Foresteries* de Vauquelin de la Fresnaye.

7. Né à Carentan, en Normandie, docteur en théologie, Robert Le Rocquez n'a laissé qu'un recueil : *Le Miroir d'Eternité*, etc. (Caen, impr. de Pierre le Chandelier, 1589, in-12). Il est l'auteur, dit-on, de quelques pièces patoises, mais nous ne les avons pas trouvées dans son ouvrage.

8. Né à Falaise dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il eut une destinée aventureuse et une fin tragique. On dit qu'il passa en Angleterre pour se dérober à des poursuites qu'on dirigeait contre lui, et qu'ayant obtenu sa grâce, il rentra en France et fabriqua de la fausse monnaie. Sous Louis XIII, il prit le parti de la Réforme et leva des troupes. Découvert le 7 octobre 1621, dans un bourg de Normandie, et attaqué nuitamment par un détachement de l'armée royale, il fut tué de plusieurs coups de pistolet. Son cadavre fut rompu et brûlé. Il laissa plusieurs ouvrages, des *Tragédies et autres Œuvres*, etc. (Rouen, 1604, 1627; Niort, 1606, in-8^o), qui furent réimprimées dans la Bibliothèque elzévirienne.

9. Il tenait à la Normandie par ses origines. Né en 1556, à Berne, où son père avait embrassé le protestantisme, il fit de brillantes études, vint à Paris et, après avoir abjuré la religion des siens, embrassa l'état ecclésiastique. En 1593, il fut fait évêque d'Evreux,

quet¹, Jean Bertaut², Vauquelin de la Fresnaye, etc., sans compter les habituels rimeurs des Palinods que nous connaissons déjà (voir p. 368, note 2). Plus abondant encore, le XVII^e

et en 1604, archevêque de Sens, grand aumônier et cardinal. C'est lui qui opéra la conversion de Henri IV et qui alla solliciter à Rome l'absolution de son nouveau maître. Du Perron mourut d'une rétention d'urine, à Paris, le 5 septembre 1618. Ses ouvrages, parmi lesquels on trouvera des poésies d'une belle éloquence et d'un ardent lyrisme, ont été publiés à Paris en 1622, 3 vol. in-folio, et réimprimés par les soins de P. Chaudière, en 1633.

1. Quelques auteurs l'ont fait naître à Eu, au début du XVI^e siècle. D'une famille noble, elle fut élevée avec soin et fit profession à Poissy, où elle demeura jusqu'à sa mort (11 mai 1588). Elle composa en vers français des cantiques, des méditations, etc., et traduisit des poèmes latins. Elle laissa à M^{me} Fortia, religieuse de son ordre, trois cent quatre-vingts sonnets spirituels sur les dimanches et principales fêtes de l'année, qui furent pieusement édités en 1605, à Paris, chez Claude Morel, in-8°. La poésie d'Anne de Marquet, avons-nous dit déjà, se distingue par une tendre piété et une belle recherche de style.

2. Il était né à Caen en 1552. Ses études à peine terminées, il fit de brillants débuts à la cour et ne se souvint de sa patrie que lorsqu'il y retourna pour prendre possession de l'évêché de Séez, devenu vacant par le décès de cet autre poète, Claude de Morenne. Jusque-là il avait connu les bonnes grâces de tous ses maîtres. Elevé successivement, sous Henri III et Henri IV, à la charge de secrétaire et lecteur ordinaire du Roi, de conseiller au Parlement de Grenoble, de premier aumônier de Marie de Médicis, puis d'abbé d'Aulnay (diocèse de Bayeux), il ne se fût probablement pas arrêté en un tel beau chemin si la mort n'était venue mettre un frein à son ambition et anéantir ses espérances. Il s'éteignit en sa ville épiscopale, le sixième ou le huitième jour de juin 1611, dans la cinquante-neuvième année de son âge, et il fut inhumé en la cathédrale de Séez. On dit qu'il avait travaillé à la conversion de Henri IV. Ronsard avait été son modèle; Desportes fut son maître et son protecteur. On a plusieurs éditions de ses poésies, pour le plupart fort galantes; savoir: *Recueil des œuvres poétiques de J. Bertaut, abbé d'Aulnay* (Paris, Lucas Breyer, ou Mamert Patisson, 1601, petit in-8°); *Recueil de quelques vers amoureux* (Paris, Mamert Patisson, 1602, petit in-8°); *Recueil des œuvres poétiques, etc.* (Paris, Lucas Breyer, 1605; Toussaint du Bray, 1620, et Robert Brault, 1633, in-8°); *Les Œuvres poétiques de M. Bertaut, publiées d'après l'édition de 1620, etc.*, par Ad. Chennevière (Paris, Plon, 1891, in-12). Jean Bertaut est l'auteur de ces admirables vers:

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moy se trouveroient heureux.

.....
Félicité passée
Qui ne peut revenir:
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je en te perdant perdu le souvenir...

siècle nous donne : Malherbe, Charleval¹, Pierre de Marbeuf², Sonnet de Courval, Jacques Le Paulmier de Grentemesnil³, Aubin Gautier⁴, Bénigne de Bacilly⁵, Pierre Léguillard⁶, Bois-Robert, Saint-Amant, Pierre⁷ et Thomas Corneille⁸, Louis Petit, Georges⁹ et Madeleine de Scudéry¹⁰, Chandeville¹¹, Saint-

1. Charles-Louis Faucon de Rys, seigneur de Charleval, né, sans doute, à Charleval (Eure), en 1613, mort à Paris en 1698. Il eut de son temps la réputation d'un homme d'esprit et d'un poète agréable. Ses vers, réunis par Saint-Marc, ont été publiés en 1759, mais il en est d'autres, épars dans les recueils, qui ont échappé aux recherches de son éditeur.

2. Pierre de Marbeuf, chevalier, seigneur de Sahurs et d'Imare. Il était vraisemblablement de Normandie, bien qu'on l'ait cru Angevin et qu'il eût fait ses études au collège de la Fleche. Il obtint la charge d'inspecteur des eaux et forêts et vécut longtemps à Pont-de-l'Arche, près Rouen. Nous ignorons la date de sa mort. On lui doit deux volumes de vers : *Psalterion chrétien*, etc. (Rouen, J. Le Boulenger, 1618, in-12); *Recueil des vers de M. de Marbeuf...* (Rouen, imprim. de David du Petit-Val, 1628, in-8°). Dans le premier de ces recueils, Marbeuf a inséré un curieux *Eloge de la Normandie*.

3. Né près de Honfleur, en 1587, mort à Caen, le 1^{er} octobre 1670, il exerça la profession des armes et ne rima qu'aux heures de loisir. Nous ne connaissons rien de ses poésies, et son nom ne nous a été fourni que par quelques biographies.

4. Il était apothicaire à Avranches, au début du xvii^e siècle. On lui doit une pastorale intitulée *l'Union d'Amour et de Chasteté*, etc.

5. Prêtre et compositeur, né dans la Basse Normandie. On a de lui des *Remarques curieuses sur l'art de bien chanter* (Paris, 1668 et 1679, in-12) et quelques poèmes insérés dans les recueils collectifs du temps.

6. Ou L'Esquillard. Il fit paraître, assure-t-on, en 1580, à Caen, un assez grand nombre de quatrains en vers français *A la louange des barbes rouges*.

7. Né à Rouen, le 6 juin 1606, mort à Paris, le 1^{er} oct. 1684 (Voyez Emile Picot, *Bibliogr. Cornélienne*, etc., Paris, 1876, in-18), Pierre Corneille n'a jamais célébré sa province.

8. Né le 20 août 1625, mort en son hôtel des Andelys, le 8 déc. 1709. Thomas Corneille, qui ne travailla guère que pour la scène, remporta néanmoins le prix du Miroir, en 1641, au Palinod de Rouen. Son poème a été publié par l'abbé Guiot dans *Les Trois Siècles Palinodiques*, etc.

9. Né au Havre, vers 1601, d'une famille provençale, mort à Paris en 1667. (Voyez notre tome IV, *Provence*.)

10. Sœur du précédent, née au Havre en 1607, morte en 1701. Elle a donné une foule d'ouvrages précieux, parmi lesquels on cite encore : *Artamène ou le Grand Cyrus* (Paris, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656 et 1658, 10 vol. in-8°); *Clélie, histoire romaine* (Paris, 1650, 1658, 1660, 1666, 1731, 10 vol. in-8°); *Conversations sur divers sujets* (Paris, 1680, 2 vol. in-12); *Conversations nouvelles sur divers sujets* (Paris, 1684, 2 vol. in-12); *Conversations morales* (Paris, 1684, 2 vol. in-12); *Nouvelles Conversations de morale* (Paris, 1688, 2 vol. in-12); *Entretiens de morale* (Paris, 1692, 2 vol. in-12), etc.

11. Eléazar de Sarcilly, sieur de Chandeville, né à Brucourt, terre

Evremond¹, Guillaume de Brébeuf², Segrais, Sarasin, Jean Loret³, Gilles Macé⁴, H. Le Cordier⁵, Huet, évêque d'Avran-

de son père, près Caen, le 24 mars 1611, mort à l'âge de 22 ans, à Paris, en 1633. Sa mère tenait à la famille de Malherbe. « Il supprima ses vers en mourant, et aucuns n'en seraient échappés, selon Huet, sans M. de Scudéry, qui prit soin de les ramasser et de publier ce qui nous en reste. » Les *Diverses Poésies de Chandeville*, imprimées en 1639 et 1643 (Paris, Courbè, in-4°) ont été rééditées à Caen, chez F. Le Blanc-Hardel, par les soins d'Armand Gasté, en 1878, un vol. in-4°.

1. Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, né le 1^{er} avril 1613, à Saint-Denis-le-Guast, près de Coutances, mort le 20 septembre 1703 et inhumé dans l'église collégiale de Westminster. Il fut peut-être l'homme le plus spirituel de son siècle et il devança Voltaire par son élégant scepticisme. Ses œuvres ont été publiées à Londres, en 1705, par Des Maizeaux et Silvestre, 3 vol. in-4°, en 1711 et en 1726. Bien que Saint-Evremond n'ait pas célébré son lieu natal, il a laissé cette jolie pièce, qui est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la vie rustique. Elle est intitulée : *Le Bonheur de ce Monde* :

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorants.
Des fruits, d'excellents vins, peu de train, peu d'enfants,
Posséder seul, sans bruit, une femme fidèle,
N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni partages à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des Grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle,
Vivre avecque franchise, et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes,
Conservier l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

(Œuvres, etc., éd. de 1711, t. VII.)

2. Né vers 1617, mort à Venois, près de Caen, en décembre 1661. Nous renvoyons pour la vie de ce poète à l'étude publiée par M. René Harmand : *Essai sur la Vie et les Œuvres de Georges de Brébeuf* (Paris, Soc. fr. d'impr., 1897, in-18). On lui doit : *La Pharsale, de Lucain, en vers françois* (Paris, A. de Sommerville, 1654, in-4°); *Poésies diverses* (ibid., 1658, in-4°); *Eloges poétiques* (ibid., 1661, in-12); *Les Œuvres*, etc. (Paris, Ribou, 1664, 2 vol. in-12); *Poésies héroïques, gaillardes et amoureuses*, etc. (ibid., 1666, 2 vol. pet. in-12).

3. Né à Carentan au début du xvii^e siècle, mort à Paris en 1665. Il est connu par une sorte de Gazette rimée : *La Muse historique ou Rec. de lettres en vers, contenant les nouvelles du temps... depuis le 4 mai 1650 jusqu'au 28 mars 1665* (trois vol., reimpr. en 1857-1878, et 1891, 4 vol. in-8° plus un fasc. pour la table). On lui doit, de plus : *Les Poésies naturelles*, etc. (Paris, J. Dugast, 1633, in-8°); *Poésies burlesques* (Paris, A. de Sommerville, 1647, in-4°).

4. Né à Caen, mort à Paris en 1637 (cité par J. Philippon La Madeleine : *Dict. portatif des poètes françois*, 1805).

5. Voyez de cet auteur : *le Pont-l'Évesque, poème dédié à Ma-*

ches¹, Henry et Jean Canu de Bailleul², François de Cauvigny, sieur de Colomby³, P.-Corneille Blessebois⁴, Charles Elis de Bons⁵, Alexandre de Champion⁶, Pradon⁷, Catherine Bernard⁸, Anne de la Vigne⁹, Hortense des Jardins¹⁰, Pierre Pa-

demoiselle, par le sieur H. Le Cordier M. A. (Paris, Ch. de Tunes, 1662, in-4°). M. Georges Vicaire a réimprimé en 1893, à très petit nombre, ce rarissime livret.

1. Né à Caen en 1630, mort à Paris en 1721. Il fut l'un des fondateurs de la fameuse Académie de Caen. Pierre-Daniel Huet a été non seulement un érudit et un bibliophile éminent, mais encore un écrivain et un poète orné de toutes les grâces et de toutes les séductions d'un esprit d'élite. Ses *Poésies françaises* ont été publiées d'après des documents inédits par M. Gaston Lavalley (Paris, E. Dentu, et Caen, E. Valin, s. d., in-12). Elles consistent en quelques chansons et poèmes divers, parmi lesquels il faut citer une jolie pièce intitulée : *Cœur Normand et Cœur de Paris*, débutant par cette strophe :

Cœur normand trop peu persévère
Dessous les amoureuses loix,
Et rarement en ce mistère
Va-t-il jusques au bout du mois ;
Je le sais bien et mainte fois
J'en prens que je ne garde guère ;
Si l'on m'en veut donner le choix,
Cœur de Paris est mon affaire...

2. Selon l'abbé Guiot, ils se distinguèrent aux concours palinodiques. On trouve dans les recueils publiés de 1636 à 1661, 37 pièces publiées sous la signature Canu de Bailleul. M. F. Lachèvre, dans sa *Bibliogr. des recueils collectifs, etc.*, suppose qu'elles sont de Jean Canu.

3. Il était de Caen, et l'on croit qu'il mourut la même année que Voiture, en 1648, à l'âge de 60 ans. Il occupa dans sa jeunesse une charge à la cour, fut de l'Académie française, et sur le tard embrassa l'état ecclésiastique. On trouve la plupart de ses poésies dans les recueils du temps.

4. Il naquit dans la première moitié du xvii^e siècle et prit prétexte de ses propres mésaventures pour composer des romans à clefs et des ouvrages lubriques. C'est à peine un écrivain ; encore moins un poète.

5. Il était originaire de Falaise. Son nom n'est ici qu'à titre purement documentaire. Ses poésies sont extrêmement médiocres.

6. Né en 1610, mort vers 1670. Il n'a laissé que quelques poésies (Rouen, 1657, in-8°), des lettres et le premier volume d'une histoire d'*Hommes illustres* (Rouen, 1657, in-4°).

7. Né à Rouen, mort à Paris, en 1698. On sait qu'il travailla pour la scène tragique et fut le rival ridicule de Racine. N'est-ce point assez pour sa gloire ?

8. Née à Vernon, morte à Paris, à la fleur de l'âge, en 1684. Elle a laissé quelques vers gracieux et faciles.

9. Née à Rouen en 1663, morte à Paris en 1712. On sait qu'elle était petite-nièce de Pierre Corneille. C'est peut-être son meilleur titre littéraire. Elle écrivit des tragédies et des romans.

10. Née à Alençon, en 1632, morte en 1683, à Clinchemaure, près de sa ville natale. Elle eut une étrange destinée. Ses *Œuvres com*

tris¹, Regnault², N. de Resneville³, le Père Mauduit⁴, etc. ; nous en passons, et des plus médiocres...

A quiconque nous reprocherait de sacrifier l'intérêt littéraire au profit de l'abondance ou de la curiosité, en mentionnant ici des écrivains qui n'eurent que de lointains rapports avec le lieu de leur origine, nous répondrions que la suprématie du génie provincial ne s'est pas exercée là selon des lois rigoureusement établies. En art, ainsi qu'en tout autre domaine, l'esprit d'initiative l'emporte sur de plus nobles vertus. Le Normand, il est temps de l'observer, n'est pas un poète du terroir, au sens étroit du mot. Loin d'apporter dans son vers le reflet de paysages familiers, c'est à peine s'il consent à exprimer ses sensations avec la voix du souvenir. Rien n'est moins local que la poésie d'un Pierre Corneille, d'un Bois-Robert, d'un Jean Bertaut, d'un cardinal du Perron, d'un Charleval, etc., et pourtant ces poètes n'ont cessé d'être des Normands de cœur et d'esprit. Peu soucieux de traduire objectivement les spectacles de la nature, ils eurent un but plus haut, et de même que leurs devanciers, les Guillaume Alexis⁵, les Alain Chartier⁶,

plètes, qui contiennent quelques poésies, ont été publiées à Paris, chez la veuve Barbin, en 1702, 2 vol. in-12 ; à Toulouse, 1703, 6 vol. in-12 ; à Lyon, 1696-1713, 2 vol. in-12 ; à Paris, 1720-1721, 12 vol. in-12 ; 1741, 12 vol. in-12. Nous renvoyons, pour tout autre renseignement sur cette poétesse, au curieux ouvrage de M. Emile Magne : *Madame de Villedieu, etc.*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18.

1. Né à Caen, en 1583, d'un conseiller au bailliage de cette ville, il s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans, et par la suite à Marguerite de Lorraine. Il mourut à Paris, en 1671. On lira de lui quelques poésies dans le recueil des *Plus belles pièces des poètes français*, publié à Paris, chez Barbin, en 1692, 5 vol. in-12.

2. Ou Regnaut, avocat au Parlement. Il était l'ami de Guillaume Colletet. Ses poésies ont paru dans les recueils du xvii^e siècle.

3. Il était originaire de Caen. Ses poésies ont été publiées sous ce titre : *les Traverses du sieur de Resneville, etc.* (Paris, Toussaint du Bray, 1624, in-8°).

4. Oratorien, né à Vire, vers 1634, mort à Paris, en janvier 1709. Il a mis en vers les *Psaumes de David* et laissé des *Mélanges poétiques*.

5. Guillaume Alexis, dit le bon Moine de Lyre, d'abord religieux de cette abbaye, de l'ordre de Saint-Benoît, au diocèse d'Evreux, et ensuite Prieur de Buzy, dans le Perche. Il vivait au xv^e siècle. On a de lui *Le Grand Blason des faulces amours* (Paris, 1495, in-4°).

6. Né à Bayeux, dans le Bessin normand, en 1386, d'une famille de bonne bourgeoisie, mort à Avignon, en 1549. On sait qu'il exerça les fonctions de chanoine de l'église de Bayeux et qu'il fut promu par la suite à l'évêché de Paris. Il occupa vingt-quatre ans son siège épiscopal. Ses œuvres, imprimées en 1477, en 1484, en 1489, en 1494, en 1514 et en 1526, ont été réunies et publiées par André Duchesne, en 1617, 2 parties in-4°. Chartier est l'auteur de la *Bal-*

les Jean Marot¹, etc., avaient contribué à enrichir notre patrimoine national, ils prodiguèrent, au profit de l'œuvre commune, les ressources d'une incontestable maîtrise et d'une vivante originalité. Ils poussèrent si loin leurs scrupules et témoignèrent de tant de mérite, qu'on a pu dire qu'il y eut un esprit normand en dehors des frontières de la petite patrie. Leurs successeurs directs n'eurent pas, hélas! de si belles préoccupations. Aussi le XVIII^e siècle, indépendamment de Chauvieu, de Fontenelle², du lamentable Malfilâtre³ et peut-être de M^{me} du Boccage⁴, n'a-t-il produit, en terre normande, que d'insupportables rimailleurs⁵. Les Palinods semblaient alors dans l'indigence et la médiocrité. On a prétendu que la Révolution leur donna le coup de grâce, ruinant à la fois le sentiment du patriotisme local, en proscrivant l'usage des dialectes. C'est inexact. Ils mouraient de consommation. Pouvaient-ils survivre, d'ailleurs, au ridicule d'avoir couronné à Rouen, en 1792, une Epître aux Sans-Culottes⁶?

lade de Fougères, chant patriotique, composé de vingt et un couplets, et se terminant par un refrain invectif à l'adresse des Anglais.

1. Jean Marot, né en 1463, à Mathieu, petit village des environs de Caen, mort, selon les biographes, en 1523. Secrétaire d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, et par la suite valet de garde-robe de François I^{er}. Ses *Œuvres*, publiées d'abord en 1536, puis en 1723, ont été réimprimées à la suite des œuvres de Clément Marot, son fils, par Lenglet-Dufresnoy, en 1731, 4 vol. in-4^o et 6 vol. in-12.

2. Bernard Le Bovier de Fontenelle, né à Rouen, le 11 févr. 1657, mort à Paris, le 9 janvier 1757. Il était le neveu du grand Corneille. Ses œuvres complètes ont paru à Paris en 1758, en 1766 et en 1767, 11 vol. in-12; en 1790, 8 vol. in-8^o, et en 1824-1825, 5 vol. in-8^o. On y trouvera ses poésies, et en particulier ses *Eylogues*, qui sont médiocres.

3. Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre, né à Caen, le 8 octobre 1733, mort à Paris, le 6 mars 1767. Il fut versificateur, et versificateur ennuyeux, plutôt que poète. Voyez ses *Œuvres complètes*, publiées à Paris, en 1825, un vol. in-8^o, et en 1826, un vol. in-32.

4. Marie-Anne Lepage, épouse de Fiquet du Boccage, née à Rouen, le 23 novembre 1710 [?], décédée à Paris, le 8 août 1802. Elle a touché à tous les genres : poèmes épiques, tragédies, odes, cantiques et poésies fugitives, avec une égale pauvreté. Ses *Œuvres complètes* ont été données à Lyon, chez Perisse fr., 1770, 3 vol. in-8^o. Ses *Poésies diverses* ont paru, avec une préface de M. Lepeintre, à Paris, chez M^{me} Babo Bustchert, 1825, in-18.

5. Citons néanmoins : l'abbé Gilles Asselin (Vire, 1684-Issy, 1767); l'abbé Porquet (Vire, 1723-Paris, 1806); René-Richard Castel (Vire, 1758-Paris, 1832); N. Lalleman (Vire, 1764-Laval, 1814); P. François Lanen de la Renaudière (Vire, 1781-Paris, 1845); Louis-Ch. Dubourg d'Isigny (Vire, 1793-1814), etc., etc.

6. E. de Robillard de Beaurepaire, *les Puys de Palinod de Rouen et de Caen*, etc.

La poésie, subissant le contre-coup des luttes sociales et politiques qui divisaient la nation, dégénérait en un art de circonstance. Placé entre le culte traditionnel et un vif désir d'indépendance, le Normand, inquiet de connaître ce que le nouveau régime lui apporterait, se désintéressa soudain de toute manifestation intellectuelle.

L'histoire de la Normandie littéraire au XIX^e siècle ne nous retiendra guère.

Quoiqu'il ait eu là ses précurseurs, le Romantisme a peu fleuri sur ce sol privilégié. Incrédule, de sens pratique, d'esprit moyen, le Normand ne subit pas l'influence d'un Brizeux, n'entendit rien à la religiosité d'un Lamartine. Son amour des spectacles avait pu lui faire supporter les conceptions des poètes; il ne lui donna jamais la passion du lyrisme. Casimir Delavigne¹ suffit, pour un temps, à ses aspirations bour-

1. Casimir Delavigne naquit au Havre, en 1793, et mourut le 11 décembre 1843. A ses *Messéniennes* et autres poésies du genre officiel, qui firent sa gloire, combien nous préférons ces simples vers d'*Adieu à la Madeleine*, cette jolie campagne des bords de la Seine. à Vernon, que le poète eut le regret de vendre et de quitter! Jamais sa muse ne retrouva de tels accents :

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te refléchis dans les eaux,
Comme une fleur dans la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipse,
J'ai rêvé que j'en étais maître;
Adieu, ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
Je te vois, lorsque le soleil
Sur tes gazons boit la rosée,
Sourire encor à ton réveil,
Et, d'un brouillard pâle entourée,
Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
Qui nous apparaît dans la nuit.

Doux trésors de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi.
Ton coq peut tourner à sa guise,
Clocher que je fais sans retour :
Ce n'est plus pour moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger;
Dès que la feuille était fanée,
Tu parlais la première, et moi,
Avant toi je pais cette année :
Mais reviendrai-je comme toi ?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces péchers dont j'ouvris les bras!

geoises. On espérait une recrudescence du génie provincial. Il n'en fut rien. Des écrivains comme Barbey d'Aurevilly¹, Louis Bouilhet², voire même Le Vavasseur, en qui s'incarnent et vibrent les forces héroïques de la race, sont exceptionnels en terre normande. Que dire de leurs faibles imitateurs, et en particulier de Frédéric Bérat, d'Armand Lebailly, d'Ameline, de Marie Ravenel, de Marie-Laure Grouard, de l'abbé Houlière, etc., tous à peu près ignorés de leurs compatriotes ?

L'autochtone n'a conservé qu'un nombre restreint de chansons locales. L'usage du patois, limité à ses besoins familiers, n'offre rien, ou presque rien, de littéraire¹. Son folk-lore est à peu près nul. Le Parnasse, à défaut d'autre école, a donné là cent poètes. Les meilleurs furent les plus aventureux, ceux qui, tel Glatigny, ne se soucièrent point de rimer pour leurs compatriotes et exaltèrent sous des cieus plus éléments les dons qu'ils devaient au pays natal.

Leurs fruits verts, je les ai vus naitre ;
Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte
Sous l'été les roses mourir ;
J'y vois planter la marguerite,
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
Les lieux où l'on s'est répété :
« Ici luira sur ma vieillesse
L'azur de mon dernier été. »
Heureux, quand on les abandonne,
Si l'on part en se comptant tous,
Si l'on part sans laisser personne
Sous l'herbe qui n'est plus à vous...

Adieu, chers témoins de ma peine,
Forêt, jardin, flots que j'aimais !
Adieu, ma fraîche Madeleine !
Madeleine, adieu pour jamais !
Je pars, il le faut, et je cède ;
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant !

(*Derniers Chants.*)

1. Signalons cependant ce rarissime recueil en patois normand : *Rimes et Poésies jersiaises de divers auteurs, réunies et mises en ordre par A. Mourant* (Jersey, Philippe Touzel-Falle, 1865, in-8°). On trouvera là une série de pièces fleurant le terroir. Malheureusement ces poésies sont faibles, et la langue en est plus curieuse que riche.

2. Louis-Hyacinthe Bouilhet, né à Cany, le 27 mai 1822, mort à Rouen, le 18 juillet 1869. Intimement lié avec Flaubert, nul ne fut plus que lui Normand. Mais il se garda presque toujours de célébrer son pays. Nous ne trouvons guère dans ses œuvres qu'un lied qui pourrait prendre place ici. Ce n'est, ajoutons-le, qu'une agréable transcription d'une chanson populaire normande. Les *Poésies complètes* de Louis Bouilhet ont été publiées par l'éditeur Lemerre. On

Les autres, lorsqu'ils ne furent pas de touchants évocateurs, ne constituèrent jamais qu'une foule anonyme et sans gloire¹.

En Normandie, ainsi que partout ailleurs, la vie familiale s'est peu à peu transformée, perdant chaque jour, avec ses coutumes et ses usages, tout ce qui faisait le charme des sociétés d'antan. Seul l'accent persiste encore; mais ce n'est plus qu'un souffle d'agonie. Qui prédira les destinées de l'ancienne Neustrie? On nous affirme que les descendants des Vikings gardent intact le culte des ancêtres. Nous voulons le croire. On dit aussi qu'ils ont cette grâce mélancolique propre aux habitants des côtes septentrionales. aux marins, aux pêcheurs, aux petits-fils des corsaires. Puisse cette disposition du génie traditionnel se fortifier en eux, et, à mesure que l'esprit moderne, centralisateur, envahit nos campagnes, féconder un art en rapport avec nos idées, nos sentiments, notre sensibilité propre. Déjà nous la trouvons, cette vertu des races privilégiées, chez l'un de nos plus nobles écrivains, chez Henri de Régnier², alliée à je ne sais quelle rêverie, mi-germanique, mi-scandinave, à je ne sais quel reflet nostalgique du passé. A elle seule, elle est la poésie tout entière des peuples du Nord : celle d'aujourd'hui, celle de demain. Ecoutez le chant du poète :

Je ne suis pas le fils des îles lumineuses
Qui parfument la mer d'un éternel printemps,
Et je n'ai pas connu leurs nuits mystérieuses,
Car je ne suis pas né sous leurs cieus éclatants.

J'ai vécu les premiers des jours que j'eus à vivre
Dans l'étroite maison tournée au vent du nord,
Écoutant, à travers la vitre ou luit le givre,
La rumeur de la rue et les sifflets du port.

Les barques qui partaient, hissant leurs blanches voiles
Dans l'aube pâle encore ou dans le clair matin,
S'en revenaient toujours aux premières étoiles,
Et leur voyage prompt n'était jamais lointain.

consultera pour sa biographie l'ouvrage récent de M. Etienne Frère, *Louis Bouilhet*, etc., Paris. Soc. fr. d'impr. et de libr., 1908, in-18.

1. Quelques-uns, nous en convenons, seraient dignes d'un meilleur sort. Guy de Maupassant, Paul Blier, Henri Beauclair, Albert Boissière, W. Challemeil, Ernest Millet, M^{me} Schalk de la Faverie, Maurice Canu-Tassilly, Germain Lacour, Edw. Montier, Adolphe Ward, etc., et surtout Maurice Levaillant, le charmant poète du *Miroir d'Etain* (Paris, Plon, 1906, in-18) et du *Temple intérieur* (Paris, Grasset, 1910, in-18), que, seule, l'exiguïté de notre cadre ne nous permet pas d'accueillir ici. On trouvera la plupart de ces poètes, et beaucoup d'autres encore, dans les Anthologies locales.

2. On sait que M. Henri de Régnier est né à Honfleur (Calvados), le 28 septembre 1864. Il appartient à une famille mi-picarde, mi-bourguignonne. Son œuvre n'a rien de régional.

Elles ne rapportaient de leur course voisine
 Ni les fleurs, ni les fruits d'un rivage inconnu,
 Ni, prise ruisselante à l'écume divine,
 Dans leur filet marin, la Sirène au sein nu.

Elles n'avaient vu poindre en quelque ardente aurore
 Ni Charybde aboyant ni le rauque Scylla,
 Ni salué de loin, au cap, debout encore,
 Quelque temple en ruine et pourtant toujours là.

Cependant, à mes yeux d'enfant qui rit et joue
 Et dont le cœur pensif bat d'un désir obscur,
 La voile la plus rude et la plus humble proue
 Évoquaient des pays de musique et d'azur.

Beau pays ! ton mirage enivra ma jeunesse,
 Et mon cœur a connu tes aubes et tes nuits ;
 Devant moi, ta Sirène a dénoué sa tresse,
 Et j'ai goûté tes fleurs, tes sources et tes fruits,

O toi dont nul regret n'a terni le mensonge,
 Parce qu'il me suffit que je ferme les yeux
 Pour sentir en mon rêve et pour voir en mon songe
 Ta forme, ton parfum, ta lumière et tes Dieux !

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Puy de la Conception de N.-D., fondé au couvent des Carmes, à Rouen, son origine, érection, etc.*, s. l. n. d. (vers 1615), in-8°. — *Recueil des plus beaux airs accomp. de chansons à danser, ballets, chansons folastres et bacchanales, autrement dites Vaudeville*, Caen, J. Mongeant, 1615, in-12. — D. Huet, *Les Origines de la Ville de Caen*, rev., corrig. et augm., Rouen, Maurry, 1706, in-8°. — Adrien Baillet, *Jugemens des Savans*, etc., rev., corrig. et augm. par M. de la Monnoye, Amsterdam, aux dép. de la C^{ie}, 1725, t. IV, in-12, p. 128-132 (liste de poètes normands). — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionn. géogr.*, Paris, 1741, IV, in-fol. — Rivière, *Eloge des Normands, ou hist. abrégée des grands hommes de cette province*, Paris, 1748, 2 vol. in-12. — Expilly, *Dictionn. géogr., histor. et politique des Gaules et de la France*, t. IV, V, VII, Paris, Desaint, Sallant, etc., 1766, in-fol. — Milcent, *Journ. de Normandie, ou périodique pour servir à l'hist. ecclés., civ., natur. et littér., etc., de Normandie*, Rouen, 1785-1788, 4 vol. in-4°. — De La Quérière, *Petit Traité de la prosodie normande*, Rouen, Baudry, 1826, in-8°. — A.-G. Ballin, *Notice histor. sur l'Acad. des Palinods*, Rouen, 1834, in-8°. — Abbé de La Rue, *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands, suivis de pièces sur Malherbe qu'on ne trouve dans aucune édit. de ses œuvres*, Caen, 1834, 3 vol. gr. in-8°; *Nouv. Essais histor. sur la ville de Caen*, etc., Caen, Mancel, 1842, 2 t. in-8°. — Fréd.

1. *Le Beau Pays*. (Cf. *le Miroir des Heures*, Paris, Mercure de France, 1911, in-18.)

Pluquet, *Contes populaires, préjugés, patois, proverbes, etc.*, de l'arr. de Bayeux, 2^e éd., Rouen, Frère, 1834, in-8°. — J.-L. Chrétien, *Usages, préjugés, superstitions, dictons, proverbes et anc. mots de l'arr. d'Argentan*, Alençon, Poulet-Malassis, 1835, in-12. — G.-B. Depping, *Hist. de Normandie sous le règne de Guillaume le Conquérant et de ses succ., depuis la conquête de l'Angleterre jusqu'à la réunion de la Normandie à la France*, Rouen, 1835, 2 vol. in-8°. — *Catéchisme des Normands*, Mirecourt, Humbert, 1837, in-18. — A. Floquet, *Hist. du Parlement de Normandie*, Rouen, 1840-1842, 7 vol. in-8°. — J. Thommerel, *Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon*, Paris, Pourchet, 1841, in-8°. — *Revue rétrospective normande*, publ. par A. Pottier, Rouen, 1842, in-8°. — Le Roux de Lincy, *Rec. de chants histor. depuis le douzième jusqu'au dix-huitième s.*, Paris, Gosselin, 1841-1842, 2 vol. in-12. — Louis du Bois, *Recherches archéologiques, historiques, biographiques et littéraires sur la Normandie*, Paris, Dumoulin, 1843, in-8°; *Glossaire du patois normand*, augmenté des deux tiers et publié par M. Julien Travers, Caen, Hardel, 1856, in-8°. — Amélie Bosquet, *La Normandie romanesque et merveilleuse*, Paris, Techener, 1845, in-8°. — L. de la Sicotière et Aug. Poulet-Malassis, *Le Dép. de l'Orne arch. et pittor.*, Laigle, Beuzelin, 1845, in-fol. — *Poètes normands, portraits gravés d'après les originaux les plus authentiques par Charles Devrils. Notices bibliographiques par MM. P.-F. Tissot, J. Janin, J.-F. Destigny (de Caen),... sous la direction de L.-H. Baratte*, Paris, Bedelet, 1846, gr. in-8°. — F. Boissard, *Notices biographiques, littéraires et critiques sur les hommes du Calvados qui se sont fait remarquer...* Caen, 1848, in-12. — A. Guilbert, *Hist. des villes de France*, Paris, Furne et C^{ie}, 1848, V, in-8°. — Ed. et Alfred Duméril, *Dictionn. du patois normand*, Caen, Mancel, 1849, in-8°. — Abbé Decorde, *Dictionn. des patois du pays de Bray*, Paris, Derache, 1852, in-8°. — Formigny de la Londe, *Doc. inéd. pour servir à l'hist. de l'anc. Acad. Roy. des B.-L. de Caen*, Mém. de l'Ac. de Caen, 1854. — Ed. le Héricher, *Essai sur la flore populaire de Normandie et d'Angleterre*, Avranches, Tostain, 1857, in-8°; *Normandie scandinave, ou Glossaire des éléments scandinaves du patois normand*, Avranches, Tribouillard, 1861, in-12; *Histoire et Glossaire du normand*, Paris, Aubry, 1862, 3 vol. in-8°; *Littér. pop. de la Normandie*, Mém. de la Soc. d'Avranches et de Mortain, VII, 1885. — Fr.-Victor Hugo, *La Normandie inconnue*, Paris, 1857, in-8°. — Théodore Lebreton, *Biographie normande, etc.*, Rouen, Le Brument, 1857, in-8°. — C. Hippeau, *Les Ecrivains normands au dix-septième siècle*, Caen, 1858, in-12. — Ed. Frère, *Manuel du Bibliographe normand ou Dictionn. bibliogr. et histor.*, etc., Rouen, Le Brument, 1858-1860, 2 vol. gr. in-8°; voyez en outre : *Approbation et confirmation par le pape Léon X des statuts et privilèges de*

la confrérie de l'Immaculée Conception dite Académie des Pali-nods, instituée à Rouen, publiée d'après une impr. goth. du seizième s. avec une notice histor. et bibliogr. par Ed. Frère, Rouen, H. Boissel, 1864, in-16. — A. Canel, *Blason populaire de la Normandie, comprenant les proverbes, sobriquets et dictons relatifs à cette ancienne province et à ses habitants*, 1859, 2 vol. in-8°. — Eug. de Robillard de Beaurepaire, *Etudes sur la poés. pop. en Normandie et spécialement dans l'Avranchin*, Mémoires de la Soc. d'arch., de littér., sc. et arts d'Avranches, II, 1859, p. 94-177. — Emile Dumont, *Légendes et Traditions de mon pays*, Rouen, 1861, in-8°. — L. Vasnier, *Petit Dictionn. du patois normand en usage dans l'arr. de Pont-Audemer* Rouen, Le Brument, 1862, in-8°. — Jul. Travers, *Des Patois en général et du patois norm. en particulier*, 1865, in-8°. — Arm. Gasté, *Chansons normandes du quinzième siècle*, Caen, Le Gost Clérissime, 1866, in-12; *Etude critique et histor. sur J. Le Houx et le Vau de Vire à la fin du seizième siècle*, Paris, Thorin, et Caen, Vve Le Gost Clérissime, 1874, in-8°; *Petite Anthologie Viroise*, etc., Caen, typ. A. Le Boyteux, 1891, in-8°. — Dieudonné Dergny, *Le Pays de Bray*, Paris, Derache, 1869-1872, 2 vol. in-8°. — *Les Cabarets de Rouen en 1556*, 3^e éd., *Avant propos par un Biblioph. du quartier Martinville (M. Cohen)*, Rouen, 1870, in-16. — Georges Métivier, *Dictionn. franco-normand, ou Rec. des mots particuliers au dialecte de Guernesey*, London, W. Norgate, 1870, in-8°. — *Bibliothèque patoise de M. Burgaud des Marets*, Catalogue de vente, Paris, Maisonneuve, 1873-1874, 2 vol. in-8°. — H. Moisy, *Noms de famille normands dans leurs rapports avec la vieille langue et spécial. avec le dialecte norm.*, 1875, in-8°. — E. Legrand, *Chansons pop. rec. à Fontenay-le-Marmion (Calvados) en 1876*, Romania, X. — A. Delboulle, *Glossaire de la vallée d'Yères pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand*, etc., Le Havre, 1876-1877, gr. in-8° av. supplém. — C. Joret, *Essai sur le patois normand du Bessin, suivi d'un Dictionnaire étymologique*, Paris, 1881, in-8°. — H. Moulin, *Chapelain, Huet, Ménage et l'Acad. de Caen*, Mém. de l'Acad. de Caen, 1882. — J. Lecœur, *Esquisses du Bocage normand. Précis historique, races, mœurs et coutumes, patois, proverbes et dictons, etc., traditions, légendes religieuses, légende de la reine Mathilde*, Condé-sur-Noireau, L. Morel, 1883, 2 vol. in-8°. — Jean Fleury, *Littérature orale de la Basse-Normandie*, Paris, Maisonneuve, 1883, in-8°; *Essai sur le patois norm. de la Hague*, *ibid.*, 1886, in-8°; *La Presqu'île de la Manche, ou suppl. au Patois normand de la Hague*, etc. — *Catalogue de livres rares, curieux et singuliers composant le cabinet d'un Bibliophile normand*, etc., Paris, Claudin, 1883, in-12. — *Catalogue de la Bibliothèque Canel léguée à la ville de Pont-Audemer*, Rouen, 1883, in-8°. — G. Le Vavasseur, le comte de Contades et l'abbé Gaulier, *Biblioth. ornaise. Cant. de Briouze*,

essai de bibliogr. cantonale. Paris, Champion, 1883, petit in-12. — E. Rolland, *Rec. de Chansons popul. de la France*, Paris, 1883-1890, 6 vol. in-8°. — A. Fresnay, *Le Patois normand (Pays de Caux)*, etc., 1885, in-8°. — N. Oursel, *Nouv. Biogr. normande*, Paris, A. Picard, 1886, 2 vol. in-8° et un supplém. — Couraye du Parc, *Chants popul. de la Basse Normandie* (Cf. *Etudes romanes, dédiées à Gaston Paris*, Paris, 1890, in-8°). — Dietrich Behrens, *Bibliogr. des patois gallo-romans*, 2^e éd., trad. française de Eug. Rabiet, Berlin, W. Groneau, 1893, in-8°. — Ch. Le Goffic, *Morceaux choisis des écrivains havrais*, etc., Le Havre, Impr. du Commerce, 1894, in-8°. — Christophe Allard, *Noëls normands*, Rouen, L. Gy, 1895, in-4°. — Ch. Guerlin de Guer, *Introd. à l'étude des parlars de Normandie*, 1896, in-8°; *Le Parler popul. dans la commune de Thaon (Calvados)*, Paris, Bouillon, 1901, in-8°. — J. André Guiot, *Les Trois Siècles palinodiques, ou hist. générale des Palinods de Rouen, Dieppe*, etc., publiés par l'abbé Tougard, Rouen, 1898, 2 vol. in-8°. — *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le baron Jér. Pichon*, III^e partie (Provinces), Paris, H. Leclerc, 1898, in-8°. — Meynaerts, *Conférence sur de vieilles chansons normandes*, La Ferté-Macé, Vve A. Bouquerel, 1899, in-16. — Edg. Mac Culloh, *Guernsey Folk-Lore*, London, Elliot Stock, 1903, in-8°. — Alb. Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — M.-C. Poinsoot, *Anthologie des Poètes norm. contemporains, avec portraits et notices bibliogr., suivie d'une étude sur la poésie norm. par Ch.-Th. Féret*, Paris, Floury, 1903, in-16. — G. Vanel, *Rec. des journaux caennais (1661-1777)*, 1904. — Decauville-Lachénée, *Note sur les annalistes et auteurs des journaux de la ville de Caen*, Mémoires de l'Acad. de Caen, 1904. — Georges Lebas, *Les Palinods et les Poètes dieppois*, etc., Dieppe, Impr. Centrale et Dellevoye, 1904, gr. in-8°. — *Chansonnier Normand, Préface de Jos. L'Hopital, table histor. de A. Join-Lambert*, etc., Paris, Soc. normande du Livre illustré, 1905, gr. in-8° (125 ex.). — J. Michelet, *Notre France*, 9^e éd., Paris, Colin, 1907, in-18. — Eugène de Robillard de Beaurepaire, *Les Puits de Palinod de Rouen et de Caen*, ouvr. posth. publ. par Ch. de Robillard de Beaurepaire, Caen, H. Delesque, 1907, in-8° (important). — Jules Sion, *Les Paysans de la Normandie orientale, Pays de Caux, Bray, Vexin normand, Vallée de la Seine. Etude géogr.*, Paris, Colin, 1908, in-8°. — P. Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la Fr. (Hist. de Fr. d'E. Lavis)*, 3^e éd., I, Paris, Hachette, 1908, in-4°. — A.-M. Gossez, *Les Provinces poétiques*, 1^{re} série, Le Havre, éd. de « La Province », 1908, in-8°. — Abbé Tougard, *Daniel Huet, Quelques faits de sa vie, 1689-1701*, Caen, 1909, in-8°. — J. Fèvre et H. Hauser, *Régions et Pays de France*, Paris, Alcan, 1909, in-8°, etc.

Voir en outre : Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre par*

les Normands, etc. — J. Janin, *La Normandie*, ill., etc., Paris, Bourdin, s. d., gr. in-8°. — Jean Daval, *Hist. de la Réformation à Dieppe*. — L. Vitet, *Histoire de Dieppe*, 1844, etc. — E. Pluquet, *Mémoires sur les trouvères normands*, Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie, 1824, 2^e partie, p. 368-443. — E. de Beaurepaire, *Olivier Basselin, Jean le Houx et le Vaudeville normand*, Caen, A. Hardel, et XXIII^e vol. du « Mémoire de la Soc. des Antiq. de Normandie ». — Ed. Moullé, *Cinquante Chants Popul. rec. dans la Haute Normandie*, etc.; *Annales des cinq départements de l'anc. Normandie*, etc.; *Bullet. de la Commission des Antiq. de la Seine-Inférieure*; *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*; *Mém. de l'Ac. nat. de Caen*; *Mém. de l'Acad. de Rouen*; *Mém. de la Soc. d'Agr. de Bayeux*; *Mém. de la Soc. Arch. d'Avranches*; *Rev. analyt. des Trav. de l'Acad. de Rouen*; *Revue de l'Avranchin*; *Rec. des Trav. de la Soc. d'Agric. de l'Eure*; *Rec. des Bibliophiles de la Soc. Havraise d'Et. diverses*; *Travaux de l'Acad. de Rouen*; *Revue cathol. de Normandie*; *La Vie Normande*; *Au Pays Normand*; *Bulletin des Normands de Paris*, etc., etc.

CHANSONS POPULAIRES

LES ANNEAUX DE MARIANSON¹

« Marianson, dame gentil,
Où est allé votre mari?
— Il y a bien six mois et demi
Que Renaud est dedans Paris.
— Puisque Renaud n'est plus ici,
Il vous faut faire un autre ami.
— Non, si longtemps que je vivrai,
Autre que Renaud n'aimerai!
— Marianson, dame gentil,
Prêtez-moi vos anneaux jolis,
Prêtez-moi vos anneaux de doit,
Que j'en fasse pareils à moi.
« Je vous le jure sur ma foi,
Personn' ne le saura que moi. »
Marianson, mal avisé,
Ses trois anneaux lui a prêté.
Quand les anneaux ell' eut donnés
Chez l'argentier s'en est allé :
« Bonjour, bonjour, bel argentier,
Prends-moi ces trois anneaux dorés.
« Je te les donne à mon coucher,
Fais-m'en pareils pour mon lever;
Fais-les de la même façon
Comme ceux de Marianson. »
Quand il tint les anneaux dorés,
Droit à Paris s'en est allé.

1. Les trois pièces qui suivent sont extraites du *Chansonnier Normand*, etc. Paris, Soc. Normande du Livre illustré, 1903, gr. in-8°.

Qui trouva-t-il sur le pavé?
Ce fut Renaud tout le premier.

« O, Dieu te gart! franc chevalier;
Quels nouvelles m'as apporté?
— Ta femme est accouché' d'un fils,
De moi ell' a fait son ami.

— T'en as menti, franc chevalier,
Ma femme m'est fidèl' assez!

— Que tu le croi's ou le décroi's,
Voilà les anneaux de ses doits. »

Quand il a vu la vérité,
Contre la terre s'est jeté.
Il y fut trois jours et trois nuits,
Sans boire, manger, ni dormir.

Au bout des trois jours et trois nuits,
Sur son cheval il remontit.

N'alloit pas comme homme de sens,
Il alloit comme poudre et vent.

Sa mère étoit sur les creneaux,
Qui avisit de loin Renaud :

« Marianson, dame gentil,
Voici venir votre mari.

« Il ne vient pas en homme aimé,
Il vient en foudre courroucé.

— Ma mère, montrez-lui son fils,
Cela le pourra réjouir.

— Or tiens, Renaud, voilà ton fils!
Quel nom lui donras-tu, mon fils?

— A l'enfant, je lui donne un nom,
A la mère mauvais renom! »

Il prend l'enfant par le maillot,
Le jette contre le carreau.

Prend sa femme par les cheveux,
A la queu' du cheval la neu'.

Depuis les portes de Paris
Jusqu'aux portes de Saint-Denis,
N'y avoit brousse ni buisson
Que n'eût sang de Marianson.

« Renaud, Renaud, mon doux ami,
 Pour Dieu, arrêtons-nous ici!
 — N'est pas pour toi, franche catin,
 C'est pour mon cheval qui a faim!
 « Dis-moi, dis-moi, franche catin,
 Où sont les anneaux de tes mains ?
 — Sont dans le coffre au pié du lit.
 Voilà la clé pour les quérir.
 — Marianson, dame gentil,
 Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?
 — Renaud, Renaud, mon doux ami,
 M'en avez-vous donné loisir ?
 — N'est-il barbier ni médecin,
 Qui puisse mettre ton cors sain ?
 — Il n'est barbier ni médecin
 Qui puisse mettre mon cors sain.
 — Marianson, dame gentil,
 Que te faut-il pour te guérir ?
 — Ne faut qu'une aiguille et du fil
 Et un drap pour m'ensevelir.
 — Marianson, dame gentil,
 Pardonnez à votre mari !
 — Oui, ma mort lui est pardonné,
 Mais non celle du nouveau-né ! »

CHANT DES PÊCHEURS POLLETAIS

XVIII^e SIÈCLE

O veit du bord de Dieppe,
 Chinq a six mélangueux¹
 Cé fem' et cé fillettes
 Chan vonz au devant d'eux,
 Priant la boun' maraie²
 Que Dieu leuz a baillie;
 Chinq o six man'³ à l'home
 Qui chan vont démàquai⁴.

1. Bateaux pêcheurs; *mélangueux*, de merlan.
2. Remerciant Dieu de la bonne marée.
3. Panier.
4. Détacher le poisson des hameçons.

Vo veyez frère Blaise
 Avec chan coclucon¹
 Carecher cé Poltaises
 Pour aveir du peisson ;
 Mais moi, ze feis ma ronde
 En Poltais racourchi²,
 Et tout au bout du compte
 Ze n'ai qu'un mêlan ouït³.

A vos, zeune fillette,
 Qui veut se mariaï,
 Quand un Poltais s'embarque
 I faut lé vitailai⁴ ;
 La bouteille à la caode⁵
 Et pi chan cicotin⁶
 Sa fricassé tout' caode
 Et pi chan bout d'boudin.

LE SOUNNEUX

Sounn' donc, sounneux ! F'uôt ton violon,
 Que ten archet halle un' chanson
 De li, comn' li seul peut donné,
 Coumm' n'y a qu'violon qui peut chanté !
 Sounn' donc, sounneux !

Men âme est triste. Il l'y faudrait
 Une achie d'ferme ; cha la r'ferait...
 Mais, las ! les plieurs ne veul'nt pas v'né.
 O violon, tâch' d'les fair' coulé !
 Sounn' donc, sounneux !

Bein fait, sounneux ! T'as réussi !
 Ah ! de qui paids m'v'là soulagé !
 Mais, farceux, qu'èch ? tu m'voudrais m'faire
 Rir' bêtôt tant que j'vains de braire.
 Bein, sounn', sounneux !

1. Capuchon de moine.

2. Pauvre diable.

3. Pourri.

4. Approvisionner.

5. La chaude, l'eau-de-vie.

6. Tabac à chiquer.

Drôl' de sounneux! je ris, je plieure,
 Just' comm' tu veux, et v'lo à cht'heure,
 Tu m'excit's tant que j'pourrais m'rué
 Su l'premier v'nu et m'fair' rossé...

Arrêt', sounneux!

Mais o nou fé; jou', joue, j't'en prie,
 Continue tes sons d'chorcell'rie
 Et mountre, après cris déchênés,
 Comm' cris d'amour peuv'nt êtr' chantés;

O sounn', sounneux!

Et dis tout bas à ton violon
 D'emprunter d'là-haut sa chanson!
 Merci! jou', joue, j'freum les yeux.
 O joie! I'm'sembl' que j'sis ès cieux.

Sounn', sounn', sounneux!¹

RONDE DE L'ORMEAU FLEURI

OU DU BOIS TAILLIS²

Derrière chez mon père,
 Il est un bois tailli.

Serai-je nonnette, oui ou non?
 Serai-je nonnette? Je crois que non.

Le rossignol y chante
 Et le jour et la nuit.

Serai-je nonnette, etc.

Il chante pour les filles
 Qui n'ont jamais d'amis.

Serai-je nonnette, etc.

Il ne chante pas pour moi
 J'en ai un, Dieu merci!

Serai-je nonnette, etc.

1. Cette chanson ancienne a été recueillie dans les îles de la Manche par M. Le Cerf, avoué à Caen.

2. Les trois pièces qui suivent, fort populaires dans l'Avranchain, sont extraites des Mémoires de la Société d'arch., sciences et arts d'Avranches, 1858.

J'en avais un aussi,
Mais les Engloys m'ont pris.

Serai-je nonnette, etc.

Je donnerais ma terre
A qui m'l'irait queri.

Serai-je nonnette, etc.

Mes cousins et mon frère,
Ma mère, mon père aussi.

Serai-je nonnette, etc.

Quand j'y pense le soir,
Je ne puis m'endormir.

Serai-je nonnette, oui ou non ?

Serai-je nonnette ? Je crois que non.

LE PRISONNIER D'AVRANCHES

Dans la prison d'Avranches
Un prisonnier y a.

Personn' ne le va voir
Hors la fill' du geôlier.

Quand ell' lui porte à boire,
A boire et à manger,

Et des chemises blanches
Tant qu'il en veut changer.

« Ah ! dites-moi, la belle,
Ce que l'on dit de moi.

— Les novell's sont en ville
Que demain vous mourrez.

— Bell', pour que je ne meure
Ah ! quittez-moi les clefs. »

La fille était jeunette,
Les clefs lui a quitté.

Quand il fut sur la grève,
Il se mit à chanter :

« Que benies soient les filles,
 Les fill's à marier,
 « Surtout celles d'Avranches,
 La fille du geôlier! »

LA FILLE DU ROI

CHANSON DIEPPOISE

Le Roi a une fille à marier.
 A un Engloys la veut donner;
 Elle ne veut mais :
 « Jamais mari n'épouserai s'il n'est François. »

La belle ne voulant céder,
 Sa sœur s'en vint la conjurer :
 « Acceptez, ma sœur, acceptez à cette fois,
 C'est pour paix à la France donner avec l'Engloys. »

Et quant ce vint pour s'embarquer,
 Les yeux on lui voulut bander.
 « Eh! ôte-toi, retire-toi, franc traître Engloys,
 Car je veux voir jusqu'à la fin le sol François. »

Et quand ce vint pour arriver,
 Le châtel étoit pavoisé.
 « Eh! ôte-toi, retire-toi, franc traître Engloys,
 Ce n'est pas là le drapeau blanc du Roi François. »

Et quand ce vint pour le souper,
 Pas ne voulut boire ou manger.
 « Eh! ôte-toi, retire-toi, franc traître Engloys,
 Ce n'est pas là le pain, le vin du Roi François. »

Et quand ce vint pour le coucher,
 L'Engloys la voulut deschausser.
 « Eh! ôte-toi, retire-toi, franc traître Engloys,
 Jamais homme n'y touchera s'il n'est François. »

Et quand ce vint sur le minuit.
 Elle fit entendre un grand cri,
 En s'écriant avec douleur : « O Roi des Rois!
 Ne me laissez entre les bras de cet Engloys. »

Quatre heures sonnant à la tour,
 La belle finissoit ses jours.
 La belle finissoit ses jours, d'un cœur joyeux,
 Et les Engloys y pleuroient tous d'un cœur piteux.

MA NORMANDIE¹

Quand tout renaît à l'espérance,
 Et que l'hiver fuit loin de nous ;
 Sous le beau ciel de notre France,
 Quand le soleil revient plus doux ;
 Quand la nature est de retour,
 J'aime à revoir ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour !

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
 Et ses chalets et ses glaciers ;
 J'ai vu le ciel de l'Italie,
 Et Venise et ses gondoliers.
 En saluant chaque patrie,
 Je me disais : Aucun séjour
 N'est plus beau que ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour !

Il est un âge, dans la vie,
 Où chaque rêve doit finir :
 Un âge où l'âme recueillie
 A besoin de se souvenir.
 Lorsque ma muse refroidie
 Aura fini ses chants d'amour,
 J'irai revoir ma Normandie.
 C'est le pays qui m'a donné le jour !

1. Cette pièce, qu'on s'étonnera de lire parmi un choix de chansons locales, mais qui est digne d'y figurer, grâce à la notoriété qu'elle obtint et grâce à son caractère populaire, est de Frédéric Bérat, chansonnier normand né à Rouen en 1810, mort en 1855. On la trouvera dans un recueil de cet auteur : *Chansons*, paroles et musique, ill. de T. Johannot, Raffet, Bida, Gendron, Lancelot, Mouilleron, C. Nanteuil, etc. Paris, Curmer, s. d. (1853), in-8°. Frédéric Bérat a publié plusieurs *Albums* de ses compositions.

OLIVIER BASSELIN

ET LES COMPAGNONS DU VAU DE VIRE

(XV^e SIÈCLE)

Rien n'est plus complexe que l'histoire tant controversée d'Olivier Basselin et des origines du Vau de Vire. L'existence d'Olivier Basselin est pourtant incontestable. Il a dû naître à Vire, vers la fin du XIV^e ou au commencement du XV^e siècle. Eugène de Beaurepaire, qu'on ne saurait trop citer en matière normande, a dit avec raison : « Les principaux faits de sa vie sont restés très obscurs : nous ne connaissons d'une manière certaine ni l'époque de sa naissance ni l'époque de sa mort ; sa physionomie revit assez heureusement dans les compositions de quelques poètes postérieurs qui se rattachent à son école. Basselin, pour nous en tenir aux conjectures les plus probables, naquit à Vire dans les premières années du XV^e siècle. Il était propriétaire, à deux pas de la ville (dans les Vaux de Vire), d'un petit moulin à fouler les draps qu'une tradition du pays, d'origine un peu récente, montre encore près du pont des Vaux, sous le coteau des Cordeliers. » C'est là que, entouré de ses amis, bons compagnons et francs buveurs comme lui, il composait ses chants joyeux, nommés vaudevires, du lieu d'où ils avaient pris naissance. C'est là que, non content de faire des chansons à boire et des refrains d'amour, il écrivit encore des chants belliqueux contre les oppresseurs de la Normandie. C'était vers la fin de l'occupation anglaise. Les ennemis firent « grand vergogne » au foulon virois, et si l'on en croit une légende accréditée dans le pays, Olivier Basselin périt les armes à la main, quelque temps avant la bataille de Formigny (1450). Sa mort, véritable deuil public, fut déplorée par ses disciples survivants, avec des accents qui ne laissent aucun doute sur la popularité qu'il s'était acquise en son temps.

Que reste-t-il de Basselin maintenant que la critique lui a retiré la plupart de ses charmants ouvrages pour les rendre à leur véritable auteur ? Nous ne saurions que répondre, si nous n'avions le dessein de nous appuyer sur les arguments fournis, à propos de ce problème littéraire, par Armand Gasté.

« Si l'on peut affirmer sans crainte, écrit cet érudit, que toutes les chansons qu'on lui avait attribuées jusqu'ici doivent être restituées à Jean Le Houx, ce n'est pas, non plus, trop s'aventurer que de chercher les chansons de Basselin — et de ses amis — dans les manuscrits de Bayeux et de Vire¹, que nous avons publiés en 1866, sous le titre de *Chansons normandes du quinzième siècle*². » Il va sans dire, ajouterons-nous, que toutes les chansons contenues dans ces deux manuscrits n'appartiennent pas en propre à Basselin et à son groupe, mais il y en a un certain nombre, parmi lesquelles il en est de tout à fait dignes de justifier la réputation du vieux chansonnier virois et de ses amis « les Compagnons du Vau de Vire ». C'est parmi ces dernières, réunies par M. Gasté, en 1887, que s'est fixé notre choix.

BIBLIOGRAPHIE. — E. de Beaurepaire, *Olivier Basselin, J. Le Houx et le Vaudevire normand*. Mémoire de la Soc. des Antiquaires de Normandie (Caen, Hardel, 1858), t. XXIII. — A. Gasté, *Etude sur Olivier Basselin et les compagnons du Vau de Vire, leur rôle pendant les guerres anglaises et leurs chansons*, Caen, Le Gost-Clérissé, 1866, in-8°; *Olivier Basselin et le Vau de Vire*, Paris, Lemerre, 1887, in-18; *Les Insurrections popul. en Basse Normandie au quinzième s., pend. l'occupation anglaise, et la question d'Olivier Basselin*, Mémoire lu à l'Institut, le 30 mars 1889, Caen, H. Delesque, 1889, in-8°.

VAU DE VIRE

Bevons, ma commère, nous ne bevons point.
Ils étoient trois dames d'accord et d'apoint,
Disant l'une à l'autre : Nous ne bevons point.
Bevons, ma commère, nous ne bevons point.

Bevons, ma commère, nous ne bevons point.
Il y vint ung rustre, tout en beau pourpoint,
Pour servir les dames très bien et à point;
Bevons, ma commère, nous ne bevons point.

1. Le manuscrit dit de Vire, de même que celui dit de Bayeux, appartient aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, N. F. 1274 et 5594 S. F. On peut ajouter à ces derniers le Ms. 12744 (anc. supp. fr. n° 169) publié par Gaston Paris dans le premier volume de la Société des Anciens textes.

2. *Les Chansons normandes du quinzième siècle, publiées pour la première fois sur les manuscrits de Bayeux et de Vire*, Caen, Le Gost-Clérissé, in-12.

Bevons, ma commère, nous ne bevons point.
 Se dirent les dames, vecy bien à point.
 Faisons bonne chere, ne nous faignons point,
 Bevons, ma commère, nous ne bevons point.

Bevons, ma commère, nous ne bevons point.
 Le mignon commence : il ne tarda point ;
 De servir s'avance, tout à leur bon point.
 Bevons, ma commère, nous ne bevons point.

Bevons, ma commère, nous ne bevons point.
 Des maris doubtance nous n'en ayons point,
 D'eulx n'airons grevance, car ils n'y sont point.
 Bevons, ma commère, nous ne bevons point.

CHANSON

Quant je voy renouveler
 La gratiense saison,
 Mon cueur est bien en prison
 Quant je n'ose plus chanter.

Las ! je n'y chanteray plus !
 Mon cueur est trop douloureux.
 Quant le Vau de Vire est jus
 Qui souloit estre joyeux.

La blanche livrée porter,
 Chascun un blanc chapperon,
 Tout par bonne intention,
 Sans à nul mal y penser.

Las ! je n'y chanteray plus, etc.

Adieu soit esbattement,
 Et le joly dieu d'amours,
 Je le quiete entièrement
 Se de luy je n'ay secours.

Las ! je n'y chanteray plus, etc.

Je suis marri et dollent,
 Quant je vois ces collectours

Qui justifient povre gent
Plus souvent que tous les jours.

Las! je n'y chanteray plus, etc.

Vrays amoureux sans tarder,
Ostez mon cueur de prison,
Et me donnez guarison,
Où je suis au trespasser.

Las! je n'y chanteray plus, etc.

VAU DE VIRE

Helas! Olivier Basselin
N'orrons nous point de vos nouvelles?
Vous ont les Engloys mis à fin.

Vous soulliés gayement chanter
Et demener joyeuse vie,
Et les bons compaignons hanter
Par le pays de Normandye.

Jusqu'à Saint-Lo, en Cotentin,
En une compaignye moult belle
Oncques ne vy tel pelerin.

Les Engloys ont faict desraison
Aux compaignons du Vau de Vire.
Vous n'orrez plus dire chanson
A ceux qui les souloient bien dire.

Nous prirons Dieu de bon cueur fin,
Et la douce Vierge Marie,
Qu'il doint¹ aux Engloys male fin;
Dieu le Pere si² les mauldye!

VAU DE VIRE

Et cuidez-vous³ que je me joue
Et que je voulsisse⁴ aller

1. Donne — 2. Aussi. — 3. Croyez-vous. — 4. Voulusse.

En Engleterre demourer ?
 Ils ont une longue coue¹.
 Entre vous, gens de village,
 Qui aymés le roy François,
 Prenez chascun bon courage
 Pour combattre les Engloys.
 Prenez chascun une houe
 Pour mieulx les deraciner ;
 S'ils ne s'en veullent aller,
 Au moins faictes leur la moue.
 Ne craignez point à les battre
 Ces godons², panches³ à poix :
 Car ung de nous en vault quatre,
 Au moins en vault-il bien troys.
 Afin qu'on les esbafoue,
 Autant qu'en pourrez trouver,
 Faictes au gibet mener,
 Et que nous les y encroue⁴.
 Par Dieu' si je les empoigne,
 Puisque j'en jure une fois,
 Je leur montrerai sans hoigne⁵
 De quel pesant sont mes doigts...

CHANSON

En la duché de Normendye
 Il y a si grant pillerye
 Que on n'y peult avoir foison.
 Dieu veuille qu'elle soit abollye
 En la duché de Normendye,
 Ou il faudra que on s'enfuye
 Et laisser chascun sa maison.

1. Queue, allusion aux queues que les Anglais portaient sur leurs manteaux.

2. Du juron *goddam*, terme injurieux par lequel on désignait alors les Anglais

3. Panses.

4. Accroche.

5. Sans fâcherie.

Quant à moy je n'y seray plus,
Car on n'y a point d'agrement
Par la crainte des court-vestus
Qui nous viennent voir si souvent.

Ils viennent par grant ruderye,
En la duché de Normendye,
Demander ce que n'avons mye
En nous donnant mainet horion.

Encor faut-il que on leur dye :
Mes bons seigneurs, je vous merceye,
Prenez tout ce que nous avon.

Je leur donnasse volluntiers,
Par ma foye, se j'eusse de quoy ;
Mais, par mon âme, mes deniers
Et tout mon bien est hors de moy.

Je ne puis faire courtoisye
En la duché de Normendye :
Car poureté me contrarie
Et me tient en subjection.

Je n'ay plus amy ne amye,
En la duché de Normendye,
Qui me donnast un porion..

Il n'y a plus de loyaulté
Aux gens de mestier ou marchands,
Il n'y a plus de seurété
Ne en la ville ne aux champs.

L'Eglise n'est point bien servye
En la duché de Normendye ;
Noblesse veult grant seigneurie ;
Le mauvais temps est en saison,
Après du roy n'y a qu'envye.

(*Olivier Basselin et le Vau de Vire, etc.,*
par A. Gasté, 1887.)

JEAN LE HOUX

(XVI^e SIÈCLE)

Jean Le Houx, le fameux auteur des Vaux de Vire si longtemps attribués à Olivier Basselin, naquit à Vire vers le milieu du XVI^e siècle. Il fit ses études de droit, vraisemblablement à Caen, et, reçu licencié, revint à Vire, où il exerça la profession d'avocat au bailliage. Mais, au dire de ses biographes, il ne plaida guère, préférant à la triste majesté du tribunal le séjour de la taverne, où, au milieu de compagnons de joviale humeur, il composa ses gentilles chansons. Les Vaux de Vire de Jean Le Houx, imprimés vers 1570, ne tardèrent pas à devenir populaires dans le Bocage virois et à valoir à leur auteur, avec une sorte de célébrité locale, mille désagréments. On était en pleine guerre de religion. La ville de Vire, théâtre de tous les excès des protestants et des catholiques, qui s'y égorgaient tour à tour, était aussi le siège de la réaction et de l'intolérance. Persécuté pour son épicurisme, par le clergé virois, Jean Le Houx, bien que fervent chrétien, dut aller solliciter à Rome son pardon et renier ses productions de jeunesse. Il lui fut ordonné en outre de détruire l'édition de ses Vaux de Vire. C'est probablement pour cette raison, observe Armand Gasté, qu'il est aujourd'hui impossible de retrouver un seul exemplaire du premier tirage de ce livre. De retour à Vire, Jean Le Houx s'efforça de se faire oublier, rimant encore, mais pour lui seul et pour quelques amis discrets, des pièces qui ne devaient pas voir le jour de son vivant. « La mort approchant, il dit adieu aux chansons à boire, et pour réparer le mal causé par ses Vaux de Vire, pourtant bien inoffensifs, il se mit à écrire des Noëls, proclamant ainsi, après les vertus du vin claret et du pommé normand, la gloire de Marie et de son fils Jésus. » Enfin, quoiqu'il ait été, semble-t-il, assez gêné dans ses affaires, il laissa des rentes aux confréries, afin qu'on dit des messes pour le repos de l'âme de ses parents, et aussi pour « les pauvres gens que leurs familles laissent sans prières ».

Jean Le Houx mourut vers le milieu de l'année 1616, et fut inhumé solennellement dans l'église de sa paroisse. Il s'était

marié deux fois, et laissait une nombreuse postérité. Sonnet de Courval lui fit une pompeuse épitaphe, qui débute par ces vers :

Passager viateur qui visites ce Temple,
 Arreste un peu tes pas, et de grâce contemple
 Ce tombeau dans lequel gist le docte Le Houx,
 Houx toujours verdoyant en vertus immortelles,
 En cent perfections admirablement belles,
 Qui le faisoient paroistre un soleil entre nous...

La première version ancienne que l'on possède de l'œuvre de Jean Le Houx a été publiée vers 1670, sans nom d'auteur, par un imprimeur de Vire, Jean de Cesne, sous ce titre : *Le Livre des Chants Nouveaux de Vau de Vire, corrigé et augm. outre la précédente impression*. Cette deuxième édition dut avoir, à peu près, le sort de la précédente, donnée vers 1570, car il n'en reste à l'heure actuelle qu'un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale¹. Les Vaux de Vire ont été réimprimés plusieurs fois au cours du XIX^e siècle², mais sans grand mérite critique, puisque les éditeurs s'obstinaient à donner à Olivier Basselin ce qui appartient en propre à Jean Le Houx ; et ce n'est qu'assez récemment qu'on en a fait paraître une édition conforme à la vérité et à l'esprit de l'auteur : *Les Vaux de Vire, de Jean le Houx*, publiés pour la première fois sur le manuscrit du poète, avec une introduction et des notes, par A. Gasté, Paris, Lemerre, 1875, in-12.

Les *Noëls Virois*, de Jean Le Houx, ont paru « d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Caen », avec des notes, par A. Gasté, chez Le Gost-Clerisse, à Caen, en 1862, in-8°.

1. Il en existait un autre, dans le pays, au début du XIX^e siècle. On ignore ce qu'il est devenu. C'est celui-là même qui a servi à la réimpression donnée en 1811.

2. Citons : *Les Vaudevires*, poésies du XV^e siècle, par Olivier Basselin (sic) avec un discours sur sa vie et des notes pour l'explication des anciens mots. Vire, 1811, in-8° (éd. publiée, aux frais et par les soins des habitants de Vire, à 148 ex., dont 24 de format in-4°) ; *Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin, poète normand de la fin du quatorzième siècle* (sic), suivis d'un choix d'anc. Vaux-de-Vire, de bacchanales et de chansons, poésies normandes soit inédites, soit devenues excessivement rares, publiées avec des dissertations, des notes et des variantes, par M. Louis Du Bois, etc., Caen, 1821, in-8° ; *Les Vaux-de-Vire édités et inédits d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, avec discours préliminaires, choix de notes et var. des précéd. édit., etc., publiés par Julien Travers*, Paris, Lance, 1833, petit in-12, et 1855, in-18 ; *Vaux de Vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, suivis d'un choix d'anciens vaux de vire et d'anc. chansons normandes, tirés des Mss et des imprimés, avec une notice préliminaire, etc., nouv. éd. revue et publiée par P.-L. Jacob*, Paris, A. Delahays, 1858, in-12.

BIBLIOGRAPHIE. — E. de Beaurepaire, *O. Basselin, J. Le Houx, et le Vaudevire normand*, Caen, A. Hardel, 1858. in-8°, et Mémoire de la Soc. des Antiquaires de Normandie, XXIII^e vol. — A. Gasté, *Jean Le Houx et le Vau de Vire à la fin du seizième siècle*, Paris, E. Thorin, et Caen, V^e Le Gost-Clérissse, 1874, in-8°; *Noëls et Vaudevires du Ms. de Jehan Porée* (xvi^e s.), etc., Bullet. de la Soc. des Antiquaires de Normandie, 1884.

LA RUINE DES VAUX DE VIRE

Voyant en ces valons virois
Des moulins fouteurs la ruine,
Où nos chantz prindrent origine,
Regrettant leur temps je disois :
« Où sont ces moulins, ô valons,
Source de nos chants biberons ? »

Le traficq de nos pères vieux
Estoit jadis en drapperie.
Le bon Basselin, lors en vie,
Se res-jouissoit avec eux.
Où sont ces moulins, ô valons,
Source de nos chants biberons ?

Aux moulins qui fouloient leurs draps,
Sur ceste riviere jolie,
Beuvoit d'autant par drôlerie
Pommé qui valoit hypocras.
Où sont ces moulins, ô valons,
Source de nos chants biberons ?

Basselin faisoit leurs chansons
Qu'on nomma partant Vaudevire,
Et leur enseignoit à les dire
En mille gentilles façons.
Où sont ces moulins, ô valons,
Source de nos chants biberons ?

Or bien, ce bon temps est passé.
De toutes choses une pose !
Va dans mon cors et t'y repose ;
Benoist soit-il qui t'a versé !

Où sont ces moulins, ô valons,
Source de nos chants biberons ?

VAUX-DE-VIRE

I

✓ Beau nez, dont les rubis ont cousté mainte pippe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet ;
Gros nez ! qui te regarde à travers un grant verre
Te juge encor plus beau ;
Tu ne ressembles point au nez de quelque herre
Qui ne boit que de l'eau.
Un coq d'Inde sa gorge à toi semblable porte.
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez ! Pour te peindre en la sorte
Il fault beaucoup de temps.
Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine ;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsy, plus rouge qu'une guigne,
En beuvant du meilleur.
On dit qu'il nuist aux yeulx ; mais seront-ils les maistres ?
Le vin est guarison
De mes maulx ; j'a[i]me mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison.

II

On plante des pommiers es bords
Des cimetières, près des morts,
Pour nous remettre en la memoire
Que ceulx dont là gisent les corps
Ont a[i]mé comme nous à boire.
Se doncq de nos predecesseurs
Il nous fault ensuyvre les mœurs,
Ne souffrons que la soif nous tue :
Beuvons des pommiers les liqueurs
Ou bien de la plante tortue¹.

1. La vigne.

Pommiers croissans es environs
 Des tombeaulx des bons biberons
 Qui ont aymé vostre reuvaige,
 Pussions-nous, tandis que vivrons,
 Vous veoir chargiés de bon fruictaige !

Ne songeons plus aux trespassez ;
 Soyons gens de bien ; c'est assez :
 Au surplus il fault vivre en joye.
 Que servent les biens amassez,
 Au besoing qui ne les employe ?

III

Ayant le doz au feu et le ventre à la table,
 Estant parmi les pots pleins de vin delectable,
 Ainsi comme un poulet
 Je ne me laisseray mourir de la pepie,
 Quant en debvroy avoir la face cramoisie
 Et le nez violet.

Quant mon nez devindra de couleur rouge ou perse,
 Porteray les couleurs que cherit ma maistresse.
 Le vin rend le teint beau.

Vaut-il pas mieulx avoir la couleur rouge et vive,
 Riche de beaux rubis, que si pasle et chetive
 Ainsi qu'ung beuveur d'eau ?

On m'a deffendu l'eau, au moins en beuverie,
 De paour que je ne tombe en une hydropisie.
 Je me pers, se j'en boy.

En l'eau n'y a saveur : prendray-je pour breuvaige
 Ce qui n'a point de goust ? Mon voisin qui est saige
 Ne le fait, que je croy.

Qui a[i]me bien le vin est de bonne nature.
 Les morts ne beuvent plus dedans la sepulture :
 Hé ! qui sçait s'il vivra

Peut-estre encor demain ? Chassons merencolie.
 Je vay boire d'aautant à ceste compaignie :
 Suive qui m'a[i]mera.

(*Les Vaux de Vire de J. Le Houx*, éd. A. Gasté, 1875.)

JEAN DOUBLET

(1528?-?)

On a fort peu de détails sur la vie de ce poète. Il naquit à Dieppe vers 1528, d'une famille appartenant à la riche bourgeoisie. Un Jean Doublet, seigneur de la Haye, dans l'élection d'Evreux, produisit en 1523 des lettres de noblesse et fut la souche de la famille des Doublet, seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan. Le père de notre auteur occupait un rang honorable dans la magistrature; il avait des armoiries peintes sur les vitraux de son logis et possédait des biens territoriaux dans sa province. Sa mère était fille de David Miffant, conseiller du roi et gouverneur de Dieppe. Dès son enfance, le jeune Doublet fut confié aux soins d'un savant professeur, Jean Fourdin, qui lui donna le goût des belles-lettres. « Dieppe, a-t-on écrit, n'était pas seulement une ville commerçante qui envoyait ses vaisseaux dans les deux Indes, une cité guerrière qui repoussait victorieusement les Anglais; c'était encore un centre littéraire où chaque année, aux jours de la Nativité et de l'Assomption, les poètes se disputaient le prix du Rondeau, du Chant Royal et de la Ballade... Jacques Miffant, oncle de Doublet, y faisait représenter des moralités et des mystères, auxquels un musicien du cru, Mathieu Fournier, mêlait ses mélodies. Jean Doublet y fut certainement couronné, puisqu'il eut, en 1556, la charge d'y *semondre* les poètes. Il leur adressa à cette occasion la *xxi^e* de ses Elégies, où il rapporte comment, en 1443, la veille de l'Assomption, les Anglais ayant été repoussés par l'assistance miraculeuse de la Vierge, des fêtes et des processions, qui portaient le nom de *Mitouries*, et que suivait une lutte poétique, furent instituées pour célébrer ce glorieux anniversaire. »

Dans une de ses autres pièces, le même auteur nous offre une curieuse description de ce qu'était la ville de Dieppe avant le bombardement de 1694.

Jean Doublet atteignit un âge assez avancé. Il vivait encore en 1582. Un historien local, qu'on a surnommé le Moréri des Normands, J.-A. Guiot, a écrit qu'il mourut cordelier.

« L'amour aveugle qu'il avait pour sa patrie, observe Guil-

laume Colletet, lui faisait employer indifféremment toutes sortes de mots français ou normands, bons ou mauvais, ce qui s'appelle aimer jusqu'aux vices du lieu de sa naissance... »

Les œuvres poétiques de ce poète ont paru pour la première fois en 1559, et ont fait l'objet de deux réimpressions assez récentes. Voyez : *Les Élégies de Jean Doublet, Dieppoyoys*, Paris, Ch. Langelier, 1559, in-4°; *Les Élégies, etc.*, reproduites d'après l'édition de 1559, avec la vie du poète par G. Colletet; une préface et des notes par P. Blanchemain, Rouen, Boissel (aux frais de la Soc. des biblioph. normands), 1869, in-8°, 50 ex.; *Élégies de Jean Doublet, suivies des Epigrammes et Rimes diverses*, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1871, in-12 (333 ex.). On doit encore à J. Doublet une traduction de plusieurs traités de Xénophon, intitulée : *Mémoires de Xénophon*, trad. du grec en français, Rouen, Denys du Val, 1582, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE. — Du Verdier, *Bibliothèque française*, etc. — La Croix du Maine, *ibid.*, etc. — Vicomte de Gaillon, *Notice biogr. et littér. sur J. Doublet*, Bulletin du Bibliophile, 1856, p. 739. — P. Blanchemain, *Poètes et Amoureuses, Portr. litt. du seizième s.*, Paris, Willem, 1877, 2 vol. in-8° (le chapitre de ce livre consacré à Doublet contient la notice de G. Colletet).

ÉLÉGIE

Autre que moy, pour les gras bénéfices.

Suive la mule aux Prélats cramoisis :

Autre que moy, coure aux offices

A force de soleils choisis.

Ce n'est pas moy qui pour faux honneur vende

Ma toute d'or ma chere liberté,

Ou pour une oisive prébende,

Entre les ames soye arté.

En paix je tiens de juste patrimoine,

Non loin borné, un peu de fons Normand,

Qui sans rien faire, comme un Moine,

Me nourrit, si je veux, dormant.

Là, pour tout soin, il plante à droites lignes

Maints grands jardins de freres arbrisseaux,

Esperant, car ce sont nos vignes,

Vendanger leurs jaunes monceaux.

Et, nivelant, si bien il les compasse,

Que de tout sens les ordres infinis
 Toujours d'une pareille espace
 Entr'eux se trouvent définis.
 Pour leur abry contre ce froit Borée,
 Les chesnes forts, et les ormes épés,
 De maint rang à chacune orée,
 Les ceignent comme enveloppés.
 Le long louchet ou la courte faucille,
 Entre mes mains ne me fait honte lors,
 Ni ce lou[p] velu qui m'habille,
 Ou les souliers sales et ors.
 De la charrue aucune fois, peut-estre,
 Les mancherous moy-même guiderai,
 Et du fouët, sonné en maistre,
 Les jumens lasses hasterai.
 L'eur de ma main fera voir dans nos granches
 Les purs fromens jusqu'aux tuiles tassés,
 Et, du duos revenu des branches,
 Nos celiers jusqu'à l'arc pressés.
 Car devot suis, et la dîme, sans faute,
 De tous mes fruits nostre curé reçoit;
 Et n'es feste basse ni haute,
 Dont le jour chommé ne me soit;
 Le bon patron de ce povre village,
 Qui n'est qu'un saint des plus grosses façons,
 Un rude bois et lourd image,
 Toutefois nous nous y passons,
 Voit chacun an, avec maint feu de cire,
 Tout son autel de mes bons fruits couvert,
 Et du prime épi je lui tire
 Un chapeau mi-jaune mi-vert.
 Son guet aussi (croiés peuple) me garde,
 Et mon bétail si sûrement maintient
 Que nul larron ne s'y hazarde,
 Et le loup même s'en abstient.
 Loups et larrons (propice ainsi la Lune
 Toujours vous soit) n'aiés point apétit
 De vous acquerir proie aucune
 Sur ce mien troppelet petit.
 Maint riche parc sera plus convenable
 A vos aguets : là ne vous feignés point,

Grand nombre est volontiers prenable,
Et veint aux larcins mieux à point.
Pour le marché mes bestes je n'engresse,
Je ne bas point pour la hale mes blés,
Ni n'attens des chertés la presse,
Epargnant mes greniers comblés.
Je vis sans plus : et eust sa corne pleine
Toute versée, Abondance chez moi,
Par les derniers fruits, à grand peine,
Conduit jusqu'aux nouveaux me vois.
Les Dieux aussi plus outre je n'invoque :
Car, assuré de mon annuel pain,
Des grand's richesses je me moque,
Je me moque aussi de la faim.
Et me suffit, au loin de toute envie,
Sans plus de biens, sans plus d'honneurs aussi,
Dans ceste mediocre vie
Borner le vol de tout souci.

(*Elégies de Jean Doublet, 1559.*)

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

(1535?-1606)

Jean Vauquelin naquit au château de la Fresnaye-au-Sauvage, près de Falaise, en 1535 ou en 1538. « La famille d'où était sorti Jean Vauquelin — écrit Huet dans ses *Origines de la Ville de Caen* — a porté plusieurs hommes illustres dans les Lettres, dans la Robe et dans l'Épée¹. Celui-ci, ayant été premier avocat du Roy au bailliage de Caen, parvint à la charge de lieutenant général par la démission de Charles de Bourgueville, qui la luy résigna, en lui donnant sa fille en mariage. Il posséda ensuite celle de président au présidial de Caen. Il eut beaucoup de génie pour la poésie française. Il ajouta à des dispositions naturelles beaucoup d'étude et de lecture des anciens, qu'il a heureusement imitez. Il profita aussi de la liaison qu'il eut avec Scevole de Sainte-Marthe, qui a tant honoré la France par l'excellence de ses vers. Si Jean Vauquelin avoit joint à ses talents la politesse du grand monde et de la Cour, il iroit de pair avec les plus célèbres poètes de son siècle. Il mourut l'an 1606, âgé de 73 ans. »

Toute la vie de notre poète tient dans ces simples lignes, ainsi que le jugement qu'on porta sur ses vers. Ajoutons, néanmoins, que Vauquelin avait étudié à Paris, sous Turnèbe et sous Muret, qu'il termina son droit à Bourges et revint en Normandie, où son cœur le rappelait. Il se maria le 5 juillet 1560, fut nommé lieutenant général au bailliage de Caen et conserva ses fonctions jusqu'en 1595, époque à laquelle il les transmit à son fils, Vauquelin des Yveteaux, bel esprit et poète comme lui. Ce ne fut qu'en 1605, soit une année avant sa mort, que parurent ses œuvres complètes. Elles se composent, outre *Les Deux Premiers Livres des Foresteries*, publiées déjà, à Poitiers, chez les Marnels et Bouchetz frères, 1555, in-8°, et diverses pièces de circonstance², d'un *Art poétique*, écrit sur l'invitation

1. Son père était lieutenant de gens d'armes sous le maréchal d'Annebaut; il mourut à trente ans, ne laissant guère que des dettes à sa veuve Barbe de Boislicheusse.

2. Citons : *Pour la Monarchie de ce royaume, contre la Division*,

de Henri III, de *Satyres françoises*¹, qui renferment quelques passages éloquentes, et, sous le nom d'*Idillies*, d'odelettes pastorales et de charmantes épigrammes à la grecque. Voyez : *Les Diverses Poésies du sieur de la Fresnaye-Vauquelin*, Caen, Ch. Macé, 1605 et 1612, petit in-8°.

Julien Travers et Prosper Blanchemain ont donné, l'un et l'autre, plusieurs réimpressions des œuvres de Vauquelin de la Fresnaye. Citons : *Les Diverses Poésies de Jean Vauquelin, sieur de la Fresnaye, publiées et annotées*, etc., Caen, Le Blanc-Hardel, 1869, 2 vol. in-8°; *Les Foresteries*, etc., précédées d'une introd. par Prosper Blanchemain (Caen, Le Gost-Clérissé, 1869, in-18); *Œuvres diverses*, en prose et en vers, préc. d'un essai et d'un glossaire par J. Travers, *ibid.*, 1872, in-8°). Ajoutons que *l'Art poétique*, du même auteur, a été réimprimé par Achille Genty, chez l'éditeur Poulet-Malassis, en 1862. in-16, et par M. Georges Pellissier, chez Garnier frères, en 1885, in-18.

Vauquelin a donné toute sa mesure dans le genre champêtre. Ses *Foresteries*, qu'il rima pour servir de commentaire à ses premières tentatives amoureuses, compte parmi les meilleures poésies qu'ait jamais inspirées la province de Normandie. « Les poésies pastorales de Théocrite, de Bion, de Virgile, ont visiblement servi de modèle aux petits tableaux que le poète expose à nos yeux, écrit Prosper Blanchemain; mais un souffle de brises normandes, un rayon de notre ciel, un parfum de nos campagnes verdoyantes, de nos forêts ombreuses, a passé sur ce dessein des Grecs et des Romains... »

BIBLIOGRAPHIE. — J. Pichon, *Notices biogr. et littér. sur Vauquelin de la Fresnaie et N. Vauquelin des Yveteaux*, etc., Bulletin du Bibliophile, 1846, in-8°. — J. de Cahaigues, *Eloges des citoyens de la Ville de Caen*, trad. d'un curieux, Caen, Le Blanc-Hardel, 1880, in-8°. — Huet, *Origines de la Ville de Caen*, édit. de 1706. — J. Travers, *Essai sur la Vie et les œuvres de J. Vauquelin de la Fresnaie*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1872, in-8°. — H. Sauvage, *Les Trois Poètes Vauquelin*, Angers, Barassé, 1868, in-8°. — E. de Beaurepaire, *Notice sur V. de la Fresnaye*, etc. — Prosper Blanchemain, *Poètes et Amoureuses*, etc., I, Paris, Willem, 1877, in-8°. — Lemerrier, *Etude littéraire et morale sur les poésies de J. Vauquelin de la Fresnaie*, 1889. — J. Vianey, *Vauquelin de la Fresnaie*, Rev. des Univ. du Midi, 1895.

etc. (Paris, F. Morel, 1563, 1567 et 1568, in-8°, et Lyon, Benoît Rigaud, 1568, in-8° : réimpr. en 1862. par A. Genty, Paris, Aubry, in-8°); *Oraison funèbre sur le trépas du sieur de Bertheville-Rouzel*, trad. du latin (Caen, 1567, in-4°); *Oraison de ne croire légèrement à la calomnie* (*ibid.*, 1587, in-4°).

1. Elles avaient paru tout d'abord à Caen, chez Charles Macé, 1604, in-8°.

IDYLLES

I

Dessus l'écorce des fouteaux,
 Des fresnes et des chesneteaux
 Qui sont en tous ces doux bocages,
 On voit Philanon et Philis
 Liez d'un nœud : toy qui les lis
 Beni leurs amoureux courages.

Philanon et Philis, d'un las
 Entrelassez, ne puissent pas
 Se desunir jamais d'ensemble :
 Arbres, croissez, croissez toujours !
 Croissez comme eux, ô nos amours,
 Liez du nœud qui vous assemble.

Bien que de toy je sois bien loin,
 Ce touffu laurier est tesmoin
 Que, comme à toy, je luy presente
 De ce printemps les belles fleurs,
 Aux branches mes fruits les meilleurs
 Pendent pour toy, leur Dame absente.

Je ne voy si tost aparoir,
 Le soleil se coucher au soir,
 Qu'aussi tost je ne le salue,
 Me semblant voir tout radieux,
 L'autre beau soleil de tes yeux,
 Dont la presence j'ay perdue.

Rien n'est de beau par ces forests
 Qui ne me represente apres
 Tes beautez, ton port et ta grace :
 Les fontaines et les ruisseaux
 Me semblent mesme dans leurs eaux
 Refigurer ta belle face.

Helas ! reviens, belle Philis,
 Reviens voir les troupeaux jolis
 De Philanon, pleurant sans cesse :

Ils sont desja tout amaigris
 Pour ouïr tant de piteux cris
 Qu'il fait pour ne voir sa déesse.

II

Desja venant herissonné,
 L'hyver de froid environné,
 S'en va la plaisante verdure
 De l'Esté qui si peu nous dure :
 Desja les arbres tous honteux
 Il despouille de leurs cheveux ;
 Et dans la forest effeuillée
 Court mainte feuille eparpillée,
 Et desja Zephire mollet,
 Le mignard et doux ventelet,
 Craignant la fureur de Borée,
 S'en est allé : Venus dorée
 Et de nos chants la volupté
 Ont avecque luy tout quitté
 Et le suivent en autres places
 Phœbus, les Muses et les Graces,
 Et les oisillons sautelants
 Avecque luy s'en vont volants.
 Nous aussi donc troussons bagage,
 Quittons la douceur du bocage,
 Attendant que le Printemps doux
 Ici les ramènera tous.
 Avec le gracieux Zephire,
 Qui de Boré ne craindra l'ire.

Allons, Philis, mignonne, allons,
 Quittons désormais ces vallons,
 Allons aux villes mieux garnies
 Passer l'hyver aux compagnies.
 Cependant, adieu je vous dis,
 Jardin, l'un de mes paradis ;
 Adieu, Fontaine, adieu, rivages ;
 Adieu de nos bois les ombrages :
 Adieu Fresnaye, ore qui m'es
 Plus chere que ne fut jamais
 A Roy sa maison sourcilleuse,

D'architecture merveilleuse :
Je m'en vay : mais je laisse en toy
Mon cœur, meilleure part de moy.

SONNET

Ici seul je me plains, ô Fresnaie-au-Sauvage,
A toy de mes ennuis ; et ce bois m'est tesmoin,
Ces champs et ces beaux prez, du lamentable soin
Qui souvent m'accompagne au bord de ce rivage.

Quand je me voy, Fresnaie, en ton bois, en l'ombrage,
Racontant ma tristesse en quelque sombre coin,
Je suis comme un rocher, hors du peril au loin,
Qui bien aise raconte un évité naufrage.

Je t'ay de mes ayeux : tandis que je seray,
Comme en lieu que plus j'aime, en toy je me plairay,
Si contraire ne m'est de Dieu la destinée.

Ulysse voyageant de mesme en divers lieux,
De Circe et Calipso refusa l'heur des dieux,
Pour revoir de plus près fumer sa cheminée.

(*Les Diverses Poésies du sieur de la Fresnaie-Vauquelin, 1605.*)

ROBERT ANGOT

(XVI^e SIÈCLE)

On sait peu de chose sur ce poète. On croit seulement qu'il vit le jour en 1581, mais cette date, fournie par Frédéric Pluquet, est douteuse.

« Robert Augot, sieur de l'Esperonnière, écrit Guillaume Colletet, naquit en la ville de Caen, en Normandie, province qui a toujours esté très fertile en poètes, et qui, de temps en temps, en a produit de bons et de célèbres. Comme il avoit une grande connoissance des langues grecque et latine, il lut, avec autant de plein contentement pour luy que d'utilité pour le public, les meilleurs de ces deux langues souveraines, et en transféra plusieurs beaux traits dans ses œuvres. »

Il publia plusieurs volumes et opuscules, dont les plus dignes de retenir l'attention sont : *Le Prélude Poétique* (Paris, Georges Lombard, ou Gilles Robinot, 1603, in-12); *Mélanges poétiques* (s. l., 1614, in-4°); *Bouquets poétiques ou remerciement à Messieurs du Présidial de Caen, sur la victoire d'un procès*, etc. (s. ind. de lieu et sans nom, 1632, in-4°, réimpr. par Prosper Blanchemain, à Rouen, chez Espérance Cagniard, 1873, in-4°); *Chef-d'Œuvre poétique* (A Caen, chez Jacques Brenouset et Julian Le Boulanger, 1634, in-4°, réimpr. par Prosper Blanchemain, à Rouen, chez Henry Boissel, 1872, in-4°); et *Les Nouveaux Satires et Exercices (sic) gaillards de ce temps* (A Rouen, chez Michel l'Allemand, 1637, in-8°). Ce dernier ouvrage, que l'on confondit avec les *Exercices de ce temps*, du médecin Sonnet de Courval, a été réimprimé assez récemment, par Prosper Blanchemain, qui l'a enrichi de la notice de Guillaume Colletet et de notes personnelles très judicieuses (Paris, A. Lemerre, 1877, in-12).

Lorsqu'il écrivit la vie de ce poète, Colletet n'avait pas pris entièrement connaissance de son auteur; il ignorait même que celui-ci était encore en vie vers 1640. Autrement, il eût pu nous fournir des renseignements sur sa personnalité. A défaut de document sur Angot, on possède intégralement son bagage d'écrivain. Son vers est émaillé de menus faits et de traits de mœurs qui révèlent une existence singulière. Il ne manque

qu'un lien entre ces propos épars pour en tirer les éléments d'une complète biographie. Mais cela ne mérite guère qu'on s'y arrête et qu'on substitue de méchantes anecdotes à un jugement littéraire. Il est juste d'observer que ce qui distingue Angot dans le concert des Muses, c'est le caractère strictement individuel de sa poésie. Il n'est point né satirique pour se payer de mots; il asservit toujours son lyrisme à des intérêts ou à des raucunes personnels. Son penchant à la raillerie est fait uniquement de son goût pour la chicane. Il eut de nombreux procès à soutenir, et ceux-ci suffirent à alimenter sa verve caustique. Ses poèmes ne sont trop souvent que des factums dont il accable tout à la fois ses adversaires, ses juges et... son lecteur.

Il ne nous dit pas s'il fit jamais peser à son profit la balance de Thémis; mais on a lieu de supposer que lorsqu'il mit les riens de son côté, il ne laissa pas de rire lui-même... à ses dépens.

Il en gagna une mélancolie qui alla s'accroissant avec les années et assombrit ses derniers jours.

Il mourut vraisemblablement dans la première partie du XVII^e siècle. Nous ne pouvions faire connaître la Normandie littéraire sans exhumer ce chantre des procès.

BIBLIOGRAPHIE. — Guillaume Colletet, *Vie de Robert Angot*, publiée au début des *Nouveaux Satires et Exercices de ce temps*, Paris, Lemerre, 1877. — Huet, *Les Origines de la Ville de Caen*, etc., Rouen, Maurry, 1706. — Frédéric Pluquet, *Curiosités littér. concernant la Normandie*, Caen, imprim. Chalopin, 1827, in-8°. — Prosper Blanchemain, *Notices*, publiées au début des réimpressions de l'œuvre du poète, etc.

LES PICOREURS

OU LE DÉSASTRE DU PAUVRE PEUPLE
DURANT LES DERNIERS TROUBLES DE L'ANNÉE 1610

FRAGMENT

J'avois la plume en main pour tracer le discours
Des vertus d'où mon Prince a fait naître le cours.
De son heureux printens, dont les justes victoires
Font revivre la muse et parler les histoires :
Lorsqu'un jeune pétaud me dit tout éperdu :
Les soldats sont au bourg, Monsieur, tout est perdu.

Cette engeance de fer, que la faim époinçonne,
Froisse tout, pille tout, sans respect de personne.
Ils ont le Diable au cors et jurent devant tous
Que par la digne tête ils logeront chez vous.

J'aurois, j'aurois horreur de vous dire de bouche
Les desastres qu'ils font, et dont le cueur me touche;
Ce ne sont point soudards, ce sont des picoreurs,
Qui sont de l'Antechrist les vrais avant-coureurs.
Leurs bulletins sont faits, et desja par la voie,
Comme lous affamés, ils courent à la proie.
Ils ont presque Flipin tué d'un coup d'estoc,
En deffendant Janet, ses poules et son coq.
Ils ont rompu son meuble, et sa femme Isabelle
A perdu son lanfaiz¹, son fils et sa cotelle²;
Ils ont mangé sa cresse, ils ont son lard ravi,
Jamais un tel desordre au monde je ne vi.
Du bonhomme Colin ils ont pris la lanterne
Et l'ont mené battant jusques dans la taverne,
Ils ont sur son manteau quatre francs dépensé,
Et pour le même écot chez l'hoste ils l'ont laissé,
Après estre bien souls, après estre bien yvres.
Ils ont pris du Curé la somme de six livres :
S'il ne leur eût bientôt cet argent délivré
Ils eussent eu sa robe et son bonnet carré.
Un vieil petit soldat plus difforme qu'un singe
A pris chez Alison ce qu'elle avoit de linge.
Nos sergens, qu'on tenoit bien plus qu'eux inhumains,
Ont mis bas leur baguette et passé par leurs mains,
Ils ont beu tout leur cidre et mangé leurs poulailles,
Leurs chevaux, leur avoine et leurs foins et leurs pailles.
Je n'ay veu si coquin et si chetif goujart
Qui n'eût dedans sa main un lopin de leur lard.
Leur baguette à ce coup a fait place à l'épée,
Chacun en ce pillage emportoit sa lippée.
Chose étrange de voir contraindre les sergens,
Qui tous seuls font mestier de contraindre les gens.
Mais baste, c'est la guerre ! il faut, malgré les hommes,
Supporter les malheurs de ce tems où nous sommes ;

1. Fil de chanvre prêt pour être tissé.

2. Jupou.

Il faut, en lieu de mieux, prendre en gré tant de maux.
 Peut estre nos pechez nous causent ces travaux.
 Il ne faut s'étonner s'ils vont troublant la Terre,
 Puisque contre le Ciel ces voleurs font la guerre.
 Ils ont dans nostre Eglise un corps de garde mis,
 Sans respect ni de Dieu, ni de saints, ni d'amis.
 Ils profanent le Temple, ils gaussent les Images,
 Et par forme d'abus leur rendent des hommages.
 L'on a beau leur prescher que le Roi n'entend pas
 Le désastre qu'ils font, où se fondent leurs pas,
 Le trouble et leur repos, le repos et leur trouble,
 Lorsque la Paix sur nous maintenant se redouble,
 La guerre seulement les peut encourager.
 Qui leur parle de paix, il les fait enrager.
 C'est en vain que le Roi leur deffend la discorde
 A peine de la rouë, à peine de la corde.
 Ils sont plus acharnés sur l'injure du tems
 Que ne sont sur un bœuf les guespes et les tans.
 Encores si c'estoient quelques gens de remarques,
 Et qui de vrais soldats portassent quelques marques,
 Si c'étoient des soldats, comme beaucoup je voi,
 Résolus de mourir au service du Roi,
 Je prendrois patience, et j'aurois mesme envie
 D'y perdre, ainsi comm' eux, et les biens et la vie.
 Mais ce sont gens de paille et gens qui sans aveu
 Voudroient bien voir, hélas! la pauvre France en feu...

A MONSIEUR MALHERBE

POÈTE DU ROY

Malherbe, où penses-tu dans ce profond silence,
 Où la France te void si longtemps retenu ?
 Pourquoi, divin Soleil, n'es-tu pas revenu
 Briller sur l'horizon de ta chere naissance ?
 Que fais-tu dans l'obscur de cette longue absence,
 Qui m'a ravi l'honneur de t'avoir mieux connu,
 Qu'est ce brave Demon maintenant devenu
 Qui t'a rendu si clair dans le Ciel de la France ?
 Reviens, ô grand Phebus, éclairer ton séjour, |

Où fais parler du moins ta Muse en cette cour,
Où (comme malgré toi) tes vertus sont recluses.
Ne fais plus contre nous ce blasphème courir,
Que la ville de Caen soit la mere des Muses,
Et qu'elle n'ait jamais l'honneur de les nourrir.

A LA FOREST DE SAINT -SEVER

Forest, l'unique objet de mes cheres pensées,
Où misérable amant j'ay tant de fois passé
Lorsque d'un trait d'amour mortellement blessé
J'alloy voir le sujet de mes peines passées.

Bien qu'Amour ait ailleurs mes flames effacées
Et qu'il en ait mon cueur pour jamais divorcé,
Ce n'est pas ce qui fait que j'ay depuis laissé,
Vos nombreuses beautez que j'ay tant caressées,

C'est un tas de plaideurs qui, pires que des Lous,
Ont fait qu'un pauvre hermite est mort de faim chez vous,
Et que les Muses-sœurs s'en sont du tout excluses.

Il ne faut s'estonner s'elles vivent ailleurs,
Les Dieux ne scauroient faire un Paradis de Muses
Où les hommes ont fait un enfer de plaideurs.

*(Les Nouveaux Satyres et Exercices gaillards
de ce temps, édit. de 1877.)*

SONNET DE COURVAL

(1577-?)

Celui qu'on a surnommé, avec raison, le Juvénal normand, Thomas Sonnet, sieur de Courval, docteur en médecine, naquit à Vire, en 1577. Son père, Jean Sonnet, sieur de la Pinsonnière, exerçait la profession d'avocat au barreau de sa ville, et l'un de ses oncles, Thomas Amfrye de Chau lieu, occupait la charge de lieutenant civil et criminel au Bailliage. Par sa mère, Magdeleine Le Chevalier, notre poète tenait encore à une autre famille normande, celle des frères d'Aigueaux, traducteurs d'Horace et de Virgile. Il avait, en outre, un frère, Jean Sonnet, sieur de Saint-Nicolas, avocat à Vire comme son père, et qui mourut jeune, et une sœur, Esther, dont l'existence nous est révélée par ses vers.

Par une plaisante inconséquence, Thomas Sonnet, après avoir passé la meilleure partie de sa vie à médire des femmes et à disserter sur les « traverses et incommodités du mariage », selon sa propre expression, s'inclina sous le joug nuptial, objet de ses véhémentes imprécations. Il épousa, vers 1609, une demoiselle d'Amfrye de Clermont, Viroise, d'une famille de robe dont est issu plus tard le célèbre abbé de Chau lieu. Courval avait passé son enfance à Vire; il avait fait ses humanités à Caen et ses études médicales à Paris. Des persécutions que lui suscita son esprit satirique le contraignirent vraisemblablement à retourner dans sa province, et c'est à Vire, ou aux environs, que s'écoula la dernière partie de son existence, « dans l'exercice de sa profession, dans le culte des muses et dans un commerce amical avec quelques intimes » qui partageaient ses goûts, tels Jean Le Houx, Robert Angot, du Crioult, bons poètes et Normands comme lui. Les biographes ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort, qu'il faut placer entre les années 1627 et 1635.

On doit à Sonnet de Courval : *Satyre Menippée, ou Discours sur les poignantes traverses et incommodités du mariage, où les humeurs des femmes sont vivement représentées* (Paris, Jean Millot, 1608, in-8°); *La même, revue et augmentée de la Timéthélie ou censure des femmes, avec une Défense apologétique*

(ibid., 1609 et 1610, in-8°); *La même, faisant suite à cinq autres satires de Sonnet de Courval* (Paris, Rolet Boutonné, 1621, in-8°); *La même* (Lyon, Vincent de Cœursilly, 1623, in-8°); *Satire contre les Charlatans*, en prose (Paris, Jean Millot, 1610, in-8°); *Les Tromperies des Charlatans découvertes*, abrégé de la précédente satire (Paris, Rousset, 1619, in-8°); *Les Œuvres satyriques du sieur de Courval Sonnet, Gentilhomme Virois, ... contre les abus et désordres de la France, etc.* (Paris, Rolet Boutonné, 1622 et 1623, in-8°); *Les mêmes* (Rouen, Guill. de la Haye, 1627, trois parties in-8°). Les poésies complètes de Thomas Sonnet ont été réimprimées, avec des notes et une notice, par Prosper Blanchemain, en 1876 (Paris, Libr. des Bibliophiles, 3 vol. in-12).

Le plus curieux des ouvrages du poète virois, celui qui intéresse directement notre sujet, et qui peut être considéré comme son œuvre capitale, bien qu'on lui en ait vivement contesté la paternité, est sans nul doute *Les Exercices de ce temps*, suite de *Satires nouvelles* publiée d'abord dans l'édition des œuvres de Sonnet, donnée à Rouen chez Guill. de la Haye, en 1627, et réimprimée à part (Rouen, Laurens Maury, 1631, in-4°) avec cette mention : *revus et corrigés par l'auteur en cette dernière édition*¹.

Les pièces qui composent les *Exercices de ce temps*, écrit Prosper Blanchemain, sont de vraies peintures des mœurs bourgeoises et campagnardes au xvii^e siècle. Elles ont le même droit à notre intérêt que les tableaux de Téniers, de Van Ostade ou les fameuses Noces flamandes de Rubens. Le satirique normand nous fait voir et toucher du doigt les ridicules, les grossièretés, les vices qu'il entreprend de flageller. Les conversations des personnages qu'il met en action sont de véritables scènes de comédie. Nous suivons les jeunes muguets et les coquettes du bal à l'église, du sermon au cours; nous sommes mis au fait de leurs intrigues, de leurs toilettes, de leurs divertissements; nous entrons dans le carrosse de magistrats en promenade, et nous écoutons les niaiseries qu'ils débitent gravement; nous assistons à un souper improvisé chez un hobereau campagnard; nous pénétrons jusque dans la chambre de l'accouchée, où nous assistons au travail de madame, au bavardage des commères et aux angoisses du pauvre mari, tout cela conté avec une naïveté malicieuse, tout naturellement et à la bonne franquette... »

On l'a observé déjà, avec Auvray et Angot l'Eperonnière, Courval constitue un groupe d'écrivains réalistes intéressants à consulter pour l'histoire de la société normande d'autrefois.

1. Ils ont encore paru à Rouen, chez de la Mare, 1645, in-8°, chez David Ferrand, s. d., in-8°, et en 1657, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE. — E. de Beaurepaire, *Etude sur les Satires de Sonnet de Courval*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1865, in-8°. — Prosper Blanchemain, *Poètes et Amoureux*, portr. littér. du XVI^e s., Paris, L. Willem, 1877, I, in-8° (c'est la reprod. intégrale de la préface des *Œuvres* de Courval, publiées par le même critique en 1876).

LE COURS

Or sus, mars est passé, voicy les premiers jours
 D'avril le doux, sacré aux célestes Amours.
 Tous les oyseaux en l'air, de diverse peinture,
 Recognoissent en eux rajeunir la nature
 Et de leur gazouillis recommencent leurs chants,
 Rejouyssant le ciel, les forests et les champs.
 Les herbages, les fleurs, que nul hyver ne tue,
 Reprennent leur bel œil ; la terre en est vestue.
 Humide auparavant, et arrousée de pleurs,
 Elle asseche son corps et le couvre de fleurs ;
 Cette douce saison se monstre glorieuse
 De se voir triompher comme victorieuse.
 Sur le vieillard hyver, tousjours injurieux
 Par sa neige et sa glace et son temps pluvieux.
 Amour prend le dessus, nostre nature esveille,
 Eschauffe nostre sang, approche nostre oreille
 De sa fleche acérée, et, trop subtil archer,
 Son arc tousjours bandé, tout prest à décocher,
 Nous enfonce au dedans, pressez de telle sorte
 Que pour y resister nulle âme est assez forte.
 Puis donc que tout nous rit, la jeunesse et l'amour,
 Le ciel, la terre et l'eau, le feu, la nuit, le jour,
 Madame, allons au Cours, allons voir si la rose
 Que les rays du soleil ont ce matin declose,
 N'a point perdu son pourpre et son beau teint vermeil,
 Qui tout autre surpasse et du vostre est pareil.
 Et là nous pourrons voir en un petit espace
 Cette rose effeuillée au milieu de la place,
 Sa beauté, son odeur et son teint laissant cheoir
 Dans un si peu de temps du matin jusqu'au soir,
 Et pourrons appeller marastre la nature,

Qui fanit de la rose en un jour la verdure.
 Et lors, par son exemple, en cette nouveauté,
 Nous cueillerons la fleur d'excellente beauté,
 Qui ternit par le temps : car la verte jeunesse
 Se change en un moment en mourante vieillesse.
 Sus donc ! tous nos ennuis, nos soucis, bannissons
 Par les airs ravissans de nos douces chansons.
 Je veux prendre mon luth ; permets que je l'accorde,
 Pour sonner tes vertus sur sa parlante corde.
 Y mariant ma voix, tu m'orras fredonner
 Une ode qu'Apollon m'a bien voulu donner,
 Afin de la chanter, publiant vos louanges,
 Jeunes douces beautez, qui surpassez les anges,
 Et qui donnez aux dieux des sentimens humains,
 Les forçant d'adorer l'ouvrage de leurs mains.
 Ces discours bien polis, ces paroles de laine,
 Ce sont les entretiens de la troupe mondaine,
 Qui va roullant le temps, sans dessein, sans sujet,
 Tousjours diversement et d'inesgal objet,
 Cherchant l'un, tantost l'autre, et, comme vagabonde,
 Pour voir la volupté courroit au bout du monde,
 Changeant de jour en jour, du soir au lendemain,
 N'aymant que l'inconstant, le mobile et le vain.

.
 Phœbus couvrant ses rais pour donner de l'ombrage,
 Afin d'aller au Cours, une troupe volage
 De jeunes esventez, bigarrez de couleurs,
 De tous les rendez-vous postes avant-coureurs,
 Ainsi que moucherons on voit dedans la ville,
 En roquets, en manteaux, en casaque, en roupille,
 Jaunes, verds, orangers, incarnats, gris et blancs,
 Qui du chaud et du cours halettent des deux flancs,
 Et, portant les poulets, usent de telle ruse
 Qu'aucun ne les surprend degarnis d'une excuse.
 Carrosses on attelle, on ne void que brillans ;
 Des dames les amis, les voisins, les galans,
 Accostent la portiere, et, feignant la rencontre,
 Après les complimens se mettent sur la monstre.
 Prophane, esloignez-vous ! n'approchez ces beautez ;
 Adorez-les plustost comme divinitez,
 Le ciel est desgarni ; cette machine ronde

N'a plus de citoyens. Ils roullent en ce monde
 Dans leurs chars triomphans, dorez et diaprez,
 Visitant les forests, les campagnes, les prez.
 Leur discours, c'est nectar; leur voix, c'est ambrosie;
 Leurs regards, leurs pensers, excitent jalousie;
 Ce n'est que majesté, qu'altesse, que grandeur.
 Aaron grand prestre y est grand sacrificateur,
 Benist les assistans, offrant maint bénéfice;
 Themis y tient ses plaids, rend au passant justice;
 L'honneur est en son lustre et la vertu reluit,
 Comme la poussinière au milieu de la nuit;
 Aristote et Platon et toute la sagesse
 Y vont comme à l'escole instruire la Jeunesse.
 Mille discours moraux, politiques, chrestiens,
 Servent aux pourmenans de communs entretiens.
 Les uns, passant le pont, voyant sur la montagne
 Des chasteaux commencez pour loger Charlemagne,
 Chantent: « Quoy! ce vieillard, du sepulchre oublieux,
 Veut-il dedans le ciel eslever en maints lieux
 Le marbre et le porphyre, et jà demy-mort, tasche
 D'y fendre les rochers où l'on travaille à tasche!...
 Puis un autre `respond: « Que t'en semble, mon cœur?
 Mon unique thresor, ton œil est mon vainqueur.
 Je ne souhaite rien qu'une vermeille rose
 Qu'on voit sous ton minois dessus ta levre eclose.
 Dieux! quel contentement! quel ravissant plaisir
 Quand vous me permettrez un baiser à desir,
 Me penchant renversé sur vous, de telle sorte
 Que vos yeux demi-clos vous feignent demy-morte! »
 L'on va, l'on vient, l'on passe, on bat les grands chemins,
 Les uns par Saint-Sever¹, ou par les Capucins.
 Six chevaux au carosse, à plein fouet on les pousse.
 Les cavaliers bourgeois suivent, montez en housse,
 La terre est estonnée et s'affaissit du poix;
 Les dames en humeur chantent à haute voix
 Des nouveaux airs de cour, et n'ont d'autre pensée
 Que de leurs cavaliers rendre l'âme blessée.

1. Faubourg de Rouen, sur la rive gauche de la Seine. Le monastère des Capucins était situé à Sotteville, au sud-est de Saint-Sever, en remontant la rivière.

Toutes un parapoudre esbranlent en la main,
 Le sable s'eslevant des chevaux au grand train;
 Le cours parabolise à nostre fin dernière,
 Car on est tout couvert de cendre et de poussière,
 Et, d'y courre souvent si j'estois curieux,
 J'aurois une bezicle à conserver mes yeux.
 Mais, belles, taisons-nous; voicy la presidence,
 Au passer, de nos yeux, faisons la reverence,
 Et, suivant, pas à pas, orrons par leurs discours
 S'ils parlent de procez ou s'ils parlent d'amours.
 Cocher, arreste un peu; va doucement derrière :
 Tes chevaux sont en nage et couverts de poussière.
 Escoutons! Taisez-vous; j'entends bien cette voix.
 Ils parlent de jardins, de prairies et de bois;
 Que les grains sont fleuris, la terre bien couverte,
 Que les prez de Grammont ont pris leur robe verte.
 « Voyez la belle haye. O quelle douce odeur
 Rend l'espine fleurie! Hé! la vive verdeur
 Qui paroist dans ces prez! Voyez les marguerittes,
 Les bluets, les jaunets, les petites fleurettes.
 Nature leur est mere et les pousse en croissant.
 Voyez cet églantier de roses rougissant. »

Leurs discours sont communs. Qui n'en peut autant dire?
 Les actions des grands, bien souvent nous font rire.
 Deschaussez leurs patins, mettez-les en pourpoint,
 Voyez-les audedans, qui ne vous voyent point;
 Qu'on mette robe à part; vous trouverez, en somme,
 Qu'un conseiller d'estat est fait comme un autre homme.

Minutons leur retour : « Je crains fort le serain.
 La partie est remise à revenir demain,
 Il s'en va desja tard; puis nous souppons en ville.
 Mais voyez après nous ces carosses de file.
 Penchez-vous pour les voir. Non; gardez ce bel œil,
 O ma belle, car voilà l'éclipse du soleil.
 — Mon Dieu! doublons le pas. Est-ce point la comette?
 Je crains le mal des yeux; certes j'y suis sujette.
 — Cocher, un coup de fouet; allons à la maison.
 De faire son retour il est temps et saison. »

Chacun chez soy revient y passer la serée;
 On se suit pas à pas, comme chasse-marée.

Ainsi coulant le temps en pure oysiveté,
La volupté fait bresche à mainte chasteté :
Car souvent les plaisirs, la hantise des hommes,
Seduisent une fille, en ce siècle où nous sommes.
On voit la goutte d'eau caver pierre et rochers ;
Le lierre, au long aller, entre-coupe les fers.
Dieux ! quels contentemens ! quels deduits ordinaires !
Combien ces pourmenoirs vont devidant d'affaires !
Quel chemin de vertu ! quels reglemens de mœurs !
Quel honneste exercice, en ceste belle escolle,
Professe tous les jours vostre jeunesse folle !
Le temps, qui tout descouvre, un jour leur fera voir
Leurs fautes, leurs malheurs qu'ils ne peuvent prévoir,
Leur esprit fasciné par l'amoureuse amorce
Empoisonnant leurs cœurs de contrainte et de force.
Pour moy, je n'ayme rien que cette liberté,
La reine de mon cœur, unique déité,
Et passe heureusement le courant de ma vie,
Esvitant les soucis de la melancholie ;
Je suis tousjours gaillard, sain, dispos et joyeux,
De l'or ou de l'argent nullement soucieux ;
Je noye les ennuis quand je bois à plein verre,
Sans soin de m'informer d'Espagne ou d'Angleterre.
Rafraichissant mon vin aussi froid qu'un glaçon,
Après avoir bien beu, je chante une chanson.....

(*Les Exercices de ce temps*, 1626.)

LOUIS PETIT

(1615-1693)

Louis Petit naquit à Rouen vers 1613 ou 1615. « Son père, procureur à la Chambre des Comptes de sa ville natale, écrit l'abbé Goujet, étoit fils d'un gentilhomme à bec de corbin. Louis fut quelque temps Receveur général des Domaines et Bois du Roi; mais il quitta cette charge pour se livrer entièrement aux belles-lettres. Il étoit ami particulier de Pierre Corneille, et il fut l'éditeur de ses pièces de théâtre réimprimées à Rouen, chez Lallemand. Corneille ayant quitté Rouen, M. Petit alla aussi à Paris, et il fut très assidu à l'Hôtel de Rambouillet, où il se fit aimer et estimer. Les Ducs de Montausier et de Saint-Aignan eurent pour lui beaucoup de considération. Ce dernier surtout lui écrivoit souvent et le qualifioit de son *confrère en Apollon*. »

Il mourut à Rouen, en 1693, et fut inhumé à Saint-Eloy, où étoit le tombeau de sa famille. Il avait fait paraître des *Discours satyriques et moraux, ou Satyres Générales* (Rouen, Richard Lallemand, ou Paris, Vve Blageard, 1686, in-12); remis en circulation sous ce titre : *Le Nouveau Juvénal satyrique, pour la réformation des mœurs et des abus de notre siècle* (Utrecht, A. Schouten, 1716, in-12) et réimprimés en 1883, par les soins de M. Olivier de Gourcuff (*Les Satires de Louis Petit*, Paris, Jouaust, in-12¹); ainsi que des *Dialogues satyriques et moraux*, en prose (Paris, 1686, et Paris, Guérault, 1688, in-12).

Les poésies diverses de Louis Petit ont été réunies, a-t-on dit, par leur auteur même, dans un volume manuscrit daté de 1658, et qui appartenait, il y a quelque cinquante années, à un bibliophile de Louviers, Léopold Marcel. Ce recueil, dédié à Olympe de Gromény, noble dame que sa beauté et son esprit avaient

1. On retrouve, de plus, le contenu des *Discours satyriques et moraux* de 1686 (sauf la satire I), mais avec des variantes et des additions, dans un volume publié en 1713, sous ce titre *les Œuvres diverses du Sieur D**** (Paris, s. n. de libr., in-12). M. Frédéric Lachèvre prétend même que la plupart des poèmes contenus dans ce dernier recueil peuvent appartenir à Petit et augmenter ainsi considérablement son bagage.

fait surnommer la *belle Cauchoise*, était divisé en neuf livres, comprenant des odes, sonnets, épigrammes, épîtres, etc., ainsi que des lettres en vers, adressés à des femmes spirituelles et à des personnages contemporains. Nous ignorons ce qu'il devint. On en a extrait et fait paraître sept pièces, dont deux en patois normand, sous ce titre : *La Muse normande de Louis Petit*, etc., publiés d'après un Ms. de la Bibliothèque de M. Ld M^{***}, de Louviers, par Alph. Chassant (Rouen, Le Brument, 1853, in-12). Louis Petit a défini lui-même, dans la préface des *Discours satyriques et moraux*, de 1686, le caractère souriant et agréable de sa poésie.

Nous le citerons, sans commentaire : « Chacun, dit-il, a sa sorte de génie, et le mien n'eut jamais rien d'amer. J'avoue qu'il n'est pas d'une grande élévation : ainsi ma muse chante assez uniment ; elle n'est point soutenue de ces expressions fortes et recherchées qui font la grande beauté d'un ouvrage et qui obligent souvent à se récrier. Enfin vous ne la trouverez pas trop riche, n'estant point de ces hardies voleuses qui se parent à tout propos du bien d'autrui. Elle a un peu de facilité, je pense que c'est tout ce qu'elle a de bon. Qu'il y ait bien des choses à reprendre dans mes vers, je ne m'en deffens point ; bien loin de cela : qui me les corrigeroit bien exactement me feroit un insigne plaisir. »

BIBLIOGRAPHIE. — Goujet, *Bibl. françoise*, t. I, p. 265 ; t. II, p. 438, et t. XVIII, p. 230. — A. Chassant, *Notice*, en tête de *La Muse Normande*, etc., Rouen, 1853. — Olivier de Gourcuff, *Notice*, en tête de la réimpression des *Satires de Louis Petit*, 1883. — Frédéric Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs de poésies de 1597 à 1700*, t. II.

A FLEURANCHE

Parmenda¹, ma Fleuranche, i faut que je te pâle ;
 Je sieus si martirez que j'en sieus ahuri ;
 Men grouin est pu mor², et pu gaune, et pu pâle
 Que le sien d'Alizon quand al' a l'amari³.
 Par sainte Barge ! o meins⁴, vos ête tro retive,
 Vos feriais aragé la bête é le marchant,

1. C'est la contraction du juron médiéval : par manants !

2. Noir.

3. Maladie de langueur. Selon Ducange, il faudrait la *marris*.
 « Le mal la *marris*, duquel chéent femmes comme langoureuse. »

4. Au moins.

Veis tu bien, ma fachon n'est point dé pu chétive,
Si vo ne le savais, je sieu dé pu frigrant.

Pour tant si je n'ay pas dé cauche¹ d'écarlate,
Et si tu ne veys point la plume à men capel;
Sache que j'ay de quay ravigoté ta rate
Et gressé ten gozier ainla qu'un coronel².

Acoute un p'tio, men cœur, vechi me n'ordinère;
Men diner est bâti d'un potage à pinjons³,
D'un gingot de machacre⁴, et pis d'une p'tite ère⁵
De ces foureus⁶ d'oisiaus qu'o nomme des oisons.

T'éras à ten soupé dequay bhouré ta panche⁷,
Car m'en cro n'est jamais sans un gros alouyau;
Et tu pourras ossite⁸ y fourer une trenche.
D'un patey de copin⁹ ou de tison de viau¹⁰.

Mais tu n'as brin le cœur enclin à la manjaille;
Che n'est pas là dequay fér' aimé men musel,
Et ma fay tu m'aim'rais sans denié ne sans maille
Si men' esprit était pointu comme un coutel.

Je ne sieu pas trop fin, je te le débagoule,
Et n'ay pas tant d'espri que tous chais biaux monsieurs,
Che niomains¹¹ queuque fois je lingue¹² de ma goule
Dé propos bien jantis tout ainla¹³ qu'un biau fieus.

Mes queveus¹⁴ ne sont brin plains de chendre musqueye,
Je ne lé vire point atout dé cisiaus¹⁵ caus.

Ma teyte est tout ainchin que Dieu me l'a toqueye¹⁶,
Et men perpoint n'est point plain de lizais¹⁷ nouviaux.

Niomains¹⁸, si je voulais un p'tio de peine prendre,
Je saurais m'aruner¹⁹ comme un genti garchon,
Et quand j'ay men' abit de fin dra de Hollande,
Tou su monde me dit que j'ay bonne fachon.

Quand j'empougne²⁰ ma luque²¹ o ne s'en s'ret défendre.
Vela, disent i tretous, Flebus tout recopi²².

1. Chausses. — 2. Tel celui d'un colonel. — 3. Pigeons. — 4. D'un gigot de boucherie. — 5. D'une petite dame (femelle). — 6. Breneux. — 7. Panse. — 8. Aussi. — 9. Dindon. — 10. Partie de l'échine du veau qui avoisine la queue. — 11. Si néanmoins. — 12. Je lance. — 13. Tout aussi bien. — 14. Cheveux. — 15. Ciseaux. — 16. Fichée. — 17. Lisets (gances). — 18. Néanmoins. — 19. M'arranger, me parer. — 20. J'empoigne. — 21. Luth. — 22. Phébus « tout crache »

En gringotant dessus Couriante ou Lalemande ¹,
Je r'fique en belle imeur le cœur plus acroupi.

Or su! va consulter te n't'ante ² et ten biau frère,
Et si je sieus ten fait, tu me le f'ras saver.

Ne me fais point mesouan gléni ³ dessus st'afère.
Car dréja je voudrais entre mes bras t'aver.

(*La Muse Normande.*)

1. Courante ou l'allemande, danses.

2. Ta tante.

3. Languir.

DAVID FERRAND

(XVII^e SIÈCLE)

Le plus populaire des écrivains normands, David Ferrand, l'inoubliable auteur de *La Muse Normande*, naquit à Rouen vers la fin du xvi^e siècle. Il appartenait à une famille d'imprimeurs connue depuis 1570, et qui exerçait encore la même profession dans cette ville en 1820. Il suivit la carrière des siens, en y joignant celle de libraire. David Ferrand avait l'esprit orné et possédait une verve facile et abondante. Il composa un grand nombre de poèmes inspirés par les événements de son temps, dont quelques-uns furent couronnés par les Palinods. Cette société littéraire possédait toutes ses sympathies. Elle l'avait couronné en 1622, en lui adjugeant pour prix le Soleil, et plus tard, en 1651, elle l'admit comme juge à ses concours, ce qui prouve, selon un de ses biographes, qu'on lui reconnaissait une certaine maîtrise, sinon un talent d'appréciation. Weiss, qui lui a consacré une curieuse notice, dans la *Biographie Universelle*, s'exprime ainsi sur son compte : « Ferrand néglige les règles de la versification, ou plutôt il semble n'en faire aucun cas; son style est quelquefois grossier, mais il ne manque ni de franchise ni de gaieté; il raconte sans prétention des anecdotes qui peuvent encore amuser des lecteurs peu difficiles. L'ouvrage de Ferrand — *La Muse Normande* — est d'ailleurs le plus curieux de tous ceux qui ont été écrits en patois normand, et cette raison seule peut déjà justifier en partie l'estime qu'en font les curieux. »

L'auteur du *Manuel du Bibliographe normand* présente la *Muse Normande* comme « un recueil inestimable pour qui veut connaître les mœurs et l'esprit du peuple rouennais, et les événements principaux arrivés à Rouen dans la première moitié du xvii^e siècle, époque où la France était troublée par des dissensions intestines ».

Il faudrait plus de place que nous n'en avons ici pour relever les particularités locales offertes par l'œuvre de notre poète. Deux mots relatifs aux éditions de la *Muse Normande* nous dispenseront d'un stérile commentaire. Publiée d'abord dans l'intervalle des années 1622 à 1651, en 27 parties différentes,

actuellement difficiles à trouver au complet, *La Muse normande, ou Recueil de plusieurs ouvrages facécieux en langage purinique ou gros normand recueillis de divers auteurs, etc.*, reparut peu après, singulièrement modifiée, sous ce titre : *Inventaire général de la Muse Normande divisée en vingt parties, où sont descrites plusieurs batailles, assaults, prises de villes, Guerres étrangères, Victoires de la France, histoires comiques, Es-motions populaires, grabuges et choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante années* (Rouen, chez l'auteur, 1655, in-8°). Malgré l'annonce de son texte primitif, la *Muse Normande* accueillit surtout les inventions de Ferrand. Ce recueil eut sans nul doute un vif succès, car il fut réimprimé fragmentairement en 1656, peu avant la mort de l'auteur, et donna lieu à plusieurs éditions signalées par les bibliographes normands. La nouvelle version s'annonçait ainsi : *La première, la deuxième et la troisième partie de la Muse Normande ou Recueil de plusieurs ouvrages facécieux en langue purinique ou gros normand* (Rouen, Vve David Ferrand et Jean Oursel, in-8°); elle précédait les éditions publiées au XVIII^e siècle, sans date, à Rouen, chez J.-B. Besongne, Guill. Dumesnil et Jean Oursel, petit in-8°; à Rouen, sans date et sans nom d'imprimeur, en tête de la *Complainte des habitants de Saint-Nicaise*; enfin, de nouveau, à Rouen, chez Leclère-Labbé, sans date, dans la collection dite *Bibliothèque Bleue*. A *La Muse Normande* se rattachent les quelques ouvrages suivants du même auteur : *Les Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, sans nom d'auteur (Rouen, 1616, in-8°); *Les Etrences de la Muse Normande sur le dereglement du temps qui court, dédiées aux habitants des terres nouvellement découvertes*, sans date, petit in-8° de 24 p.; *Les Entretiens de la Muse Normande*, s. d., petit in-8° de 15 p.; *Les Adieux de la Muse Normande aux Palínods*, s. d., petit in-8° de 15 p.; *Le Congé burlesque de la Muse Normande, les Eurétins (sic) ou les discours plaisants et récréatifs tenus ces jours gras chez une nouvelle accouchée*, Rouen, chez l'auteur, 1657, in-4°; enfin le *Restablissement de l'année normande*, publié en 1659, in-4°, etc.

« La première chose qui frappe à la lecture de ces productions, observe E. de Robillard de Beaurepaire, c'est l'étrangeté de la langue qui s'y trouve employée. Pour condescendre au goût de son auditoire, David Ferrand a écrit ses *Cants royaulx* en gros normand ou en patois purinique. Ce jargon était particulier aux ouvriers des quartiers Saint-Maclou, Saint-Nicaise et Saint-Vivien, de Rouen, désignés généralement sous le nom de « Purins », et il se retrouvait d'ailleurs, à peu de changement près, dans une grande partie du pays de Caux. A ces éléments naturels notre auteur en a réuni d'autres, empruntés aux locutions habituelles des écoliers, en y joignant de temps en temps quelques bribes de latin. Par suite de ce mélange et de l'intro-

d uction de mots savants, laborieusement altérés, la *Muse Normande* constitue, au point de vue de la linguistique, un véritable farrago au milieu duquel les mots populaires sont assez difficiles à discerner, et nous comprenons dès lors la sévérité avec laquelle ce recueil, envisagé comme œuvre de patois pur, a été traité récemment par M. Edelestand du Ménil... »

L'ouvrage de David Ferrand a été réimprimé ces dernières années. Voyez : *La Muse Normande publiée d'après les livres originaux, 1625-1653, et l'Inventaire général de 1655, avec introduction, notes et glossaire, par A. Héron, Rouen, Cagniard, 1891-1894, 5 vol. petit in-4°.*

BIBLIOGRAPHIE. — Frère, *Bibliographie normande*. — Weiss, *Notice sur David Ferrand*, publ. dans la *Biographie Universelle* de Michaud, etc. — Léon de Duñanville, *La Muse Normande de David Ferrand*, Rouen, Métérie, s. d., in-8° (extr. du *Précis des Travaux de l'Acad. des Sc., belles-l. et arts de Rouen, 1875-76*). — Eug. de Robillard de Beaurepaire, *Les Puy de Palinod de Rouen*, Caen, H. Delesque, 1907, in-8°, etc., etc.

BALLADIBUS SUR LE TEMPS. QUO VEIT ICHITE¹

Las ! tout est perdu, ma commere,
No ne veit que mal'heurs nouviaux,
Ny tay, ny may, ni ten grand pere,
N'ont jamais recheu deux assauts ;
No croque moutons et aignaux,
No biens sont à la pille pille,
Et la cause est de tous chés maux
Les Grabus que font la Soudrille².

Ils ne veulent à l'ordinaire
Bœuf ny mouton cuit o naviaux,
Du meilleur vin y veulent boire,
Ou y cassent tou nos vaisseaux.
Y leuz en faut quasi des siaux,
Ou l'un jure et l'autre pétille,

1. Ballade sur le temps qu'on voit ici.
2. Les soudards.

Et n'entendent les generaux
Les Grabus que font la Soudrille.

Un chacun jour pour leur salaire
Y no demandent des meriaux,
Qui sont, selon leu dictionaire,
Des Louys d'argent ou des Riaux;
Je vendon robes et mantiaux,
Et notte linge file à file,
Sans pouvoir vaincre en tieus deffaux
Les Grabus que font la Soudrille.

Daintieux maux nous pourrions nou taire,
Je serions encor bien brutaux,
L'ennemy ne no pourret faire
Plus de peine et plus de travaux,
Quand chevient le sair qui sont saux¹,
Y n'espergnent femme ny fille;
Qu'on nomme tourmens infernaux
Les Grabus que font la Soudrille.

Adieu, Damette friolière
Qui veniez par fais su se ziaux²,
Prendre la collation legiere
Aveuque vo godcluriaux,
Vo n'erez plus dans vo bastiaux
Graime ny laiet de Sotteville,
Je n'avon pu vague ni viaux
Des Grabus que font la Soudrille.

ENVAY.

Messieurs, y seret necessere
Que no cachit tieux mangeriaux,
Si vous songiez à tieulle affere
Y font des povres par monchiaux;
Plaise à Dieu qu'avant les gattiaux³
Vienne Monsieur de Longueville,
Pour punir comme criminaux
Les Grabus que font la Soudrille.

1. Le soir lorsqu'ils sont ivres.

2. Parfois sur ces eaux.

3. *La Fête des Rois.*

LA GUERRE DE MOULINEAUX

BALLADE

Compere, j'ay quitté ma leine,
 Estant en su temps tout tremous,
 Pour aller vair dessus ste pleine
 Les piquiers et hallebardous.
 Qui a veu sortir de leu trous,
 Des fremis quand no zy farfouille :
 Ainchin fremillest devant nous
 Les Soudars allant à la Bouille.

Le fils ainé de Magdeleine,
 Ayant en teste un Carrapous,
 Y couret à perte d'haleine
 Su s'n'espaule un poutoutoux ;
 Brinbalant otour ses genoux
 Sa rapiere pleine de rouille,
 Et sieunet sans crainte des lous
 Les Soudars allant à la Bouille.

Y l'y avet une triollaine
 De Gendarmes et de Capitoux,
 Qui couret tous la pretentaine
 Sus des chevaux, coume des fous.
 O son de la trompette tous
 Y dancest comme la gargouille,
 Et ainchin revindrent sans cous,
 Les Soudars allant à la Bouille.

ENVAY.

Muse, retiens un peu ta veine,
 Ne provoque point en courroux
 Ces Soudars qui prennent la peine
 D'aller pour et encontre nous :
 Su ses brieres en loups-garoux,
 Y guaittaist-y la grenouille ?
 Pourtant rendit maints chefs tremous
 Les Soudars allant à la Bouille!

(*La Muse Normande.*)

FRANÇOIS DE MALHERBE

(1555-1628)

Tout le monde connaît sa vie. Racan et, après lui, Tallemant des Réaux en ont rapporté de plaisantes particularités. François de Malherbe naquit à Caen en 1555 et mourut à Paris, le 16 octobre 1628. « Il étoit, dit Racan, de l'illustre maison de Malherbe Saint-Aignan, qui a porté les armes en Angleterre sous un duc Albert de Normandie, et cette maison s'étoit rendue plus illustre en ce país-là qu'au lieu de son origine, où elle s'étoit tellement rabaissée que le père de notre Malherbe n'étoit qu'assesseur à Caen. Il se fit de la Religion un peu avant que de mourir : son fils, dont nous parlons, en eut un déplaisir si sensible, qu'il en quitta le pays et s'alla habituer en Provence, à la suite de M. le Grand Prieur qui en avoit le gouvernement. Il entra dans sa maison à l'âge de dix-sept ans, et le servit jusqu'à ce qu'il fût assassiné par Artiviry.

« Pendant son séjour en Provence, il s'insinua dans les bonnes grâces de la veuve d'un Conseiller, et fille d'un Président, dont je ne sçai point les noms¹; il l'épousa après quelques années de recherche, et il en eut plusieurs enfans, qui sont morts avant lui. Les plus remarquables sont une fille qui mourut de la peste à l'âge de cinq ou six ans, et qu'il assista jusqu'à la mort, et un fils qui fut tué malheureusement en duel par M. de Piles...

« Il m'a souvent dit qu'étant habitué à Aix, depuis la mort du Grand Prieur, son maître, il fut commandé de mener deux cents hommes de pied devant la ville de Martignes; cette ville étant infectée, les Espagnols l'assiégeoient par mer, et les Provençaux par terre, pour empêcher que les habitans ne communiquassent le mauvais air, et ils la tinrent si étroitement assiégée par des lignes de communication, qu'ils réduisirent le dernier vivant à mettre le drapeau noir sur la ville, avant la levée du siège...

« Son nom et son mérite furent connus de Henry le Grand,

1. Magdelaine de Corriolis. Elle étoit d'une maison qui fut longtemps considérable en Provence.

par le rapport avantageux que lui en fit M. le Cardinal du Perron. En une certaine rencontre, le Roi lui demandant s'il ne faisoit plus de vers, il lui dit que depuis que Sa Majesté lui avoit fait l'honneur de l'employer en ses affaires, il avoit tout à fait quitté cet exercice, et qu'il ne falloit point que personne s'en mêlât après un certain gentilhomme de Normandie, habitué en Provence. nommé Malherbe, qui avoit porté la poésie françoise à un si haut point, que personne n'en pouvoit jamais approcher.

« Le Roi se ressouvint de ce nom de Malherbe, souvent il en parloit à M. des Yveteaux, alors précepteur de M. de Vendôme, et qui, en toutes rencontres, offroit à Sa Majesté de le faire venir de Provence; mais le Roi ne lui en donna point d'ordre : de sorte que Malherbe ne vint à la Cour que trois ou quatre ans après que le cardinal du Perron eut parlé de lui.

« Etant donc venu à Paris, par occasion pour ses affaires particulières, M. des Yveteaux prit son temps pour en avertir le Roi, et aussitôt Sa Majesté l'envoya querir. C'étoit en l'année 1605, comme le Roi étoit sur le point de partir pour le Limosin. Sa Majesté lui commanda de faire des vers sur son voyage, qu'il lui présenta à son retour. C'est cette excellente pièce, qui commence :

O Dieu dont les bontez de nos larmes touché.

« Le Roi fut si content de ses vers, que, désirant le retenir à son service, il commanda par avance à M. de Bellegarde de lui donner sa maison jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre sur l'état de ses Pensionnaires. M. de Bellegarde lui donna sa table, un cheval et mille livres d'appointements...

« A la mort de Henry le Grand, la reine Marie de Médicis gratifia Malherbe de cinq cens écus de pension, ce qui lui donna moyen de n'être plus à charge à M. de Bellegarde. Depuis ce tems-là il a fort peu travaillé, et je ne pense pas qu'il ait fait guère autre chose que les Odes pour la Reine Mère, quelques vers de ballet, quelques sonnets au Roi, à Monsieur et à des particuliers, et cette dernière pièce qu'il fit avant de mourir, et qui commence :

Donc un nouveau labour, etc. »

On raconte qu'avant sa mort, on eut bien de la peine à le résoudre à se confesser, et que, par la suite, se réveillant comme en sursaut d'un grand assoupissement, il reprit son hôtesse qui lui servait de garde, voulant, disoit-il, maintenir jusqu'à sa fin la pureté de la langue françoise. Ce double trait le peint tout entier; car il étoit peu crédule de sa nature, et il morigénait les gens, princes ou serviteurs, des moindres fautes qu'ils faisoient en parlant. La plus grande partie des poésies de Malherbe a paru

successivement dans les recueils collectifs qui se sont suivis de 1597 à 1630, et ce n'est que deux années après sa mort, grâce au zèle éclairé de son cousin François d'Arbaud, qu'elles furent réunies pour la première fois en volume. Elles parurent sous ce titre : *Les Œuvres de Messire François de Malherbe* (Paris, Ch. Chappelain, 1630, in-4°) et furent réimprimées un grand nombre de fois. Citons : *Les Œuvres de Messire Fr. de Malherbe* etc., troisième édition, Paris, A. de Sommaville, 1638, in-4°; *Les mêmes*, Paris, Mathurin Hénault, 1641, in-8°; *Les mêmes*, Paris, A. de Sommaville, 1642 et 1660, in-12; *Les mêmes*, avec les observations de M. Ménage, Paris, Th. Jolly et Louis Billaine, 1666, in-8°, et Paris, C. Barbin, 1689, in-12; *Les Œuvres de M. Fr. de Malherbe*, avec les observations de Ménage et les remarques de Chevreau (Paris, Barbou fr., 1723, 3 vol. in-12; *Poésies de Malherbe* (Paris, Barbou, 1757, in-8°); *Poésies de Malherbe*, rangées par ordre chronologique, éd. de Meusnier de Querlon (ibid., 1764 et 1776, in-12; 1797, in-4°); *Poésies de Malherbe et de Racan* (Paris, de l'impr. de Didot jeune, chez Derterville, an IX, 1800, in-12); *Œuvres choisies*, avec les notes de tous les commentateurs, etc. (Paris, Lefèvre, 1825, 2 vol. in-8°); *Poésies complètes de Malherbe*, avec préf., notes et glossaire de P. Jannet, Paris, E. Picard, 1867, in-12; *Poésies de F. Malherbe*, accompagnées du commentaire d'André Chénier, nouv. éd. contenant une introduction, des notes nouvelles et des index par L. Becq de Fouquières (Paris, Charpentier, 1874, in-18), etc. — On doit, de plus, à Malherbe, outre un petit recueil, *Le Bouquet des fleurs de Sénèque* (Caen, impr. J. Le Bas, 1590, in-12), dont l'attribution lui a été contestée, une *Instruction à son fils*, publiée pour la première fois en son entier, d'après le ms. de la bibliothèque d'Aix, par Ph. de Chenevière (Caen, Poisson, 1846, in-8°); et des *Lettres* (à Peiresc), données au public, en 1822, à Paris, chez J.-J. Blaise, in-8°.

Enfin, M. Ludovic Lalanne a fait paraître, en 1862, dans la collection dite des Grands Ecrivains, une édition des ouvrages de notre poète qui efface tous les travaux antérieurs. Voyez : *Œuvres complètes de Malherbe*, etc., nouv. éd. revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les anciennes impressions, et augm. de notices, de variantes, de notes, etc., Paris, Hachette, 1862, 5 vol. in-8°, plus un album.

Bien qu'il n'ait point été un peintre rustique, François de Malherbe s'est souvenu, à l'occasion, de son pays d'origine.

BIBLIOGRAPHIE. — Racan, *Vie de Fr. de Malherbe*, etc. — Talle-
mant des Réaux, *Historiettes*. — Sainte-Beuve, *Tableau de la
poésie française; Causeries du lundi*, t. VIII; *Nouveaux Lundis*,
t. XIII. — G. Allais, *Malherbe et la poésie française à la fin
du seizième siècle*, Paris, Fontemoing, 1891. — F. Brunot, *La*

Doctrîne de Malherbe, d'après son commentaire sur Desportes, Paris, Masson, 1891, in-8°. — V. Bourienne, *Points obscurs et nouveaux de la Vie de Malherbe*, Paris, 1895. — Duc de Broglie, *Malherbe*, Paris, 1897, in-12. — F. Counson, *Quelques amis de Malherbe*, Paris, Techener, 1893, in-8°; *Les Sources franç. de Malherbe*, Revue d'Hist. littér. de la France, 1903, p. 590; *Malherbe à l'étranger*, Revue de la Renaissance, 1905, VI, p. 180. — Fréd. Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs*, etc., I, II, III et IV.

AUX OMBRES DE DAMON

FRAGMENT

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'escart nos pas et nos discours,
Et, couchés sur les fleurs comme étoiles semées,
Rendre en si doux esbat les heures consumées,
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre.
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hostes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillemens de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours ;
Il faut aller tout nus où le Destin commande ;
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui, la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres esteintes,
Et qui plus que l'honneur estimant le plaisir,
Sous le masque trompeur de leurs visages blesmes,
Acte digne du foudre ! en nos obsèques mesmes
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise ;

Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
 Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
 De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
 Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
 A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
 Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
 Sans que d'aucuns discours sa douleur se console,
 Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole,
 Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,
 De son contentement sont les seules matières;
 Tout ce qui plaist déplaist à son triste penser;
 Et si tous ses appas sont encore en sa face,
 C'est que l'amour y loge, et que rien qu'elle fasse
 N'est capable de l'en chasser...

CHANSON

Sus, debout, la merveille des belles !
 Allons voir sur les herbes nouvelles
 Luire un émail dont la vive peinture
 Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
 Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
 Et le soleil semble sortir de l'onde
 Pour quelque amour, plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir sur la teste
 Ses rayons comme un chapeau de feste,
 Qu'il s'en va suivre en si belle journée
 Encore un coup la fille de Pénéée.

Toute chose aux délices conspire,
 Mettez-vous en vostre humeur de rire ;
 Les soins profonds d'où les rides nous viennent,
 A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud, mais un feuillage sombre
 Loin du bruit nous fournira quelque ombre,

Où nous ferons parmi les violettes
Mespris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-estre à travers des fougères
Verrons-nous de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naistre et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise,
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon âme auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disoit à semblables pensées!

Vostre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles.
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point de pareille?

(*Œuvres complètes de Malherbe, etc.*)

SAINT-AMANT

(1594-1661)

Anthoine Gérard, dit Marc-Anthoine de Gérard, sieur de Saint-Amant, — titre qu'il revendiqua sans en avoir le droit, — naquit à Rouen, dans la religion réformée, le 30 septembre 1594. Il était l'aîné des quatre enfants d'un riche bourgeois, Anthoine Gérard, marchand armateur ou corsaire, on ne sait au juste, lequel possédait une fortune assez considérable pour lui permettre, dit-on, de s'associer, le 17 janvier 1619, avec les d'Azémar, gentilshommes verriers d'origine languedocienne, dans le but d'acheter et d'exploiter une verrerie fondée en 1605, par un sieur de Garsonnet, dans la capitale de la Normandie. Après la mort de son père (18 nov. 1624), Saint-Amant se convertit au catholicisme et se bronilla avec les siens. Il fit ses études à Rouen et vint à Paris vers 1618, ayant en poche la fameuse *Ode sur la Solitude* qui fut un éclatant coup d'essai et lui valut la notoriété.

« Dès son arrivée, écrit M. Frédéric Lachèvre, le jeune poète, après avoir pris le nom de Saint-Amant, se lie avec l'abbé de Marolles, fréquente à la fois, de 1618 à 1629, l'Hôtel de Rambouillet et les meilleurs cabarets de la capitale : la Pomme de Pin, le Cormier, etc., auxquels il reste fidèle jusqu'en 1650. Dans ces derniers, il rencontre (de 1620 à 1630) Théophile, Molière d'Essertines, Bilot, le baron de Saint-Brice, Gilot, roy de la débauche, Chassaingrimont, Blot, Marigny « rond en toutes sortes », Maricourt « franc Picard à la rouge-trogne », Faret, etc., sans oublier l'illustre chef de la Confrérie des monosyllabes : le comte d'Harcourt. Tous ces bons biberons échauffent sa verve, et c'est en leur joyeuse compagnie, au milieu des verres et des brocs, qu'il improvise ses meilleures poésies, ses pièces bachiques, les modèles du genre... »

Sa vie est une suite d'aventures sans nombre. Familiarisé avec quelques grands seigneurs qui apprécient sa verve libertine, il assiste au siège de la Rochelle (1628), se rend à Londres en 1631, à Rome en 1633, avec le maréchal de Créqui, et rapporte de la Ville éternelle le petit poème *La Rome ridicule*, digne pendant du *Paris ridicule* de Claude Le Petit. Il accompagne le comte d'Harcourt dans l'expédition navale des îles de Lérins

(1639), et lorsque ce dernier est nommé ambassadeur extraordinaire de France à la cour d'Angleterre, il passe à Londres et compose son poème *L'Albion*, celui-là même qui ne devait voir le jour qu'en 1855, grâce aux recherches de Charles Livet. En septembre 1647, on le trouve à Collioure, allant rejoindre le « Cadet à la Perle », nommé vice-roi de Catalogne. Brusquement rappelé par le duc de Retz, il remonte vers Prinçay, en Bretagne, subit à Paris le blocus de la Fronde, et dans les premiers mois de 1649 se remet en route, cette fois pour la Pologne. Arrêté comme espion, en traversant les Pays-Bas, puis remis en liberté, il voit Amsterdam et arrive enfin à Varsovie. Il y séjourne six mois, part pour Stockholm, passe l'hiver à la cour de Marie-Christine et ne revient en France qu'au début de 1651. Sa santé, ébranlée par de continuels déplacements et par des excès de toute sorte, l'oblige à chercher le repos absolu. Il passe ses dernières années paisiblement à Rouen et à Paris, et s'éteint dans un état voisin de la misère, en cette dernière ville, à la fin de décembre 1661¹. Il était déjà presque oublié. On assure que sa fin fut hâtée par une double disgrâce qu'il eut du public, rebelle aux dernières productions de son génie, et du roi, dont il attendait en vain un secours.

On a tout dit de Saint-Amant, et nous ne croyons pas qu'il reste beaucoup à glaner pour la critique. Parlerons-nous, après tant d'autres, des vertus de ce bon poète, de ce Normand qui se fit un jour le chanteur inspiré du cidre et constata, non sans un regret comique, que la ville d'Evreux avait trente églises et point un seul cabaret? Hélas! c'est chose déjà faite. M. Remy de Gourmont a montré en quelques lignes ce que l'auteur des *Visions*, de la *Gazette du Pont-Neuf*, du *Melon*, de la *Crevaille* et de tant d'autres pièces savoureuses et pittoresques devait, tout à la fois, à la race et au terroir.

« Saint-Amant, dit-il, connaît la nature entière, les bois, la mer. Il a navigué, il a vu les deux mondes, des Antilles à la Méditerranée, de Londres à Varsovie, de Stockholm à Rome et au Maroc. C'est un hardi compagnon que rien n'étonne. Comment aurait-il été compris par Boileau, petit bourgeois malicieux et borné dont les grandes expéditions furent le voyage

1. Il mourut, croyons-nous, dans la maison du cabaret du *Petit Mauve*. Cette maison existe encore et porte actuellement le n° 26 de la rue de Seine. « Le jeudi 29 décembre 1661, note François Colletet, jour de saint Thomas de Cantorbéry, mourut chez M. Monglas, son ancien hôte, qui était décédé huit jours avant, le sieur Saint-Amant, âgé de soixante-quatorze ou soixante-quinze ans (*sic*), après une maladie de deux jours. Il reçut les sacrements et mourut un peu devant midi. M. l'abbé de Villeloin l'assista en ce dernier moment et lui rendit ce dernier devoir... »

de Marly? Saint-Amant a aimé la mer, ce qui semble, au xvii^e siècle, un paradoxe. Il a joué comme nous sur les plages, sur les rochers, il a « ramassé mainte coquille », il a gravi et dévalé les falaises, il a contemplé le mouvement des vagues, leur fureur et leur douceur... Mais c'est la campagne qui l'a le mieux inspiré. Il était né près de Rouen, dans un des plus beaux sites du monde, à la limite de la belle forêt de Rouvray, qui comblait sans doute, en ce temps, presque toute la boucle de la Seine. N'est-ce pas cette forêt qu'il a chantée dans plusieurs couplets de *La Solitude*? On y reconnaît encore la plupart des paysages des environs de Rouen avec leurs « vallons verts et sauvages ». Il faudrait le secours de l'érudition locale, mais je devine l'état ancien de la rive gauche de Rouen dans [ces vers] :

Que j'aime ce marais paisible!
 Il est tout bordé d'aliziers,
 D'aulnes, de saules et d'osiers,
 A qui le fer n'est point nuisible.
 Les Nymphes y cherchant le frais,
 S'y viennent fournir de quenouilles,
 De pipeaux, de jones et de glais;
 Où l'on voit sauter les grenouilles... »

M. Frédéric Lachèvre, qu'on ne saurait trop citer lorsqu'il s'agit des poètes du xvii^e siècle, a donné une copieuse bibliographie de l'*Œuvre de Saint-Amant*. Nous y renvoyons le lecteur. Nous nous contenterons d'indiquer succinctement — en raison de l'exiguité de notre format — les principaux recueils du poète. Ils sont copieux et ont fait l'objet de nombreuses réimpressions. Citons : *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant*, Paris, de l'impr. de Rob. Estienne, pour François Pomeray et T. Quinet, 1629, in-4^o; *La même* (contrefaçon probable de la précédente), ibid., 1629, in-4^o; *La Suite des Œuvres de Saint-Amant*, Paris, F. Pomeray, 1631, in-4^o; *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant*, Sur l'imprimé, à Paris, de l'Impr. de Rob. Estienne (sic) pour Fr. Pomeray et T. Quinet, 1632, petit in-4^o; *Les Œuvres et Suite des œuvres du sieur de Saint-Amant*, sec. éd., revue, corrigée et augm. de nouveau, Paris, Nicolas Traboulliet, 1633, in-8^o; *Les mêmes*, Paris, T. Quinet, 1642, in-4^o; *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant, seconde partie*, Paris, T. Quinet, 1643, in-4^o; *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant*, augmentées de nouveau, dern. éd., Paris, N. Bessin, 1647, in-8^o; *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant, troisième partie*, Paris, T. Quinet, 1649, in-4^o; *Les Œuvres de Saint-Amant*, Ronen, P. Daré, 1649, in-8^o; *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant*, Paris, T. Quinet, 1651, in-4^o; *Dernier Recueil de diverses poésies du sieur de Saint-Amant*, imprimé à Rouen et se vend à Paris, chez Antoine de Sommaville, 1658, in-4^o; *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant*,

revues, corrigées et de beaucoup augm., Impr. à Orléans et se vendent à Paris, chez G. de Luyne, 1661, in-12; *Les mêmes*. Rouen, Gilles Bellier, L. Maurry ou P. Amiot, 1668, in-12; *Œuvres complètes de Saint-Amant*, nouv. éd., publiée sur les manuscrits inédits et les éd. anciennes, précédée d'une notice et accomp. de notes par Ch.-L. Livet, Paris, P. Jeannet, 1855, 2 vol. in-12; *Saint-Amant (Collection des plus belles pages)*, etc., avec un frontispice et une notice de Remy de Gourmont, Paris, Mercure de France, 1907, petit in-18.

Joignons à cette liste un petit poème, *La Lune parlante* (Paris, Ch. de Sercy, 1661, in-4°), non recueilli dans les éditions de Saint-Amant et réimprimé récemment par M. Frédéric Lachèvre.

BIBLIOGRAPHIE. — *Chevræana*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, etc. — M. de Marolles, *Mémoires*. — Théophile Gautier, *Les Grottesques*. — Ch. Livet, *Notice*, édit. des *Œuvres complètes de Saint-Amant*. — Victor Fournel, *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés*, etc. — Durand-Lapie, *Saint-Amant, son temps, sa vie. ses poésies*, Paris, Delagrave, 1898, in-8°. — De Girancourt, *Notice sur la verrerie de Rouen et la fabrication du cristal en cette ville*, 1867. — Frédéric Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs de poésies publ. de 1597 à 1700*, t. II, III. — Remy de Gourmont, Préface à l'éd. des *Plus belles pages de Saint-Amant*.

IMPRÉCATION

Si jamais j'entre dans Evreux,
 Puissay-je devenir fiévreux!
 Puissay-je devenir grenouille!
 Puissay-je devenir quenouille!
 Que le vin me soit interdit!
 Que nul ne me fasse crédit,
 Que la tigne avec la pelade
 Se jette dessus ma salade...

.....
 Bref, que cent clous d'apostume,
 Noirs et gluans comme bitume,
 M'environnent le fondement,
 Si j'y songe tant seulement.

Qu'à jamais la guerre civile
 Trouble cette maudite ville!

Que Phœbus qui fait tant le beau,
 N'y porte jamais son flambeau;
 Qu'il y pleuve des halebardes,
 Que tout ce que jadis nos bardes
 Ont prophétisé de malheurs,
 D'ennuis, d'outrages, de douleurs,
 De poison, de meurtre, d'inceste,
 De feu, de famine et de peste,
 S'y puisse bientôt accomplir,
 Et tout son domaine remplir!

Voilà ce qu'une ire équitable
 Fit prononcer, estant à table,
 De haine ardemment excité,
 Contre cette infâme Cité,
 Au plus benin de tous les hommes
 Qui boivent au temps où nous sommes.

O bon ivrogne! ô cher Faret!
 Qu'avec raison tu la mesprises!
 On y voit plus de trente Eglises,
 Et pas un pauvre cabaret!

LE CIDRE

A M. le comte de Brionne.

Comte, puisqu'en la Normandie
 Pomone fait honte à Bacchus,
 Et qu'en cette glace arrondie
 Brille une lumière esbaudie
 De la couleur de nos escus :
 Chantons, à la table où nous sommes,
 A la table où le roy des hommes
 Nous traite en chers et francs voisins,
 Que le jus délicat des pommes
 Surpasse le jus des raisins.

Je le confesse, qu'on le croye,
 Saint-Amant le dit, c'est assez :
 Mon cœur, mon poulmon et mon foye
 A son éclat sautent de joye,

Et tous les soins en sont chassez :
C'est le doux honneur de septembre ;
Il m'attire dans cette chambre
Par une secrette vertu,
Et mon corps auprès de cet ambre
S'esmeut et passe pour festu.

Je ne puis me lasser d'en boire ;
Ma soif renaît en s'y noyant ;
Du muscat je pers la mémoire,
Et mon œil est comblé de gloire
De le voir ainsi flamboyant.
Qu'il est frais ! qu'il est délectable !
De moy, je tiens pour véritable,
Lorsque j'en trinque une santé,
Que le seul cidre est l'or potable
Que l'alchymie a tant vanté.

Page, remply-moy ce grand verre,
Fourby de feuilles de figuier,
Afin que d'un son de tonnerre
Je m'escrie à toute la terre :
Masse à l'honneur du grand Seguier !
Je le revère, je l'admire ;
Il m'a fait avec de la cire
Une fortune de cristal¹
Que je feray briller et luire
Sur le marbre et sur le metal.

C'est par luy que dans ma province
On voit reflleurir depuis peu
Cet illustre et bel art de prince
Dont la matière fresle et mince
Est le plus noble effort du feu ;
C'est par luy que de sable et d'herbe,
Dessus les champs bruslés en gerbe,
Des miracles se font chez moy,
Et que maint ouvrage superbe
Y pretend aux lèvres d'un roy.
Que d'industrie et de vitesse,

1. Allusion au privilege d'une verrerie qu'avait obtenu Saint-Amant du chancelier Séguier.

Quand, animé d'un souffle humain,
 Un prodige en délicatesse
 S'enfle et se forme avec justesse
 Sous l'excellence d'une main !
 Que de plaisir quand on le roue,
 Quand un bras desnoué s'en joue,
 Soit dans Venise ou dans l'Altar !
 Et que d'ardeur mon âme advoue
 Pour ce vase où rit ce nectar !

Mais cependant que je m'amuse
 A caqueter de la façon,
 Je ne voy pas que je m'abuse,
 Que mon goust de longueur m'accuse,
 Et que je fasche l'eschanson.
 Baille-moy, baille-moy la couppe;
 Or, sus donc, vertueuse troupe !
 Que d'un toppe gay, prompt et clair,
 On fende, on perce, on entre-couppe
 Toutes les régions de l'air !

Ha ! que ce bruit m'est agreable !
 Voilà respondu comme il faut ;
 J'en esprouve une aise incroyable,
 Et nostre debauche est louable
 D'esclater pour un nom si haut.
 Aux graces qu'on desire en elle,
 La retenue est criminelle ;
 La froideur offense Themis.
 Bref, pour la rendre solennelle,
 L'excez mesme nous est permis.

O mon cher ! O mon rare Comte
 Dont les vertus charment les cœurs,
 Que doi-je dire, au bout du conte ?
 On ne peut faire assez de conte
 De cette Reine des liqueurs ;
 Elle est aux muses consacrée,
 Elle est douce, elle me recrée
 Mieux que la figue ou l'abricot ;
 Et la nymphe la plus sucrée
 Pourroit estre de nostre escot.

(*Œuvres complètes*, etc., éd. publiée en 1855.)

SARASIN

(1604-1654)

Jean-François Sarasin, ou Sarrazin, naquit à Hermanville-sur-Mer, près de Caen, en 1604. « Sarrazin, écrit Tallemant des Réaux, estoit filz d'un homme de Caen qui estoit comme le parasite d'un vieux garçon nommé Foucault, trésorier de France à Caen. Foucault le logeoit chez luy, et enfin luy vendit sa charge, dont il ne toucha que sept ou huict mille livres, qui estoit peut-estre tout le vaillant de Sarrazin; le reste se devoit prendre sur les émolumens de l'office. Foucault mourut au bout de deux ans, et Sarrasin épousa la gouvernante du vieux garçon, pour ne rien dire de pis. Le Roy obligea les trezoriers de Caen de se faire conseillers de la cour des Aydes de Rouen, que l'on fit semestre en ce temps-là. Voilà comment nostre Sarrazin estoit filz d'un trezorier de France à Caen et conseiller de la cour des Aydes de Rouen. » Jean-François fit ses études à l'université de Caen, puis vint à Paris, se fit bien voir dans la société, grâce à ses talents, servit le prince de Conti, en qualité de secrétaire, et mourut dans la disgrâce de son maître, empoisonné par un Catalan dont il avait séduit la femme, à Pézenas, le 15 décembre 1654. Peu soigneux de sa gloire littéraire, il n'avait donné au public que deux petits ouvrages : *La Pompe funèbre de Voiture* (avec la clef), s. l., 1647, in-4^o, et *La Défaite des bouts-rimez*, etc., avec les éloges et acclamations des plus beaux esprits de ce temps, s. l. n. d., in-4^o; encore ce dernier poème ne fut-il publié que contre sa volonté et par la malice de quelques-uns de ses amis. Ses poésies ont été réunies après sa mort et réimprimées un grand nombre de fois; citons : *Les Œuvres de Monsieur Sarasin* (Paris, Augustin Courbé, 1656, in-4^o); *Les mêmes*, Imprimées à Rouen, et se vendent à Paris, chez Augustin Courbé, 1658, 2 parties en un volume in-12 (cette édition renferme deux pièces de plus que celle de 1656); *Les mêmes*, Paris, chez Thomas Jolly, ou Louis Billaine, 1663, in-12; *Les Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarasin* (Paris, Claude Barbin, 1674, 2 vol. in-12); *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*. Paris, Nicolas Le Gras, 1683 (avec portrait de... Montreuil, au bas duquel figure le nom de Sarasin), 2 vol. in-12; 1685, 2 vol.

in-12; *Les mêmes* Paris, Vve Sébastien Mabre-Cramoisy, 1694, in-12, et Amsterdam, in-12); *Œuvres choisies de Sarasin* (Paris, Delangle, 1826, in-16 (Collection des petits classiques français de Ch. Nodier); *Poésies de Sarasin* (Caen et Paris, 1824, in-8°); *Poésies de François Sarasin*, augmentées de documents nouveaux et de pièces inédites, publiées avec notice, préface et notes, par Octave Uzanne, etc., Paris, Libr. des Bibliophiles, 1877, in-12.

On attribue à cet auteur plusieurs mazarinades en prose et en vers : *Coq à l'asne, ou lettre burlesque du sieur Voiture ressuscité au preux chevalier Guichens, alias Maréchal de Gramont, sur les affaires et nouvelles du temps* (Paris, 1649, in-4°); *Lettre du Marguillier à son Curé sur la conduite de M. le Coadjuteur* (Paris, 1651, in-4°); *Le Frondeur bien intentionné*, etc. (Paris, 1651, in-4°); enfin de nombreuses pièces inédites de Sarasin se peuvent lire dans les recueils de Conrart, à la Bibliothèque de l' Arsenal.

BIBLIOGRAPHIE. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. V (éd in-8°), p. 290. — Pellisson : *Discours en tête des Œuvres de Sarasin*. — Huetiana. — Menagiana. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. XVI, p. 174. — Nicéron, *Mémoires*, t. VI. — Baillet, *Jugements des savants*. — Segrais, *Mémoires-anecdotes*. — Pellisson et d'Olivet : *Hist. de l'Acad. française*. — Daniel de Cosnac, *Mémoires*. — Victor Cousin, *La Société française au dix-septième siècle*. — *Nouv. Biogr. univ. de Didot*. — Jal, *Dict. critique de biogr. et d'hist.*, 2° édit., 1872. — Octave Uzanne, *Notice en tête de son édit. des Poésies de Sarasin*. — Frédéric Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs*, etc., t. II et III.

BALLADE DU PAYS DE COCAGNE

Ne loüons l'Isle ou Fortune jadis
 Mist ses Tresors, ny la plaine Elisée
 Ny de Mahom le noble Paradis ;
 Car chacun sçait que c'est billevesée.
 Par nous plustost Cocagne soit prisée ;
 C'est bon País; l'Almanach point ne ment ;
 Où l'on le voit dépeint fort dignement ;
 Or pour sçavoir où gist cette campagne
 Je le diray disant *Pays*¹ en Normand,
 Le pays de Caux est le Pays de Cocagne.

1. Prononcez : País.

Tous les Mardys y sont de gras Mardys,
De ces Mardys l'année est composée.
Cailles y vont dans le plat dix à dix,
Et perdriaux tendres comme rosée.
Le fruit y pleut, si que c'est chose aisée
De le cueillir se baissant seulement.
Poissons au beurre y nagent largement,
Fleuves y sont du meilleur vin d'Espagne,
Et tout cela fait dire hardiment :
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

Pour les beautez de ces lieux, Amadis
Eust Oriane en son temps mesprisee,
Bien donnerois quatre maravadis
Si j'en avois une seule baisée;
Plus cointes sont que n'est une Espousée,
Et dans Palais s'esbatent noblement.
Près leur déduit et leur esbatement
Rien n'eust paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en escrive aultrement.
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

ENVOI

Prince, je jure icy, foy de Normand,
Que mieux vaudroit estre, en Caux, un moment
Roy d'Yvetot qu'Empereur d'Allemagne;
Et la raison, c'est que certainement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

(*Les Œuvres de M. Sarasin, éd. de 1656.*)

FRANÇOIS LE METEL

SIEUR DE BOISROBERT

(1592-1662)

La postérité s'est montrée fort injuste à l'égard de ce poète. Il semble que son esprit endiablé, sa verve perpétuellement jaillissante, lui aient nuï autant que ses mœurs détestables. On le considère un peu aujourd'hui comme le bouffon de Richelieu, dont, à vrai dire, il fut l'ami le plus fidèle, le confident de prédilection, le secrétaire pour la littérature.

François Le Metel, sieur de Boisrobert, naquit à Caen, en 1592, de Jérémie Le Metel et de Jehanne Belion, et vécut presque toute sa jeunesse à Ronen, où il exerçait la profession d'avocat au Parlement de Normandie. Une aventure quelque peu scandaleuse le força à quitter cette ville et à se réfugier à Paris. Introduit à la cour par le cardinal du Perron, il ne tarda pas à entrer dans la domesticité de la reine Marie de Médicis, qu'il suivit dans son exil à Blois. Ce fut durant cet exil qu'il s'insinua dans les bonnes grâces de Richelieu, alors évêque de Luçon,

Revenu à Paris, il chercha durant quelques années sa voie, semant les vers agréables, collaborant aux recueils collectifs, écrivant, pour le divertissement de la cour, le *Ballet des Bacchantales* et le *Grand Ballet de la reine*. On le rencontre en Angleterre, où il accompagne Henriette-Marie de France et se signale à Charles I^{er} par sa bonne humeur.

Bientôt, fatigué de cette vie errante, il quitte la domesticité de Marie de Médicis et s'attache définitivement à Richelieu. Il ne tarde pas à prendre, à l'aide de ses bons mots et de ses contes lestement troussés qui dissipent la mélancolie du cardinal, une autorité considérable dans sa maison. Mais le moment de sa fortune n'est pas encore venu. L'Eminentissime se débat parmi les complots que suscite son autoritarisme. Après la journée des Dupes, Boisrobert, tandis qu'il procède aux exécutions dont il châtie d'ordinaire ses ennemis vaincus, se rend à Rome, où, une fois encore, sa gaieté habituelle lui procure des avantages appréciables. Le pape Urbain VIII, charmé, le gratifie d'un bénéfice en Bretagne, qui l'induit à prendre l'habit ecclésiastique.

Rentré, après l'apaisement, à la cour, Boisrobert conquiert graduellement une influence énorme, qui lui sert surtout à obliger les gens de lettres. Les anecdotes où se signale son esprit incomparable et où se manifeste sa charité inépuisable fourmillent. Toute la littérature de cette époque lui doit les bénéfices, les pensions, les emplois dont elle tire la subsistance, si bien que Gombauld le décore du titre d'« ardent solliciteur des Muses incommodées ». Non content de combler d'écus ses confrères calamiteux, le fin Normand, coquet et parfumé comme une femme, conçoit le premier l'idée de la fondation de l'Académie française. M. Emile Magne, à qui nous empruntons les détails de cette notice, fournit une version nouvelle de cette fondation, d'après laquelle le cardinal l'aurait tout d'abord envisagée avec répugnance et n'en aurait poursuivi le dessein que sur les instances de Boisrobert, et pour canaliser au profit de sa politique les talents de la Compagnie. Les documents, inédits ou imprimés, publiés par cet auteur, sont probants. Il faut donc rendre à son héros la part éminente qui lui revient dans cette œuvre, et l'on s'explique pourquoi, dès lors, les contemporains appelèrent les premiers « académistes » : les enfants de la pitié de Boisrobert.

Cependant François Le Metel, malgré ses occupations multiples, ne négligeait pas la besogne littéraire. Successivement, en outre des pièces de circonstance, il donnait au public un roman : *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orazie*, 1629, deux recueils collectifs de poésies : *Le Parnasse Royal* et le *Sacrifice des Muses*, 1635, une *Paraphrase sur les sept psaumes de la Penitence de David*, 1627; enfin de nombreuses œuvres comiques ou tragi-comédies qui lui assuraient une enviable réputation littéraire.

Travaillant en même temps pour ses intérêts, il amassait canonicats en Normandie et dans le Maine, prieurés et abbayes en Bourgogne, rentes, pensions de toutes sortes. Il eût été le plus riche poète de son temps, si le jeu et la débauche ne l'eussent maintes fois ruiné.

Vers la fin de sa vie, Richelieu fut, avec grand regret, obligé par le roi d'exiler son serviteur fidèle, dont Cinq-Mars avait juré la perte. Il ne le revit que sur son lit de mort. Le cardinal disparu, Boisrobert perdit tout prestige, se ravala, étant atteint de la « maladie de la cour », à bien des bassesses courtoisanesques. Néanmoins, considérant que Mazarin ne lui rendrait point l'influence évanouie, il se résigna à n'être plus qu'un poète caustique et un homme agréable. Les ruelles le recherchaient avec émulation. Nul ne fut, à la fois, plus décrié par les jaloux et plus prisé par les badins. Il eut des querelles retentissantes, des disgrâces provoquées par son indifférence en matière de religion. Il mourut le 30 mars 1662, non sans avoir publié ses

Epistres (Paris, Cardin Besongne, 1647, in-4°, et Paris, A. Courbé, 1659, in-8°), recueil de ses poésies folâtres et très souvent excellentes, un volume de *Nouvelles héroïques et amoureuses* (Paris, P. Lamoy, 1657, in-8°) et dix-huit comédies ou tragi-comédies : *Pyrandre ou l'Heureuse Tromperie* (Paris, F. Quinet, 1633, in-4°, réimprimé en 1633, 1634 et 1642); *Les Rivaux amis* (Paris, A. Courbé, 1639, in-4°); *Les Deux Alcandre* (Paris, A. de Somerville et F. Quinet, 1640, in-4°, réimprimé en 1642); *Palène* (ibid., 1640, in-4°); *Le Couronnement de Daric* (Paris, F. Quinet, 1642, in-4°, réimpr. en 1647 et en 1666); *La Vraye Didon* (ibid., 1643, in-4°); *La Jalouse d'elle-même* (Paris, A. Courbé, 1650, in-4°, réimpr. en 1662 et en 1718); *La Folle Gageure ou les Diverissements de la comtesse de Pembroc* (ibid., 1653 et 1654, in-4°); *Les Trois Orontes* (ibid., 1653, in-4°); *Cassandre comtesse de Barcelone* (ibid., 1654, in-4°); *L'Amant ridicule* (Paris, G. de Luyne, 1655, in-12); *La Belle Plaidense* (ibid., 1655, in-12); *Les Généreux Ennemis* (ibid., 1655, in-12); *L'Inconnue* (ibid., 1655, in-12); *Les Apparences trompeuses* (ibid., 1656, in-12); *La Belle Invisible ou la Constance éprouvée* (ibid., 1656, in-12, réimpr. en 1660); *Les Coups d'amour et de fortune*, etc. (ibid., 1656, in-12); *Théodore. Reyne de Hongrie* (Paris, P. Lamy, 1657 et 1658, in-12).

M. Emile Magne dit, jugeant en lui l'écrivain : « Il se contente d'être, avec moins de brutale originalité que Saint-Amant et de fine narquoiserie que Scarron, « l'humoriste » du XVII^e siècle. »

BIBLIOGRAPHIE. — Emile Magne, *Le Plaisant Abbé de Bois-robert, fondateur de l'Académie française*, etc., *Documents inédits*, Paris, Mercure de France, 1909, in-18. (Livre excellent où tout le milieu de Richelieu apparaît avec une extraordinaire intensité de vie.)

ÉPITRE

A MONSIEUR LE CARDINAL DE MAZARIN

Il l'entretient de l'ingratitude des gens de province.

Prince éminent, qui fournis à l'histoire
 Ce qu'un mortel peut contenir de gloire,
 Qui nous soutiens par la mesme vertu
 Qui rend l'orgueil de l'Espagne abattu,
 Qui vas ternir les belles adventures
 Des siecles vieux et des races futures,
 Et qui feras reflourir en nos jours
 Un siecle d'or qui durera toujours;

Souffre, au retour d'une terre sauvage,
Qu'en petits vers je t'offre mon hommage.
De mon esprit ne sois pas rebuté;
Dans la province il ne s'est point gasté.
Reçoy ma Muse en esclave zelée
Qui s'est toujours pour ta gloire immolée,
Et qui conserve encor cet agrément,
Qui fit jadis les delices d'Armand.
Certes je sors d'un climat triste et rude,
Où je n'ay veu que de l'ingratitude;
Où je fay vœu, si tu ne m'y promets
Un grand employ, de ne r'entrer jamais.
Dans ces lieux-là, comme aux lieux où nous sommes,
Par la faveur on mesure les hommes.
Mais les humeurs different en ce point;
Qu'on souffre icy ceux qui ne servent point;
Mais en province, on méprise, on offence
Ceux qui pouvoient, et n'ont plus de puissance.
Tu peux, grand Prince, icy m'estre témoin
Que j'ay servy tout le monde au besoin,
Quand près d'Armand, cette amante volage
Que je servois, me rioit au visage.
Tous les matins on voyoit arriver,
Drus comme auteurs, Normands à mon lever;
Et pour servir cette race importune,
J'ay bien souvent hazardé ma fortune.
Tant qu'ils ont veu que faveur m'a duré,
Dieu sçait comment ils m'ont tous honoré.
Si quelquefois j'allois dans la province,
J'estois par eux regalé comme un prince:
Les presidents, qui jamais ne sortoient
Pour visiter, d'abord me visitoient:
Un mois devant, on sçavoit ma venue:
On me tiroit le chapeau dans la rue:
On m'adoroit; et les plus apparens
Poyoient Dozier pour estre mes parens.
J'ay veu tel noble illustre de naissance,
Qui se vançoit d'estre en mon alliance;
Et me disoit, venant m'entretenir,
L'honneur que j'ay de vous appartenir.
Mais aujourd'huy qu'on me sent inutile,

On me regarde en nostre bonne ville
 Comme un autre homme : Et ces gens si sousmis,
 Tous ces flatteurs, tous ces parfaits amis,
 Tous ces zelez qui me faisoient parestre
 Un cœur si franc, ont peine à me connestre.
 Ceux qui portoient ma gloire jusqu'aux cieux,
 Sont devenus mesdisans, envieux :
 Mon petit bien les met en frenezie ;
 Ils ne scauroient cacher leur jalousie ;
 Avec ma suite ils ont peine à me voir ;
 Et ces sots-là ne peuvent concevoir
 Par quelle adresse attrapant une crosse
 J'ay peu mener les Muses en carrosse.
 Tel qu'on a veu de mes bien-faits ravy,
 Dit hardiment qu'un autre l'a servy,
 Confond les tems, ment pour se faire croire,
 Et perd l'honneur sans perdre la memoire :
 Tel qu'on eust veu tomber sans mon appuy,
 Voudroit me voir succomber aujourd'huy :
 Qui m'adoroit, enfin me persecute ;
 Car ma fortune a fait la cullebute.
 Je ne suis pas pourtant si ruyné
 Qu'un peuple ingrat se l'est imaginé.
 Tu m'as aimé, grand Prince, que j'adore,
 Et je sens bien que tu m'aymes encore.
 Le bon accueil que tu me fais par tout,
 De tous tes gens m'a fait venir à bout.
 Ils savent bien l'amour que je te porte.
 Quand on leur dit que je suis à ta porte,
 Où pour tout but je cherche à me montrer,
 Assez souvent ils me laissent entrer
 Dans l'anti-chambre et dans la garderobe,
 Où le coup d'œil par fois je te dérobe.
 En tel rencontre ils m'ont si bien traité,
 Que tout le jour j'en ay pris vanité.
 Quelques Normands plantez sur ton passage
 Ont veu deux fois discerner mon visage :
 Appelé là d'un garde à haute voix,
 Ils ont pensé que tu me demandois .
 Et s'attrapant avec ces apparences,
 Ils me faisoient de grandes reverences.

Jusqu'à Rouen le bruit en est allé ;
De complimens on m'en a regallé ;
Et comme enfin cela sert à ma gloire,
Je souffre tout, et les laisse tout croire.
Si tu voulois m'estre un peu complaisant,
Nous leur ferions un tour assez plaisant :
Car que t'importe, ô grand et sage Prince,
Que nous duppions des hommes de Province ?
Quand près de toy je me pourray couler,
Fay quelquefois semblant de me parler :
En important, je presteray l'oreille
A cette feinte, et tu verras merveille.
Si nos Normands dans ce prochain hyver,
Après cela, ne sont à mon lever ;
Si mes jaloux, trompez par l'apparence,
N'ont à mes yeux encore l'impudence
De protester que ce sont purs effects
De ma vertu, comme de leurs souhaits ;
Si mes ingrats, dans le mois de décembre,
Ne viennent tous me jurer dans ma chambre
Qu'à mes bontez ils doivent tout leur bien,
Reproche-moy que je n'y connois rien.

(*Les Epistres en vers, 1659.*)

SEGRAIS

(1624-1701)

« Jean Renaud de Segrais, écrit le Père Nicéron, naquit à Caen le 22 août 1624 et y fit ses études dans le collège des Jésuites. Après sa philosophie, il fut quelques années sans se déterminer à aucun état. Pendant ce temps-là il s'occupa à la Poésie françoise, qu'il cultiva jusqu'à la fin de sa vie, et qui ne lui fut pas infructueuse, puisqu'elle lui servit, aussi bien qu'à ses quatre frères et à ses deux sœurs, pour les retirer du mauvais état où la bonté ruineuse d'un père dissipateur les avoit laissez.

« Une tragédie sur la mort d'*Hippolyte*, le roman de *Bérénice*, dont il hasarda seulement les deux premières parties, et plusieurs petits ouvrages de Poësie sur divers sujets, furent les prémices de son esprit, qui parurent dans sa province.

« Il n'avoit encore que 19 ou 20 ans, lorsque le comte de Fiesque, fils de la Gouvernante de Mademoiselle, fille aînée du duc d'Orléans, Gaston, fut éloigné de la Cour et se retira à Caen. Pendant le séjour qu'il y fit, il prit du goût pour lui et l'emmena à la cour lorsqu'il y fut rappelé. Ce fut là qu'il acheva de se former, et qu'il acquit la politesse et le bon goût, qui ont paru depuis dans ses ouvrages.

« Le comte de Fiesque le fit entrer, en 1648, au service de Mademoiselle, en qualité de gentilhomme ordinaire, et il y demeura jusque vers l'an 1672, que cette Princesse, croyant avoir quelque sujet de se plaindre de sa conduite, le fit rayer de l'état de sa maison...

« M. de Segrais ne manqua pas alors de ressources. M^{me} de La Fayette eut la générosité de lui donner un appartement chez elle, et il nous apprend lui-même (*Segraisiana*, p. 75) que M. le duc de Longueville lui envoya aussitôt après deux cents pistoles, en le chargeant très expressément de n'en rien dire à personne.

« Lassé enfin de vivre dans le grand moude, il se retira à Caen, résola d'y passer le reste de ses jours. Il y épousa une riche héritière, qui étoit sa parente, et ce mariage le mit en état de vivre à son aise, selon sa qualité, et de faire un établissement

considérable. Personne ne marque l'année où il se maria, mais on peut juger que ce fut en 1679...

« M. de Segrais avoit été reçu à l'Académie françoise dès l'année 1662; et comme celle de Caen étoit demeurée sans protecteur depuis la mort de François de Matignon, lieutenant du Roy en Normandie, arrivée en 1675, il en recueillit les membres chez lui, où il fit accommoder un appartement fort propre, pour y tenir leurs assemblées.

« Il fut affligé, pendant les derniers mois de sa vie, d'une langueur, causée par une hydropisie, qu'il regarda comme une faveur du Ciel, et dont il sut profiter en chrétien.

« Il mourut le 25 mars 1701, dans sa 77^e année. »

L'Académie françoise a été informée récemment par M. Fernand Engerand, député du Calvados, qu'on avait retrouvé en l'église Saint-Martin, de Fontenay-le-Pesnel, le corps du poète.

Il y a cent particularités sur la vie de cet auteur. L'une des plus intéressantes est assurément celle qui fut relevée par le marquis de Paulmy dans son Catalogue, à propos de l'édition des *Œuvres diverses* (1723) de Segrais. « Ce dernier, dit-il en substance, conserva toute sa vie un accent normand très fort, quoiqu'il écrivit parfaitement le françois. »

On a de Segrais : *Athys* (Paris, G. de Luyne, 1653, in-4^o)¹, pastorale que l'auteur écrivit en l'honneur de son pays; *Les Nouvelles françoises ou les Divertissements de la Princesse Aurélie* (Paris, A. de Sommaville, 1656-1657, 2 vol. in-8^o, réimpr. en 1722, par G. Saugrain, 2 vol. in-12); *Diverses Poésies* (Paris, A. de Sommaville, 1658, in-4^o); *Histoire de la princesse de Paphlagonie* (Paris, 1659, in-8^o); *L'Enéide de Virgile trad. en vers françois*, t. I^{er} (Paris, C. Barbin, 1668, in-4^o); *La même*, t. II (Paris, C. Barbin, 1681, in-4^o); ce dernier ouvrage a reparu à Amsterdam, en 1700, et à Lyon, 1719, 2 vol. in-8^o; *Les Géorgiques de Virgile*, etc. (Paris, 1712, in-8^o, réimpr. à Lyon, 1719, in-8^o); *Segraisiana, ou mélange d'Histoire et de Littérature, recueilli des entretiens de M. de Segrais. Les Eglogues et l'Amour guéri par le temps, Tragédie-Ballet du même auteur, non imprimée. Ensemble la Relation de l'Isle Imaginaire et l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie*, etc. (La Haye, 1722, in-8^o, réimpr. à Amsterdam, en 1723, in-8^o).

Jean Segrais a, de plus, collaboré à la *Princesse de Clèves*, etc. (Paris, C. Barbin, 1678, 4 parties in-12) et à *Zaïde, Histoire espagnole* (Paris, 1670-71, 2 vol. in-8^o).

1. Cette édition a un mérite plus grand que celui de sa rareté. Elle renferme 364 vers qui ont été retranchés lors de sa réimpression dans le recueil des *Diverses Poésies de Segrais*, de 1658. (On consultera utilement sur ce poème les curieuses notes d'Armand Gasté, Caen, impr. Valin, 1887.)

Il existe une édition complète des ouvrages de Segrais : Voyez : *Œuvres de M. de Segrais, de l'Académie française*, nouv. éd. revue et corrigée avec soin (Paris, Durand, Damonville, etc., 1755, 2 vol. in-12).

BIBLIOGRAPHIE. — Amelot de la Houssaye, *Mémoires hist.*, t. III, p. 367. — Huet, *Origines de Caen*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XVI. — *Segraisiana*. — Goujet, *Bibl. franç.*, t. V. — Brédif, *Segrais, sa vie et ses œuvres*, Paris, A. Durand, 1863, in-8°. — Jal, *Dict. critique de biogr., et d'hist.*, 2^e éd., 1872. — Armand Gasté, *Notes sur Segrais*, Caen, impr. Valin, s. d. [1887], in-8°. — F. Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs de poésie*, etc.

ORIGINES DE LA VILLE DE CAEN

... Cette longue Cité qui, célèbre et superbe,
 Entre ses citoyens compte le grand Malherbe,
 Et qui peut-être encor (si je ne me déçoi)
 Pourra bien quelque jour se souvenir de moi.
 Caen, qui par son assiette et commode et plaisante,
 Par son air toujours pur, sa demeure riante,
 Par ses prez, par ses eaux et par mille beautés
 Justement le dispute aux plus nobles cités ;
 Cachez sous la matière en ses propres entrailles
 N'avoit encore rien de ses fortes murailles,
 De ses temples fameux, de ses grands bâtimens,
 Et de tant de divers et riches ornemens.

Cette massive tour par quatre autres flanquée,
 Qu'en vain ses ennemis ont toujours attaquée,
 Ce Château redoutable et ses fermes rampars,
 L'ouvrage et le Palais du premier des Césars,
 Ne pressoient point encor leurs fondemens solides ;
 Et le riant aspect de tant de Piramides,
 Dont l'orgueilleux sommet s'élève jusqu'aux cieux,
 N'attachoient point encor les regards curieux.

Cadmus qui, las d'errer après sa Sœur ravie,
 Et de l'avoir en vain si long-tems poursuivie,
 Étant enfin venu dans ces lieux pleins d'attraits,
 Y forma sa recherche et ses tristes regrets,
 Qui du Peuple voisin trouvant l'humeur docile
 Fit premier le dessein d'y bâtir une ville :

D'une étroite muraille et d'un foible fossé,
 Seulement pour enceinte avoit le plan tracé.
 Quelques toits ramassés vers cet endroit, où l'Orne
 Divise en deux canaux son eau paisible et morne,
 Sans ordre, sans hauteur, et se sentant encor
 De la simplicité de l'heureux âge d'or,
 Dont jusqu'alors ces lieux conservoient l'innocence,
 Composoient un objet sans aucune apparence.
 Mais qui peut s'affranchir de l'empire du tems ?
 Et que ne changent point les siècles inconstans ?
 Par l'intérêt sordide en sillons divisées,
 Nos plaines n'étoient point par le coutre brisées :
 Ce peuple bocager, qu'en nos fertiles champs
 Le gain de la moisson attire tous les ans,
 Du long de nos guerets en la saison ardente
 N'avoit point promené sa faucille tranchante.
 Au lieu de tant d'epis, forêt sombre autrefois,
 Ces terres ne donnoient que de l'ombre et du bois,
 Et la même forêt seroit encor peut-être,
 Sans l'insigne forfait de son injuste maître,
 Dont la punition a laissé dans ces lieux
 D'éternels monumens de l'équité des Dieux. —
 Le cruel Marmion, Roi des Plages Bessines,
 Possédoit ses forêts et les plaines voisines,
 Et sous sa dure loi tenoit encor soumis
 Ces peuples, que Cadmus avoit fait ses amis,
 Soit qu'il fût faux ou vrai, flattant son arrogance,
 Que de ce grand Héros il tiroit sa naissance...

Un vieux Château détruit, où de sales plaisirs
 Il alloit assouvir ses infâmes désirs,
 Caché sous un amas de ronces et d'épines,
 Garde encore aujourd'hui son nom sous les ruines ;
 Heureux si, conservant ce triste souvenir,
 Il eût caché son crime aux siècles à venir.

Ce lieu, que rend fameux sa funeste aventure,
 Etoit dans le milieu de la forêt obscure,
 Où la charmante Isis alloit prendre le frais,
 Alloit courre le Cerf, alloit tendre des rets ;
 Et souvent visitoit loin du peuple profane
 Un Temple qu'en ces bois eut la chaste Diane...

LA FABLE DE L'AURE ET DE LA DROMME

O toi qui que tu sois, mortel, si c'est l'amour
Qui t'attire en mes bords de ton natal séjour;
Si racontant ses maux ils sont plus supportables,
Si c'est un reconfort de trouver ses semblables,
Viens vivre plus content dans ces sauvages lieux;
Apprends-y que ce Dieu n'épargne pas les Dieux.
Aure est mon nom, Berger, et cette Nymphé aimable,
Qui se plonge avec moi dans ce gouffre admirable,
Est la paisible Dromme, hélas! et c'est ma sœur;
D'où vient qu'un nom si doux est pour moi sans douceur?
Tous deux du haut Calmont tirant notre naissance,
Voisins pour mon malheur, au sortir de l'enfance,
Nous voyant tous les jours, trop imprudent ruisseau,
Je me laissai charmer au doux bruit de son eau;
Et sans considérer que je faisais un crime
Qui des Dieux armeroit le courroux légitime,
Je ne pus m'empêcher, au fort de mes amours,
De la presser de joindre avecque moi son cours.
Mon erreur étoit grande, et je la connois telle :
Mais, Berger, j'étois jeune, et je ne voyois qu'elle;
Et le plus froid ruisseau, de sa vive clarté,
Si tu t'y connois bien, pourroit être tenté.
Ainsi m'abandonnant à mon ardeur impure,
J'allois la cajolant de mon plus doux murmure,
Et cachant mon amour sous le nom d'amitié,
J'espérois qu'à la fin elle en auroit pitié;
Déjà, ce me sembloit, elle étoit moins sévère,
M'appelloit plus souvent cher Aure, que son frère,
Quelquefois en secret m'accordoit un baiser,
Quand mon père le sut, qui s'y vint opposer.
Non loin de nous étoit une nayade altière,
Qui méprisoit les Dieux de toute autre rivière.
Elle s'appelle Seule, et coulant seule aussi,
C'est pour cette raison qu'elle s'appelle ainsi.
Cent fois, pour détourner mon ardeur criminelle,
Mon père me voulut marier avec elle,
Mais je ne pus jamais son orgueil supporter,

Et puis, quelqu'un peut-il son destin éviter ?
Mon père, comme un mont, d'humeur hautaine et fière,
Long-temps pour me punir tint mon eau prisonnière,
Sépara nos deux lits, chassa bien loin ma sœur
Et mit entre nous deux sa plus grande épaisseur.
Dromme, sensiblement de cet obstacle outrée,
Résolument comme moi de quitter la contrée.
Puis chacun prit sa route : en vain, dans son courroux,
Le mont autant qu'il put s'étendit entre nous.
Nous retrouvant enfin dans ce lieu solitaire,
Nous étions en état de braver sa colère :
Libres nous ne songions qu'à nous entretenir,
Et nos ondes déjà commençoient à s'unir :
Mais mon père nous vit du plus haut de sa cime,
Et, ne pouvant lui-même empêcher notre crime :
O Roi des mers, dit-il, d'un ton si furieux,
Qu'au lieu d'en retentir, en trembloient tous ces lieux,
Neptune, si jamais, faisant fumer ma tête,
J'ai sçu prédire au vrai la prochaine tempête,
Et si, servant bien loin de phare aux matelots,
Je les ai sûrement guidés parmi les flots :
Montre aujourd'hui qu'un Dieu prend part à ma disgrâce,
Et cache au moins au jour la honte de ma race.
Ainsi parla le mont, et le Dieu l'entendit :
Son bras en même temps contre nous s'étendit ;
Et de son fort trident frappant toute la plage,
Par cet affreux rocher nous ferma le passage,
Et de nos eaux ainsi la criminelle amour
Nous prive pour jamais de la clarté du jour...

(*Athis, poème pastoral, fragm. du ch. II; éd. des
Œuvres de M. de Segrais, 1755, t. I.*)

ABBÉ DE CHAULIEU

(1639-1720)

Guillaume Amfrye de Chaulieu, abbé d'Aumale, au diocèse de Rouen, prieur de Saint-George, en l'île d'Oléron, naquit en 1639, au château de Fontenay, dans le Vexin normand. Sa famille, originaire d'Angleterre, était établie d'ancienne date dans la basse Normandie, où elle possédait des biens assez considérables. Son père, Jacques-Paul Amfrye, maître des comptes à Rouen, avait été employé par Anne d'Autriche et par le cardinal de Mazarin dans la négociation relative à l'échange de la principauté de Sedan. Cette circonstance, a-t-on dit, fut la première cause de l'intimité dans laquelle Chaulieu vécut ensuite avec la maison de Bouillon. On l'envoya très jeune au collège de Navarre, où il fit de brillantes études et se lia avec deux de ses condisciples, le prince et le futur abbé de Marsillac, tous deux fils de l'illustre La Rochefoucauld. Elève de Chapelle, il débuta dans les lettres en donnant des vers galants et des à-propos où la verve la plus étincelante le disputait au désir de plaire et de flatter. Il joignit à ces premiers témoignages d'un génie original, les preuves aimables d'un esprit cultivé et sut se rendre indispensable dans les meilleures sociétés de son temps. Une fortune de trente mille livres de rentes, prélevée adroitement sur des bénéfices et sur la propre fortune d'un de ses bienfaiteurs, le duc de Vendôme, lui permit de se livrer, avec la plus douce philosophie, à ses penchants. Aussi l'on peut dire qu'il tira plus de profit de ses simples ressources poétiques que tels de ses compatriotes qui suivirent avec succès la carrière de l'ambition. Il conserva ses goûts et son indépendance jusque dans un âge avancé, et mourut à Paris, le 27 juin 1720, âgé de plus de quatre-vingts ans, entouré de tous ceux qui, comme lui, réunissaient l'amour des plaisirs et celui des lettres. La vieillesse et les infirmités qu'elle entraîne, et qui ne l'épargnèrent point, n'avaient pu refroidir le cœur ni l'imagination de cet épicurien. Il avait conservé une âme expansive et voluptueuse. Vers les dernières années de sa vie, il s'était lié avec M^{lle} de Launay — depuis M^{me} de Staal — d'une amitié d'autant plus vive et plus passionnée qu'il était tenté,

selon l'expression d'un de ses biographes, de la prendre pour de l'amour¹.

La plupart des écrivains de son siècle ont fait son éloge. « C'est le poète le plus agréable qu'ait eu la société, écrit l'abbé de Voisenon. On dit qu'il avoit souvent de l'humeur, ou qu'il étoit rarement aimable. Il avoit cependant tout ce qu'il faut pour l'être : il étoit riche, se portoit bien, aimoit la bonne chère et les femmes. Ses poésies négligées respirent l'aisance et le goût qu'on ne doit qu'à l'usage du monde et de la bonne compagnie... »

Seul, parmi ses contemporains, Saint-Simon l'a traité fort mal : « L'abbé de Chaulieu, dit-il, étoit un agréable débauché de fort bonne compagnie, qui faisoit aisément de jolis vers, beaucoup du grand monde, et qui ne se piquoit pas de religion. Il montra malgré lui qu'il n'étoit guère plus attaché à l'honneur. Il l'étoit depuis bien des années à MM. de Vendôme, et fut très longtemps le maître de leur maison et de leurs affaires. Le duc de Vendôme s'en reposoit entièrement sur le Grand prieur, son frère, et sur l'abbé de Chaulieu, sous lui. On a vu en son temps que M. de Vendôme se trouva ruiné, que son frère et l'abbé de Chaulieu s'entendoient et le vo-
loient; qu'il chassa Chaulieu de chez lui, se brouilla avec le Grand prieur, lui ôta tout manquement de ses affaires, etc. Chaulieu n'en rabattit rien de son ton dans le monde, demeura de plus en plus étroitement lié avec le Grand prieur, et se moqua de tout ce qu'on en pouvoit dire avec l'impudence qui lui étoit naturelle. Mais, cependant, il n'osoit plus paroître à la cour, quoique on en eût pas fait assez de cas pour le lui défendre. Il n'étoit que tonsuré, se prétendoit gentilhomme, et avoit fourré un neveu dans la gendarmerie, qui ne s'est point poussé. Cette noblesse étoit pour le moins obscure, et le bien de la famille fort court. Cette friponnerie lui fit perdre beaucoup de sociétés. »

Les poésies de l'abbé de Chaulieu ont paru pour la première fois, avec celles du marquis de La Fare à Amsterdam [lisez Lyon], chez Etienne Roger, en 1724, un vol. in-8°. Elles ont été réimprimées depuis, un grand nombre de fois et considérablement augmentées. Voici, d'ailleurs, une bibliographie des œuvres de cet auteur, établie sur les diverses éditions que nous avons pu nous procurer : *Œuvres de l'Abbé de Chaulieu, etc.*, la Haye, Ch. de Rogissart, 1731, 2 vol. in-12; *Les mêmes, etc.*, 1732, 2 vol. in-12; *Œuvres diverses* (publiées par Delaunay), Amsterdam, Z. Chatelain, 1733, 2 tomes in-8°; *Les mêmes, ibid.*

1. *Notice sur Chaulieu*, éd. des *Poésies de Chaulieu et du marquis de la Fare*, Paris, 1822. Cette notice est un modèle de goût et de jugement.

1740, 2 vol. in-8°; *Œuvres de l'abbé de Chaulieu, nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de pièces qui n'étoient point dans les précédentes et corrigée dans une infinité d'endroits sur des copies authentiques par M. de Saint-Marc*, Paris, David, Prault et Durand, 1750 et 1757, 2 vol. in-12; *Œuvres... d'après les manuscrits de l'auteur* (publiées par Fouquet), La Haye; Paris, C. Blouet, 1774, 2 vol. in-8°; *Les mêmes*, La Haye, et Paris, Pissot, 1774, 2 vol. in-12; *Poésies de Chaulieu et du Marquis de la Fare*, Paris, Stéréotype d'Herhan, 1803, 2 parties en un vol. in-12; *Les mêmes*, Paris, 1812, in-12; *Les mêmes*, Paris, Dabo, 1819, 1821 et 1824, 2 parties, in-12; *Les mêmes*, Paris, Ménard et Desenne, 1822, 2 parties, in-12; *Les mêmes*, Paris, Froment, 1825, 2 vol. in-16; *Lettres inédites* (avec une notice par Raymond de Béranger), Paris, Comon, 1850, in-8°; *Réponse de M. le Chevalier de Vendôme, grand prieur de France, à quelques articles du Mémoire de MM. les Princes du Sang, avec les pièces justific.* (26 févr. 1716), S. l. n. d., in-fol. On trouve de plus 53 lettres de Chaulieu dans le *Recueil de Lettres de M^{lle} Delaunay (M^{me} de Staal) au chevalier de Menil*, etc. (Paris, Bernard, an IX, 2 vol. in-12).

BIBLIOGRAPHIE. — *Divers éloges*, etc., éd. des *Œuvres de Chaulieu*, éd. de 1757, I. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Abbé de Voisenon, *Anecdotes littéraires*. — Fauriel, *Notice*, édit. des *Œuvres de Chaulieu*, Paris, 1803. — Sainte-Beuve, *Portr. contemporains; Nouv. Lundis*, etc.

ODE SUR FONTENAI

Désert, aimable solitude,
 Séjour du calme et de la paix,
 Asyle où n'entrèrent jamais
 Le tumulte et l'inquiétude :
 Quoi, j'aurai tant de fois chanté
 Aux tendres accords de ma lyre
 Tout ce qu'on souffre sous l'empire
 De l'Amour et de la Beauté !
 Et, plein de la reconnoissance
 De tous les biens que tu m'as faits,
 Je laisserai dans le silence
 Tes agrémens et tes bienfaits ?
 C'est toi qui me rends à moi-même ;
 Tu calmes mon cœur agité ;

Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir.
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune ;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes desirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux,
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés au-tour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux !

Puis, sur le soir, à nos musettes,
Oùir répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la Vieillesse s'avance;
Et je verrai dans peu la Mort
Exécuter l'arrêt du Sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenai, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui d'une coëffure de fleurs,
Avec son teint et leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Egaïons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse;
Parlons de plaisirs et d'amours:
C'est le conseil de la sagesse.

(*Œuvres de Chaulieu*, éd. de 1757.)

CHÊNEDOLLÉ

(1769-1833)

Charles-Julien Lioult de Chênédollé naquit à Vire le 4 novembre 1769. Son père était membre de la Cour des comptes de Normandie, et sa mère appartenait à une des plus anciennes familles du Bocage. Il fit ses études au collège des Cordeliers de Vire, puis chez les Oratoriens de Juilly, où il eut pour professeur Joseph Fouché, qui fut plus tard ministre de la police et duc d'Otrante. Emigré en 1791, Chênédollé fit deux campagnes dans l'armée des princes, résida successivement en Hollande et en Allemagne. Une liaison qu'il entretint avec Klopstok lui permit d'entrevoir des horizons nouveaux. Une ode intitulée *L'Invention* (Hambourg, 1795, in-8°), que le jeune poète dédia au chantre de *La Messiade*, marqua ses débuts et lui valut, en retour, une vive affection du vieux maître allemand. Vers la fin de 1797, il partit pour la Suisse, visita M^{me} de Staël à Coppet et, grâce à cette dernière, se fit rayer de la liste des émigrés. Rentré en France, Chênédollé passa trois années à Paris (1799-1802) et se lia avec Chateaubriand, Joubert, Fontanes, Molé, Pasquier, etc. En 1807, il donna *Le Génie de l'Homme* (Paris, H. Nicole, in-8°, réimprimé en 1812 et en 1822, in-12), et ce poème lui valut une certaine célébrité. Sous l'Empire, Chênédollé fut nommé professeur de littérature à Rouen (1810), puis inspecteur de l'Académie de Caen (1812). Il venait de prendre sa retraite lorsqu'il mourut, sur sa terre du Coisel, le 2 décembre 1833, à l'âge de soixante-quatre ans.

Indépendamment des deux ouvrages cités plus haut, il avait fait paraître : *l'Esprit de Rivarol* (Paris, chez les principaux libraires, 1808, in-12) et un recueil de pièces détachées, *Etudes poétiques* (Paris, H. Nicolle, 1820, in-8°). Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1864 (Paris, Didot, in-8°) avec une notice par Sainte-Beuve. On a vu depuis, sous le nom de cet auteur : *Le Donjon de Domfront*, publié d'après l'édition de Latrouette, par A. de Formigny de la Londe (Caen, A. Hardel, 1857, in-8°).

Quelques critiques ont classé Chênédollé parmi les plus fervents disciples d'André Chénier. « Il joint, a-t-on écrit, à l'enthousiasme lyrique une observation pénétrante qui tient

quelquefois du génie; mais sa véritable supériorité est dans l'énergie des pensées, dans le sentiment profond de la nature et dans le coloris des descriptions. Quoique modeste, et bien qu'il eût conscience des défaillances de son talent, il subit malheureusement l'influence de ceux qui, comme Ecouchard-Lebrun et M^{me} de Staël, comme Rivarol et Chateaubriand, le détournèrent de sa véritable voie, la poésie pastorale, pour lui faire gravir les hauteurs du lyrisme pindarique. Le souffle réel lui manquait pour atteindre à ces sommets. Aussi n'arriva-t-il qu'à mi-côte. »

« Le malheur de Chênédollé, dit Sainte-Beuve, fut de paraître retarder en poésie, lorsqu'il avait eu, au contraire, des sentiments poétiques. » Quelqu'un a observé qu'il marque la transition entre les classiques et les romantiques. Lorsque les jeunes poètes de son temps fondèrent la *Muse Française*, il fut un de ceux dont on réclama la collaboration, « comme celle d'un frère aîné ». Ses *Etudes poétiques* donnent toute la mesure de son génie. C'est là qu'on trouve les quelques belles pages qu'il a consacrées au pays natal.

BIBLIOGRAPHIE. — Sainte-Beuve, *Notice*, publiée en tête de l'édition des *Œuvres complètes*, 1864. — G. Hellain, *Etude biogr. et littér.*, Mortain, Lebel, 1857, in-8°. — Cazain, *Notice sur Chênédollé*, Vire, 1869, in-8°. — A. Babou, *Notice*, insérée dans *Les Poètes français*, recueil publié par Eug. Crépet, 1861-1863. — A. Gasté, *Petite Anthologie viroise*, etc., Caen, typ. A. Le Boyteux, 1891, in-8°.

LE VAL DE VIRE

Vallon délicieux, fraîche et riche verdure,
 Bondissante cascade à l'éternel murmure,
 Doux prés, rians cotéaux, magnifiques vergers,
 Parés d'arbres en fleur, rivaux des orangers;
 Vous, sauvages beautés, pittoresques abîmes,
 Et vous, dont si souvent je gravissais les cimes,
 Vieux rochers au front chauve, ou couronné de bois,
 Après dix ans d'absence, enfin je vous revois !
 Aux terres de l'exil j'emportai votre image ;
 Votre cher souvenir, de rivage en rivage,
 M'accompagnant partout, sur des bords étrangers,
 Vint m'y charmer souvent au milieu des dangers.
 Mais que mon cœur ému bat à votre présence !
 Quels doux trésors de paix, de joie et d'innocence,

Après des maux si longs je retrouve en ces lieux!
Là, tout plaît à mon âme et tout rit à mes yeux.
Voilà les bois, les rocs, le pieux monastère
Où, sous l'œil vigilant du cénobite austère,
S'envolèrent, sans bruit, sur les ailes du Temps,
De mes premiers beaux jours les rapides instants.
Jours trop tôt écoulés! Là, dans la solitude,
S'aplanirent pour moi les sentiers de l'étude;
Et, sous le calme abri de ces ombrages verts,
Ma muse, encore enfant, essaya quelque vers.
Là tout est inspirant, et tout est poétique :
Le rocher, la cascade et l'abbaye antique.
Je ne m'étonne point qu'en ce val enchanté
Basselin, sur son luth, autrefois ait chanté.
Là ce vieux troubadour créa le vaudeville;
Là, dans l'essor heureux d'une verve facile,
Sans modèle et sans art il trouva ces chansons
Qui d'une langue informe adoucirent les sons.
Voilà son toit modeste et son humble héritage,
Toit simple et dédaigné des hommes de notre âge,
Mais que l'ami des vers se plaît à visiter.
C'est là, c'est dans ce lieu que j'aime à m'arrêter.
Combien de fois, assis sur le roc qui domine
De ce vieux ménestrel la cabane en ruine,
J'ai passé de longs jours à voir tous ces torrents,
A grand bruit, sous mes pieds, briser leurs flots errants :
J'aimais à contempler ces longs amphithéâtres
De collines, de bois et de rochers noirâtres,
Où les nombreux foulons, au travail excités,
Sèchent ces longs tissus par leurs mains apprêtés.
J'admirais ces sapins qu'un vent léger balance,
Ces hêtres dont le front jusques aux cieux s'élance,
Et ces prés verdoyants, empire des troupeaux,
Qu'arrose et que nourrit un luxe de ruisseaux,
Ces tortueux vallons, ces fraîches cascates,
Que l'oiseau dans ses jeux effleure de ses ailes,
Et sous leurs froments d'or ces coteaux éclatants,
Et ce donjon témoin des combats du vieux temps,
Qui, du sein rembruni des masses de verdure,
Fait sortir sa sauvage et noire architecture...
Mais lorsque la colline, où l'ombre vient s'asseoir,

S'efface doucement dans les vapeurs du soir,
J'aime alors à descendre au fond de ces vallées,
Où les herbes, les fleurs, en parfums exhalées,
Embaument l'odorat et pénètrent les sens.
Surtout quand Philomèle, aux magiques accens,
Trainant en longs soupirs sa voix mélodieuse,
Semble enchanter au loin la nuit harmonieuse !
Que de fois aux accords du poétique oiseau,
A pas lents, égaré le long de ce ruisseau,
Qui tombe d'un rocher et fuit dans la prairie,
J'entretins une utile et longue rêverie !
Et que de fois encore, au rayon de Phébé,
Un Virgile à la main, en moi-même absorbé,
Je suis venu m'asseoir, pensif et solitaire,
Sur le tronc abattu d'un chêne centenaire !

(*Etudes poétiques*, 1820.)

JULES BARBEY D'AUREVILLY

(1808-1889)

Le plus illustre des écrivains normands contemporains, Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly, naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), le 2 novembre 1808. Il appartenait à une vieille souche normande, et par sa mère, Ernestine Ango, fille du dernier lieutenant général au bailliage du Cotentin, descendait du fameux armateur dieppois de ce nom. Son grand-père, Vincent Barbey, avait été pourvu, le 24 mai 1756, d'une charge de conseiller secrétaire du roi. Les Barbey, quoi qu'on ait pu dire, étaient de noblesse assez récente, mais authentique; ils possédaient des titres et des terres, dont celle d'Aureville ou Aurevilly. L'enfance du poète s'écoula au pays natal, « dans cette campagne verdoyante où s'échelonne agrestement Saint-Sauveur, près de la Douve, à l'abri de collines dont l'une est couronnée par un antique manoir ». Un enseignement empreint de la tradition d'une famille attachée à l'ancien régime lui tint lieu de première éducation. Jules Barbey fit ses études à Saint-Sauveur, puis à Paris, au collège Stanislas, où il se lia intimement avec Maurice de Guérin. De retour en Basse Normandie, il se disposait à entrer dans l'armée, lorsque son père s'opposa à sa vocation. Il fit alors ses études de droit à Caen (1829-1833) et se destina aux lettres. On connaît sa vie et son œuvre. Un modeste héritage lui permettant de se fixer à Paris, il se jeta dans la mêlée romantique, frappant à la porte de divers périodiques — le *Journal des Débats*, entre autres — et donnant, selon l'expression d'un critique, libre carrière à une imagination ardente et à une sensibilité surexcitée.

La place nous manque pour analyser ici ses ouvrages et définir l'influence qu'il exerça littérairement. L'histoire de ses amitiés, à elle seule, serait une page bien curieuse à écrire. Ce poète, ce romancier, ce critique dont l'action fut décisive, profonde, sur les hommes de sa génération, ne fut pas seulement un professionnel de la littérature, mais un artiste qui éleva à la hauteur d'un sacerdoce la fonction d'écrivain. Il composa ses meilleurs livres sans souci d'aucune gloire : ni du succès d'un jour, ni de la postérité.

Le public vint à lui sans qu'il l'eût jamais sollicité.

« Lorsque, par les soins du dévoué Trébutien, — écrit M. J. Angot des Rotours, — le petit volume intitulé *Du Dandysme et G. Brummel* parut, en 1845, à Caen, l'auteur se déclara satisfait d'avoir eu sa trentaine de lecteurs pour sa trentaine d'exemplaires. Ce fut aussi à tirage très restreint que parurent ses *Poésies* (1854) et les *Reliquiæ* d'Eugénie de Guérin (1855) qu'il présentait dans une éloquente préface. Son premier grand roman, pour lequel il désirait plus de lecteurs, et qui fut publié en 1851 (quelques jours après *Les Prophètes du passé*), *Une Vieille Maîtresse*, trouva difficilement un éditeur. Barbey d'Aurevilly venait de se réconcilier avec la Normandie, qui allait devenir sa meilleure inspiratrice... Il était arrivé, en reprenant contact avec le sol natal, à la plénitude de son talent; et pourtant ses trois grandes œuvres : *L'Ensorcelée* (1851), *Le Chevalier des Touches* (1864), *Un Prêtre marié* (1865), n'obtinrent à leur apparition qu'un très froid accueil. Le succès n'eut guère pour lui qu'une floraison d'arrière-saison avec *Les Diaboliques* (1874), que le procureur général d'alors voulut poursuivre, et *Une Histoire sans nom* (1882)...

« En sa vieillesse, il avait fini par se faire dans le monde qui pense la place à laquelle il avait droit, — une place à part. « Ni au-dessous, ni au-dessus de l'Académie, à côté, » précisait-il. Bien que sa petite patrie du Cotentin ne fût plus peuplée pour lui que de spectres et de souvenirs; que son frère Léon, avec lequel, après la guerre, il avait un moment rêvé de se retirer, fût mort en 1876, il retournait volontiers, surtout à l'automne, en Basse Normandie, et jamais elle ne lui apparut plus attachante, jamais il ne l'aima d'une passion plus tendre qu'en ces suprêmes pèlerinages, dont le dernier fut celui de 1887. A Paris, son petit appartement du 25 de la rue Rousselet, son tournebride de sous-lieutenant, comme il l'appelait, attirait une élite d'amis, tels que François Coppée, Paul Bourget, Léon Bloy, Octave Uzanne, Edmond Haraucourt, Joséphin Peladan, etc. En dépit de l'intransigeance de ses écrits, en dépit des railleries ou des silences systématiques dont il a été victime, les jeunes intelligences ne l'ignoraient ni ne le méconnaissaient. »

Lorsqu'il mourut à Paris, le 25 avril 1889, on eût pu écrire que le nom de cet ancêtre des lettres françaises et normandes, tout à la fois, ne devait pas périr.

De l'œuvre touffue de ce grand travailleur on a tout dit, mais ce qu'il conviendrait d'étudier, à travers la cinquantaine de volumes qu'il a laissés, ce sont ses pages normandes.

« Là, — observe encore le critique cité plus haut, — Barbey d'Aurevilly a certainement mis le meilleur de son âme et de son art. Elles sont faciles à trouver, nombreuses, dans ses trois œuvres maîtresses : *L'Ensorcelée*, qui s'ouvre par une large des-

cription de la lande de Lessay et où le Walter Scott du Cotentin commence à parsemer son langage de tours et de mots de terroir; *Un Prêtre marié*, qui rendit son auteur populaire, raconte-t-il lui-même, dans la contrée de Saint-Sauveur-le-Vicomte, pour avoir été le premier à la dépeindre; *Le Chevalier des Touches*, qui évoque avec tant d'intensité la vieille cité de Valognes et le champ de foire d'Avranches. Ni dans *Les Diaboliques*, ni dans *Une Histoire sans nom*, ni même dans *Une Vieille Maîtresse* ou dans *Ce qui ne meurt pas*, ne manquent les pages normandes. »

Enfin, on en découvrirait encore, et des plus savoureuses et des plus pénétrantes, « émotions jaillies du cœur, tableautins croqués sur le vif », dans ses poésies, dans ses *Memoranda* et jusque dans sa correspondance, incomplètement publiée jusqu'à ce jour.

Nous nous sommes abstenu d'un commentaire personnel sur sa vie. On nous saura gré, en retour, de trouver ici une bibliographie totale de son œuvre. Nous l'avons établie, selon l'ordre chronologique, sur les éditions originales du poète¹ :

ROMANS. POÉSIES. LITTÉRATURE, etc. — *Aux Héros des Thermopyles*, ode préc. d'une lettre de Casimir Delavigne (Paris, Sanson, 1825, in-8°); *Léa* (Revue de Caen, 1833; réimpr. en 1907, par la Soc. Normande du Livre ill., in-16); *Sonnets* (Caen, Pagny, 1836, in-12); *L'Amour impossible* (Paris, Duprey, 1841, in-8°; Paris, Bourdilliat (Libr. Nouvelle), 1859, in-12, et Paris, Lemerre, 1884, in-12); *La Bague d'Annibal* (Paris, Duprey, 1843, in-16, et Paris, Lemerre, 1884, in-12); *Du Dandysme et de Georges Brummel* (Caen, Mancel, 1845, in-12; Paris, P. Malassis, 1862, in-18, et Lemerre, 1879, in-16); *Les Prophètes du Passé* (Paris, Hervé, 1851, in-12; Paris, Bourdilliat, 1860, in-12; et Paris, Palmé, 1880, in-12); *Une Vieille Maîtresse*, roman (Paris, Cadot, 1851 et 1858, in-12; Paris, Faure, 1866, in-12; et Paris, Lemerre, 1874, 2 vol. in-12); *Notice sur J.-M. Audin, auteur des histoires de Luther*, etc. (Paris, L. Maison, 1856, in-8°); *L'Ensorcelée*, roman (Paris, Cadot, 1854, 2 vol. in-18; Paris, Libr. Nouvelle, 1858, in-12; et Paris, Lemerre, 1873, in-12); [*Poésies*] plaquette de 12 pièces de vers, sans titre (Caen, impr. Hardel, 1854, in-12); *Memorandum* (Caen, impr. Hardel, 1856, in-12; Paris, Rouveyre, 1883, in-12, et Paris, Lemerre, 1887, in-16); *Reliquiæ d'Eugénie de Guérin*, 1855, in-8°; *Trente-six ans* (Caen, impr. Hardel, 1856, in-12); *Rythmes oubliés* (Caen, impr. de Buhour, 1857, in-16);

1. Remercions ici M^{lle} Louise Read du bienveillant concours qu'elle a bien voulu nous prêter, en nous fournissant des indications précises sur plusieurs ouvrages de Barbey d'Aurevilly que nous n'avons pu, jusqu'ici, nous procurer.

Caen, Le Blanc-Hardel, 1869, in-16, et Paris, Lemerre, 1897, in-8°); *Les Misérables de V. Hugo* (Paris, chez tous les libraires, 1862, in-12); *Les Quarante médaillons de l'Académie française* (Paris, Dentu, 1864, in-12, et Paris, Savine, 1888, in-12); *Le Chevalier des Touches*, roman (Paris, M. Lévy, 1864, in-12; Paris, Libr. des Bibliophiles, 1886, in-8° (éd. de luxe), et Paris, Lemerre, 1888, in-12); *Un Prêtre marié* (Paris, Faure, 1865, 2 vol. in-12; et Paris, Lemerre, 1881, 2 vol. in-12); *Histoire des inhumations chez les Peuples anc. et modernes* (Paris, impr. de Poupart Davyl, 1869, in-8°); *Le Pacha* (Caen, impr. Le Blanc-Hardel, 1869, in-16); *Deux rythmes oubliés* (ibid., 1869, in-16); *Poésies*, commentées par lui-même (Bruxelles, impr. H. Briard, 1870, in-12); *La généreuse jeunesse* (Paris, typ. Cassigneul, 1872, in-8°); *Les Diaboliques* (Paris, Dentu, 1874, in-12; Paris, Lemerre, 1882, in-12, et Paris, Fayard, 1910, in-18); *Gæthe et Diderot* (Paris, Dentu, 1880, in-18); *Une Histoire sans nom*, roman (Paris, Lemerre, 1882, in-18, et 1889, in-16); *Les Ridicules du Temps* (Paris, Rouveyre et Blond, 1883, in-12); *Memoranda* (ibid., 1883, in-12); *Les Vieilles actrices. Le Musée des antiques* (Paris, Libr. des auteurs modernes, 1884, in-12, et Paris, Chacornac, 1889, in-16); *Ce qui ne meurt pas* (Paris, Lemerre, 1884, in-12, et 1888, in-12); *Une Page d'histoire* (ibid., 1886, in-12); *Le Théâtre contemporain*, I (Paris, Frinzine, 1887, in-18); *Le Théâtre contemporain*, II (Paris, Quantin, 1888, in-18); *Pensées détachées. Fragm. sur les Femmes* (Paris, Lemerre, 1889, in-18); *Le Théâtre contemporain*, III (Paris, Quantin, 1889, in-18); *Polémiques d'hier* (Paris, Savine, 1889, in-18); *Amaïdée*, poème en prose (Paris, Lemerre, 1890, in-18); *Dernières Polémiques* (Paris, Savine, 1891, in-18); *Le Théâtre contemporain*, IV et V (Paris, Tresse et Stock, 1892 et 1896, 2 vol. in-18); *Le Bonheur dans le crime* (s. l., aux dépens de la Soc. Normande du Livre ill., 1897, in-8°); *Poussières*, poésies accomp. de *Rythmes oubliés* (Paris, Lemerre, 1897, in-8°, et 1909, in-16); *Premier Memorandum* (Paris, Lemerre, 1899, in-12); *Lettres à M. Trébutien, Extraits, 1843-1851* (Caen, imprim. de C. Valin, 1899, in-8°); *Lettres à Léon Bloy* (Paris, Mercure de France, 1902, in-18); *Deuxième Memorandum* (Paris, Stock, 1906, in-18); *Lettres à une amie, 1880-1887* (Paris, Mercure de France, 1907, in-18); *Léa* (Paris, Soc. Normande du Livre ill., 1907, in-16); *Dédicaces* (Paris, Blaizot, 1908, in-12); *Lettres à Trébutien* (ibid., 1908, in-8°); *Pensées et Maximes de Balzac, rec. et classées* (Paris, Lemerre, 1909, in-18); *L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly, etc.* (Paris, Mercure de France, 1910, in-18).

CRITIQUE. LES « OEUVRES ET LES HOMMES ». — *Les Philosophes et les Ecrivains religieux* (Paris, Amyot, 1860, in-18); *Les Historiens politiques et littéraires* (ibid., 1861, in-18); *Les Poètes* (ibid., 1862, in-18); *Les Romanciers* (ibid., 1865, in-18), *Les Bas*

Bleus (Paris, Palmé, 1878, in-18); *Les Critiques ou les Juges jugés* (Paris, Frinzine, 1885, in-8°); *Sensations d'art* (ibid., 1886, in-8°); *Sensations d'histoire* (ibid., 1887, in-8°); *Philosophes et Écrivains religieux*, 2^e série (ibid., 1887, in-8°); *Les Historiens*, 2^e série (Paris, Quantin, 1888, in-8°); *Les Poètes*, 2^e série (Paris, Lemerre, 1889, in-8°); *Littérature étrangère* (ibid., 1891, in-8°); *Littérature épistolaire* (ibid., 1892, in-8°); *Mémoires hist. et littéraires* (ibid., 1893, in-8°); *Journalistes et Polémistes* (ibid., 1895, in-8°); *Portraits polit. et littéraires* (ibid., 1898, in-8°); *Philosophes et Écrivains religieux*, 3^e série (ibid., 1899, in-8°); *Le Roman contemporain* (ibid., 1902, in-18); *Romanciers d'hier et d'avant-hier* (ibid., 1904, in-18); *De l'Histoire* (ibid., 1905, in-18); *A côté de la grande Histoire* (ibid., 1906, in-18); *Femmes et Moralistes* (ibid., 1906, in-18); *Poésies et Poètes* (ibid., 1906, in-18); *Voyageurs et Romanciers* (ibid., 1908, in-18); *Philosophes et Écrivains religieux*, 4^e série (ibid., 1909, in-18); *Critiques diverses* (ibid., 1909, in-18).

BIBLIOGRAPHIE. — A. Dusolier, *Nos gens de lettres*, Paris, 1864, in-18. — Ch. Buet, *Médailles et Camées*, Paris, 1885, in-18; *Barbey d'Aurevilly*, Paris, 1891, in-18. — Laporte, *Barbey d'A., étude bibliogr.*, Paris, 1884, in-12. — Léon Bloy, *Un Breton d'excommuniés*, Paris, 1888, in-18. — A. France, *La Vie littéraire*, III, etc. — P. Festugière, *Un Écrivain normand*, Caen, Jouan, 1898, in-16. — E. Grélé, *Barbey d'Aurevilly, sa vie, son œuvre*, etc., Caen, Jouan, 1902-1904, 2 vol. in-8°. — Du Boscq de Beaumont, *Les Origines de B. d'A.*, Mémoires de la Société d'Agric., d'Arch. et d'Hist. nat. de la Manche, 1903. — R. de Gourmont, *Promenades littér.*, Paris, Mercure de France, 1904, in-18. — Baron J. Angot des Rotours, *Un Gentilhomme de lettres bas-normand*, etc., Revue Hebdomadaire, 1^{er} juin 1907. — F. Clerget, *Barbey d'Aurevilly*, Paris, Falque, 1909, in-18. — P. de Crisenoy, *Essai sur J.-A. Barbey d'Aurevilly*, Paris, Bibl. des « Entretiens idéalistes », s. d. [1908]. — J. de Biez, *Louis XV et Barbey d'Aurevilly*, Paris, Stock, 1909, in-18. — Em. Michelet, *Les Evocateurs*, etc.

A VALOGNES

Ex imo.

... C'était dans la ville adorée,
Sarcophage pour moi des premiers souvenirs,
Où tout enfant j'avais, en mon âme enivrée,
Rêvé ces bonheurs fous qui restent des désirs!
C'était là... qu'une après-midi, dans une rue,
Dont un soleil d'août, de sa lumière drue,

Frappeait le blanc pavé désert, — qu'elle passa,
Et qu'en moi, sur ses pas, tout mon cœur s'élança!

Elle passa, charmante à n'y pas croire,
Car ils la disent laide ici, — stupide gent!
Tunique blanche au vent sur une robe noire,
Elle était pour mes yeux comme un vase élégant,
Incrusté d'ébène et d'ivoire!

Je la suivis... — Ton cœur ne t'a pas dit tout bas
Que quelqu'un te suivait, innocente divine,
Et mettait... mettait, pas pour pas,
Sa botte où tombait ta bottine?...

Qui sait? Dieu te sculpta peut-être pour l'amour,
O svelte vase humain, élané sur ta base!

Pourquoi donc n'es-tu pas, ô Vase!
L'urne de ce cœur mort que tu fis battre un jour!

Août 1875.

LE VIEUX GOÉLAND

A Léon Ostrowski.

C'était un fier oiseau, farouche et solitaire,
Au bec crochu d'or pâle, aux pieds d'ambre, à l'œil clair,
Arraché tout vivant au rocher, son repaire,
Aux flots verts, à la nue, aux brisants, au grand air!
Ils l'avaient pris dans un de ces jours de tempête
Où Satan, sur les mers, déchaîne son Sabbat...
Un harpon lui cassa l'aile au lieu de la tête,
Et ils en firent un forçat!

Dans le fond d'une cour aux quatre angles de pierre,
Ils l'avaient interné, ce sauvage reclus,
Qui restait toujours l'œil rentré sous sa paupière,
Comme un rêveur qui songe à ce qu'il ne voit plus!
Oh! lui qui quand la mer se creusait en abîmes
Se plongeait dans sa courbe et remontait au jour,
Comme il a dû souffrir, ce fils des pics sublimes,
Des pierres plates de sa cour!

Comme il a dû souffrir sur la dalle poudreuse
Où son pied se séchait, encor trempé d'éther!
Comme il a dû souffrir de cette vie affreuse
Faites d'ennui du ciel et d'ennui de la mer!

Que je l'ai vu de fois, hérissé dans sa plume,
 Le blême oiseau, — fait pierre aussi par la douleur!
 Son aile grise était comme un manteau de brume
 Pendant sur sa morne blancheur...

Il se tenait rigide en cette cour déserte,
 Mais, lorsque par hasard quelqu'un la traversait,
 Alors les yeux ouverts, bec ouvert, aile ouverte,
 Vers le passant l'oiseau tout à coup s'en courait.
 De son gosier sortait un cri strident et rauque,
 Le cri sifflant du vent dans des agrès mouillés,
 Et, fixant ce passant d'un œil féroce et glauque,
 Il voulait lui percer les pieds!

Et si c'étaient les pieds de quelque jeune fille,
 De ces pieds élégants, au souple brodequin,
 Qui, sveltes et cambrés, moulés à la cheville,
 Font craquer en marchant l'agaçant maroquin,
 Alors... Oh! c'est alors que, plus féroce encore,
 Le cruel se jetait sur ces pieds enivrants,
 Comme si ces doux pieds divins, que l'homme adore,
 Étaient l'horreur des Goélands!

Que t'avaient-ils donc fait, ces pauvres pieds de femme,
 Pour te mettre en fureur rien qu'à les voir passer?...
 Que te rappelaient-ils?... Le branle de la lame
 Sur laquelle autrefois tu pouvais te bercer?
 Mutilé du harpon, aux rancunes cruelles,
 Tombé des airs, tombé des pics, tombé des mâts!
 Ils te narguaient, ces pieds, — tu les croyais des ailes...
 Goéland, tu ne rêvais pas!

O mon vieux Goéland, ce n'était pas un rêve,
 Le rêve d'un captif que rend fou la douleur!
 Vieux pirate échoué sur cette horrible grève,
 Ces pieds, — ces pieds charmants qui passaient, — ces pieds
 Que l'on prend dans sa main et qu'on met sur son cœur,
 Mais qui n'y restent pas, légers, prompts, infidèles,
 Faits pour nous fuir après être venus à nous,
 O mon vieux Goéland, c'étaient bien là des ailes!
 Et toi, — tu t'en sentais jaloux!

(*Poussières*, 1897.)

GUSTAVE LE VAVASSEUR

(1819-1896)

Gustave Le Vavas seur naquit à Argentan, le 9 novembre 1819. Son nom seul valait un titre nobiliaire, « rappelant une souche ancienne, et d'intégrité rude, de laboureurs et de soldats, » a dit M. Alfred Poizat. Ses grands-parents maternels, les Renault de La Renaudière, avaient habité d'abord Sées, puis s'étaient fixés à Argentan. Gustave était fils de Michel Le Vavas seur, inspecteur de l'enregistrement, et de Marie-Célestine de La Renaudière, « femme supérieure par l'esprit et par le cœur, et qui devait exercer sur son fils la plus décisive influence ». Il commença ses études au collège de sa ville natale, les acheva à Juilly, puis vint faire son droit à Paris, dans cette étrange pension Bailly où il rencontra Ernest Prarond, le poète abbevillois, Dozon — plus connu sous le pseudonyme d'Argonne — et Charles Baudelaire. Un instant on put croire qu'une œuvre commune réunirait les noms de ces quatre poètes ; mais Baudelaire se récusait. Gustave Le Vavas seur débuta en donnant des articles à *L'Univers*, sur le Salon de peinture et sur les Beaux-Arts (1841) et en publiant, avec A. Dozon et Ernest Prarond, ses premiers essais poétiques. Le volume parut sous ce titre : *Vers* (Paris, Herman fr., 1843, in-8°), faisant augurer pour leurs auteurs une longue et fructueuse carrière. Passionné pour notre ancienne littérature, Le Vavas seur avait acquis cette surprenante érudition que révèlent sa *Vie de Pierre Corneille* et maintes études sur les vieux écrivains normands. Sain, vigoureux, jovial, malicieux parfois, il possédait « ce cœur exquis tout trempé de rudesse délicate et forte, pleine de pudeur aussi », qu'il garda jusqu'à la fin. Son labeur fut considérable. Pendant près de cinquante années il a produit, et mis au jour, une œuvre puissante et variée, où viendront puiser sans cesse les curieux, les lettrés et les bibliophiles attachés à nos fastes provinciaux. En 1848, Gustave Le Vavas seur avait regagné sa Normandie pour ne plus la quitter. Il habitait une petite maison rose de la Lande de Lougé, près de la Fresnaye, où vécut Vauquelin, en plein Bocage normand. C'est là que

la mort vint le surprendre, tout occupé « de ses fruits, de ses ruches, et de ses vers¹ », le 9 septembre 1896.

« De son ermitage, a dit un de ses compatriotes, le poète rayonnait sur le pays entier, inspirant et instruisant les sociétés d'archéologie, courant de banquet en banquet et dominant par l'âge et par le talent toute l'école de poésie bas-normande contemporaine. » On l'a comparé parfois à Brizeux, dont il eut l'enthousiasme profond et l'ardent patriotisme, sans aucune passion nostalgique. Pour nous, il ne cessa d'être le représentant le plus fidèle du romantisme en terre normande. Son art s'inspire à la fois des monuments du passé, de l'esprit de la race, de la richesse du terroir et de l'accent de ses compatriotes. Baudelaire disait de lui, en manière d'éloge : « Je n'ai jamais rencontré personne qui fût plus pompeusement et plus franchement Normand. »

On a donné une copieuse bibliographie de son œuvre. Nous en détacherons les titres de ses ouvrages les plus caractéristiques, de ceux-là mêmes qui méritent, au milieu de l'immense production du XIX^e siècle, de n'être point oubliés. Citons chronologiquement : *La Vie de Pierre Corneille* (Paris, Debécourt, 1843, in-16); *Poésies fugitives* (Paris, Dentu, 1846, in-18); *Dix Mois de Révolution, Sylves politiques* (Paris, M. Lévy, 1849, in-32); *Farces et Moralités* (ibid., 1850, in-18); *Notice sur les trois frères Eudes : Jean Eudes, François Eudes de Mézeray et Charles Eudes, etc.* (Paris, Dumoulin, 1855, in-8°); *Expos. d'Alençon. Les Artistes normands, etc.* (Argentan, Barbier, 1858, in-4°); *Salon de 1859. Les Artistes du dép. de l'Orne* (ibid., 1859, in-16); *Etudes d'après nature. Caractères et Portr. rustiques* (Paris, M. Lévy, 1865, in-18); *Croquis à la plume. Esquisses picardes* (Amiens, Lenoel-Hérouart, 1866, in-8°); *Discours prononcé à l'inaug. du monument Mézeray, à Argentan, le 10 sept. 1866* (Alençon, E. de Broise, 1866, in-8°); *Inter Amicos* (Paris, Plon, 1866, in-18); *De quelques petits poètes normands contempor. de Malherbe* (Caen, Le Blanc-Hardel, 1868, in-8°); *Courrier d'Italie, etc.* (Alençon, E. de Broise, 1869, in-8°); *Scrap-Book. Picardie, 1858-1870* (Amiens, Lenoel-Hérouart, 1870, in-8°); *Jean de Paris, en vers* (ibid., 1872, in-8°); *Les Tripes, par deux Normands* (en Normandie, chez tous les libr., 1873, in-8°); *Locutions normandes, tirées de divers auteurs* (Alençon, E. de Broise, 1874, in-8°; réimpr. sous le titre : *Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie, etc.*, nouv. éd., augm., Caen, Le Blanc-Hardel, 1878, in-8°); *Etude sur le rôle de quelques poètes pendant les guerres de religion* (Caen, Le Blanc-Hardel, 1874.

1. Gustave Le Vasseur avait été maire de sa commune depuis le mois de septembre 1849, et successivement conseiller d'arrondissement pour le canton de Briouze et conseiller général.

in-8°); *Dans les Herbages*, nouvelles (Paris, E. Plon, 1877, in-18); *Chansons de gestes et légendes* (Caen, Le Blanc-Hardel, 1880, in-8°); *Les vingt-huit Jours du caporal Ballandard*, en collab. avec Paul Harel (Paris, Ollendorff, 1882, in-18; *Bibliothèque Ornaise, Canton de Briouze, Essai de bibliographie cantonale*, en collab. avec le comte G. de Contades et l'abbé Gaulier (Paris, Champion, 1883, in-16); *Les Artistes du dép. de l'Orne à l'expos. de 1883* (Alençon, Renaut-de Broise, 1883, in-8°); *La Vengeance d'Ursule*, Paris, Sauton, 1883, in-12); *Argentan, etc.* (Alençon, Renaut-de Broise, 1883, in-8°); *Biblioth. Ornaise, canton d'Ecouché, Essai de Bibliogr.* en collab. avec le comte G. de Contades (Paris, Champion, 1884, in-16); *Une Eglogue percheronne au comm. du dix-septième siècle* (Alençon, Renaut-de Broise, 1890, in-8°); *Commencement de la lutte entre les anciens et les modernes. Les Dramaturges normands* (Caen, Delesque, 1891, in-8°); *Bertaut* (Alençon, Renaut-de Broise, 1891, in-8°); *Les Dramatiques Ornais* (ibid., 1892, in-8°); *Hortense des Jardins* (ibid., 1893, in-8°), etc., etc.

Les *Poésies complètes de Gustave Le Vavas seur* (éd. entièrement revue et corrigée) ont été publiées de 1888 à 1896, par l'éditeur Alphonse Lemerre; elles forment 5 volumes grand in-8°. Il existe, en outre, un recueil intitulé *Œuvres choisies...* avec le portrait de l'auteur et une notice de Ch. Baudelaire (Paris, A. Lemerre, 1897, in-18).

BIBLIOGRAPHIE. — E. Prarond, *De quelques écrivains nouveaux*, Paris, M. Lévy, 1852, in-12. — Ch. Baudelaire, Notice publiée au t. III de *l'Art Romantique*, Paris, M. Lévy, 1868; réimpr. en tête des *Œuvres choisies* de G. Le Vavas seur. — P. Harel, *G. Le Vavas seur*, Paris, Lemerre, 1888, in-12. — A. Poizat, *G. Le Vavas seur*, Conférence faite au Théâtre d'application, le 7 mars 1896, Alençon, typ. Herpin, 1896, in-8°. — Anonyme, *Poètes norm. contemp. G. Le Vavas seur, etc.*, Verneuil, impr. J. Gentil, 1898, in-8°. — *Inauguration du buste de G. Le Vavas seur. Etudes, Discours et Poésies lus à Argentan les 19 et 20 oct. 1898*, Alençon, E. Renaut-de Broise, 1899, in-8°. — R. Leroi, *G. Le Vavas seur*, Le Havre, impr. H. Micaux, 1898, in-8°. — G. de Contades, *G. Le Vavas seur, Bibliogr. de ses Œuvres, 1840-1896*, Alençon, E. Renaut-de Broise, 1898, in-8°.

VIRE ET LES VIROIS

Je croy que quelquefois cherchant des aventures,
 Ayant en Thessalie été pâtre Apollon,
 Qu'il vint se pourmener jusqu'aux monts de Bellon
 Et jusqu'aux Vaux de Vire et jusqu'aux Vaux de Bure.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, *Sonnets*, 10.

Qu'il fait bon aller en rimant
 Des Vaux de Vire aux Vaux de Bures !
 Pour un poète bas-normand
 Qu'il fait bon aller en rimant !
 Il y trouve le sentiment
 D'Apollon, chercheur d'aventures.
 Qu'il fait bon aller en rimant
 Des Vaux de Vire aux Vaux de Bures !

Connaissez-vous maître Olivier ?
 C'était un vieux foulon de Vire.
 Il ne foulait que son cuvier ;
 Connaissez-vous maître Olivier ?
 Quant aux finesses du métier
 Il savait chanter, boire et rire.
 Connaissez-vous maître Olivier ?
 C'était un vieux foulon de Vire.

Connaissez-vous maître Le Houx ?
 C'était un avocat de Vire.
 Il buvait du sec et du doux ;
 Connaissez-vous maître Le Houx ?
 Il avait pris son nom du houx
 Qu'aux cabarets on voit reluire.
 Connaissez-vous maître Le Houx ?
 C'était un avocat de Vire.

Connaissez-vous Thomas Sonnet ?
 C'était un médecin de Vire.
 Il tournait fort bien un sonnet ;
 Connaissez-vous Thomas Sonnet ?
 Aux malades il ordonnait
 De ne jamais boire du pire.
 Connaissez-vous Thomas Sonnet
 C'était un médecin de Vire.

L'Olivier, Le Houx, Le Sonnet,
 Sont : Paix, Cabaret, Poésie ;
 Tout bon rimeur aime et connaît
 L'Olivier, le Houx, le Sonnet.
 Dame Raison perd son bonnet
 Lorsque la Rime est bien choisie.
 L'Olivier, le Houx, le Sonnet
 Sont : Paix, Cabaret, Poésie.

Vire est un lieu délicieux ;
 Vire est une ville normande ;
 Ce n'est point le séjour des Dieux,
 Vire est un lieu délicieux.
 Mais, ce que j'aime beaucoup mieux,
 La paix que l'on y trouve est grande.
 Vire est un lieu délicieux,
 Vire est une ville normande.

Les cabarets y sont nombreux,
 Et les buveurs y sont solides.
 Bien plus qu'autrefois dans Evreux,
 Les cabarets y sont nombreux.
 A Vire point de cerveaux creux,
 Mais on y voit des verres vides.
 Les cabarets y sont nombreux,
 Et les buveurs y sont solides.

C'est le frais berceau des chansons
 Et la mère du vaudeville ;
 Les foulons percent les poinçons,
 C'est le frais berceau des chansons,
 Les plaideurs se font échantons.
 Les médecins dînent en ville.
 C'est le frais berceau des chansons
 Et la mère du vaudeville.

Qu'il fait bon aller en rimant
 Des Vaux de Vire aux Vaux de Bures !
 Pour un poète bas-normand
 Qu'il fait bon aller en rimant !
 Il retrouve le sentiment
 D'Apollon, chercheur d'aventures.

Qu'il fait bon aller en rimant
Des Vaux de Vire aux Vaux de Bures!

1846.

HORIZONS NORMANDS

LES MAISONS DE BOIS

Dans les vieilles maisons de bois
Qu'on voit au milieu des herbages,
Habitent les enfants des sages ;
Les cœurs sont sains, les esprits droits,
Dans les vieilles maisons de bois.

Aux faites des maisons de bois,
On voit pousser les graminées ;
L'iris frangeant les cheminées,
D'astres bleus constelle les toits
De nos vieilles maisons de bois.

Autour de nos maisons de bois,
Les verts pommiers bordent la route
On entend la vache qui broute,
Et son souffle effleure parfois
Le seuil de nos maisons de bois.

Dans nos vieilles maisons de bois,
Le beurre est d'or, le cidre est d'ambre ;
Mai rit aux éclats, mais Novembre
Me semble aussi gai quand je bois
Dans nos vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois,
On serre les trésors d'automne ;
Le jus d'Octobre est dans la tonne,
Il a bouilli pendant un mois
Dans sa vieille maison de bois.



De nos vieilles maisons de bois
Sort un parfum d'histoire ancienne ;
Chacune peut conter la sienne ;

Souris, passant, qui que tu sois,
A la vieille maison de bois.

Dans nos vieilles maisons de bois
Jamais on ne paye en paroles,
Mais en bons écus et pistoles,
Comme au temps des livres tournois.
Fiez-vous aux maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois
N'habitent pas les seuls ancêtres ;
Par la porte et par les fenêtres,
L'amour se glise en tapinois
Dans les vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois,
Des jeunesses sont enfermées ;
Et les glaces mal étamées
Reflètent de jolis minois
Dans les vieilles maisons de bois.

Elles sont, aux maisons de bois,
Sous la garde de leurs aïeules ;
Mais, quand elles y seraient seules,
L'honneur ne perdrait pas ses droits
Dans nos vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois,
Les quenouilles sont délaissées ;
Mais les aiguilles empressées
Piquent encor de jolis doigts
Dans nos vieilles maisons de bois.

Dans les vieilles maisons de bois,
On soigne son corps et son âme ;
Et sur le pain que l'on entame
On fait le signe de la croix
Dans les vieilles maisons de bois.

Dans nos vieilles maisons de bois
On adore Dieu sans critique ;
On n'y parle point politique,
Mais certains regrettent les Rois
Dans nos vieilles maisons de bois.



Dans les vieilles maisons de bois,
Sur fond blanc les limandes noires
Semblent honorer les mémoires
Des bonnes gens morts autrefois
Dans leurs vieilles maisons de bois.

Dans leur vieille maison de bois
Les uns ont vécu sans envie;
Des lourdes charges de la vie
D'autres ont supporté le poids
Dans leur vieille maison de bois.

De leur vieille maison de bois
Quelques-uns, pour faire fortune,
Sont partis à l'heure opportune,
Et pensent encore parfois
A leur vieille maison de bois.

Loin des vieilles maisons de bois
D'autres se sont ennuyés vite
Et tôt sont revenus au gîte,
Contents de mourir villageois
Dans leurs vieilles maisons de bois.

De leur vieille maison de bois
Ils ont été portés en terre
Dans cette châsse égalitaire
Dont nos flancs touchent les parois,
O la triste maison de bois!

En sortant des maisons de bois,
Des palais de marbre ou de pierre,
Nous serons tous au cimetière
Prisonniers dans les murs étroits
De cette humble maison de bois.

Au fond de la maison de bois
Où le ver du tombeau nous mange,
Nous entendrons l'appel de l'ange.
Que Dieu, pour son ciel, à sa voix,
Change notre maison de bois!

1886.

(Poésies complètes, 1888-1896, t. I et II.)

ALBERT GLATIGNY

(1839-1873)

Joseph-Albert-Alexandre Glatigny vit le jour à Lillebonne (Seine-Inférieure) le 21 mai 1839, et mourut d'une affection de poitrine, à Sèvres, près de Paris, le 16 avril 1873. Son père était gendarme. Le 11 février 1871, Glatigny avait épousé M^{lle} Emma Dennie, jeune femme dont le dévouement admirable adoucit ses derniers moments.

« Né dans un village, arrivé presque à l'âge d'homme sans éducation et sans lettres, — écrit Théodore de Banville, — Albert Glatigny entrevit l'art pour la première fois sous cette forme sensible qui seule peut s'imposer aux esprits ignorants. Il en eut la première révélation en voyant jouer des comédiens de campagne; il les suivit, joua avec eux à la diable des mélodrames et des vaudevilles, et, sans y songer, apprit ainsi ce mécanisme de la scène et cet art matériel du théâtre qui, si souvent, manquent aux poètes lyriques. Cependant, comme les hasards nécessaires arrivent toujours, les pérégrinations du comédien l'amènèrent à Alençon, où Malassis, l'éditeur artiste qui, à ce moment-là, n'habitait pas encore Paris, lui donna un recueil de vers quelconque d'un poète contemporain¹. Chose inouïe et vraiment prodigieuse! Après avoir dévoré, relu ce livre par lequel il avait eu la révélation du vrai langage qu'il était destiné à parler, Glatigny fut du coup, immédiatement et tout de suite, l'admirable rimeur, l'étonnant forgeron de rythmes, l'ouvrier excellent, victorieux de toutes les difficultés, l'ingénieur et subtil artiste qu'on a admiré dans *Les Vignes Folles*, dans *Les Flèches d'Or*, dans *Le Fer rouge*, dans *Le Bois*, dans *Vers les Saules*, dans *L'Illustre Brisacier*. Chez lui, pas de ces hésitations et de ces tâtonnements par lesquels ont passé à leurs débuts tant d'écrivains en prose et en vers qui plus tard sont devenus célèbres; au contraire, il sut en un moment, comme d'instinct et par révélation, ce métier laborieux, compliqué et difficile de la poésie, si divers et si inépuisable, qu'on met toute sa vie à l'apprendre². »

1. Les *Odes funambulesques*, de Théodore de Banville lui-même, qui venaient de paraître à Alençon en 1857.

2. Notice publiée dans l'*Anthologie des poètes français du dix-neuvième siècle* (Paris, Lemerre, 1887).

Bien que sa fin ait été prématurée et que son sort aventureux ne lui ait pas permis de consacrer tous ses instants à la Muse, Glatigny laissa, néanmoins, un bagage relativement considérable. On lui doit : *Les Vignes folles*, poésies (Paris, Libr. Nouvelle, 1860, in-8°); *L'Ombre de Callot*, prologue en un acte (Paris, 1863, in-18); *Les Flèches d'Or*, poésies (Paris, F. Henry, 1864, in-12); *Vers les Saules*, comédie en un acte en vers (Paris, Faure, 1864, in-8°); *Pès de Puyanne, maire de Bayonne*, drame en 3 actes (Bayonne, Libr. Centrale, 1866, in-18); *Prologue pour l'ouverture des Délassements Comiques* (Paris, Lemerre, 1867, in-18); *Le Bois*, comédie en un acte, en vers (ibid., 1870, in-18); *Le Jour de Van d'un vagabond* (ibid., 1870, in-18); *Le Fer rouge Nouveaux Châtiments* (France et Belgique, chez tous les libr., 1871, in-12); *Rouen, 1431-1870* (Paris, Lemerre, 1871, in-12); *Les Folies Marigny*, scène en vers (ibid., 1872, in-18); *Compliment à Molière, à-propos* en un acte, repr. le 15 janvier 1872, sur le Théâtre de l'Odéon (ibid., 1872, in-18); *Le Singe*, comédie en un acte, en vers (ibid., 1872, in-18); *Gilles et Pasquins*, poésies (ibid., 1872, in-18); *La Presse Nouvelle* (ibid., 1872, in-12); *L'Illustre Brisacier*, drame en trois actes, en vers (ibid., 1873, in-18), etc. Glatigny est encore l'auteur de vers érotiques : *Joyensetés galantes et autres du Vidame Bonaventure de la Braguette* (Luxuriopolis, à l'enseigne du beau Triorchis, 1864, in-18), et de divers ouvrages du même genre.

Ses poésies complètes ont été réunies par l'éditeur Lemerre et publiées en 1879, avec une notice de M. Anatole France (un vol. petit in-12).

BIBLIOGRAPHIE. — Th. Gautier, *Portr. contemporains*, Paris, 1874. — J. Lazare, *A. Glatigny, etc.*, Paris, 1878. — Th. de Banville, *Mes souvenirs*, Paris, 1883. — L. Labat, *A. Glatigny, Six mois de Bohême*, Bayonne, Lamaiguère, 1888, in-16. — A. France, *La Vie littéraire*, t. IV. — Ch. Bigot, *A. Glatigny*, Nouvelle Revue, I, p. 577-596.

LA NORMANDE

Elle est belle, vraiment, la Normande robuste
 Avec son large col implanté grassement,
 Avec ses seins, orgueil et gloire de son buste,
 Que fait mouvoir sans cesse un lourd balancement!

Elle est belle, la fille aux épaules solides,
 Belle comme la force aveugle et sans effroi!

Il faut pour l'adorer longtemps des cœurs valides
 A l'épreuve du chaud, de la pluie et du froid.
 Les phtisiques amants de nos lâches poupées
 Reculeraient devant ce corps rude et puissant
 Dont les mains, aux travaux de la terre occupées,
 Montrent, au lieu des lys, l'âpre rougeur du sang.
 Au détour d'un sentier alors qu'elle débouche
 Ainsi qu'une génisse errant en liberté,
 On croit voir la Cérès indomptable et farouche
 Du gras pays normand si riche de santé.
 Regardez-la marcher parmi les hautes herbes,
 La fille aux mouvements sauvages et nerveux,
 Pendant que sur son front les grands épis des gerbes,
 Poussiéreux et serrés, hérissent ses cheveux!
 C'est auprès de Bayeux que je l'ai rencontrée,
 Dans un chemin couvert bordé par les pommiers,
 Où la *blaude* flottante et la jambe guettrée,
 Le nez à l'air rougi, passaient deux gros fermiers¹.

MENEVAL

Pas de neige encor, pourtant c'est l'hiver.
 La colline, au loin, se découpe nue
 Sur un ciel épais, couleur gris-de-fer,
 Où, frileuse, passe une maigre nue.
 Une feuille jaune apparaît dans l'air
 Comme un papillon de forme inconnue ;
 Les pas, sur le sol, rendent un son clair
 Qui fait tressaillir la noire avenue.
 L'église plus loin montre son clocher
 Où tourne, en grinçant, un vieux coq de fonte
 Qu'un vent un peu fort pourrait décrocher.
 C'est par le sentier rocailleux qui monte
 Au pauvre clocher penchant, qu'autrefois
 Nous allions cueillir les fraises des bois.

(*Les Flèches d'Or*, 1864.)

1. On trouvera une version beaucoup plus complète de cette pièce dans le recueil des *Joyusetés galantes*, de Glatigny (éd. de 1864, p. 36).

ARISTIDE ET CH. FRÉMINE

(1837-1897; 1841-1906)

Ils étaient deux frères de ce nom, si étroitement unis de leur vivant que nous n'avons pas cru devoir les séparer, et que nous réunissons leurs personnalités et leurs œuvres en une même notice et en un même choix. Aussi dira-t-on les Frémine, comme on dit les Goncourt, toute proportion gardée. L'aîné, Aristide, naquit à Bricquebec (Manche), le 16 janvier 1837, et mourut à Issy (Seine), le 5 décembre 1897, dans sa soixantième année. Il débuta par un volume de vers, *Le Long du Chemin* (Paris, 1863, in-18), puis donna, en 1886, la *Légende de Normandie* (Paris, Lemerre, in-16), qui est un des rares poèmes épiques modernes de la province. Il a fait paraître, en outre, deux romans, *Une Demoiselle de campagne* (Paris, Lemerre, 1892, in-18), *Un Bénédictin* (Paris, Ollendorff, 1902, in-18) et, en collaboration avec son frère, des études littéraires et historiques: *Armand Le Bailly* (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-18); *Les Français dans les îles de la Manche* (Paris, Picard et Khann, s. d., in-8°). On doit encore à cet écrivain, qui, l'un des premiers, contribua au réveil littéraire du terroir normand, une foule de poèmes disséminés dans les revues et que la piété de quelques compatriotes réunira un prochain jour sous le titre de *Chants de l'Ouest*.

Charles Frémine naquit aussi dans la Manche, à Villedieu, le 3 mai 1841, et publia successivement *Floréal*, poésies (Paris, Lemerre, 1869, in-18); *Vieux Airs et Jeunes Chansons*, poésies (ibid., 1884, in-18); *Le Roi des Ecrehou* (Paris, Dentu, 1886, in-18); *Au pays de J.-F. Millet*, avec dessins de l'auteur (Paris, Lemerre, 1887, in-8°); *Bouquet d'Automne*, poésies (Paris, Lemerre, 1890, in-18); *La Chanson du Pays* (Paris, Jouvet, 1892, in-8°); *Poésies : Floréal, Chansons d'Eté, Bouquet d'Automne* (Paris, Ollendorff, 1900, in-18); *Poèmes et récits* (Paris, Libr. d'éducation nationale, 1904, in-18), etc. Il collabora à divers journaux et revues : *L'Illustration*, *Journal officiel*, *Annales politiques et littéraires*, *Revue hebdomadaire*, *Le Rappel*, etc.

Très éprouvé par une maladie de la gorge et contraint à subir une cruelle opération chirurgicale qui ne pouvait le

sauver, Charles Frémine se tua d'une balle au front, dans son modeste logis de la rue d'Assas, en juin 1906. Le pauvre poète laissait, avec une œuvre inachevée, un testament par lequel il demandait que son corps fût incinéré avec les restes de son frère, et que leurs cendres communes fussent portées à Bricquebec. Il indiqua même l'inscription à graver sur le monument :

ARISTIDE FRÉMINE, 1837-1897.

CHARLES FRÉMINE, 1841-1906.

Ils ont aimé et chanté leur pays.

BIBLIOGRAPHIE. — C. Poinsoit, *Anthologie des poètes normands contemporains*, etc.

LE MONT SAINT-MICHEL

PAR ARISTIDE FRÉMINE

FRAGMENT

Or, notre sol normand est pavé de ruines
 D'où, comme des héros couverts d'armes divines,
 S'élancent à ta voix, éclatants et nombreux,
 Les bataillons d'airain et les chevaux des preux.
 Les tours de nos châteaux, ces vieilles chevalières,
 Dépouillent un instant leurs ceintures de lierres,
 Les créneaux de nouveau dentellent les remparts,
 Et l'on voit, aux assauts montant de toutes parts,
 Sous leurs casques ornés de dragons et de louves,
 Les paladins ardents qui franchissent les douves,
 Pleines de claires eaux, sans fanges et sans joncs,
 Et plantent leur bannière au faite des donjons.

Mais avant tout, ami, j'aime que tu me dises
 Les fastes de ce mont qui surgit dans les bises
 Et qui laisse traîner aux sables spongieux
 Son manteau de soldat et de religieux.
 J'aime qu'il te soit cher et que tu nous apprennes
 Qu'au temps de nos aïeux les sauvages arènes
 Qu'il veille encore, ainsi qu'un céleste palais,
 Furent jusqu'à la fin fatales aux Anglais,
 Et que, devant ces tours, vaillantes et mystiques,
 Selon l'expression des bibliques cantiques,

Périrent les chevaux avec les cavaliers.
 Il me plaît de savoir que les hautains piliers,
 Qui portent sans effort les voûtes colossales
 Des cloîtres, des dortoirs, des églises, des salles
 Où les chefs s'assemblaient aux heures du danger,
 N'entendirent jamais les pas de l'étranger,
 Et que, vingt et six ans, vainement assiégée,
 Quand la France expirait, conquise et saccagée,
 La forteresse sainte et son Archange d'or
 Contre l'Anglais vainqueur se hérissaient encor!
 Il occupait au loin la montagne et la plaine.
 Comme le Mont sacré, l'île de Tombelaine
 Était une bastille aux farouches remparts,
 D'où sans fin, nuit et jour, hurlaient les léopards,
 Mêlant leur voix cruelle à la voix des bombardes,
 Au sourd galop des flots courant comme des hardes
 De chevaux flagellés par les Esprits des airs.
 Mais le Mont se riait de la clameur des mers,
 Du canon et des vents, des cris des bêtes fauves;
 Et toujours, au-dessus des vastes grèves chauves,
 Portée entre les bras d'airain de saint Michel,
 La bannière de France étincelait au ciel!

De ce Mont, qui ravit l'artiste et le poète,
 Ami, j'ai dans mon cœur gardé la silhouette.
 Souvent mes souvenirs s'y donnent rendez-vous,
 Car son front crénelé plane sur les plus doux.
 Par ses chemins de pierre aux sinueux dédales,
 Par toute l'abbaye et sur toutes les dalles
 Des cloîtres et des nefs illustres à jamais,
 J'ai promené les pas de celle que j'aimais.
 J'ai vu, du haut des tours, aux rayons de la lune,
 Sur les sables déserts les eaux de la Sélune
 Se répandre et briller comme un lac argenté.
 J'ai vu le Couësnon par la mer arrêté,
 Et les côtes nouant, de Granville à Cancale,
 Autour du Mont divin leur ronde triomphale.
 De ces mornes pays le souvenir m'est cher
 Et remue à la fois et mon âme et ma chair.
 Beauvoir, Roz, Saint-Marcen : Normandie et Bretagne!
 Tous ces lieux ont des noms dont le son accompagne

Un chant de mon passé, charmant et douloureux !
 Ils hèlent mon esprit qui s'envole vers eux
 Et se met, palpitant d'une angoisse suprême,
 A courir les chemins en m'y cherchant moi-même.

(*La Légende de Normandie.*)

LA CHANSON DU PAYS

PAR CHARLES FRÉMINE

I

Salut, beaux nuages nomades
 Que le vent chasse de la mer :
 Sur le fond bleu d'un grand ciel clair,
 Passent vos blanches cavalcades ;

Au flanc des coteaux le soleil
 Rougit les bruyères fleuries ;
 Déjà dans mes veines taries
 Palpite un sang chaud et vermeil.

O pays vert de ma jeunesse !
 Quel charme peut donc nous unir ?
 Il me suffit d'y revenir
 Pour que, tête et cœur, je renaisse.

Pourtant je n'y possède rien,
 Pas même un petit coin de terre,
 Sinon la tombe où dort ma mère...
 Tout compte fait, c'est mon seul bien.

Et c'est une admirable chose,
 Et qui me revient en chantant,
 Que mon pays, que j'aime tant,
 N'ait rien gardé dont je dispose.

Ni cour, ni verger, ni castel,
 Ni gras troupeaux, ni frais herbages,
 Dont on va toucher les fermages
 Lorsque revient la Saint-Michel.

Il ne veut donc pas que je l'aime
 Par intérêt ni vanité,

Mais dans ma pleine liberté,
Sans nul profit et pour lui-même!
Pour ses lignes, pour ses couleurs,
Pour ses taillis brillants d'ondées,
Pour ses hautes terres bordées
De vagues, d'écume et de fleurs ;
Pour ses rochers et pour ses landes
Où traînent des chemins perdus,
Où de vieux moulins éperdus
Ouvrent leurs ailes toutes grandes ;
Pour ses lins bleus, pour ses blés noirs,
Pour ses fossés et pour ses haies,
Pour les bouleaux de ses futaies
Et les pommiers de ses manoirs.

II

Manoirs! vieux gîtes des ancêtres,
Vos noms me sont tous familiers :
Le Val-Joye, au milieu des hêtres,
Malassis, dans les peupliers ;
Bordes, qui ferme avec des chaînes
La triple porte de ses cours,
Le Quesnay, couronné de chênes,
Saint-Martin, encadré de tours ;
Gonneville, qui s'échafaude
Au loin, dans la brume des prés,
Le Bigard, où l'épervier rôde
Autour des pigeons effarés ;
Sainte-Anne, dont l'humble ermitage
Lève sa cloche sur les bois,
L'Épinay, qu'un ruisseau partage,
Et la Ramée et le Danois ;
Et vous, collines, dont la ronde
Enveloppe de bords joyeux,
Comme pour les garder du monde,
La terre et les toits des aïeux ;
Vous, dont les flancs ne s'avilirent
Jamais sous le soc des labours,

Qui restez telles que vous virent
Des yeux chers, fermés pour toujours.

Rivières aux belles eaux, vierges
De travaux d'art et d'usiniers,
Vous qui n'abritez sur vos berges
Que des pêcheurs et des meuniers ;

Sentiers soufflant à pleines bouches
La verte odeur des frondaisons,
Champs d'ajoncs, dorés ou farouches,
Au jeu du temps et des saisons ;

Matins de pluie et soirs de flamme,
Bruits des mers aux profonds accords,
Brises où j'ai mêlé mon âme,
Vagues où j'ai trempé mon corps ;

O mon pays fier et sauvage !
Si je ne te revois jamais,
Que ce chant reste comme un gage
De tout l'amour dont je t'aimais !

(Bouquet d'Automne.)

FLORENTIN-LORiot

(1849-1905)

Charles Florentin-Loriot naquit à Alençon, au n° 110 de la Grande-Rue, le 10 janvier 1849. Son grand-père était mennisien, son père négociant en gros et originaire de Falaise. Sa mère, Céline Cailly, Domfrontaise, était fille de Charles Cailly, maître de poste, et de Marguerite Davout; elle avait vu le jour dans la tour qui sert de porte à la ville de Domfront, et dont il est parlé dans *La Normandie* de Lemâle. Florentin-Loriot a décrit dans cet ouvrage — dont il fut l'éditeur — tout le Passais normand : la Tour de Bonvouloir, le Château de la Saucerie, les Jugeries, enfin la ville elle-même qui avait été le berceau de ses ancêtres maternels.

Il fit ses études au lycée d'Alençon, son droit à Paris, puis fut pendant vingt ans avocat au barreau de sa ville natale et membre du conseil de l'ordre. Eprouvé cruellement par une albuminurie, il mourut à Paris, chez son cousin par alliance, le docteur Carlet, en plein quartier de Belleville, le 2 juillet 1905, et fut inhumé à Alençon. Sa fin avait été singulièrement édifiante. La mère du poète l'ayant élevé pieusement, dit-on, il conserva la foi de son enfance. Condamné par les médecins, mais confiant en la Vierge, et espérant un miracle, il résolut d'aller se plonger dans la piscine de Lourdes. Il s'y rendit en effet, s'y plongea, prit froid, et quelques jours après succomba d'une pneumonie. La Vierge, — observent de pieuses personnes, — pour le récompenser de sa croyance et de sa fidélité, avait voulu le rappeler à elle.

Poète, archéologue, historien, peintre même, aux heures de loisir, Florentin-Loriot laissa une œuvre abondante et variée. On lui doit un recueil de vers, *Oriens* (Paris, Lemerre, 1895, in-12), qui à lui seul mériterait de faire mieux connaître son nom, et divers ouvrages d'érudition, parmi lesquels il nous faut mentionner : *David Livingstone; Explorations et Missions dans l'Afrique équatoriale; La Tour de Bonvouloir; Nitocris, histoire africaine; Essai sur les Mégalithes; L'Évolution en archéologie; La Fresque de l'église Saint-Julien; Une Église champêtre, enfin La Failite des Dieux, impressions d'un voyage*

dans *l'Orient grec* (Paris, Lemerre, 1900, in-18); et *L'Encloché* (1902)¹.

On a beaucoup écrit sur Florentin-Loriot; jamais on ne l'a mieux dépeint qu'en divers *Souvenirs* de M. Th. Féret et en une étude magistrale que lui consacra M. Frédéric Plessis.

« Physiquement, écrit ce dernier, il était un peu étrange, surtout dans sa jeunesse. Atteint dès son enfance de graves infirmités qui devaient mettre plusieurs fois sa vie en danger, il avait la démarche hésitante, et longtemps il retint d'une maladie nerveuse des gestes saccadés; avec cela, un défaut de prononciation. Il n'avait, par instinct ni par éducation, aucun goût d'élégance et négligeait son habillement. Au premier aspect, on le trouvait bizarre; il pouvait même faire sourire; mais ce sourire s'effaçait vite, et quelques minutes d'entretien suffisaient pour conquérir à cet homme, original, au sens élevé du mot, la confiance, la sympathie, l'admiration...

« Très sociable, sans être mondain, il était inquiet de voir et d'agir et se répandait volontiers pour connaître les choses et les gens. Il compta dans le monde littéraire et artistique, dans le monde politique et religieux, de nombreuses et belles amitiés...

« Ses compatriotes étaient fiers de lui : Paul Havel, qui, récemment, écrivait avec raison : « Dans les vers de Loriot, il y a quelque chose de plus que du talent; » Théophile Féret, Wilfrid Challemel, l'auteur du *Promenoir*, et le marquis de Contades, enlevé, il y a quelques années, à l'érudition et à la littérature. A Alençon même, Loriot trouvait un groupe de lettrés distingués, d'où Ernest Millet disparut de trop bonne heure : MM. de Frileuse, Descoutures, du Motey et le peintre Lionel Brioux... »

Ajoutons que Florentin-Loriot était mieux qu'un poète du terroir. Elève de Chénier, il savait allier, dans un vers d'une pureté et d'un éclat presque classique, la double vision de la Grèce et de la province natale idéalisée.

BIBLIOGRAPHIE. — Normannicus [Ch.-Th. Féret], *Ch. Florentin-Loriot, Souvenirs*. Au Pays Normand, 1905. — Frédéric Plessis, *Un Poète, Ch. Florentin-Loriot, Le Correspondant*, 10 janv. 1906. — *Lettres et Documents inédits*, communiqués par M. Th. Féret.

1. Ajoutons à ce bagage quelques manuscrits importants dont ses héritiers, M. le docteur Carlet, entre autres, ont promis la publication.

LE SAPIN TOMBÉ

Toi dont le vent d'automne a jonché la colline,
L'homme n'a point touché d'un fer injurieux
Tes blancs lichens pareils aux barbes des aïeux !
Tu tombes, il est vrai, mais sous la main divine.

Ce qui fit ton murmure a causé ta ruine ;
C'est le souffle angélique et sonore des cieux,
C'est l'invisible archet de l'air harmonieux
Qui t'anima cent ans et qui te déracine !

Et tombé, tu rends grâce aux aquilons éléments,
Car la brise immortelle en ses susurrements,
Fait durer sous ta feuille une apparence d'âme,
Et ta mémoire passe au delà de la mort,
Et ton ombre en ces vers s'élève encore et clame :
Celui-là sait mourir qui se résigne au sort.

LA CITÉ

De ce balcon gothique en forme de corbeille,
Où le trèfle se mêle au trilobe léger,
Où quelque œillet sauvage invite à voltiger
Près du papillon bleu l'aventureuse abeille ;

Ami, je te montrai, dans la gaze vermeille
Que des pignons fumants le soir fait émerger,
Ces galbes qu'en riant l'art normand sut franger
De loups aériens, scandinave merveille ;

Les toits aigus d'ardoise ou de tuile écailleux,
Les archères aux flancs des logis cauteleux,
Les tours des escaliers gagnant la chambre haute ;
Puis, tout au fond, surgis d'un essor ferme et franc,
Graves comme nos cœurs, frères et côte à côte,
Les grands clochers sortis du cloître de Lanfranc.

(*Oriens.*)

Caen, Saint-Etienne-le-Vieux, 1894.

PAUL HAREL

(1854)

M. Paul Harel est né le 18 mai 1854, à Echauffour (Orne), où il devint aubergiste.

« Mes origines normandes, nous écrit-il, remontent aux Harel dont les moulins chantaient, en plein pays d'Ouche, sur la rivière de Heugon, il y a quatre cents ans. J'ai un peu de sang bourguignon par ma mère, née Gérard du Rouvray. Les Rouvray sont venus de Bourgogne en Normandie sous Louis XV. Je tiens d'eux un goût particulier pour la table et les vins. Ces vers de mes *Dyspeptiques* sont, je crois, d'inspiration ancestrale :

D'une bécasse chaude offrez-vous les deux cuisses,
Puis, d'un mouvement lent, réfléchi, mesuré,
Mangez le croûton d'or où son ventre a pleuré !
Les vins seront parfaits, tous d'une grande année :
Latour, Larose, Yquem, Clos-Rougeot, Romanée...

« Je ne suis donc Normand qu'à moitié, mais j'ai un frère, un grand paysan aux mains crochues, qui représente splendidement le « gagnage » et la conquête. »

Dans la préface de son premier recueil, *Sous les Pommiers*, M. Paul Harel a pris soin d'expliquer pourquoi il a embrassé la profession d'hôtelier. « Mon père, dit-il, était avocat, mon grand-père aubergiste; j'ai repris le métier de celui-ci, par amour du pittoresque. J'ai cru devoir donner ce mauvais exemple à mes contemporains, en un temps où les fils de la terre désertent leurs foyers, où la vie des ancêtres est inconnue, sinon dédaignée. » Un de ses compatriotes, Normand de cœur comme lui, ajoute : « Depuis *Les Rimes de broche et d'épée*, tout le monde connaît le cabaretier d'Echauffour, et depuis les *Souvenirs d'Auberge*, il a annexé sa grande salle à la littérature normande. Avant Barrès, il a dégagé quelques-unes des intimes correspondances entre la Lignée, le Sol et le culte ancestral... Ce grand poète n'a pas eu honte d'être un hôtelier, et bravement, au carrefour des routes, il accueillit les gueux à l'auberge du *Bon Accueil*. Et dame! il a été aimé en retour. L'amour un peu théâtral des foules provençales pour l'auteur

de *Mireille* n'est rien auprès de la tendresse religieuse qu'on porte dans l'Orne à notre poète. »

M. Paul Harel a célébré les charmes de la nature normande et de la vie rustique en des pages qui resteront parmi les meilleurs témoignages du culte qu'inspira jamais la petite patrie.

On lui doit plusieurs volumes de vers : *Sous les Pommiers* (Paris, Chérié, 1879, in-18, et Paris, Lemerre, 1889, in-18); *Gousses d'ail et Fleurs de serpolet* (Paris, Ollendorff, 1881, in-18); *Rimes de broche et d'épée* (Paris, Sauton, 1883, in-18); *Aux Champs* (Paris, Lemerre, 1886, in-18); *Voix de la Glèbe* (Paris, Lemerre, 1895, in-18); *Les Heures lointaines* (Paris, Lemerre, 1902, in-18); *En Forêt* (Paris, Plon, 1906, in-18); des romans et des notations en prose, *Gustave Le Vavas seur* (Paris, Lemerre, 1888, in-18); *La Hanterie* (ibid., 1889, in-18); *Souvenirs d'auberge* (Paris, Vic et Amat, 1894, in-18); *Le Demi-Sang* (Paris, Plon, 1899, in-18); *Gorgeansac* (Paris, Gautier, 1898, in-18); *A l'enseigne du Grand Saint-André* (Paris, Plon, 1906, in-18); *Hobereaux et Villageois* (Paris, Jouve et C^{ie}, 1911, in-18); enfin une pièce en trois actes, *L'Herbager* (ibid., 1891, in-18), représentée sur la scène de l'Odéon. Enfin, il a fait paraître, en 1904, un recueil définitif de ses meilleurs poèmes : *Œuvres, Heures lointaines, Aux Champs, Voix de la Glèbe, Poèmes inédits* (Paris, Plon, 1904, in-8^o).

« Si la carrière du poète n'est pas terminée à cinquante ans, a-t-il écrit au début de ce dernier ouvrage, il peut du moins penser que l'heure est venue d'un premier examen de conscience. J'ai donc rappelé à moi mes livres épars et mes jeunes pensées, et je me suis efforcé de séparer la paille du froment. Voici ma récolte. Voici mon œuvre. Mon poème est le poème de mon coin de terre, de mes amis, de ce village dont je n'ai guère quitté le clocher. Ici les vers d'*Aux Champs* prolongent en échos rustiques et affaiblis l'œuvre puissante de mon maître Gustave Le Vavas seur. Le reste est l'écho plus personnel de mes croyances, de mes affections, du bruit des choses familières. Maintenant, lecteurs, s'il vous plaît de vous souvenir que le poète fut une fois aubergiste à l'enseigne du *Grand Saint-André*, sur le bord de la route d'Echauffour, que mon œuvre soit pour vos âmes la *Bonne Auberge*... »

BIBLIOGRAPHIE. — A. Poizat, *Paul Harel*, Paris, Lemerre, in-18. — C. Poinsot, *Anthologie des poètes normands contemporains*, etc.

LE VIEUX LOGIS

Pénétrons, si tu veux, dans le cher paysage
 Où la vieille maison montre son vieux visage.
 L'herbe a pris les sentiers, elle envahit le seuil
 Du logis déserté qui semble un être en deuil,
 Ouvrant, plein de mystère et plein d'inquiétude,
 L'œil noir de la fenêtre à tant de solitude.

Entrons. Dans le silence immuable et profond
 Nous demeurons surpris du bruit que nos voix font.
 Taisons-nous. Le néant des choses nous regarde.
 De l'escalier poudreux, où le pied se hasarde,
 Nous voyons, évoquant les êtres à demi,
 La place où des aïeux très lointains ont dormi;
 L'ombre du corridor, la nuit des cheminées
 Par tant de feux ardents jadis illuminées.
 Plus de réveils d'enfants : les rires sont éteints
 Dont l'éclat répondait à l'éclat des matins.
 Plus d'ordres, plus d'appels. En ces murs où nous sommes
 Qui donc nous redira ce qu'ont voulu les hommes ?
 Devant ce crucifix, dans l'alcôve oublié,
 Triste, au bord de la nuit, quelque femme a prié.
 Peut-être que la chambre où tu pénètres seule
 A vu la jeune fille incliner vers l'aïeule
 Un front chargé de rêve et de crainte et d'amour.
 Leurs secrets ont été le murmure d'un jour.
 Rien n'est plus.

Descendons. Vois, la cour est déserte.
 Ne trouble pas l'écho que ta voix déconcerte.
 Les lieux déserts, témoins des âges révolus,
 Sont comme des tombeaux : l'homme n'y parle plus.
 Là des gens ont vécu dont nul ne sait l'histoire.
 Ils ont mis sur la terre une ombre transitoire.
 Le grave enseignement qui nous vient du passé
 S'augmente en mon esprit du peu qu'il a laissé.
 Viens près de moi. Le temps détruit l'homme et la pierre...
 Malgré les pleurs amers qui brûlent ta paupière,
 Cherchons ensemble, autour des prochains horizons,
 Les visages éteints de nos vieilles maisons.

LE TROUPEAU

Le sombre hiver avec la bise est sur la plaine.
Un berger traîne au loin, derrière son manteau,
Le groupement frileux d'un tout petit troupeau.
Les moutons rapprochés grelottent dans leur laine.

Ils tiennent peu de place au chemin qu'ils ont pris
Et s'en vont, tache errante, à travers l'étendue.
Leurs pieds qui maintenant montent la côte ardue
Ont des fourmillements légers sur le ciel gris.

Avant la nuit, déjà mêlée au crépuscule,
Sous le souffle du vent qui courbe la forêt,
Là-haut, dans la tristesse immense d'un guéret,
Passe le bêlement du troupeau minuscule.

Combien sont-ils, au ras des sillons ténébreux ?
Soixante à peine. Ils vont, roulant comme une vague,
En leur forme tantôt précise, tantôt vague,
Mais toujours plus lointains et toujours moins nombreux.

En des soirs que j'ai vus, les monts et les vallées
Sentaient de grands troupeaux sourdre, paître, marcher.
Et voici qu'aux regards qui pourraient les chercher
S'offre le front désert des terres désolées.

Car ce dernier pasteur qu'affuble un manteau noir,
Ce maigre chien lancé vers le mouton qui bêle,
Les brebis, les agneaux qui marchent pèle-mêle,
Le bélier dont la tête émerge au fond du soir ;

Tout cela prend l'aspect étrange des Chimères ;
C'est l'image réduite ou l'ombre du passé.
Tout le flot de la vie ancienne est effacé.
Les grands troupeaux n'ont eu que des jours éphémères.

Ici les vieux terriens seraient des étrangers.
Le temps et la nature ont leurs métamorphoses :
Ils ont changé la face et le destin des choses,
Et la terre a perdu ses antiques bergers.

(Heures lointaines.)

P.-N. ROINARD

(1856)

A la limite extrême des provinces picarde et normande, à Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure), est né, le 4 février 1856, M. Paul-Napoléon Roinard. Dans une notice ironique, à l'excès, mais si humaine, des *Poètes d'aujourd'hui*, M. Paul Léautaud a raconté tout au long, jusqu'à ce jour, l'odyssée singulière de ce poète. Nous n'en dirons ici que l'essentiel. Issu d'une vieille famille normande, M. Roinard fit ses études au lycée de Rouen, vint à Paris, fut à la fois élève à l'École des Beaux-Arts et à l'École de médecine, et se mit à écrire une foule de vers, qu'il détruisit ensuite, au nombre desquels on cite un drame, *Savonarole*, et un proverbe, *En tout il faut considérer la fin*, offert vainement au Théâtre-Français. « Brouillé avec sa famille, après un an de service militaire au 11^e régiment d'artillerie, il mena pendant sept années une vie de misère, manquant de tout et parfois même de gîte. » Une nuit, on le ramassa mourant d'inanition. Grâce à sa santé robuste, il résista aux plus rudes épreuves « et finit par vivre tant bien que mal, en utilisant ses talents de peintre, dans la peinture pour l'exportation, sa qualité de poète, à rimer des devises pour les confiseurs, et toute sa bonne volonté dans diverses besognes, comme un emploi à la Société Générale, d'où le firent congédier, à la fin du premier mois, de formidables distractions dans ses comptes. »

En 1886, il publia son premier ouvrage, *Nos Plaies* (Paris, Soc. Typographique, 1886, in-18), un recueil de satires sociales, amer et rude. Ce livre l'introduisit dans les milieux littéraires. Il fréquenta le *Chat noir*, fonda, avec quelques intimes, la société *La Butte* et collabora à diverses publications de tendance nouvelle. Par la suite, il dirigea la *Revue septentrionale*, participa, avec Zo d'Axa, à la création du journal *L'En Dehors*, donna au Théâtre d'Art une adaptation du *Cantique des Cantiques*, prit la direction des *Essais d'Art Libre*, enfin organisa en 1894, chez Le Barc de Bouteville, l'exposition des *Portraits du prochain siècle*. Suspecté, lors des arrestations anarchistes en 1895, il s'exila de Paris, la veille du fameux procès des Trente, et se réfugia à Bruxelles. Il y demeura deux années, après quoi

il revint en France et réunit les poèmes de *La Mort du Rêve* (Paris, Mercure de France, 1902, in-18), son principal livre. Depuis il a fait paraître *Sur l'avenue sans fin*, poème (Paris et Reims, Revue de Paris et de Champagne, 1906, in-8°) et *Les Miroirs*, moralité lyrique en cinq phases et en vers (Paris, éd. de la « Phalange », 1909, in-8°).

Quoique d'une portée presque exclusivement philosophique, ésotérique même, *La Mort du Rêve* contient des pages d'une inspiration attendrie et mélancolique où l'auteur a su faire la part due au souvenir et célébrer les vertus de son terroir natal.

BIBLIOGRAPHIE. — A.-M. Gossez, *Poètes du Nord*, etc., Paris, Ollendorff, 1902, in-8°. — M.-C. Poinsoot, *Anthologie des Poètes normands contemporains*. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouvelle édition, t. II.

LA VALLÉE DE BRAY¹

Je viens d'un pays
 Plantureux et gris,
 Où, quand les gazons de mai sont frais reverdis,
 L'on voit, fines comme la plume et rosées
 Comme la nacre, frissonner sous le ciel gris
 Les joyeuses neiges des pommiers refleuris;
 Vierges neiges qui partout sur le pays
 Scintillent, belles neiges emperlées
 Des rosées
 Dont pleurent ses mélancoliques matins gris
 Neiges bonnes du Renouveau sur le pays
 Qui vêt de doux rêve ses horizons fleuris,
 Et de blanches candeurs ses vergers reverdis.
 Vibrantes neiges dont les vagues nuancées
 Montent et volent dans le loin, tout irisées
 De rosées,
 Jusqu'aux douceurs mélancoliques du ciel gris
 Que l'on croirait poudré du riz des giboulées.
 On boit du cidre en ce pays!
 Du cidre capiteux et mousseux qui fermente!
 J'ai, comme le pays, dans l'esprit du ciel gris

1. Dédié à mon père. (Note de P.-N. Roinard.)

Où de la nue écumante
Fermente.

Né d'un Impérieux et d'une Violente,
J'ai le cerveau mousseux,
L'amour capiteux
Et l'amitié fervente!

Vers le Bien je hâte et torture ma tourmente
Comme vers la Mer sans fonds et sans espoir
S'empresse la rivière sinuante
Qui nourrit de fleurs les rives de mon terroir.

Rivière

Nourricière

Dont le regard reflète en son miroir
Des ruines et des tours à créneaux dont l'altièrre
Silhouette érige, en rêve noir,
Tout un pan du passé, dans le soir.

Rivière

Nourricière

Dont le regard reflète en son miroir
De hautains peupliers tout frissonnants de brume,
Des moulins tout blanchis

De farine et d'écume

Et la ligne terrible, qui nuit et jour fume!

Ligne d'exil, dont les rails plongent, infinis,

Vers deux gouffres, par leurs traits de fer réunis,

L'un Mangeur de forces, l'autre Mangeur d'esprits :

L'Océan et Paris!

Ah! si j'avais rencontré sur ma route

Quelqu'un qui me tirât de Misère et de Doute,

Et qui fût cette *Science* : la Bonté toute!

Mais Tous m'ont bien peu dit sur tout ce que j'appris!

J'ai la douceur grave de mon pays,

Au cerveau j'ai son ciel gris

Et, dans l'âme, l'amertume

De mon terroir!... Je viens d'un pays

Gras, d'un pays gris

Où les vaches vautrent leurs ventres alourdis

D'énormes pis

Dans des hautes herbes d'un noir couleur bouteille;

Où, parfois au bon temps, les yeux ternis

Et lourds d'un long regard de velours qui sommeille
D'aucunes meurent de santé sur le pâtis.

Mort douce qui semble vers les hauts infinis
Tendre quand même sa prunelle et son oreille
Pour mieux écouter couler les sonores plis
De la rivière

Nourricière

Qui, là tout près, avec d'argentés clapotis
Sur ses caillasses d'or, glisse, claire et pareille
Aux rayons d'été sur les grappes d'une treille.

Car, cette rivière, vous ne vous doutez pas
Qu'elle berce la Vie et la Mort! Sa voix veille,
Luit et chante dans la Nuit, plus doux, plus bas
Qu'une phrase d'amour redite, à baiser las.
C'est que toute humble et tremblante elle s'émerveille
De tenir tant de ciel dans ses deux frêles bras;
Et sa prière tous les jours pareille
Et toutes les nuits

Prie et chante pour ceux qui sont partis
De terre ou partis du pays.

Comme il sonne profond de notre oreille
A notre cœur ce chant pour ceux qui sont partis!
Jusqu'à ton nom plus velouté que nos ciels gris
Qu'en toi tout chante bon! ô Béthune! ô Rivière
Nourricière

Qui berce dans tes bras le ciel gris
Du pays
Où je naquis!

(*La Mort du Rêve.*)

JEAN LORRAIN

(1856-1906)

Jean Lorrain, de son vrai nom Paul-Alexandre-Martin Duval, naquit à Fécamp (Seine-Inférieure), le 9 août 1856. Il était le fils unique d'un armateur de la région. Son aïeul paternel, capitaine au long cours, puis armateur également, était lui-même le fils d'un corsaire qui, durant le Blocus continental, se signala en donnant activement la chasse aux bâtiments anglais. Ses premières années s'écoulèrent dans la maison paternelle, sise rue Sous-le-Bois, à côté du port. « Nous habitions alors en province, dit-il, un grand pavillon Louis XIII, situé un peu à l'écart de la ville. Flanqué d'un avant-corps, il dressait son haut toit d'ardoises au fond d'un grand jardin aux cimes bruissantes ; le vent de la mer ne les laissait jamais immobiles, et sous ce perpétuel assaut, sapins, marronniers et bouleaux avaient fini par s'incliner dans la direction de la vallée : un paysage charmant qui portait un nom plus charmant encore : *Fécamp...* »

A neuf ans, Jean Lorrain entra comme interne au petit lycée Louis-le-Grand, puis au lycée Henri IV. Il termina ses études chez les Dominicains d'Arcueil, et après une crise de mysticisme, brusquement éteinte, s'engagea au 12^e régiment de hussards, à Saint-Germain, d'où il passa ensuite aux spahis de Biskra. Plus tard, il revit Fécamp et vint se fixer à Paris. Sa carrière littéraire fut étroitement liée à sa vie intime. Poète, conteur, romancier, auteur dramatique, journaliste, Jean Lorrain a abordé tous les genres avec une égale aisance, et pendant plus de vingt-cinq ans a fixé l'attention du public lettré. « Comme plusieurs écrivains de sa génération, écrit M. Ernest Gaubert, Jean Lorrain avait essayé d'abord de la peinture. Ce mode d'expression, qui ne pouvait guère, semble-t-il, convenir à son tempérament, fut vite délaissé. Il se tourna vers la poésie et débuta en publiant, en 1882, chez l'éditeur du *Par-nasse*, des poèmes où l'on ne sent pourtant pas le souci, alors unique, de la forme. L'auteur du *Sang des Dieux* (Paris, A. Lemerre, 1882, in-12), de *La Forêt Bleue* (ibid., 1883, in-18) et de *Viviane* (ibid., 1885, in-18), en outre de Gustave Moreau et

de Burnes Jones, présents dans les attitudes et les décors, se souvient de ses visions d'enfant et de ses rêveries devant la mer. Ces vers, réunis à d'autres, formeront plus tard *L'Ombre Ardente* (Paris, Fasquelle, 1897, in-18). Ce sont, évoquées dans le cadre étroit du sonnet ou dans l'ampleur des stances, les princesses fabuleuses : Typhaine, Aliès, Viviane, Morgane, Hérodias, et les éphèbes Ganymède, Narcisse, etc. Mais l'éphémère muse moderniste triomphe, cependant que dans les cénacles de la rive gauche s'élabore, en réaction contre le naturalisme, le proche mouvement idéaliste. Jean Lorrain écrit *Modernités*, poésies (Paris, Savine, 1885, in-18) et joue à ses compatriotes le mauvais tour, devenu classique, de les peindre tout vifs dans *Les Lepillier* (Paris, Giraud, 1885, in-18). Tout Fécamp s'indigne, et le jeune romancier continue par *Très Russe* (Paris, Giraud, 1886, in-18), dont l'intrigue se situe à Yport. A ce moment, *L'Événement* était encore un grand journal. Jean Lorrain se trouva heureux d'y entrer, ainsi qu'au *Courrier Français*. Il publie de nouveaux poèmes inspirés de Pater et Watteau : *Griseries* (Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18), et obtient avec *Dans l'Oratoire*, série de portraits de gens de lettres, son premier succès, succès de surprise scandalisée devant l'audace mordante d'un débutant « qui ne s'effrayera pas »... Il entre à *L'Echo de Paris*, où il donne la série « une femme par jour » et les premiers « Pall-Mall » signés Raitif de la Bretonne... L'heure de la gloire a sonné pour lui. Il vient de dépasser la trentaine, et voici que sa légende se forme. De 1886 à 1896, durant cette période catholique de littérature malade, où un immense effort littéraire se disperse en tous sens, Jean Lorrain témoigne d'une fiévreuse activité dans la recherche absorbante de l'étrange et de l'inédit... »

Il en témoignera d'ailleurs jusqu'à la fin. Journaliste, il a surpassé les maîtres du genre, rappelant, par sa verve étincelante et son esprit original, les gazetiers du XVIII^e siècle, Pidanzat de Mairobert, Bachaumont, La Morlière, Chevrier, etc. Sa curiosité fut inlassable.

« Nul, parmi les chroniqueurs des grands quotidiens, ajoute encore M. Gaubert, ne fut plus accessible à la beauté. Il a loué toutes les formes, toutes les conceptions d'art... Ses *Pall Mall semaine*, au *Journal* (où il les continua après son départ de *L'Echo*, de 1896 à 1900), lui ont été plus souvent l'occasion de louer que de dénigrer... Ses notes au jour le jour, où défile le Tout-Paris des premières, des expositions, du boulevard et des cercles et qu'il a réunies sous le titre : *Poussières de Paris*, sont peut-être une des meilleures sources de l'histoire de demain... Les *Pall Mall semaine* ont fait, en majeure partie, la réputation de Jean Lorrain... Par ces chroniques, il exerça sur Paris une sorte de royauté de la mode. Grand, grisonnant, élégant, avec

des yeux étranges, un lis à la boutonnière, d'apparence dédaigneux, il appuyait sur le velours des loges, les soirs de premières, des mains lourdes de bagues. Il recevait à Auteuil le jeudi, dans un cabinet de travail luxueux et peuplé de nombreuses grenouilles de bois, de grès, de porcelaine (de toutes dimensions). Il venait là des comédiens, de jeunes poètes, des clubmen, des artistes de toutes sortes et de tout poil. Avec une affabilité exquise, il accueillait tout ce monde, et nul ne marqua jamais dans ses rapports une plus large cordialité... »

Nous ne détaillerons pas ici ses ouvrages. C'est chose faite ailleurs. On trouvera plus haut l'indication de ses six recueils de vers, toute son œuvre poétique. Pour le reste de son bagage, très copieux, et qui contient même des pages posthumes, nous renvoyons le lecteur à la bibliographie que nous avons insérée à la suite du petit livre de M. Ernest Gaubert et dans le premier volume de *Poètes d'aujourd'hui*. Après divers séjours à Nice, Jean Lorrain est mort à Paris, dans la maison de santé du docteur Prat-Dumas, 19, rue d'Armaillé, le 30 juin 1906. Les versions les plus fantaisistes ont circulé sur sa fin. Il est vraisemblable, a-t-on dit, qu'il se perfora lui-même l'intestin, en s'administrant un lavage intestinal, et qu'il succomba à cet accident.

BIBLIOGRAPHIE. — Ernest Gaubert, *J. Lorrain* (Bibliographie par Ad. B.), 1906. — G. Normandy, *J. Lorrain, 1855-1906*, Paris, Biblioth. génér. d'édition, 1907, in-18. (Cet ouvrage médiocre est suivi de lettres du poète et d'une étude de M^{me} Aurel : *J. Lorrain sur la Riviera*). — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, t. I.

POÈMES DE LA FALAISE

I

LA VALLEUSE

C'était au fond d'une valleuse,
 Dans un pli de côte encaissé,
 Un étroit chemin de laveuse
 Au sol blanchâtre et défoncé.

Au pied une source d'eau douce,
 Larme tombée au gouffre amer,
 Sur les galets verdés de mousse
 Pleurait en face de la mer.

La pente raide et tortueuse
De la grève au plateau jauni
Semblait dire à l'âme rêveuse :
« Viens avec moi dans l'infini ! »

Tandis qu'éternelle souffrance,
La fontaine au pied des rochers
Racontait la désespérance
Des êtres au sol attachés.

A la mer basse, au bord des vagues,
C'est là qu'avec des gestes lents
Montaient les pauvres cueilleurs d'algues,
La hotte au dos, et fronts branlants,

Le dos courbé par les années,
Sous l'humide fardeau geignants,
Les aïeules au vent tannées
Et les gosses aux pieds saignants.

Humanité souffrante et laide,
Que la mer enlaidit encor,
S'essoufflant sur la pente raide,
Où se tend leur pénible effort.

Pourtant sous leur front noir et rude
L'œil est calme et sans désespoir ;
Vaincus par la morne habitude,
Ils montent là de l'aube au soir.

Leur vaillantise, qui s'ignore,
Sans murmurer, tous les matins,
S'attelle à la tâche, et l'aurore
N'adoucit jamais leurs destins.

Les taudis, qui sont leurs demeures,
Contiennent leurs vœux chaque soir,
Et le vol éploré des heures
Ne pèse pas dans leur ciel noir.

Leur âme de pauvre est contente.
Sans espoir dans le lendemain,
Ils vivent heureux dans l'attente
D'un lit et d'un morceau de pain :

Leur vie est tranquille et sans rêves
Aux pauvres cueilleurs de varechs,

Sans regret, et le vent des grèves
Seul emplît de pleurs leurs yeux secs.

Fécamp, novembre.

II

A MARÉE BASSE

Un souvenir hante mon rêve :
C'était à mer basse en juillet ;
L'ombre emplissait encor la grève,
Où l'aube à peine s'éveillait.

La mer d'un bleu d'azur intense,
Du bleu profond des nuits d'été,
Rayonnait dans l'ombre en silence
Au pied du roc inhabité.

Seule, au faite extrême éclairée,
La falaise, où des touffes d'or
De genêts dans l'aube empourprée
Frissonnaient, poussés juste au bord,

Mettait un fronton de lumière
Au-dessus du rivage obscur
Et des pâles sources d'eau claire,
Filtrant aux fentes de son mur.

Le bord de la mer à l'aurore
En été, la vague au repos !
Les yeux fermés, je vois encore
L'ombre endormie au ras des flots.

Le sable uni comme une moire
Et les vastes éboulements,
Allongeant au bord de l'eau noire
Leurs vagues blancheurs d'ossements,

La grève obscure, ensommeillée,
Tandis qu'au large, loin du bord,
La haute mer ensoleillée
Miroite et luit comme un plat d'or.

Cependant au pied des décombres,
Noirs de tartre et d'algues verdis,

Le jour fait reculer les ombres,
Les cieus reculent agrandis,
Et dans la clarté d'une brèche
Des vieux agrès, un piquet noir,
Où pendent des filets de pêche,
Montent autour d'un réservoir :

Des brins d'argent entre leurs mailles,
Dans un vif et luisant frisson,
Nasse et filet remplis d'écaillés
Tremblent sur le clair horizon,

Et sur ces fines silhouettes
Un grand troupeau de cormorans
S'enlève, et des vols de mouettes
Les suivent aux cieus transparents.

O calme et douceur infinie
Des mers et des matins d'été,
Aube marine, heure bénie
Qui met au cœur l'immensité!

Demeure, emplis toujours mon rêve!
C'était à mer basse, en juillet...
J'étais seul errant sur la grève,
Où l'aube à peine s'éveillait¹.

Fécamp, juillet.

1. Grande Revue, 1^{er} août 1906.

REMY DE GOURMONT

(1858)

M. Remy de Gourmont est né au château de la Motte, à Bazoches-en-Houlme (Orne), le 4 avril 1858. Il appartient à une famille originaire du Cotentin, où on la trouve établie dès le xiv^e siècle entre Valognes et Carentan¹. De cette famille sont issus les célèbres imprimeurs et artistes des xv^e et xvi^e siècles, Jean, Robert, Gilles, François, Théobald de Gourmont — à Paris et à Anvers — et le peintre Jean de Gourmont. Sa grand-mère maternelle, une Malherbe, le rattache à la famille du poète et confirme ses origines normandes. A noter, cependant, un lien espagnol par son arrière-grand-mère paternelle, une Cortez. Venu à Paris, en 1883, il entra presque aussitôt à la Bibliothèque nationale. Il fut révoqué quelques années après, pour avoir publié dans le *Mercure de France* (avril 1891) un article intitulé *Le Joujou patriotisme*, dont se trouva froissé le chauvinisme officiel. Rejeté brutalement dans la vie, M. Remy de Gourmont se consacra tout entier aux lettres, collaborant aux journaux et à la plupart des revues de son temps : *Le Journal*, *L'Echo de Paris*, les *Essais d'art libre* (dont il fut le directeur en 1894), la *Revue Blanche*, la *Revue Indépendante*, *Mercure de France*, *La Dépêche de Toulouse*, *Le Matin*, etc. Il a donné jusqu'ici plus de cinquante volumes, parmi lesquels il faut citer particulièrement ses curieux *Epilogues* et ses *Dialogues des Amateurs*, publiés tout d'abord dans les fascicules du *Mercure de France*. La place nous manque pour analyser ici son formidable labeur². Retenons seulement, à défaut du titre de ses ouvrages, l'opinion d'un critique : « Il n'est certainement pas, dans la nouvelle littérature, de figure plus importante que la sienne, écrit M. Paul Léautaud, et par l'étendue et la diversité de ses connaissances, comme par la variété de ses pro-

1. Cf. Pontaumont, *Histoire de l'élection de Carentan*, etc.

2. Nous avons publié trois fois la bibliographie de l'œuvre de M. Remy de Gourmont. Nous ne la reproduirons pas ici. On la trouvera dans les ouvrages suivants : *Remy de Gourmont*, par Pierre de Querlon, 1903 ; les *Poètes d'aujourd'hui*, t. 1 ; *Remy de Gourmont et son œuvre*, par P. Delior, 1909.

ductions, il peut être placé à côté de M. Anatole France. Poète, critique, dramatisle, érudit, biologiste, philosophe et romancier, philologue et grammairien, son œuvre embrasse tous les domaines intellectuels, montrant chez lui un esprit sans cesse renouvelé, sans cesse enrichi de nouvelles acquisitions, découvrant sans cesse de nouveaux points de vue, sans cesse adroit à de nouvelles déductions. C'est un extraordinaire dissociateur d'idées, a-t-on dit de lui... »

Normand de race et de mémoire, ajouterons-nous, M. Remy de Gourmont s'est rappelé souvent sa province. Son vers et sa prose sont pleins de réminiscences, de notations où ses compatriotes peuvent surprendre comme un air du pays. Un goût très vif pour la discussion, l'amour inné du paradoxe, la variété dans l'invention, l'abondance et le pittoresque du vocabulaire qu'on se plaît à trouver en lui, ne sont-ce point là des vertus normandes ? Et son petit poème de *Simone*¹, pour ne citer que ce seul ouvrage dû à sa veine poétique, n'est-il pas, en sa simplicité rustique, la plus savoureuse, la plus caractéristique illustration qu'on ait faite de la terre et du paysage bas-normand ? Pour avoir écrit cette seule page d'un lyrisme contenu et attendri, M. Remy de Gourmont mériterait une place parmi ces illustres Normands dont le savant évêque d'Avranches, Daniel Huet, se plaisait, en son temps, à nous donner le portrait succinct, mais authentique.

BIBLIOGRAPHIE. — Pierre de Querlon, *Remy de Gourmont, etc.*, Paris, Sansot, 1903, in-18. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, t. I. — P. Delior, *Remy de Gourmont et son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1909, in-16. — Remy de Gourmont, *Le Maître d'École* (souvenirs d'enfance), La Dépêche (Toulouse), 24 janv. 1910. — M. Coulon, *Témoignages*, Paris, 1910.

LE VERGER

Simone, allons au verger
Avec un panier d'osier.
Nous dirons à nos pommiers,
En entrant dans le verger :

1. *Simone, poème champêtre* (1892). Tirage à petit nombre sur papier vergé, couverture en papier peint), Paris, au Mercure de France, 1901, in-16 couronne. *Le même*, avec onze compositions de Georges d'Espagnat, Paris, librairie du Mercure de France, 1907, gr. in-4°.

Voici la saison des pommes.
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Les pommiers sont pleins de guêpes,
Car les pommes sont très mûres :
Il se fait un grand murmure
Autour du vieux doux-aux-vêpes.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Nous cueillerons le calville,
Le pigeonnet et la reinette,
Et aussi des pommes à cidre
Dont la chair est un peu doucette.
Voici la saison des pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Tu auras l'odeur des pommes
Sur ta robe et sur tes mains,
Et tes cheveux seront pleins
Du parfum doux de l'automne.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Simone, tu seras mon verger
Et mon pommier de doux-aux-vêpes ;
Simone, écarte les guêpes
De ton cœur et de mon verger.
Voici la saison des guêpes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

L'ÉGLISE

Simone, je veux bien. Les bruits du soir
Sont doux comme un cantique chanté par des enfants ;
L'église obscure ressemble à un vieux manoir ;
Les roses ont une odeur grave d'amour et d'encens.

Jé veux bien, nous irons lentement et bien sages,
Salués par les gens qui reviennent des foins;
J'ouvrirai la barrière d'avance à ton passage,
Et le chien nous suivra longtemps d'un œil chagrin.

Pendant que tu prieras, je songerai aux hommes
Qui ont bâti ces murailles, le clocher, la tour,
La lourde nef pareille à une bête de somme
Chargée du poids de nos péchés de tous les jours;

Aux hommes qui ont taillé les pierres du portail
Et qui ont mis sous le porche un grand bénitier;
Aux hommes qui ont peint des rois sur le vitrail
Et un petit enfant qui dort chez un fermier.

Je songerai aux hommes qui ont forgé la croix,
Le coq, les gonds et les ferrures de la porte;
A ceux qui ont sculpté la belle sainte en bois
Qui est représentée les mains jointes et morte.

Je songerai à ceux qui ont fondu le bronze
Des cloches où l'on jetait un petit anneau d'or,
A ceux qui ont creusé, en l'an mil deux cent onze,
Le caveau où repose saint Roch, comme un trésor;

A ceux qui ont tissé la tunique de lin
Pendue sous un rideau à gauche de l'autel;
A ceux qui ont chanté au livre du lutrin;
A ceux qui ont doré les fermoirs du missel.

Je songerai aux mains qui ont touché l'hostie,
Aux mains qui ont béni et qui ont baptisé;
Je songerai aux bagues, aux cierges, aux agonies;
Je songerai aux yeux des femmes qui ont pleuré.

Je songerai aussi aux morts du cimetière,
A ceux qui ne sont plus que de l'herbe et des fleurs,
A ceux dont les noms se lisent encore sur les pierres,
A la croix qui les garde jusqu'à la dernière heure.

Quand nous reviendrons, Simone, il fera nuit close;
Nous aurons l'air de fantômes sous les sapins,
Nous penserons à Dieu, à nous, à bien des choses,
Au chien qui nous attend, aux roses du jardin.

(*Simone.*)

CHARLES-THÉOPHILE FÉRET

(1859)

Ce chante personnel d'une de nos plus riches provinces, Charles-Théophile Féret, est né en 1859, à Quillebeuf, vieux bourg maritime de l'estuaire séquanien, où la conquête danoise était visible encore il y a cinquante ans à peine. Les siens étaient lointainement originaires de Sainte-Mère-Eglise, dans le Cotentin. Il a eu pour ancêtres maternels des imprimeurs de Caen, au xvii^e siècle, puis des avocats au Parlement de Normandie et des chonans morts à Quiberon et sous les murs de Granville. A Verneuil, un de ses grands-oncles, Duhom-Cavelier, fut fusillé aux côtés du général comte de Frotté, dont il était l'aide de camp. Une autre branche de sa famille est basque, de ces Basques qui ont donné à la Normandie le pommier et qui ont combattu pour Guillaume le Conquérant, aux frontières de Galles et d'Ecosse. Plusieurs ont déterminé son vif amour pour la race et le terroir. La connaissance de l'histoire des ancêtres, les impressions d'enfance, les traditions de famille et l'enseignement d'une mère adoptive, l'ont tout naturellement porté à célébrer son pays. « L'histoire des miens, a-t-il dit, c'est toute la mienne. »

Théophile Féret a donné deux volumes et une plaquette de vers : *Les Faunesses* (Paris, Giraud, 1886, in-18); *A la belle Pelletière* (Granville, Goachet, s. d., in-18); *La Normandie exaltée*, avec 31 illust. de Heidbrinck, Léon Le Clerc, G. de Lurioux, Benet (Paris, E. Dumont, 1902, in-8°); des contes « de Quillebeuf et du Roumois » : *Frère de Norvège* (Paris, Dumont, 1899 in-8°); *Le Sixième Précepte* (Paris, Jehlen, 1899, in-8°); *La Fille du menuisier* (Tours, impr. P. Bousrez, 1901, in-8°); *Les Chauffeurs* (Alençon, Herpin, 1901, in-8°); *L'Enfant de Mlle Douss* (ibid., 1902, in-8°); *Sœur Barbue*, Le Havre, à « La Gerbe », 1904, in-8°); *L'Imaigier de Jumièges, en vieil langaige françoys* (Evreux, « Au Pays Normand », 1907, in-8°); des contes gaulois et latins : *Henachius le Traître* (Alger, à « l'Express », 1899, in-8°); *Venus Medicinalis* (Paris, Jehlen, 1899, in-8°); et un drame admirable, en cinq actes, *Maître François Villon* (Paris, Daragon, 1908, in-12).

Comme critique, on lui doit une *Etude sur Henry Beauclair* (Paris, Dumont, 1904, in-18); *Les Origines normandes de Fran-*

çois Villon (Paris, Floury, 1904, in-18); *Poétesses normandes. Du Bidet au Pégase*, chroniques en vers et en prose (Paris, Rey, 1907, in-18), ainsi que des préfaces aux *Rimes paysannes* de Robert Campion (1902), à l'*Anthologie des poètes normands contemporains*, de C. Poinsoot (1903); au *Palinod de Normandie* (1904); aux *Cendres d'Ernest Millet* (1904) et au recueil de Charles Boulen, *Voyages à travers la couleur locale* (1906).

Il a fondé le petit journal *La Vie Normande* et il a collaboré à la *Revue Normande*, au *Pays Normand*, à la *Province*, au *Journal de Rouen*, au *Nouvelliste de Rouen*, à la *Gerbe Normande*, à la *Normandie Historique*, etc.

Ecrivain savoureux, bibliophile, érudit, poète épris de rythmes et d'images pittoresques, M. Ch.-Th. Féret est le plus original représentant de la littérature normande contemporaine. Rien de ce qui touche aux fastes de sa province ne le laisse indifférent. Personne n'a comme lui décrit, en termes véhéments et colorés, les mœurs, les légendes et les types des anciennes cités normandes.

BIBLIOGRAPHIE. — C. Poinsoot, *Anthologie des poètes norm. contemporains*.

LE SALAIRE DU POÈTE NORMAND

Tu n'auras pas l'Argent. — A leurs vices malades
 Ceux qui courent payer les plus riches rançons
 N'ont pas un as en poche à jeter aux ténsons.
 Pense aux pieds nus d'Homère errant par les Cyclades.
 Aux mufles d'or qu'à Chicago nous encensons
 Crois-tu l'Hôte divin plus sacré qu'aux Hellades?
 Vis-tu de l'air sonore aux pipeaux des ballades?

— *L'Amour seul paiera mes chansons.*

Tu n'auras pas l'Amour, toi qui chantes ta race.
 Courtisan d'électeurs bleus d'alcool, le premier
 As-tu crié : « Tu sens les roses » au fumier?
 Demos a remplacé les bacchantes de Thrace.
 Et si ton luth vénal, en un los coutumier,
 N'adule pas l'abject et la haine vorace,
 Qu'espères-tu sans ces Mécènes, triste Horace?

— *Rien qu'un buste sous un pommier.*

La Renommée a fait faillite à tant d'Orphées!
 Tu n'auras pas la gloire en plâtre où tu prétends.

Tes matelots et tes bouviers sont si distants
 Pour Paris qui seul donne aux chanteurs les trophées !
 En ton Roumois obscur peut-être dans cent ans
 Naîtra-t-il un petit poète, quand les fées
 Reviendront dans nos bois danser ébouriffées...

— *C'est le seul ami que j'attends.*

Mais sauras-tu ton âme en son rêve imprégnée,
 Quand au grenier un jour il lira tes bouquins,
 S'il daigne en disputer aux rats les maroquins,
 Chasser l'affront velu des pattes d'araignée ?
 Verras-tu son œil trouble au fond des cieus turquins
 Par la lucarne étroite évoquer ta lignée ?
 Mort, où jouiras-tu de la joie assignée ?

— *Dans le Paradis des Vikings.*

Tu n'auras pas ce ciel. Ton Dieu lare indigète
 Ment. Car le gouffre est vide où tu crois ta cité.
 Pleure ton élogie à la rusticité
 Du Sarmate, plaintif Ovide, ou bien du Gète.
 Pas d'Amour. Pas de Gloire. Et pas d'Éternité.
 Sous ta peau qu'en derniers frissons l'affre vergette,
 Qu'as-tu quand la Mort blême aux helminthes te jette ?

— *L'extase encor d'avoir chanté.*

ROUEN

LA RUE EAU-DE-ROBEC

Les vieux logis — tels que des soulardes recrues
 Les pieds dans le ruisseau-cloaque du Robec —
 Penchent le moyen âge aux façades ventruées.
 Sur les ponceaux moussus, les caquets ont bon bec.

Les toits font aux pignons des coiffes incongrues :
 Truands qui de travers ont mis leur caudebec.
 Les siècles ont mangé les poutres de verrues ;
 Le vent joue aux greniers sonores du rebec.

Mais sur ces murs frettés d'une ardoise moisie
 Le passé des aïeux verse sa poésie.
 Rongés, ces mascarons, cet ove, ont les destins

D'Une qui fut Heaulmière et pleure ses tétins.
 La maison décrépité, autrefois belle ! porte
 Un joyau suranné de sa jeunesse morte.

BAYEUX

LA TAPISSERIE DE LA REINE MATHILDE

C'est la Geste normande écrite avec la laine !
 Sur des feux d'Iliade on grille les taureaux.
 Voici les longs Archers, les Serfs en courts sarraux,
 Les focs enflés sur les beauprés à la poulaine ;
 Le pennon du Bâtard sur Hastings ! Et la plaine,
 Où les nefs de conquête ont vomé les héros,
 Ondule sous le vol meurtrier des carreaux.
 Là git Harold. Le fer lui tremble encor dans l'aine.
 L'Ost barbare surgit avec ses gonfalons,
 Le casque aigu, la cotte, et les boucliers longs.
 Certes, l'Aiguille a bien mérité de l'Epée.
 Sculpte au marbre, Ymaigier ; Wace, prends ton vélin.
 L'Epouse, elle, a voulu coudre ici sur le lin
 Ce que l'Epoux taillait d'estoc dans l'Epopée.

(*La Normandie exaltée.*)

BALLADE A MARIE RAVENEL¹

I

Eparse au grand tout végétal,
 La Morte est fleur, bupreste, oiselle,
 Reflet, parfum... Au dur métal
 Où donc le burin qui cisèle
 Ce qui chante, embaume, ou ruisselle ?
 Mieux qu'au bronze, ouvre au rêve un clin

1. Poétesse normande, née en 1811, morte en 1893, Marie Ravenel, ou plus exactement M^{me} le Corps, fut meunière à Carneville, puis à Fermanville. Elle a fait paraître un unique volume : *Mémoires. Poésies complètes*, par Marie Ravenel (Cherbourg, Mouchel, 1860, in-8°). « Ma muse ? a-t-elle dit, une petite abeille. »

D'œil : la coiffe aux ailes de lin,
 C'est ce cygne ourlé de lumière,
 Au rû d'argent du vieux moulin
 Qui se souvient de la Meunière.

II

Maint rimeur moué un los brutal :
 La roue eurythmique amoncelle
 Sa blanche strophe de cristal.
 Marie, assise à sa bancelle,
 L'âme dans l'âme universelle,
 Croyait dans cette eau qui se plaint
 Entendre un vers de Jocelyn
 Pleurer, ou par la cressonnière
 Péprier d'amour le goubelin
 Qui se souvient de la Meunière.

III

Pour qui cache au bosquet natal
 Sa vie odorante d'ancelle,
 Fais grimper le sentimental
 Chèvrefeuille; et couronne celle
 Qui sous les sept couteaux chancelle,
 D'églantine au cœur corallin.
 Qu'un rossignol crépusculin,
 Orchestrant l'ombre forestière,
 Console le val orphelin
 Qui se souvient de la Meunière.

ENVOI

Engrave MARIE au vélin
 Des bouleaux. Que sur la clairière
 Dise sa gloire bocagère
 L'arbre, cippe sérancolin,
 Qui se souvient de la Meunière.

(Du Bidet au Pégase.)

JULES TELLIER

(1863-1889)

Jules-Eugène-Léopold Tellier naquit au Havre, « dans une vieille maison qui regarde l'entrée du port », un vendredi 13 du mois de février 1863. Sa famille paternelle était originaire d'Honfleur; son père exerçait la profession de caissier chez des négociants de sa ville. Tellier fit ses humanités au lycée du Havre, où il eut M. Jules Lemaitre pour professeur, puis suivit les cours de lettres à la Faculté de Caen. Reçu licencié en 1882, il alla enseigner la rhétorique au collège de Langres, et un peu plus tard la quatrième au lycée de Constantine. Il prit un congé en 1884, vint à Paris, obtint une place à l'Imprimerie Nationale et collabora à divers journaux et revues. Par la suite, il démissionna de son emploi et reprit du service dans l'enseignement, à titre de professeur de rhétorique et de seconde, au collège de Moissac. Au retour d'un voyage en Algérie et en Espagne, où l'accompagnait un de ses plus intimes amis, le poète Raymond de la Tailhède, Jules Tellier fut saisi, à Toulouse, d'une fièvre typhoïde qui l'emporta, après douze jours de traitement, le 29 mai 1889. « Sa mort, a écrit M. Charles Le Goffic, fut une consternation sans égale. On peut dire qu'aucun jeune homme, depuis ce Maurice de Guérin qu'il aimait tant et dont la destinée est si voisine de la sienne, n'a emporté avec lui un regret si universel. Il est mort, non point en pleine tâche, mais seulement au début de sa tâche, et le regret de sa perte s'augmente de ce qu'il y a d'incomplet dans sa destinée. »

Ses restes reposent au cimetière du Havre. Un buste, œuvre du sculpteur Bourdelle, lui a été élevé en cette ville, dans un coin du square Saint-Roch, le 27 octobre 1895. Ses amis ont réuni ses œuvres posthumes (vers et prose) et les ont publiées sous ce titre, *Reliques de Jules Tellier, MDCCCXC*, un volume in-18. On doit encore à cet écrivain un recueil de premiers poèmes, *Les Brumes* (Paris, Lemerre, 1883, in-18), des études sur le mouvement littéraire contemporain, *Nos poètes* (Paris, Despret, 1888, in-12), et un volume d'*Extraits de Saint-Simon*, publié, avec la collaboration de Charles Le Goffic, à la librairie Delagrave.

Quelques fragments de son œuvre : *Le Rêve de Mohammed*,

De Toulouse à Gironne, etc., ont paru chez Henri Gautier, dans la « Nouvelle Bibliothèque populaire », une plaquette in-8°. On nous promet, depuis peu, une édition des œuvres complètes de Tellier, en 3 volumes.

BIBLIOGRAPHIE. — Ch. Le Goffic, *Introduction aux extraits de l'œuvre de Tellier publiés par l'éd. H. Gautier.* — Jules Tellier, *Notes de Tristan Noël* (éd. des *Reliques*). — Anatole France, *La Vie littéraire*, 4^e série, 1892. — Henriette Charasson, *Jules Tellier*, *Mercure de France*, 16 oct. et 1^{er} novembre 1909. — Jean Aubry, *Essai sur J. Tellier*, Paris, Sansot, in-16, etc.

RETOUR A LA MAISON NATALE

Voici que je reviens à la maison d'enfance,
 Sur le port où les mâts se dressent par milliers,
 Sans trouver même un rêve et même une souffrance,
 Dans le décor ancien des objets familiers.

La mer comme autrefois rayonne, et le ciel brille ;
 Mais je n'ai plus en moi de rêves ni de chants,
 Et je regarde en vain la table de famille
 Et les flots empourprés dans les soleils couchants.

Et pourtant, sur les quais et près de la falaise,
 Sous des soleils plus beaux et des matins d'été,
 Les horizons sans borne où l'on respire à l'aise
 Ont versé dans mon cœur un mystère enchanté.

(*Les Reliques.*)

L'OISEAU A LA MER

Tout enfant, au sortir de la messe, un dimanche,
 Voyant des gens en foule et m'arrêtant comme eux,
 J'aperçus près du môle un oiseau que la Manche
 Avait pris tout vivant dans ses flots écumeux.
 Il criait, s'enfonçait, sautait, battait des ailes ;
 Tandis que nous tenions la main à nos chapeaux,
 Les vagues sans pitié se rejetaient entre elles
 Ce doux captif errant des prisons sans repos.

Jetant des cris perçants qu'un vent d'hiver emporte,
S'épuisant en efforts par la foule moqués,
Il vint enfin, poussé d'une vague plus forte,
Briser son front débile au dur granit des quais.
Des yeux railleurs aussi me suivent de la côte ;
— Par la mer du destin saisi comme l'oiseau,
Je flotte, et n'attends plus qu'une vague assez haute
Pour fracasser mon front à l'angle du tombeau.
Mais si nulle n'en veut finir entre ces vagues,
Faudra-t-il, d'épouvante et d'horreur agité,
Aux cris du vent confus mêlant mes plaintes vagues,
Errer de flots en flots pendant l'éternité¹ ?

1. *La Cloche Illustrée*, 13 mars 1886.

CHARLES BOULEN

(1868)

M. Charles Boulen est né à Varengeville-sur-Mer, à l'ombre du fameux manoir d'Ange, le 30 décembre 1868. Il termina ses humanités à Dieppe, fut bachelier, puis devint cultivateur à Saint-Maclou-de-Folleville, en pays de Caux. Il se reconnaît volontiers deux sortes d'ancêtres, ceux de la terre, les aïeux directs, d'obscurs laboureurs comme lui, auxquels il doit son nom, et les autres, ceux de la littérature, auxquels il doit sa personnalité de poète. Moins humain, moins tragique que les émules de Villon, plus proche des imitateurs de Mathurin Régnier et des goinfres, il a transporté l'art des précieux et des burlesques dans le genre rustique. Il s'apparente lointainement à Sygognes, à Sendéry et à Saint-Amant. Sa langue curieuse, imagée à l'excès, tient à la fois du patois et de l'argot des métiers. On a dit qu'un peu de l'âme des Vikings frémit en son vers. Rien n'est plus exact. M. Charles Boulen est un vrai paysan, comme ceux qu'il a peints. Le soir, au coin de la cheminée, ses gens au lit, il « aveint » dit-il, des hexamètres et les déroule. Il n'abreuve plus le bétail, ni ne charge le banneau. Hue! dia! c'est le cheval volant qu'il cingle. Son bahut recèle le pain bis, les assiettes peintes, les couverts d'étain; mais derrière une pile de plats, comme un magot dissimulé, des bouquins chers s'entassent : Rabelais, Furetière, Flaubert, d'autres encore. Voici l'heure où les tendres muses viennent le visiter... Jusqu'ici il n'a donné qu'un livre : *Voyages à travers la couleur locale* (Paris, Rey, 1907, in-8°), « exode d'un Normand attaché aux glèbes natales, vers les pays inconnus dont il garde la nostalgie spirituelle » ; mais il prépare un nouveau recueil, *La Terre amoureuse*, poèmes exclusivement cauchois. M. Charles Boulen a collaboré à *la Province*, au *Bouais Jan*, à *la Vie Normande*, au *Pays normand*, etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Th. Féret, Préface au volume intitulé *Voyages à travers la couleur locale*, 1907.

LES BÊTES A L'ENTERREMENT DU MAITRE

Le corbillard entra, noir intrus malhonnête,
 Dans la cour où vaguaient peut-être deux cents bêtes,
 Et fit glousser les piots¹ aux morvets de picot²
 Qui glanaient dans les blés les restes du fricot.
 Mais le taureau, qui porte en signe de servage
 L'anneau de fer au nez, ainsi qu'un faux sauvage,
 Et la vache manquette³, et le veau pigueur⁴,
 Gentil comme un cul-blanc l'instant qu'il a meulé,
 Et l'étalon piaffeur, encarvallant la liche⁵
 Du clos où galopa trente mois la pouliche,
 La jument poulinière et le sournois lizard⁶,
 Tiqueux, cagneux, hoinqueux⁷, poussif, corneur et piard⁸,
 Et le ranc, gros bélier des maladives berques⁹,
 Honteux de ses brebis que la cocotte terque¹⁰,
 Et la coche allaitant quatorze cochons ronds,
 Plate et ronchonnante, au lait de ses douze brons¹¹,
 Et ténor merveilleux, chef de maréchaussée,
 Le coq toujours gaulois pour sa poule chaussée,
 Ne surent pas comprendre, à ce char qui grinçait,
 Le voyage dernier du maître qui passait.
 Seul, Patou, mon chien plu¹², grand chasseur de menaines¹³,
 Pleura mon père mort pendant quatre semaines.

MITOURIES

Dieppe, ville d'ivoire, assise aux mitouries¹⁴,
 Goguenarde et nasille aux douteux virelais
 Dans Saint-Jacques clamés par le Grimpesulais¹⁵,
 Qui singe l'Anglais ivre au goulot des touries.
 Qu'aux luxes du berceau la Dame d'Août sourie
 Lorsque les angelots descendent du palais

1. Dindons. — 2. Crête de dindon. — 3. Vache dont un ou deux trayons épuisent le lait. — 4. Tacheté. — 5. Clôture. — 6. Cheval mal castré. — 7. Qui hennit méchamment. — 8. Pie. — 9. Vieilles brebis. — 10. Empuantit. — 11. Tetins. — 12. Poilu. — 13. Chats. 14. Fêtes dieppoises célébrées à la mi-août en l'honneur de la Vierge. — 15. Grippe-sur-Lais, personnage comique qui égayait ces réjouissances.

En carton, où l'attend l'Assomption fleurie,
C'est un trépigement des clergeots et des lais.

Les gars de Caude-Côte en guise de gimblettes,
Sur le nez des passants lancent des poires blettes,
Et ce jeu campagnard des poires de mitou¹

Déride des faubourgs les instincts de quetou².
Mais les Vierges d'Août sont d'idéales Dieppoises,
Aux voiles de candeur que le hennin pavoise.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'OURME

Paur tit cœur d'par ichitte, ej'crais qu'tu vas d'travers
Quand tu veux qu'à Paris, sous le rible³ qui pleure,
J'attrave⁴ en mes daigts gourds que la mauture⁵ effleure
Des mots cauchois hocqués⁶ su les fichiaux des bers.

T'as biau guetter si j'viens su ma jument aubère,
La limousaine au dos, mouffle aux mains, capet teurs,
Tout cauché⁷, tout hourdé comme aôtes fais les Teurs,
Maquer tes gobitons⁸ et guiller⁹ su tan bère!

Anhui Saint-Saëns tient sa fouère d'Sainte-Cathraïne,
Pou payer san ténier¹⁰, l'manant vend san p'tit viau,
Qui rétif à la logne¹¹ écappe au sien¹² qui l'traîne.

Si j'avions pu l'passer cheux nous jusqu'au r'nouviau
J'ériers eu chent francs d'pus, rien qu'à veir sa cagnolle¹³,
Et je men sis t'enrvint, deullant dans ma bagnolle¹⁴.

(Voyages à travers la couleur locale.)

1. Poires de mi-août. — 2. Appellation familière du cochon. —
3. Vent du nord. — 4. Je ramène. — 5. Mauvais temps. — 6. Cro-
chés sur les mangeoires des moutons. — 7. Chaussé. — 8. Pain
mal trempé dans la soupe. — 9. Avoir la diarrhée. — 10. Tanière.
— 11. Longe. — 12. Celui. — 13. Mufle. — 14. Vieille voiture de
marché.

LOUIS BEUVE

(1869)

M. Louis Beuve est né à Quettreville, près de Coutances, le 21 décembre 1869, d'une famille originaire du pays de Lessay et de la Haye-du-Puits, à la pointe extrême du Cotentin. « Mon père, dit-il, était, de par le sang et la naissance, de cette région située au nord de la grande lande de Lessay, et qui s'étend au milieu de la mer, comme un nouveau Danemark. Ma mère mourut dès mon plus bas âge, et je fus élevé par une tante paternelle, M^{me} Hostingue-Desplanques, qui m'enseignua, tout enfant, l'amour du sol. Chaque fois que j'allais au pays des aïeux, à travers la grand'lande qui est la frontière du pays scandinave j'éprouvais je ne sais quelle émotion poignante. La terre ancestrale me semblait déjà, dans sa tristesse, dans sa sauvagerie, avec ses grands moulins à vent, au bord des marais, une sorte de terre promise vers laquelle mon cœur aspirait. C'était celle que je ne devais cesser d'aimer et de chanter. L'atavique instinct de la race se développa en moi lorsque je fus pensionnaire à Caen, dans la splendide Abbaye-aux-Hommes, jadis bâtie par Guillaume le Conquérant, et qui sert aujourd'hui de lycée. Je prenais mes repas dans un vaste réfectoire monacal, où se voient encore des tableaux représentant la conquête de l'Angleterre par le Duc. Cette vision d'autrefois m'a toujours poursuivi, et mes études l'ont fortifiée. La lecture de Robert Wace me transporta. Je rêvai alors de faire pour la Basse-Normandie ce que Brizeux et Mistral ont fait, l'un pour la Bretagne et l'autre pour la Provence. Je manquais de plan; la lecture d'un livre de vers en patois de Jersey et de quelques chansons locales m'en fournit un et provoqua mon inspiration. Après une année de service militaire, je me fixai à Paris, où je fondai, avec le peintre Louis Ernault, en 1896 et en 1897, la Société des Normands de la Manche et son organe, le *Bouais Jan*¹, du nom

1. La publication du *Bouais Jan* avait été précédée, en 1896, de l'*Union Normande*, premier bulletin de la Société des Normands de la Manche. C'est là qu'on peut lire les productions juvéniles de M. Louis Beuve.

patois de l'ajone qui envahit les landes de ma petite patrie. De ce moment-là datent mes premières œuvres. De retour au pays, je devins rédacteur au *Courrier de la Manche*, à Saint-Lô. Je me suis fait chansonnier, pour entretenir l'amour du pays au cœur des exilés. »

M. Louis Beuve, qui est le meilleur représentant de la littérature patoise bas-normande de ces dernières années, a publié une vingtaine de chansons et de poésies dont ses compatriotes. MM. H. Mariette et François Enault ont fait l'un la musique, et l'autre les illustrations. En voici la liste complète : *Les Contes d'aôt'fais*, poésie ; *Les Vûles quèrettes* ; *La Cainchon du bouon baire* ; *N'y a pâc d'poummes* ; *Adieux d'eunn' graind'mère à san fisset, loué p'tit valet* ; *L'z'Hommes conséquents d'par chin* ; *La Ville éghyise*, romance ; *Tq' cheu sei* ; *La Galette de s'rasin* ; *Pleintes d'eun tournous d'gigot à la faire Sainte-Crouet, à Lessay* ; *Un Tou à la q'tchuzaine : L'Vûs douit*, romance ; *La Vendue*, poésie ; *L'Cafac à l'aôberge* ; *La Graind-Lainde de Lessay*, romance ; *La Cainchon des ânes* ; *Dans les Grandes Deunes* ; *Saint-Laud* ; *L'Épicyre*, saynète ; *Maîte Tainnebouy de Raôville-la-Pièche à Moussieu Jeules Barbey d'Aur'villy, L'garot d'lassemblaie* (Saint-Lô, chez Jacqueline, imprimeur-éditeur, 21 fascicules).

« Puisqu'il s'agit de poètes normands, écrit quelque part M. Remy de Gourmont, je dirai un mot de Louis Beuve, car c'est un des seuls qui ose être Normand jusqu'au bout, Normand de pensée, Normand de langage... Il demeure à Saint-Lô, à la lisière même du patois dont il a fait un si bel usage. Je ne l'ignore pas tout à fait, ce patois, qui, avec des nuances, est parlé dans tout le nord de la Manche. M. Louis Beuve l'écrit avec pureté et le manie avec verve. A lire ses chansons et ses poèmes, on se croit transporté au milieu des paysans ; l'effet que cela me produit doit être analogue à celui qu'exerce sur les Méridionaux la poésie de Mistral. Louis Beuve n'a pas le sentimentalisme de Mistral ; ses poèmes sont surtout des tableaux de mœurs. »

On trouve la réimpression d'une des meilleures pièces de M. Louis Beuve, *La Grand'Lande de Lessay*, dans l'*Anthol. des poètes normands*, de C. Poincot, ainsi que dans le *Chansonnier Normand*, publié, en 1905, par M. J. Lambert, aux dépens de la Soc. Normande du Livre illustré.

BIBLIOGRAPHIE. — Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, I, Paris, Mercure de France, 1904, in-18. — Ch.-Th. Féret, *Sur Louis Beuve*, *Revue Normande* (Alençon), juill. 1909. — C. Poincot, *Anthologie des poètes normands*, etc. — Maurice Souriau [*Sur Louis Beuve*], *Moralistes et poètes*, Paris, Vuibert, 1907, in-18. — Dériès, *Au pays des Herbages*, Paris, Lemerre, 1905, in-18.

— G. Dubosc, *Louis Beuve*, Journal de Rouen, 22 février 1903 et 14 déc. 1909. — E. Nolent, *L. Beuve*. « La Source », (Pont-Audemer), 15 févr.-15 mars 1905. — G. Desdevises du Désert [*Sur L. Beuve*], Almanach de la Manche, 1910. — F. Enault, *Le Poète Louis Beuve*, Bulletin des Normands de Paris, août-sept. 1910.

LA GRANDE LANDE DE LESSAY

L'bon Dieu t'a bien mise à ta place, lande, — posée là comme un mur, — Pour partager l'pays qui prêche, — Du voisinage de ceux du Sud¹. — Reine des fées, au dur visage, — Rein' des *goublins* qu'on redoutait, — C'est toi qui garde les usages — Des homm's du Nord vêtus d'droguet², — O ma bell' lande, grand' comm' la mer, — O ma Grand'Lande de Lessay!

Gueuse donnante autant qu'gredine, — Tu baill's ta chair aux malheureux — Et tu permets qu'on assassine

LA GRAIND-LAINDE DE LESSAY

Le patois, la *langue* merveilleuse de mon pays... Je suis plus patoisant que littéraire, et encore plus Normand que Français.

(J. BARBEY D'AUREVILLY.)

L'Boun-Guieu t'a bi minse à ta pièche,
Lainde, paôsae là coumme un mù
Pour partage l'pays qui prêche
D'l'aveisinag' de cheux du sù!
Reine des fâes, au dû visage,
Rein' des goublins que nou r'doutait,
Ch'est tei qui gard' les vûl' z'usages
D'z'houmm' du Nord ès biaôd' de droguet,
O ma bell' lainde, graind' coumm' la mé,
O ma Graind-Lainde de Lessây!
Gueuse dounnante oûtaint qu'gredeine.
Tu baill' la biète ès malheureux
Et tu permets qu'nou z'assazeine

1. Le pays qui parle le pur normand, du pays du sud, moins attaché à la tradition.

2. Vêtu du biaôdot national, fait de droguet.

— Ceux qui ont des écus sur eux. — Vision terribl' dans
tes colères — Jadis, quand de Coutance on v'nait, — Dès
le Bigard, à la nuit noire, — Le plus hardi d'vant toi
tremblait... — O ma belle lande, grand' comm' la mer,
— O ma Grand'Lande de Lessay!

Par les sombres nuits, d'*varouage*¹, — Quand on entend
l'vents vipérer, — Quand les pauvres gens en voyage,
— D'vant toi, font le sign' de la croix, — C'est en vain
qu'Cart'ret qui s'allume — T'envoie l'sourir' de son éclair,
— T'es triste sous ton manteau d'brume, — Et rien au
monde ne te distrait, — O ma bell' lande, grand' comm'
la mer, — O ma Grand'Lande de Lessay!

Grand' *milloraine*² désolée, — Tu ne souris qu'une
fois l'an, — Quand la Saint' Croix³, à plein' charr'tée —
Sur ta bruyère amène nos gens. — Tu troubles la vieille
abbaye

Les sy'ns qu'ont des éq'tchus sùs yeux!
Vision terrib'h'l' daïns tes colères,
Aôt'fais, quaind de Couteinch' no v'nait,
Dès le Bigard, à la gnit noire,
Le pùs hardi, d'vaint tei, tremblait...
O ma bell' laïnde, graïnd' coumm' la mé,
O ma Graïnd-Lainde de Lessây!

Ver', dans les sombres gnits d'varouage,
Quaind nou z'enteind les veints vyipâer,
Quaind les pour geins qui sont en viage,
D'vaint tei, iont le seïgn' de la cr'ouet,
Ch'est en vain qu'Cart'ret qui s'alleume
T'envie l'sourir' de san écl'l'iaï,
T'es triste sous tan mantet d'breume
Et ryi'n au münd' ne te distrait,
O ma bell' laïnde, graïnd' coumm' la mé,
O ma Graïnd-Lainde de Lessây!

Graïnd' milloraine désolâc,
Tu ne souris qu'eun' fais tous l'z'ains,
Quaind la Saint' Cr'ouet, à pien' quertâes
Sùs ta brière amouèn' nous geins.
Tu troub'l'h'es la vûle Abbaye

1. Quand le *varou* court sur la lande.

2. *Milloraine*, sorte de fantôme, de *dame blanche*, dans les légendes du nord de la Manche.

3. La grande foire annuelle de la Sainte-Croix.

Des rugiss'ments de tes mill' bœufs, — Et, pendant trois jours de folie — L' Cotentin n'a pas ta fierté, — O ma bell' lande, grand' comm' la mer, — O ma Grand'-Lande de Lessay!

Il m'en r'souvi'nt d'ces bell's journées, — Qu'nous arrivions la veille au soir, — Que l'feu des tent's, comm' une fusée, — Dans la nuit doucement montait. — Mais quand v'nait la fin des vacances, — Que pour l'écol' on s'en r'tournait — D'avant moi tu t'déroulais immense — Longu' comme un r'gret qui ne finit mais, — O ma belle lande, grand' comm' la mer, — O ma Grand'-Lande de Lessay!

Mon âme, comme une devin'resse¹ — Qui sous les tent's vous tend la main, — Revient, ô Land' de ma jeunesse, — Te d'mander l'aumôn' d'un' souv'nir. — Je te ressembl', car tout's les joies, — A l'heur' présent', n'dur'nt pas chez moi,

Des beùg'h'lieuments d'dyix mille aômets;
Et, pendant tes trouais jou d'folie,
L' Cotentin n'a pas ta firtâé,
O ma bell' lande, graïnd' coumm' la mé,
O ma Graïnd-Lainde de Lessây!

Il m'en r'souvyi'nt d'chès bell' journâes,
Quaind j'arrivions la velle au sei,
Que l'feu des tent', coumme eunn' fiss'lâe,
Dains la gnit bi douch'meint montait.
Mais, quaind v'nait la fin d'la vacanche,
Que pou l'z'écol' nou s'erquerriait,
D'vaint mei tu t'déroulais immense,
Long' coumme un r'gret qui n'finit pâé,
O ma bell' lande, graïnd' coumm' la mé,
O ma Graïnd-Lainde de Lessây!

M'n'âme, coumme eunn' vùl' tournyïresse
Qui, sous les tent', vous teïnd la main,
Revyi'nt, ô Laind' de ma junesse,
Te d'maindâer l'aômôn' d'eun souv'nain...
Je te ressemb'l'h', car tout' les jouaies,
Achteu maizi n'dur'nt pâé tq'cheu mei,

1. Littéralement, une vieille mendiante.

Et ma pauvre âme, tourmentée — Est restée triste tout
comm' toi, — O ma bell' land', grand' comme la mer,
— O ma Grand'-Lande de Lessay!

Traduction littérale de l'éditeur.

Et ma pour âme tourmeintâe
Est d'meurâe triste tout coumm' tei,
O ma bell' lainde, graînd' coumm' la mé,
O ma Graînd-Lainde de Lessây!

FRANCIS YARD

(1876)

Fils de paysans normands, Athanase-Francis Yard est né en 1876, sur le confin du Bray, du pays de Caux et du Vexin normand, à Boissay (Seine-Inférieure), dans la région où Flaubert situe l'intrigue de *Madame Bovary*. « Ce fut, écrit M. A.-M. Gossez, un enfant abandonné à lui-même. Sa mère mourut tôt, et son père n'eut guère souci de ses fils. A douze ans il quittait l'école primaire du village, non sans y avoir pris le goût des livres, et menait paître les troupeaux... Mis un jour à la tête d'un petit héritage, provenant des siens, il rencontra des peintres, devint leur ami, et, tantôt à Boissay, tantôt à Paris, ou bien à Rouen, mangeant le principal avec le revenu, il fit un livre de vers, *Dehors* (Paris, Vanier, 1900, in-18), assez inégal, mais plein de promesses.

« Son avoir s'épuisa, Paris lui fut dur ; un temps on le nomma le poète des Chaumes, à Montmartre et au Quartier Latin. » Puis, las de cette incertitude, il rentra sous son vieux toit normand, obtint une place de répétiteur à l'école primaire supérieure de Montivilliers et devint instituteur-adjoint à Harfleur.

En 1904, il avait, en collaboration avec Jean Laurier, fait jouer au Théâtre normand un acte en patois, *D'serteux* ; il donna en 1906 un recueil de ses poèmes, *L'An de la Terre*, précédé d'une lettre-préface d'Emile Verhaeren (Paris, Sansot, 1906, in-8°), et, de nouveau, fit représenter au Théâtre normand, — en 1907, — avec son collaborateur Jean Laurier, un acte en prose, *Le Fantôme*. Entre temps il donnait des poèmes à *L'Ame normande*, à la *Revue picarde et normande*, à *La Province*, à la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, etc., et participait à la fondation du groupement des XXX, qui réunit à Rouen les peintres et les artistes de la région normande et picarde. Ses vers les plus caractéristiques (nous voulons parler de ceux qu'il inséra dans son livre *L'An de la Terre*) offrent l'impression, selon un critique local, de ces bois naïfs des graveurs de jadis, « qui ornent la litanie des mois dans les vieux almanachs ou dans les *Livres des bergers*, et qui montrent tous les travaux de l'année :

moissonneur liant les gerbes, bergers tondant les agneaux, vendangeurs portant les hottes. »

« Sa vision, observe encore M. Georges Dubosc, est directe, sobre et franche; son art très sûr n'use point de la métaphore et de la comparaison, toujours artificielles. Au fond, c'est un simple, et ce qui donne toute sa saveur à son livre, c'est l'accent de sincérité paysanne qui l'emplit. Le mot du poète Emile Verhaeren est juste : « Vous, au moins, écrit-il au poète normand, vous êtes de la campagne et vous écrivez les pieds dans le terreau. »

M. Francis Yard a fait paraître récemment un nouveau volume de vers : *A l'image de l'homme* (Paris, Bernard-Grasset, 1910, in-18.)

BIBLIOGRAPHIE. — A.-M. Gossez, *L'An de la Terre*, Revue litt. de Paris et de Champagne, février-mars 1906; *Un Poète cauchois*, La Dépêche de Rouen, 22 avril 1906. — Notes inédites communiquées par l'auteur. — Georges Dubosc, *Par-ci, Par-là*, Journal de Rouen, 22 avril 1906. — Ch.-Th. Féret, *L'An de la Terre*, Au pays normand, 25 mars 1906. — Louis Lumet, *Semaine littéraire*, Petite République, 23 juill. 1906, etc., etc.

LES FANEURS

Il pleut des braises d'or du bleu brûlant des nues,
C'est l'heure chaude et rouge où le sol craque et cuit.
Au soleil flamboyant les poitrines sont nues.
La paille des chapeaux s'aureole et reluit.

La Rousse, les seins lourds, alerte et ruisselante,
Grasse de sueur tiède en son caraco bleu,
Masse le foin craquant de sa fourche brillante :
Et ce labour brûlant semble pour elle un jeu.

Elle va, vient, s'allonge et se replie, ardente,
Groupant par tas égaux le foin sec et bruni,
Qui s'étend et ruisselle en jonchée odorante
A l'entour du mulon, sur le sol tout uni.

Lui, robuste et velu, le « han » rude et sonore,
Entasse le foin chaud d'un geste lent et lourd;
Quand sa fourche est en l'air, son pied rude s'écore
Et la meule se hausse au flamboiement du jour.

Rissolé de lumière et suant sur son hâle,
Il dresse auprès du tas le tas toujours pareil,
Et donne, créateur, sa carrure de mâle
A tous ses mulons qui bougent dans le soleil.

LE FUMIER

Béant, comme éventré, noir de poules gloutonnes
Qui fourmillent, grattant sur son dos arrondi,
Devant l'étable basse au grand chaume alourdi,
Le fumier large et blond fume au soleil d'automne.

Un sang noir et gluant s'écoule de sa plaie
En une plaque lourde au bord du gazon gras ;
Et dans ce sang tiédi se vautrent deux verrats
Avec une truie brune comme une laie.

Il fume, et sa buée se répand et circule.
Une puissante odeur chauffe toute la cour,
Cependant qu'un chariot s'approche, lent et lourd,
Et près du trou béant péniblement s'accule.

L'homme saisit sa fourche et, grisé par l'haleine,
Fouille au tas de chair d'or qui crie et s'amollit ;
De lambeaux palpitants le chariot se remplit.
L'attelage s'ébranle et s'en va dans la plaine.

Des flancs mal clos du char le sang tiède s'écoule
Et clapote aux sabots des chevaux accouplés :
C'est le sang de la terre où dort l'âme des blés,
La liqueur des sillons gonflés du pain des foutes.

Et le chariot cahote au chemin qu'il arrose ;
Lourd de mystère et d'or, embaumé de réel,
Il porte aux champs lassés le repas éternel
Des résurrections et des métempsycoses !

(L'An de la Terre.)

MAURICE LE SIEUTRE

(1879)

Sa « biographie » tient en quelques mots. Issu de parents cauchois, il naquit au Havre en 1879 et publia des pièces patoises dans le *Bulletin des parlars normands*, le *Bulletin des parlars populaires*, et les petits journaux de son ami Th. Féret, *La Vie normande* et *Au Pays normand*.

Tout à la fois musicien, sculpteur et poète, il compose la musique de ses chansons et les illustre de gravures sur bois, rappelant la manière des anciens maîtres. Sensible à l'harmonie des mots du cru, il a eu le mérite de révéler à de plus lettrés, mais à de moins instinctifs que lui, parmi ses compatriotes, la richesse des consonances dans le patois du pays de Caux. Il n'a jamais noté un son qu'il ne l'ait, dit-on, contrôlé dans la bouche des paysans. De là le caractère essentiellement populaire de poèmes comme *Le Quémard*, *Canchon d'Toussaint*, *Canchon d'la Plawde*, *Canchon d'la Barre*, etc., insérées dans le *Pays normand*, 1903-1904.

C'est, de plus, un imagier expert aux trouvailles pittoresques, aux épithètes savoureuses. Quelques-unes de ses poésies françaises, pour la plupart inédites, — car Maurice Le Sieutre ne se soucie guère de les voir paraître, — sont dignes de figurer à côté de ses vers écrits en dialecte. Elles constituent même, à notre avis, la vraie richesse de son petit bagage. Son art rappelle parfois l'art véhément, expressif et haut en couleur de Tristan Corbière; mais notre Normand a sur l'écrivain breton ce singulier avantage d'être naïf, et de se présenter à nous avec des dons nouveaux, une originalité propre, comme un poète inconnu.

SAINT-FRANÇOIS, QUARTIER BRETON

LE HAVRE. — LA PLACE

Fioriture ancienne autour d'une onciale.
Quinconces hiéroglyphiques et maigrets.
Minuscule parvis, dolent comme un regret.
Oh! la place tranquillement provinciale.

Elle est une oasis de primitivité.

Il semble toujours qu'elle espère la patate.
D'un sou dans une main elle fait l'humble tache,
Car c'est un hamelet dans la grande cité.

Ses murs lépreux en font un préau dans un baigne ;
Son église noire est vouée à Saint-François.
Viens à la messe ici, c'est bon, qui que tu sois.
Tu verras la blancheur des coiffes de Bretagne.

Tu seras à l'abri des ouragans gifleurs.
Ayant la foi sans examen et sans fissure,
Tu te croiras un saint touché de moisissure,
Sous un globe de verre avec de fausses fleurs.

Quand tu auras claustré le livre en la commode,
Femme, tu t'en iras lambiner sur le banc,
Pour user ton dimanche en pensant au forban
Qui n'est plus dans ton lit, que le jouy démode.

Sur le ciel les logis plaqués en ex-voto,
Spectateurs sourds aux loquacités raboteuses,
Aux câncans des armoricaines tricoteuses,
En shall quadrillé comme un carton de loto.

Sur le sol, à croppetons, de petites bêtes,
Les crins durs, le cuir couleur de hareng sauret,
Qui sont des enfants aux cris aigus de goret,
Avec leurs bas de laine en vis sur leurs gambettes.

Et puis bientôt tout cet aimable dénûment
Sera trempé dans l'eau calme de la soirée,
Une dernière fois, à temps égaux tirée,
La campanelle tintera tout bonnement.

Voici l'humidité des darses croupissantes ;
C'est l'heure, il faut rentrer en toi-même et chez toi.
Le mât et son antenne au-dessus de ton toit
Hausse comme une main étique et bénissante.

L'horloge remémore un rythme d'aviron.
Baille sur le foyer ta poche de planure.
Le quartier sent la soupe. Or, ceux-là qui connurent
La minute embaumée, au loin s'en souviendront.

Quand les maris sont sur la mer, ailleurs, au large,
Cette place est dans leur esprit comme un signet,

A la page terrienne, où le flot dessinait
Leur port aimé et leur mince bonheur en marge.

Quitte le jour qui fut, pour la nuit que voilà.
Les géraniums s'éteignent sur les lucarnes.
Les chats au pas mélancolique incarnent
L'amour sournois et brut, rôdant sur tout cela.

Tous les six mois, pour une Inde prendre la malle,
Puis revenir, pauvre de mœurs, pauvre d'habit,
User son prêt un peu sur le zinc du débit;
Obéissance absolue à la vie animale.

Aux simples gens dire bonsoir, dire bonjour,
Acheter des poissons ou vendre des fritures
Sous les auvents et leurs naïves écritures,
Et vivre ici, et vivre là, des jours, des jours...

CHROMO CAUCHOIS

La barre est grande ouverte. En bousèye, en pissâ¹
Les volailles font bien sous leurs rouges bonnettes.
A deux jatits éfants baillant queuques nannettes²,
Un quémând, dans la cour, entre aveu sun bissâ.

C'est d'être rouventés³ que les arbres sont sâs⁴.
An'hui les noisettiers n'ont plus leux cancanettes
— A noix prends ton réquet, à fâines ta bannette —
Le jour est terne comme un écu de vassâ;

Mais pour un manant le beurre sù la dorée
C'est le solet, le cidre en la bolle édorée,
La lune rousse et douce. Or le temps hâlitreux⁵

Fait la maitresse bien moins braque; elle s'énneue
De vair la cache fraide au pas du miséreux
Quand la flambe est à l'âtre et la guernèye aux nues⁶.

1. Dans la bouse, dans le « pissat ». — 2. Babiotes. — 3. Agités par le vent. — 4. Saouls. — 5. Qui est moite. — 6. *La Vie Normande*, 25 déc. 1903. On trouvera d'autres pièces de ce poète dans *l'Anthologie des Poètes normands*, de C. Poinsoy, ainsi que dans un fascicule de la *Grande Revue* (16 août 1906) consacré à la Normandie.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

(1880)

Née à Honfleur le 3 novembre 1880, M^{me} Lucie Delarue-Mardrus appartient tout à la fois par son nom, par ses origines et par son œuvre, à la Normandie. Son ascendance maternelle est parisienne, mais son père, M. Georges Delarue, avocat à la Cour d'appel de Paris, tient à l'une des plus vieilles souches normandes¹. En elle, dit un de ses compatriotes, un poète, coule à flot « la sève ardente des vieux conquérants de la mer », de cette mer qu'elle a exaltée d'une manière épique. Sa vie est liée étroitement à son œuvre. Elle a épousé, en 1900, M. le docteur J.-C. Mardrus, auteur d'une traduction des *Mille nuits et une nuit*. On lui doit quatre recueils de poèmes : *Occident* (Paris, éd. de la Revue Blanche, 1900, in-8°); *Ferveur* (ibid., 1902, in-16); *Horizons* (Paris, Fasquelle, 1904, in-18); *La Figure de proue* (ibid., 1908, in-18) et plusieurs romans : *Marie, Fille-Mère* (ibid., 1908, in-18); *Le Roman de six petites filles* (ibid., 1909, in-18); *L'Acharnée* (ibid., 1910, in-18), etc. Elle a écrit, en outre, deux ouvrages dramatiques : *Sapho désespérée*, tragédie antique (Théâtre d'Orange, 6 août 1906) et *La Prêtresse de Tanit* (non représenté). Nous n'analyserons point ici le génie poétique de M^{me} Delarue-Mardrus, cette vive originalité que les critiques les plus aigris n'ont pu lui contester, cette fougue un peu barbare, mais émouvante, qui la situe au sommet du Parnasse féminin et lui vaut, à l'heure présente, d'être considérée comme la Muse normande de la poésie française, ce qui n'est point une vaine gloire.

M. Jean de Gourmont l'a écrit : « Dans l'œuvre poétique de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus revit le goût de conquête et d'aventures de la race normande. Ce ne sera pas la nostalgie de son pays qui l'inspirera, mais la curiosité des horizons nouveaux devinés du seuil de sa demeure qui regarde la mer. Partir, fuir..

1. M. Th. Férét cite un ancêtre paternel, Jacques Delarue, né à Saint-Pois (Manche) le 15 mars 1808, mort à Honfleur le 7 avril 1881, ex-agrégé au tribunal de commerce de Rouen, auteur d'un recueil, *Chansons de Frère Jacques*, A Rouen, chez Haulard, libraire.

toute sa poésie sera l'expression de ce désir de fuite et de conquête, de cette recherche d'une terre d'élection où ses rêves ancestraux puissent se fixer et fleurir... Insatiable d'inconnu, elle rêve à d'autres pays encore, et veut aller devant elle sans tourner la tête en arrière :

Car j'ai quitté tous les pays. Je suis en route.

« Elle porte sa patrie en elle, et reconnaît partout « la couleur de ses songes ». On retrouve en elle l'âme de ces Barbares du Nord qui envahirent l'Europe :

L'Univers est à moi, tout pays est le mien,
Je suis chez moi partout, et partout étrangère.

« Cependant, ce dernier volume, *La Figure de proue*, se termine par un hymne à sa terre natale. La poétesse repartira encore vers des pays mystérieux, mais c'est, à chaque retour, en ce petit port de Normandie, où elle est née, qu'elle jettera l'ancre... »

M^{me} Delarue-Mardrus a collaboré à la *Revue blanche*, au *Mercur de France*, à *La Plume*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue*, à *Femina*, au *Censeur*, à la *Revue hebdomadaire*, à *L'Ermitage*, à *La Vie Heureuse*, à *Antée*, etc. Elle a donné également des articles, contes et nouvelles au *Gil Blas* (1903-1906), au *Matin* (1906), au *Gaulois* (1907), et publie régulièrement, depuis 1906, des contes au *Journal*.

BIBLIOGRAPHIE. — Robert de Montesquion, *Professionnelles bravautes*, Paris, Juven, 1905, in-18. — Ch. Maurras, *L'Avenir de l'Intelligence*, Paris, Fontemoing, 1904, in-8°. — Th. Féret, *Poétesses normandes, Du Bidet au Pégase*, Paris, Rey, 1908, in-8°. — Paul Flat, *Nos Femmes de lettres*, Paris, Perrin, 1909, in-18. — Jean de Bonnefon, *La Corbeille des Roses, ou les Dames de lettres*, Paris, Bouville et C^{ie}, 1909, in-12. — Jean de Gourmont, *Muses d'aujourd'hui*, Paris, Mercure de France, 1910, in-18, etc., etc.

L'ODEUR DE MON PAYS

L'odeur de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
Pour me croire debout dans un herbage vert.
L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,

Se mêler au retour des vagues de midi.
 Je venais de hoer le pommier arrondi,
 Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte
 Derrière moi, la porte au toit de chaume mou...

Combien de fois, ainsi, l'automne rousse et verte
 Me vit-elle, au milieu du soleil et debout,
 Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie
 De tes prés, copieuse et forte Normandie?...

Ah! je ne guérirai jamais de mon pays!
 N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
 Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence?

Et qui donc a jamais guéri de son enfance?...

MARCHE NORMANDE

Hors le présent heureux dont mon cœur est épris,
 Lorsque je vois tomber les couchants équivoques
 Dans la bénignité de ton fleuve, ô Paris!

Il se réveille en moi — grouillants d'ours et de phoques —
 D'agressifs, ancestraux et durs septentrions,
 Et des barques blessant la Seine de leurs coques.

Et je crie en mon cœur filial, nous criions
 Vers tes mille quartiers, tes palais et tes arches,
 Et préparons nos poings chargés de horions.

Le vent où chantent clair nos gutturales marches,
 Hérissé sur nos caps nos cheveux courts et roux,
 Et nous espérons fort ensanglanter tes marches,

Étant d'un terroir plein de ronces et de houx,
 Où saignent largement les aubes boréales,
 Et dont les hommes sont brutaux comme des loups.

Et si nous n'avons pas la dorure des hâles
 Qu'on prend à la cuisson du soleil des midis,
 Des volontés de fer crispent nos faces pâles;

C'est pourquoi tu mettras entre nos doigts hardis
 La rançon qui fera retourner notre horde
 A ses pays, croyance et rudes paradis.

Car si nous t'admirons, ville qu'un fleuve borde,
Nous préférons encore à tes lourdes splendeurs,
Contents de son horreur et que son froid nous morde,
Notre neige natale aux barbares blancheurs.

UNE ENFANCE LE LONG DES PRÉS...

Une enfance le long des prés, le long des haies,
Et le long de la mer aussi qui la connut,
Et le long d'une ville humble et marine aux baies
Saumâtres où s'endort quelque bateau chenu,
Une enfance du Nord, chétive aux gestes tristes,
Errant, le front chargé de rêves fantaisistes,
Emplit ses yeux, emplit son âme, emplit son cœur
De ciel bizarre et d'océan glauque et berceur,
Et de cette humble ville et de ces paysages
Où les bateaux traînaient des senteurs de voyages
Fabuleux, et, longtemps inquiète, attendit
Au bord des eaux quelqu'un de grave et de hardi
Comme un roi qui viendrait du loin profond vers elle.
Et cette enfance est morte ainsi, pâle et fidèle,
Sans avoir jamais vu le grand vaisseau venir...

Mais, puisque maintenant cet avenir se lève,
Voici que le Réel répare et vient tenir
La promesse que fit à l'enfance le Rêve.

(*Ferveur.*)

FERNAND FLEURET

(1884)

Le plus jeune des poètes normands, M. Fernand Fleuret, est né à Saint-Pair (Manche), le 30 juillet 1884. Sa famille maternelle est issue des Andelys, et il compte, par ses origines paternelles, des ancêtres champenois, lorrains et alsaciens, voire même allemands. « J'ai fait mes études, dit-il, en divers collèges de Normandie et de Bretagne et les ai terminées en Angleterre. J'ai gardé de trop mauvais souvenirs de ces honorables maisons pour en citer une seule, sauf le petit séminaire de Mortain, où l'on respecta mon indolence et mes inclinations littéraires: Ce petit séminaire était charmant. Il avait des préaux gothiques, une chapelle aux voûtes azurées fourmillantes d'étoiles, comme une nuit d'Orient, un parc où nous faisons provision de hannetons, un moulin et une colossale statue dorée de la Vierge. Nous y jouions aux dés sur la pierre tombale d'une Marguerite de la Tour d'Auvergne, qui avait été abbesse de cet ancien couvent, au temps des *Lettres Portugaises*.

« Au réfectoire, on nous lisait des histoires de chouans et la Vie de Marie-Antoinette par M. de Lescure. J'en ai lu, depuis, de moins édifiantes. Je me souviens d'un professeur de sixième qui se nommait Chaulieu et ressemblait au poète; de mon confesseur, un excellent homme, que nous appelions *Fromage*, et d'un ancien officier de marine qui avait pris la soutane. Quand il entrait faire son cours, il criait: « Fleuret! pare à virer; je « vous... jette à la porte! » Je laissais cette porte entr'ouverte pour entendre l'abbé raconter ses campagnes aux pays des coutelas et des anthropophages. Il arrivait presque toujours qu'il fulminait contre la navigation à vapeur ou les canons à tir rapide. Je choisissais ces moments où l'ex-enseigne était tout à sa colère pour revenir doucement à ma place. Quand je m'aperçus qu'il tirait ses relations du *Magasin pittoresque* et du *Journal des Voyages*, je restai dans le corridor... » Ses études terminées, M. Fernand Fleuret se destina aux lettres et collabora à diverses feuilles provinciales, entre autres *La Vie normande*, etc. Il a donné, en collaboration, un volume de critique et un

unique recueil de vers, *Friperies*, tiré à cent exemplaires (Paris, Rey, 1908, in-12).

M. Fleuret a peu célébré, jusqu'à ce jour, son pays natal, l'Avranchin, Saint-Pair et cette partie de la côte mi-normande, mi-bretonne, où chaque année le ramène la saison des vacances ; mais il a montré les qualités de sa race en apportant dans ses vers un sentiment très vif pour les choses traditionnelles et le goût des images pittoresques et colorées.

PAYS

Pour m'évader de moi et de la destinée,
J'aime à me croire un roulier d'il y a cent ans ;
L'origan, l'amourauque et les fleurs innomées,
Forment alors le vœu de trembler à mes dents,

D'être aussi le bouquet cueilli pour la servante
Qui fait fumer un toit le soir, là-bas, là-bas...
Et dont le nom parfume une chanson fervente
Comme l'Ange en savait, qui vint voir Maria.

J'entends le pic rythmer d'une unique baguette
Le fifre riverain du merle, à contretemps,
Et j'ai l'âme inquiète et timide des bêtes,
Et l'ombre monte en moi quand le soleil descend.

Voici philosopher les objets d'une échoppe,
Résignés doucement à l'heure des volets ;
Depuis toujours le vase est là, juxte la chope,
Depuis toujours la veuve est veuve et prend le frais.

Voici les hamelets qui vont fermer leurs portes,
La nuit coller aux carreaux son clinquant doré ;
L'église grise a l'air d'être une grande morte,
Et le vitrage est rouge à son flanc vulnéré.

Il me faut voir encor les arbres et barrières,
Les croix, et le moulin qui pêche sur l'étang,
Et les apprendre avant de partir à la guerre
Afin de les porter en moi, pendant sept ans ;

Et les apprendre avant de traverser la lande
Où dorment les chouans, qui ne les savent plus,

Sous le haillon fleuri fait de terre normande,
 Qu'ils bossellent encor de leurs sabots pointus...
 Et puis, et puis, rentrer au moi-même maussade,
 Réintégrer l'ennui quand sa cloche a sonné,
 Et n'être plus, derrière un rang de palissade,
 Qu'un rêveur revenu d'un pays éloigné!

LA VIEILLE CHANSON

Va voir à la maison ce que nous veut ma peine
 Et chante-lui sans rime à son mal sans raison,
 Servante au nom de fleur du temps des marjolaines,
 Vieille comme l'église et le seuil des maisons!

C'est une enfant gâtée èt que rien ne captive,
 Qui se ride à l'ennui, comme au vent le bassin :
 Mets en fait de silence et de langueur passive
 Ta voix, comme un grelot obsesseur et taquin.

Tu chanteras les fleurs qu'au matin tu arroses
 Et qui ont des habits d'anciens hobereaux,
 Pour que, blessée au charme adorable des roses,
 Elle pense saigner en des siècles royaux ;

Pour qu'elle croie baller, à bonds et à volée,
 Avec ses sœurs, au fond d'un village d'antan,
 — Avec ses sœurs, qui sont à la terre mêlées,
 Au fond d'un hameau ruiné depuis longtemps ;

Pour qu'elle croie aimer un trompette de guerre
 Qui écrit sur un tambour dans les Pays-Bas ;
 Pour qu'elle songe à ceux qu'on a portés en terre
 Et qui passent leur mort à écouter nos pas :

Pour qu'elle se croie la confidente et compagne
 De la servante, dont l'amant fut un roulier
 Qui fouettait le silence énorme des campagnes,
 Mais qui avait le cœur fleuri comme un rosier...

Pour qu'elle hume, enfin, les syrtes souvenues,
 Dans ton présent de pauvre, aux quatre coins noué,
 Et palpe une tiédeur à l'étroit, qui remue
 Comme un grand oiseau gris que tu aurais donné...

JE T'APPORTE UNE FLEUR...

Je t'apporte une fleur qui possède tes joues
 Pour qu'aux vitres tu croies ton visage arboré,
 Pour qu'elle rêve aussi que son reflet se joue
 Sur le verre sans tain par vous deux décoré.

O coseuse ! mets-la sur la triste fenêtre
 Qu'elle peuple d'*ailleurs* ton petit horizon :
 Tu songeras au pays où elle a dû naître,
 Aux villages, aux champs, aux arbres, aux gazons...

Ne la trouble pas trop de tes mains sensuelles,
 Car le regret courbe son beau chef odorant :
 Elle pense à ses aïeules qui furent belles
 Et qui lui ont légué leur robe de cent ans.

Elle pense aux autels virginaux de Marie,
 Où les phthisiques roses pâles vont, en blanc,
 Offrir pour nos péchés leur très pure agonie ;
 Elle pense aux carrés de soleil sur les banes.

Elle pense au hameau dépêchant ses fumées
 En grâces du repas médiocre et frugal ;
 Aux gens qui ont repris la tâche accoutumée
 Avec l'âne têtu, le bœuf et le cheval.

Elle pense au bétail paissant sur les collines ;
 Au clocher qui épie, sous son chapeau pointu,
 Comme un berger roman juché sur des ruines
 Avec une houlette et un oiseau dessus.

Elle pense aux chansons rustiques et niaises
 Qui célèbrent la Rose avec simplicité ;
 A des rondes d'enfants dans ces pares Louis Treize
 Où l'arbre a l'air d'avoir une épée au côté.

Confidente aujourd'hui d'une captive Peine,
 Abreuve son ennui d'airs vieillots et lointains,
 Et que ta voix lui soit une claire fontaine,
 Toi qui sais, maintenant, ce qu'une fleur contient !

(*Friperies.*)

TABLE DES MATIÈRES

LANGUEDOC ET COMTÉ DE FOIX

Haut et Bas Languedoc, Lauraguais, Pays toulousain, Carcas-
sez, Razès, Albigeois, Agadez, Nemosez, Cévennes propres,
Uzegeois, Vivarais, Velay, Gévaudan, etc.

Pages.

<i>Notice</i>	1	Napoléon Peyrat (1809-1881)...	97
<i>Chansons populaires</i>	22	Alexandre Langlade (1820-1900)	104
Jacques de Romieu (1540-1600).	27	Achille Mir (1822-1901)	110
G. du Faur de Pibrac (1528-1584).	30	Hippolyte Bigot (1825-1897)....	112
Anger Gaillard (1530?-?)	37	Louis Roumieux (1829-1894)...	118
Christophe Gamon (1576-1621) ..	40	Raoul Lafagette (1842)	124
Daniel Le Sage (1567-1642)	42	Alph. Roque-Ferrier (1844-1907).	128
Pierre Goudelin (1579-1649)....	47	Auguste Fourès (1848-1891)....	130
Jean Michel (xvii ^e s.).....	59	Malfre de Baugé (1855).....	136
Le P. J. Martin (1674-1752)	62	Prosper Estieu (1860).....	139
Abbé J.-B. Favre (1727-1788) ..	67	Charles-Brun (1870).....	143
Florian (1755-1794)	70	Louis Payeu (1875).....	147
Auguste Rigaud (1759-1835)....	73	Marc Lafargue (1876)	149
Fabre d'Olivet (1767-1825)	75	Paul Hubert (1876).....	151
Jacques Azais (1778-1856)	78	Joseph Bose (1876).....	154
Gabriel Azais (1805-1888)	78	Maurice Magre (1877)	151
Marquis de la Fare-Alais (1731- 1846).....	86	Léo Larguier (1878)	168
J. de Ressaygnier (1788-1862) ...	89	Helène Picard (1878)	161
Jean Reboul (1796-1864)	92	Ernest Gaubert (1881)	166
		Tony-Lérys (1881).....	175

LORRAINE

Lorraine propre, Barrois, Toullois, Verdunois, Pays Messin
Pays des Vosges, Ancienne Principauté de Bouillon, Luxem-
bourg français, Bassigny, etc.

<i>Notice</i>	173	André Thenriet (1833-1907)....	213
<i>Poésies populaires</i>	187	Edmond Harancourt (1857)	217
Albert Brondex (xviii ^e s.)	195	Maurice Pottecher (1867).....	220
F. de Neufchâteau (1750-1828) ..	200	Charles Guérin (1873-1907)	222
M ^{me} Amable Tastu (1798-1885) ..	206	A. de Metz Noblat (1876-1908)..	226
Eckmann-Chatrion (1822-1893- 1826-1890)	209	Paul Briquet (1877)	229

LYONNAIS

Beaujolais, Haut et Bas Forez.

<i>Notice</i>	233	Victor de Laprade (1812-1883)..	287
<i>Poésies populaires</i>	253	Jean Tisseur (1814-1883).....	295
Maurence Scève (xv ^e s.).....	259	Clair Tisseur (1827-1893).....	297
Louise Labé (1525?-1566).....	265	Joséphin Soulayr (1815-1891) ..	305
Pierre Perrin (?-1675).....	270	Daniel Sivet (1859).....	311
Jean Chapelon (1648-1695).....	273	Paul Mariétou (1862).....	313
Louis-Etienne Blanc (1777-1854).....	276	Pierre de Bouchaud (1866).....	319
Pierre Dupont (1821-1870).....	279	Louis Mercier (1870).....	322

NIVERNAIS

Morvan, Donzinois, Bazois, Amognes, etc.

<i>Notice</i>	325	Louis de Courmont (1828-1900).....	347
<i>Chansons populaires</i>	333	Achille Millien (1838).....	350
Adam Billaut (?-1662).....	337	Henri Bachelin (1879).....	356
Gustave Mathien (1808-1877)...	343		

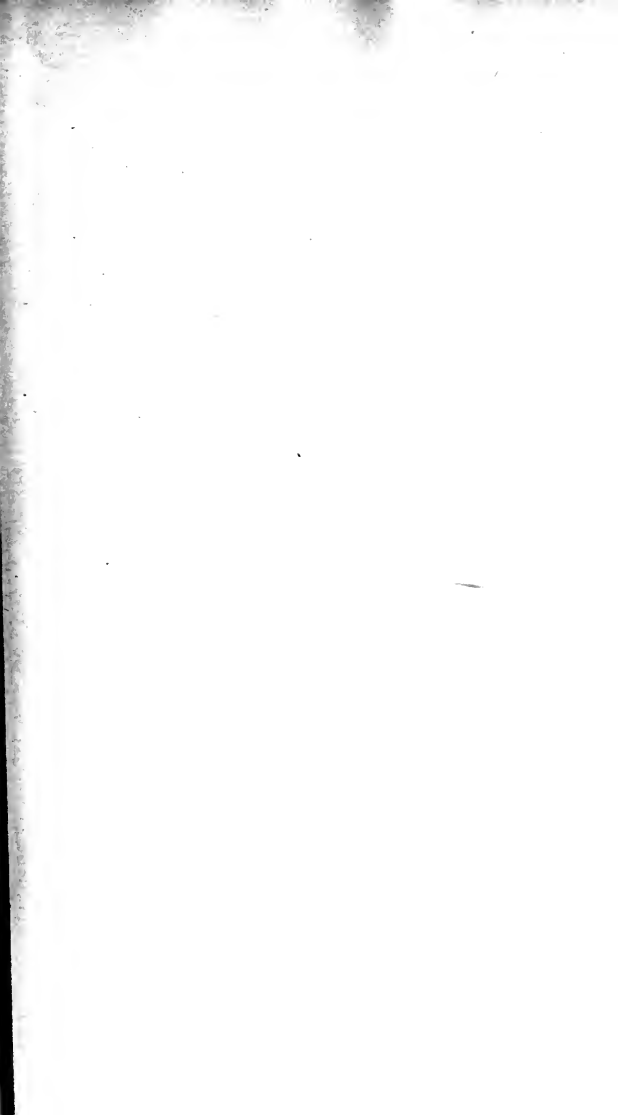
NORMANDIE

Pays de Caux, Pays de Bray, Roumois, Vexin normand, Evrecin, Lieuvin, Bessin, Hiémois, Pays d'Eouleme, Campagne de Caen, Pays d'Ouche, Pays d'Auge, Bocage, Cotentin, Avranchin, etc.

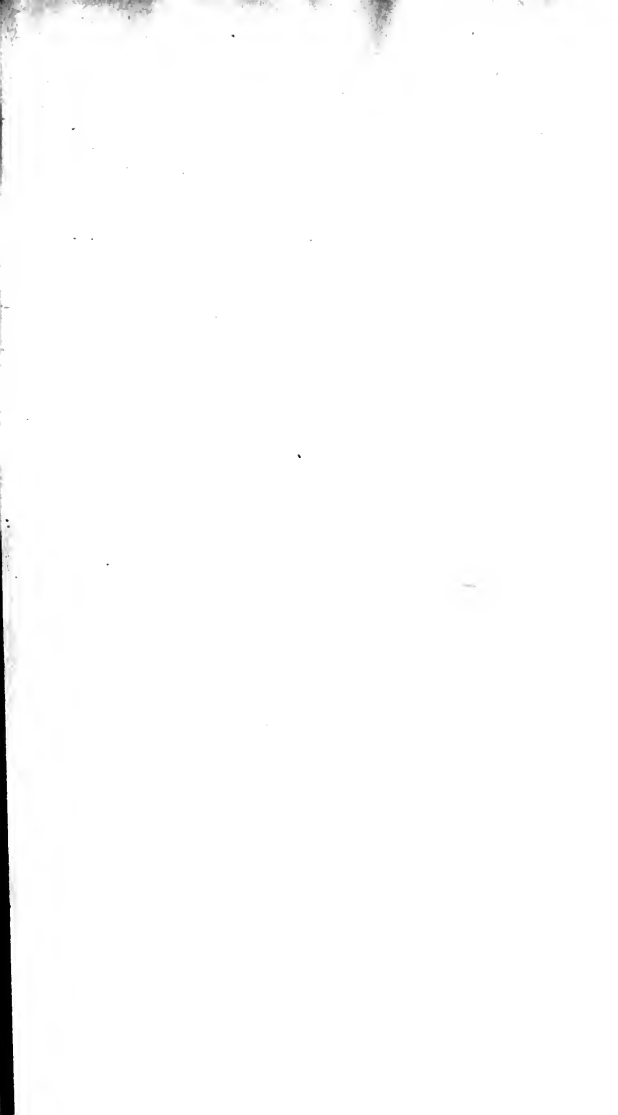
<i>Notice</i>	359	Barbey d'Aurevilly (1808-1889).....	473
<i>Chansons populaires</i>	387	G. Le Vavasseur (1819-1896)...	480
Olivier Basselin, etc. (xv ^e s.) ..	395	Albert Glatigny (1839-1873)....	488
Jean le Honx (xv ^e s.).....	401	Aristide Frémine (1837-1897)....	491
Jean Doublet (1528?-?).....	406	Charles Frémine (1841-1906)....	491
Vanquelin de la Fresnaye (1535?-1606).....	418	Florentin Lorient (1849-1905)....	497
Robert Angot (xv ^e s.).....	415	Paul Harel (1854).....	500
Sonnet de Courval (1577-?).....	420	P.-N. Roinard (1856).....	504
Louis Petit (1615-1693).....	427	Jean Lorrain (1856-1906).....	508
David Ferrand (xv ^e s.).....	431	B. de Goumont (1858).....	514
F. de Malherbe (1555-1628)....	436	Ch.-Théophile Férét (1859).....	518
Saint-Amant (1594-1661).....	442	Jules Tellier (1863-1889).....	523
J.-F. Sarasin (1604-1654).....	449	Charles Boulen (1868).....	526
Boisrobert (1592-1662).....	452	Louis Beuve (1869).....	529
Segrain (1624-1701).....	458	Francis Yard (1876).....	535
Abbé de Chaulieu (1639-1720) ..	464	Maurice Le Sientre (1873).....	538
Chénédollé (1769-1833).....	469	Lucie Delarue-Mardrus (1880) ..	544
		Fernand Fleuret (1884).....	545

CARTES

<i>Languedoc et comté de Foix</i> ...	7	<i>Nivernais</i>	329
<i>Lorrain</i>	181	<i>Normandie</i>	369
<i>Lyonnais</i>	235		



4





PQ
1165
B48
t.3

Bever, Adolphe van
Les poètes du terroir

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

